

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1908

Compilé article par article en continu

## TABLE DES MATIERES

Méditations sur le second livre des Rois (Rossier H.).....	6
Introduction.....	6
Chapitre 1 : Elie et Achazia .....	8
Chapitre 2 : Elie et Elisée.....	11
<i>Chapitre 2: 1-12 : Ascension d'Elie</i> .....	11
<i>Chapitre 2: 13-25 : Elisée ou Christ en Esprit</i> .....	18
Chapitres 3 à 8: 16 : Elisee .....	23
<i>Chapitre 3 : Joram et la guerre contre Moab</i> .....	23
<i>Chapitre 4: 1-7 : La veuve du prophète</i> .....	27
<i>Chapitre 4: 8-37 : La Sunamite</i> .....	29
<i>Chapitre 4: 38-41: La mort dans la marmite</i> .....	34
<i>Chapitre 4: 42-44 : L'homme de Baal-Shalisha</i> .....	35
<i>Chapitre 5 : Naaman</i> .....	36
<i>Chapitre 6: 1-7 : Les fils des prophètes et le Jourdain</i> .....	43
<i>Chapitre 6: 8-23 : Dothan</i> .....	45
<i>Chapitres 6: 24-33; 7: 1-20 : Le siège de Samarie</i> .....	50
<i>Chapitre 8: 1-6 : Encore la Sunamite</i> .....	55
<i>Chapitre 8: 7-15 : Ben-Hadad et Hazaël</i> .....	57
Chapitres 8: 16 à 17: 41 : Rois d'Israel et de Juda .....	59
<i>Chapitre 8: 16-29 : Joram, roi de Juda, et son fils Achazia</i> .....	59
<i>Chapitre 9 : Jéhu, roi d'Israël</i> .....	61
<i>Chapitre 10 : Jéhu (suite)</i> .....	64
<i>Chapitre 11 : Athalie</i> .....	68
<i>Chapitre 12 : Joas, roi de Juda</i> .....	72
<i>Chapitre 13: 1-9 : Joakhaz, fils de Jéhu, roi d'Israël</i> .....	75
<i>Chapitre 13: 10-25 : Joas, roi d'Israël, et Elisée</i> .....	76
<i>Chapitre 14: 1-22 : Joas, roi d'Israël, Amatsia, roi de Juda</i> .....	79
<i>Chapitre 14: 23-29 : Jéroboam II, roi d'Israël</i> .....	82
<i>Chapitre 15: 1-7 : Azaria ou Ozias, roi de Juda</i> .....	84
<i>Chapitre 15: 8-12 : Zacharie, roi d'Israël</i> .....	85

<i>Chapitre 15: 13-22 : Shallum et Menahem, rois d'Israël</i> .....	86
<i>Chapitre 15: 23-31 : Pekakhia et Pékakh, rois d'Israël</i> .....	87
<i>Chapitre 15: 32-38 : Jotham, roi de Juda</i> .....	88
<i>Chapitre 16 : Achaz, roi de Juda</i> .....	89
<i>Chapitre 17: 1-6 : Osée, roi d'Israël</i> .....	92
<i>Chapitre 17: 7-41 : Récapitulation divine de l'histoire d'Israël</i> .....	94
<b>Chapitres 18 à 25 : Les derniers rois de Juda</b> .....	96
<i>Chapitres 18 à 20 : Ezéchias roi de Juda</i> .....	96
<i>Chapitre 21: 1-18 : Manassé</i> .....	113
<i>Chapitre 21: 19-21 : Amon</i> .....	114
<i>Chapitres 22 à 23: 30 : Josias</i> .....	115
<i>Chapitres 23: 31 à 25 : La ruine finale</i> .....	122
<b>Etude sur les chapitres 11 à 13 de l'épître aux Hébreux</b> .....	132
<b>Remarques préliminaires</b> .....	132
<b>Chapitre 11: 1-7</b> .....	133
<b>Chapitre 11: 8-23</b> .....	138
<b>Chapitre 11: 23-27</b> .....	144
<b>Chapitre 11: 28, 29</b> .....	147
<b>Chapitre 11: 30-39</b> .....	149
<b>Chapitres 11: 39, 40; 12: 1-3</b> .....	151
<b>Chapitre 12: 4-17</b> .....	154
<b>Chapitre 12: 18-24</b> .....	158
<b>Chapitre 12: 25-29</b> .....	162
<b>Chapitre 13: 1-6</b> .....	165
<b>Chapitre 13: 7-16</b> .....	166
<b>Chapitre 13: 17-25</b> .....	173
<b>Réponse à un frère, «membre de l'alliance chrétienne»</b> .....	177
<b>Le don du Saint Esprit</b> .....	180
<b>Préface</b> .....	180
<b>1. La personne du Saint Esprit</b> .....	181
<b>2. Le baptême du Saint Esprit et de feu</b> .....	185
<b>3. L'autre Consolateur</b> .....	190
<b>4. La venue de l'autre Consolateur</b> .....	202

5. Des différents modes de communication du Saint Esprit.....	209
6. Le Saint Esprit, comme sceau et gage.....	214
7. Le temple du Saint Esprit .....	221
8. Un seul corps et un seul Esprit.....	231
9. Le Saint Esprit dans le livre de l'Apocalypse.....	241
<b>Christ dans son abaissement (Ladrière S.).....</b>	<b>244</b>
<b>Fragments.....</b>	<b>245</b>
ME 1909 page 20 : Koechlin M. ....	245
ME 1909 page 80 : Koechlin M. ....	245
ME 1909 page 240 : Koechlin M. ....	245
ME 1909 page 260 : Koechlin M. ....	245
ME 1909 page 280 .....	246
ME 1909 page 320 : Koechlin M. ....	246
ME 1909 page 400 .....	246
ME 1909 page 460 : Koechlin M. ....	246
<b>Tychique .....</b>	<b>248</b>
<b>Lettres de Darby J.N. ....</b>	<b>251</b>
Lettre de J.N.D. n° 354 – ME 1908 page 97 .....	251
Lettre de J.N.D. n° 355 – ME 1908 page 228 .....	252
Lettre de J.N.D. n° 356 – ME 1908 page 367 .....	255
Lettre de J.N.D. n° 357 – ME 1908 page 439 .....	257
Lettre de J.N.D. n° 358 – ME 1908 page 458 .....	258
Lettre de J.N.D. n° 359 – ME 1908 page 477 .....	259
<b>L'amour du monde et de l'argent.....</b>	<b>261</b>
<b>Rome et les miracles .....</b>	<b>262</b>
<b>Christ là-haut (Ladrière S.).....</b>	<b>265</b>
<b>Méditations de Darby J.N. ....</b>	<b>266</b>
Méditation de J.N.D. n° 163 – ME 1908 page 135 : Matthieu 22: 1-14.....	266
Méditation de J.N.D. n° 164 – ME 1908 page 210 : Galates 6: 14 .....	268
Méditation de J.N.D. n° 165 – ME 1908 page 313 : 2 Timothée 1 .....	270
Méditation de J.N.D. n° 166 – ME 1908 page 396 : Apocalypse 22: 16, 17 .....	273
Méditation de J.N.D. n° 167 – ME 1908 page 434 : Matthieu 3: 11 à 6: 11 .....	275

Méditation de J.N.D. n° 168 – ME 1908 page 452 : Ephésiens 5 .....	277
Méditation de J.N.D. n° 169 – ME 1908 page 472 : Proverbes 8 .....	280
Paroles du roi Lemuel (Proverbes 31: 1-9) .....	283
Pensées .....	288
ME 1908 page 160 : Koechlin M. ....	288
ME 1908 page 200 : Koechlin M. ....	288
ME 1908 page 220 : Koechlin M. ....	288
ME 1908 page 300 .....	288
ME 1908 page 360 .....	288
ME 1908 page 380 .....	288
ME 1908 page 440 .....	289
Le vin et la dissolution .....	290
Etre «rendu capable» et croître (Colossiens 1) .....	295
Romains 8: 1-14 (Prod'hom F.) .....	304
Une lettre sur le mariage chrétien .....	305
Le voir (Rossier H.) .....	308
L'humanité de Christ dans la gloire .....	310
Jean 17 .....	311
La prière .....	315

## Méditations sur le second livre des Rois (Rossier H.)

---

ME 1908 page 3 – ME 1909 page 7

### Introduction

Le second livre des Rois fait suite au premier, sans aucune interruption. Il peut être utile de remarquer, afin d'éviter au lecteur une conclusion erronée, que cette division en deux livres ne fait pas partie du texte inspiré, qui ne formait à l'origine qu'un livre dans le canon hébraïque. Puisque nous touchons, en passant à ce sujet, nous ajouterons, pour nos lecteurs, que l'une des grandes divisions de l'Ancien Testament, «les Prophètes», comprenait, outre les livres des prophètes proprement dits, *sauf Daniel et les Lamentations*, tous les livres historiques, depuis Josué jusqu'aux livres des Rois inclusivement, le livre de Ruth excepté (\*).

(\*) L'Ancien Testament comprenait trois grandes divisions: *La loi*, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse. *Les Prophètes* dont nous venons de parler; enfin les *Hagiographes* ou «écrits sacrés», connus aussi sous le titre de Psaumes (Luc 24: 44), et contenant les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, les deux livres des Chroniques.

Ce titre seul, «les Prophètes», nous éclaire sur les auteurs des livres historiques qui nous occupent. Ils étaient dus aux prophètes et portaient leur marque. La soi-disant critique théologique moderne ne doit en rien influencer les convictions du chrétien sur ce point. La parole de Dieu seule suffit pour s'expliquer elle-même, et nous apporter l'assurance de son contenu.

C'est ainsi que les actes de David sont écrits dans les paroles de Samuel le voyant, et dans les paroles de Nathan le prophète, et dans celles de Gad le voyant (comparez 1 Chroniques 29: 29, avec 1 et 2 Samuel); les actes de Salomon, dans les paroles de Nathan le prophète, dans la prophétie d'Akhija, et dans la vision de Jehdo le voyant, touchant Jéroboam, fils de Nébath (comparez 2 Chroniques 9: 29, avec 1 Rois); les actes de Roboam, dans les paroles de Shemahia le prophète, et d'Iddo, le voyant, dans les registres généalogiques (2 Chroniques 12: 15); les actes d'Abija, dans les commentaires d'Iddo le prophète (2 Chroniques 13: 22); ceux de Josaphat, dans les paroles de Jéhu, fils de Hanani, lesquelles sont insérées dans le livre des rois d'Israël (2 Chroniques 20: 34). Les actes d'Ozias ont été écrits par Esaïe, fils d'Amots (2 Chroniques 26: 22); ceux d'Ezéchias, dans la vision d'Esaïe le prophète (Comparez 2 Chroniques 32: 32, avec 2 Rois 18 à 20, et Esaïe 36 à 39). Enfin 2 Rois 24: 18 au chapitre 25, correspond à Jérémie 52.

N'est-il pas remarquable que ce soient précisément les livres des Chroniques, si contestés, si attaqués par les rationalistes, qui affirment l'autorité prophétique de nos livres historiques? Or, s'il est vrai que les livres des Rois sont l'oeuvre des prophètes, et cela nous suffit, puisque la parole de Dieu ne nous en dit pas davantage sur *la manière* dont ils ont été composés, nous pouvons nous attendre à y trouver, non pas le simple récit de faits historiques, et une relation parfaitement exacte de ces faits, puisqu'elle est d'origine divine, mais aussi les

caractères qui forment la substance de tout écrit prophétique, des exemples des souffrances passées, et des gloires futures de Christ.

C'est ce que nous ont montré surabondamment les livres de Samuel et le premier livre des Rois, dans les personnes de David et de Salomon. Mais cela nous explique aussi pourquoi les prophètes eux-mêmes jouent un rôle prépondérant dans ces livres. Ce fait, comme nous l'avons déjà mentionné autre part, nous frappe dès que nous les abordons. Rien que l'activité d'Elie et d'Elisée, s'étend sur dix-neuf chapitres des Rois, qui en contiennent quarante-sept.

En manière de Préface, il est utile d'ajouter encore ici, quelques remarques qui n'ont pas trouvé place dans l'introduction du premier livre des Rois. Elles portent sur le caractère des prophètes d'Israël, en contraste avec ceux de Juda. En étudiant le premier livre des Rois, nous avons pu constater le caractère du ministère d'Elie, qui était avant tout un ministère de miracles. Nous aurons l'occasion de le remarquer, plus amplement encore, dans la carrière d'Elisée, le second grand prophète d'Israël. L'activité de ces hommes de Dieu consistait beaucoup plus en actes qu'en paroles. Au contraire, celle des prophètes de Juda en diffère du tout au tout. Ils parlent, et ne font que bien rarement un miracle, tel que celui du cadran d'Achaz (Esaïe 38: 8). Ce contraste provient de ce que la profession publique du culte de l'Eternel était encore reconnue en Juda, et subsistait malgré les mélanges idolâtres; il n'était donc pas besoin de miracles pour l'accréditer.

Cela nous conduit à répondre à la question, souvent posée, pourquoi l'on ne voit plus aujourd'hui de miracles dans la chrétienté. La raison est la même. Tant qu'elle n'aura pas été vomie de la bouche du Seigneur, les miracles destinés à affermir le coeur des fidèles, aux prises avec l'apostasie, n'auront pas lieu, ni ceux destinés à revendiquer le caractère du vrai Dieu, devant les hommes qui l'ont abandonné.

Il en était autrement, au commencement de l'histoire de l'Eglise. De nombreux miracles avaient lieu, soit au milieu des Juifs qui avaient rejeté leur Messie, afin de leur prouver la divinité du Sauveur, soit au milieu des nations idolâtres, pour les amener à la connaissance du Dieu qui leur était inconnu. Dieu rendait témoignage avec ses serviteurs, «par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté» (Hébreux 2: 4).

Le catholicisme prétend aux miracles, comme, dans une mesure aussi, le protestantisme de nos jours, aux dons miraculeux. De fait, ce que le premier nous présente, ce sont de faux miracles, destinés à aveugler les simples, tandis que le second cherche à s'accréditer, par l'apparence d'une puissance divine, quand déjà l'apostasie se fait reconnaître partout dans son sein.

Après l'enlèvement des saints, les miracles du siècle à venir se manifesteront largement, soit parmi les Juifs, soit devant les nations, par le moyen du résidu, comme nous le voyons en Apocalypse 11. L'histoire d'Elisée nous fournira l'occasion de considérer ce sujet en type. Mais, dans le même temps, le pays d'Israël, du peuple apostat sous l'Antichrist, et le monde entier,

seront le théâtre de miracles de mensonges opérés par le faux prophète, dernier instrument de Satan, pour séduire les hommes qui habitent sur la terre (Apocalypse 13: 13-15).

Nous nous bornerons à ces quelques remarques préliminaires, qui trouveront une ample confirmation dans la partie des Ecritures que nous désirons étudier sous le regard du Seigneur, et avec le secours de son Saint Esprit.

## Chapitre 1 : Elie et Achazia

La rébellion de Moab contre Israël est la première conséquence de l'infidélité d'Achazia (Voyez 1 Rois 22: 52-54). C'est un jugement sur le roi qui, par son idolâtrie, avait provoqué Dieu à la colère. Le changement de règne fournit à Moab une occasion propice pour secouer ce joug abhorré. N'avait-il pas, d'ancienneté, haï et voulu maudire le peuple de Dieu? (Nombres 22). En ce temps-là, les nations asservies étaient coutumières de ces révoltes, et n'attendaient que la mort de leurs tyrans pour secouer leur joug et s'affranchir des lourds impôts qu'ils faisaient peser sur elles. L'histoire des rois d'Assyrie, autrement puissants que ceux d'Israël, est remplie de révoltes semblables. Moab, châtié par Saül (1 Samuel 14: 47), puis subjugué par David (2 Samuel 8: 2, 12; 1 Chroniques 18: 2), avait été assujéti sous le règne glorieux de Salomon, comme tous les autres royaumes qui apportaient leur tribut au roi trônant à Jérusalem (1 Rois 4: 21; 10: 25). Depuis la division des douze tribus, Moab, par sa position géographique, était devenu tributaire d'Israël et non de Juda (3: 5). Son tribut, énorme pour un pays restreint (100.000 agneaux et 100.000 béliers, avec leur laine), devait peser lourdement sur lui, outre l'humiliation, impatientement subie par cette nation orgueilleuse et hautaine. Aussi, n'est-il pas étonnant que Moab saisît la première occasion pour s'en affranchir. Mais, au-dessus du fait extérieur qui frappe les regards de l'homme, le croyant voit la chose invisible, la seule importante pour lui, la main de Dieu, étendue pour juger le peuple et son impie conducteur.

Un second jugement atteint le roi lui-même «Achazia tomba par le treillis de sa chambre haute qui était à Samarie, et en fut malade». Mais la repentance était étrangère au coeur du roi d'Israël, et l'Eternel n'avait place ni dans ses pensées, ni dans sa vie. Le jugement de Dieu le laissait indifférent; il voyait un accident vulgaire dans le coup qui le frappait. «Il envoya des messagers, et leur dit: Allez, consultez Baal-Zebub, dieu d'Ekron, pour savoir si je relèverai de cette maladie». *Son* Baal, devant lequel il se prosternait (1 Rois 22: 54), ne lui suffisait pas; il envoie vers le Baal des Philistins pour connaître son sort. Le dieu qui avait, à ses yeux, beaucoup plus de valeur que l'Eternel, était Baal-Zebub, le seigneur des mouches, invoqué, sans doute, par cette nation idolâtre pour se garantir de ce fléau des pays d'Orient, un dieu puissant pour ses sectateurs, car en se prosternant devant lui, ils adoraient, ou suppliaient, dans leur aveuglement, Satan lui-même, le Beel-Zebub, souvent mentionné dans le Nouveau Testament.

Ce qui arrivait à Achazia, arrive encore aujourd'hui à tout sectateur d'une fausse religion. Elle ne peut pas plus satisfaire le coeur, calmer les frayeurs de l'âme, faire connaître l'avenir, que le Baal de Jézabel et d'Achab, adoré par Achazia, ne pouvait le satisfaire. Alors, toute



superstition nouvelle est bienvenue, pourvu qu'elle nous fasse espérer d'échapper au sort dont nous nous sentons menacés.

Sur l'ordre de l'ange de l'Eternel, Elie le Thisbite paraît de nouveau sur la scène, et nous le retrouvons avec toute la hardiesse et l'énergie de la foi qu'il avait montrée depuis le torrent du Kerith jusqu'à la destruction des prophètes de Baal. Le genêt du désert et la leçon d'Horeb avaient porté leurs fruits pour le prophète. Ils avaient formé comme une parenthèse d'expériences de lui-même, après laquelle sa carrière de foi avait recommencé, lorsque, dans la vigne de Naboth, il s'était hardiment présenté devant Achab pour prononcer sur lui et sur Jézabel le terrible jugement de Dieu (1 Rois 21: 17). Notre chapitre n'est que la suite de ce courageux témoignage. Elie monte à la rencontre des messagers du roi, et leur dit: «Est-ce parce qu'il n'y a point de Dieu en Israël, que vous allez consulter Baal-Zebub, dieu d'Ekron? Et c'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel: Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté, car tu mourras certainement».

N'avait-il pas été prouvé, en effet, devant Achab et Jézabel, qu'il y avait un Dieu en Israël? Où l'homme de Dieu se trouvait, l'on trouvait Dieu, témoignage bien important pour les jours périlleux que nous traversons. Pourquoi, trouvait-on Dieu? Parce que la *parole de Dieu* était confiée à Elie et que l'on pouvait venir à lui pour la consulter.

De plus, le caractère du prophète correspondait à sa mission et l'accréditait devant le monde, en sorte que ce dernier pouvait reconnaître en lui une autorité donnée de Dieu. Achazia, contre lequel la Parole était dirigée, ne peut s'y méprendre. «C'est Elie le Thisbite», s'écrie-t-il, quand ses serviteurs lui disent: «Un homme vêtu de poil et ceint sur ses reins d'une ceinture de cuir». Son vêtement et sa ceinture suffisaient à le faire connaître. Son vêtement, comme la couverture de l'arche, représentait la sainteté qui repousse la corruption, en même temps que la simplicité qui se plaît avec les humbles; sa ceinture empêchait, d'une part, le contact de ses vêtements avec la souillure, mais était aussi l'emblème de son dévouement absolu au service de l'Eternel, de la concentration de ses pensées sur ce seul objet. A ces signes, le méchant est obligé de reconnaître l'homme de Dieu; il dit: «C'est Elie! (\*)»

Ne doit-il pas en être de même pour nous aujourd'hui? La parole de Dieu est confiée au fidèle au milieu d'une chrétienté qui l'abandonne. Mais il ne peut avoir d'autorité pour accréditer le témoignage de Dieu devant le monde, qu'en montrant par sa conduite, une vraie séparation du monde, l'humilité dans la marche, un dévouement réel de toute sa vie pour le Seigneur. Et c'est ainsi que nous avons le droit de parler de la part de Dieu. S'il en est ainsi, le monde sera obligé, bon gré, mal gré, de nous entendre; au cas contraire, il se détournera et prendra occasion de notre conduite, pour mépriser la parole de Dieu.

(\*) Et, de fait, il est seul à le reconnaître. Personne autour de lui ne connaît le grand prophète d'Israël; mais combien cela aggrave la culpabilité du roi! En un temps où la parole de Dieu est ignorée par un peuple qui devait en avoir connaissance, le seul qui ne l'ignore pas, est celui qui la combat!

Le prophète prononce un troisième jugement sur Achazia. Le premier, Moab, le frappait dans la gloire de son royaume; le second (sa chute), dans sa santé; le troisième, dans sa vie. «Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté, car tu mourras certainement».

Mais ce n'est pas tout. Le roi se prépare à lui-même un quatrième jugement. Il ne craint pas d'envoyer contre le prophète un chef de cinquantaine avec ses hommes. Elie était «assis au sommet d'une montagne», dans un endroit inaccessible. Le capitaine s'adresse à lui: «Homme de Dieu, le roi dit: Descends». Quelle témérité de la part du roi! A son manque de foi en ses propres idoles, à la superstition grossière, il ajoute l'orgueil qui s'élève contre Dieu, et prétend l'abaisser jusqu'à lui. Comme le premier Adam, il estime comme un objet à ravir d'être égal à Dieu!

Elie, homme de Dieu, est ici un représentant de Christ. Aura-t-il une moindre puissance, maintenant qu'il est assis dans les hauts lieux, que lorsqu'il marchait sur la terre, méprisé et haï de tous? Aujourd'hui, le péché de l'homme est encore aggravé par sa haine contre le Christ, assis en haut à la droite de Dieu. Si le monde est jugé pour avoir rejeté Jésus humilié, que lui adviendra-t-il, quand il fera la guerre à Celui qui est assis sur le trône? «Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux», est-il dit au Psaume 2. Quand Elie marchait encore au milieu d'Israël, le feu du ciel, le jugement de Dieu, était à sa disposition, non pour détruire les pécheurs, mais pour consumer l'holocauste. Un sacrifice avait alors répondu pour le peuple, et le jugement de Dieu était tombé sur la victime pour opérer la délivrance d'Israël. Désormais, cette heure de grâce était passée. Elie, assis en haut, fait tomber le feu du ciel sur ses ennemis, sur ce roi qui, oubliant toute crainte, avait l'audace de donner des ordres à Dieu!

La différence entre les deux positions de Christ, sur la terre en grâce, ou assis, glorieux, dans le ciel, attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, ressort des paroles du Seigneur à ses disciples. Ils auraient voulu, comme Elie, faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, parce qu'ils ne recevaient pas leur Maître. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés», leur dit-il, en les censurant fortement (Luc 9: 51-56). En effet, il était à ce moment le Christ rejeté, dressant sa face résolument pour aller, à Jérusalem, être offert en holocauste. Etait-ce le moment de juger, quand, en grâce, il allait être immolé lui-même, et subir, pour notre salut, le feu du jugement de Dieu?

Mais, dans ce passage, Elie n'est pas seulement une figure de Christ; il est aussi une image du résidu fidèle et souffrant de la fin. Elie «doit venir» dans la personne de ces témoins de l'Apocalypse, dont il est dit: «Si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit ainsi mis à mort» (Apocalypse 11: 5). Ils viendront, dans la puissance d'Elie et de Moïse, car alors les jugements de Dieu feront leur oeuvre terrible sur la terre. Il faut que la mort et le jugement glorifient Dieu, quand toutes les ressources de la grâce sont épuisées et que l'apostasie est complète.

«Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende», dit le prophète. Toute sa mission en Israël est concentrée dans ce seul mot: «Un homme de Dieu». «N'y a-t-il point de Dieu en Israël?» avait-il dit à Achazia. Dieu revendiquait son caractère en présence de l'apostasie et avait choisi son prophète pour en être le puissant témoin.

Aveuglé de colère et d'orgueil, Achazia renouvelle sa sommation en l'aggravant encore: «Descends *promptement!*» Il s'obstine à commander à Dieu. Le jugement tombe sur les

serviteurs de ce roi qui s'en va mourir. Hélas! ce qui l'attend encore, c'est, après la mort, le jugement final du Dieu vivant qu'il a offensé!

Le troisième capitaine (versets 13, 14) craint Dieu et prend l'attitude qui convient à un homme pécheur devant Lui. Il s'approche en suppliant, s'agenouille, reconnaît Dieu dans Elie, en lui disant: «Homme de Dieu», dans un tout autre esprit que les deux premiers. Il sait que Dieu peut faire grâce: «Je te prie, que ma vie et les vies de ces cinquante hommes, tes serviteurs, soient précieuses à tes yeux». Il n'a pas encore reçu l'assurance que ce que Dieu peut faire, il *veut* le faire, mais il est convaincu que le Dieu de jugement peut être un Dieu de grâce pour quiconque se soumet à lui, qu'il ne désire pas la mort du pécheur, que sa vie peut lui être précieuse. Ces pensées trouvent leur expression dans les paroles de cet homme : «Voici le feu est descendu des cieux et a dévoré les deux premiers... mais maintenant que ma vie soit précieuse à tes yeux». Une telle foi est agréable au Seigneur. Ce troisième «croit que Dieu est», selon l'expression de l'épître aux Hébreux; il reconnaît tous ses caractères de majesté, de sainteté, de justice et de bonté, conviction nécessaire pour s'approcher de Lui, mais il croit aussi que Dieu est «le rémunérateur de ceux qui le recherchent» (Hébreux 11: 6). Aussi, trouve-t-il la récompense de sa foi.

«Descends avec lui; ne le crains pas». Elie peut avoir confiance en un tel homme, et Dieu compte sur ce dernier en lui confiant son serviteur, car il peut toujours se reposer sur la foi que lui-même a donnée. Le prophète n'avait rien à craindre; il n'était, du reste, pas plus en danger à la visite du premier capitaine qu'à celle du troisième; il était tout aussi en sûreté devant le roi qui avait soif de son sang, qu'au sommet de la montagne, mais Dieu prend soin de le rassurer, car il connaît nos faibles coeurs. Elie reçoit cet encouragement; n'avait-il pas autrefois, sous le genêt, éprouvé combien sa faiblesse en avait besoin? Il se présente hardiment devant Achazia, avec la force que Dieu fournit, comme si souvent autrefois devant Achab. Cette hardiesse est une des qualités éminentes d'Elie.

Arrivé devant le roi, le prophète lui répète, mot pour mot, les paroles qu'il avait dites à ses messagers. Il y a un temps, dans les voies de Dieu envers les hommes, où de nouvelles explications sont inutiles, parce qu'ils ont endurci leurs coeurs. Il en fut ainsi des apôtres devant le sanhédrin (Comparez Actes des Apôtres 4: 19 avec 5: 29). Le prophète insiste toutefois sur une chose: «Est-ce parce qu'il n'y avait point de Dieu en Israël, *pour consulter sa Parole?*» Ainsi les hommes, en présence de questions où s'agite leur avenir, ne doivent avoir de recours qu'à la parole de Dieu et le mépris qu'ils en font portera pour eux ses terribles conséquences. Un jour, cette même Parole les jugera. «Il mourut, selon la parole de l'Eternel, qu'Elie avait prononcée» (verset 17).

## Chapitre 2 : Elie et Elisée

### Chapitre 2: 1-12 : Ascension d'Elie

L'histoire d'Elie, prophète de jugement, se termine au chapitre 1<sup>er</sup>. Le chapitre 2 nous présente la fin de sa carrière et les faits mystérieux qui accompagnèrent ce grand événement.

Nous rencontrons dans la Parole beaucoup de *mystères*, des secrets cachés de toute éternité dans le coeur de Dieu, des choses que l'oeil n'avait pas vues, ni l'oreille entendues et qui n'étaient pas montées au coeur de l'homme. Ces mystères restaient inconnus dans l'ancienne alliance, mais il n'en est pas un seul qui ne nous soit révélé par l'Esprit de Dieu dans le Nouveau Testament. Et cependant, malgré cette révélation, la Parole est pleine de choses mystérieuses que l'intelligence spirituelle seule découvre. Le Seigneur pourrait, en peu de mots, nous les rendre claires, mais il nous en laisse faire la découverte pour le plus grand profit et la plus grande joie de nos âmes. Ce n'est que par une étude faite sous la dépendance du Saint Esprit, avec prière, et par une application sérieuse aux choses de Dieu, que nous trouvons la clef de ces énigmes. C'est ainsi que nous apprenons à connaître, sous un fait simple en apparence, un sens caché, semblable au diamant que l'ignorant tient pour une pierre ordinaire, mais qui éblouira par son éclat celui qui s'applique à le tailler. La seconde partie du chapitre 1<sup>er</sup> de l'évangile de Jean, le chapitre 21 du même évangile, sont remplis de ces trésors cachés. Il en est de même de notre chapitre; nul autre ne peut guère le surpasser en intérêt, en expériences intimes, en révélations prophétiques, en majestueuse grandeur. C'est qu'en nous présentant Elie et Elisée, il nous parle de Christ et de son Esprit, c'est qu'il est avant tout un chapitre *typique*.

A plus d'une reprise, comme, par exemple, dans l'histoire de la veuve de Sarepta (comparez Luc 4: 26), Dieu honora le prophète Elie, en se servant de lui pour nous représenter certains caractères isolés de son Bien-aimé, mais le dernier jour de sa carrière prophétique est employé à illustrer la vie, la mort, l'ascension du Messie, et les bénédictions qui devaient en découler pour son peuple. Ce privilège d'Elie est, dans une mesure, celui de tout croyant, car chacun de nous est appelé à reproduire les caractères de Christ dans le monde. S'il est vrai que nous sommes «en Lui» devant Dieu, il est aussi vrai qu'il est «en nous» devant le monde, et que nous sommes appelés à le manifester aux yeux de tous. Si le chrétien est fidèle, il sera une copie qui fera d'emblée reconnaître son modèle. Celui qui ne voit pas dans ce chapitre la vérité dont nous parlons, n'y a, de fait, rien vu. Seulement, nous l'avons dit, tout nous y est présenté sous un jour mystérieux. Ce qui ajoute au mystère, c'est qu'Elie n'y est pas seul. Elisée, son compagnon prophète et son serviteur, ne l'abandonne pas un seul instant, et le voit monter au ciel, puis revient visiter les «fils des prophètes», dont les circonstances remplissent toute la suite de notre histoire.

### [Elie, type de Christ](#)

«Et il arriva que, lorsque l'Eternel fit monter Elie aux cieux dans un tourbillon, Elie et Elisée partirent de Guilgal». Le prophète a quatre étapes à faire avant d'être enlevé au ciel: Guilgal, Béthel, Jéricho et le Jourdain. Au commencement de sa carrière, il avait été envoyé pour ramener à l'Eternel le coeur du peuple. Sa mission, accomplie fidèlement, avait, en fin de compte, totalement échoué. Israël, après un retour momentané, lors de la destruction des prêtres de Baal, ne s'était pas réellement repenti, et les rois avaient persisté dans leur idolâtrie. Jésus, dans sa mission, échoua de la même manière auprès du peuple remonté de la captivité. Le prophète est maintenant *envoyé de Dieu*, comme Christ dans les évangiles, pour

retracer, par la puissance du Saint Esprit, le chemin qu'Israël aurait dû suivre, mais qu'il avait semé d'infidélités et de ruines, en manquant à sa responsabilité. «L'Eternel m'envoie», telles sont, à chaque étape, les paroles d'Elie à son fidèle compagnon (versets 2, 4, 6). Telles sont aussi les paroles du Seigneur dans les évangiles, et surtout dans celui de Jean où il se présente constamment comme envoyé du Père.

Mais, examinons d'abord quel avait été ce chemin pour Israël.

L'Eternel, après avoir fait traverser le Jourdain à son peuple, avait roulé de dessus lui l'opprobre d'Egypte par la circoncision de Guilgal, car aucun des fils de ceux qui étaient sortis d'Egypte n'avait été circoncis dans le désert (Josué 5: 5-9). Puis il avait fait tomber devant Israël, Jéricho, forteresse de l'ennemi, condamnant cette ville à l'interdit et à la malédiction, pour introduire à la fin son peuple dans la jouissance des bénédictions promises autrefois à Jacob en Béthel (Genèse 35: 9). Israël s'était-il maintenu dans ces bénédictions? En aucune manière. «Toute leur méchanceté», lui dit plus tard le prophète Osée, «est à Guilgal, car là, je les ai haïs à cause de leur méchanceté de leurs actions, je les chasserai de ma maison (Béthel), je ne les aimerai plus» (Osée 9: 15). Et encore: «Venez à Béthel, et péchez! A Guilgal, multipliez vos transgressions!» (Amos 4: 4). Jéricho, lieu de la malédiction, avait été rebâtie contre l'ordre exprès de l'Eternel, par Hiel de Béthel (1 Rois 16: 34). Béthel, lui-même, était devenu, sous Jéroboam, le premier centre de l'idolâtrie (1 Rois 12: 29), où les péchés d'Israël s'étaient accumulés.

Elie est appelé à refaire ce chemin, semé de tant de souillures; seulement, sa foi, tout en constatant, à chaque pas, la ruine du peuple, revoit, retrouve les bénédictions premières, instituées de Dieu, et dont il n'a pas abandonné la réalisation. Elie reconnaît Guilgal et Béthel, selon les pensées de Dieu, dans le même esprit qui lui avait fait construire son autel de douze pierres, en face des prophètes de Baal Il s'y rend comme *envoyé*, dans la puissance du Saint Esprit, sans être aucunement contaminé par leurs souillures. Il suit fidèlement le chemin qu'Israël aurait dû suivre, et dans lequel il avait misérablement failli, car, s'il avait répondu au dessein de Dieu par un vrai jugement de la chair à Guilgal, il aurait habité avec l'Eternel à Béthel, jouissant de toutes ses promesses. Elie, conduit par la volonté de Dieu, marche seul dans ce chemin, où il n'est que le type d'un plus grand que lui.

En effet, ce que le prophète ne pouvait accomplir qu'en figure, s'est réalisé à la venue du Seigneur. Lorsqu'il entra en scène, une occasion était encore offerte au peuple juif de retrouver sous Emmanuel les bénédictions perdues. Le baptême de repentance, administré par Jean-Baptiste, cet Elie qui devait venir, devenait alors le Guilgal d'Israël. Il fallait y venir repentant, reconnaissant ses péchés, pour retrouver les bénédictions sous le règne du Messie. Jésus, assimilant, dans son baptême, le Jourdain à Guilgal, vint s'associer aux quelques excellents de la terre qui, par la repentance, devenaient enfants du royaume et héritiers des promesses dont ils avaient perdu l'accès. De cette manière, l'opprobre d'Egypte était comme de nouveau roulée de dessus eux; la chair devait subir la mort, car il était prouvé qu'elle n'avait pu entrer en possession des promesses. L'histoire du peuple dans la chair était terminée, mais un nouvel Israël, le vrai, commençait en Christ. Lui, personnellement, n'avait nul besoin de ce

chemin. Il était le Saint, et l'a toujours été, mais il manifestait publiquement au Jourdain, dès le début de son ministère, aussi bien qu'à sa naissance, ou lorsque, comme le vrai Israël, il fut «appelé hors d'Egypte», que la séparation du mal, la sainteté, la justice, étaient son caractère; seulement il s'associait au premier mouvement de l'Esprit, en ceux qui venaient à Jean-Baptiste, reconnaissant leurs péchés.

Mais la nation, dans son ensemble, l'a rejeté.

Elie monte de Guilgal à Béthel. Ce fut aussi la chemin de Christ. Ayant, pour point de départ, une entière consécration à Dieu, il aboutissait, nécessairement, à la possession des promesses que le Dieu de Jacob avait faites à Israël (Genèse 28: 13-15). Lui seul, Christ, en vertu de sa perfection était digne d'acquiescer toutes les promesses de Dieu. Pendant toute sa vie, il a choisi Béthel, la maison de Dieu, il a pris l'Eternel lui-même, qui cachait sa face au peuple rebelle, pour refuge et pour demeure (Psaumes 92). Israël n'aurait jamais dû quitter cet asile. Christ, seul, y est resté. Comme nous l'avons vu, Béthel était devenu, pour Israël, la maison des idoles. Que devait sentir Elie, mais, surtout, qu'a dû sentir le Seigneur en voyant cette demeure sainte, avec les bénédictions qu'elle promettait, souillée par le péché de son peuple?

A Christ seul, à l'homme obéissant, appartenaient donc désormais les promesses. Mais allait-il en jouir? Non. Interrogeons Elie; il n'est pas appelé à rester à Béthel; l'Eternel l'envoie plus loin. Il lui faut abandonner le lieu des promesses pour descendre à Jéricho. C'est là que l'Eternel l'*envoie*. Israël avait jadis rencontré cet obstacle en montant de Guilgal. Il y avait éprouvé la puissance divine, renversant les murailles dressées par l'ennemi. Dieu avait alors prononcé l'anathème sur cette ville; elle ne devait jamais être rebâtie (Josué 6: 26). Mais, qu'est-ce qu'Israël avait fait de Jéricho? Un homme de *Béthel* avait réédifié la ville maudite!

Elie y descend sur l'ordre de Dieu. Il faut qu'il suive le chemin d'Israël infidèle et qu'il le constate. Le peuple n'était-il pas comme cet homme de la parabole qui était descendu de Jérusalem à Jéricho pour tomber entre les mains de ces voleurs, les nations, qui le réduisaient au pillage? Christ y descend aussi, mais ce n'est pas, comme Elie, pour en prendre simplement connaissance; c'est pour éprouver, dans son âme, la malédiction prononcée sur le peuple, pour prendre et porter, à sa place, la colère du gouvernement de Dieu contre cette nation infidèle.

De Jéricho, Elie est envoyé au Jourdain; il abandonne Israël et Canaan en traversant ce fleuve, type si précieux de la mort. Cette mort, Elie la traverse à pied sec, en vertu de son manteau de prophète et dans la puissance de l'Esprit qu'il possède. Il en fut de même de Christ; mais, ce qu'Elie ne fit pas, Christ goûta la réalité terrible de la mort avant de la vaincre et de sortir en résurrection à l'autre bord. Elie ne la traversait qu'en figure, et sans qu'elle pût l'atteindre; le Seigneur, seul, l'a *réalisée*, comme terme de sa carrière; il s'est anéanti jusque dans la mort, mais elle n'a pu le retenir. Elle s'est divisée devant la puissance de la vie éternelle qui y était descendue. Ayant vaincu la mort, il a été déclaré Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts (Romains 1: 4).

Elie sort de Canaan, terre de la promesse et héritage d'Israël, sans autre chose que son manteau de prophète. S'il a visité Béthel, il ne s'y est pas arrêté; il n'emporte rien de ce qui pourrait lui appartenir comme homme de Dieu. Il en est de même de Christ, car il fut dit de lui: «Il n'aura rien» (Daniel 9: 26). Mais c'est là que commence pour lui une ère nouvelle. Dieu l'avait envoyé à la mort. Pouvait-il ne pas obéir? Bien au contraire, il dresse résolument sa face pour s'y rendre. Il abandonne Canaan, son héritage et ses droits, mais il sait d'avarice que c'est pour monter au ciel, après avoir passé par la mort. Elie le sait aussi, mais il y monte vivant, n'ayant passé que par le simulacre du sépulcre.

La pensée de l'Eternel, qui envoyait son serviteur d'étape en étape, était de l'introduire dans un autre monde. Elie recevait ainsi la récompense d'une vie de dévouement — mêlée, sans doute, de quelque faiblesse humaine — à Celui qui l'avait envoyé; mais Christ reçoit celle d'un dévouement ininterrompu jusqu'au sacrifice de lui-même. C'était aussi, comme nous le verrons en parlant d'Elisée, le point de départ d'une double puissance spirituelle pour le compagnon du prophète.

Hâtons-nous de le faire remarquer. Il ne s'agit pas de trouver, dans toute cette histoire, un type du Sauveur et de son oeuvre rédemptrice accomplie à la croix. Le récit typique ne l'a pas en vue; cela deviendra plus clair quand, à l'histoire d'Elie, nous aurons ajouté celle d'Elisée. Notre sujet ici, c'est Christ homme de Dieu (quoiqu'il fût bien plus que cela), envoyé de Dieu, prophète, venant à Israël pour rendre témoignage à sa ruine et au jugement qui en est la conséquence (témoignage qui avait commencé par Jean le Baptiseur, cet Elie qui devait venir), mais en même temps aux promesses immuables de Dieu, qui ne pouvaient être acquises que par Christ, un homme sans péché, pour en faire part à son peuple d'Israël restauré.

Il ressort de tout cela que, comme du reste dans tout l'Ancien Testament, il ne faut pas chercher ici la bénédiction proprement dite de l'Eglise. L'histoire d'Elie et d'Elisée se rapporte uniquement à Israël. Et cependant, l'*enlèvement* d'Elie, comme celui d'Enoch, nous parlent en type de l'enlèvement des saints, dont l'Eglise fait partie. On pourrait dire que cet enlèvement est caché mystérieusement dans l'ascension d'Elie (\*), tandis qu'il est représenté dans celle d'Enoch. Dans le premier cas, Christ est en vue; dans le second, ceux «qui sont de Christ».

(\*) Apocalypse 12: 5 nous présente un exemple analogue.

Faisons remarquer, à ce propos, que deux hommes, Enoch et Elie, sont montés au ciel sans passer par la mort, tandis qu'un seul, Christ, est ressuscité d'entre les morts pour monter au ciel (\*); c'est pourquoi il est appelé «le premier-né d'entre les morts», précédant les saints dont il est les prémices en résurrection. D'autres morts furent ressuscités avant Christ, mais pour la terre, jamais pour le ciel. Ils étaient sujets à mourir de nouveau, tandis que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui.

(\*) Enoch a plus d'un trait de ressemblance avec Elie. Tous deux sont des prophètes de jugement. Enoch marche avec Dieu; Elie se tient devant l'Eternel. Tous deux sont enlevés avant le jugement final dont ils ont rendu témoignage.

## Elisée serviteur

Nous avons vu, précédemment, que le personnage d'Elie pouvait être considéré sous plus d'un aspect: comme prophète, comme type du précurseur, comme type de Christ. Pour Elisée, il en est de même. Il est d'abord l'image du parfait serviteur.

Dès le jour où, rencontrant Elisée, Elie jeta sur lui son manteau de prophète, le nouveau venu avait suivi et servi fidèlement son maître; aussi, n'était-il connu que pour avoir «versé l'eau sur les mains d'Elie» (1 Rois 19: 21; 2 Rois 3: 11). Comme il convient au vrai serviteur, jusqu'à son entrée dans le ministère public, il s'efface, et l'on n'entend plus parler de lui. Il possède, cependant, le manteau prophétique qui lui avait été conféré par Elie pour exercer à sa place le jugement sur la terre d'Israël, mais il n'en fera usage qu'après l'enlèvement de son maître, quand il aura reçu, avec une double mesure de l'esprit d'Elie, un second manteau prophétique tombé du ciel, qui le rendra capable d'exercer un ministère de grâce.

Elisée est un bel exemple du chrétien, serviteur de Christ. Là où est son maître, là il sera (Jean 12: 26). A Béthel, à Jéricho, les fils des prophètes lui disent: «Sais-tu qu'aujourd'hui l'Eternel va enlever ton maître d'au-dessus de ta tête?» Il répond: «Je le sais, moi aussi, taisez-vous». Sa connaissance ne peut lui être communiquée par les fils des prophètes, car il est prophète lui-même, mais en vertu d'un ordre divin spécial. Mais ce qui le distingue avant tout, c'est qu'il a tout quitté pour suivre son maître, son seul objet, la seule source de bénédiction pour son âme. Sans Elie, Elisée n'est rien, ne veut rien être; Elie est avant tout celui sur lequel ses affections se concentrent: «L'Eternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point». Elie lui avait dit: «Reste ici, je te prie, car l'Eternel m'envoie à Béthel», puis «à Jéricho», puis «au Jourdain». «L'Eternel *m'envoie*»; c'est l'obéissance d'Elie; mais si Elie obéit, Elisée ne doit-il pas le suivre?

Il en est de même pour nous; nous pouvons être certains de suivre le chemin de Dieu en suivant celui de Christ. Elisée n'avait pas reçu d'ordre spécial quant à sa conduite, mais il s'attache à Elie qui l'avait reçu, et qui est pour lui l'homme de Dieu, son représentant.

La *foi* d'Elisée est éprouvée tout du long. «Reste ici, je te prie», lui dit le prophète. Reste à Guilgal, au lieu du jugement de toi-même, de la chair, au lieu où l'opprobre d'Egypte a été roulé de dessus le peuple. Recommence une fois encore l'histoire d'Israël. Non, ce serait recommencer une épreuve irréalisable. Seul, l'envoyé de Dieu peut suivre ce chemin; l'Eternel est vivant, que je m'attacherai à lui. Elisée traverse Guilgal avec Elie, comme nous avec Christ. «Je ne te laisserai point». Le recommencer pour moi-même? Jamais! Mon Guilgal, c'est la croix, la circoncision du Christ. Elisée a trouvé auprès d'Elie tout ce que Guilgal peut lui offrir et, de fait, quand, plus tard, il repasse le Jourdain, Guilgal ne fait plus partie de son itinéraire.

A Béthel, lieu des promesses assurées faites aux pères... reste ici, dit Elie. Tu ne manqueras pas de les obtenir d'un Dieu qui ne peut mentir, puisque tu as passé à Guilgal avec moi. Non, je ne te laisserai point. Si tu ne les reçois pas maintenant, comment les atteindrais-je sans toi? Quand tu les auras obtenues, il sera temps que je demeure à Béthel.



Voici, maintenant, que les fils des prophètes éprouvent sa foi. Irais-tu plus loin, puisque ton maître va t'être enlevé? «Je le sais aussi, taisez-vous». Vous ne pouvez comprendre le ressort qui me fait agir. C'est lui, lui-même. Sa personne est ce qui m'attire et résume tout pour moi. Me séparer un instant de lui, ce serait perdre une bénédiction que je connais faiblement encore, que je pressens avec mon coeur, plus qu'avec mon intelligence, mais que j'aurai sûrement, si je ne l'abandonne pas, car je sais que lui l'atteindra.

Reste à Jéricho, Elisée; moi, je suis envoyé plus loin. Non; pourrai-je jamais ressentir, plus que toi, la malédiction qui plane sur cette cité? Puisque toi, mon seigneur et mon maître, tu n'y remédies pas en ce jour, pourrai-je y remédier moi-même? Il me faudrait, pour cela, une puissance personnelle, et je ne la possède qu'en toi. Tant que je ne l'aurai pas, pourquoi m'arrêteraient-je? Taisez-vous, prophètes!

«L'Eternel m'envoie au Jourdain». Ici, plus de mise en demeure de rester, Elie prend Elisée avec lui, le conduit à travers le fleuve de la mort, dans la puissance de l'Esprit auquel elle ne peut résister, dans la puissance triomphante d'une vie qu'elle ne peut englober. Un manteau qui appartient à Elie est capable de faire ces choses. Oh! quelle association bénie pour Elisée! «Ils s'en allèrent *tous deux*». «*Eux deux* se tinrent auprès du Jourdain». «Ils passèrent *eux deux* à sec». Elie n'y passe pas pour lui seul, mais pour y faire passer Elisée avec lui. Cet autre moi d'Elie va sortir de la mort avec lui puis il reviendra en délivrance pour Israël!

Les fils des prophètes qui avaient annoncé l'enlèvement d'Elie ne jouent pas ici un rôle inutile. En eux, la prophétie est le témoin à *distance* de la victoire sur la mort, comme elle est aussi, peu après, celui du retour, en grâce pour Israël, d'une double mesure de l'esprit d'Elie qu'Elisée va recevoir. Ils disent: «L'esprit d'Elie repose sur Elisée» (verset 15).

Maintenant, quand eux deux ont passé le Jourdain, Elie dit à Elisée: «Demande ce que je ferai pour toi, avant d'être enlevé d'avec toi». Elisée répond: «Qu'il y ait, je te prie, une double mesure de ton esprit sur moi. Et il dit: Tu as demandé une chose difficile; si tu me vois, quand je serai enlevé d'avec toi, il en sera ainsi pour toi: sinon, cela ne sera pas» (versets 9, 10).

Pour qu'Elisée obtînt cette double mesure, il ne suffisait pas que sa foi et son affection pour son maître eussent été mises à l'épreuve; il fallait encore de la *vigilance*, afin de ne pas perdre de vue le prophète au moment de son départ. «Ils allaient marchant et parlant» (verset 11), en apparence occupés de divers sujets, mais l'oeil d'Elisée ne gardait qu'un seul objet dans le champ de sa vision. Il pouvait s'intéresser à toutes les choses que lui communiquait le riche coeur de son maître, mais son oeil était simple. Il ne voulait point manquer l'instant solennel. Nous ne sommes pas appelés, comme Elisée, ou comme les premiers disciples, à voir Jésus montant au ciel dans la nuée, mais ne devons-nous pas avoir la même attitude au sujet de sa venue, qu'eux au sujet de son départ? Ne devons-nous pas, si nous l'aimons véritablement, marchant et parlant, dans l'accomplissement de nos devoirs journaliers, l'attendre sans distraction? Car il s'agit de le voir «en un clin d'oeil». Oh! que notre attente soit continue et vigilante comme celle du serviteur d'Elie!

«Et comme ils allaient, marchant et parlant, voici un char de feu et des chevaux de feu; et ils les séparèrent l'un de l'autre; et Elie monta aux cieux dans un tourbillon. Et Elisée le vit et s'écria: Mon père! mon père! Char d'Israël et sa cavalerie! Et il ne le vit plus».

Ce char et ces chevaux de feu, ce sont des anges (2 Rois 6: 17), répondant, par leur apparence, au caractère d'Elie qui, prophète de la loi, avait agi par le feu du jugement au milieu d'Israël. Il n'en fut point ainsi lors de l'ascension du Sauveur. Un cortège angélique, envoyé pour le servir ou le convoyer dans le ciel, ne lui était point nécessaire. Il y est monté par le pouvoir qui lui était propre, ayant été déclaré Fils de Dieu en puissance par la résurrection. Une nuée, habitation de la gloire divine, le reçut immédiatement et l'emporta de devant les yeux des disciples (Actes des Apôtres 1: 9), et notre ascension sera semblable à la sienne (1 Thessaloniens 4: 17); mais quand il reviendra, comme Fils de l'homme, pour juger le monde, il sera révélé du ciel «avec les anges de sa puissance en flammes de feu» (2 Thessaloniens 1: 7), et, nous-mêmes et tous les saints, les armées du ciel, nous serons accompagnés de myriades d'anges (Apocalypse 19: 14; Hébreux 12: 22; Jude 14; Deutéronome 33: 2; Zacharie 14: 5). Et lorsqu'il reviendra comme Messie, l'Eternel commandera à ses anges qui le porteront sur leurs mains, de peur que son pied ne heurte contre une pierre (Psaumes 91: 11, 12).

Elisée s'écrie: «Mon père!» marquant ainsi qu'il a vu, selon la parole d'Elie, son protecteur monter au ciel, mais il reconnaît aussi en lui le vrai Israël: «Char d'Israël!» Cette exclamation prouve encore une fois combien toute cette scène nous présente en type le Christ, le grand prophète d'Israël et non pas le Sauveur en rapport avec l'Eglise. C'est comme prophète, vrai Envoyé, vrai Messie, vrai Israël, qu'il est envoyé dans les cieux ici; c'est comme Fils de l'homme et Fils de Dieu, comme Seigneur et Sauveur, qu'il y a été transporté et qu'il en reviendra pour nous.

Le manteau d'Elie tombe de dessus lui, parce que son serviteur l'a vu montant au ciel. Ce manteau appartient maintenant à Elisée. De même, nous aurons toujours avec nous la puissance de l'Esprit, si nous sommes attachés à Christ et si nos yeux le suivent là-haut.

Elisée déchire ses vêtements en deux pièces. Ils ne lui serviront plus désormais, car il possède le manteau d'Elie, la double mesure de son esprit. C'est dans cette puissance qu'il va marcher au milieu d'Israël. Puisse-t-il en être de même pour nous! Pussions-nous déchirer notre ancien vêtement après avoir revêtu Christ pour le présenter, Lui, au monde en témoignage!

## ***Chapitre 2: 13-25 : Elisée ou Christ en Esprit***

C'est ici que nous voyons se dessiner, d'une manière bien nette, la figure, comme type, du prophète Elisée, car nous avons déjà mentionné, au commencement de ce chapitre, son caractère essentiellement typique. Si Elie, au dernier jour de sa carrière ici-bas, représente Christ comme témoin prophétique en Israël, que représente donc cet Elisée qui lui est si intimement associé, accompagnant son témoignage, passant le fleuve de la mort avec lui, recevant, lors de son ascension, une double mesure de son esprit? Pour être bien compris, commençons par un petit aperçu prophétique.

Pendant la carrière du Messie ici-bas, quelques disciples, constituant un faible *résidu* juif fidèle, séparé moralement de la nation, persévérèrent jusqu'au bout à suivre Jésus, l'Oint de l'Eternel et l'Envoyé de Dieu, le grand prophète d'Israël. Celui-ci, rejeté par la nation, les associa avec Lui dans les résultats de sa mort et de sa résurrection. Nous ne parlons pas de la place qu'ils occupèrent dans l'Eglise. Cette dernière n'entre pas en scène dans les récits de l'Ancien Testament, et pourrait, tout au plus, comme nous l'avons dit plus haut, être considérée ici comme cachée mystérieusement dans la personne d'Elie-Christ, montant au ciel. Nous parlons, ici, des disciples juifs, à la tête desquels étaient les douze, constituant alors le vrai résidu d'Israël. Comme tels, ils reçurent de Lui une double mesure de son Esprit, sous forme de miracles et d'actes de puissance, et furent capables d'accomplir, au milieu du peuple, «de plus grandes oeuvres» que lui. On vit, à la Pentecôte, se réaliser, au point de vue juif, les choses annoncées par le prophète Joël: «Je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront... Vos fils et vos filles prophétiseront...» Sans doute, même à ce moment-là, la puissance d'en haut n'était pas limitée, selon Joël, aux enfants d'Israël, car Dieu dit: «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair» (Actes des Apôtres 2: 17-19). Quand la prophétie de Joël sera accomplie dans l'avenir, les nations auront part à ce don. Seulement, cette prophétie, indiquant la participation des nations au don du Saint Esprit, permettait, le jour de la Pentecôte, d'ouvrir la porte à l'Eglise de Christ, à l'Eglise, parenthèse merveilleuse dans l'histoire des voies de Dieu, intervalle pendant lequel une Assemblée céleste se forme ici-bas, corps composé de Juifs et de gentils, et uni avec son Chef ressuscité dans la gloire. Il n'en était pas moins vrai qu'un résidu juif, puissamment doté de l'Esprit prophétique, était révélé à la Pentecôte aux yeux de tout le peuple. Pour en faire partie, il fallait avoir suivi le Messie pendant toute sa carrière sur la terre et l'avoir vu monter au ciel (Actes des Apôtres 1: 21, 22). «Si tu vois», dit Elie, «quand je serai enlevé d'avec toi...» Ce résidu, selon la prophétie de Joël, citée en Actes 2, n'avait pas, à ce moment-là, atteint ses destinées finales et son plein développement. Il était, au sens le plus strict du mot, représenté par les douze apôtres. Les Juifs ont rejeté leur témoignage, se privant ainsi des temps de rafraîchissement prédits par le prophète, et Dieu s'est servi de l'incrédulité de la nation et de sa révolte contre le Saint Esprit, pour former l'Eglise, épouse du second Adam, os de ses os, et chair de sa chair.

Mais la parenthèse de l'Eglise se fermera, et les temps prophétiques se rouvriront. Le résidu d'Israël, dont les prophètes et les Psaumes nous entretiennent constamment, rentrera sur la scène avec le double de l'esprit prophétique d'Elie, se soudant pour ainsi dire aux disciples juifs qui avaient accompagné le Seigneur dans sa carrière. Notez bien qu'il ne s'agira, pour eux, comme pour Elisée, que de l'esprit d'Elie *sur* eux, soit en puissance miraculeuse, soit en intelligence prophétique, et non pas *en* eux, comme pour le chrétien.

Par ce court exposé, nous ne prétendons nullement présenter Elisée le prophète comme un type du résidu. Ce serait comprendre bien imparfaitement l'importance de son rôle. Sans doute, l'Esprit peut se servir de vases, appropriés à son usage comme il se servait d'Elisée après l'ascension d'Elie, mais quel que puisse être le vase, la chose importante est ce qu'il contient. Elisée, c'est l'esprit d'Elie, revenant en double puissance et en grâce pour bénir les

fidèles du résidu et pour les rassembler. C'est *Christ en Esprit*, l'Esprit prophétique de Christ se servant d'instruments, sans doute, mais revenant à la fin des temps vers les fils des prophètes d'abord, c'est-à-dire vers le résidu proprement dit, puis vers ce qui a la foi en Israël quand l'apostasie est à son comble. C'est en faveur de ce résidu qu'Elisée fait des miracles, mais au milieu du peuple, aveuglé par la révolte finale. C'est ainsi que les enfants du royaume que Christ établira sur la terre seront séparés par Lui. Quant aux instruments humains dont l'Esprit prophétique se servira à cet effet, nous ne sommes pas en mesure de les désigner spécialement. Qu'il suffise de dire que si Jean-Baptiste avait été reçu, il aurait été l'Elie qui devait venir; que, dans l'avenir, Elie reviendra et rétablira toutes choses, qu'il y aura deux témoins (symboles de deux corps de témoins) à Jérusalem, agissant dans l'esprit prophétique et dans la puissance d'Elie et de Moïse.

Le témoignage confié à Elisée a, comme nous l'avons déjà fait pressentir, un double caractère, correspondant au double don du manteau d'Elie, un caractère de jugement, semblable à celui que son maître, prophète de la loi, avait exercé ici-bas, jugement que Christ lui-même n'exécutera qu'à l'issue des temps de la grâce de l'Évangile — un caractère de grâce à l'égard de tout ce qui sera fidèle en Israël, pour ramener à eux ceux que touchera leur témoignage, et pour la conversion des gentils.

---

Elisée avait, une première fois, passé le Jourdain à pied sec, en compagnie de son maître, quand celui-ci, frappant les eaux de son manteau, obligea le fleuve de la mort à céder devant sa puissance. Resté seul, Elisée fait de même. «Il se tint sur le bord du Jourdain; et il prit le manteau d'Elie qui était tombé de dessus lui et frappa les eaux et dit, Où est l'Éternel, le Dieu d'Elie? — Lui aussi frappa les eaux, et elles se divisèrent deçà et delà; et Elisée passa» (versets 13-17). C'est toujours à Christ que l'Esprit rend témoignage. Elisée fait l'expérience du pouvoir du nom d'Elie sur la mort; non pas du sien propre. Il recommence l'histoire d'Israël au lieu où Elie avait passé, non pas au commencement (Guilgal), mais à la fin de sa carrière. Israël avait traversé autrefois le Jourdain dans la chair, pour aller au devant d'une ruine certaine. Elie l'a traversé pour monter au ciel, et renvoyer ensuite Elisée dans le pays de la promesse avec son manteau de prophète et une double mesure de son esprit. Elisée traverse le fleuve en vertu du passage d'Elie, au nom d'Elie, avec le manteau d'Elie. «Lui aussi», son représentant par l'Esprit, «frappa les eaux». La mort est impuissante devant la puissance de l'Esprit de vie en Elisée. Par l'Esprit, vainqueur de la mort, ce dernier recommence l'histoire du nouvel Israël. Ce n'est plus un peuple dans la chair qui entre en Canaan pour être finalement rejeté; c'est un homme nouveau, revenant au peuple dans la puissance de l'Esprit de Christ vainqueur de la mort, un homme nouveau venant apporter aux fils des prophètes, puis à la nation, et plus tard aux gentils (Naaman), les fruits de cette victoire en délivrance. Les fils des prophètes reconnaissent ce pouvoir.

Il en sera de même à la fin des temps. L'esprit prophétique reviendra à Israël avec une force toute nouvelle. Il exécutera, sans doute dans la puissance d'Elie, la vengeance contre les ennemis du peuple, comme les deux témoins de l'Apocalypse. Mais il s'agit ici de grâce bien

plus que de jugement; le témoignage sera en grâce pour la bénédiction des fidèles et le rassemblement du résidu tout entier. Les fils des prophètes, éclairés graduellement, reconnaîtront cette puissance et se rassembleront autour d'elle. L'histoire du vrai Israël, ayant son point de départ en Christ, pourra recommencer à la gloire de Dieu.

Les fils des prophètes voient Elisée (verset 15). Ils étaient à Jéricho, le lieu de la malédiction. Ils ne connaissent pas encore l'ascension d'Elie, comme le résidu prophétique de la fin ne connaîtra pas, tout d'abord, la résurrection et l'ascension de Christ. Thomas, dans l'évangile de Jean, représente, en figure, ce résidu. Il a besoin de se convaincre, par la vue, de la résurrection de son Seigneur. Ainsi, les fils des prophètes, d'abord incrédules comme Thomas, font chercher Elie. Ils voudraient trouver sur la terre celui qui a été enlevé au ciel. C'était peut-être un bon sentiment; en tout cas, cette recherche prouve à la fois leur attachement à Elie et leur ignorance. Le Christ reviendra pour son peuple, mais c'est le diable qui dit: «Voici, il est ici, ou voici, il est là», quand il est encore dans le ciel. Aussi, Elisée, l'esprit prophétique envoyé par Christ, dit: «N'y allez pas», mais il a beaucoup de condescendance pour leur ignorance, car, une seconde fois, Elisée dit: «Envoyez» (versets 16, 17). Il faut qu'ils soient convaincus que leurs espérances, en tant que liées à l'ancien ordre de choses en Israël, sont vaines. Les cinquante hommes cherchent trois jours et ne trouvent rien. On ne peut plus trouver le Messie ici-bas. Il est vivant, après avoir, à l'encontre d'Elie, passé en réalité par la mort, pour être le premier-né des morts, ce qu'Elie ne pouvait être. Ces hommes reviennent vers Elisée. Ce n'était pas aux anciens prophètes, ni au résidu prophétique de la fin, mais aux premiers disciples de voir Christ monter au ciel. Il y avait un témoignage différent du leur, mais ayant reçu la double mesure de son Esprit. Eux, malgré les bonnes intentions de leur cœur, n'agissent pas selon l'Esprit.

Pendant ce temps de recherches, où la conviction se fait dans l'esprit des fils des prophètes, Elisée *habite à Jéricho*, dans le lieu de la malédiction (verset 18), mais il est en bénédiction aux *hommes de la ville*, car il n'a pas uniquement les prophètes en vue. Tandis que le travail a lieu dans le cœur de ces derniers, il y a place pour la bénédiction sur une plus vaste échelle. Le peuple s'adresse à Elisée. Jéricho rebâti sur le lieu du jugement et contre les pensées de Dieu, était bon par son *emplacement*. Ce n'était pas le choix de Jéricho qui était mauvais, car, à l'entrée du peuple en Canaan, cette cité de l'ennemi était devenue le lieu de la puissance divine et de la victoire. Ce qui était mauvais, c'était ce que les hommes en avaient fait, une cité contraire aux pensées de Dieu, vraie offense à sa volonté. Aussi, le résultat de la désobéissance d'Hiel était que la source alimentant la ville était corrompue et qu'on devait y *mourir*. En outre, la terre était stérile; aucun fruit n'en pouvait sortir.

Pour qu'une source de vie pût y jaillir, il fallait du sel dans un vase neuf; une vraie mise à part pour Dieu, contenue dans une nouvelle nature. Elle seule pouvait remédier aux conséquences de la corruption amenée par le péché et par la désobéissance du peuple, car la Parole ne parle de ces eaux corrompues qu'après la désobéissance d'Hiel, (1 Rois 16: 34) Le résidu prophétique seul (le sel dans le vase neuf) pourra remplir cet office, car, comme les

douze qui entouraient le Seigneur, il portera, à la fin des temps, ce vrai caractère des enfants du royaume (Matthieu 5: 13).

Tels sont donc les deux premiers fruits du retour d'une double mesure de l'Esprit prophétique: ceux du peuple qui étaient prophètes deviennent les témoins du fait que le Messie n'est pas dans ce monde et qu'il a été enlevé au ciel. Le peuple s'adresse au représentant de Christ ici-bas, et retrouve la bénédiction par un vrai esprit de sainteté caractérisant le nouvel homme (voyez le caractère du résidu de la fin, dans les Psaumes) et versé où était auparavant une source de mort et de stérilité.

La *Parole* aura son rôle dans cette oeuvre, car la bénédiction est répandue par la parole prophétique: «la parole qu'Elisée avait prononcée» (verset 22). Elisée dit, et quelle grâce pour ces hommes accablés sous les conséquences de la malédiction divine: «J'ai assaini ces eaux; il ne proviendra plus d'ici ni mort ni stérilité» (verset 21). Tel est le résultat définitif du témoignage du Saint Esprit en Israël à la fin des temps. La bénédiction spirituelle remplace toute la misère sous le poids de laquelle une partie de ce pauvre peuple, livré à l'Apostat, était courbée. C'est le grand fait capital représenté en type par l'habitation d'Elisée à Jéricho.

Mais un autre fait ne doit pas être passé sous silence (versets 23, 24). Elisée monte à Béthel. De petits garçons, représentant le peuple inintelligent, moqueur et incrédule, sortent de Béthel au moment où le prophète va rencontrer Dieu dans sa maison, dans le lieu de ses immuables promesses. Quelle anomalie! des enfants, créés pour la louange, se moquent de l'homme de Dieu; un âge, caractérisé selon les pensées de Dieu, par la confiance et le respect pour ce qui est au-dessus de lui, outrage le prophète! Au lieu de reconnaître le Dieu des promesses, ils se moquent de son serviteur et le méprisent. «Monte, chauve!» lui crient-ils, parce qu'il porte sur lui les signes de la décrépitude et de la vieillesse (tel le résidu dans les Psaumes) et de l'opprobre. Et cependant la loi déclare un tel homme pur et non souillé (Lévitique 13: 40, 41). Ceux dont Dieu devait attendre la simplicité de foi, rejettent le représentant et le témoin du Messie, identifié avec le résidu faible et courbé, et plaisantent sur son apparence. Il semblerait aussi qu'ils se moquent d'Elie, son maître. «*Monte, chauve!*» disent-ils. Ils ne croient pas à l'enlèvement d'Elie. Une pareille folie n'est pas même bonne pour des enfants! Où est la promesse de son avènement? Le monde n'est-il pas le même, dès aujourd'hui? Ces outrages sont d'autant plus odieux qu'ils s'adressent à l'Esprit de Christ, revenant en grâce, et non pas en jugement comme Elie. Elisée *se tourne en arrière*, car il a devant lui les promesses et non le jugement, «et il les maudit au nom de l'Eternel». Ils deviennent la proie d'une puissance inexorable et cruelle qui les saisit et les déchire.

«Et, de là, il se rendit à la montagne de Carmel, d'où il s'en retourna à Samarie» (verset 25). Le peuple apostat n'a pas voulu de Béthel, mais le résidu prophétique, après avoir recouvré les promesses faites à Christ, se retire au Carmel. Il arrive dans «un champ fertile» pour y jouir de la paix et de la communion avec son Dieu. C'est là qu'Elie était monté après le jugement des prêtres de Baal, là qu'Elisée monte après la malédiction des moqueurs. Carmel était pour Elie le lieu de l'intercession; de là, une pluie bienfaisante de bénédictions était descendue sur Israël. «L'Esprit», dit Esaïe, «sera répandu d'en haut sur nous, et le désert

deviendra un champ fertile (un Carmel)... et la justice habitera le champ fertile, et l'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours. Et mon peuple habitera une demeure de paix et des habitations sûres, et des lieux de repos tranquilles» (Esaïe 32: 15-19). Nous arrivons donc ici à la fin du cycle typique, à la bénédiction millénaire.

Le retour d'Elisée à Samarie ramène, dans une mesure, le prophète au milieu des événements de l'histoire.

---

En terminant ce chapitre important, résumons en quelques mots la carrière, close maintenant, d'Elie, et celle d'Elisée dans ce passage.

Elie, le grand prophète de la loi, a rapporté à Dieu cette loi violée, en Horeb. Il juge les prophètes de Baal, il juge Achab et Jézabel, Il juge Achazia et ses satellites par le feu du ciel; il désigne Hazaël et Jéhu comme exécuteurs du jugement. Il n'est en cela type de Christ que parce que ce dernier exécutera le jugement, mais *après* le temps de la grâce. Il est, par contre, le type du précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes de l'ancienne alliance (Malachie 4: 5; Matthieu 11: 14; Luc 1: 17; Matthieu 17: 10-12).

Elie, prophète rejeté, se tourne vers les nations (veuve de Sarepta), ressuscite leurs morts, envoie la pluie de bénédictions sur Israël. Il représente, en cette qualité, le ministère de grâce apporté par le Seigneur.

Elie refait le chemin d'Israël, comme étant lui-même le vrai Israël, acquiert les promesses, prend en grâce la place que le peuple s'est attirée par son infidélité (Jéricho), passe victorieusement le fleuve de la mort, est enlevé au ciel. C'est le chemin de Christ, serviteur et prophète en Israël.

Elisée, d'abord type du résidu, serviteur de Christ prophète, tel qu'il a marché sur la terre, le suit jusqu'au bout, dans toute sa marche de sainteté et le voit monter au ciel.

Elisée, l'Esprit prophétique de Christ avec le résidu, reçoit la double mesure de l'Esprit de Christ monté au ciel, retrace le chemin de Christ, sauf Guilgal, la circoncision du Christ ayant eu lieu au Jourdain, dans la mort. Son chemin est avant tout un chemin de grâce et de restauration pour les habitants de la cité maudite, sauf le jugement sur les moqueurs de la fin qui font partie du peuple apostat. Les fils des prophètes sont le résidu prophétique, l'élément sain, mais ignorant, du peuple, avant qu'Elisée revienne à eux avec le double de l'esprit d'Elie. Enfin, Elisée habite en paix dans le champ fertile des bénédictions millénaires.

## **Chapitres 3 à 8: 16 : Elisee**

### ***Chapitre 3 : Joram et la guerre contre Moab***

«Et Joram, fils d'Achab, commença de régner sur Israël à Samarie, la dix-huitième année de Josaphat, roi de Juda, et il régna douze ans» (verset 1).

Notre but n'est pas d'expliquer toutes les difficultés chronologiques soulevées par le règne de Joram, fils de Josaphat, roi de Juda (Comparez 1: 17; 3: 1; 8: 16; 1 Rois 22: 52; 2 Chroniques 20: 31). Nous reviendrons, au chapitre 8, sur les plus importantes. L'incrédulité, prompte à trouver la parole de Dieu en défaut, n'a pas manqué de relever ici d'apparentes erreurs. Admettre une faute de copiste (chose toujours possible) au chapitre 1: 17, ne lèverait la difficulté qu'à demi. Le croyant, sans vouloir tout expliquer, s'attend à Dieu et reçoit de la lumière en temps et lieu, comme prix de sa confiance.

Dans ce chapitre, nous trouvons le prophète aux prises avec les circonstances du monde qui l'entoure. Quels troubles va rencontrer celui qui descend du mont Carmel pour visiter Samarie! Moab s'était rebellé contre Israël; c'était la suite de l'infidélité d'Achab (1: 1), mais elle pesait, comme jugement de Dieu, sur Achazia, son indigne successeur. La coutume des rois asservis, dès qu'il y avait un changement de règne, était de secouer le joug de leurs oppresseurs (versets 4, 5). L'homme politique ne voit pas autre chose dans cette révolte de Moab, tandis que le croyant y reconnaît la main de Dieu en châtement ou en jugement.

Joram, fils d'Achab, s'était montré en un sens moins irréligieux que son père. Il avait enlevé l'idole de Baal érigée par Achab, toutefois sans en détruire les prophètes, comme on peut l'inférer de la réponse d'Elisée, au verset 13. Il abandonnait extérieurement ce culte abominable, mais se préoccupait bien peu d'en laisser subsister l'esprit. Ce qu'il n'abandonnait nullement, c'était le culte national institué par Jéroboam, fils de Nébath, et qui cachait une grossière idolâtrie sous les apparences de la religion du vrai Dieu.

Elisée est témoin de l'alliance entre Joram d'Israël et Josaphat contre Moab. Joram suit ici la tradition du règne de son père qui s'était allié avec ce même Josaphat contre les Syriens, mais il va plus loin que lui dans le mal. Comme il a besoin de passer par le territoire d'Edom pour atteindre Moab (verset 8), il comprend dans son alliance cette nation idolâtre, bien connue par son inimitié acharnée contre le peuple de l'Eternel. Quel tableau du monde, dont la politique ne tient aucun compte de Dieu!

Selon l'homme, tout est calculé pour une réussite certaine; la petite nation guerrière de Moab ne pourra, malgré sa vaillance, résister à cette puissante confédération; mais Dieu est là, le seul dont Joram aurait dû tenir compte et qu'il laissait outrageusement de côté.

Et que penser de l'intègre Josaphat, déjà instruit des pensées de Dieu par une expérience précédente (1 Rois 22), et retombant, peu d'années après, dans les errements qui l'avaient amené à deux doigts de sa perte? «J'y monterai», dit-il, «moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux»; exactement les mêmes paroles qu'il avait dites autrefois à Achab. La bienveillance et l'amabilité selon le monde, le désir de lui plaire, l'alliance avec lui pour la promotion d'intérêts communs, sont de terribles obstacles à une marche fidèle, et lorsque ces sentiments ne sont pas appelés par le chrétien de leur vrai nom, qui est *le péché*, ils ruinent son témoignage, contribuent à maintenir le monde dans une fausse sécurité, puisqu'il s'illusionne et croit marcher dans le chemin chrétien, parce que des enfants de Dieu y marchent avec lui, tandis que c'est, de fait, le chrétien qui marche dans le



chemin du monde. Cette marche, enfin, si elle n'entraîne pas un jugement immédiat sur le croyant, est du moins stérile pour lui, comme le montre l'histoire de Josaphat et, si elle profite à quelqu'un, c'est au roi apostat, Joram, dont cette alliance accroîtra la puissance et la prospérité. Josaphat était ce qu'on appelle un esprit large, tolérant. La division d'Israël était pour lui un fait accompli qu'il ne ressentait plus, s'il l'avait jamais senti. Il ne heurtait pas les opinions ni la religion de Joram. Il s'associait volontiers avec lui, sous prétexte de lui être utile, mais il oubliait une chose autrement importante, c'est qu'il se solidarisait avec un homme qui déshonorait Dieu, outrageait sa sainteté et ne tenait aucun compte de sa Parole. Naturellement, le monde approuve bien haut une telle alliance, et donne de tels croyants en exemple à ceux qui se séparent du mal pour être de vrais témoins de Christ. «Moi je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux». Et pourquoi pas? dit le monde. Parce que j'abandonne mon témoignage, si ce n'est Dieu lui-même, du moment que j'accepte une alliance avec le monde ennemi de Dieu.

Cette marche a encore un autre inconvénient, et des plus graves. On peut, comme Josaphat, s'allier avec un Joram, représentant le monde qui garde encore l'apparence *extérieure* de la religion divine. Aux yeux de Josaphat, cela semblait, sans doute valoir mieux que son alliance avec Achab. Il caressait peut-être l'illusion que Joram, ayant jeté bas la stèle de Baal, l'alliance avec lui était permise. De fait, elle était pire que la première, car elle conduisait à une alliance avec Edom, chose que le pauvre Josaphat n'avait guère soupçonnée, ou dont peut-être il ne s'estimait pas solidaire.

Achab, avant d'aller à la guerre, avait rassemblé les prophètes pour s'enquérir s'il devait l'entreprendre (1 Rois 22: 6). Joram ne semble pas même y songer; Josaphat, hélas! pas davantage. Il avait été plus fidèle vis-à-vis d'Achab (1 Rois 22: 5). Quand le croyant récidive dans le mal, au lieu de s'en abstenir, sa conscience s'émousse, et il finit par ne plus éprouver le besoin des directions de la Parole dont il avait auparavant senti la nécessité.

Ces trois rois, si tristement associés, partent donc et, au lieu de rencontrer l'ennemi, ont affaire à des circonstances qui leur prouvent qu'on ne peut pas oublier Dieu sans danger. L'eau manque; le roi d'Israël dit: «Hélas! l'Eternel a appelé ces trois rois pour les livrer en la main de Moab!» Il n'avait suivi jusqu'ici que sa propre volonté; quand il se souvient de l'Eternel, il l'accuse de l'avoir conduit à la ruine avec ses deux compagnons. L'homme se révolte contre son sort, c'est-à-dire contre Dieu qui le dirige, au lieu de reconnaître que c'est lui qui se l'est attiré. Le pieux Josaphat, quoique manquant de discernement pour apprécier le mal et lui-même, a toutefois cette pensée juste quoique tardive, qu'on ne peut sortir de difficulté qu'en consultant l'Eternel. Joram, lui, ignorait l'existence d'Elisée, prophète en Israël, et ne sentait pas plus le besoin, en présence du désastre, d'interroger un porteur de la parole de Dieu, que lorsqu'il se mettait en campagne. Heureusement que l'un de ses serviteurs connaît Elisée. Les petits sont au fait des ressources divines, alors que les grands de la terre ne s'en enquèrent pas. Ils sont aussi plus à même d'apprécier le caractère du prophète qui, dans l'oubli de lui-même, avait été un si parfait serviteur d'Elie, que son nom, comme nous l'avons vu, n'avait pas été prononcé depuis son premier appel, jusqu'au jour où il fut appelé à remplacer son

maître dans sa mission. Souvenir odieux, sans doute, à Joram, car il lui rappelle Elie et ses jugements sur son père, sa mère et son frère.

Josaphat, au nom d'Elisée, retrouve une juste appréciation de la parole de Dieu: «La parole de l'Eternel est avec lui» (verset 12). Les trois rois descendent vers le prophète qui ne prend pas même garde au roi d'Edom, renvoie le roi d'Israël aux prophètes de Baal et ne tient compte que du faible Josaphat, représentant unique, quoique en si mauvaise compagnie, du témoignage de Dieu en Israël. Quelque pauvres et inconséquents qu'ils soient, le Seigneur n'oublie pas les siens et tient compte de la plus faible marque de fidélité à son égard. Quant aux dix tribus, elles sont définitivement rejetées dans la personne de leur roi responsable. Comme toujours, la patience inépuisable de Dieu suspend encore le coup qui va le frapper et tiendra compte jusqu'au bout du moindre retour vers Lui, mais cette parole terrible retentit: «Qu'y a-t-il entre moi et toi?» N'est-ce pas le: «En vérité, je vous dis: je ne vous connais pas», de Matthieu 25: 12, pire encore que la sentence prononcée sur Achazia: «Tu mourras certainement».

Cependant, Elisée est un prophète de grâce. Il n'ignore pas le mal, mais, au lieu de prononcer le jugement, il indique une ressource miraculeuse pour ces trois rois dans leur calamité. Il a besoin, pour parler de délivrance, de s'abstraire de ce qu'il a sous les yeux et qui pourrait l'exciter à prononcer un jugement sans merci. «Amenez-moi», dit-il «un joueur de harpe». Comment s'abstraire mieux qu'en élevant son âme vers Dieu, car c'était avec des instruments à cordes que le cœur des fidèles exhalait vers l'Eternel sa louange, ses désirs, ses besoins ou ses plaintes. Le remède agit: «La main de l'Eternel fut sur Elisée». Alors il peut révéler par quelle intervention miraculeuse (versets 16-19) l'Eternel opérera la délivrance. Il faut préparer les fosses destinées à recevoir l'eau, et le Seigneur les remplira. Il ne fait pas de miracle de grâce qui n'ait en même temps pour but de mettre la foi en jeu. Nous en verrons plus d'un exemple dans l'histoire du prophète Elisée. Ici, l'Eternel n'intervient pas, ce qu'il fit en d'autres occasions, par des moyens naturels, vent ou pluie. Il coupe court à tous les raisonnements incrédules des rois confédérés.

La délivrance a lieu le matin, à l'heure même où l'on offre le sacrifice sur l'autel. Le culte national idolâtre de Jéroboam n'a rien à faire avec cette heure, et Dieu ne le reconnaît en aucune manière; son intervention est en rapport avec l'autel du temple de Jérusalem. C'est ce dernier qui, pour ainsi dire ouvre les écluses miraculeuses par lesquelles toute une armée va être abreuvée. Il en est de même de la croix de Christ. Quelque éloignée qu'elle soit en apparence, c'est à l'heure de cette offrande que Dieu regarde pour sauver tous ceux qui se confient en sa Parole. L'eau de la vie a pour origine la mort de la victime. Mais ce qui est vie pour les uns est mort pour les autres. Moab, trompé par l'apparence, se précipite, tête baissée, dans son propre jugement, au moment même où l'Eternel délivre ceux qui ont accepté son message. Pour n'avoir pas distingué et reconnu la délivrance envoyée de Dieu, Moab est détruit et la victoire est du côté de ceux qui ont bu les eaux préparées par la grâce. N'était-ce pas comme un accomplissement partiel de la prophétie de Balaam: «L'eau coulera de ses seaux... et son roi sera élevé au-dessus d'Agag»? (Nombres 24: 7).

Israël seul est mentionné comme frappant l'ennemi et accomplissant sa destruction, selon la prédiction d'Elisée. Le roi de Moab essaie de pénétrer avec sept cents hommes jusqu'au roi d'Edom, sans doute pour se réfugier auprès de lui, mais il n'y peut réussir. Alors il offre son premier-né en holocauste sur la muraille. Cela ne rappelle-t-il pas ce que plus tard dira l'Eternel, à propos de ce même Moab: «Donnerai-je mon premier-né pour ma transgression, le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme?» (Michée 6: 7).

Cet horrible sacrifice provoque l'indignation des alliés d'Israël, dont la vengeance a poussé Moab à cette extrémité (\*); ils se retirèrent du vainqueur pour rentrer chez eux. Victoire inutile. Moab peut se croire délivré par cette épouvantable offrande à son dieu et reste invaincu au milieu de ses ruines, prêt aux pires représailles. Tel sera toujours le résultat, quand ce n'est pas Dieu qui conduit son peuple à la victoire. Edom, allié d'un jour, sur lequel Israël avait compté, l'abandonne et s'indigne contre lui, du moment qu'il livre combat avec le nom de l'Eternel pour bannière. Josaphat le quitte aussi et retourne dans son pays avec les mêmes sentiments, quoique provenant d'autres motifs. Joram doit apprendre qu'une religion n'ayant que l'apparence de la vraie, ne trouve un appui durable, ni chez les incroyants avoués, ni chez ceux qui gardent le témoignage de Dieu.

(\*) C'est du moins le sens que je crois devoir attribuer à cette parole.

#### **Chapitre 4: 1-7 : La veuve du prophète**

A mesure que ces chapitres se déroulent devant nos yeux, nous pouvons y remarquer le contraste entre les jours d'Elie et ceux d'Elisée. Elie reconnaît encore Israël et son roi, bien que ce soit pour prononcer le jugement sur eux. Pour Elisée, le roi n'existe plus: «Je ne te regarderais pas et je ne te verrais pas» (3: 14); le peuple est rejeté, et Juda seul compte encore pour quelque chose aux yeux du prophète. Mais, tandis qu'aux jours d'Elie, le résidu fidèle était caché et que l'Eternel seul pouvait distinguer les 7000 hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, aux jours d'Elisée ce résidu vient en pleine lumière. C'est à lui que le prophète s'adresse; les fils des prophètes sont l'objet particulier de sa mission. Ce ministère s'étend sans doute, comme nous le verrons, au delà d'eux, mais leur rôle est tout à fait prépondérant, et cela donne un cachet particulier au caractère typique de cet homme de Dieu.

Quel milieu que celui dans lequel il exerce son action! Les fils des prophètes sont sans ressources en Israël; ils ont faim, ils ont soif; leur dénuement est absolu. Les sept premiers versets de notre chapitre font ressortir cette condition d'une manière particulière. La femme du prophète est sans aucun soutien extérieur; le chef de famille lui a été enlevé par la mort; un créancier sans cœur veut s'emparer de ses fils pour en faire ses esclaves. La veuve n'a rien pour les racheter de sa main, rien qu'un peu d'huile à la maison et l'huile, emblème de la puissance spirituelle, est bien près de manquer. Cette faible ressource peut-elle suffire? Il en sera de même aux derniers jours avant la délivrance du résidu. Un peuple apostat l'entoure; l'antichrist lui fait sentir son joug cruel et prétend l'asservir, mais l'Eternel a pour lui des ressources divines; il apprend à crier à lui: «Tu sais que ton serviteur craignait l'Eternel». N'entend-on pas ici le langage de l'intégrité si souvent exprimé dans les Psaumes? Le Christ

est absent; Jéhovah ne demeure plus au milieu du peuple, mais son Esprit est présent dans une double mesure avec le prophète. Elisée dit à la veuve: «Que ferai-je pour toi?» Cette pauvre femme, dont le cri est arrivé à son adresse, devient l'objet d'une tendre sollicitude. Mais il faut d'abord qu'elle avoue au prophète les ressources dont elle dispose: «Ta servante n'a rien du tout dans la maison qu'un pot d'huile». Le mot signifie: Juste la quantité d'huile nécessaire pour s'oindre. Rien pour s'acquitter, rien pour se libérer, rien qu'une toute petite mesure de puissance spirituelle. «Va», dit le prophète, «demande pour toi, du dehors, des vases à tous tes voisins, des vases vides (n'en demande pas peu); et rentre, et ferme la porte sur toi et sur tes fils, et verse dans tous ces vases, et ôte ceux qui seront remplis». La plénitude des ressources spirituelles est en Elisée, mais il lui faut des vases vides; la pauvre veuve n'en peut trop rassembler. Elle doit en demander à tous ses voisins, en apporter du dehors dans la maison, puis, les ayant réunis, fermer la porte sur soi. C'est une scène intime, à laquelle la nation apostate n'est nullement appelée à participer. Trois fois dans ce chapitre (versets 4, 21, 33), la porte est fermée, indiquant clairement que ces scènes n'ont rien à faire avec un témoignage public, comme celui du grand prédécesseur d'Elisée. Il faut des vases vides; pour être rempli de l'huile de l'onction, il faut être vidé de soi-même. Les gens de Jéricho avaient besoin d'un vase neuf et de sel; il leur fallait une nouvelle nature, sanctifiée pour Dieu, afin que la malédiction pût être détournée de leur ville; la fille des prophètes et ses enfants, déjà en possession d'un peu d'huile, n'avaient pas à procurer des vases neufs pour obtenir une pleine mesure. Dieu se sert des ressources spirituelles qu'il trouve chez les siens, quelque petites qu'elles soient. Il en fut de même des disciples, lors de la multiplication des pains. Ils disent au Seigneur: «Nous n'avons que cinq pains et deux poissons». Jésus leur dit: «Apportez-les-moi»; puis, ayant béni et rompu les pains, il les donne aux disciples qui les distribuent aux foules, se servant ainsi de ce qu'ils avaient pour bénir les 5000 hommes par leur moyen.

Ici, la bénédiction ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus de vases à remplir. Un nombre déterminé de vases la reçoit, comme plus tard, à la fin des temps, 144.000 seront scellés en Israël, mais pour chacun la mesure est comble. Comme les premiers disciples, à la Pentecôte, «furent tous remplis de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 2: 4), ainsi en sera-t-il pour le résidu, lors de la pluie de la dernière saison, selon la prophétie de Joël.

Les vases remplis, il faut vendre l'huile; la bénédiction communiquée circule. Tel sera le témoignage du résidu aux derniers jours. Plusieurs participeront aux bienfaits spirituels et deviendront eux-mêmes possesseurs de ces bénédictions. Les sages du peuple, porteurs de la Parole, ces fils des prophètes, enseigneront la justice à la multitude (Daniel 11: 33; 12: 3). Ainsi la famille prophétique vit et s'entretient avec l'onction spirituelle qui lui est multipliée et qui remplit son coeur de joie, et la provision est abondante pour d'autres.

Ce miracle nous rappelle celui de la veuve de Sarepta; seulement, dans ce dernier cas, c'est la bénédiction apportée aux nations par le Messie; ici, au résidu d'Israël par l'effusion de l'Esprit du Christ.

Ne manquons pas de répéter ici que tous ces miracles d'Elisée font appel à la *foi*. La veuve du prophète devait réunir les vases, être convaincue des choses qu'elle ne voyait pas encore,

tout comme dans le chapitre précédent, il fallait préparer les fosses, avant que l'eau rafraîchissante vînt les combler.

#### **Chapitre 4: 8-37 : La Sunamite**

Outre les fils des prophètes, il y avait encore, au milieu de la masse du peuple déjà jugée, et rejetée de fait, un témoignage de foi individuelle. La Sunamite en est un exemple. Cette femme était riche (\*), en contraste avec la veuve du fils des prophètes qui était dans un dénuement absolu; mais c'était une femme de foi et toute son histoire le prouve.

(\*) Chose digne de remarque, la Parole choisit généralement des riches comme exemples de ceux qui n'atteignent pas le salut. Sauf le cas du deuxième brigand sur la croix, il ne me revient pas en mémoire un pauvre donné comme exemple de ceux qui perdent le salut. Judas tenait la bourse; il était le seul parmi les disciples qui eût quelque chose. L'Évangile était annoncé aux pauvres, et les riches, comme celui de Lazare, avaient leur part dans cette vie. Les greniers du riche, auquel son âme est redemandée, regorgeaient de blé. Les riches de l'épître de Jacques qui avaient amassé un trésor dans les derniers jours, et avaient condamné le juste, tombent sous la malédiction. C'étaient des riches qui, dans la parabole du grand souper, disaient: Tiens-moi pour excusé, et furent rejetés. Le jeune homme fort riche et si aimable, se prive lui-même du salut, quand il s'agit de tout abandonner pour suivre Jésus. Le fils prodigue était riche quand il quitta son père, dépouillé de tout quand il lui revint.

Mais il y a des exceptions à cette malédiction que les richesses portent avec elles, car si le salut d'un riche est impossible aux hommes, tout est possible à Dieu. La Sunamite nous en offre ici un exemple précieux. Zachée qui reçut Jésus dans sa maison, Joseph d'Arimathée qui prit soin du Seigneur dans sa mort, étaient des hommes riches, (Matthieu 27: 57).

Elle exerce l'hospitalité envers l'étranger qui passait à Sunem, mais au bout de quelques visites, elle se rend compte du caractère de son hôte. La conversation peut-être, et sans doute toute la manière d'être du prophète, lui font reconnaître son caractère. Elle ne juge pas à première vue, mais attend des marques extérieures qui l'éclairent. Elle a le «sobre bon sens» de la foi. «Voici», dit-elle à son mari, «je connais que c'est un saint homme de Dieu qui passe chez nous continuellement». Elle a commencé par le retenir, et le prophète a trouvé un milieu sympathique qui convient à son caractère. Chaque fois qu'il passait, il se retirait là. Ces deux natures s'attirent et se conviennent. C'est «un saint homme de Dieu», dit-elle; il a pour son cœur non seulement le caractère officiel du porteur de la Parole, mais elle le reconnaît comme «saint», comme réellement séparé pour Dieu dans sa vie pratique, car ce n'est pas tout d'avoir un don de la part de Dieu; il faut encore, pour l'accréditer, un caractère moral qui y réponde. Le vieux prophète de Béthel avait le don sans ce caractère (1 Rois 13). Combien il est important pour tout ouvrier du Seigneur, d'y prendre garde. Le don reste sans fruit, quelque éminent qu'il puisse être, quand il n'est pas accompagné d'une autorité morale, atteignant bien plus la conscience des auditeurs que les paroles qui l'accompagnent. Et, du reste, le porteur du don lui-même, perd son énergie persuasive, quand sa conscience n'est pas droite devant Dieu et devant les hommes. «J'espère aussi», disait l'apôtre, «que nous avons été manifestés dans vos consciences». Il en était ainsi d'Elisée. «*Je connais* que c'est un saint homme de Dieu», disait de lui la Sunamite.

Et, voyez comme elle se rend compte de ce qui doit convenir à un homme de Dieu. Sa richesse aurait pu l'engager à lui préparer une retraite ornée de tout le confort possible. Non;

elle fait abstraction de sa position à elle, pour ne penser qu'à ce qui convient à un homme pour lequel les richesses n'ont aucune valeur, ou qui les mépriserait, comme un piège tendu par l'ennemi. Ce qui lui importe quant à elle-même, c'est de ne pas avoir Elisée seulement en passage, mais de lui préparer un domicile dans sa maison. Plus nous faisons connaissance avec Christ, avec sa Parole qui le révèle (et dont Elisée était le porteur), plus nous désirons qu'ils fassent partie de notre vie, et que ces mots soient inscrits sur la porte de notre maison: «Ici, la parole de Dieu habite». Elle n'est plus pour nous une jouissance passagère, ou sa lecture un devoir accompli à l'occasion, mais elle fait partie de notre vie, de notre famille, de nous-mêmes. La foi, chez le chrétien le plus favorisé des biens de ce monde, se montrera toujours par cette simplicité extérieure. «Faisons, je te prie, une petite chambre haute en maçonnerie et mettons-y pour lui un lit, et une table, et un siège, et un chandelier; et il arrivera que quand il viendra chez nous, il se retirera là». Seules, l'inintelligence et l'absence de communion avec le Seigneur en agissent autrement. Ceux qui font partie de la famille de Dieu et possèdent les biens de ce monde, ne songent pas assez au danger d'offrir à leurs frères, engagés dans l'oeuvre du Seigneur, plus que le nécessaire, plus que leur ordinaire. Si le frère est spirituel, un luxe même relatif le mettra mal à l'aise et sera une entrave à la libre expansion de son coeur, prêt à apporter à ses hôtes quelque chose de la part de Dieu; si sa vie chrétienne est affaiblie, cette prospérité sera pour lui un piège et, se laissant gagner par elle, il reviendra dans le lieu où elle lui est offerte, non plus pour le Seigneur seulement, mais pour satisfaire des désirs de bien-être qui ne sont que des besoins de la chair.

Le dévouement et l'intelligence de cette femme gagnent le coeur du prophète, comme ils attirent le coeur de Christ; aussi, reçoivent-ils leur récompense. Elisée appelle la Sunamite; il a quelque chose à lui donner. «Elle se tint devant lui», comme lui-même se tenait devant l'Eternel. Il y a une belle concordance entre les positions réciproques de cet homme de Dieu et de cette femme de foi. Il veut la récompenser de son empressement, mais auparavant il la met à l'épreuve pour voir si leurs deux coeurs battent à l'unisson: »Faut-il parler pour elle au roi ou au chef d'armée?» Y a-t-il chez elle quelque désir d'augmenter ses ressources dans ce monde? Elle refuse, et nous verrons plus tard que ces choses lui furent accordées par-dessus, en un temps de besoin où elles n'étaient plus un piège pour elle. Pour le moment, elle répond: «J'habite au milieu de mon peuple». Belle réponse, digne de cette femme pieuse. Elle reconnaît comme son peuple cette nation, sur laquelle le jugement est déjà suspendu, et ne s'en sépare pas. Elle y voit ce que Dieu seul peut y distinguer, ce que la foi seule peut y réaliser. Tant que Dieu y reconnaît encore quelque chose pour lui, ce peuple est son peuple, et elle n'a pas d'autre désir que d'en faire partie. Au milieu de la ruine, elle s'attache au peuple de Dieu, comme Elie avec son autel de douze pierres, quand les douze tribus n'existaient plus comme un ensemble. Il ne lui faut pas autre chose; elle se contente du repos, de la communion et de la paix que cette habitation lui apporte au milieu du désordre existant.

De nos jours, une vraie foi ne diffère pas de celle de la Sunamite; elle ne cherche pas l'amélioration d'un état de choses complètement éloigné des pensées de Dieu, mais voit ce que Dieu a établi dans ses conseils. Tout en ayant conscience de la ruine de l'Eglise, comme

maison et peuple de Dieu ici-bas, elle vit en paix, s'en tenant à ce que le Seigneur a établi au commencement, à cette Eglise, bâtie sur le nom de Christ ressuscité et qu'elle considère avec les pensées et les affections du Seigneur, telle qu'il se la présentera dans la gloire. La foi ne cherche pas à réédifier les ruines, et dit: «J'habite au milieu de mon peuple», comme si tout était en ordre, parce que les pensées de Dieu à l'égard de ce peuple sont sa réalité à elle.

Cependant, le coeur de la Sunamite nourrit un désir secret, un grand désir. Il lui faut un objet pour ses affections. D'un tel désir, si élevé, si inaccessible, elle ne s'est ouverte à personne; mais le serviteur du prophète peut distinguer qu'il lui manque une chose, sans laquelle son bonheur resterait toujours incomplet. «Elle n'a pas de fils, et son mari est vieux». Cette stérilité, modifiée selon les circonstances, nous la retrouvons continuellement chez les femmes pieuses en Israël, et nous en avons parlé plus d'une fois au cours de ces méditations. Elle était, pour ces coeurs fidèles, la plus grande épreuve possible. Leur sainte ambition était, non seulement d'avoir une postérité, mais d'être introduites de cette manière dans un rapport personnel, proche ou éloigné, quel qu'il fût, avec la personne et la lignée du Messie. Pour ces femmes, un fils était donc le bien suprême. La Sunamite n'exprimait pas ce besoin, acceptant les circonstances dans lesquelles la providence de Dieu l'avait placée, seulement le vide était là, profondément éprouvé dans son coeur.

Il en est de même pour nous, chrétiens. Toutes les bénédictions spirituelles ne peuvent nous suffire, si nous n'avons pas trouvé un objet dans la possession personnelle de Christ. L'avoir lui, le connaître lui, l'aimer, le voir, le serrer dans ses bras comme Siméon, se reposer sur son sein comme le disciple bien-aimé, se tenir à ses pieds comme Marie, contempler sa gloire comme les disciples sur la sainte montagne, s'intéresser au moindre détail de ses circonstances, parce qu'il s'est emparé de nos coeurs, voir sa beauté divine comme les parents de Moïse, tout cela et bien d'autres choses, constitue l'inappréciable bonheur de ceux qui lui appartiennent. L'Eternel, par Elisée, accorde un fils à cette femme, comme le Saint Esprit, par la Parole, nous apporte Jésus et le fait demeurer en nous, Christ, l'espérance de la gloire.

Elisée appelle une seconde fois la Sunamite. La première question du prophète était une épreuve de sa foi, et cette épreuve avait démontré que cette femme ne tenait pas plus que son hôte aux avantages que le monde pouvait lui procurer. Elle avait appris, à l'école du saint homme de Dieu, quels étaient les vrais intérêts d'un témoin au milieu de la ruine d'Israël. Il lui dit les mêmes paroles que l'ange de l'Eternel avait autrefois apportées à Sara: «A cette même époque, quand ton terme sera là, tu embrasseras un fils». (Comparez Genèse 18: 10). Ah! c'est que cet enfant est aussi un fils de promesse, de la même lignée qu'Isaac qui, lui, était le type de la vraie semence, du Christ. Comme son coeur palpite à cette parole! «Non, mon seigneur, homme de Dieu, ne mens pas à ta servante!» C'est donc une vérité! Sa joie est entière; elle a trouvé dans ce don la satisfaction de tous ses désirs.

Hélas! cette joie, il suffit de quelques heures pour la perdre; au temps de la moisson, toutes les espérances de la Sunamite s'écroulent. L'enfant meurt sur le midi. Il en fut de même des espérances des disciples au temps de Jésus. «Nous espérions», disent les deux d'Emmaüs, «Qu'il était celui qui doit délivrer Israël».

L'homme de Dieu est l'unique ressource de cette femme. Elle couche l'enfant là où le porteur de la Parole s'est reposé. Elle le tenait de lui; mort, elle le lui confie. C'est un acte de foi. Si les disciples dont nous venons de parler avaient eu confiance dans les Ecritures, ils n'auraient pas eu besoin que le Seigneur les leur ouvrît pour savoir qu'elles annonçaient les événements mêmes qui venaient de se passer sous leurs yeux.

La Sunamite appelle son mari, lui demande une ânesse et un serviteur. Quelle angoisse étreint son pauvre coeur! Mais elle fait preuve de la même foi qui l'avait caractérisée en recevant le prophète, puis en saisissant l'espérance qu'il plaçait devant elle. La mort intervient, semble tout renverser, mais la foi et l'espérance de la Sunamite restent les mêmes au milieu de ce qui semble les détruire. «Tout va bien», dit-elle, quand elle a la mort dans l'âme. Quelle parole! Son fils est mort, mais tout va bien! Pourquoi? C'est qu'elle est soutenue par l'espérance, cette digne fille d'Abraham, de celui dont la foi estimait que Dieu était puissant pour ressusciter Isaac d'entre les morts. Dieu qui lui avait donné cet enfant et qui l'a repris par la mort, peut le lui rendre en résurrection. Elle n'attend pas moins que cela de l'homme de Dieu, mais comme elle se hâte! «Marche, ne m'arrête pas dans ma course», dit-elle à son serviteur. Ayant perdu l'objet de son coeur, elle n'aura pas de repos qu'elle ne l'ait retrouvé. Marie de Magdala nous offre un exemple semblable. Ignorante et peu éclairée, sans doute, elle veut avoir Jésus coûte que coûte: «Dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai»; et, au même moment, elle le trouve ressuscité.

Toute halte est fâcheuse; un moment perdu peut tout compromettre; cette femme ne trouvera le repos que lorsqu'elle «saisira les pieds» de l'homme de Dieu. Cet événement n'avait pas été déclaré par l'Eternel au prophète, et pour plus d'une raison. S'il avait connu le danger, il y eût couru, et l'enfant ne fût pas mort. Sa dépendance de Dieu n'aurait, de cette manière, pas été mise à l'épreuve. Le Seigneur, lui, connaissait la mort de Lazare, car Dieu connaît tout, mais, pour le même motif, comme homme dépendant, il n'est pas accouru à Béthanie, car, pour le faire, il n'avait pas une parole de son Père. Puis, si Elisée avait connu le danger, la Sunamite n'eût pas «vu la gloire de Dieu» qui ressuscite les morts. Mais une troisième raison pour cacher la chose au prophète, c'est que la foi de la Sunamite devait être mise à l'épreuve jusqu'au bout. Elle n'aurait pas eu l'occasion de se manifester pleinement, même si l'envoyé de Dieu s'était présenté chez elle au moment où son fils venait d'expirer; ainsi, sa foi eut une oeuvre parfaite. Elle dit: «Ai-je demandé un fils à mon seigneur? N'ai-je pas dit: Ne me trompe pas?» Elle compte sur Celui dont les promesses sont sans repentance et dépendent uniquement de sa grâce qui les donne sans qu'on les demande, en sorte qu'elle-même n'y était pour rien. Elle croit que, si les hommes sont trompeurs, Dieu ne trompe pas. Si Elisée était un homme comme les autres, il aurait pu se tromper, promettre sans tenir, mais il représente Dieu, et un homme de Dieu ne pourrait agir ainsi. Elle n'a donc qu'une ressource, la fidélité de son seigneur, et ne fait pas autre chose, ne connaît aucun autre chemin, que de s'adresser à lui. Elle est réellement une femme «d'une seule chose». Sans doute, «son âme est dans l'amertume», mais elle a confiance en la seule ressource et trouve aussi une pleine sympathie dans le coeur de celui auquel elle s'adresse.



Ici, sa foi est mise à une nouvelle épreuve. Elisée dit à Guéhazi: «Ceins tes reins, et prends mon bâton en ta main, et va-t'en: si tu trouves quelqu'un, ne le salue pas, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds pas, et tu mettras mon bâton sur le visage du jeune garçon». La Sunamite acceptera-t-elle, comme remède à sa détresse, l'emblème de la marche du prophète, porté par un autre que lui? Non, sa foi n'accepte aucun intermédiaire, car ce n'est pas Guéhazi qui sauve ou peut sauver. Elle a appris, à l'école du prophète, que le moyen d'obtenir la bénédiction est de se tenir en rapport constant avec celui qui en est la source. «L'Eternel», dit-elle, «est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point». Ce sont les paroles mêmes d'Elisée à Elie. Comment l'homme de Dieu pourrait-il résister à cette foi qui le prend pour modèle? Comment n'irait-il pas? Pouvait-il désirer qu'elle agît autrement que lui-même? Non; «il se leva et s'en alla après elle». Guéhazi les devance, mais le bâton du prophète ne suffit pas pour ramener l'enfant à la vie. Ce n'est pas tout que d'avoir la puissance entre les mains; les disciples qui entouraient le Seigneur avaient reçu de lui «puissance et autorité sur tous les démons et le pouvoir de guérir les maladies» (Luc 9: 1), et quand il fallait guérir un démoniaque (verset 40), «ils ne le purent pas». Cela dépendait de leur communion personnelle. S'ils avaient eu de la foi comme un grain de moutarde, ils auraient déplacé des montagnes; mais ces esprits ne sortaient que par la prière et par le jeûne. Il fallait un état personnel de dépendance et de séparation du mal pour pouvoir user de la puissance. Cet état du coeur, nous le verrons plus tard, manquait à Guéhazi.

Pendant que ces choses se passaient, l'enfant était couché sur le lit du prophète, la porte fermée sur lui. Elisée entre et ferme la porte sur eux deux. Il veut s'identifier absolument avec l'enfant dans la mort. Et quelle peine, quelles angoisses, quel travail d'âme! il n'a pas de repos qu'il n'ait accompli son oeuvre, prenant la place du mort pour lui communiquer la vie. L'enfant ouvre ses yeux à la lumière.

Outre tant d'instructions précieuses que cette scène nous présente, je ne doute pas qu'on n'y trouve en type la mort et la résurrection d'Israël. A la fin des temps, ce qui est pieux et fidèle parmi le peuple, ceux qui, comme la Sunamite, considèrent leur peuple comme l'enfant de la promesse immanquable de Dieu, ne perdent pas l'espérance quand il est moralement mort; leur foi est active à l'égard d'Israël; elle réalise que seul l'Esprit de Dieu peut le ressusciter, et identifie son état avec la croix et le sépulcre où le Messie, le Sauveur du peuple, a souffert et a été couché pour lui. Leur foi va chercher le Seigneur sur la montagne de Carmel, où il se trouve, jouissant de la sphère céleste de son royaume avant qu'il en introduise la partie terrestre. Ils apprennent ensuite et réalisent par l'Esprit que le travail d'âme de Christ avait en vue la résurrection de son peuple et reçoivent de sa main, comme au chapitre 37 d'Ezéchiel, un peuple nouveau, fruit de ce travail et né du Saint Esprit. La mort avait été réalisée par eux au moment des travaux de la moisson; ceux-ci ne sont pas interrompus, et Israël recouvre la vie avant que le grain ne soit récolté dans le grenier. Le résidu obtient enfin tout ce que son coeur a désiré. C'est ainsi, qu'à travers ces scènes pleines d'instruction pratique pour nos âmes, se déroule le cycle des pensées de Dieu à l'égard de son ancien peuple.

«Et Elisée appela Guéhazi, et lui dit: Appelle cette Sunamite. Et il l'appela, et elle vint vers lui. Et il dit: Prends ton fils. Et elle vint et tomba à ses pieds, et se prosterna en terre; et elle prit son fils et sortit» (versets 36, 37).

Appelle-la... Comme la Sunamite devait être émue à ce nouvel appel! Une première fois (verset 12), le prophète l'avait appelée pour mettre à l'épreuve la foi précieuse qu'elle possédait; une seconde fois (verset 15), pour lui donner l'enfant de la promesse, un objet pour son coeur. Une troisième fois... qu'allait-il lui donner quand le deuil remplissait son âme? Ah! elle n'en doute pas; il va lui donner son fils, revêtu d'un tout nouveau caractère, son fils ressuscité. Joie qu'aucune parole ne peut exprimer; son coeur est trop plein pour s'épancher; elle se prosterne silencieusement; elle adore!

Chers lecteurs chrétiens, avez-vous fait ces expériences? Vous avez d'abord appris à connaître Christ comme ayant traversé la mort pour vous, comme en ayant porté toutes les angoisses. Certes, la joie que vous avez éprouvée de cette délivrance était grande, mais en êtes-vous restés là? Vous êtes-vous trouvés devant un Christ ressuscité? S'il n'en est pas ainsi, vous n'avez encore qu'un demi-christianisme, une demi-joie, un demi-objet pour votre foi. Si, par contre, vous avez appris à le connaître sous ce caractère, vous pouvez, comme la Sunamite, vous prosterner, prendre votre fils et sortir. Votre part est complète. Il ne vous manque plus que d'entrer en possession de votre héritage avec Lui, et c'est ce que nous trouverons plus tard préfiguré dans la scène finale de l'histoire de cette femme.

#### **Chapitre 4: 38-41: La mort dans la marmite**

Une nouvelle scène appelle notre attention. Au lieu de retourner au Carmel, Elisée se rend à Guilgal. L'Esprit de Christ représenté par le prophète réunit là les fils des prophètes. Il s'agit pour eux d'une bénédiction *collective*. Le résidu ne peut être béni qu'en se réunissant au lieu de la circoncision, de la repentance, du jugement de soi-même.

«Il y avait une famine dans le pays». Tandis que la terre d'Israël est sous le poids de cette calamité, image de la tribulation future, le faible résidu trouve à cette place, en se tenant devant Elisée, ce qui est nécessaire à sa subsistance. Hors de ce lieu, loin de cette personne, ils seraient sans ressource comme les autres. La repentance et Christ en Esprit avec eux suffiront alors aux fidèles, quels que soient leur propre dénuement, et la ruine qui les environne. Ils trouveront une nourriture suffisante dans la «grande marmite» du prophète, qui ne leur mesurera pas leur existence avec parcimonie. Mais l'un d'entre eux, pour augmenter les ressources de la communauté, rassemble, plein sa robe, de fruits qu'il croit utiles à tous. Ces fruits, récoltés par l'homme dans son ignorance, apportent «la mort dans la marmite». Toute leur nourriture est empoisonnée, et ils se trouvent ainsi réduits à la même extrémité que le peuple. Il faut que ce pauvre résidu ait senti la puissance de la mort qui le menace et qui est le résultat de son travail et de son manque de discernement. Que pouvaient-ils ajouter à la nourriture d'Elisée? Si les champs d'Israël ne produisaient point de blé, ils produisaient par contre du poison en abondance. Ce sera tout le fruit que pourra leur procurer

le domaine du roi apostat, de l'homme de péché aux derniers jours, tout le fruit, d'autre part, que leur chair pourra récolter.

«Elisée dit: Apportez de la farine. Et il la jeta dans la marmite». La farine, l'humanité parfaite de Christ, voilà ce qui assainit le potage. Toute l'oeuvre de la chair ne peut en faire qu'une nourriture mortelle. A peine se sont-ils adressés au prophète que le remède est trouvé. Un seul homme peut les sauver et remédier à leur condition. Ils le sentent et leur première pensée, quand ils sont sous la puissance de la mort, est l'homme de Dieu. Ils crient à lui «des lieux profonds». Qui subsistera s'il «prend garde à leur iniquité?» Ils s'attendent à lui; «auprès de lui est la bonté». Rassemblés près de lui, la perfection de son humanité est leur seule sauvegarde et devient elle-même leur nourriture. Il a annulé, dans sa personne sainte, tous les résultats délétères de l'immixtion de l'homme dans le travail de Dieu. Elisée, Christ en Esprit avec eux, leur ouvrira une source de délivrance par la connaissance de ce que Lui, comme homme ici-bas, est pour ceux qui le saisissent par la foi. «Il n'y avait *rien de mauvais* dans la marmite». «Versez-en à ce peuple, et qu'ils mangent».

#### **Chapitre 4: 42-44 : L'homme de Baal-Shalisha**

«Et il vint, de Baal-Shalisha, un homme qui apporta à l'homme de Dieu du pain des premiers fruits, vingt pains d'orge et du grain en épi dans son sac».

Un nouveau moyen de subsistance, plus complet que le précédent, est apporté aux fils des prophètes qui entourent Elisée à Guilgal. Ce sont d'abord vingt pains d'orge, nourriture pauvre, représentant, comme dans le songe du Madianite (Juges 7), un Christ humilié, puis du grain en épi, premiers fruits récoltés dans le pays de Canaan, image d'un Christ ressuscité, le grain qu'Israël avait goûté jadis, au même lieu après le passage du Jourdain. Ainsi, le résidu prophétique apprendra graduellement à connaître, avec le jugement de lui-même, toutes les ressources qu'il possède en Christ. Ces ressources lui seront dispensées par le Seigneur, se tenant en Esprit avec lui. Il nourrira de pain ses pauvres, comme il l'avait fait pendant son passage ici-bas. Il fera fructifier la faible connaissance qu'ils possèdent. «Donne-le au peuple et qu'ils mangent». Ce sont les mêmes paroles qu'Elisée avait prononcées devant la marmite assainie. Il ne leur vient plus à la pensée d'ajouter leur travail à cette nourriture, car elle est complète. Ils en eurent de reste, selon la parole de l'Eternel comme les 5000 hommes au temps de Jésus. Que leur manquait-il désormais?

Tout ce chapitre nous montre le chemin par lequel les fidèles du résidu sont conduits, sous la direction du Saint Esprit, depuis la connaissance du travail de l'âme de Christ pour les ramener à la vie (à travers le jugement d'eux-mêmes et l'expérience de l'incapacité pour le bien dont toute leur activité est frappée), jusqu'à la satisfaction de tous leurs besoins, par la connaissance d'un Christ homme, apportant la vie sainte au milieu de la mort, et par l'appréciation d'un Christ humilié puis ressuscité, qui devient leur abondante nourriture. «Ils en eurent de reste, selon la parole de l'Eternel». D'autres qu'eux peuvent s'en nourrir, ce repas est, en grâce, offert à tous.

Nous avons donc assisté, dans ce chapitre, aux miracles du siècle à venir, non sans y trouver une source de bénédictions pour nous-mêmes. Au chapitre 2, nous avons trouvé, dans la personne d'Elisée, l'Esprit de Christ envoyé en grâce au résidu; au chapitre 3, l'Esprit de Christ rejetant Israël pour ne plus tenir compte que de Juda, et cependant agissant encore en grâce envers tous; enfin, au chapitre 4, les ressources que l'Esprit de Christ déploie pour ce qui est fidèle parmi le peuple, puis pour les fils des prophètes qui traversent toutes les phases d'une tribulation dans laquelle leur foi est profondément exercée.

Quel monde que celui-là! Quel monde que le nôtre! Quel monde que celui de la fin! Mais le Seigneur a dans tous les temps un résidu qu'il aime, qu'il soutient, réjouit et nourrit, à ses yeux le vrai sel de la terre!

### **Chapitre 5 : Naaman**

La scène change. Pendant l'apostasie de la nation, Elisée s'occupe des gentils et devient le moyen de leur salut et de leur purification. Si le chapitre 2 est comme le résumé typique de toute l'histoire future d'Israël, ne perdons jamais de vue que les récits subséquents, si pleins d'actualité pour nos coeurs et nos consciences, sont en même temps des «écrits prophétiques», dont l'application typique ne peut être négligée. A un moment donné, quand l'Esprit prophétique aura réuni autour du nom du Messie, le résidu fidèle d'Israël, les nations, représentées ici par Naaman, seront forcées de rechercher le peuple de Dieu qu'elles avaient opprimé. Elles n'auront pas d'autre ressource que le Dieu d'Israël, pour être guéries de leur lèpre et de leur souillure. Les croyants de la fin, ces captifs des nations, comme la petite fille d'Israël, dont parle notre chapitre, leur montreront le chemin de la guérison, les adresseront au prophète, aux oracles de Dieu donnés au peuple, leur feront connaître l'Eternel, Dieu d'Israël, comme leur unique moyen de salut. Cet immense événement prophétique nous est présenté sous l'image d'un seul homme, Naaman, comme jadis, lors de la conquête de Canaan, une seule femme, Rahab, était l'image de l'admission des gentils parmi le peuple de Dieu. La raison en est que ce sujet n'est encore dévoilé qu'incidemment, et pour ainsi dire mystérieusement, dans l'histoire du peuple d'Israël et de ses rois. Les prophètes le développent plus tard en son entier. Pour le moment, il est intercalé à sa place dans le récit de la carrière d'Elisée. Le rôle futur des nations n'étant qu'indiqué ici, nous n'y insisterons pas davantage (\*).

(\*) Indiquons aussi qu'en Luc 4: 27, Naaman est un exemple de la grâce dépassant les limites étroites d'Israël, ne reconnaissant plus les droits de l'ancien peuple de l'Eternel, et agissant envers les gentils sur le pied de l'élection. L'histoire de Naaman correspond donc aussi à nos bénédictions actuelles.

Reprenons maintenant en détail ce récit, si souvent commenté, si précieux pour présenter l'Evangile aux âmes, mais où nous nous appliquerons à faire ressortir les vérités qui nous ont frappés personnellement.

«Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, était un grand homme devant son seigneur, et considéré, car par lui, l'Eternel avait délivré les Syriens; et cet homme était fort et vaillant, mais lépreux». Naaman était un héros selon le monde; ses grandes qualités lui avaient acquis

un nom parmi les hommes. Ceux-ci dressent des statues aux hommes qui les dépassent. Il était en haute estime auprès de son roi et jouissait de la considération de son peuple. Sa vaillance et sa force étaient connues de tous; bien plus, il avait été un instrument providentiel entre les mains de l'Eternel, comme libérateur de sa nation. Que lui manquait-il? Rien, dirait le monde; tout, répond le croyant. Les dons les plus remarquables de l'homme, la position la plus élevée qu'il puisse atteindre, les avantages les plus grands auxquels il puisse prétendre, sont gâtés, annulés par une seule chose, le péché. Cet homme était lépreux; sa personne portait une souillure manifeste. A quoi lui servaient les insignes de sa dignité, toute la gloire extérieure de sa puissance, sinon à faire ressortir l'abjection dans laquelle sa maladie l'avait plongé? Des vêtements somptueux sur un cadavre mettent en relief la corruption qu'ils recouvrent. Pouvait-il avoir un moment de vraie satisfaction avec la lèpre qui rongait ses chairs et le vouait, en fin de compte, à une mort certaine? Heureux ceux qui, comme Naaman, ont conscience de leur état devant Dieu! Trop souvent les hommes se contentent de se cacher à eux-mêmes et aux autres, en couvrant leur souillure de vains oripeaux, et vont ainsi, fermant les yeux sur leur état, au-devant d'un sort inexorable.

Quel contraste entre la petite fille d'Israël (verset 2) et cet homme! Pauvre être insignifiant aux yeux du monde, séparé de ses appuis naturels et de toutes les bénédictions appartenant au peuple de Dieu, captive et esclave de la femme de Naaman, se tenant, dans cette humble position, devant sa maîtresse, tandis que lui pouvait lever la tête avec orgueil devant son roi! Qu'avait donc cette enfant? Le monde dit: Rien; le croyant répond: Tout! Elle connaissait le prophète et la puissance de la parole de Dieu dont il était la bouche. «Oh», dit-elle, «si mon seigneur était *devant* le prophète qui est à Samarie!» Se plaint-elle de son sort? Elle n'y pense même pas, possédant un trésor que son bonheur est de pouvoir communiquer. Sa foi ne connaît aucune incertitude, et c'est toujours le caractère de la foi. Que Naaman puisse être mis en contact avec le prophète, elle *sait* «qu'il le délivrera de sa lèpre». Cette enfant est une vraie évangéliste. L'évangéliste ne peut sauver un pécheur, mais il peut lui montrer le chemin du salut; il s'intéresse à son sort, et l'amour est son mobile pour agir. Il n'a pas d'yeux pour lui-même, quelque méprisables que puissent être ses propres circonstances, mais, possédant un bonheur qu'il met au-dessus de tout, il comprend la misère des autres et leur offre avec une entière conviction ce qui peut les rendre heureux. «Plût à Dieu», disait l'apôtre au roi Agrippa, «que tu devinsses de toute manière tel que je suis, hormis ces liens».

Bien plus encore que cette petite fille dont il se servait, Dieu lui-même s'intéressait à Naaman. Ne l'avait-il pas employé à son insu (verset 1), pour accomplir ses desseins? Seulement jusqu'ici Naaman ne connaissait pas Dieu, il avait donc tout à apprendre. Mais les paroles de l'enfant trouvent un écho dans son coeur, répondent à sa misère secrète, éveillent un désir dont peut-être il se rendait compte à peine, tout en n'ignorant pas son état. Sa première pensée est de s'adresser à son seigneur qui saura peut-être lui ouvrir le chemin de la délivrance.

«Va», dit le roi de Syrie, «et j'enverrai une lettre au roi d'Israël». Le monarque, complètement étranger aux ressources divines, veut traiter de roi à roi le salut de son

serviteur; exemple frappant de l'inintelligence du monde. Il ne lui vient pas même à la pensée que Dieu puisse faire quelque chose; comme il est sans Dieu dans le monde, sa seule ressource est l'homme. La lettre qu'il écrit au roi d'Israël en fait foi. «Voici, je t'ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que *tu* le délivres de sa lèpre» (verset 6).

Naaman lui-même ignore complètement le moyen par lequel il peut être guéri: «Il alla, et prit en sa main dix talents d'argent, et six mille pièces d'or, et dix vêtements de rechange». Tout cela n'a rien qui doive étonner, venant d'un gentil idolâtre, mais que dire du roi d'Israël, aussi étranger que ceux des nations aux ressources qui sont à sa portée dans son royaume? Joram, comme nous l'avons vu, possédait une espèce de religion nationale qui, sans être le culte de Baal, ne valait guère mieux. La religion du vrai Dieu n'avait pas plus de prise sur sa conscience, qu'elle n'en avait sur son collègue de Syrie. Elisée n'avait pas égard à lui, et le lui avait fait savoir dans une occasion précédente (3: 14). Joram lit la lettre, déchire ses vêtements, et s'écrie: «Suis-je Dieu, pour faire mourir et pour faire vivre, que celui-ci envoie vers moi pour délivrer un homme de sa lèpre?» Dieu a la main en cela et met le témoignage dans la bouche de ce roi impie, que Celui qui fait mourir et vivre, *Dieu seul*, peut accomplir une telle oeuvre. Que peut l'homme, en effet, contre la puissance de la mort, ou pour donner la vie? La preuve que l'Eternel possédait ces deux pouvoirs avait été déjà livrée au milieu d'Israël; la Sunamite avait appris à le connaître sous ces deux caractères, par le moyen du grand prophète Elisée. Il en est de même aujourd'hui. Ce monde a été le théâtre d'une puissance qui abolit la mort, conséquence du péché, et communique une vie de résurrection par l'homme envoyé du ciel à cet effet.

Pas plus que le roi de Syrie, ce pauvre roi d'Israël ne sait adresser Naaman au prophète qui a fait de si grandes choses dans son propre pays. Une petite fille esclave en savait beaucoup plus que lui; elle s'intéressait à Naaman, ce que Joram ne pouvait faire; sympathisant à son misérable état, auquel le roi était indifférent, elle connaissait la ressource, ignorée du roi qui l'avait cependant à sa portée.

Elisée apprend que le roi a déchiré ses vêtements en signe de désespoir. C'est alors et pas avant, que Dieu intervient, car, pour manifester sa gloire, il veut que l'impuissance de l'homme soit bien constatée. «Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements? Qu'il vienne, je te prie, vers moi, et il saura qu'il y a un prophète en Israël»; parole propre à atteindre la conscience du roi en le condamnant. Savait-il à qui adresser Naaman? Se doutait-il qu'il y eût un prophète en Israël, et n'était-il pas responsable de cette ignorance? Sa profession sans vie l'exposait bien plus au jugement de Dieu que l'ignorance d'un monarque idolâtre. Mais la parole du prophète va à une autre adresse et donne la connaissance du vrai Dieu à un malheureux qui l'ignore et y trouvera son salut. Elle condamne le roi d'Israël et apporte la grâce à Naaman. «// saura», dit Elisée.

Ce grand homme ne sait rien encore. Il vient au prophète «avec ses chevaux et son char», témoins de la puissance de l'homme, et se tient «à l'entrée de la maison d'Elisée», attendant de lui les signes d'une déférence à laquelle il a droit selon le monde. Mais ni sa puissance, ni

sa dignité, ni ses mérites, n'ont aucune valeur, s'il s'agit d'entrer en rapport avec Dieu, et c'est la première leçon qu'il lui faut apprendre.

«Et Elisée envoya vers lui un messager, disant: Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair redeviendra saine, et tu seras pur» (verset 10). Le prophète, au lieu de venir en personne, lui envoie un message; il en est de même aujourd'hui de la Parole écrite. Ce message est pleinement suffisant pour guérir la lèpre. La Parole, étant la révélation de toutes les pensées de Dieu, contient mille autres choses que ce message, mais celui-ci, adressé à l'homme pécheur, n'en contient qu'une et des plus simples, le remède contre le péché, et il n'y en a pas d'autre. «Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain». Cet ordre réduit à néant toutes les pensées de Naaman. Il se met en colère, s'en va... peu s'en faut qu'il ne rentre dans son pays aussi lépreux qu'il en était sorti. C'est qu'il pensait que le prophète ferait de grandes choses pour le chef de l'armée de Syrie. «Il sortira sans doute, et se tiendra là, et invoquera le nom de l'Eternel, son Dieu, et il promènera sa main sur la place malade et délivrera le lépreux». Combien d'actes successifs n'accomplirait-il pas, selon Naaman, pour arriver au résultat désiré! Rien de semblable; le message est de la plus grande simplicité. Le prophète n'a pas besoin de venir en personne; sa parole a la même valeur que lui, car elle est la parole de Dieu. Bien plus, le remède n'est pas à trouver; il existe. C'est le fleuve du pays de Canaan dont la vertu coule toujours sans interruption, et qui est à la disposition d'un lépreux qui s'y plonge. Naaman pensait: «Le prophète *fera*»; Elisée lui envoie dire: «Dieu *a fait*». «Va, et lave-toi»: il ne fait appel qu'à la foi. Naaman doit croire ce que Dieu lui dit... Est-ce parce que la chose est compréhensible? Elle ne l'est pas. — Parce qu'elle est possible? pas davantage, — mais parce que Dieu l'a dite. Cela déroute toutes les idées de l'homme quant au salut. N'en était-il pas de même quand Jésus disait à l'aveugle-né . «Va, et te lave au réservoir de Siloé»?

Qu'est-ce donc que ce Jourdain, dans lequel on est purifié et où l'on acquiert comme une nouvelle naissance? Nous l'avons vu dans le cours de nos méditations, le Jourdain, c'est la mort, mais la mort avec Christ, par laquelle il nous faut passer pour être délivrés du péché. Il faut que toute la plénitude de cette mort (de là, se laver sept fois), nous soit appliquée dans ce but; il nous faut y avoir trouvé la fin de nous-mêmes, en sorte que nous puissions dire avec l'apôtre: «Je suis crucifié avec Christ». Naaman désirait autre chose, mais si Dieu avait fait ce que pensait Naaman, il aurait donné du crédit à un lépreux. Voici donc un salut pour lequel dix talents d'argent, six mille pièces d'or, dix vêtements de rechange, et toutes les dignités que pouvait porter ce grand capitaine, avaient moins de valeur qu'une obole, un salut tout fait, auquel il ne fallait pour l'acquérir, que l'obéissance de la foi!

La mort!... mais, dit Naaman, il y a des rivières à Damas, l'Abana et le Parpar; ne sont-elles pas meilleures que le Jourdain? Non, la mort qui ne coule pas dans le pays des promesses de Dieu, est impuissante à purifier un pécheur. Bien loin d'être sa délivrance, elle serait sa condamnation, car ce qui attend les hommes, c'est de mourir une fois et après cela le jugement. Le Jourdain, lui, n'est pas l'image de cette mort-là, mais de la mort de Christ, de notre mort portée *par Lui* pour nous en délivrer, et que nous n'aurons jamais à subir. Et c'est

aussi notre vie, car, comme nous sommes unis avec Lui dans sa mort, nous le sommes aussi dans sa résurrection.

Il s'en est peu fallu, que le sort de ce malheureux ne fût irrémédiablement fixé. L'Écriture nous dit deux fois qu'il se tourna et s'en alla en colère. Mais Dieu qui a tout dirigé jusqu'ici, *veut* le sauver, il emploie à cet effet l'exhortation des serviteurs de Naaman. Leur parole est juste: Dieu pourrait nous ordonner de faire de grandes choses, et si nous avons, comme Naaman, l'ardent désir d'être délivrés, ne les ferions-nous pas? Pourquoi Dieu ne les ordonne-t-il point? C'est qu'elles n'ont aucune valeur pour Lui. Il lui a plu de se faire connaître par les choses viles et méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont. C'est la faiblesse de la croix, mais c'est la puissance de Dieu!

Dès que, par la simple foi en la parole divine, Naaman a éprouvé cette puissance, la reconnaissance l'amène devant le prophète. Il est mis en rapport direct, non plus avec l'oeuvre, mais avec la personne qui l'a accomplie; il est amené à Dieu. «Voici», dit-il, «je sais qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre, sinon en Israël». Il connaît Dieu, et, remarquons-le, il le connaît dans un temps et dans un milieu où tout est ruiné du côté de l'homme. Tout avait changé dans l'histoire d'Israël, mais Dieu ne change pas; sa puissance et ses ressources sont aussi intactes qu'aux temps les plus prospères. La foi de Naaman reconnaît le Dieu d'Israël quand Israël lui-même le méconnaît. Il s'approche et voudrait lui donner quelque chose, lui offrir un présent. C'est le dévouement d'un coeur comprenant qu'il doit tout au Dieu qui l'a délivré; mais, malgré ses instances, le prophète refuse. Au commencement, Naaman voulait donner pour recevoir, maintenant il veut donner parce qu'il a reçu, mais cela ne se peut; il doit apprendre que, lorsque Dieu donne, c'est pour donner encore, car ses richesses sont inépuisables, Son oeuvre étant entièrement gratuite, il ne souffre rien qui ait même l'apparence de lui attribuer un autre caractère. Naaman, éclairé par la foi, le comprend bien vite. «Si cela ne se peut, *qu'on donne*, je te prie, de cette terre à ton serviteur la charge de deux mulets; car ton serviteur n'offrira plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux, mais seulement à l'Éternel». Il demande une petite chose, mais d'une grande importance pour lui, un don bien en accord avec celui qu'il avait reçu, car Dieu lui avait proposé une petite chose qui lui avait procuré un grand salut! Ne pouvant rester en Canaan, il désire emporter avec lui tout juste assez du pays de la promesse pour y ériger l'autel des sacrifices et y établir le culte du vrai Dieu. Dans cette «charge de deux mulets», il prend Canaan avec lui et y trouve une place pour le culte et l'adoration, car le monde éloigné de Dieu ne lui offrirait pas la moindre place où le vrai culte pût être rendu. Ainsi, Dieu sera avec lui comme «un petit sanctuaire». Il en est de même aujourd'hui pour les enfants de Dieu réunis à la table du Seigneur; quoique laissés dans le monde, ils peuvent réaliser le ciel, leur Canaan, l'autel, le souvenir du sacrifice et le culte. C'est là que Naaman pourra rendre enfin quelque chose à Dieu; c'est là que nous offrons le fruit des lèvres qui bénissent son nom.

Naaman n'est cependant pas encore délivré de toute question. «Quand mon seigneur entrera dans la maison de Rimmon pour s'y prosterner, et qu'il s'appuiera sur ma main, et que je me prosternerai dans la maison de Rimmon, que l'Éternel, je te prie, pardonne à ton



serviteur en ceci, quand je me prosternerai dans la maison de Rimmon!» La vie du croyant ne peut être sans progrès ni travail de conscience; il sent à bon droit sa faiblesse dans ses rapports avec le monde, et combien il pourrait y déshonorer son Dieu par ses inconséquences et les difficultés de sa position. Nous ne trouvons pas ici, sans doute, une grande foi, mais il y a intégrité de coeur chez ce nouveau converti. Il lui faudra apprendre que les difficultés qu'il prévoit n'existent pas pour Dieu et, quant à sa conduite, l'Eternel veillera sur lui, lui fournissant journallement, pour chaque pas, la lumière nécessaire. C'est une affaire de foi. Dieu ne nous instruit pas d'avance de chaque difficulté que nous rencontrerons. Souvent ce qui nous paraissait un obstacle inévitable, s'évanouit devant nous; à Dieu de diriger les circonstances, et il n'en est aucune que ne puisse surmonter une foi simple et dépendante. «Va en paix», lui dit le prophète. Ne te préoccupe pas, ne te laisse pas enlever ta joie par la pensée de ce qui pourrait t'arriver. Dieu est puissant pour pourvoir à tout. L'important, aujourd'hui, c'est de t'en aller en paix, sans une question entre toi et le Dieu qui t'a sauvé. Laisse à demain sa tâche. Quelle sagesse divine, quel réconfort pour l'âme, dans cette simple réponse: «Va en paix!»

A peine Naaman a-t-il reçu le salut, la connaissance du vrai Dieu et la paix, que l'ennemi se met à l'oeuvre pour détruire ce que Dieu a édifié. L'instrument qu'il emploie est Guéhazi, le serviteur même du prophète. Caractère haïssable! Cet homme n'avait donc rien appris à l'école de son maître! L'exemple de ce dernier n'avait produit aucun fruit dans son coeur! Il avait accompagné Elisée, comme celui-ci, autrefois, Elie, lui rendant les mêmes services. Elisée avait trouvé, dans ce chemin de dévouement et d'abnégation, la communion avec Dieu, la connaissance, la puissance, la double mesure du Saint Esprit. Et Guéhazi? Cependant son maître s'était servi de lui, comme d'un instrument pour la bénédiction de la Sunamite, l'introduisant même dans l'intimité de son conseil, au sujet du bien qu'il voulait faire à cette femme; il avait porté le bâton d'Elisée, avait été témoin de la résurrection de l'enfant, avait préparé le repas des prophètes, avait servi d'intermédiaire, comme plus tard les disciples de Jésus, pour nourrir le peuple. Tout cela était oublié, par les mêmes motifs qui poussèrent Judas à trahir le Seigneur. Les intérêts du monde, la cupidité, l'avarice, s'étaient emparés de lui. Jusque-là, ayant à faire surtout aux pauvres, ses convoitises n'avaient pas été sollicitées par la tentation des richesses, mais la vue de ce haut personnage et des trésors qu'il offrait si libéralement, devint le point de départ ou plutôt la manifestation des choses enfouies jusqu'à ce jour dans le secret de son coeur. A toutes les bénédictions précédentes, à celles qui auraient nécessairement suivi les premières, car Dieu ne manque jamais, quand nous sommes fidèles, de nous accorder un surcroît de richesses spirituelles, à toutes ces choses il préfère l'argent, la richesse, sans penser un moment que sa convoitise attirera sur lui le jugement divin.

Mais là n'est pas encore le côté le plus sérieux de sa conduite. Il risque de déshonorer, aux yeux de ce jeune croyant encore inexpérimenté et tout à la joie de sa guérison, ainsi qu'aux yeux de sa suite, le caractère du Dieu que le prophète représente. C'est là, tout chrétien soucieux de la gloire de Christ le sentira profondément, le caractère le plus odieux de l'acte de Guéhazi. Il compromet le serviteur de l'Eternel, et compromet aussi la grâce gratuite de Dieu; il pourrait, s'il ne tenait qu'à lui, ramener ce nouveau-né à la pensée légale de

l'obligation, à un joug de servitude, en lui ôtant la jouissance gratuite de son salut. Guéhazi préfère la séduction des richesses au bien éternel d'une âme; il est de ceux qui mettent une occasion de chute devant un de ces petits et dont il est dit: «Il serait avantageux pour lui qu'on lui eût pendu au cou une meule d'âne et qu'il eût été noyé dans les profondeurs de la mer». Songeons-nous assez, que la mondanité de notre marche peut faire un mal irrémédiable aux petits enfants dans la foi? Comme cette pensée devrait nous rendre attentifs à toute notre conduite!

«Voici, mon maître a épargné Naaman, ce Syrien, en ne prenant pas de sa main ce qu'il avait apporté; l'Eternel est vivant, si je ne cours après lui, et si je ne prends de lui quelque chose!» Ce malheureux invoque l'Eternel, pour s'emparer des richesses, avec les mêmes paroles que son maître avait employées (verset 16) pour les refuser. Il ment pour s'approprier le bien d'autrui (verset 22). Mais si le doute aurait pu s'élever dans le coeur de Naaman au sujet du désintéressement d'Elisée et du caractère gratuit du don de Dieu, celui-ci montre qu'il a soin des petits enfants, et le résultat désastreux ne se produit pas. La cupidité et le mensonge de Guéhazi font au contraire ressortir la générosité de cet homme et son désir de servir la famille de Dieu, les fils des prophètes. «Consens», dit-il à Guéhazi, «à prendre deux talents», environ 20.000 francs de notre monnaie. Guéhazi cache toute cette richesse; c'est le résultat d'une mauvaise conscience engagée dans des voies tortueuses que l'on cherche à dissimuler aux hommes, mais réussit-on à les cacher à Dieu?

Guéhazi entra et «se tint devant son maître», comme Naaman s'était tenu devant Elisée (verset 15), comme Elisée lui-même se tenait devant Dieu (verset 16). Audace inexplicable, s'il avait eu la moindre conscience d'être connu et sondé par l'Eternel. Il n'avait pas senti ni réalisé que de loin les yeux du prophète suivaient chacun de ses mouvements et voyaient ses pensées. Bien plus, «le *coeur* d'Elisée était allé, quand l'homme s'était retourné de dessus son char». Ce qui importait plus que tout le reste au coeur de l'homme de Dieu, c'était le danger que courait l'âme de celui qui venait de le quitter en paix. On peut en conclure que si son coeur était allé, c'est qu'il avait supplié ardemment l'Eternel de préserver ce nouveau-né dans la foi. Il avait été exaucé.

Et maintenant, se tournant vers Guéhazi, il lui adresse ces paroles solennelles: «Est-ce le temps de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, et des oliviers, et des vignes, et du menu et du gros bétail, et des serviteurs et des servantes?...» Oui, était-ce le temps, au milieu de la ruine d'Israël, quand déjà le jugement final était suspendu sur le peuple; était-ce le temps, à la veille de la destruction de cette nation, d'acquérir quelque chose pour soi? Etait-ce donc le caractère que devait revêtir un serviteur du Seigneur? Question solennelle qui s'adresse aussi à nos consciences, car aujourd'hui la ruine de la chrétienté correspond au temps de la ruine d'Israël. Si nous réalisons ce fait, quels hommes ne serons-nous pas en sainte conduite, désintéressés comme Elisée, afin que la gratuité du don de Dieu n'en soit pas diminuée et, comme lui, connaissant le temps, et n'acquérant pas des avantages dans ce monde, parce que nous savons que la fin de toutes choses est proche.

Le jugement de Guéhazi ne se fait pas attendre: «La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta semence pour toujours» (verset 27). C'est la lèpre de Naaman! La souillure de la chair qui caractérisait l'homme idolâtre, étranger à Dieu, est la même souillure dont l'Eternel charge le serviteur infidèle du prophète. Il n'y a pas de différence entre eux. L'horreur du péché n'est pas mitigée par le fait qu'on appartient au peuple d'Israël, que l'on a une position de proximité et des relations spéciales avec l'Eternel, tout en étant moralement éloigné de Lui. Il en est de même de la profession chrétienne sans la vie. Au lieu de la bénir, Dieu la marque, pour ainsi dire, de son exécution, et toute sa descendance en est souillée.

### ***Chapitre 6: 1-7 : Les fils des prophètes et le Jourdain***

Avant d'aborder le sujet de ces quelques versets, nous désirons récapituler l'histoire des «fils des prophètes», telle que ce livre nous la présente. Les fils des prophètes, nous l'avons vu, représentent le résidu prophétique d'Israël, mis en rapport avec le Messie, par son Esprit, aux temps de la fin.

Au chapitre 2, ils sont encore dispersés çà et là, les uns à Béthel, les autres à Jéricho. Ils possèdent une connaissance partielle des pensées de Dieu; ils savent, par prophétie, que l'Eternel va enlever Elie, mais une vraie intelligence leur manque. Ils ne sont pas encore réunis, avec un caractère commun qui les forme, pour ainsi dire, en corps de témoignage. Les uns restent à Béthel, s'attachant aux promesses de Dieu, les autres à Jéricho, sentant le poids de la malédiction de Dieu contre son peuple. Ils ne s'arrêtent pas au Jourdain et, en figure, n'en comprennent pas la valeur. Ils ne connaissent pas encore toute l'efficace de la mort de Christ qu'ils contemplent à distance (2: 7). Ils montrent leur ignorance de sa résurrection, car, en cherchant le corps d'Elie, ils cherchent «parmi les morts Celui qui est vivant».

On les voit ensuite (4: 1-7) dans la détresse; la mort passe au milieu d'eux, et leurs veuves manquent de moyens de subsistance. C'est alors, qu'en type, l'huile dont ils ont besoin, l'Esprit, leur est versé par le ministère d'Elisée. On les trouve, après cela, rassemblés en un corps de témoignage autour du prophète à Guilgal. Le jugement d'eux-mêmes, l'affliction et la repentance, les caractérisent — toujours en type. C'est alors qu'ils apprennent la valeur de la sainte humanité de Christ, venu dans ce monde pour leur apporter la vie quand «la mort est dans la marmite», parce qu'ils n'avaient pas su distinguer le bon fruit du mauvais. C'est là que, dans leur extrême pauvreté, en un temps de famine et de tribulation, l'Eternel nourrit ses pauvres témoins. C'est enfin, dans ce même lieu, comme jadis Israël à son entrée en Canaan, qu'ils se nourrissent en figure d'un Christ humilié et ressuscité, et apprennent à le connaître. Peu à peu leur intelligence spirituelle s'étend, marquée par une appréciation croissante du Seigneur.

Après ces choses, le Jourdain, déjà présenté auparavant comme la mort, suivie de la résurrection de Christ, est montré, au chapitre 5, comme le seul moyen de purification des gentils, envers lesquels il commence à manifester son influence avant que le résidu prophétique y participe. Mais, demeurant à Guilgal, il ne peut y rester indéfiniment. Ce temps de grâce envers les gentils est celui où son nombre se complète. «Tu vois que le lieu où nous

habitons devant toi est trop étroit pour nous» (6: 1). Il s'agit pour eux de faire un pas de plus, de trouver un autre lieu d'habitation que celui, quelque précieux qu'il soit, de l'affliction et de la repentance. Ce lieu, c'est le Jourdain. Ils connaissent maintenant la valeur du Jourdain. La mort y avait été annulée par la puissance de l'esprit d'Elie; le prophète y avait passé pour monter au ciel. Elisée y était revenu en puissance pour leur apporter la bénédiction. Ils connaissaient déjà la mort de Christ comme le seul chemin possible pour recevoir le don du Saint Esprit. Ils venaient de la connaître comme la purification de la souillure des gentils, dans le temps même où cette souillure s'attachait à Israël infidèle (Guéhazi). Le Jourdain merveilleux qui a guéri la souillure de Naaman est la source toujours ouverte pour la souillure d'Israël. Le résidu désire s'y construire une maison et y habiter; il reconnaît enfin que cette mort est pour lui le lieu de la bénédiction et du repos. Tel est le point où les fidèles aboutissent. Quand ils ont atteint cet endroit, ils y restent, y demeurent ensemble; ils ont trouvé le repos, un nid comme l'hirondelle, une maison comme le passereau.

Elisée approuve leur dessein et les met à l'épreuve, en leur disant: «Allez». Mais comment iraient-ils sans lui? Il leur faut y habiter sous la direction de l'Esprit de Christ, sinon la bénédiction ne serait pas avec eux. Comment l'Esprit de Christ resterait-il à Guilgal, tandis qu'eux iraient habiter au Jourdain sans lui?

Comme le Seigneur, alors que le père de Tabitha faisait appel à lui, Elisée consent à venir avec ses serviteurs. Il dit: «J'irai» (verset 3). Arrivés au bord du Jourdain, ils travaillent, mais subitement le travail est interrompu. Un fils de prophète perd dans le fleuve son instrument qui n'est pas même à lui, car il l'a emprunté. Sa pauvreté, son incapacité sont ainsi manifestées; il est sans ressource. Le fleuve de la mort engloutit toute son espérance. Elisée seul, Christ en Esprit avec le résidu, peut y remédier. La mort est vaincue; elle n'a pas seulement le don de purifier, mais elle rend au croyant la puissance perdue, pour travailler à l'oeuvre de Christ et faire habiter Israël en sécurité. Tout vient de lui, de la puissance de son Saint Esprit, de la vertu de sa mort. C'est lui qui dirige l'oeuvre, qui donne les moyens de l'accomplir, qui remplit le coeur des siens du sentiment de leur incapacité, qui affermit l'oeuvre de leurs mains (Psaumes 90: 17). Sans cet événement, le résidu prophétique pourrait avoir confiance en son intégrité très réelle, en sa capacité pour faire l'oeuvre de Dieu en Israël. L'Esprit de Christ seul a le secret de mettre la force entre ses mains, afin de le faire travailler à son oeuvre.

Notons que tout cela se passe au milieu de la ruine du peuple, et que ce n'est pas encore l'image de la possession paisible des bénédictions millénaires. Elisée seul pouvait habiter au Carmel. Il s'agit ici des expériences graduelles du résidu prophétique, occupé à bâtir une maison d'habitation où Elisée puisse être avec lui pendant le règne du roi profane. C'est le moment, décrit au Psaume 90, où Christ «se repent à l'égard de ses serviteurs» (verset 13). Il leur vient en aide dans toutes leurs infirmités. Le même moyen qui, jadis, avait changé en eaux douces les eaux de Mara, donne la puissance pour l'oeuvre au résidu et fait rendre à la mort ce qui semblait perdu, anéantissant du même coup toute prétention du créancier de ce pauvre peuple à réclamer ce qui leur avait été confié sous le régime de la loi.

Nous ne pouvons assez insister sur la valeur prophétique de ces récits. Ce n'est pas, nous allons le voir, qu'on ne puisse y trouver une application évangélique, comme en toute autre partie des Ecritures, mais constatons qu'il est bon de remettre ces événements dans leur cadre naturel, pour éviter des interprétations hasardées. Cela dit, abordons l'explication morale de ce récit, applicable à nos circonstances.

Le Jourdain est un lieu excellent d'habitation pour le croyant. Il lui faut toujours demeurer là où il est crucifié avec Christ. C'est là que nous trouvons la puissance du Seigneur avec nous; c'est là que, réunis autour de lui, nous réalisons l'unité de l'Eglise: «Nous y bâtirons un lieu pour y habiter» (verset 2). C'est là que le Seigneur se rend volontiers avec les siens pour leur accorder son aide et sa puissance quand ils l'y invitent. Il reconnaît et approuve la simplicité de coeur, qui réalise que la bénédiction se trouve à l'endroit où le néant de l'homme a été prouvé dans Sa mort. Sans sa présence personnelle avec son peuple, tout notre travail serait inefficace. Alors son aide ne manque pas, quand nous mettons la main à l'oeuvre.

Le fer du fils des prophètes n'avait pas été, comme pour Israël, un instrument de mort pour son *prochain* (Deutéronome 19: 5), et cependant, même dans ce dernier cas, il y avait une ressource pour le peuple qui, dans son ignorance, avait été l'instrument de la mort de Christ, car il pouvait s'enfuir dans la ville de refuge.

Dans la scène qui nous occupe, le travail est tout simplement interrompu, un travail entrepris pour la famille de Dieu. Mais quel monde que celui où un fils de prophète n'a pas même un instrument de travail qui lui appartienne! Christ répond toutefois au moindre besoin des fils de son peuple. Il est plein de compassion pour l'angoisse d'un pauvre coeur humain, à propos d'un instrument perdu. Cette perte, quelque infime qu'elle soit, émeut son coeur. Le miracle est enfantin, pour ainsi dire, mais c'est un miracle d'amour. Le monde, en lisant ce passage, peut bien l'accueillir d'un rire moqueur. Est-il croyable, dira-t-il, que Dieu nous révèle de tels enfantillages? Le croyant comprend cette sollicitude et en jouit avec adoration. Il sait que Dieu est pour lui et que Celui qui, pour nous, a livré son propre Fils, nous donne *toutes choses* avec Lui. Il pourvoit aux moindres besoins des siens, mettant en oeuvre le même amour qui a pourvu aux plus grands. Christ lui-même, qui s'est abaissé jusqu'à la mort, peut, bien mieux qu'Elisée pour les prophètes, sympathiser à nos infirmités et y pourvoir.

Ce passage nous offre encore une instruction. A Mara, un bois, symbole de la croix de Christ, avait ôté l'amertume des eaux, symbole de la mort; ici, le même moyen abolit la puissance de la mort, qui retient l'objet dont elle s'est emparée. La mort, dont on ne revient pas, est depuis le péché de l'homme sa destinée naturelle. La croix seule, du moment qu'elle intervient, est capable de vaincre et d'annuler cette puissance inexorable, elle se met à notre service pour nous restituer *nos biens*, et la mort vaincue ne peut plus rien garder de ce qui nous appartient.

### **Chapitre 6: 8-23 : Dothan**

La guérison du chef de son armée ne semble avoir produit aucun effet sur la conscience du roi de Syrie. Ses bandes avaient déjà fait mainte incursion sur le territoire d'Israël (5: 2,

conf. 23), et les rapports entre les deux rois étaient assez tendus pour que, dans l'affaire de Naaman, le roi d'Israël supposât que celui de Syrie «cherchait une occasion contre lui» (5: 7).

Il ne s'agit plus maintenant d'escarmouches; la guerre a éclaté tout de bon. Le roi de Syrie dresse son camp ci et là, cherchant à attirer Joram dans le piège, par son ignorance des mouvements de l'adversaire; mais il compte sans Dieu. Elisée vient en aide au roi d'Israël, l'avertissant bien des fois de la situation du camp syrien. La faveur de Dieu reposait-elle donc sur Joram? Nullement, car le coeur du roi n'était pas changé depuis le jour où Elisée lui avait dit: «Qu'y a-t-il entre moi et toi? Va vers les prophètes de ton père et vers les prophètes de ta mère». Mais Dieu voulait prouver au roi de Syrie et à son armée qu'il y avait un prophète en Israël, que l'Eternel était là, comme il l'avait déjà montré une fois lors de la guérison de Naaman. En agissant ainsi, il montrait sa longue patience envers Joram et son peuple, et si, en présence de telles faveurs, ce méchant roi ne se tournait pas vers l'Eternel, il n'avait plus d'excuse.

Voyant ses desseins continuellement déjoués, le roi de Syrie suppose une trahison de son entourage, car l'idée de Dieu et de son intervention — cela ressort constamment du cours de ces récits — ne se présente pas même à son esprit. Le monde pense toujours ainsi; il attribue tous les événements de sa vie à des causes secondes, plutôt que d'y voir la main de Dieu. L'un des serviteurs du roi, plus au fait que lui du véritable état des choses, le détrompe. Le discernement et la connaissance spirituelles décroissent généralement en raison de l'élévation de l'homme, et ceux qui auraient le plus d'intérêt à savoir la vérité sont ceux qui la connaissent le moins. «Elisée, le prophète qui est en Israël, déclare au roi d'Israël les paroles que tu dis dans ta chambre à coucher» (verset 12). Pensée pénible, angoissante, effrayante même! Quoi! un personnage invisible «est au fait de toutes mes voies; la parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, il la connaît tout entière!» (Psaumes 139: 3, 4). Quand le coeur manque d'honnêteté, ne se rend pas à cette constatation et ne s'écrie pas: «Où irai-je loin de ton Esprit? et où fuirai-je loin de ta face?» il s'étourdit ou s'insurge contre Dieu. C'est ce qui arrive au roi de Syrie: «Allez», dit-il, «et voyez où il est, et j'enverrai et je le prendrai». Il n'a qu'une pensée: se débarrasser du prophète et éteindre ce regard qui fixe chacun de ses mouvements; alors il se sentira délivré de ce témoin gênant qui ne lui permet ni de suivre sa volonté, ni d'accomplir ses desseins. Aussi déploie-t-il toutes ses forces, une armée entière, chevaux et chars, pour se saisir d'un seul homme! Le monde est toujours gêné par la présence de Dieu. En Gethsémané, une compagnie de soldats et une foule, et des huissiers, tous armés d'épées et de bâtons se rassemblent contre Christ, afin de renvoyer au ciel, d'où il était venu, ce témoin qui leur était à charge. Songeait-il, le roi de Syrie, que si même il supprimait le porteur visible du témoignage en Israël, il n'aurait pas supprimé l'oeil du Dieu invisible?

«Allez, et voyez où il est». Les yeux de la chair pouvaient découvrir facilement où se trouvait Elisée, car il ne se dérobait pas. Dieu n'a rien à cacher; il est la lumière même; les hommes, au contraire, aiment les ténèbres et ont peur de la lumière. C'est pourquoi l'armée monte «de nuit» pour environner la ville (verset 14).

Le serviteur d'Elisée, levé de bon matin, voit toute la force ennemie, l'armée, les chevaux et les chars, et s'en effraye. Ses yeux ne le trompent pas, mais ce qui lui manque, ce sont les yeux de la foi; c'est pourquoi il désespère aussitôt. «Hélas! mon seigneur, comment ferons-nous?» (verset 15). En effet, l'armée syrienne, sûre d'elle-même, déploie toute sa force contre un seul homme sans défense, et comment pourrait-il résister? Le serviteur voit l'armée et conclut de même. Il n'est pas excusable, parce qu'en sa qualité de serviteur du prophète, il est constamment en contact avec les choses invisibles et devrait savoir qu'aucune force humaine ne peut tenir devant la puissance de Dieu.

«Ne crains pas», dit Elisée (\*). C'est toujours la première parole de la grâce. Elle a le don de rassurer une âme angoissée. Que de fois ce mot: «Ne crains pas», est prononcé dans les Ecritures! Il remplit l'Ancien, comme le Nouveau Testament. Tout est fait dans ce monde pour inspirer de la crainte à de pauvres êtres débiles et pécheurs comme nous. Nous sommes aux prises avec des circonstances difficiles, avec le monde, ses séductions ou son hostilité, avec la haine de Satan, avec nous-mêmes et notre nature pécheresse, puis vient la nécessité de nous présenter devant Dieu et d'avoir affaire à Lui. Qui répondra à tant de questions troublantes? Qui pourra apaiser l'angoisse et l'agitation de nos coeurs? Dieu seul, car Lui a réponse à tout.

(\*) Dans tous les passages que nous allons citer, le mot «Ne crains pas» est le même en grec dans le Nouveau Testament et en hébreu dans l'Ancien.

Ne crains pas, dit Jésus au pécheur qui se jette à ses pieds, repris dans sa conscience devant sa grâce puissante (Luc 5: 10). C'est là le premier mot de notre histoire. Ne craignez pas, dit-il à ses disciples, quand l'orage s'élève et menace de les engloutir. Ne craignez pas, quand déjà le naufrage est consommé (Matthieu 14: 27; Actes des Apôtres 27: 24). Ne crains pas, dit-il au petit troupeau sans défense au milieu des loups qui ont le pouvoir de mettre à mort les brebis (Luc 12: 32; Matthieu 10: 28; Apocalypse 2: 10). Ne crains pas, quand Satan déploie toute sa puissance pour entraver l'oeuvre divine (Actes des Apôtres 18: 9). Ne crains pas, quand la mort a déjà fait son oeuvre (Marc 5: 36).

Mais ce mot se fait surtout entendre dans les occasions solennelles où des êtres de faiblesse et d'infirmité, portant la chair en eux, sont appelés à rencontrer Dieu. Même s'Il ne se révèle que par un ange puissant en force, messenger céleste, l'âme à laquelle il s'adresse, est saisie d'un trouble profond, et a besoin, comme Zacharie ou Marie, de ce mot si réconfortant: Ne crains pas (Luc 1: 13, 30). A plus forte raison, quand des hommes misérables se trouvent en présence de tout le choeur des armées célestes, et que la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, ont-ils besoin de cette parole: Ne craignez pas (Luc 2: 10). Mais qu'advient-il aux disciples, quand sur la sainte montagne, ils devront pénétrer dans la nuée de gloire, demeure de l'Eternel? Ne craignez pas, leur dit Jésus. De pauvres femmes qui croyaient avoir perdu pour toujours l'homme humble et débonnaire qu'elles avaient suivi sur la terre, se trouvant subitement en présence du Christ ressuscité, ont besoin de cette parole: Ne craignez pas. Enfin, le disciple bien-aimé, qui avait reposé sa tête sur le sein de Jésus, le rencontrant vêtu de l'appareil resplendissant et terrible du Dieu juge, et tombant à ses pieds comme mort, est doucement réveillé par cette parole: Ne crains pas (Apocalypse 1: 17).

Le secret de cette parole, c'est la grâce; nous avons à faire à elle seule; elle nous rassure, même quand nous nous trouvons devant le Dieu de jugement, car le Juge est notre Sauveur.

Dans l'Ancien Testament, l'âme est beaucoup moins souvent rassurée, quand elle se trouve en la présence directe de Dieu, parce que Dieu n'y est pas encore pleinement manifesté comme le Dieu de grâce. L'ami de l'Eternel, Moïse lui-même, disait: «Je suis épouvanté et tout tremblant». Tout au plus entend-on cette parole, quand Gédéon rencontre face à face l'ange de l'Eternel, et quand Daniel, humilié, se tient devant le représentant du Messie (Daniel 10: 12, 19). Mais, par contre, ce mot: Ne crains pas, y revient continuellement, comme l'assurance du croyant isolé au milieu des difficultés et de la détresse, et de la haine du monde. Abraham, Agar, Isaac, en sont des exemples (Genèse 15: 1; 21: 17; 26: 24). Un sacrificateur persécuté, un Mephibosheth, l'entendent sortir de la bouche de David, l'oïnt de l'Eternel, auprès duquel ils ont cherché refuge. Une pauvre veuve Sidonienne, près de succomber, le reçoit des lèvres du prophète (1 Samuel 22: 23; 2 Samuel 9: 7; 1 Rois 17: 13).

Cette parole frappe les oreilles du peuple de Dieu, chaque fois qu'il a affaire à l'ennemi, soit en Egypte, soit aux confins du désert, soit en Canaan sous Josué, soit même dans la période de ruine qui caractérise le royaume d'Israël et dans celle qui suit la transportation (Exode 14: 13; Nombres 14: 9; 21: 34; Deutéronome 1: 21; 3: 2, 22; 7: 18; 20: 3; 31: 6, 8; Josué 8: 1; 10: 8, 25; 11: 6; 2 Chroniques 20: 17; 32: 7; Esaïe 7: 4; Néhémie 4: 14). Et quand Israël gît au fond «de la fosse des abîmes» et, de là, pousse vers Dieu son cri de détresse, l'Eternel lui répond: Ne crains pas! (Lamentations 3: 57).

Enfin, quand ce peuple coupable, courbé sous le jugement de Dieu, châtié et repentant, mais près de désespérer, entendra ces mots, prononcés au bout de son temps d'épreuve: «Consolez, consolez mon peuple!» nous entendons cette parole: «Ne crains pas», se répéter, se multiplier d'échos en échos. Ne crains pas, mon amour te console, je t'aiderai, je te fortifierai, je serai avec mon serviteur. Ne t'ai-je pas racheté? Ne suis-je pas avec toi? Ne crains pas, je te rafraîchirai. Ne crains ni l'opprobre, ni les outrages, ni la honte. Tu es à moi, et je t'ai reçu en grâce. Toute la fin d'Esaïe a pour refrain ce mot consolant et divin (Esaïe 41: 10, 13, 14; 43: 1, 5; 44: 2; 51: 7; 54: 4).

L'assurance de la faveur de Dieu dissipe la crainte, l'amour parfait la bannit. Combien de fois nous trouvons dans les Psaumes cette absence de toute crainte devant l'ennemi, devant l'ébranlement de toutes choses, devant les menaces de la chair et de l'homme! (Psaumes 27: 3; 46: 2; 56: 4, 11; 118: 6). En vérité, tout est joie pour le croyant, tout est confiance, parfaite assurance et paix, parce que, au travers de tout, il a Dieu pour lui, Celui dont il est dit: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?»

«Ne crains pas», dit Elisée à son serviteur, «car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux» (verset 16), et il prie, disant: «Eternel, je te prie, ouvre ses yeux, afin qu'il voie». Les yeux de sa chair voyaient l'armée ennemie et ne se trompaient pas, et cependant il était aveugle. Il y avait des choses qui nécessitaient l'intercession du prophète et l'intervention de l'Eternel, pour qu'il pût les voir. Ses yeux furent alors ouverts et



«voici la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Elisée» (verset 17). Les anges, ces chars de feu et cette cavalerie, rassemblés pour emporter Elie au ciel, sont maintenant rassemblés pour garder un seul homme sans défense sur la terre, anéantissant tous les desseins de ses ennemis. Cette intervention divine en faveur des rachetés n'a jamais cessé. Jacob l'avait contemplée, quand les anges, en deux bandes, l'avaient rencontré à Mahanaïm et qu'en présence d'un danger imminent, il avait pu dire de lui-même, s'identifiant avec l'armée de l'Eternel: «Je suis devenu deux bandes» (Genèse 32: 1, 2, 10). Cette même armée angélique frappera les adversaires du Seigneur et de l'Assemblée, quand il sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu (2 Thessaloniens 1: 7), selon ce qui est écrit: «Qui fait ses anges des esprits, et ses ministres une flamme de feu» (Hébreux 1: 7). Comme la bande d'Esau disparaissait devant celles de Mahanaïm, l'armée des Syriens est comme une bande de fourmis devant les saintes myriades dont la montagne était couverte, seulement il s'agit de protection, non de combat, comme lorsque David entendit un bruit de gens qui marchent sur le sommet des mûriers (2 Samuel 5: 24).

L'histoire de Jacob, que l'Eternel nommait Israël, se répète ici. Le vrai Israël était présent dans la personne de son représentant, le prophète. Au temps de la fin, le résidu aura les yeux ouverts, entendra ces mots: Ne crains pas, et pourra s'écrier, lorsque beaucoup diront: Qui nous fera voir du bien? «Je me coucherai, et aussi je dormirai en paix; car toi seul, ô Eternel! tu me fais habiter en sécurité» (Psaumes 4: 6, 8).

L'intervention angélique caractérise plus directement l'économie de la loi et par conséquent aussi les temps du résidu prophétique (\*), mais elle n'est point absente sous l'économie de la grâce, comme nous le voyons dans l'histoire de Pierre (Actes des Apôtres 12), seulement le fidèle est aujourd'hui, sans intermédiaire, en communication directe avec Christ. Ses yeux sont ouverts pour «voir Jésus», non pour voir les anges; il peut dire: «Nous avons vu le Seigneur», non les chariots d'Israël. Communion plus intime du chrétien, part meilleure que celle du résidu; et, du moment que Jésus entre en scène, l'âme reçoit de Lui l'assurance qu'elle n'a rien, à craindre, parce qu'il est la ressource absolument suffisante en toute éventualité.

(\*) Au temps de la fin, dans l'Apocalypse, le Seigneur se fera connaître dans ses voies providentielles sous une forme angélique, jusqu'à sa manifestation sur la montagne de Sion. De là l'expression: «un autre ange» dans ce livre.

Dieu qui ouvre les yeux du serviteur d'Elisée, frappe l'armée syrienne de cécité, sur la demande du prophète. Le même Dieu qui avait fermé et ouvert les cieus à la prière d'Elie, ouvre ou ferme les yeux des hommes à la prière d'Elisée. C'est que ces demandes portaient de coeurs en communion réelle avec la pensée de Dieu, et qui ne lui demandaient que ce qu'il voulait faire. «Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute» (1 Jean 5: 14). A bien plus forte raison en était-il ainsi du Seigneur Jésus. Il pouvait dire: «Je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends *toujours*» (Jean 11: 41, 42).

«Il les frappa de cécité, selon la parole d'Elisée» (verset 18). Quelle grâce le Seigneur nous accorde! Il nous tient compte, comme venant de nous, de ce que nous avons demandé par la

foi et par l'Esprit, dons gratuits de Dieu! Le prophète peut dès lors se montrer ouvertement aux ennemis; ils ne le reconnaissent pas. Lui, les conduit à Samarie; alors l'Eternel leur ouvre les yeux sur la demande du prophète. Ceux du serviteur l'avaient été pour voir Sa délivrance, les leurs, pour voir leur perte, en présence du jugement de Dieu. Point de ressource; position sans issue; ruine irrémédiable! Mais Celui qui seul a le droit de les juger, ne le fait pas; c'était sa grâce qui les amenait devant son jugement. Le roi profane et incrédule les voit et voudrait les mettre à mort! «Frapperai-je, frapperai-je, mon père?» Malgré ses yeux ouverts, il est aussi aveugle que l'étaient ses ennemis (\*). Il voudrait exercer le jugement, lui qui le mérite mille fois plus que cette nation idolâtre, car il ne voit, ni ne peut comprendre la grâce. Elisée lui répond: «Tu ne frapperas point». Joram méritait d'être frappé et n'avait pas le droit de frapper les autres, mais Dieu voulait montrer, à lui, aussi bien qu'à tous, qu'aucun jugement ne doit atteindre ceux qui sont convaincus de leur perdition. Il n'était pas trop tard pour eux. La grâce de Dieu venait de les conduire au jugement, mais dans ce monde, et non pas au delà de la vie d'ici-bas, où toute ressource sera fermée. Bon gré, mal gré, ces hommes avaient rencontré le Dieu d'Elisée et non le Dieu d'Elie. Ils ne sont pas anéantis par le feu du ciel qu'ils avaient mérité, mais comme retirés du milieu du feu pour faire l'expérience des compassions du Dieu qu'ils avaient offensé. «Mets», dit Elisée, «du pain et de l'eau devant eux; et qu'ils mangent et boivent, et qu'ils s'en aillent vers leur seigneur». Tout tremblants encore, au lieu de l'épée du roi, ils trouvent un festin que Dieu leur a préparé. C'est le *grand souper* de la grâce.

(\*) Les diverses manières *de voir*, sont du plus profond intérêt dans ce chapitre. Nous trouvons d'abord Elisée, le voyant, qui n'avait pas besoin que ses yeux fussent ouverts pour voir l'armée de l'Eternel; puis son serviteur, dominé par le souci des choses visibles, auquel il faut l'intercession du prophète pour se rassurer en voyant les choses invisibles. Nous trouvons encore l'armée de Syrie, doublement aveugle, parce qu'elle croit voir et qu'elle est plongée dans la nuit; puis cette même armée, voyant enfin son sort sous le jugement de Dieu, mais ayant en même temps les yeux ouverts pour s'asseoir au «grand festin» de la grâce. Nous trouvons enfin le roi d'Israël, étranger aux pensées de Dieu, qui croit voir, et dont «le péché demeure» (Jean 9: 41), triste représentant d'Israël, ennemi de Christ et qui mûrit de plus en plus pour le jugement.

Ces hommes, qu'avaient-ils fait pour avoir part à une telle libéralité? Ce qu'avaient fait Saul de Tarse et tant d'autres ennemis de Christ, dans l'ignorance, sans doute; mais ils avaient fait la guerre à Dieu, et Dieu répond ainsi à leur haine. Dès ce moment, «les bandes des Syriens ne revinrent plus dans le pays d'Israël»; les assauts isolés prennent fin, mais Satan ne peut se tenir tranquille.

### **Chapitres 6: 24-33; 7: 1-20 : Le siège de Samarie**

Jamais l'ennemi du peuple de Dieu ne se tient pour battu. Si les bandes syriennes, convaincues de la puissance du Dieu d'Israël, cessent de faire leurs incursions dans le pays, Ben-Hadad par contre rassemble toute son armée pour assiéger Samarie, et ce siège amène à sa suite une grande famine. Telles sont les conséquences du péché d'Israël. L'ennemi, sans le savoir, était envoyé de Dieu en jugement contre ce peuple, mais il est en même temps l'image du prince de la mort, auquel l'homme pécheur ne peut échapper. La famine est la conséquence de la présence de l'ennemi qui, certes, ne songera jamais à nourrir ceux qu'il

opprime. Elle est comme une autre forme de la mort qui pèse sur ce peuple coupable. Dans tout ce chapitre, c'est donc la mort qui domine, sort terrible et inévitable, mérité par l'homme pécheur. Mais Dieu a des ressources contre la mort même; il le fait proclamer par le prophète et, s'il annonce qu'il supprimera la famine, nous verrons que c'est en supprimant l'ennemi, instrument de son jugement. Cela nous introduit dans le domaine de la grâce et de l'Evangile.

Après ce court résumé, examinons en détail le contenu de cet intéressant chapitre.

Samarie était la capitale et le centre d'un monde religieux, qui gardait encore l'apparence de conserver le culte de l'Eternel, mais qui l'avait corrompu. Ce monde-là, nous le retrouvons de nos jours sous une autre forme, et c'est précisément à cause de sa prétention religieuse qu'il est l'objet du jugement de Dieu. Tous les sacrilèges étaient tolérés à Samarie, et la famine, au lieu de faire rentrer en eux-mêmes le peuple et son roi, ne servait qu'à faire ressortir l'épouvantable égoïsme du coeur des hommes qui, pour éviter de mourir de faim, sacrifiaient même leurs enfants, au lieu de se sacrifier pour eux. Si de telles choses pouvaient se rencontrer dans ce milieu, ce n'est pas que les dehors religieux en fussent bannis. Le roi même, portait en signe de deuil et de mortification, probablement dans l'espoir d'écarter le danger, «un sac sur sa chair», mais sans que sa conscience fut atteinte ou son coeur changé. Nous voyons les mêmes faits se produire dans la chrétienté, quand les nations sont frappées de calamités publiques.

Le roi se mortifiait au moment même où, rempli de haine, il cherchait la vie du prophète de l'Eternel. «Et le roi dit: Ainsi Dieu me fasse, et ainsi il y ajoute, si la tête d'Elisée, fils de Shaphath, demeure sur moi aujourd'hui!» (verset 31). Lui qui était obligé de dire à la femme en détresse: «Si l'Eternel ne te sauve pas, comment te sauverais-je?» et qui déchirait ses vêtements devant l'horrible réalité, rejette avec violence le seul homme par lequel un moyen de salut lui est offert. Comment avait-il donc oublié que le prophète lui avait sauvé la vie «non pas une fois, ni deux fois», et que l'Eternel, avec une patience sans bornes, lui avait tendu une main secourable? Tout cela était non avenue pour lui, parce que la seule chose qu'il ne voulût pas admettre, et précisément la seule importante, était que ses péchés lui avaient mérité le jugement et la mort.

Pendant que ces choses se passent, le prophète est assis dans sa maison, s'entretenant en paix avec les anciens; mais, comme «voyant», il n'a pas besoin que Dieu lui ouvre les yeux pour connaître les intentions de l'homme, ou réaliser la protection de Dieu. Fidèle à son serment, le roi envoie un messager avec l'ordre de décapiter Elisée et, altéré de vengeance, suit sur ses talons l'exécuteur de sa sentence. Avant qu'il arrive, le prophète l'a vu: «Voyez-vous que ce fils d'un meurtrier (Achab) envoie pour m'ôter la tête?» L'homme, trouvant la porte barricadée, ne peut accomplir sa mission et retourne auprès de son maître. Déjoué dans ses desseins, le roi dit: Je renonce à me confier en Dieu! «Voici, ce mal est de par l'Eternel; pourquoi m'attendrais-je encore à l'Eternel?» (verset 33). Combien de fois l'homme, dans son état de révolte contre Dieu, raisonne comme Joram! Puisque Dieu ne m'accorde pas ce que je désire, ne me donne pas la guérison d'un être cher, ne me sort pas de mes difficultés matérielles, je me débarrasse de mes obligations envers lui; il n'existe plus pour moi! Ah! c'est

que, pas plus que Joram, le coeur des hommes ne veut remonter à la racine de notre mal qui est le péché et admettre ses conséquences. Il ne veut pas se repentir; son orgueil refuse de se mettre à la merci de son juge, en reconnaissant qu'il a raison de le condamner. Les appels même de Dieu lui fournissent une nouvelle occasion de s'endurcir.

Comment Dieu répondra-t-il à tant de méchanceté et de révolte?... Il fait annoncer sa grâce par l'homme même dont le roi cherche la vie! «Et Elisée dit: Ecoutez la parole de l'Eternel: Demain, à cette heure-ci, la mesure de fleur de farine sera à un sicle, et les deux mesures d'orge à un sicle, à la porte de Samarie (7: 1). Oui, Dieu proclame pour le jour qui va suivre qu'il donnera l'abondance et rassasiera les pauvres affamés, alors même que leur péché fût la cause de la famine.

A la proclamation de cette bonne nouvelle, un des assistants se moque de Dieu. «Et le capitaine, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu, et dit: Voici, quand l'Eternel ferait des fenêtres aux cieux, cela arriverait-il?» (verset 2). Le roi était incrédule à ce message, cela se voit dans la suite (verset 12); il gardait intacts dans son coeur sa haine et sa révolte, et cependant son état était moins terrible que celui de ce moqueur, quand la bonne nouvelle de la grâce de Dieu est proclamée par son prophète. Ce dernier lui dit: «Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas». Dieu supporte tous les pécheurs avec une immense patience, mais ceux qui se moquent de lui et de sa Parole sont irrémédiablement perdus. Nous verrons à la fin du chapitre que cet homme est le seul qui, dans une scène de délivrance et d'abondance, soit retranché sans y avoir aucune part.

Le caractère des moqueurs n'est pas, de nos jours, aussi rare qu'on le pense; on peut dire, au contraire, qu'il caractérise les temps où nous vivons. Quand Pierre dit: «Sachant tout d'abord ceci, qu'aux derniers jours des *moqueurs* viendront, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises, et disant: Où est la promesse de sa venue? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création. Car ils ignorent volontairement ceci, que, par la parole de Dieu, des cieux subsistaient jadis, et une terre tirée des eaux et subsistant au milieu des eaux, par lesquelles le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau. Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies» (2 Pierre 3: 3-7). Ne pensons pas que les moqueurs soient des gens qui rient de toute piété. L'incrédulité d'il y a un siècle et demi revêtait peut-être ce caractère, mais les temps sont changés. Les moqueurs d'aujourd'hui étalent *très sérieusement* leur incrédulité; ils raisonnent. La parole de Dieu est pour eux nulle et non avenue, comme pour le capitaine de Joram, et n'ayant pas confiance en elle, ils se confient en la stabilité des choses visibles, et affirment qu'elle ne prendra jamais fin. Ils ignorent *volontairement* — et c'est le caractère de leur moquerie — ce que Dieu leur a révélé par sa Parole. Leur jugement est à la porte.

Et maintenant Dieu nous montre que si l'homme ne veut pas de lui, non seulement il prépare, comme dans le chapitre précédent, un grand festin à ses ennemis, mais qu'il prépare aussi des âmes en vue de la jouissance de ce festin.

«Et il y avait à l'entrée de la porte quatre hommes lépreux, et ils se dirent l'un à l'autre: Pourquoi sommes-nous assis ici jusqu'à ce que nous mourions?» Ces quatre hommes étaient souillés, car la lèpre est l'emblème du péché qui souille l'homme. Comme tels, ils ne pouvaient demeurer avec le peuple; leur souillure les plaçait hors de la porte de Samarie. Ils étaient; du même coup, comme tout lépreux, exclus de la présence de Dieu. De plus, leur condition était telle, qu'ils ne pouvaient l'ignorer; leur maladie offrait cette particularité qu'elle était dûment constatée en Israël, qu'on ne pouvait la cacher à Dieu, ni aux autres, ni à soi-même. Enfin, sinon par une intervention directe de Dieu, hors de toute ressource humaine, elle conduisait fatalement à la mort.

Tel était donc l'état personnel de ces quatre hommes, à l'entrée de la porte de Samarie. Ce qui le rendait plus terrible, c'est que la mort les environnait de toute part. «Si nous disons: Entrons dans la ville, la famine est dans là ville, et nous y mourrons; et si nous restons assis ici, nous mourrons. Et maintenant, venez, et passons dans le camp des Syriens: s'ils nous laissent vivre, nous vivrons; et s'ils nous font mourir, nous mourrons» (verset 4). S'ils avaient pu rentrer en ville, ils y auraient trouvé la famine et la mort. Rester où ils étaient, était sans contredit la mort. Se rendre à l'ennemi, représentant du jugement de Dieu et qui en tenait l'épée, n'était-ce pas encore la mort? Mais, de ce côté-là, du moins, il y avait une lueur d'espoir. «S'ils nous laissent vivre, nous vivrons». Leur vie dépendait de la bonne volonté de l'ennemi. Peut-être ne prononcerait-il pas la sentence?...

Ne traversons-nous pas aujourd'hui les mêmes circonstances? Le pécheur, convaincu de péché, ne peut trouver de secours et de délivrance auprès du monde, même sous son aspect religieux. Il n'y rencontre que la famine et la mort. Il ne peut rester dans son état actuel; c'est encore la mort. Il a devant lui la menace du jugement de Dieu, et c'est la mort, la mort terrible et fatale... mais peut-être le juge aura-t-il pitié de lui... Qu'il aille donc se jeter aux pieds du juge! Qu'il aille; il apprendra que ce Dieu juge est le Dieu d'amour, le Dieu Sauveur!

Mais notre récit ne va pas aussi loin. Ces lépreux ne se lèvent pas pour rencontrer Dieu. Ils s'avancent, incertains et craintifs, arrivent «au bout du camp des Syriens, et voici, *il n'y avait personne*». Qu'était-il arrivé? «Le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un *bruit* de chars et un *bruit* de chevaux, le *bruit* d'une grande armée» et, croyant à une attaque des alliés d'Israël, ils s'étaient enfuis, abandonnant tentes, ânes et chevaux, et le camp tel quel, pour sauver leur vie.

L'ennemi lui-même, instrument du jugement de Dieu, avait disparu. Le jugement était tombé sur lui. *Il n'y avait plus de jugement*. Comment cela avait-il pu se faire? Un bruit de grande armée s'était fait entendre, mais ce n'était qu'un bruit, chose en réalité faible et insignifiante, nullement comparable aux chevaux et aux chars de feu de Dothan, mais, chose des plus puissantes, parce qu'elle provenait du Seigneur lui-même. *Lui* était dans ce bruit, et cela suffit pour anéantir toute la puissance de Ben-Hadad.

Pour nous, cher lecteur chrétien, ce bruit s'est fait entendre à la croix où le Fils de Dieu eut à faire à toute la puissance du prince de la mort et de son armée. Il l'a vaincu par ses

propres armes, mais sans aucun déploiement de forces. Dans la mort d'un seul homme, crucifié en faiblesse, se trouvait la puissance de Dieu pour vaincre, anéantir, annuler cet ennemi terrible. Telle a été la mort de Christ. Satan tenait l'homme captif sous la crainte de la mort, et il a été vaincu par ses propres armes, comme la tête de Goliath fut tranchée jadis par le faible David avec l'épée même du géant.

La mort était vaincue, le jugement annulé pour ces quatre lépreux. Ils allaient, tremblants, au-devant de ces choses; ils trouvent à leur place la vie, une abondance de biens et de richesses, et de quoi assouvir leur faim, toutes les dépouilles de l'ennemi, *sans qu'il leur en coûte rien*. Ils récoltent le fruit de la victoire qui pour nous est celle du Seigneur. La paix est dans le camp; personne ne s'oppose à eux; ils sont rassasiés, découvrent des trésors qu'ils s'approprient. Mais peuvent-ils se taire et les garder pour eux? Non, la joie du salut est communicative; ces hommes deviennent pour d'autres des messagers de bonnes nouvelles. «Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons!»

Ce qui caractérise ce chapitre, ce n'est pas un Dieu qui ôte la souillure du péché, sinon ces lépreux, comme Naaman, ne seraient pas restés ce qu'ils étaient; mais un Dieu qui ôte le jugement dans la personne de l'ennemi et détruit en même temps la puissance de la mort, afin que de pauvres êtres souillés puissent vivre et jouir des bénédictions dont ils étaient privés.

Remarquons encore un des caractères de l'Évangile, dans ce récit. Quand Elisée annonce pour «demain» que la famine aura cessé, il dit: «Écoutez» (verset 1). Cette parole s'adresse indistinctement à tous: peuple, roi, capitaine moqueur, comme la semence du semeur tombe indifféremment sur chaque terrain. Il en est de même de la victoire remportée. Tous y sont invités; ses résultats sont offerts indistinctement à tous. Le peuple, la ville tout entière, le roi et ses serviteurs, sont conviés au festin. Ce fameux «demain», annoncé par le prophète, s'est changé en un «aujourd'hui». Tous viennent, se repaissent et s'enrichissent, mais sont loin de partager la joie des lépreux. Ceux-ci, en présence des merveilles de leur salut, ne peuvent rester muets; il faut qu'ils parlent: «Nous nous taisons!» On voit comment le roi et ses serviteurs reçoivent l'annonce de la délivrance (versets 12-15). Pour eux, ce salut qui ne leur coûte rien, cache un piège. Faisons au moins, disent-ils, quelque chose de notre côté, et ils se mettent à poursuivre l'ennemi avec deux chars et cinq chevaux fourbus! Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de retarder l'heure de la délivrance, en cherchant à constater ce que la foi des lépreux avait saisi avant leur enquête. Leur pensée, en présence de la bonne nouvelle, est pure incrédulité. Le roi dit: «Je veux vous dire ce que les Syriens nous ont fait — ils savent que nous avons faim, et ils sont sortis du camp pour se cacher dans les champs, disant: Ils sortiront hors de la ville, et nous les prendrons vivants, et nous entrerons dans la ville» (verset 12). Puis, sur la proposition d'un de ses serviteurs, il ajoute: «Allez et voyez». La vue, pour eux, remplace la foi, et, s'ils ont part comme les autres aux résultats de la délivrance, la vue ne les sauve pas; elle n'a jamais sauvé personne. Le capitaine en est un exemple effrayant. Le prophète lui avait dit: «Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas» (verset 19). «Et il lui en arriva

ainsi: le peuple le foula aux pieds dans la porte, et il *mourut*». La vue fut pour lui le prélude immédiat de la mort!

### **Chapitre 8: 1-6 : Encore la Sunamite**

Le chapitre 7 vient de nous présenter des vérités qui peuvent être appliquées à l'Évangile; les versets que nous avons sous les yeux nous ramènent, avec la Sunamite, sur le terrain des fidèles en Israël. Il est nécessaire d'user avec sobriété des types de l'Écriture, afin de ne pas en forcer l'interprétation, mais, d'autre part, il ne faut pas oublier que nous avons ici des écrits prophétiques, n'ayant qu'une portée historique partielle, et qui nous révèlent par des exemples les principes des événements de la fin.

Nous retrouvons ici, comme dans toute cette histoire, le caractère de grâce du prophète Elisée. Comme au chapitre 7, il annonçait, vrai ministre de la bonne nouvelle pour tous, la bonne nouvelle à tout le peuple sans distinction de personnes, il s'occupe ici, en grâce, d'un résidu fidèle, de la Sunamite, à laquelle son cœur était attaché par tant de liens selon Dieu. Cette femme intègre est l'objet des soins particuliers de Dieu qui la préserve au temps où ses jugements tombent sur tout le pays. Le prophète connaissait d'avance les années de famine; il en fait part à la Sunamite, comme il connaissait d'avance la fin de la famine de Samarie, et l'annonçait à tout le peuple, petits et grands. Il communique son secret à cette âme choisie par lui et qu'il voulait mettre à l'abri ainsi que sa maison. Le chapitre précédent et celui-ci mentionnent deux famines. La première, celle de Samarie, était locale et partielle; elle était un jugement de Dieu, mais l'ennemi Lui servait d'instrument pour la produire. La seconde, qui nous occupe, autrement sérieuse, est un jugement direct de Dieu s'étendant à toute la terre d'Israël. Ces mêmes faits se voient dans l'Apocalypse, où les jugements ont d'abord un caractère providentiel et acquièrent ensuite une intensité extrême quand ils sont appliqués directement par le Seigneur.

«Lève-toi», dit le prophète à la Sunamite, «et va-t'en, toi et ta maison, et séjourne où tu pourras séjourner». Il fallait que cette femme, dont la joie était «d'habiter au milieu de son peuple», abandonnât ses biens et son héritage, et s'enfuit devant les jugements imminents, acceptant le premier abri qui se présenterait. Un cycle complet, une semaine d'années, lui était assigné pour temps de refuge auprès des étrangers. Il ne s'agissait plus pour elle de rester, comme Abraham, en Canaan, au milieu de la famine, ni comme Isaac, de faire un court séjour en Philistie, car ni l'un ni l'autre de ces patriarches ne devait descendre en Égypte. Non, elle devait séjourner où elle pourrait, à la seule condition que ce ne fût pas en Canaan. Le jugement s'étendait à toute la terre d'Israël, comme au temps de Joseph, à toute l'Égypte; seulement, pour Canaan, aucune provision providentielle ne remédiait au mal. La Sunamite devait se tenir hors *du lieu* de cette tribulation qui allait venir sur tout Israël. C'est en figure l'histoire du résidu fidèle à la fin des temps, tandis que l'Église, en contraste avec lui, sera gardée hors *de l'heure* de la tentation.

Nous pouvons affirmer qu'à ce moment-là, la Sunamite était veuve. Jamais le prophète n'aurait pu lui dire, du vivant de son mari, «toi et ta maison». Elle a donc perdu son protecteur;

elle est obligée d'abandonner ses biens, autrefois considérables et qui passent entre les mains de l'étranger; tombée dans la misère, elle s'en va pour être nourrie par l'Eternel, dans le refuge qu'elle pourra atteindre. Mais elle emmène avec elle son fils que le prophète avait ressuscité.

Tous ces détails préfigurent l'histoire du résidu d'Israël, à la fin des temps. Il aura fait l'expérience de la puissance de la résurrection avant de fuir loin de son pays. Il sera le vrai Israël selon les conseils de Dieu, la femme de l'Apocalypse qui a enfanté le fils mâle, et qui s'enfuit dans le désert, où elle a un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrisse là (Apocalypse 12). Le sort de ce peuple sera exactement celui de la Sunamite; puis il sera réintégré comme elle dans son lot, à la fin des jours, quand les jugements de Dieu sur la terre d'Israël auront pris fin.

C'est dans ces limites que nous pouvons saisir le sens typique de notre récit. Ce qui n'y a pas trait, c'est qu'un jour vient où Joram s'intéresse aux miracles d'Elisée. Sa conscience n'y est nullement engagée; il l'a surabondamment prouvé dans toute sa carrière, mais on peut être fort éloigné de Dieu, tout en s'intéressant à ce qui le concerne, Lui et son oeuvre. C'est même un caractère saillant des derniers temps. Jamais, plus que de nos jours, on ne s'est enquis des miracles et de la parole de Dieu. Ces choses ont un grand intérêt même pour les coeurs dans lesquels elles ne sont pas mêlées avec la foi. On peut donc comprendre que le roi désirât se renseigner sur les hauts faits du prophète. Guéhazi, serviteur infidèle, auquel la lèpre de Naaman s'était attachée pour toujours, Guéhazi est maintenant à la cour du roi. Un lépreux, sous le jugement de Dieu, a l'oreille du monarque incrédule. Quel changement s'est opéré dans sa vie! Autrefois, partageant la pauvreté du prophète, il avait été son intermédiaire béni auprès des fidèles, et celui des fidèles en Israël auprès d'Elisée. Il peut encore raconter au monde dont il est devenu le serviteur, les miracles d'autrefois, étant assez instruit de ces choses pour les exposer véridiquement, mais il ne peut aller plus loin.

Pareille position se retrouverait facilement aujourd'hui dans la chrétienté. Des gens qui, comme Guéhazi, préfèrent les avantages que le monde leur présente, peuvent être accrédités pour exposer les choses de Dieu. Ils diront la vérité, mais sans pouvoir l'appliquer aux consciences; leur propre conscience étant mauvaise, ne peut atteindre celle des autres. Il y a, sans doute, des sujets qu'un Guéhazi évitera de traiter, et qui lui sont nécessairement interdits. Comment parler de la guérison de Naaman, quand on est soi-même couvert de lèpre; et quelles questions indiscrètes son récit ne pourrait-il pas faire naître chez le roi? Et cependant, Dieu se sert de tout, de la curiosité du roi, de la présence de Guéhazi à sa cour, pour accomplir ses desseins de grâce envers ses bien-aimés. La femme survient avec son fils au moment même où l'on parle d'elle. Qui donc l'amène ainsi à point nommé? Dieu lui-même, car il faut qu'elle reçoive, de la bouche d'un témoin oculaire, le témoignage de son identité. Là finit le rôle de Guéhazi. Le roi n'a plus besoin de lui; «il interroge la femme qui lui raconte tout» (verset 6). Dieu qui l'avait amenée, touche aussi le coeur du roi, il fait tout restituer à celle qui avait tout perdu.

Avec elle l'histoire prophétique se termine. Le jugement d'Israël étant épuisé, elle et sa maison rentrent en plein dans leur lot à la fin des jours. Le roi dit: «Rends-lui tout ce qui lui



appartient, et tout le revenu des champs, depuis le jour où elle a quitté le pays, jusqu'à maintenant». «Jusqu'à maintenant!» Les jours d'épreuve sont passés pour le résidu fidèle qui retrouve toutes les bénédictions dont il avait été privé, lors de son exode parmi les nations, avec tous les intérêts perdus, sans qu'il y manque rien.

### **Chapitre 8: 7-15 : Ben-Hadad et Hazaël**

Il peut paraître étrange à plus d'un lecteur qu'Elie n'ait pas suivi l'injonction positive de l'Eternel en Horeb (1 Rois 19: 15-17), d'oindre Hazaël, Jéhu et Elisée. Le fait est qu'Elie rencontra *d'abord* Elisée, placé par l'Eternel sur son chemin. Il lui jeta une première fois son manteau de prophète, se désistant, pour ainsi dire, de son mandat, pour le transférer à Elisée, quoique sa carrière prophétique ne fût pas encore terminée. Du moment qu'Elisée était désigné, c'était à lui qu'incombaient les deux autres actes. *L'onction* dont Elisée est scellé comme prophète est l'onction du Saint Esprit, au chapitre 2 de notre livre. Cette onction, avec le double de l'esprit d'Elie, ne pouvait lui être conférée que par Elie montant au ciel. S'il avait été oint quand Elie le rencontra pour la première fois, il aurait été consacré prophète de jugement, comme son maître, mais, comme nous l'avons vu, tout le long de son histoire, sauf le cas exceptionnel des enfants de Béthel, Elisée est prophète de grâce et de délivrance pour le résidu et même pour les nations.

Il incombait maintenant à Elisée, en suite de sa mission, d'oindre Hazaël et Jéhu, qui devaient exercer le jugement; mais, dans le passage qui nous raconte la rencontre d'Elisée et de Hazaël, l'onction de ce dernier est passée sous silence. De fait, la verge de Dieu était placée par la parole prophétique entre les mains d'Hazaël, mais l'onction ne pouvait être mentionnée quand l'homme de Dieu, venu en grâce, pleurait amèrement sur le mal qu'Hazaël ferait aux fils de son peuple.

L'onction de Jéhu (chapitre 9) correspond davantage à ce qu'on pouvait attendre de l'ordre donné par l'Eternel à Elie, mais Elisée renonce à une action personnelle et fait accomplir cette mission par l'un des fils des prophètes. N'est-ce pas là une preuve frappante du fait que le caractère d'Elisée est un caractère de *grâce* et non de jugement? Il fallait que la parole de Dieu s'accomplît, mais non pas au détriment du caractère de grâce que portait le prophète.

Il en fut de même du prophète par excellence, de notre Seigneur Jésus Christ. Lui qui venait au baptême de Jean-Baptiste, devait baptiser de l'Esprit Saint et de feu. Après avoir reçu le baptême de l'Esprit Saint en vertu de sa perfection humaine, il baptise de l'Esprit Saint en vertu de son ascension dans le ciel. Cette onction caractérise les jours où nous vivons, et celle du feu, c'est-à-dire du jugement, n'a pas encore eu lieu. Le Seigneur n'a pas encore envoyé les verges de sa colère contre Israël et contre le monde. Il le fera plus tard, mais actuellement il ne veut ni ne peut perdre son caractère de Sauveur venu en grâce.

S'il en est ainsi, que signifie cette parole dite à Elie: «Celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir»? Il nous faut, pour la voir se réaliser, anticiper le récit du chapitre 13. Le fait qui nous y est rapporté est d'autant plus frappant que nous y voyons Elisée arrivé tout au

bout de sa carrière: «Il était malade de la maladie dont il mourut». C'est alors que Joas, roi d'Israël, vient le voir. Nous aurons à reprendre, en temps et lieu, ce récit en détail, mais c'est là que le prophète confère à Joas, de la part de l'Eternel, le jugement sur ce qui avait échappé à l'épée de Jéhu, c'est-à-dire sur Hazaël et son successeur. Jéhu avait été incapable de défendre le territoire intégral d'Israël contre la Syrie, mais Elisée intervient, et c'est Israël qui défait ses vainqueurs. Cependant, même en cette occasion, le prophète, tout en prononçant le jugement, ne perd pas son caractère de grâce. Prophétiquement, il exerce le jugement lui-même, car il met ses mains sur les mains du roi pour tirer de l'arc et battre les Syriens, mais en vue de délivrer Israël.

Reprenons maintenant le cours de notre récit. Ben-Hadad (\*), roi de Syrie, était malade. «Et on lui rapporta, disant: L'homme de Dieu est venu jusqu'ici. Et le roi dit à Hazaël: Prends dans ta main un présent, et va à la rencontre de l'homme de Dieu, et consulte par lui l'Eternel, disant: Relèverai-je de cette maladie?» (versets 7, 8). Exactement les mêmes paroles qu'Achazia, roi d'Israël, avait prononcées en envoyant ses messagers consulter Baal-Zebub (1: 2). Cela dénote deux choses. La première, c'est que tous les hommes, soit idolâtres, soit connaissant le vrai Dieu, ont une même préoccupation constante de la mort. N'ayant aucune autre espérance que celle des choses visibles, ils sont profondément éprouvés à la pensée qu'ils peuvent avoir à les quitter, sans parler de l'incertitude quant à l'avenir, dont ce mot remplit leur esprit. La seconde, c'est que les soi-disant ressources religieuses qu'ils ont à leur portée ne peuvent les satisfaire. Un roi d'Israël, avec quelque connaissance du vrai Dieu, toute mélangée qu'elle soit de superstition et d'idolâtrie, ne trouve aucune certitude dans cette connaissance quasi extérieure et préfère s'adresser au démon pour recevoir une réponse satisfaisante. Un adorateur du soleil, ne trouvant aucune réponse auprès de son dieu, préfère s'adresser à l'homme de Dieu qui se trouve sur son chemin, afin de consulter l'Eternel par lui, non pour trouver une réponse aux besoins de sa conscience, mais uniquement pour savoir s'il peut encore prolonger sa vie. Le cas du roi d'Israël est bien plus grave que celui de Ben-Hadad, car c'est le fait d'un apostat, mais le roi de Syrie lui-même n'est pas poussé par des besoins réels quand il s'adresse à l'homme de Dieu. Celui qui avait été l'instrument de la guérison de Naaman, ne pouvait-il pas guérir une maladie ordinaire, et n'avait-il pas déployé dès lors la puissance divine en délivrance? Ben-Hadad connaît si peu le prophète qui avait refusé les dons de Naaman, qu'il lui envoie par Hazaël un cadeau royal, dans la pensée de se le rendre favorable.

(\*) Ce Ben-Hadad est évidemment celui qui avait assiégé Samarie, au chapitre précédent, et probablement, quoiqu'il ne soit pas nommé, le roi de Syrie qui envoya Naaman au roi d'Israël, et dont les bandes infestèrent le territoire des dix tribus. Il ne faut cependant pas oublier que Ben-Hadad est un nom générique des rois de Syrie. Il signifie «fils (ou adorateur) d'Hadad», probablement du Soleil. Nous trouvons, au temps d'Asa, roi de Juda (1 Rois 15: 20), puis au temps d'Achab (1 Rois 20: 1), un Ben-Hadad, puis, sous Joram, le Ben-Hadad du siège de Samarie, qui nous occupe, enfin (2 Rois 13: 24) le Ben-Hadad qui succéda à Hazaël.

Hazaël arrive devant l'homme de Dieu et répète les paroles du roi, mais déjà, tout au fond de son être se remue quelque chose, un désir caché, une convoitise, un plan, vague peut-être, mais qui n'attend que sa confirmation. Elisée a lu dans ce coeur; les pensées secrètes

n'échappent pas à l'oeil de Dieu. Sa réponse serait ambiguë pour tout autre; pour Hazaël, elle a un sens qui hâte sa décision. La convoitise chez lui, va enfanter le péché. Elisée «arrêta sa face et la fixa sur lui, jusqu'à ce qu'il fut confus». Sous ce regard intense qui fouille les replis de sa conscience, Hazaël, mis à nu, se sent mal à l'aise. «Certainement il en relèvera»; c'était précisément ce que craignait Hazaël. Si le roi guérissait, que deviendraient ses plans et ses désirs secrets? «Mais l'Eternel m'a montré qu'il mourra certainement». Oui, en effet, se dit-il, ma seule chance est de me débarrasser de mon maître; et puisque Dieu le sait et ne l'empêche pas, cela me justifie. On le sent; c'est ainsi qu'a dû raisonner cet homme, déjà meurtrier dans ses pensées. Sondé jusqu'au fond de son coeur, confus sous le regard de Dieu, il n'abandonne pas pour cela sa volonté perverse et la justifie par le fait que Dieu en avait connaissance.

Après ces paroles, Elisée pleure en pensant au mal qu'Hazaël fera à son peuple. Dira-t-on qu'en lui révélant ce fait, il l'incite à l'accomplir? Hazaël se trahit un peu en présence du prophète qui lui dit la vérité tout entière: «Qu'est ton serviteur, un chien, pour qu'il fasse cette *grande chose?*» On sent, plus qu'on ne peut le prouver, en présence de cette nature hypocrite et fermée, que la destruction d'Israël est une chose importante pour Hazaël. Il lui est facile de se donner le rôle d'un chien quand il s'agit de la faire; il n'en a pas moins l'ambition de l'accomplir. Enfin, Elisée lui révèle ce pourquoi il est envoyé à Damas: «L'Eternel m'a montré que tu seras roi sur la Syrie» (verset 13). Les éléments dont se compose cette âme ténébreuse sont maintenant au complet. Tout ce qui est dans son esprit à l'état de désirs obscurs et d'ambition se trouve fixé. «Le roi peut guérir, mais il mourra. Je serai roi à sa place et je tourmenterai Israël». De là à l'exécution, il n'y a qu'un pas. Hazaël tue le roi et règne à sa place. Dieu prépare ainsi la verge qui châtiara son peuple, jusqu'au moment où il brisera la verge elle-même.

## **Chapitres 8: 16 à 17: 41 : Rois d'Israel et de Juda**

### ***Chapitre 8: 16-29 : Joram, roi de Juda, et son fils Achazia***

Le commencement de ce passage présente une petite difficulté chronologique, que les rationalistes n'ont pas manqué d'exploiter contre l'autorité du récit biblique. (Conf. notre chapitre 3). Il nous est dit ici que Joram de Juda commença, du vivant de son père Josaphat, à régner sur Juda, *la cinquième année de Joram d'Israël*. Or, au chapitre 1, Joram d'Israël succède à Achazia son père, en la deuxième année de Joram de Juda. Cela s'explique tout simplement par le fait que Josaphat de Juda aurait confié la régence à son fils Joram et qu'au bout de sept ans, Josaphat étant encore en vie lui conféra le royaume définitif, peut-être en vue de difficultés qu'il pouvait avoir avec ses frères (2 Chroniques 21: 1-4). La première année de la régence de Joram de Juda, correspond au moment où Josaphat son père monte avec Achab, roi d'Israël, pour reprendre Ramoth de Galaad aux Syriens. Ces soi-disant contradictions n'en sont jamais pour le simple chrétien qui a reçu ces récits de la main de Dieu. Il ne lui est pas toujours possible de répondre aux objections, car il est un être borné et ignorant, mais en s'attendant au Seigneur, il recevra tôt ou tard la réponse, quand Dieu le jugera convenable. Il

reste établi pour lui que Dieu a parlé et sera trouvé vrai quand il parle, tandis que tout homme sera trouvé menteur.

La courte histoire des rois Joram et Achazia de Juda, intercalée ici pour relier ensemble la suite des événements, offre néanmoins des traits sérieux et instructifs. Joram de Juda «avait pour femme une fille d'Achab», mari de Jézabel. Achazia, fils de Joram, était aussi «gendre de la maison d'Achab». Ces alliances profanes les conduisent l'un et l'autre dans les voies des rois d'Israël. Il en est ainsi de tout temps. Un chrétien qui porte un même joug avec un enfant du monde, y perd nécessairement son témoignage et jusqu'à l'apparence de son christianisme, car le monde n'est jamais amélioré par l'alliance du chrétien avec lui, tandis que ce sont au contraire les mauvaises compagnies qui corrompent les bonnes moeurs. Sans doute, l'Eternel, fidèle aux promesses faites à David, ne détruit pas Joram de Juda, mais ce dernier ne trouve pas dans le monde le repos que sa religion corrompue ne peut lui donner et que la discipline et les châtiments de Dieu ne lui laissent pas. Edom qui jusqu'ici avait un gouverneur dépendant du trône de Juda (1 Rois 22: 48), se révolte et se choisit un roi. Une guerre en est la conséquence; Joram a l'avantage, mais la révolte n'est pas brisée, et cet ennemi indomptable subsiste «jusqu'à ce jour». Dans le même temps Libna se révolte (verset 22). Libna était une ville de Juda, cité sacerdotale appartenant aux fils d'Aaron (Josué 21: 13; 1 Chroniques 6: 57). Quelle honte pour Joram! Dans son propre royaume, une des villes moralement les plus importantes, se détache de lui. La raison en est donnée en 2 Chroniques 21: 10, 11. Les fils d'Aaron ne pouvaient s'associer à celui qui «avait abandonné l'Eternel, le Dieu de ses pères», et qui poussait Juda dans cette voie par ses hauts lieux et ses prostitutions. Il y avait donc encore quelque témoignage en Juda, et ce témoignage était à la honte de Joram. L'Eternel détachait de lui une partie de la sacrificature qui seule pouvait encore maintenir ses rapports avec Lui. Lors de l'étude des Chroniques, nous nous réservons de mentionner avec plus de détails le jugement de ce roi impie.

Achazia, fils de Joram de Juda, commença à régner la douzième année de Joram d'Israël (verset 25). Sa mère était Athalie, fille d'Omri, manière de parler fréquente parmi les Juifs, car elle était de fait petite-fille d'Omri, le chef de cette dynastie, fille d'Achab et épouse de Joram de Juda (verset 18). Elle était donc soeur de Joram d'Israël. Achazia lui-même était gendre de la maison d'Achab. Comme Josaphat son grand-père s'était allié avec Achab pour reprendre Ramoth de Galaad, tombée au pouvoir du roi de Syrie, Achazia, fils de Joram de Juda, s'allie avec Joram d'Israël, fils d'Achab, pour faire la guerre contre Hazaël, roi de Syrie, à Ramoth de Galaad qui était une ville de refuge (Deutéronome 4: 43). Cela avait lieu selon l'avis de ses conseillers de la maison d'Achab, et d'Athalie, sa mère (2 Chroniques 22: 4, 5). Cette alliance avec les rois d'Israël était une abomination aux yeux de l'Eternel. Joram d'Israël subit à Ramoth le même sort qu'Achab blessé jadis par les Syriens en ce même lieu (1 Rois 22: 34). Il se retire à Jizreël pour panser ses blessures; c'est là qu'Achazia, roi de Juda, son allié, vient lui témoigner sa sympathie. Selon le monde, c'était un acte de simple courtoisie, mais après s'être opposé à Hazaël, verge de Dieu contre Israël, Achazia venait se placer de lui-même sous les coups de Jéhu, seconde verge de Dieu contre son allié. Ces jugements sur Israël ne

l'émouvaient ni ne le retenaient dans sa voie, et voici que ces jugements vont l'atteindre lui-même!

## **Chapitre 9 : Jéhu, roi d'Israël**

L'histoire tout entière de Jéhu tient dans trois versets des Chroniques (2 Chroniques 22: 7-9), qui parlent uniquement de ses rapports avec Juda. Nous aurons à y revenir dans l'étude de ce livre.

Le chapitre que nous avons sous les yeux fait ressortir, comme nous l'avons remarqué plus haut, le caractère de grâce d'Elisée. Au lieu d'oindre Jéhu, il confie cette mission à l'un des fils des prophètes. Il ne faut pas que ce jeune homme reste un instant avec Jéhu, mais qu'il s'enfuie aussitôt son acte accompli. Tout se fait en secret et en hâte, car lorsqu'il s'agit d'un jugement, l'âme d'Elisée ne s'y repose et n'y demeure pas. Le jugement doit avoir lieu, car Dieu a parlé, mais Dieu trouve ses délices dans la grâce et approuve la manière d'agir de son serviteur.

Combien, en vertu de son caractère judiciaire, cette scène diffère de celle qui accompagne l'onction de David! Ici, le fils des prophètes doit faire lever Jéhu du «milieu de ses frères», le mener loin de tous les yeux dans «une chambre intérieure», et l'oindre sans témoins, en hâte et à la dérobée. Samuel, au contraire, oint David, roi de grâce, «au milieu de ses frères»; ceux-ci n'entourent la table qu'à son arrivée, et cette fête de famille les réunit pour un repas commun. Après cela, Samuel se lève en paix et se rend à Rama (1 Samuel 16: 11-13). Cette scène de communion forme un contraste absolu avec celle qui se déroule ici. Jéhu est une verge de Dieu contre Israël et Juda, et Dieu ne peut avoir communion avec l'instrument du jugement, quelque nécessaire qu'il soit. Il approuvera plus tard (10: 30) la manière dont il s'est acquitté de sa tâche, mais sans communion avec lui, car, tout en parlant ainsi, il n'approuve ni l'homme, ni ses motifs, ce que nous aurons plus d'une fois l'occasion de constater dans ces chapitres.

Si le prophète Elisée pleurait devant Hazaël, qu'aurait-il fait devant Jéhu? Aussi donne-t-il une commission aussi brève que possible: «Ainsi dit l'Eternel: Je t'oins roi sur Israël» (verset 3). Il laisse au fils des prophètes, prophète lui-même, sans lui dicter ses paroles, le soin de ce qu'il aura à y ajouter par l'Esprit.

Le jeune homme dévoile à Jéhu le jugement sans restriction de la maison d'Achab. Le motif de ce jugement est la manière dont le roi, sous la conduite de Jézabel, a traité les serviteurs de l'Eternel et ses prophètes (verset 7). Il arrive en effet toujours un moment où le Seigneur ramène en mémoire ce qui a été fait autrefois à «ses frères», que ce soit en Israël ou dans l'Assemblée chrétienne.

Le fait que le jeune prophète ajoute tout ce détail aux paroles d'Elisée, est très caractéristique pour la carrière et l'être moral de ce dernier. Pas une fois, saut en Béthel, et nous en avons montré la raison, il ne prononce lui-même le jugement, quoiqu'il ait à traverser une scène où tout est jugement de la part de Dieu. Ce jugement doit mettre fin à la dynastie d'Omri pour accomplir la sentence prononcée sur Achab. Pour la même raison, l'Eternel avait

déjà mis fin à la maison de Jéroboam, fils de Nébeth (1 Rois 15: 28-30) et à celle de Baësha (1 Rois 16: 1-4), et chaque fois il répétait la terrible parole: «Celui qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (1 Rois 14: 11; 16: 4; 21: 24).

Le jeune homme s'enfuit, selon l'ordre donné par le prophète. Il n'y avait pas à revenir sur ce qui avait été décrété, pas d'explication à donner, ni d'avertissement, comme cela avait eu lieu pour Achab (1 Rois 21: 27-29); le jugement était à la porte et devait s'exécuter incontinent.

Joram d'Israël (versets 11-15), blessé dans le combat, venait de quitter Ramoth de Galaad où Hazaël lui avait fait subir un échec, et s'était rendu à Jizreël pour y panser ses plaies. Pendant ce temps, les chefs de son armée se tenaient à Ramoth, continuant à occuper et à garder ce poste important, justement revendiqué par les rois d'Israël. (Conf. 1 Rois 22: 3). Nous voyons ici comment Dieu a la haute main sur les événements et sur les hommes, quand est venu le moment d'accomplir ses décrets. A peine Jéhu a-t-il reçu l'huile de l'onction que, sans aucune entente préalable, car ils ne savent pas ce que le prophète qu'ils traitent de «fou» venait faire, tous les chefs acclament Jéhu comme roi. Etaient-ils eux-mêmes des sages, ceux qui, sans intelligence, sans raisonnement, sans choix, sonnent de la trompette et disent: Jéhu est roi, tandis que celui qui, malgré son jeune âge, venait, en pleine connaissance de cause, proclamer la pensée de Dieu, était traité par eux de fou ou d'imbécile? De nos jours, on peut souvent remarquer la même anomalie. Le chrétien ayant la connaissance des pensées de Dieu, peut annoncer aux hommes, dans leur ensemble et leurs détails, les événements dont ce monde sera le théâtre; les sages le traiteront de fou, jusqu'au jour où leurs yeux seront ouverts, mais trop tard, pour reconnaître la vérité de ce qui leur était annoncé.

Remarquons que Jéhu ne «conspire contre Joram» qu'à la suite de sa proclamation à la royauté. Il prend alors immédiatement des mesures pour que le roi ne reçoive à Jizreël aucune nouvelle de ce qui s'est passé (verset 15). Ce caractère, composé d'une grande impétuosité unie à beaucoup de prudence, de décision et de connaissance des hommes, offre ample matière à l'étude. Notons ce trait: «Si c'est *votre pensée*, que personne ne s'échappe de la ville et ne sorte pour aller raconter la nouvelle à Jizreël» (verset 15). Il engage avec art ses complices dans une responsabilité collective, afin qu'en cas d'insuccès tout ne puisse pas être mis à sa charge. La suite nous en fournira un second exemple. Mais c'est là aussi que l'on peut constater son absence de piété et de dépendance de Dieu, et son ambition qui met à profit la parole de l'Eternel pour s'assurer la toute-puissance. Il ne pense qu'à lui-même, à son propre intérêt et à l'assouplissement de ses passions; il exerce le jugement pour s'en assurer le bénéfique et recouvre tout cet égoïsme d'un manteau qu'il appelle «le zèle pour l'Eternel».

Dans l'intervalle, Achazia était descendu vers Joram pour lui exprimer sa sympathie au sujet de ses blessures. Malgré son apparence d'urbanité et de cordialité, cette liaison était odieuse à l'Eternel. La lampe, maintenue encore à la maison de David, était près de s'éteindre, si Dieu ne s'occupait à la nettoyer. Mais les relations de famille avec une race apostate avait plus de valeur pour Achazia que la gloire du Dieu d'Israël. Des faits semblables se rencontrent

souvent de nos jours. La famille de Dieu n'a cependant rien à gagner à de telles relations. Chaque fois qu'Israël tirait profit de l'amitié du roi de Juda, que lui donnait-il en échange? La perte était toujours du côté de ceux qui, en quelque faible mesure, portaient encore le témoignage du vrai Dieu.

Jéhu s'en va à Jizreël. «Est-ce la paix?» Telle est la grande question qui se pose. Le jugement est à la porte, que Joram ne sait pas encore si c'est la paix ou la colère qui viennent à lui. Que lui servent ses messagers et les précautions qu'il peut prendre? Aucun de ses serviteurs ne reviendra l'avertir et le mettre sur ses gardes. La prudence de Jéhu y a pourvu. «Tourne et passe derrière moi», leur dit-il; excellent moyen d'arriver à ses fins sans éveiller prématurément la défiance du roi. Mais Dieu a la haute direction de toutes choses, même de ce qui est absolument contraire à son caractère. Il est un Dieu de vérité; ses voies sont droites et jamais détournées. Il a dit: «Il n'y a point de paix pour le méchant»; il faut que sa sentence s'exécute.

«Jéhu conduit son char avec furie». Le grondement du tonnerre annonce l'orage pour tous, sauf pour Joram, sourd à l'approche de la tempête, comme il l'avait été à la voix de la grâce, prononcée si souvent devant lui. Il ne fait rien pour parer à son sort; il vient, avec Achazia, se réfugier au pied de l'arbre sur lequel la foudre va tomber. Hélas! tel est le sort des hommes. Ils *cherchent* la paix en dehors de celle que Dieu offre à tous, et ne trouvent qu'agitation, angoisse, et finalement le jugement de Dieu. «Paix, paix à celui qui est loin, et à celui qui est près! dit l'Eternel; et je le guérirai. Mais les méchants sont comme la mer agitée, qui ne peut se tenir tranquille et dont les eaux jettent dehors la vase et la boue. Il n'y a pas de paix, dit mon Dieu, pour les méchants» (Esaïe 57: 19-21). Il arrive aussi un moment où les hommes «*disent* paix»; alors une ruine subite vient sur eux. «Quelle paix,...» répond Jéhu, «aussi longtemps que les prostitutions de Jézabel, ta mère, et ses enchantements sont en si grand nombre?» Joram crie en s'enfuyant: «Trahison, Achazia!» Non pas trahison, mais jugement! La parole de Dieu à Elie s'accomplit à la lettre: «Il arrivera que celui qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir» (1 Rois 19: 17). Jéhu frappe lui-même le roi Joram, puis il rappelle la prophétie d'Elie à Achab (1 Rois 21: 19-24), non pas avec les mêmes paroles, mais avec un sens analogue. Misérable roi! En quoi s'était-il confié? En son titre et sa dignité royale, comme on le voit par cette sortie qui le mène à sa ruine; en ses douze longues années de royauté, sans doute (et qui songerait à une trahison après un règne aussi prolongé); à la fidélité de ses sujets et de ceux qui l'entouraient. Vains appuis! «Comme il est détruit en un moment!»

Qui donc a fait concourir toutes les circonstances vers ce résultat? Qui a fait partir Joram de Ramoth, y laissant Jéhu et ses capitaines? Qui l'a conduit à Jizreël, sur la scène du péché d'Achab? Qui l'a mené sur son char jusqu'à la vigne de Naboth? Qui l'a laissé, gisant hors de la ville, à l'endroit même où le sang du juste avait coulé, et en proie aux oiseaux des cieux? On ne peut s'y méprendre; c'est la main de l'Eternel!

Achazia subit le même sort (versets 27-29), avec adoucissement toutefois, l'Eternel n'ayant pas encore rejeté définitivement la maison de Juda. Si «ce fut, de la part de Dieu, la

ruine complète d'Achazia d'être venu vers Joram» (2 Chroniques 22: 7), il ne fut cependant pas abandonné aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux comme un vil criminel, mais on l'enterra dans son sépulcre, avec ses pères, dans la ville de David.

Jéhu entre à Jizreël (versets 30-37). Jézabel l'apprend et s'orne et se farde, dans sa confiance sauvage en son triomphe. Elle veut lui montrer qu'elle ne le craint pas «avec sa troupe», car elle détient l'autorité et le pouvoir. Elle lui jette du haut de la fenêtre ces paroles ironiques: «Est-ce la paix, Zimri, assassin de son seigneur?» Est-ce la paix pour toi? Tu ne vauds pas mieux que Zimri, assassin de Baësha. Il en remporta sept jours de règne, puis périt à la suite de sa conspiration. Toutes ces pensées de mépris vibrent dans ces quelques paroles. Jéhu lève la tête vers la fenêtre où se tient la reine et s'écrie: «Qui est *pour moi*? Qui?» Et aux deux ou trois eunuques qui d'en haut l'approuvent, il dit: «Jetez-la en bas. Et ils la jetèrent, et il rejaillit de son sang contre la muraille et contre les chevaux; et il la foula aux pieds» (verset 33). On voit ici combien Jéhu est étranger dans ses pensées à l'honneur et à la gloire de l'Eternel, tout en connaissant le décret divin, et sachant qu'il en est l'exécuteur. On aurait pu s'attendre à ce que la parole: «Qui est pour l'Eternel?» sortit de sa bouche, mais Dieu a peu de place dans les pensées de cet homme violent et ambitieux. Même ce qui a été prophétisé par Elie à l'égard de Jézabel, scène à laquelle il assistait (verset 25; cf. 1 Rois 21: 23), ne lui revient pas à la mémoire. Il dit: «Allez donc voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi» (verset 34). Quand les hommes reviennent, n'ayant trouvé que quelques misérables débris rongés par les chiens, il se souvient de la prophétie, mais seulement quand elle est d'accord avec ses passions. S'agit-il de régler sa conduite sur elle, il n'y prend pas garde.

### **Chapitre 10 : Jéhu (suite)**

Jéhu envoie un message à Samarie, dont les chefs, les anciens et les grands avaient la garde des soixante-dix fils d'Achab. «Maintenant», dit-il, «quand cette lettre vous sera parvenue, puisque vous avez avec vous les fils de votre seigneur, et que vous avez les chars et les chevaux, et une ville forte et des armes, regardez lequel des fils de votre seigneur est le meilleur et le plus apte, et mettez-le sur le trône de son père, et combattez pour la maison de votre seigneur» (versets 2, 3). Cette lettre, sous sa forme généreuse, respire la menace d'un homme sûr de lui-même, ou tout au moins, voulant le paraître. A mesure qu'on avance dans ce récit, on découvre plusieurs traits du caractère de cet homme remarquable selon les pensées du monde. Impétuosité, promptitude de décision, coup d'oeil politique, connaissance et mépris des hommes, habileté à profiter des occasions ou à en faire naître, à s'imposer aux autres ou à s'en servir pour ses desseins, absence absolue de scrupules quand il s'agit de triompher des obstacles, et tout cela s'appuyant sur la conscience d'être un instrument de l'Eternel dans son oeuvre de destruction.

Les principaux de Samarie prennent peur et se montrent prêts à une trahison et à un meurtre que Dieu ne leur avait pas ordonné. Ils obéissent à Jéhu quand il leur dit: «Si vous êtes *à moi* et si vous écoutez ma voix, prenez les têtes des hommes, fils de votre seigneur, et venez vers moi demain à cette heure-ci, à Jizreël» (verset 6). Toujours la même pensée que précédemment: Qui est pour moi? Qui est à moi? Jéhu obtient ainsi l'avantage de faire



accomplir ce massacre par d'autres dont l'acte le justifie vis-à-vis des habitants de Jizreël. «Vous êtes justes: voici, j'ai conspiré contre mon seigneur et je l'ai tué; mais qui a frappé tous ceux-ci?» (verset 9). Il proclame orgueilleusement sa conspiration et son attentat, mais il a pour complices tous les grands et capitaines d'Israël, qu'à force de hardiesse et d'arrogance il a contraints à le servir. C'est lui qui, par son habileté, met de son côté tous les conducteurs de ce peuple. Puis il ajoute: «Sachez donc que rien ne tombera en terre de la parole de l'Eternel que l'Eternel a prononcée contre la maison d'Achab; et l'Eternel a fait ce qu'il avait dit par son serviteur Elie» (verset 10). Il invoque l'infailibilité de la parole de Dieu pour justifier sa conduite, puis il frappe «tous ceux qui restaient de la maison d'Achab à Jizreël, et tous ses grands, et tous ceux qui étaient de sa connaissance, et ses sacrificateurs, jusqu'à ne pas lui laisser un réchappé» (verset 11). Ce n'était pas proprement ce que l'Eternel avait dit (1 Rois 21: 21-26). Jéhu outrepassait ses ordres et sa mission, mais il était dans l'intérêt de sa domination que toute sympathie pour Achab disparut d'Israël.

Lorsque la Parole nous dépeint de tels caractères, souvenons-nous que Dieu est loin de nous exprimer *toujours* son approbation ou sa désapprobation des instruments qui servent à ses desseins. Il nous dira en quoi Jéhu s'est bien acquitté de sa tâche et n'ira pas plus loin, laissant l'appréciation de sa conduite à notre jugement spirituel, afin que nous en tirions de l'instruction pour nous-mêmes. Que le lecteur se rappelle l'histoire des Juges et la manière dont les actes des libérateurs d'Israël nous y sont racontés. On pourrait multiplier les exemples, en prenant l'histoire de Jacob et de tant d'autres. Que Dieu emploie un Jéhu ou un Samson pour accomplir ses jugements, ne signifie nullement qu'il y ait chez ces hommes une foi *vivante*, ou que l'état de leur cœur ait son approbation. Samson et Barac sont nommés en Hébreux 11, parce qu'il ne s'agit pas, dans ce chapitre, de la foi *en elle-même*, mais de son *activité*, ce qui est autre chose. Leur conduite, je le répète, se discerne spirituellement, et voilà pourquoi le monde ne comprend rien à ces exemples donnés par la Parole. En d'autres cas, surtout lorsqu'il s'agit du *roi*, Dieu nous donne d'habitude son sentiment. Il juge en lui l'état de choses dont il est le représentant responsable, et si Dieu ne le faisait pas, la justice de ses jugements pourrait être mise en question, étant toujours laissée à notre appréciation faillible.

Cette remarque trouve une application toute particulière dans le cas de Jéhu, qui est à la fois l'instrument de la colère de Dieu contre la maison d'Achab et celui auquel la royauté est confiée. Il reçoit d'un côté le témoignage de l'approbation de l'Eternel pour avoir exécuté ce qui était droit à ses yeux (10: 30), et cela sans aucune restriction quant à son caractère moral; de l'autre, au verset suivant (verset 31), sa conduite, comme roi, est sévèrement blâmée de l'Eternel. Quant au massacre de Jizreël, nous trouvons, en [Osée 1: 4](#), ce que Dieu en pense et quelle en est la conséquence: «Encore un peu de temps, et je visiterai le sang de Jizreël sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le royaume de la maison d'Israël; et il arrivera, en ce jour-là, que je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jizreël».

Les frères d'Achazia, roi de Juda (versets 12-14), subissent le même sort que lui près de la cabane des bergers. En comparant 2 Rois 9: 27-29, et 2 Chroniques 22: 7-9, nous apprenons qu'avant d'être frappé près de Meguiddo, Achazia s'était réfugié à Samarie et n'avait pas

encore été arraché de sa retraite quand ses frères vinrent pour visiter les fils de Joram. Ce ne fut qu'après l'extermination de ses frères qu'Achazia fut amené à Jéhu, et subit cette «ruine de la part de Dieu» à la montée de Gur, mais pour aller mourir à Meguiddo, puis être transporté et enseveli à Jérusalem.

Si l'acte de Jéhu n'avait pas été ordonné de l'Eternel, il n'en est pas moins vrai que Dieu l'avait décrété. Ce passage nous offre une sérieuse leçon. S'allier, comme Achazia, à un monde sur lequel la colère divine est suspendue, c'est s'exposer à la ruine subite qui l'atteindra. Mais ceux qui, sans égard à la sainteté de Dieu, vont, ne fût-ce que resserrer les liens d'amitié avec ce même monde, subissent un sort semblable. Les frères d'Achazia en subissent la funeste conséquence. Il ne peut, il ne doit y avoir, pour ceux que Dieu appelle à conduire son peuple, aucune communion quelconque avec ce qu'il réproouve.

Nous trouvons, par contre, un exemple frappant de la séparation du mal chez Jonadab, fils de Récab, (Jérémie 35), qui vient à la rencontre de Jéhu (verset 15). Jonadab était de la race des Kéniens, entrés avec Israël en Canaan. Ils s'étaient divisés en plusieurs branches, la moindre dans l'extrême nord à Kédesh de Nephthali (Juges 4: 11), la plus forte au désert de Juda qui est au midi d'Arad (Juges 1: 16); une troisième enfin, subdivisée en plusieurs familles, dans les environs de Jahbets qui appartenait à Juda (1 Chroniques 2: 55). Nous ne savons ce qui amenait Jonadab du royaume de Juda dans celui d'Israël. Faisait-il partie de la suite des frères d'Achazia, ce que donnerait à penser la demande abrupte de Jéhu? Quoiqu'il en soit, il n'avait aucun lien avec tout le mal qui l'entourait. Ses principes étaient ceux d'une séparation absolue pour Dieu, d'un véritable nazaréat et, ne pouvant les inculquer au milieu corrompu qui l'entourait, il les avait du moins enseignés à sa famille et à sa maison. Le cercle de son témoignage était restreint, en présence de l'infidélité débordant comme une marée montante sur les deux maisons d'Israël, mais ce n'était pas moins un témoignage, et Dieu l'approuvait. Nous connaissons ces détails, d'après le chapitre 35 de Jérémie. Les principes de Jonadab étaient ceux de tout vrai Nazaréen. 1°. S'abstenir de vin qui représente les convoitises enivrantes du monde. 2°. Ne pas bâtir de maison, c'est-à-dire ne pas s'établir ici-bas d'une manière permanente. 3°. Ne pas semer de semence, comme si l'on devait attendre, ne fut-ce qu'une année de récolte. 4°. Ne pas planter de vigne, c'est-à-dire ne pas cultiver ce qui mènerait tôt ou tard à l'abandon du nazaréat, et combien de croyants l'ont perdu pour n'avoir pas veillé sur ce point! 5°. Habiter sous des tentes, en vrais fils d'Abraham, comme pèlerins et voyageurs dans le pays de la promesse. Jonadab comprenait que cette terre donnée au peuple de Dieu n'était nullement sa possession actuelle, tant que subsistait la ruine morale du peuple et les bouleversements matériels qui en étaient la conséquence. Sa foi attendait encore un repos pour le peuple de Dieu; lui et ses fils le témoignaient par leur attitude.

Il ne nous est pas dit à quelle occasion Jonadab avait enseigné ces règles aux siens, mais comme la seule et unique mention *historique* qui soit faite de lui se trouve dans notre chapitre, nous pouvons en inférer que la vue du mal et de la ruine générale après les règnes glorieux de David et de Salomon, lui avait fait sentir la nécessité d'une marche très étroite, et le retour aux «choses du commencement» enseignées par les patriarches, en contraste avec le

relâchement qui l'entourait. Pussions-nous être aussi, dans ces temps de la fin, de vrais enfants de Jonadab, fils de Récab, non pas, comme cela est si d'usage aujourd'hui par des pratiques extérieures qui laissent le cœur éloigné de Dieu et par lesquelles Satan trompe les âmes, mais par la conduite morale que ces pratiques symbolisaient sous l'économie de la loi!

Jéhu salue Jonadab et lui dit «Ton cœur est-il droit, comme mon cœur l'est à l'égard de ton cœur?» Jonadab peut répondre «Il l'est». Mais il y a ici une différence. Son cœur était droit à l'égard de l'Eternel; ses principes viennent de nous l'apprendre. Celui de Jéhu était droit à l'égard de Jonadab auquel il confie ses desseins, mais aurait-on pu dire qu'il était droit à l'égard de Dieu? La suite nous le montrera. «Viens avec moi», dit Jéhu, «et vois mon zèle pour l'Eternel» (verset 16). Et cependant combien ce zèle était partagé! S'il est entier, le serviteur de Dieu n'en parle guère, mais est plutôt disposé à s'écrier: Je suis un serviteur inutile. Qu'il y eût du zèle chez Jéhu, il n'en faut pas douter, mais dans quelle proportion était-il pour l'Eternel? Saul de Tarse était un ardent zélateur des traditions de ses pères; quant au zèle, il persécutait l'Eglise en croyant servir Dieu. Paul disait des Juifs, ses frères selon la chair, qu'ils avaient «du zèle pour Dieu, mais non pas selon la connaissance». Il y avait certes plus de zèle véritable, plus de connaissance, plus de puissance dans la sainte séparation de Jonadab, que dans la marche impétueuse de Jéhu. Le verset 31 nous renseigne sur la valeur et la mesure du zèle de ce dernier.

Après avoir «frappé tous ceux qui restaient d'Achab à Samarie, jusqu'à ce qu'il l'eût détruit, selon la parole de l'Eternel qu'il avait dite à Elie» (verset 17), Jéhu s'en prend aux prêtres de Baal. Nous voyons encore là une prudence humaine, ne laissant rien à l'imprévu, jointe à une ruse qui n'est du reste pas le trait dominant de ce caractère (verset 19). En tout cas, ce n'est pas la marche simple et courageuse de la foi selon la vérité. Combien l'attitude de Jéhu diffère de celle d'Elie se tenant seul, dans une confiance inébranlable en l'Eternel, vis-à-vis de la puissance ennemie du roi, de tous les prêtres de Baal et d'un peuple «hésitant entre les deux côtés» — seul pour tenir tête à tous, parce que le Dieu auquel il se confiait était avec lui. Pas une ruse dans la scène du torrent de Kison! L'autorité seule de la parole du prophète, suffit pour détruire tous les prêtres du faux dieu!

Ce n'est pas que Jéhu n'appréciât pas la parole de Dieu prononcée par Elie, mais il s'en tenait là. Hors les paroles du prophète qui le concernaient, il n'avait pas une connaissance réelle des pensées de Dieu. Il ne cite qu'Elie (9: 25, 36; 10: 17); il ne connaît que les jugements de Dieu. Il ne mentionne pas même Elisée dont il a pu suivre la carrière dès le commencement. La grâce n'a pas de prise sur son cœur. Rien n'est plus dangereux qu'une connaissance partielle des principes divins. Elle mènera toujours à une fausse application de ces principes et à une mauvaise marche. Jéhu croyait avoir tout accompli par son oeuvre d'extermination, et ne comprenait pas que tout le zèle imaginable ne valait pas un seul acte d'obéissance qui l'eût séparé de la religion de Jéroboam, fils de Nébeth, par laquelle il fit pécher Israël.

Lors de l'extermination des prêtres de Baal, de leur temple et de leur idole, où Jéhu distribua les idoles à ses capitaines et à ses serviteurs avec tant d'esprit stratégique (versets 18-27), la manière d'agir de Jonadab, fils de Récab, fait ressortir le caractère de cet homme de

Dieu. Jéhu lui a confié son plan; il accompagne Jéhu, mais ne paraît (verset 23) que pour constater qu'aucun serviteur de l'Eternel ne se trouve confondu avec les serviteurs de Baal. N'est-ce pas un beau rôle, semblable à celui de Jérémie: «Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche»? (Jérémie 15: 19). Jonadab était comme la bouche de Dieu en séparant d'abord sa propre maison, puis tous les vrais serviteurs de l'Eternel de la masse corrompue et idolâtre.

Aujourd'hui comme alors, le travail qui sépare du monde et réunit ensemble les enfants de Dieu, car ces deux fonctions n'en font qu'une, a toute l'approbation du Seigneur, quoi que puissent dire le monde ou même les chrétiens qui désirent conserver des relations avec le monde. C'est aussi là que se trouve la puissance (Jérémie 15: 20). Elie possédait l'Esprit de Dieu qui opérait en lui une complète séparation du mal, et dont la puissance animait le prophète d'un saint zèle pour l'Eternel. Jéhu a le zèle sans l'Esprit, un zèle employant des moyens humains pour répondre aux ordres de Dieu. Aussi qu'arrive-t-il? Si en apparence le résultat, l'extermination des prêtres de Baal, est le même du côté d'Elie et du côté de Jéhu, il est tout autre en réalité. Elie (tout en étant discipliné) continue son chemin dans la puissance de l'Esprit, semblable, au bout de sa carrière, à ce Christ qu'en type il représente, et il la termine glorieusement, enlevé au ciel par les chars et la cavalerie d'Israël. Jéhu, fougueux exécuteur du jugement sur d'autres, ne l'exerce en aucune manière sur lui-même et ne se détourne pas du mal et de l'idolâtrie pour servir Dieu seul. Les veaux de Jéroboam, religion nationale consacrée par l'usage, ne le scandalisent pas, car, à coup sûr, sa politique et les intérêts humains de son règne s'en accommodent parfaitement. Malgré cela, quelle appréciation équitable de la part de Dieu! Il tient compte à Jéhu du fait qu'il «a exécuté ce qui était droit à ses yeux», en jugeant la maison d'Achab et lui donne, en raison de cela, une postérité sur le trône jusqu'à la quatrième génération.

D'autre part, quelle justice et quelle sainteté parfaite en Dieu! Il emploie Hazaël, sa verge, pour frapper Jéhu. «En ces jours-là, l'Eternel commença à entamer Israël; et Hazaël les frappa dans toutes les frontières d'Israël, depuis le Jourdain, vers le soleil levant, tout le pays de Galaad, les Gadites, et les Rubénites et les Manassites, depuis Aroër, qui est sur le torrent de l'Arnon, et Galaad, et Basan» (versets 32, 33). Du vivant de Jéhu, son royaume est entamé de tous côtés et surtout dans le domaine des tribus au delà du Jourdain. Ces malheurs sont le jugement de Dieu sur sa conduite. Ici, Dieu exprime son mécontentement, non par des paroles, mais par des actes qui ne semblent pas avoir atteint la conscience du roi.

Les chroniques des rois d'Israël (verset 34) contiennent si elles se retrouvent jamais, les actes et toute la puissance de Jéhu, mais non pas ce qu'il était devant Dieu, ni le jugement de Dieu sur sa conduite comme roi.

Joakhaz, son fils, règne à sa place.

## ***Chapitre 11 : Athalie***

Athalie était petite-fille d'Omri, fille d'Achab, soeur de Joram d'Israël, femme de Joram de Juda et mère d'Achazia. Elle avait d'autres fils dont le plus grand nombre, sans doute, car

ils étaient quarante-deux (10: 14), appartenaient à d'autres mères. Il nous est dit d'eux et de leur mère: «Athalie, cette méchante femme, et ses fils, avaient dévasté la maison de Dieu, et toutes les choses saintes de la maison de l'Eternel, ils les avaient employées pour les Baals» (2 Chroniques 24: 7). Est-il donc étonnant que Dieu eût permis leur extermination par Jéhu?

Lorsqu'Athalie apprit la mort de son fils Achazia (les frères du roi avaient, comme nous l'avons vu, subi le même sort avant lui), cette femme ambitieuse, sans scrupules et sans affection naturelle, mit à mort tous les fils du roi, ses propres petits-fils, afin de s'assurer le royaume. Le jugement de Dieu passait comme un vent de tempête pour tout balayer en Israël et Juda. Les instruments de ce jugement étaient le zèle charnel de Jéhu, et l'iniquité du cœur idolâtre d'Athalie. L'un et l'autre produisent les mêmes résultats, le massacre et le meurtre; ces instruments, et surtout Athalie, s'imaginent accomplir par là leurs desseins, mais ne sont en fin de compte que l'épée de l'Eternel, pour revendiquer par cette extermination la sainteté de son caractère. Seulement Dieu brisera l'épée quand elle aura accompli son oeuvre, et montrera en la brisant qu'il est un Dieu juste qui ne laisse pas le crime impuni.

La maison royale d'Israël est détruite sans qu'il en reste un seul homme, et Dieu recommence encore les essais de sa patience avec une nouvelle dynastie, celle de Jéhu. Mais il n'en est pas ainsi de la maison de Juda. Le Dieu fidèle tient sa parole, car il avait dit qu'il donnerait à David «une lampe pour ses fils à toujours» (8: 19). Il se conserve, dans la personne de Joas, un faible lumignon qu'il n'éteint pas et par lequel une ère de bénédiction et de crainte de l'Eternel sera inaugurée pour le royaume de Juda. La longue patience de Dieu reculait encore le moment de rejeter ce peuple coupable.

Jehoshéba, fille de Joram de Juda et soeur d'Achazia, femme du souverain sacrificateur Jehoïada, dérobe Joas au massacre des fils du roi, et cache six ans son neveu auprès d'elle dans la maison de l'Eternel, c'est-à-dire dans la partie de la maison où demeuraient son mari et les sacrificateurs.

La présence de la semence de David manifeste ce qui était selon le cœur de l'Eternel en Juda. Autour de l'oint se groupe et se concentre tout ce qui peut concourir à une restauration du peuple. Malgré tout le désordre, le lieu où l'Eternel faisait habiter son nom subsistait encore, et le roi y était en sûreté sous Sa garde. Et, de plus, un souverain sacrificateur fidèle pouvait marcher devant la face de son oint et régler toutes choses selon la pensée de Dieu dont il avait le secret, en l'absence d'une royauté *reconnue*.

La septième année, vraie année de jubilé et de délivrance, Jehoïada montre le fils du roi aux officiers de l'armée. Il les prépose, avec les plus minutieuses précautions, à la garde de cette personne sacrée, de ce précieux joyau, sans lequel la maison de David s'éteindrait. Cet objet inviolable, nul profane ne pourra l'approcher sans encourir la mort; ses satellites l'accompagneront à son entrée et à sa sortie. On sent que le cœur de Jehoïada brûlait pour le fils de David, son unique espérance et celle du royaume; le perdre, c'était tout perdre, et il ne voulait à aucun prix se le laisser enlever.

Jehoïada n'est-il pas pour nous un exemple? Souffrirons-nous, en ces temps fâcheux, plus périlleux, malgré les apparences, que ceux d'Athalie, qu'on touche parmi nous à la personne du Fils de Dieu? Entourons-le, chacun, ses armes à la main. Nos armes ne sont pas charnelles; elles sont l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Serrons-nous autour de Lui, ne fussions-nous que quelques-uns, et Dieu sera avec nous, comme il le fut avec le groupe fidèle qui entourait Joas, et les efforts de l'ennemi pour détruire le nom du saint Fils de Dieu et anéantir son témoignage, seront déjoués.

Jehoïada, pour défendre la royauté, recourt aux armes de David. «Il donna aux chefs de centaines les lances et les boucliers qui avaient appartenu au roi David, et qui étaient dans la maison de l'Eternel» (verset 10). Il retournait ainsi à l'origine de l'institution divine de la royauté. Ces armes étaient bonnes et conservées dans la maison de Dieu. De même, nous aussi, nous avons à défendre «ce qui était au commencement», avec la Parole «que nous avons entendue dès le commencement». Cette Parole, nous n'allons pas la chercher dans les arsenaux humains, mais dans le temple de Dieu. Elle y est cachée dans le lieu très-saint, où l'Esprit de Dieu seul peut nous la révéler et nous la faire saisir.

Dès lors, on fait sortir Joas à l'entrée de la maison, dans le parvis. Le fils du roi a sur lui l'onction qui le consacre, la couronne, signe de sa dignité royale, et «le témoignage», cette loi dont le roi, assis sur le trône, devait faire une copie pour lui et d'après laquelle il apprenait à craindre l'Eternel et à garder ses statuts (Deutéronome 17: 18-20).

Malgré la pauvreté environnante et l'envahissement de l'apostasie, que manquait-il *de fait* à cette restauration? Le temple de Dieu, son habitation au milieu des siens, était là, le souverain sacrificateur, intermédiaire entre l'Eternel et le peuple, était là, le fils de David était là, sans doute reconnu seulement de quelques-uns, mais bientôt acclamé de tout un peuple; l'onction, le Saint Esprit, était là, et un faible résidu acclamait l'oint de l'Eternel et l'entourait, comme les hommes forts de David avaient jadis entouré le roi.

Pour Athalie (versets 13-16), la restauration de la royauté selon Dieu était une conspiration. Elle crie conspiration, comme Joram d'Israël avait crié trahison. Ni l'un, ni l'autre, ne peuvent un instant faire valoir leurs droits. Joram tombe sous la verge de Dieu, Athalie ne peut revendiquer ces droits, quand le moment arrive où l'élu de l'Eternel est manifesté. Il en sera de même des ennemis de Christ devant les jugements et devant l'apparition de la gloire de son royaume. Mais quelle joie pour le coeur de Jehoïada et de son épouse fidèle! Ils avaient attendu patiemment, pendant tout un cycle d'années, le moment de l'Eternel pour la manifestation de son oint; ils ne s'étaient pas laissé décourager, ni pousser par l'impatience, à se servir de moyens humains pour faire triompher la cause du roi. Pendant ces longues années, ils avaient vécu dans le secret avec l'objet précieux de leur espérance, et recueillaient enfin les résultats glorieux de leur foi. Imitons leur patience. Notre Joas est encore dans le lieu secret du sanctuaire. Apprenons là, de jour en jour et d'année en année, à le mieux connaître; qu'il y grandisse à nos yeux; bientôt il apparaîtra et tous jouiront de cette vue, mais quelques-uns aujourd'hui, comme Jehoïada et sa femme, pour avoir vécu avec Lui, quand il était encore

invisible, auront porté, en attendant sa gloire, les rayons de son aurore, comme l'étoile du matin levée dans leurs coeurs!

«Et Jehoïada fit une alliance entre l'Eternel et le roi et le peuple, qu'ils seraient le peuple de l'Eternel, — et entre le roi et le peuple» (verset 17). Une alliance suppose deux parties: ici, sous la loi, elles s'engagent mutuellement, l'Eternel d'un côté, le roi et le peuple de l'autre. C'est comme si le roi répondait pour le peuple, et le peuple pour le roi, comme ne formant qu'un tout vis-à-vis de l'Eternel. Mais cet engagement est rendu plus solennel encore par l'alliance entre le roi et le peuple. Tous deux s'engagent mutuellement à suivre le même chemin. «Et tout le peuple du pays entra dans la maison de Baal, et ils la démolirent; ses autels et ses images, ils les brisèrent entièrement; et ils tuèrent devant les autels Matthan, sacrificateur de Baal» (verset 18). C'est une communauté de zèle pour Dieu. Il n'est nul besoin des ruses et des artifices de Jéhu (10: 18-27), pour extirper Baal de Juda. On voit ici l'action puissante de l'Esprit de Dieu dans un peuple, bien plus bénie, en somme, que l'action d'un seul homme, alors même que, de fait, il accomplit la volonté de Dieu. Jéhu avait conçu son plan tout seul et en confiait l'exécution aux coureurs et aux capitaines. Ici, le peuple tout entier, revendiquant son titre de peuple de l'Eternel, lié intimement au roi que Dieu lui a donné, extirpe Baal, sa maison et son culte, et pour 180 ans environ, jusqu'à l'impie Manassé, cette abominable idolâtrie disparaît de la maison de Juda.

Jéhu avait rassemblé tout le peuple pour lui parler avec ruse, n'ayant sans doute pas confiance en leurs dispositions. Ici, le peuple agit *en vertu de l'alliance*, et c'est par là qu'il faut commencer. Le zèle de Jéhu n'avait pas rétabli l'alliance, tout en détruisant Baal, et il ne va pas au delà. L'ancienne idolâtrie, les veaux de Jéroboam subsistent pour lui, tandis que la nouvelle est extirpée. Il en est toujours ainsi quand la chair a part aux réformes. Elle ne peut remédier à l'abandon de Dieu qui la caractérise dès l'origine, sinon elle ne serait plus la chair. L'homme naturel, et cela se passe chaque jour sous nos yeux, peut bien extirper une idole, que ce soit le vin ou tout autre vice, mais pour faire paraître à la place, et mettre d'autant plus en relief, l'idolâtrie de lui-même, sa propre justice et son absence de conscience à l'égard de Dieu, d'un Dieu qu'il prétend, comme Jéhu, servir avec zèle.

Athalie est conduite dans la maison du roi par le chemin de l'entrée des chevaux, pour y être mise à mort. Joas entre par un autre chemin, celui des coureurs, afin de s'asseoir paisiblement sur le trône de David. Il ne faut pas que le chemin de ce trône soit souillé par le sang. Il n'en fut pas ainsi de Jéhu vis-à-vis de Jézabel. Le sang de cette dernière rejaillit contre la muraille et contre les chevaux, et Jéhu, la foulant aux pieds, entra dans la maison pour manger et pour boire (9: 33, 34); aussi toute cette scène, quoique décrétée par Dieu, respire-t-elle «la furie» de celui qui en est l'auteur. En Juda, tout se passe dans le calme solennel et dans la conscience de la présence de Dieu, entretenue par le souverain sacrificateur. C'est avec l'Eternel que les âmes ont à faire, pour lui qu'elles agissent, son honneur qu'elles recherchent, car, sans ces mobiles, il ne peut jamais y avoir une purification ou une restauration complètes. En Juda, cette présence de Dieu, agissant sur la conscience du peuple, amène, après la purification, un résultat béni: «Tout le peuple du pays se réjouit, et la ville fut

tranquille» (verset 20). La *joie* et la *paix* sont le partage des âmes qui, pour plaire à Dieu et pour le servir, se sont séparées de ce qui le déshonore.

## **Chapitre 12 : Joas, roi de Juda**

L'état dont nous venons de parler ne dura pas. Le règne de Joas est un triste exemple, donné par la Parole, d'un heureux commencement dans la puissance de l'Esprit de Dieu et d'une fin où s'évanouit tout ce que le début avait fait espérer. Fait exceptionnel, les Chroniques nous exposent en détail l'infidélité finale de Joas, tandis que les Rois, sans doute pour établir le contraste entre le culte du vrai Dieu, rétabli en Juda, et la religion idolâtre d'Israël, ne nous parlent que du commencement heureux et béni de ce règne. Commençons donc par celui-ci, mais examinons d'abord ce qui, dans le caractère de Joas, put l'amener à renier complètement les principes qui caractérisaient le début de sa carrière.

Les premiers mots de notre récit nous renseignent à cet égard. «Joas fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, tous les jours que Jehoïada, le sacrificateur, l'instruisit» (verset 2). Joas, élevé dès ses plus tendres années dans la loi de l'Eternel, gardé avec une pieuse sollicitude de toute tentation extérieure, par les soins de Jehoïada et de Jehoshéba, doué d'un caractère facile, brillant plus par la soumission que par l'énergie, subissant les bonnes influences tant qu'elles prévalaient, mais en danger, par manque de «vertu», de subir les influences mauvaises. — Joas s'était habitué depuis l'enfance à jouir de relations avec Dieu par un intermédiaire, sans éprouver le besoin d'une communion *directe* avec l'Eternel. Non que l'esprit d'initiative lui manquât; le courant de piété dans lequel il était engagé le rendait capable, à l'occasion, de reprendre le souverain sacrificateur lui-même (verset 7), mais la direction immédiate de l'Esprit de Dieu lui faisait défaut.

Les enfants des chrétiens offrent souvent ce spectacle. La foi de leurs parents guide leurs premiers pas, chose légitime et approuvée de Dieu. Ils montrent plus tard une foi réelle, mais non dépouillée de ses premières habitudes et regardant à l'homme plutôt qu'à Dieu lui-même. Leur conscience n'a pas été profondément exercée quant à l'état de péché de l'homme et à son éloignement naturel de Dieu. Ils croient ce qu'ils ont toujours cru, et cependant on ne peut douter qu'ils n'aient la vie. Leur conduite ne laisse rien à désirer et ils ont un véritable intérêt pour les choses de Dieu. La Parole ne leur est pas inconnue, et l'on voit un Joas rappeler même au souverain sacrificateur «le tribut de Moïse, serviteur de l'Eternel, imposé à la congrégation d'Israël pour la tente du témoignage» (2 Chroniques 24: 6). Mais l'heure de leur émancipation spirituelle n'a pas encore sonné, quand depuis longtemps cela aurait dû avoir lieu. Une connaissance et une piété réelles ne remédient pas aux relations directes de l'âme avec le Seigneur. Le chrétien doit les rechercher avant tout. Des milliers d'âmes pieuses restent à l'état d'enfance, dépendant de leurs parents d'abord, plus tard de leurs «conducteurs spirituels», au lieu de dépendre de Dieu et de la Parole. Que le conducteur disparaisse, leur piété disparaît avec lui; qu'il se détourne, leur âme se détourne après lui. Quelque aimables que soient certains traits de cette piété, puissions-nous en être gardés, surtout dans les temps fâcheux que nous traversons. Méditons souvent cette parole de l'apôtre, adressée aux «petits enfants»: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous



connaissent toutes choses» (1 Jean 2: 20, 26, 27). Non pas que l'obéissance aux conducteurs doive faire défaut. Les chrétiens doivent obéir à leurs conducteurs et être soumis, parce qu'ils «veillent sur leurs âmes»; l'apôtre leur recommande aussi de se souvenir des conducteurs qui leur ont «annoncé la parole de Dieu», mais cela n'implique nullement qu'il leur faille être soumis à tous sans discernement, et encore bien moins qu'ils ne doivent pas, pour être gardés, chercher la communion directe et immédiate du Seigneur. Joas, lui, obéissait aux conducteurs indistinctement, qu'ils fussent Jehoïada ou les princes — et ce fut sa ruine.

Les conducteurs peuvent changer et faillir, Christ seul ne change pas: Il est le même, hier, aujourd'hui et éternellement; il est «le grand Berger des brebis». C'est à Lui que nous devons nous attacher. Telle est une des sérieuses instructions que nous offrent le caractère et la carrière de Joas.

Dès le début de son règne, une chose, en apparence secondaire, annonçait déjà le déclin: «Seulement les hauts lieux ne furent pas ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux» (verset 3). Dès le règne de Salomon la présence des hauts lieux était tolérée, non qu'elle fût au début, avant l'érection du temple, une idolâtrie manifeste. Salomon sacrifiait à Dieu sur le principal haut lieu de Gabaon (1 Rois 3: 2-4); mais déjà le peuple, encouragé par l'exemple du roi, y voyait autre chose, et ses pensées superstitieuses ou idolâtres, montaient avec l'encens qu'on y faisait fumer. Par les hauts lieux, Roboam, fils de Salomon, laisse une idolâtrie éhontée s'emparer de son royaume. Dès lors, aucun des rois fidèles de Juda n'avait eu le courage de les abolir. Asa, dont «le cœur fut parfait avec l'Eternel tous les jours», ne les ôte pas (1 Rois 15: 14). Josaphat, qui «marcha dans toute la voie d'Asa, son père, et ne s'en détourna pas, faisant ce qui est droit aux yeux de l'Eternel», les laissa subsister (1 Rois 22: 43, 44). Il n'est pas parlé des hauts lieux à propos d'Abijam, fils de Roboam, de Joram de Juda, et d'Achazia, parce que ces rois impies suivirent la voie des rois d'Israël et commirent de bien pires idolâtries que celle-là. Le même fait, mentionné au sujet de Joas, se renouvelle dans notre livre pour Amatsia, son fils, quoiqu'il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel (14: 3, 4); pour Azaria (ou Ozias), fils d'Amatsia (15: 3, 4); pour Jotham, fils d'Ozias (15: 34, 35); tandis qu'Achaz, fils de Jotham, qui suivit la voie des rois d'Israël, se servit des hauts lieux pour son abominable idolâtrie (16: 3, 4). Avec Ezéchias et la première restauration véritable de Juda, les hauts lieux disparaissent enfin (18: 4). L'impie Manassé, son fils, les rebâtit (21: 3); Ammon, fils de Manassé, suit la voie de son père. Enfin Josias, lors de la seconde restauration, ne se contente pas de les ôter comme le pieux Ezéchias, mais les détruit de fond en comble, les souille et remplit d'ossements les lieux où ils étaient. (23: 8, 13, 14). Cette destruction fut si complète, qu'aucun des mauvais rois qui suivirent n'eut la possibilité de les réédifier. De fait, un seul roi en Juda, Josias, et cela vers la fin de l'histoire du peuple, *a extirpé* définitivement ce mal et ce danger permanent pour le peuple de Dieu. Ces temps de la fin, ces temps de ruine correspondant aux nôtres, nous donnent de tels exemples. Si, comme aux jours de Josias, le témoignage actuel de Dieu a beaucoup moins d'importance et d'étendue aux yeux des hommes, s'ils le considèrent même, selon leur expression, comme une quantité négligeable, il n'en est pas de même aux yeux de Dieu. Le témoignage d'un

Ezéchias ou d'un Josias est enregistré dans son «livre de mémoire», et quand même il ne met qu'une digue momentanée au cours du déclin et un retard à l'exécution du jugement, il fait ressortir le caractère de Dieu dans ce monde et sert de moyen de salut ou d'édification à bien des âmes.

Le premier souci de Joas fut le temple de l'Eternel, le lieu de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Quand il y a un réveil de piété, cet objet négligé acquiert une valeur toute nouvelle. Les enfants de Dieu éprouvent le besoin de se grouper là où il a plu au Seigneur de faire habiter son nom, et de mettre en honneur par leur activité, leur dévouement et toute leur conduite, sa présence au milieu des siens.

«Et Joas dit aux sacrificateurs: Tout l'argent des choses saintes qui est apporté dans la maison de l'Eternel, l'argent de tout homme qui passe par le dénombrement, l'argent des âmes selon l'estimation de chacun, tout argent qu'il monte au coeur de chacun d'apporter dans la maison de l'Eternel, que les sacrificateurs le prennent, chacun de la part des gens de sa connaissance, et qu'ils réparent les brèches de la maison, partout où il se trouvera des brèches» (versets 4, 5).

Comme nous l'avons dit plus haut, on voit ici chez Joas une connaissance exacte de cette loi de l'Eternel qui avait été «mise sur lui» à son couronnement. Bien des sommes devaient être employées, selon l'ordre du roi, à la restauration du sanctuaire. D'abord, «l'argent des choses saintes qui est apporté dans la maison de l'Eternel». Il comprenait tous les cas, mentionnés par Moïse, de dons volontaires et «d'esprit libéral» pour l'édification du sanctuaire (Exode 35: 5, 20-29; Nombres 7). Dans cette catégorie peut entrer l'argent du butin (Nombres 31: 25-54). L'argent du rachat et du dénombrement constituait la seconde catégorie (Exode 30: 11-16; Nombres 3: 44-51). — Enfin, l'argent des âmes selon l'estimation de chacun, consistait en tout don volontaire et qui n'était prescrit par aucune loi ni ordonnance. Cela avait eu lieu à différentes reprises, comme nous le montrent quelques-uns des passages cités. La chose importante pour Joas était de remonter au «tribut de Moïse, serviteur de Dieu, imposé à Israël dans le désert» (2 Chroniques 24: 9), et de ne pas s'écarter de la parole de la loi, quand il s'agissait de remettre en honneur la maison de Dieu et tout ce qui s'y rapportait. Il en est de même de nos jours. Pas plus que pour Joas, il n'est question pour nous de recommencer à bâtir la maison, de refaire une nouvelle Eglise, mais seulement de réparer ses brèches et, pour cela, Dieu ne nous abandonne pas à notre initiative qui ne ferait qu'ajouter aux maux anciens des brèches nouvelles. Nous aussi, nous avons, dans la parole de Dieu, notre tribut de Moïse, l'indication de ce que Dieu attend de nous, et si nos coeurs sont «de bonne volonté», ils ne chercheront qu'une chose, les intérêts de Christ et de la maison de Dieu ici-bas.

Si Joas est à ce moment-là rempli de zèle, il ne le rencontre pas au même degré dans la sacrificature, et même chez le pieux Jehoïada qui en est le chef. Les sacrificateurs emploient à leur usage les dons qu'ils tirent des gens de leur connaissance (versets 7, 8); non pas qu'ils n'eussent droit à vivre de l'autel, mais leurs intérêts primaient dans leur coeur ceux de l'Eternel et de sa maison, et leur conduite le démontrait. Ils vivaient des dons et la maison de Dieu gardait ses brèches. Jehoïada lui-même les laissait faire sans protester. On voit plus bas

(verset 15), que des personnes sans caractère officiel, depuis ceux qui étaient préposés aux travaux jusqu'aux charpentiers et aux maçons, «agissaient fidèlement», bien plus que les sacrificateurs eux-mêmes. Exhortons-nous, d'après l'exemple de ces hommes, à montrer le même cœur à l'ouvrage et «toute bonne fidélité» dans le service qui nous est confié, afin «d'orner en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur».

D'autre part, ceux qui avaient l'argent en main, pour le distribuer aux ouvriers, ne montraient à leur égard aucune défiance, car ils reconnaissaient le désintéressement mis au jour par toute leur conduite. Ainsi régnait une heureuse communion entre tous, et rien ne venait entraver la marche régulière du travail. Un tel résultat se produit toujours quand les intérêts de la maison de Dieu, au lieu d'être relégués au second plan, sont considérés comme la chose capitale.

Malgré cela, les besoins des sacrificateurs n'étaient point oubliés. Certaines sommes (l'argent pour le délit et celui des sacrifices pour le péché) n'étaient point versées dans le coffre placé à l'entrée de la maison de l'Eternel, et restaient affectées à la sacrificature (verset 16); il était ainsi pourvu à tout avec ordre et mesure.

Entre les versets 16 et 17, s'intercale le récit de 2 Chroniques 24: 17-22, c'est-à-dire la chute de Joas, allant jusqu'au meurtre du prophète Zacharie, fils de Jehoïada. Il sera temps de méditer cette triste année finale d'un si beau règne, quand nous en viendrons aux livres des Chroniques; mais elle suffit pour anéantir les fruits du témoignage de Joas.

Hazaël, roi de Syrie, verge de Dieu, monte contre Jérusalem, après s'être emparé de Gath située au pied des montagnes de Juda et qui formait la clef du pays du côté des Philistins. Joas, pour payer sa rançon à Hazaël, lui envoie toutes les choses saintes de la maison de Dieu. Qu'était devenu son beau zèle pour tout ce qui appartenait à l'Eternel? D'après 2 Chroniques 24: 23-27, cela n'empêche pas même Hazaël de faire acte de présence à Jérusalem avec un petit nombre d'hommes, à la honte et à l'opprobre de la grande armée de Joas, sans force, parce qu'il avait abandonné l'Eternel, le Dieu de ses pères. Tous les chefs du peuple qui avaient incité le roi au mal et conspiré contre Zacharie, sont mis à mort, et ainsi s'accomplit la parole prononcée par le prophète mourant: «Que l'Eternel regarde et redemande!» Joas lui-même, laissé par l'ennemi «dans de grandes maladies», est tué par ses serviteurs, un Ammonite et un Moabite, qui conspirent contre lui, instruments inconscients de la justice divine qui vengeait aussi sur le roi le sang du fils de Jehoïada, selon la parole du prophète.

### ***Chapitre 13: 1-9 : Joakhaz, fils de Jéhu, roi d'Israël***

L'Eternel accomplit la promesse faite à Jéhu: «Tes fils, jusqu'à la quatrième génération, seront assis sur le trône d'Israël» (10: 30). Joakhaz succède à son père. Le deuxième livre des Chroniques qui nous donne l'histoire de la famille de David, ne fait aucune mention de Joakhaz, parce qu'il n'y eut pas de rapports entre ce roi et Juda. Quand ces rapports n'existent pas, le livre les passe sous silence. Joakhaz ne se détourne pas plus que son père des péchés de Jéroboam et même l'ashère, idole de la Vénus phénicienne, dont le culte impur avait été inauguré par Achab à Samarie (1 Rois 16: 33), est maintenue dans la capitale d'Israël. Aussi la

verge de Dieu, dans la personne de Hazaël et de Ben-Hadad, son fils, continue à s'abattre sur les dix tribus.

Cependant, quelle miséricorde dans le coeur de Dieu! Il suffit que Joakhaz, sans que son coeur soit aucunement changé, implore l'Eternel pour qu'il réponde, ému par la misère et l'oppression d'Israël. «Et Joakhaz implora l'Eternel, et l'Eternel l'écouta, car il vit l'oppression d'Israël, car le roi de Syrie les opprimait». Il prend en considération le moindre mouvement vers lui d'une âme malheureuse. Dieu est très facile à trouver. Qui pourra dire désormais qu'il l'a recherché en vain, quand l'homme le plus impie, s'il se tourne un instant vers lui, reçoit une réponse? «Et l'Eternel donna à Israël *un sauveur*, et ils sortirent de dessous la main de la Syrie; et les fils d'Israël habitèrent dans leurs tentes comme auparavant» (verset 5). Ce sauveur apparaît, comme nous allons le voir, dans la personne de Joas, fils et successeur de Joakhaz. Le peuple peut enfin jouir de quelque tranquillité. S'il en avait rapporté le bienfait à Dieu, cette bénédiction eût été durable, mais «ils ne se détournèrent point des péchés de la maison de Jéroboam... ils y marchèrent» (verset 6). C'est une remarque constante que le monde jouit volontiers des bienfaits de Dieu, sans se soucier en aucune manière de le servir.

### **Chapitre 13: 10-25 : Joas, roi d'Israël, et Elisée**

Joas, fils de Joakhaz et petit-fils de Jéhu, règne seize ans, les trois premières années en même temps que Joas de Juda, dont le règne dura quarante ans. Non seulement il ne se détourne d'aucun des péchés de Jéroboam, mais «il y marche» (verset 11), la Parole nous indiquant ici qu'il les prend comme règle de conduite. Ces rois d'Israël, qui, l'un après l'autre, suivent le même chemin, ont des motifs bien puissants et faciles à distinguer pour agir ainsi. De fait, leur autorité et la possession du royaume étaient, humainement parlant, liées à un culte qui les séparait du culte de Juda avec le temple et Jérusalem pour centre. Retourner au culte de l'Eternel, c'était abandonner leur domination, se soumettre à la famille de David et renoncer à leurs prérogatives royales. Leurs pensées n'avaient naturellement aucun rapport avec celles de Dieu. Le jugement de l'Eternel avait séparé les dix tribus de la maison de David. Si elles étaient restées fidèles au Seigneur il leur aurait, sans doute, enseigné la manière d'allier son culte avec la privation du temple, mais, bien plutôt, en les séparant pratiquement de Juda, il pouvait les garder en rapport religieux avec le temple de Jérusalem. Cela est d'autant plus frappant dans le cas de Joas d'Israël, que, plus tard, Dieu livra entre ses mains le roi de Juda et Jérusalem. S'il avait eu quelque souci de l'Eternel, l'occasion lui était offerte ainsi de renouer le lien religieux avec le temple de Dieu, rompu par Jéroboam. Plus tard encore, Josias, ce roi fidèle de Juda, nous fournit un autre exemple. Sans prétendre reconquérir la prérogative royale sur Ephraïm, il devint, par son zèle, le restaurateur du culte de l'Eternel parmi ceux qui, des dix tribus, avaient échappé à la captivité (23: 15-20).

Quant à la puissance de Joas d'Israël, elle fut grande; son règne eut de l'importance, et il accomplit beaucoup de choses, mais il vécut sans Dieu, et que reste-t-il de lui? Comme de tant d'autres dominateurs des hommes, il ne reste à son sujet que cette parole: «Celui-ci *était* né là» (Psaumes 87: 4).

Il y eut cependant dans la vie de Joas d'Israël (versets 14-21), un point lumineux, comme dans celle de Joakhaz. Ce dernier, en un temps d'oppression et de misère, implora l'Eternel qui lui répondit. Joas alla visiter Elisée mourant et pleura sur son visage. A ce moment, les circonstances étaient encore aussi difficiles pour lui que pour son père. Hazaël, et après lui son fils Ben-Hadad, faisaient peser lourdement leur joug sur Israël. Le «sauveur d'Israël» n'était pas encore manifesté dans la personne de Joas. La grâce seule de Dieu, pouvait le consacrer à cette oeuvre; mais, en attendant, le prophète, dispensateur de cette grâce, allait mourir. Avec lui disparaissait le dernier moyen de délivrance pour le peuple. Qu'allait devenir Israël sans lui? Le roi gémit, pleure sur le visage d'Elisée, et s'écrie: «Mon père, mon père, char d'Israël, et sa cavalerie!» Se souvenant de la parole du prophète lors de l'enlèvement d'Elie, il exprime ainsi la douleur de le perdre. N'était-il pas digne de monter au ciel comme Elie, lui, Elisée, le prophète de la grâce, qui allait mourir? Le roi témoigne en même temps par ces paroles qu'Elisée a pour lui la valeur qu'Elie avait pour Elisée. Si le seul agent de bénédiction entre Dieu et Israël devait mourir, toute bénédiction était donc perdue pour ce peuple opprimé. Le coeur de Joas se déchire. Sentiment superficiel peut-être, en tout cas bien peu durable, mais qui attire sur ce sectateur idolâtre la sympathie du coeur de Dieu. Il avait promis un sauveur à Israël; Joas sera ce sauveur. S'il n'était pas descendu vers Elisée, toute délivrance eût été empêchée, toute victoire impossible.

Remarquons un fait intéressant: nous avons ici deux histoires de Joas, se terminant chacune par un résumé qui reproduit les mêmes paroles (versets 12, 13 et 14: 15, 16). La première histoire contient le caractère général du roi, la seconde sa victoire sur la Syrie et sur Juda. Entre ces deux divisions, nous trouvons la fin de la carrière d'Elisée, et ce qui a pu faire de ce mauvais roi un instrument de délivrance pour son peuple. C'était la grâce. Dieu la montre partout et aussi longtemps qu'il peut la montrer. La grâce fait ses délices d'une âme où brille un éclair de repentance, ou le simple soupir d'un coeur oppressé; et les moments comptés du prophète sont encore employés à ranimer, fut-ce un instant, par son dernier souffle, la petite étincelle de vie qui reste encore au coeur du roi, ce tison noirci.

Remarquons encore que la parole dite à Elie: «Celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir», ne s'accomplit, et cela prophétiquement, qu'aux derniers moments de la vie du prophète. Il est si peu prophète de jugement qu'il ne l'exerce *qu'en figure*, et ce jugement même n'est autre chose que le salut d'Israël et sa délivrance du joug de la Syrie. Ainsi, comme nous l'avons vu tout le long de son histoire, Elisée ne perd jamais son caractère de grâce, mais pour communiquer la grâce à son peuple il faut qu'il meure, et c'est ce que nous allons trouver dans le passage qui nous occupe.

Si Joas devient un sauveur pour Israël, ce n'est nullement que, par lui-même ou en lui-même, il mérite ce titre. Son coeur n'est pas changé, son impiété demeure, mais Dieu veut bien l'employer comme instrument d'un salut dont la mort de l'homme de Dieu est le point de départ. «Elisée lui dit: Prends un arc et des flèches. Et il prit un arc et des flèches. Et il dit au roi d'Israël: Mets ta main sur l'arc. Et il y mit sa main. Et Elisée mit ses mains sur les mains du roi et dit: Ouvre la fenêtre vers l'orient. Et il l'ouvrit» (versets 15-17). Le roi n'a qu'à suivre

la parole d'Elisée et ne doit avoir aucune initiative; mais, plus encore, ce sont les mains d'Elisée qui dirigent les mains du roi, qui s'identifient avec le jugement de Ben-Hadad, mais en même temps avec le salut que ce jugement opérera pour Israël. Les mains d'Elisée sont celles du sauveur du peuple, sans elles il n'y aurait pas de délivrance. Le prophète est ici le représentant de l'Eternel; il faut qu'il soit prouvé que tout vient de Lui.

«Et Elisée dit: Tire. Et il tira. Et il dit: Une flèche de salut de par l'Eternel, une flèche de salut contre les Syriens; et tu battras les Syriens à Aphek, jusqu'à les détruire» (verset 17). Le roi tire sa flèche vers l'orient; rien ne se fait sans la parole de Dieu. Joas ne peut rien y comprendre, il faut que le prophète lui explique ce dont il s'agit. Il est nécessaire que Joas sache qu'il est un instrument dénué d'action, sans valeur en lui-même, quand Dieu condescend à l'employer.

«Une flèche de salut!» Tel est le plan général. Nous trouvons ensuite le détail de la défaite des Syriens. «Et il dit: Prends les flèches. Et il les prit. Et il dit au roi d'Israël: Frappe contre terre. Et il frappa trois fois et s'arrêta» (verset 18). La destruction de la Syrie dépend du degré de foi, de zèle, de confiance en Dieu que Joas va montrer. Il va être démontré si cet instrument peut devenir par lui-même un moyen de complète délivrance pour Israël. Hélas! quand il s'agit de tirer contre terre, sans que les mains d'Elisée couvrent ses mains, quand en un mot il est laissé à ses propres ressources, le roi frappe trois fois la terre de ses flèches et s'arrête. Devant tant de grâce et de condescendance de la part de Dieu, l'homme se montre non seulement insuffisant, mais incrédule. Auparavant, quand il tirait sa flèche vers l'orient, il ignorait la signification de cet acte et n'était pas responsable de la savoir. Dieu la lui explique. Maintenant qu'il peut la comprendre en tirant ses flèches contre terre, il s'arrête. La colère de l'homme de Dieu, la colère de Dieu, s'embrase contre lui: Je voulais délivrer entièrement ce peuple; cela dépendait de toi, et tu ne l'as pas voulu! Tu ne battras l'ennemi que trois fois.

Comme la fin d'Elie, celle d'Elisée nous parle de Christ. C'est auprès d'un Christ mourant que nous trouvons la grâce et la délivrance. Il suffit d'un soupir vers lui, pour être libéré de l'ennemi qui nous oppresse. Ce salut est offert au plus misérable, au plus indigne, qui peut devenir ainsi un instrument de délivrance pour d'autres. Quel honneur et quel privilège! Mais l'incrédulité naturelle du cœur paralyse l'action de l'Esprit et réduit à néant tout le bon vouloir de Dieu envers l'homme. Tant que nous nous laissons diriger par la Parole pour chaque mouvement que nous avons à faire (ce récit en est la confirmation évidente), le succès nous est assuré; dès que la moindre chose est laissée à notre responsabilité, nous nous arrêtons en chemin et contrecarrons ainsi les desseins de grâce du Seigneur.

La scène qui suit (versets 20, 21), est tout aussi frappante que celle que nous venons de considérer. L'histoire d'Elisée ne se clôt pas sur la colère du prophète, mais se termine dans la mort pour lui-même et en résurrection pour d'autres. Pendant sa vie, Elisée, comme Elie son maître, avait rendu la vie à un mort, et ce fait qui, à lui seul, prouvait la présence de Dieu dans un homme au milieu d'Israël, ce fait qui plus tard caractérisa le Fils de Dieu au tombeau de Lazare, était parvenu même aux oreilles du roi. Mais une scène autrement merveilleuse que la résurrection du fils de la Sunamite, se présente à nous maintenant. C'est dans sa mort

qu'Elisée devient le moyen de vie pour un mort. Il était réservé à un autre, et à Lui seul, de sortir du tombeau par la puissance de vie qui était en Lui et d'être déclaré Fils de Dieu en puissance, Fils du Dieu vivant, par sa propre résurrection. Ici, c'est dans la mort du prophète, en touchant les os d'Elisée, qu'un mort trouve la vie. La chose fut encore bien plus réelle, même matériellement, lors de la mort de notre bien-aimé Sauveur. Ce fut à sa mort, quand il eut rendu l'esprit, que les corps des saints endormis ressuscitèrent pour entrer ensuite dans la sainte ville. Au point de vue moral et spirituel, c'est en entrant, par la foi, en contact avec un Christ mort que nous avons la vie éternelle et la résurrection au dernier jour (Jean 6: 54). Dans sa mort, le pouvoir de la mort est vaincu pour nous, et la puissance de Celui qui détenait ce pouvoir, brisée. Celui qui ne pouvait pas ne pas vouloir mourir, meurt pour donner la vie.

N'oublions pas toutefois le caractère prophétique de cette scène. La fin du dernier grand prophète d'Israël, du héraut de la grâce, n'est pas avec les chars et la cavalerie qui le transportent dans le ciel; elle est dans le sépulcre. «Elisée mourut et on l'enterra». Après sa mort, l'oppression de l'ennemi se montre par les incursions de Moab sur le territoire d'Israël. Ce pauvre peuple n'a pas même le loisir d'enterrer ses morts, mais le sépulcre d'Elisée se trouve là, à point nommé, pour y déposer le cadavre, et du moment que ce dernier type d'Israël, couché parmi les morts, entre en contact réel avec le prophète mort, du moment qu'il «va toucher les os d'Elisée, il reprend vie et se lève sur ses pieds» (verset 21). Il en sera de même d'Israël aux derniers jours; il retrouvera sa vie nationale et sortira de parmi les morts, du moment qu'il entrera en rapport avec Celui qu'il a percé et qu'il croira en Lui. Ce sera un dernier miracle de grâce opéré pour ce peuple, alors qu'il sera prouvé que l'état de la nation est sans ressource et désespéré. L'histoire d'Elisée se termine ici.

Aux versets 22-25, la parole du prophète à Joas s'accomplit. Hazaël avait enlevé à Joakhaz les villes d'Israël; Joas les reconquiert sur Ben-Hadad, fils d'Hazaël, et «Joas le battit trois fois».

#### ***Chapitre 14: 1-22 : Joas, roi d'Israël, Amatsia, roi de Juda***

Amatsia, fils de Joas de Juda, commença à régner la deuxième année de Joas, roi d'Israël. Il régna quinze ans en même temps que ce roi, vingt-neuf ans en tout, à Jérusalem. A cette occasion, remarquons, dans l'histoire des rois, le rôle des mères sur la conduite de leurs enfants. Quand ces mères sont originaires de Juda et de Jérusalem, il est rare de voir leurs fils suivre le culte des faux dieux. Seuls les quatre derniers rois de Juda, appartenant à l'entière décadence, échappent à l'influence de leurs mères, issues de la même tribu, et englobées, pour ainsi dire, elles-mêmes dans l'apostasie. Il est dit de ces rois, qu'ils «firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel selon tout ce que leurs pères (ou aussi leur père) avaient fait». Au reste, nous reviendrons plus tard sur cette remarque.

Joas de Juda avait pour mère Tsibia, de Beër-Shéba; Amatsia, fils de Joas, avait pour mère Jehoaddan, de Jérusalem. Nous en rencontrerons d'autres exemples. Par contre, l'influence des mères ou femmes idolâtres, fut pernicieux pour les rois.

Joram de Juda avait pour femme Athalie, fille d'Achab (8: 18); Achazia était fils d'Athalie (8: 26). Cette remarque est propre à faire comprendre aux mères chrétiennes leur

responsabilité, et doit les engager à élever leurs fils dans la crainte du Seigneur; elle montre, d'autre part, que l'alliance d'un chef de famille chrétien avec une femme du monde est moralement désastreuse pour les enfants issus de cette union.

«Amatsia fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, non pas toutefois comme David son père; il fit selon tout ce que son père Joas avait fait» (verset 3). Pour régler sa conduite, Amatsia aurait dû remonter à l'origine de la royauté et à la conduite de David, roi selon le coeur de Dieu. Sans doute, David avait manqué gravement dans sa vie et dut subir, de ce fait, une discipline sévère; mais le coeur de David fut toujours intègre quand il s'agissait du service de l'Eternel et du trône de Dieu au milieu de son peuple. Amatsia suivit les traces de Joas, son père, dont la vie se divisa, comme nous l'avons vu, en deux périodes bien distinctes, l'une de vraie piété, l'autre d'un déclin d'autant plus marqué, que ses débuts avaient été plus brillants.

Cependant, ses débuts eux-mêmes ne dénotaient pas un coeur voué sans restriction au service de l'Eternel. Il suffit d'une paille dans une pièce de fonte pour en provoquer la rupture quand l'occasion s'en présente. Cette paille était le maintien des hauts lieux. Nous en avons déjà parlé, et nous y revenons pour noter que, sauf deux exceptions déjà mentionnées, ce mot: «Seulement, les hauts lieux ne furent pas ôtés», accompagne, comme un refrain, l'histoire des rois fidèles de Juda, tandis qu'un autre refrain: «Il marcha selon les péchés de Jéroboam, fils de Nebath, par lesquels il avait fait pécher Israël», désigne les rois d'Israël. Ceux-ci réglaient leur conduite religieuse sur celle du chef de leur maison royale qui était idolâtre. Les rois de Juda, au lieu de se régler sur David, leur père, se contentèrent généralement de chercher leur point de départ dans le règne de Salomon, qui n'avait pas aboli les hauts lieux. Or, il est toujours très dangereux de s'accommoder d'un régime qui, même en se targuant d'une haute antiquité, ne va pas chercher la pensée de Dieu à sa source. Cette histoire est aussi celle de l'Eglise responsable. Au lieu de rattacher son témoignage à «ce qui était au commencement», elle a pris son point de départ dans les coutumes, les traditions, les principes qui la caractérisaient, alors qu'elle était déjà sur le déclin. Joas, tolérait que le peuple fit fumer l'encens sur les hauts lieux; lui-même, sans doute, ne participait pas à ces coutumes idolâtres, mais il n'en était pas moins coupable. Tolérer le mal chez le peuple que Dieu lui avait confié, équivalait à le commettre lui-même.

Un second point est à la louange d'Amatsia: «Quand la royauté fut affermie dans sa main, il fit mourir ses serviteurs qui avaient frappé le roi son père» (verset 5). Il ne laissa pas le mal impuni dans la sphère de sa responsabilité. Au moins sous ce rapport, il comprit, comme Salomon à son avènement que tolérer le mal et le crime, c'est s'en rendre solidaire. Cette question de la solidarité est bien peu comprise aujourd'hui. Il semble à la plupart des chrétiens qu'ils ne sont pas coupables en tolérant le mal, dans le milieu auquel ils appartiennent, et que leur responsabilité est à couvert s'ils s'en abstiennent personnellement. Grave erreur qui, tôt ou tard, porte ses tristes fruits! «La sainteté appartient à la maison de Dieu», non pas seulement au chrétien individuellement. La ruine et l'apostasie finale de la chrétienté ont une grande part dans la méconnaissance de cette vérité. En cela, du moins, Amatsia fut fidèle et fit un peu contrepoids à son manque de vigilance au sujet des hauts lieux.



«Mais», est-il ajouté, «les fils de ceux qui l'avaient frappé, il ne les mit pas à mort, selon ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, où l'Eternel a commandé, disant: Les pères ne seront pas mis à mort pour les fils, et les fils ne seront pas mis à mort pour les pères, mais chacun sera mis à mort pour son péché» (verset 6). Là encore, Amatsia montra un respect intelligent pour la parole de Dieu. Ce commandement de l'Eternel avait été donné en Deutéronome 24: 16, et Amatsia se dirigeait d'après lui, avec le coeur obéissant exigé de tous ceux qui entendent ou lisent sa Parole.

Entre le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> verset, nous avons une lacune intentionnelle comblée par 2 Chroniques 25: 5-16. Nous suivrons ici notre habitude de n'empiéter qu'en passant sur ce que ce dernier livre nous présente, car la Parole fait ressortir par cette omission, le péché des rois d'Israël, en lui opposant ce qu'il y avait de juste et de pieux dans la conduite des rois de Juda. Cependant, le récit des Chroniques nous fait comprendre l'événement relaté dans les versets 7-14 de notre chapitre. Amatsia, disposé un moment à employer les troupes d'Israël qu'il prend à sa solde, pour combattre Edom, et averti par un prophète que «Dieu n'est pas avec Israël», renonce à son projet qui avait déjà reçu une demi-exécution, et renvoie ce contingent dans ses foyers. Il entreprend avec sa seule armée, en s'appuyant sur l'Eternel, la campagne contre Edom et remporte une victoire éclatante. Les troupes congédiées d'Israël tombent sur les villes de Juda, frappent trois mille hommes et emportent un grand butin, mais, comme le prophète l'avait dit à Amatsia, il appartenait à l'Eternel de lui donner beaucoup plus que la solde payée aux hommes d'Ephraïm, et s'il devait encourir en quelque mesure la conséquence de son infidélité, en les enrôlant sans avoir consulté l'Eternel, il pouvait compter d'autre part sur la bénédiction qui suit l'obéissance.

Cette calamité, assombrissant sa victoire sur Edom, ne pousse pas le roi vers l'Eternel. Même sa victoire devient pour lui une occasion de chute. Il apporte, en Juda, les dieux des Edomites et se prosterne devant eux, sans écouter les remontrances d'un nouveau prophète.

Blessé dans son orgueil de roi victorieux, outré par l'humiliation que lui ont infligée les troupes d'Ephraïm, Amatsia va provoquer Joas, fils de Joakhaz, roi d'Israël. Il se heurte à un orgueil encore plus hautain que le sien. Joakhaz lui répond par une parabole transparente: Joram de Juda, l'épine du Liban, mari d'Athalie, fille d'Achab, avait envoyé vers Joram d'Israël, le cèdre du Liban, lui demandant une femme de la maison d'Achab pour son fils Achazia. Jéhu, une bête des champs qui est au Liban, avait foulé Achazia, le roi de Juda. Or, maintenant son successeur, au lieu de s'humilier, se glorifiait de sa victoire sur Edom! On voit percer ici l'irritation de Joakhaz, voyant ses forces militaires méprisées, tandis que Juda seul suffisait pour conquérir Edom.

Amatsia n'écoute pas cet avertissement, et «cela venait de la part de Dieu», nous disent les Chroniques (2 Chroniques 25: 20), «afin de livrer Juda en la main de ses ennemis, parce qu'il avait recherché les dieux d'Edom». Juda est battu, Amatsia fait prisonnier, Jérusalem démantelée, tous les trésors du roi et du temple enlevés comme butin, avec des otages (versets 12-14). Amatsia rencontre son Dieu qu'il avait fait profession de servir et d'honorer, comme un feu consumant, du moment qu'il l'abandonne pour servir d'autres dieux.

Cette même infidélité est cause de la mort tragique d'Amatsia. Notre chapitre raconte simplement qu'on fit une conspiration contre lui à Jérusalem, qu'il s'enfuit à Lakis, qu'on envoya après lui pour le mettre à mort, et qu'on le transporta sur des chevaux pour l'enterrer auprès de ses pères dans la ville de David; mais les Chroniques nous donnent la raison solennelle de ce drame: «Depuis le temps où Amatsia se fut détourné de l'Eternel», cette conspiration eut lieu contre lui.

Dans l'intervalle (versets 15, 16), Joas d'Israël, fils de Joakhaz, était mort, en sorte qu'Amatsia vécut encore quinze ans après son vainqueur. Son fils Azaria lui succéda. Il recouvra Elath pour Juda et la bâtit. Cette ville qui avait été autrefois, avec tout le territoire d'Edom auquel elle appartenait, sous la domination de David (2 Samuel 8: 14), avait fait partie du domaine de Salomon, important débouché pour sa puissance maritime, car elle se trouvait non loin d'Etsion-Guéber, sur le bord de la mer Rouge (1 Rois 9: 26; 2 Chroniques 8: 17). Après Azaria, elle ne resta pas longtemps entre les mains de Juda. Soixante-huit ans plus tard, Retsin, roi de Syrie, la recouvra (16: 6).

### **Chapitre 14: 23-29 : Jéroboam II, roi d'Israël**

Jéroboam, roi d'Israël, troisième successeur de Jéhu, succède à Joas, son père. «Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébeth, par lesquels il avait fait pécher Israël» (verset 24). Et cependant son règne eut une durée de 41 ans! On pourrait croire, et nous en avons plusieurs exemples dans cette histoire, que Dieu retranche toujours promptement les rois dont la conduite l'a déshonoré. Tel est le cas de Zacharie, fils de ce même Jéroboam (15: 8), mais il n'en est point de même ici. Dieu a des voies variées, qu'il sait mettre d'accord avec sa longue patience et sa miséricorde. Sa pitié pour l'état d'oppression d'Israël dirige ses voies quant au règne de Jéroboam. «L'Eternel vit que l'affliction d'Israël était très amère, et qu'il n'y avait plus personne, homme lié ou homme libre, et qu'il n'y avait personne qui secourût Israël; et l'Eternel n'avait pas dit qu'il effacerait le nom d'Israël de dessous les cieux; et il les *sauva* par la main de Jéroboam, fils de Joas» (versets 26, 27). Dieu suscite à ce peuple un sauveur dans la personne de ce roi qui avait encouru son déplaisir, comme il l'avait fait précédemment par la main de Joas, son père (13: 5). «Il rétablit la frontière d'Israël, depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine» (verset 25).

Autrefois le territoire de Hamath, principale cité de la Syrie supérieure, appartenait à Salomon (2 Chroniques 8: 3). La victoire de Jéroboam restitue à Israël «l'entrée de Hamath», position stratégique très importante. La ville même de Hamath ne semble pas avoir fait partie de cette conquête, mais la frontière d'Israël est rétablie depuis l'entrée de Hamath, jusqu'à la mer Salée qui est la mer Morte (Cf. Josué 3: 16). Cette prise de possession agrandit le territoire d'Israël aux dépens de celui de Juda, car une partie de Damas et de Hamath avait appartenu jadis à ce dernier (verset 28).

Jonas le prophète, fils d'Amitthai, avait annoncé d'avance cet événement (verset 25). Jonas est le premier prophète *au sujet* duquel nous possédions un écrit prophétique. Notre

passage nous le fait connaître comme prophète d'Israël. Sa prophétie ne nous a pas été conservée; elle parlait d'un événement particulier qui n'avait pas une portée durable. Il en est fait mention *dans* l'Ecriture, mais elle n'est pas, selon la parole de 2 Pierre 1: 20, une «prophétie *de* l'Ecriture». Cette dernière ne s'interprète jamais par les événements prochains auxquels elle fait allusion. Jonas nous est présenté dans ce passage comme un prophète de grâce et de délivrance momentanée pour Israël.

Quelques mots suffiront pour caractériser le livre qui parle de lui. Jonas, représentant le peuple qui se glorifie de sa justice légale, se révolte contre l'Eternel qui veut l'envoyer vers les gentils. Il est momentanément jeté à la mer par les nations dont le vaisseau peut voguer en paix sur l'océan apaisé. Au bout de trois jours, le prophète, représentant le Messie qui prend la place d'Israël infidèle, ressuscite, et le nouvel Israël annonce aux gentils le jugement et la grâce qui suit leur repentance. Il est alors éclairé sur les desseins miséricordieux de l'Eternel.

A part son sens prophétique qui ne doit pas nous arrêter ici, la prédication de Jonas contre Ninive a une importance historique pour le cours des événements qui se déroulent dans cette partie du livre des Rois. Elle nous montre le rôle considérable du royaume assyrien à cette époque, royaume qui allait entrer en conflit avec celui d'Israël, pour accomplir les jugements de Dieu.

Le prophète Amos, qui prophétisait à la même époque, annonce à la maison d'Israël que la conquête de Jéroboam n'aurait pas de durée. L'Assyrien devait la reprendre: «Car voici, maison d'Israël, dit l'Eternel, le Dieu des armées, je suscite contre vous une nation, et ils vous opprimeront depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la rivière de la plaine» (Amos 6: 14). Moins de cent ans plus tard, cette prophétie se réalisa sous Ezéchias (2 Rois 18: 34; 19: 13). Jéroboam avait «éloigné le mauvais jour» (Amos 6: 3), en reconquérant la frontière d'Israël jusqu'à «Hamath la grande» (Amos 6: 1, 2), et à la mer de la plaine, et voici, dit Amos, que le mauvais jour lui-même était près de paraître. A la veille de la ruine, le prince se reposait, ne pensant qu'à ses aises (6: 4), et voici que Hamath même, et Gath (reconquise par Osias, 2 Chroniques 26: 6), et Calné, et la Babylonie allaient tomber aux mains de l'Assyrien! La maison de Jéroboam menaçait ruine, sous le jugement de l'Eternel qui «ne passerait plus par-dessus son peuple» et ferait tomber le jugement sur lui, de haut en bas, jusque dans ses fondements! (Amos 7: 7-9).

Il est remarquable qu'Osée, prophétisant sous les règnes d'Ozias, de Jotham, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda, ne mentionne que Jéroboam, roi d'Israël, et passe sous silence tous ses successeurs sous lesquels il a également prophétisé (Osée 1: 1). Leur histoire semble s'arrêter pour lui à Jéroboam, bien que Zacharie, fils de ce dernier, représentât la quatrième génération accordée par l'Eternel à la maison de Jéhu (2 Rois 10: 30). Mais Zacharie, dernier anneau de cette chaîne, est, de fait, déjà rejeté. Il ne règne que six mois, et Dieu se détourne de lui et de ses successeurs, selon sa parole: «Je ne passerai plus par-dessus lui» (Amos 7: 9; 8: 2). Et selon ce que dit Osée: «Ils ont fait des rois, mais non de par moi» (Osée 8: 4).

Amos nous donne quelques détails sur la fin du règne de Jéroboam II (Amos 7: 10-17). Amatsia, sacrificateur du veau de Béthel, avertit le roi qu'Amos prophétise contre Israël, ajoutant, ce qui était un mensonge, qu'il avait annoncé la mort violente du roi. Par cette calomnie, Amatsia cherche à se débarrasser du prophète et à le renvoyer en Juda, car il lui fait concurrence à Béthel, «le sanctuaire du roi et la maison du royaume». (Béthel, «la maison de Dieu», était complètement oubliée). Le vrai témoin de Dieu gêne Amatsia qui tient à sa sacrificature usurpée et à sa position officielle. Amos lui répond: «Je n'étais pas prophète, et je n'étais pas fils de prophète; mais je gardais le bétail, et je cueillais le fruit des sycomores; et l'Eternel me prit quand je suivais le menu bétail, et l'Eternel me dit: Va, prophétise à mon peuple Israël» (versets 14, 15). Amos ne dépendait point d'une école de prophètes, mais directement de Dieu, et n'était pas de la race sacerdotale. C'est ainsi que le Christ s'exprime plus tard dans le prophète Zacharie (13: 5). Le Saint Esprit avait choisi Amos d'entre les bergers de Thekoa (1: 1), d'auprès des brebis, comme il avait jadis choisi David son oint. L'Eternel lui avait dit: «Va», et il était allé. Nous avons en Amos comme l'exemple d'un ministère qui se rattache directement à celui de Christ, et comme un avant-goût de ce que sera, ou plutôt devrait être, plus tard le ministère chrétien tout entier. Maintenant le prophète prend directement à partie le faux ministère et ses fausses prétentions. «C'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel: Ta femme se prostituera dans la ville, et tes fils et tes filles tomberont par l'épée, et ta terre sera partagée au cordeau, et tu mourras dans une terre impure, et Israël sera certainement transporté de dessus sa terre» (verset 17).

Un jugement terrible devait tomber sur ces hommes officiels au service du monde et de ses faux dieux qu'ils baptisaient du nom de l'Eternel; quant à Israël, il devait être *certainement* transporté. Il n'y avait désormais plus de repentance à son égard dans le coeur de Dieu. Le temps était arrivé; il était trop tard, comme il est dit en Apocalypse 22: 11: «Que celui qui est injuste commette encore l'injustice, et que celui qui est souillé se souille encore!» Juda devait être encore épargné pour un temps, et Dieu voulait y produire des réveils jusqu'à ce que l'heure prédite par Jérémie eût aussi sonné pour Juda.

### **Chapitre 15: 1-7 : Azaria ou Ozias, roi de Juda**

2 Chroniques 26 nous donne l'histoire détaillée d'Azaria ou Ozias, qui succéda à Amatsia, son père. Sa mère était de Jérusalem. Son règne fut long et commença quand il était encore fort jeune. «Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce qu'avait fait Amatsia, son père; seulement», ajoute le récit, «les hauts lieux ne furent pas ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux». Toujours le refrain habituel pour Juda, comme pour les veaux de Jéroboam. Le prophète Michée fait allusion à ces deux caractères pour expliquer le jugement de Dieu sur son peuple. «Tout cela», dit-il, «à cause de la transgression de Jacob et à cause des péchés de la maison d'Israël! De qui est la transgression de Jacob? N'est-ce pas de Samarie? Et de qui les hauts lieux de Juda? N'est-ce pas de Jérusalem?» (Michée 1: 5).

Notre récit du règne d'Ozias offre la même lacune que nous avons déjà constatée au sujet d'Amatsia. Comme l'idolâtrie de ce dernier, le péché d'Ozias, rapporté en 2 Chroniques 26, est

passé sous silence. Nous l'avons dit plus haut, la raison en est évidente. Il s'agit de faire ressortir, sans l'affaiblir par le récit de leurs fautes et de leurs inconséquences, la piété des rois de Juda, contrastant avec l'impiété et l'idolâtrie de ceux d'Israël, qui criaient vengeance à l'Eternel. Ici, nous trouvons seulement: «L'Eternel frappa le roi, et il fut lépreux jusqu'au jour de sa mort, et il habita dans une maison d'isolement» (verset 5), sans que la cause de ce jugement soit mentionnée.

De fait, Ozias, béni au commencement pour sa fidélité, mais enorgueilli par les énormes succès de sa carrière, avait cru pouvoir usurper la place du souverain sacrificateur en offrant lui-même l'encens sur l'autel d'or. Cet acte pouvait rappeler de loin la révolte du lévite Coré, voulant se substituer à Aaron; cependant, chez Ozias, le mal avait un autre caractère. L'idée de sa dignité, de son importance considérable comme roi, le conduisit, lui, pouvoir civil, à usurper l'autorité religieuse. Ce péché forme un des nombreux éléments de la chrétienté actuelle. L'Eternel juge Ozias en le frappant de lèpre. Il est chassé du temple par les sacrificateurs et reste jusqu'à sa mort exclu de la communauté d'Israël. Cette autorité, dont il était si fier et dont il n'avait pas su rapporter l'honneur à l'Eternel, lui est ôtée et confiée à son fils Jotham, bien des années avant sa mort. Il était impossible de tolérer les prétentions charnelles, souillure terrible, quand on les portait dans la maison de Dieu, et Ozias meurt, séparé des bénédictions de cette maison, pour avoir méconnu la dignité de la souveraine sacrificature (type de celle de Christ), que l'Eternel y avait établie.

### **Chapitre 15: 8-12 : Zacharie, roi d'Israël**

Nous n'entrerons pas dans les difficultés chronologiques soulevées à propos de la date d'accession au trône, de Zacharie, fils de Jéroboam II, notre but n'étant pas de répondre ici aux attaques de l'incrédulité. Lorsque des difficultés sont soulevées par la raison humaine, la sagesse consiste à s'attendre à Dieu pour les résoudre, si la lumière nécessaire nous manque. Notre dépendance de Lui est ainsi mise à l'épreuve, et nous pouvons être certains qu'en temps utile nous recevrons la réponse. Combien de fois les chrétiens soumis humblement à la Parole, n'en ont-ils pas fait l'expérience?

Zacharie, dernier roi de la descendance de Jéhu, ne règne à Samarie que six mois. «Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, selon ce que ses pères avaient fait: il ne se détourna pas des péchés de Jéroboam, fils de Nebath, par lesquels il avait fait pécher Israël». Si, comme nous l'avons vu, les rois pieux de Juda manquaient d'énergie pour abolir les hauts lieux — et combien la négligence de Salomon à cet égard avait porté de fruits funestes parmi ses successeurs, habitués à se conformer aux habitudes *tolérées* par le glorieux chef de la dynastie — ceux d'Israël, par contre, avaient marché résolument dans les coutumes *instituées* par Jéroboam I. Les exemples ne manquent pas, dans le christianisme actuel, pour caractériser ces deux tendances. Du moment que, ne remontant pas à la source pure de la parole de Dieu, la chrétienté protestante a accepté, *en même temps* que les vérités scripturaires proclamées par les réformateurs, certains dogmes antiscrituraires qu'ils n'avaient pas abandonnés, tout était déjà voué d'avance à une prompt ruine. Du moment que, marchant dans la religion semi-idolâtre des évêques de Rome ou de l'Orient, le catholicisme a abandonné la parole de

Dieu pour lui substituer ses fables, le jugement doit l'atteindre. Il est prononcé et tombera dans un avenir rapproché sur la grande prostituée.

Ici, s'ouvre la période finale d'usurpations et de meurtres qui précède la transportation des dix tribus et dont Osée, le prophète d'Israël, a dit: «Ils sont tous ardents comme un four, et ils dévorent leurs juges: tous leurs rois sont tombés; nul d'entre eux ne m'invoque» (Osée 7: 7). Le coeur du prophète, dans sa lamentation prolongée, trahit son angoisse à l'égard d'Israël. La période était arrivée où Dieu «visiterait le sang de Jizreël sur la maison de Jéhu, et ferait cesser le royaume de la maison d'Israël» (Osée 1: 4). L'Eternel s'était tu sur le sang versé par Jéhu à Jizreël; il n'en avait parlé à personne, non, pas même au coupable Jéhu. Il aurait pu sembler, au contraire, quand Dieu lui disait: «Tu as bien exécuté ce qui était droit à mes yeux» (10: 30), et je t'en récompenserai, qu'il approuvait tout ce que Jéhu avait fait. Loin de là. Si le Seigneur le suscitait pour un jugement et l'approuvait en cela, le moment était arrivé où la ruse charnelle, la violence furieuse du roi, devaient trouver leur châtement. La parole de l'Eternel: «Tes fils seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération» (verset 12), s'était accomplie en récompense, et maintenant sa parole s'accomplissait en rétribution et en juste jugement. Quel Dieu que le nôtre! Qui peut comme Lui, peser dans une même balance les actes qu'il approuve ou condamne, les récompenser et les punir, en les rétribuant selon les voies de son juste gouvernement?

### **Chapitre 15: 13-22 : Shallum et Menahem, rois d'Israël**

Shallum conspire contre Zacharie, le tue, et règne à sa place. Son forfait ne lui profite guère, car, au bout d'un mois, il tombe sous les coups de Menahem. On touche à la cause de toutes ces violences: chacun veut usurper le pouvoir à son profit. Leur conscience n'élevant plus la voix, les pécheurs sont livrés à tous les instincts de leur mauvaise nature.

La ville de Thiphsakh n'ayant pas voulu ouvrir ses portes à Menahem, il la traite avec la dernière cruauté. Il réussit à se maintenir dix ans sur le trône. Il fait ce qui est mauvais, marchant dans les péchés de Jéroboam tous ses jours. Sous son règne, *l'Assyrien* paraît enfin sur la scène: «Pul, roi d'Assyrie vint contre le pays» (verset 19). Il est le premier roi d'Assyrie dont le nom soit mentionné dans l'histoire biblique. Ce personnage a donné lieu à beaucoup de contestations parmi les critiques qui semblent s'accorder maintenant à le considérer comme identique à Tiglath-Piléser, l'un des plus grands et des mieux connus parmi les monarques assyriens (15: 29; 16: 7, etc.). En nous tenant simplement à la lettre de l'Ecriture, nous serions plutôt conduits à voir en Pul, roi d'Assyrie, un personnage distinct, selon ce qui nous est dit en 1 Chroniques 5: 26: «Et le Dieu d'Israël réveilla l'esprit de Pul, roi d'Assyrie, et l'esprit de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, et il transporta les Rubénites, et les Gadites, et la demi-tribu de Manassé». La transportation des tribus d'au delà du Jourdain est attribuée, au verset 29 de notre chapitre, à Tiglath-Piléser, tandis que Pul nous est présenté, au verset 19, comme venant contre Israël, mais amené par un immense tribut d'argent (environ 12 millions 500 mille francs de notre monnaie) à devenir le protecteur du roi d'Israël en «affermissant dans sa main le royaume» fort ébranlé. Ce Pul, on ne l'a pas assez remarqué, «s'en retourne et ne reste pas dans le pays» (verset 20), ce qui n'est point le cas de son successeur. Il est vrai que

les documents humains sont silencieux à son égard, et le resteront peut-être toujours, mais nous avons la parole de Dieu comme guide, et notre sauvegarde est de la recevoir simplement, telle que Dieu nous l'a donnée. Osée mentionne le fait qui nous occupe: «Ephraïm s'en est allé en Assyrie et a envoyé vers le roi Jareb; mais lui n'a pu vous guérir et ne vous a pas ôté votre plaie» (Osée 5: 13). Ce roi Jareb peut bien n'être autre chose que Pul (\*). Son nom signifie: celui qui conteste, allusion sans doute à la puissance combative de l'Assyrie, qu'Israël pensait apaiser et se rendre propice par des présents. «L'habitant de Samarie a peur pour le veau de Beth-Aven; car son peuple mènera deuil sur lui, et ses Camarim (sacrificateurs idolâtres) trembleront à cause de lui, pour sa gloire, car elle a été transportée d'auprès de lui; on le porte à l'Assyrie, comme présent au roi Jareb» (Osée 10: 5). Même un des veaux de Jéroboam avait été porté en Assyrie comme présent au roi! Et le même prophète ajoute en un autre endroit: «Ils sont montés vers l'Assyrien: un âne sauvage se tient isolé. Ephraïm a fait des présents à des amants» (8: 9). Mais quelle honte pour Israël! Son dieu donné à l'ennemi de sa race comme un cadeau vulgaire! Cela aussi était de par l'Eternel.

(\*) Peut-être aussi Shalmanésér. Dans ce cas, le veau de Béthel aurait été envoyé à ce dernier par Osée. Beth-Aven (Osée 4: 15; 5: 6) signifie: maison d'iniquité, remplaçant Béthel, la maison de Dieu.

A quoi servaient, en fin de compte, toute cette politique et ces recherches d'alliances et de protection qui tantôt se tournaient vers l'Assyrie, tantôt vers l'Egypte? Ont-elles retardé d'un instant le jugement décrété? Et n'en est-il pas de même de nos jours? Les garanties que les nations cherchent à se procurer les unes contre les autres, disparaîtront comme une paille emportée par le vent, quand «l'Agneau immolé» se sera avancé pour prendre le livre des conseils et des voies de Dieu envers le monde et lui donner son exécution.

### ***Chapitre 15: 23-31 : Pekakhia et Pékakh, rois d'Israël***

Menahem n'étant pas mort de mort violente, son fils Pekakhia règne à sa place. La justice rétributive de Dieu ne s'exerce pas envers Menahem et son cas, comme un certain nombre d'autres dans cette histoire, nous enseigne que le gouvernement terrestre de Dieu n'est pas la mesure de sa justice, ni la pleine rétribution des voies de l'homme. C'était l'erreur des amis de Job, contre laquelle Elihu s'éleva avec colère. Pendant ses deux ans de règne, Pekakhia persévère comme tous ses prédécesseurs dans les péchés de Jéroboam, fils de Nébath. Notons ici, ce qui est répété si souvent dans les chapitres précédents, que par les péchés de ses rois, «Israël avait été conduit à pécher». Le péché individuel est considérablement aggravé quand il devient une pierre d'achoppement pour d'autres, et ses résultats sont comptés à ceux qui entraînent les ignorants et les mal affermis dans la voie de leur propre désobéissance.

Pekakh, fils de Remalia, aidé dans sa conspiration par les fils des Galaadites, met à mort Pekakhia, ainsi que deux de ses compagnons. Il règne vingt ans à Samarie et suit, à l'égard de l'Eternel, la voie des rois d'Israël. Les conséquences de son règne sont résumées au verset 29: L'Assyrien Tiglath-Piléser monte contre lui et transporte les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé, tout le peuple établi au delà du Jourdain, «les emmenant à Khalakh, et à Khabor, et à Hara, et au fleuve de Gozan, où ils sont jusqu'à ce jour» (1 Chroniques 5: 26). Le

démembrement du royaume d'Ephraïm commence par les tribus qui, en vue de leurs convenances, avaient choisi leur portion en deçà du Jourdain.

Il en est toujours ainsi. Les chrétiens qui n'entrent pas résolument et sans porter leurs regards en arrière, sur un terrain où, comme le Jourdain, la mort de Christ établit une barrière infranchissable entre eux et le monde, ces chrétiens sont les premiers en butte aux assauts de l'ennemi et deviennent de pauvres captifs du monde, avec lequel, malgré une foi réelle, ils n'avaient pas consenti à rompre entièrement. Ainsi commence à s'opérer le démembrement du royaume d'Israël qui deviendra complet sous le règne d'Osée. Nous reviendrons à Pékakh, au chapitre suivant, mais auparavant nous trouvons la mention du règne de Jotham.

### ***Chapitre 15: 32-38 : Jotham, roi de Juda***

Ce fils d'Ozias commence son règne la deuxième année de Pékakh (cf. 2 Chroniques 27: 1-9), et règne seize ans à Jérusalem. Sa mère Jerusha, fille de Tsadok, était probablement de race sacerdotale. Avec elle nous continuons à constater le rôle béni des mères des rois de Juda. Rien de semblable pour les rois d'Israël. Mais «le peuple se corrompait encore» (2 Chroniques 27: 2) à cause du manque de décision de ces rois pieux, qui n'osaient attaquer l'idolâtrie à sa racine. Le récit des Chroniques nous apprend que Jotham «devint fort, car il régla ses voies devant l'Eternel son Dieu». La piété est pour nous aussi une source de force et de puissance spirituelle. Du moment que nos voies ne sont pas réglées devant Dieu, la force nous abandonne. Réflexion sérieuse pour tous, et mille fois plus sérieuse encore pour ceux qui ont une responsabilité particulière à l'égard du peuple de Dieu. Seulement le sentiment de cette force offre un danger. Nous l'avons vu dans le cas d'Ozias, que ce sentiment poussa à s'élever vis-à-vis du souverain sacrificateur (2 Chroniques 26: 16-21). Jotham ne s'enorgueillit point de sa force, aussi est-il dit de lui, en le comparant à son père: «Il n'entra pas dans le temple de l'Eternel» (2 Chroniques 27: 2). Au contraire, étant humble, il fut employé à la maison de Dieu. «Ce fut lui qui bâtit la porte supérieure de la maison de l'Eternel» (verset 35), fait caractéristique de son règne dans le livre des Rois. Quel privilège, quand un croyant laisse comme souvenir après lui, ce qu'il a fait pour la maison de Dieu! Dieu enregistre ce fait et nous le laisse comme mémorial de Jotham. Il y a d'autres faits dans sa vie, et les Chroniques nous en entretiennent, mais n'est-il pas touchant de voir que Dieu met celui-ci en pleine lumière, comme caractérisant à ses yeux le règne de ce roi fidèle? Sans se livrer à l'imagination, il n'est pas défendu de penser que la fille de Tsadok avait inculqué à son fils, dès son jeune âge, le respect pour le temple de l'Eternel et que, sous cette influence, le centre de l'activité du roi avait été la maison de Dieu.

Pékakh, fils de Remalia, allié à Retsin, roi de Syrie, commence, aux jours de Jotham, à monter contre Juda (verset 37). Le péché de Juda nécessitait la discipline de Dieu, mais les conséquences de cette discipline pouvaient être éloignées par la piété de son conducteur, comme cela arriva plus tard sous le pieux Ezéchias, au sujet de l'Assyrien. Il semble aussi que ce fut le cas pendant le règne de Jotham.



## Chapitre 16 : Achaz, roi de Juda

Achaz, fils de Jotham, commença de régner sur Juda trois ans avant la mort de Pékakh, roi d'Israël, qui régna vingt ans à Samarie. Comme si Dieu eût voulu épargner cette honte à sa mère, le nom de celle-ci ne nous est pas donné. Au lieu de servir l'Eternel, il marcha dans la voie des rois d'Israël et revint aux mauvais jours de l'impie Achab, établissant en Juda le culte de Baal et celui de Moloch, auquel il sacrifia son fils (2 Chroniques 28: 2). Ses prédécesseurs n'avaient jamais aboli les hauts lieux, et laissaient *le peuple* y faire fumer de l'encens, sans se joindre eux-mêmes à cette idolâtrie. Achaz sacrifie *lui-même* et «fait fumer l'encens sur les hauts lieux, et sur les collines, et sous tout arbre vert» (verset 4). Il fit «ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel», comme les rois d'Israël. Remarquez que cette qualification de «mauvais» nous est toujours donnée en rapport avec l'Eternel. Il arrive, sans doute, que l'abandon de Dieu livre celui qui en est coupable à toute sorte de mal moral, au crime et à l'impureté, mais il n'en est pas toujours ainsi. Jéroboam I, Joas, roi d'Israël, Jéroboam II, étaient des monarques remarquables aux yeux des hommes; deux d'entre eux furent des «sauveurs» pour leur peuple, dont ils contribuèrent à établir la réputation et à reconquérir le domaine; mais *pour Dieu*, la question est autre. Il s'agit de déterminer les rapports que ces rois, comme ici Achaz, roi de Juda, eurent avec Lui. Le fait, si simple, que la mesure morale d'un homme se trouve dans sa conduite vis-à-vis de Dieu, est particulièrement oubliée de nos jours. Un homme peut être libre-penseur, athée même; s'il se conduit moralement et rend des services à l'humanité, même des chrétiens le qualifieront d'excellent homme, comme si Dieu pouvait accepter quelque chose de lui ou le dispenser en quelque manière de croire en Lui, à cause de sa bonne conduite. Erreur fatale pour cet homme, mais désolante surtout, quand on la voit sanctionnée par des chrétiens qui méconnaissent ainsi que, sans la crainte de Dieu, il ne peut pas même y avoir pour l'homme un commencement de sagesse. Quand ces incroyants paraîtront devant Dieu, ils seront convaincus par Lui, mais hélas! trop tard, d'avoir fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et les chrétiens qui ont excusé leur incrédulité seront responsables de leur avoir, par cette coupable adhésion, fermé le chemin de la repentance. «Achaz marcha dans la voie des rois d'Israël» (verset 3). Double condamnation de ce roi qui, connaissant le culte du vrai Dieu en Juda, lui tourna le dos pour suivre les abominations des nations idolâtres.

Aussi le jugement qui se préparait contre le peuple sous Jotham, atteint maintenant Achaz, à cause de son infidélité. «Alors», nous est-il dit, «Retsin, roi de Syrie, et Pékakh, fils de Remalia, roi d'Israël, montèrent à Jérusalem pour lui faire la guerre; et ils assiégèrent Achaz; mais ils ne purent pas le vaincre (\*)» (verset 5). Quoique nous devions, pour nous borner, remettre la mention des prophètes de Juda à l'étude du second livre des Chroniques, nous sommes obligés de nous départir çà et là de cette règle, et d'en référer ici à Esaïe, d'autant plus que Pékakh, fils de Remalia, roi d'Israël, y joue un rôle important. Le roi d'Israël, autrefois en guerre avec la Syrie, est maintenant son allié, sans doute pour se dégager d'un côté du joug de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, qui, comme nous l'avons vu plus haut, l'avait dépouillé d'une grande partie de son territoire, mais aussi pour regagner, tout en servant les vues de son allié, ce que Juda lui avait pris.

(\*) Nous ne parlerons pas ici des victoires remportées par Retsin et Pékakh sur Juda, ni du prophète Oded, qui réussit à atteindre la conscience de quelques-uns des chefs d'Ephraïm, en leur faisant renvoyer les prisonniers et le butin pris sur Juda, au lieu de les retenir captifs. Tout ce récit trouvera sa place dans l'étude des Chroniques.

Ces deux rois donc montent contre Jérusalem et assiègent Achaz, mais ne peuvent pas le vaincre». Le coeur d'Achaz et de son peuple est agité «comme les arbres de la forêt sont agités devant le vent» (Esaïe 7: 2). L'Eternel envoie Esaïe à la rencontre du roi. Le prophète est accompagné de son fils Shear-Jashub, dont le nom signifie: «Un résidu reviendra» (cf. Esaïe 10: 21). Il parle en grâce à ce roi impie. C'est que Dieu reste, quoiqu'il en soit, fidèle à ses promesses, et renouera ses relations avec Israël et Juda, dans la personne de Christ et du résidu. Mais qu'elle est touchante la patiente grâce de Dieu envers ce mauvais roi! Il le rassure, au lieu de l'écraser; il lui annonce la délivrance. Il lui dit: «Prends garde et sois tranquille»; laisse-moi agir. Il lui dit: «Ne crains pas», à lui qui avait tout à craindre de Sa part. Il lui donne la date à laquelle Ephraïm «cessera d'être un peuple». Le mal est décrété pour une époque fixe et irrévocable, et malgré tout, Juda, s'il croyait, subsisterait encore pour un peu de temps (Esaïe 7: 9). L'Esprit de Dieu, par le prophète, dit à Achaz: «Demande un signe pour toi, de la part de l'Eternel ton Dieu». Achaz répond: «Je ne le demanderai pas, et je ne tenterai pas l'Eternel», colorant son incrédulité et sa désobéissance par une apparence de piété. Tenter l'Eternel, c'était se défier de lui, mais de fait, Achaz faisait bien plus que se défier: il *ne croyait pas* à la parole de l'Eternel. Alors Dieu lui annonce un signe: Juda, c'est-à-dire la maison de David, représentée par Achaz, a lassé la patience de Dieu, qui la remplacera par Emmanuel, la semence de la femme (verset 14). Mais avant que le second fils, qui devait naître au prophète, sût «rejeter le mal et choisir le bien, le pays des deux rois duquel Achaz a peur serait abandonné» (verset 16). Ce Maher-Shalal-Hash-Baz (qu'on se dépêche de butiner, qu'on hâte le pillage), ne «saura pas encore crier mon père et ma mère», que le pays de Pékakh et de Retsin sera abandonné. Cette prophétie s'est littéralement accomplie, et le dessein de ces rois d'établir en Juda «le fils de Tabeël» fut anéanti (\*).

(\*) Le nom de Tabeël, qui a passablement intrigué les savants, semblerait indiquer, par ses racines, un homme lié à la fois à la Syrie et à Ephraïm, que ces deux puissances avaient intérêt à choisir pour candidat au trône de Juda.

Achaz préfère se confier au roi d'Assyrie contre Pékakh et Retsin, que de se confier en l'Eternel et de lui obéir. Cela explique sa réponse à Esaïe. Il avait envoyé «des messagers à Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, disant: Je suis ton serviteur et ton fils; monte, et sauve-moi de la main du roi de Syrie et de la main du roi d'Israël qui s'élèvent contre moi. Et Achaz prit l'argent et l'or, ce qui s'en trouva dans la maison de l'Eternel et dans les trésors de la maison du roi, et l'envoya en présent au roi d'Assyrie. Et le roi d'Assyrie l'écouta; et le roi d'Assyrie monta à Damas, et la prit, et en transporta les habitants à Kir, et fit mourir Retsin» (2 Rois 16: 7-9). Aussi Dieu lui déclare: «L'Eternel fera venir sur toi, et sur ton peuple et sur la maison de ton père, des jours qui ne sont pas venus depuis le jour qu'Ephraïm s'est retiré de Juda — savoir le roi d'Assyrie» (Esaïe 7: 17); et, contre Israël et la Syrie: «On emportera la puissance de Damas et le butin de Samarie devant le roi d'Assyrie» (8: 4). Ainsi, ce que l'Eternel avait prononcé contre Israël qui avait cherché l'appui de l'Assyrie (Osée 5: 13, 14), il le prononce

maintenant contre Juda qui recherche cette même alliance. Le premier résultat de sa confiance en l'Assyrie semble être favorable à Juda. Tiglath-Piléser s'empare de Damas, en transporte les habitants et fait mourir Retsin. La prophétie prononcée longtemps auparavant par Amos (1: 3-5) est maintenant accomplie.

Achaz n'est pas au bout de ses transgressions. La prophétie d'Esaië n'a aucun effet sur sa conscience. Il se rend à Damas à la rencontre du roi d'Assyrie qu'il vient féliciter pour son aide et son succès. Ayant vu l'autel idolâtre de Retsin, il en envoie le modèle à Jérusalem et l'établit dans le parvis du temple. Il se trouve un souverain sacrificateur pour accomplir cet acte sacrilège! 2 Chroniques 28: 22, nous dit qu'Achaz sacrifia aux dieux de Damas, car faire fumer le sacrifice sur un autre autel que l'autel d'airain, c'était sacrifier aux faux dieux.

Ne trouvons-nous rien de semblable dans la religion d'aujourd'hui, où des hommes, se disant chrétiens, pensent pouvoir s'approcher de Dieu par un autre autel que celui de l'expiation, à laquelle ils ne croient plus? Comme l'autel de Retsin, le leur est beaucoup plus vaste, a beaucoup plus belle apparence, que celui de Dieu. L'ancienne étroitesse religieuse a fait place, disent-ils, à des vues plus larges. Ce n'est plus le sang de la croix qui justifie et rachète le pécheur. Ils ont un autre Christ que celui-là, un Christ qui a renoué par sa vie les liens de l'humanité avec Dieu, sa croix n'étant plus que le couronnement d'une vie de dévouement. Le nouvel autel n'a aucun point de contact avec l'ancien. Sa forme et sa beauté le rendent infiniment plus désirable au monde que l'autel d'airain, aussi ce dernier est ôté de sa place, mis de côté (verset 14); il n'est plus le point de départ indispensable pour se présenter devant Dieu, dans son sanctuaire. En somme, on a un nouveau point de départ, on institue une nouvelle religion, et la première est reléguée dans un coin. Tout au plus l'autel d'airain peut-il servir à «consulter» (verset 15), non pas pour penser, comme on l'a dit, à ce qu'on doit en faire, mais afin de s'en servir pour des pratiques superstitieuses. C'est ainsi que, dans toute une partie de la chrétienté, l'usage de la croix est détourné et employé à des superstitions grossières. La religion d'Achaz, quand il s'agit du soi-disant culte de l'Eternel, aboutit à cela d'un côté, à l'incrédulité quant au fondement même de la foi, la croix de Christ, de l'autre, à la superstition quand il s'agit de ce même fondement.

Le sacrilège d'Achaz s'étend aux cuves (verset 17), qui, comme nous l'avons vu dans les Méditations sur le Premier livre des Rois (page 93), servaient au lavage des victimes, représentant l'absence complète de souillure du Christ offert en expiation. Achaz ôte les cuves de leurs bases. Et ici encore, ne trouvons-nous pas une analogie avec ce qui se passe sous nos yeux, ou se dit autour de nous? On abandonne la pensée d'une pureté parfaite de Christ, Agneau de Dieu, en l'assujettissant aux mêmes *tendances* que les nôtres et en le montrant, tenté par des convoitises intérieures auxquelles il n'a pas cédé. Tout en conservant les cuves, on les ôte de leurs bases.

Il en fut de même pour la mer d'airain (verset 17), instrument de la purification journalière des sacrificateurs. Elle était établie sur les bœufs, symboles de la patience de Dieu envers son peuple, quant à sa purification pratique. Cette purification ne pouvait être agréée, qu'en vertu de la longue patience de Dieu dans toutes ses voies envers son peuple. Achaz

enlève la cuve de ce qui constituait sa base et la met sur «un pavé de pierre». Ce pavé de pierre n'est-il pas une image frappante du cœur, et de la nature de l'homme? Toutes les tendances religieuses actuelles sont établies sur la prétention que l'élément humain, et non le caractère de Dieu, est la base de notre consécration pratique à son service, et qu'un acte résolu de la volonté de l'homme le rend capable de marcher sans souillure et sans péché dans le chemin de Dieu ici-bas.

Enfin Achaz change l'entrée dans la maison de l'Eternel (verset 18), qui était interdite à d'autres qu'au roi. Il le fait «à cause du roi d'Assyrie». Il renie ses privilèges comme chef du peuple de Dieu, et le «portique du sabbat», le privilège du peuple lui-même, pour ne pas choquer le monde auquel il s'asservit. Maintenant le roi d'Assyrie peut se déclarer satisfait! Les fondements mêmes de la religion d'Israël, par lesquels le peuple était sanctifié pour Dieu, ont disparu. Pourquoi le monde n'entrerait-il pas dès lors en relation avec le Dieu d'Israël par l'autel de Damas? Cette religion modifiée et dépouillée de sa puissance et de ses privilèges, lui convient parfaitement!

### **Chapitre 17: 1-6 : Osée, roi d'Israël**

Nous voici arrivés au dernier acte de l'histoire d'Ephraïm, autrement dit, des dix tribus. Osée, meurtrier de Pékakh, règne neuf ans à Samarie. Tout en faisant ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, sa conduite vis-à-vis de Lui est moins profane que celle de ses prédécesseurs; seulement, il ne tient pas compte des jugements de Dieu qui avait annoncé, par tous ses prophètes, l'asservissement d'Israël à l'Assyrie. D'année en année, le roi Osée avait envoyé des présents au roi d'Assyrie (verset 3), suivant l'exemple de l'un de ses prédécesseurs Menahem qui, par des présents, s'était déclaré vassal de Pul, afin que ce dernier établît le royaume entre ses mains (15: 19, 20). Plus tard, Tiglath-Piléser était monté contre Pékakh et, comme nous l'avons vu, avait transporté en Assyrie les tribus d'au delà du Jourdain. Pékakh n'avait évidemment pas suivi, comme Menahem, la règle de soumission à l'Assyrie, ce qui expliquerait les motifs politiques de cette transportation qui ne nous sont pas donnés dans la Parole, tandis que le motif divin nous est indiqué par un mot des Chroniques: «Dieu réveilla l'esprit de Tiglath-Piléser, et il les transporta» (1 Chroniques 5: 26). Ici, les procédés habituels des rois d'Assyrie envers Israël sont mis au jour. «Shalmanéser, roi d'Assyrie, monta contre lui, et Osée devint son serviteur, et lui envoya des présents» (verset 3). La menace d'une invasion par un ennemi plus fort que lui, oblige Osée à se soumettre, bien à contre-cœur sans doute, à ce vasselage. Mais ces présents ne lui servent guère. «Ils sont montés vers l'Assyrien»; dit Osée, le prophète, «un âne sauvage se tient isolé. Ephraïm a fait des présents à ses amants. Quand même ils ont fait des présents parmi les nations, maintenant je les assemblerai, et ils commenceront à être amoindris sous le fardeau du roi des princes» (Osée 8: 9, 10).

«Et le roi d'Assyrie découvre qu'Osée conspirait; car Osée avait envoyé des messagers à Sô, roi d'Egypte, et il n'envoyait pas de présents au roi d'Assyrie, comme il avait fait d'année en année» (verset 4). En effet, cette conduite double et suspecte du roi est mentionnée par le prophète: «Ephraïm se repaît de vent et poursuit le vent d'orient; tout le jour, il multiplie le mensonge et la dévastation; et ils font alliance avec l'Assyrie, et portent de l'huile en Egypte»

(Osée 12: 2), et encore: «Ephraïm est devenu comme une colombe niaise, sans intelligence; ils appellent l'Egypte, ils vont vers l'Assyrie» (Osée 7: 11). Aussi, découvrant la conspiration du roi, Shalmanésér «l'enferma dans une prison et le lia» (verset 4). «Le roi périt», selon la prophétie d'Osée (10: 7), sans que les circonstances de sa mort nous soient rapportées. Le roi d'Israël, une fois prisonnier, «le roi d'Assyrie monta par tout le pays, et monta à Samarie, et l'assiégea trois ans» (verset 5; cf. 18: 9); mais ce ne fut pas Shalmanésér en personne qui s'empara de la ville, car il est dit: «*Ils la prirent* au bout de trois ans» (18: 10). En effet, dans l'intervalle, Sargon (Esaïe 20: 1) avait succédé à Shalmanésér, ou du moins, était à la tête de l'armée pendant un court interrègne. Le sort de la ville rebelle fut terrible, selon la parole de Michée, qui prophétisa «au sujet de Samarie et de Jérusalem»: «Je ferai de Samarie un monceau dans les champs, des plantations de vigne; et je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements. Et toutes ses images taillées seront mises en pièces; et tous ses présents de prostitution seront brûlés au feu; et je mettrai en désolation ses idoles; car c'est avec un présent de prostituée qu'elle les a rassemblées, et elles redeviendront un présent de prostituée» (Michée 1: 6, 7). Osée nous décrit aussi cet événement: «Samarie portera son iniquité, car elle s'est révoltée contre son Dieu; ils tomberont par l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et on fendra le ventre à leurs femmes enceintes» (Osée 13: 16).

«Et le roi d'Assyrie transporta Israël en Assyrie et les fit habiter à Khalakh, et sur le Khabor, fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes» (verset 6). On a supposé qu'une partie des dix tribus s'était enfuie en Egypte à ce moment-là. Nous ne pensons pas que le passage d'Osée (8: 13): «Ils retourneront en Egypte», puisse être interprété de cette manière. Ce même prophète avait dit: «Ils appellent l'Egypte, ils montent vers l'Assyrie» (7: 11); puis: «Ephraïm a fait des présents à *des amants*» (8: 9); puis encore: «*Ephraïm retournera en Egypte*, et mangera en Assyrie ce qui est impur» (9: 3). Tout cela s'accorde complètement avec la conspiration d'Osée, comme aussi cette autre parole: «*Il ne retournera pas* dans le pays d'Egypte, mais l'Assyrien sera son roi» (11: 5). «Descendre en Egypte», ne signifie pas nécessairement s'y enfuir, mais y chercher du secours, comme il est dit en Esaïe 31: 1: «Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour avoir du secours».

Quant au passage d'Osée 8: 13, il faut bien remarquer que le prophète associe continuellement l'iniquité de Juda avec celle d'Ephraïm: «Les peuples seront rassemblés contre eux, quand ils seront liés pour leurs deux iniquités. Et Ephraïm est une génisse dressée qui aime à fouler le blé; et j'ai passé sur son beau cou; je ferai tirer le chariot à Ephraïm; Juda labourera, et Jacob hersera» (10: 10, 11); comme il les réunit aussi, après qu'ils auront été au comble de l'asservissement, dans la même bénédiction future (10: 13). Cette remarque fait comprendre que: «Ils retourneront en Egypte», au chapitre 8: 13, s'applique à Juda, moralement associé à Israël. Ce qui le prouve, c'est le verset suivant: «*Israël...* bâtit des palais, et *Juda* multiplie les villes fortes» (verset 14), mais bien plus encore: «Voici, ils s'en sont allés à cause de la dévastation: l'Egypte les rassemblera, Moph (ou Noph, Memphis) les enterrera» (9: 6). Or nous savons, d'après le récit de Jérémie (43; 44: 1), que les transfuges de *Juda* s'enfuirent devant le roi de Babylone et se réfugièrent en Egypte, et entre autres à Noph,

forçant le prophète à les y accompagner, et que là, il prophétisa contre eux, quand ils se croyaient à l'abri de leur oppresseur (cf. 2 Rois 25: 26) (\*)

(\*) A part cette explication, nous n'avons pas l'intention de résoudre les difficultés historiques contenues dans ces livres. C'est ainsi que nous laissons de côté, pour la plupart, les questions chronologiques. D'autres ont répondu aux objections de la soi-disant «haute critique» à leur sujet.

### **Chapitre 17: 7-41 : Récapitulation divine de l'histoire d'Israël**

Dieu récapitule maintenant, lui-même, cette longue histoire d'Israël, qui commence à l'Exode et se termine à notre chapitre. Non pas qu'elle soit close définitivement; elle ne l'est qu'en ce qui concerne ce peuple et ses rois, envisagés comme responsables. Les entrailles du prophète Osée, émues des compassions divines, annoncent sa restauration future. «Mon coeur est changé en moi; toutes ensemble, mes compassions se sont émues. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas de nouveau Ephraïm; car je suis Dieu, et non pas un homme — le Saint au milieu de toi; et je ne viendrai pas avec colère. Ils marcheront après l'Eternel. Il rugira comme un lion; car il rugira, et les fils accourront en émoi de l'Occident, ils accourront en émoi de l'Egypte comme un oiseau et, comme une colombe, du pays d'Assyrie; et je les ferai habiter dans leurs maisons, dit l'Eternel» (Osée 11: 8-11). Ce même Dieu, qui leur «avait donné un roi dans sa colère et l'avait ôté dans sa fureur» (13: 11), dit: «Je les délivrerai de la main du shéol, je les rachèterai de la mort» (13: 14), et encore: «Je guérirai leur abandon de moi, je les aimerai librement, car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai pour Israël comme la rosée; il fleurira comme le lis, et il poussera ses racines comme le Liban. Ses rejetons s'étendront, et sa magnificence sera comme l'olivier, et son parfum comme le Liban: ils reviendront s'asseoir sous son ombre, ils feront vivre le froment, et ils fleuriront comme une vigne; leur renommée sera comme le vin du Liban» (14: 4-7).

Du verset 7 à 18 de notre chapitre, Dieu montre ce qu'il avait fait pour Israël depuis que, les délivrant d'Egypte, il les avait introduits en Canaan (verset 7). Il parle ensuite de ce qu'eux avaient fait, agissant d'abord «en secret» contre l'Eternel, marchant suivant l'idolâtrie des nations que Dieu avait dépossédées devant eux, et dans les statuts que les rois d'Israël, à commencer par Jéroboam I, avaient établis, en fondant et maintenant la religion nationale des veaux de Dan et de Béthel. De plus, ils avaient érigé partout, dans leurs villes fortes, et jusqu'auprès des tours de garde, observatoires isolés, des hauts lieux et des idoles mâles et femelles, avec plus de débordement que Juda qui s'était contenté de conserver les hauts lieux, consacrés autrefois au culte de l'Eternel, et en avait fait des places de pratiques idolâtres (versets 8-13). L'Eternel avait rendu témoignage contre eux et contre Juda par tous les prophètes. Les avaient-ils écoutés? Non, ils avaient abandonné les commandements de l'alliance pour se livrer à l'affreuse apostasie, décrite sous toutes ses faces aux versets 14-17. Enfin, dans sa colère, Dieu les avait ôtés de devant sa face et il «n'en était resté que la seule tribu de Juda», sans doute pour peu de temps, mais Dieu la reconnaissait encore, selon la parole d'Osée: «Ephraïm m'entoure de mensonge, et la maison d'Israël de fraude; mais Juda marche encore avec Dieu et avec les vrais saints» (Osée 12: 1).

Aux versets 19, 20, Dieu mentionne *Juda* comme en passant. Ce dernier avait suivi les statuts établis par les dix tribus, aussi l'Eternel rejeta *toute* la semence d'Israël, mais du verset 21 au 24e, il revient à Ephraïm et à sa séparation de la maison de David. C'était là, sans doute, un jugement de l'Eternel contre Salomon, et comme tel ordonné de Dieu, mais, d'autre part, c'était le fruit du mauvais cœur d'Israël, pour lequel le temple de Dieu à Jérusalem avait peu d'importance, quand il pensait à devenir une nation indépendante de Juda. Peut-être, néanmoins, Israël n'aurait-il pas songé, malgré cela, à se forger de toutes pièces une nouvelle religion, si les vues politiques de Jéroboam, entièrement étranger à toute crainte de Dieu, n'avaient forcé son peuple à entrer dans cette voie. «Jéroboam avait détourné violemment Israël de suivre l'Eternel, et lui avait fait commettre un grand péché» (verset 21). Mais, d'autre part, «les fils d'Israël *marchèrent*» (ils étaient donc coupables eux-mêmes) «dans tous les péchés que Jéroboam avait commis, et *ils ne s'en détournèrent point*» (verset 22). Aussi Israël fut transporté en Assyrie. On voit ici, verset 24, et au verset 6, l'immense extension qu'avait prise ce royaume. Le monarque assyrien fit venir des gens de Babel et autres lieux pour remplacer les déportés dans les villes de la Samarie.

Ces nations idolâtres, transportées dans la terre d'Israël, *ne craignaient pas l'Eternel*. Il envoya contre elles des lions qui les tuaient. Malgré la désolation présente, Dieu avait souci du pays de son héritage; il revendiquait ses droits sur lui et ne se les laissait pas enlever. Il ne voulait pas qu'il retombât sous la malédiction dont il l'avait délivré en exterminant les Cananéens. Quelle que fût la ruine, il ne fallait pas que le nom de l'Eternel fût entièrement arraché du pays d'Israël, et cela en vue de l'avenir, car le résidu, le vrai Israël, doit hériter la terre.

Décimés par les lions, ces pauvres païens ignorants qui assimilaient le Dieu d'Israël à leurs faux dieux, comprennent ce jugement. Ils sont plus intelligents que le peuple de l'Eternel (verset 26). Le roi d'Assyrie leur fait envoyer l'un des sacrificateurs transportés, pour «leur enseigner la coutume du dieu du pays»; mais ce sacrificateur lui-même avait soutenu l'affreux mélange des idoles avec la religion du vrai Dieu et ne peut leur enseigner que sa propre corruption, en sorte que, d'un côté, ils «apprennent à *craindre l'Eternel*», tandis que, de l'autre, chacun se fait ses dieux et les place «dans les maisons des hauts lieux que les Samaritains avaient faites» (verset 29). Une religion corrompue — ce fait si évident a cependant besoin que l'on y insiste particulièrement — ne peut conduire les hommes dans la vérité et les formera toujours sur son modèle. Aussi est-il dit: «*Ils craignaient l'Eternel*, et se firent d'entre toutes les classes du peuple des sacrificateurs des hauts lieux, qui offraient des sacrifices pour eux dans les maisons des hauts lieux» (verset 32). Jéroboam n'avait-il pas fait de même à l'égard de la sacrificature? Ce qu'ils apprennent du sacrificateur de Samarie les engage dans le même chemin, seulement, ils vont un peu plus loin, et les sacrificateurs qu'ils établissent à la façon de Jéroboam deviennent, tout simplement, des sacrificateurs de leurs idoles (verset 32; cf. verset 29). La parole de Dieu répète qu'ils «*craignaient l'Eternel* et servaient leurs dieux selon la coutume des nations d'où ils avaient été transportés» (verset 33), mais elle ajoute, au verset 34: «Jusqu'à ce jour, ils font selon leurs premières coutumes:

*ils ne craignent pas l'Eternel*, et ils ne font pas selon leurs statuts et selon leurs coutumes, ni selon la loi et selon le commandement que l'Eternel avait commandés aux fils de Jacob, qu'il nomma Israël» (verset 34). N'oublions pas que la crainte de l'Eternel, ce *premier pas* dans la voie de la sagesse, ne peut pas s'allier avec l'idolâtrie du monde, pas davantage avec les idoles des païens qu'avec celles du monde actuel qui, en rejetant Christ, a reconnu la domination de Satan. Ceux qui, en apparence, le *craignent*, de fait *ne le craignent pas* réellement, s'ils ne lui obéissent pas, car le craindre, c'est lui obéir. Dieu ne souffre pas de mélange.

Remarquez, dans tout ce passage, combien la crainte de l'Eternel, ce *commencement* de la sagesse avait été placée sur la conscience à la fois du peuple (versets 35-40) et des nations. L'Eternel avait dit à Israël: «Vous ne craignez point d'autres dieux» (versets 35, 37, 38). «Vous craignez l'Eternel, et vous vous prosternerez devant lui» (verset 36). «Vous craignez l'Eternel, votre Dieu, et il vous délivrera de la main de tous vos ennemis» (verset 39). Dans ce court passage, le mot «craindre l'Eternel» revient jusqu'à *onze* fois! De cette ordonnance élémentaire, tout le reste dépendait et dépend encore!

Quant à ces nations, en leur faisant sentir son déplaisir par l'attaque des lions, l'Eternel leur avait, pour ainsi dire, imprimé une direction vers lui, puis, suivant envers elles le même principe qui l'avait dirigé envers son peuple, il les avait laissées à leur propre responsabilité. Pas plus qu'Israël, elles n'en avaient tenu compte, mais lequel de ces deux partis était le plus coupable? Quand les captifs de Juda furent réintégrés dans leur pays pour recevoir le Christ, ils méprisaient profondément les Samaritains et n'avaient point de relations avec eux (Jean 4: 9). Mais ils allaient plus loin, et disaient à leur Messie: Tu es un Samaritain! (Jean 8: 48). C'est ainsi que l'homme religieux juge les autres hommes, lui qui est sous le même jugement, et c'est ainsi qu'il juge Dieu! Jésus rejeté accepte ce nom, pour montrer dans une parabole que, malgré cette position de déshonneur qui lui était faite, lui seul était le dispensateur de la grâce, en contraste avec l'homme religieux, que sa propre justice empêchait d'être le prochain du malheureux Israël, tombé entre les mains des nations qui l'avaient pillé!

## **Chapitres 18 à 25 : Les derniers rois de Juda**

### ***Chapitres 18 à 20 : Ezéchias roi de Juda***

L'histoire d'Israël étant terminée, nous trouvons, jusqu'à la fin du livre, celle des derniers rois de Juda. Avant d'en considérer les détails, abordons un sujet général de la plus haute importance.

### **Les Réveils de la fin**

Extérieurement, sans doute, Juda «marchait encore avec Dieu et avec les vrais saints»; mais, depuis longtemps, sa ruine était manifeste. Elle s'était accentuée tout particulièrement depuis que le pieux Josaphat avait été chercher l'alliance d'Achab. Tout en conservant cette apparence extérieure, abandonnée par Ephraïm dès le commencement de son existence, Juda était moralement éloigné de Dieu. Les prophètes Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, nous renseignent sur son état intérieur. C'est ainsi qu'Esaïe, décrivant l'état de Juda dans cette période, écrit:



«Parce que ce peuple s'approche de moi de sa bouche, et qu'ils m'honorent de leurs lèvres, et que leur coeur est éloigné de moi, et que leur crainte de moi est un commandement d'hommes enseigné, c'est pourquoi, voici, j'agirai encore merveilleusement, et je ferai une oeuvre merveilleuse envers ce peuple: la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses intelligents se cachera» (Esaïe 29: 13, 14). Et encore : «C'est ici un peuple rebelle, des fils menteurs, des fils qui ne veulent pas entendre la loi de l'Eternel» (30: 9). Et encore, à la veille de l'invasion de Sankhérib: «Les pécheurs ont peur dans Sion; le tremblement a saisi les impies: Qui de nous séjournera dans le feu consumant? Qui de nous séjournera dans les flammes éternelles? Celui qui marche dans la justice et celui qui parle avec droiture, celui qui rejette le gain acquis par extorsion, qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présent, qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre parler de sang, et qui ferme ses yeux pour ne pas voir le mal» (33: 14, 15). Il est inutile de multiplier les citations. Nous aurons du reste occasion d'y revenir quand, à propos du règne de Josias, nous consulterons Jérémie au sujet de l'histoire morale de Juda.

Au milieu de cet état de choses, Achaz, roi de Juda, avait pris à tâche d'altérer les institutions fondamentales du temple de l'Eternel. On ne voit pas que le peuple ait protesté le moins du monde contre ces profanations. Il laissait faire. Aussi le courroux de l'Eternel s'était-il embrasé sous le règne d'Achaz contre Juda (2 Chroniques 28: 9), en le livrant aux mains d'Ephraïm, et contre Achaz «qui avait rejeté tout frein en Juda et avait beaucoup péché contre l'Eternel» (2 Chroniques 28: 19). Seul l'impie Manassé dépassa plus tard l'iniquité d'Achaz.

Mais, entre ces deux rois, Dieu suscite un témoignage en Juda. Nous entrons dans la période des *Réveils* proprement dits; le premier, celui d'Ezéchias, dont nous allons nous occuper, le second, celui de Josias. Le caractère saillant de ces réveils, c'est qu'ils sont le fruit absolu de la grâce de Dieu. Rien ne les fait prévoir, aucun travail préliminaire ne les amène, nul signe de repentance chez le peuple ne les précède. Ils sont l'oeuvre directe de l'Esprit de Dieu, et ressortent d'une manière éclatante au milieu de la ruine de Juda. Ezéchias est le fils d'un père profane et voué aux abominations idolâtres; son fils, Manassé, surpasse Achaz en apostasie. Manassé a pour fils Amon, aussi apostat que lui. Mais le fils de ce dernier, petit-fils de Manassé, Josias, est l'instrument d'un second réveil en Juda. Après lui vient la période de la fin, où la lampe de David *semble* éteinte pour toujours.

Ces réveils ont pour *nous* une importance toute particulière. Nous assistons à la fin de l'histoire de la chrétienté qui, sauf l'idolâtrie païenne, a la plus grande analogie morale avec la fin de l'histoire de Juda. Le jugement est prononcé depuis longtemps par la Parole sur l'état de choses actuel (lisez 2 Timothée; 2 Pierre; Jude), et nul n'y prend garde. Au moment de leur ruine subite, les hommes crient encore: «Paix et sûreté». La grâce de Dieu met momentanément, par des réveils, une digue au torrent qui les emporte. Il s'en sert pour retirer de la masse, déjà condamnée, un plus ou moins grand nombre d'âmes, rendues attentives à la voix de son Evangile; il prépare ainsi la venue de son Bien-aimé pour prendre les siens auprès de Lui, en complétant le nombre des élus, en sorte que pas un d'entre eux ne manque au dernier appel du rassemblement final.

Ces réveils de la fin n'ont pas tous le même caractère, mais quand on cherche à les distinguer des retours de piété qui ont précédé, l'on trouve d'abord qu'ils ne concernent pas seulement la personne du roi, mais sont partagés par le peuple; ensuite que, malgré leur diversité, ils ont un caractère commun, la rupture complète avec des traditions qui, par leur antiquité, paraissaient respectables aux yeux des hommes, mais n'étaient pas l'enseignement du Saint Esprit, et n'avaient point été instituées de Dieu. Les réveils de la fin sont, en un mot, la rupture avec *la tradition* et le retour à *ce qui était au commencement*. Ce fait nous frappe particulièrement dans l'histoire d'Ezéchias et dans celle de Josias. David, le chef de la race royale, n'avait jamais sacrifié sur les hauts lieux; il n'avait qu'un souci: trouver un lieu pour l'arche de l'Eternel. Ce lieu trouvé en Sion, il s'y tient et y rend culte à Dieu. Salomon ne suit pas la marche de son père et s'en écarte, en ce qu'il sacrifie à l'Eternel sur les hauts lieux. Pratique dangereuse, et qui porte des fruits abominables, lorsque le coeur du roi se fut laissé entraîner par les femmes étrangères (1 Rois 11: 7). Depuis ce moment-là, les sacrifices des hauts lieux, tradition du règne de Salomon, ne furent plus bannis de Juda, et l'on peut dire, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que les hauts lieux firent partie de sa religion nationale (\*). Nous avons donc raison d'affirmer que cette religion, tout en gardant bien des traits de la vérité, avait abandonné ce qui était au commencement, et qui remontait, non seulement à David, mais à Moïse (voyez Deutéronome 12: 1, 2). Elle avait favorisé l'alliance de Josaphat avec le roi d'Israël, car s'il n'existait pas entre eux de lien moral, la conformité de certaines pratiques religieuses entre leurs deux peuples, aveuglait ce roi pieux sur l'impiété d'une pareille alliance. Ce relâchement initial porte tôt ou tard ses fruits. L'inique Achaz s'attaque, non pas aux hauts lieux de Salomon, mais aux choses établies par lui, selon le modèle communiqué au commencement par l'Eternel à David, c'est-à-dire à la maison même de Dieu. Il fait bon marché de tous les principes divins proclamés dans l'arrangement du temple, comme de nos jours, on fait bon marché de tous les dogmes, sans respecter davantage la divine institution des choses du christianisme, qu'Achaz ne respectait l'autel et les cuves.

(\*) Nous verrons, en étudiant le second livre des Chroniques, la manière, en apparence contradictoire, dont ce livre nous présente cet important sujet.

Nous avons dit que le caractère commun des réveils de la fin est la séparation de la religion courante, pour revenir à ce qui a été enseigné au commencement dans la parole de Dieu.

De là, sous Ezéchias, la destruction complète (encore plus radicale, sous Josias qui la poursuit dans tout le territoire de Canaan) de tout ce qui se rapportait aux hauts lieux, statues, ashères, encens, sacrificateurs, et de toute cette religion de pronostiqueurs, spirites et autres, vers laquelle Israël était entraîné. En comparant l'histoire de Josias avec celle d'Ezéchias, nous noterons les caractères distinctifs de ces réveils, car, nous l'avons dit, chacun a un caractère spécial, selon les époques diverses dont Dieu connaît les besoins. Bornons-nous, pour le moment, à considérer le réveil qui caractérise le règne d'Ezéchias.

## Chapitre 18: 1-18 : Ezéchias et le premier réveil

La mère d'Ezéchias était probablement de race sacerdotale ou lévitique et, sans doute, comme nous l'avons souvent noté, le Seigneur l'employa dans l'éducation de son fils, alors qu'Achaz, père d'Ezéchias, ne pouvait avoir sur lui qu'une influence néfaste. Mais, quoiqu'il en soit de ces influences favorables ou contraires, une chose demeure, c'est que la grâce seule explique les caractères d'Ezéchias et de Josias, et les derniers rois de Juda, impies malgré leurs mères juives ou leurs pères pieux, en sont la preuve.

«Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce que fit David son père» (verset 3). Dieu fait remonter sa fidélité à l'exemple donné par David, fait d'autant plus remarquable que cela n'est pas dit de ses prédécesseurs. Jotham «fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce qu'avait fait Ozias son père» (15: 34). Ozias «selon ce qu'avait fait Amatsia» (15: 3); Amatsia «selon ce qu'avait fait Joas» (14: 3). La parole de Dieu fait la même remarque pour Josias que pour Ezéchias (22: 2), confirmant ainsi le fait que ces deux rois retournèrent à ce qui était au commencement. On ne peut parler aujourd'hui d'un réveil véritable qui n'ait pas ce caractère (\*). Il en fut de même aux jours d'Esdras et de Néhémie. Au sein même de la ruine, le peuple revint aux fondements divins et à la parole de Dieu, se séparant en même temps de toute action commune et de toute alliance, avec le monde. De nos jours, on prétend *créer des réveils*, tout en les laissant alliés avec le christianisme professant qui déshonore Dieu, le Seigneur Jésus, le Saint Esprit et la Parole! Il n'en fut pas ainsi d'Ezéchias. Il ne pactisa nullement avec la corruption qui s'était introduite en Juda. Seulement, ce qui le distingue de nous, simples chrétiens quant aux principes, c'est qu'Ezéchias avait une autorité et une responsabilité spéciales comme roi, de la part de Dieu, et que son devoir était d'user de sa propre autorité pour purifier le peuple, acte qui aurait pu, comme pour les règnes précédents, laisser ses sujets plus ou moins indifférents à sa piété personnelle. Le réveil s'accomplissait dans le cœur du roi, le roi en était l'agent, et la question surgissait dès lors si le cœur et la conscience du peuple suivraient l'impulsion donnée. Or, nous voyons en 2 Chroniques 30: 10-14 et 31: 1, que le zèle d'Ezéchias porta ses fruits et fut suivi chez le Peuple d'humiliation et d'unité de cœur et de pensée pour se purifier du mal. Ce ne furent pas seulement ceux de Juda, mais les restes d'Ephraïm après la transportation, qui ressentirent les effets bénis de la piété du roi, en sorte que la destruction des instruments de l'idolâtrie s'étendit, non seulement à Juda et Benjamin, mais aussi à Ephraïm et Manassé.

(\*) Nous ne parlons pas ici, cela va sans dire, de l'évangélisation du monde et de la conversion des pécheurs.

«Il ôta les hauts lieux, et brisa les statues, et coupa les ashères, et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait car jusqu'à ces jours-là, les fils d'Israël lui brûlaient de l'encens; et il l'appela: Nehushtan (morceau d'airain)» (verset 4). Ici, cette purification est attribuée au roi seul. Elle fut complète de sa part et alla jusqu'au serpent d'airain que Moïse avait fait. N'est-il pas frappant de constater que la Parole ne fait aucune mention du serpent d'airain, depuis le temps où Moïse l'érigea dans le désert, et cependant, Israël l'avait conservé soigneusement depuis plus de 700 ans, sans doute en souvenir de la merveilleuse délivrance opérée par ce

moyen en faveur du peuple? Israël avait été guéri par lui, et n'était-il pas naturel qu'il voulût le garder comme un témoignage visible de cette guérison? C'était une chose respectable, un type antique de la délivrance du péché et de ses conséquences par le sacrifice de Christ, mais cet objet était devenu, entre les mains de l'Ennemi, un moyen d'idolâtrie pour le peuple qui lui brûlait de l'encens. Il fallut l'intervention du fidèle Ezéchias pour signaler et détruire cette idolâtrie cachée, revêtue d'une forme d'institution divine. Ce serpent était un symbole, et non pas une chose ayant en elle-même une propriété miraculeuse. L'occasion unique où il avait été employé ne s'étant pas renouvelée et ne pouvant l'être, il n'avait pas plus de valeur en lui-même que tout autre Nehushtan, ou morceau d'airain. Les Nehushtans, idolâtrie plus cachée, mais aussi grossière que l'idolâtrie ordinaire, sont toujours nombreux dans la chrétienté. Comme Nehushtan, la croix de Christ a donné lieu à des pratiques superstitieuses. Posséder un morceau de la «vraie croix», le baiser, ou révéler un morceau de bronze ou d'ivoire représentant le Seigneur mourant sur la croix, sont des pratiques générales dans une grande partie de la chrétienté. L'homme s'attache au symbole et lui reconnaît quelque valeur ou propriété particulière. Il fait du symbole son Dieu. Est-ce meilleur que l'idolâtrie divinisant les attributs de Dieu? Non certes; c'est une idolâtrie tout aussi grossière, mais encore plus dangereuse, parce qu'elle s'empare de ce qu'il y a de plus sacré, de plus élevé, de la croix, centre de tous les conseils de Dieu, du symbole de l'amour éternel, pour en faire une idole que les yeux de la chair voient, que baisent les lèvres de la chair, une idole qui n'a elle-même ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre. La foi se débarrasse de ces choses et les prend pour ce qu'elles sont, ni plus, ni moins, qu'un morceau de bois ou d'airain.

«Il mit sa confiance en l'Eternel, le Dieu d'Israël» (verset 5). Nous trouvons ici le caractère particulier et très frappant d'Ezéchias, et du réveil qui accompagne son règne. C'est *la confiance en Dieu*. Cette confiance lui fait repousser toute aide humaine. Il ne va pas, comme d'autres rois, chercher du secours en Egypte pour échapper à l'Assyrie (Esaïe 30: 1-5; 31: 1-3), ou s'appuyer, comme son père, sur l'Assyrien, contre d'autres ennemis du dehors. Et cependant sa foi présente, même de ce côté-là, des défaillances, comme nous le verrons.

Sous le rapport de la confiance, Ezéchias n'eut pas son égal parmi les rois de Juda. Cette confiance est inséparable de *l'obéissance*: «Il s'attacha à l'Eternel; il ne se détourna point de lui, et il garda ses commandements, que l'Eternel avait commandés à Moïse» (verset 6). Défions-nous d'une soi-disant confiance en Dieu qui s'allie avec la désobéissance à sa Parole. Si j'ai confiance en lui, je m'attache à lui; si je m'attache à lui, je garde sa Parole, et je la garde, telle qu'il me l'a confiée au commencement comme Ezéchias garda «les choses commandées à Moïse». On peut trouver, sans doute, de la confiance en Lui, mêlée de beaucoup d'ignorance, mais l'ignorance n'est pas la désobéissance. Seulement, du moment que l'âme est mise en rapport avec la claire révélation de la pensée de Dieu et qu'elle lui préfère ses formes religieuses, ses hauts lieux et ses Nehushtans, elle n'aura jamais une vraie confiance en Dieu. Oui, confiance, attachement au Seigneur et obéissance sont choses inséparables. Le résultat de la foi d'Ezéchias ne se fait pas attendre: «L'Eternel fut avec lui: partout où il allait, il prospéra» (verset 7). Quel heureux cercle de bénédictions! La faveur de Dieu, la prospérité

spirituelle accompagnent la fidélité. Que ces bénédictions, cher lecteur, soient les nôtres! Amen.

Il nous est dit ensuite qu'Ezéchias «se révolta contre le roi d'Assyrie et ne le servit pas» (verset 7). C'était agir en sens inverse de son père Achaz qui, averti solennellement par Esaïe de ne pas craindre l'attaque de Retsin, roi de Syrie, et de Pékakh, fils de Remalia, et exhorté à demander de la part de l'Eternel un signe que sa promesse s'accomplirait, avait préféré recourir à l'Assyrien. Dieu lui déclara alors que ce roi d'Assyrie, auquel il se confiait, «remplirait la largeur du pays d'Emmanuel, du déploiement de ses ailes» (Esaïe 7: 1-17; 8: 8). Ezéchias, nous paraît-il, agissait selon Dieu en ne reconnaissant pas cette autorité, Il n'en fut pas de même, plus tard, pour Juda, lorsqu'il s'agit de Babylone, comme nous pouvons le voir en Jérémie et à la fin de notre livre. Se révolter contre Nebucadnetsar, quand Dieu lui avait transféré l'empire et employait ce joug comme jugement sur Juda, c'était se révolter contre Dieu. Dans le cas d'Ezéchias, c'était ne pas reconnaître à l'Assyrien une autorité que Dieu ne lui avait nullement conférée à l'égard de Juda, dans ce moment-là. Ezéchias était serviteur de Dieu et ne pouvait l'être du roi d'Assyrie. Aussi la victoire sur les Philistins (verset 8), lui est-elle accordée à la suite de cette confiance en Dieu qui lui avait fait secouer ce joug.

Mais là même, quant au caractère dominant de sa foi, nous voyons, dès le début de son règne, chanceler la *confiance* de ce roi pieux. Dieu permet souvent des faits pareils, afin de nous apprendre à connaître nos coeurs et à ne mettre aucune confiance en nous-mêmes. L'histoire des hommes de foi, depuis Abraham à David, en passant par Moïse, nous en offre de nombreux exemples. C'est quant à la confiance même, qui caractérise avant tout sa marche, qu'Ezéchias fait son premier faux pas. Le terrible désastre d'Israël par l'invasion de Shalmanésér prépare, sans doute, l'ébranlement de cette confiance, mais quand Ezéchias voit toutes les villes de Juda tomber aux mains du roi d'Assyrie, le coeur lui manque. Il envoie vers lui à Lakis, disant: «J'ai péché, retire-toi de moi; ce que tu m'imposeras, je le supporterai» (verset 14). La peur s'empare de lui. Comme Pierre, il regarde le vent et les vagues, et perd de vue le Seigneur. Il se compare au roi d'Assyrie, au lieu de comparer celui-ci à l'Eternel. Le roi lui impose un tribut; Ezéchias se dépouille de tout pour le payer, jusqu'à enlever l'or des portes et des piliers du temple de l'Eternel. A quoi cela lui sert-il? Le roi n'en tient aucun compte. Que lui importe de rompre sa parole, quand il s'agit du serviteur détesté de l'Eternel? (\*) Les Chroniques (2 Chroniques 32: 1-8) se taisent sur cette défaillance pour en venir, comme Esaïe 36, au récit de ce qui suit dans notre chapitre, depuis le verset 17. C'est que, comme nous l'avons souvent vu dans le cours de ces méditations, il s'agit ici de l'histoire du roi responsable, tandis que les Chroniques nous montrent l'action de la grâce de Dieu, dans le coeur de ceux qu'il emploie à son service. Cette discipline fut pleine de bénédictions pour le coeur d'Ezéchias, comme nous le verrons dans la suite.

(\*) On a supposé qu'Ezéchias n'avait pu s'acquitter de la totalité du tribut qui s'élevait à une somme énorme, mais les inscriptions confirment le récit biblique et montrent qu'il s'en est acquitté à la lettre. Il y avait donc félonie du monarque assyrien, et Dieu s'en servit pour la discipline d'Ezéchias.

Avant d'aller plus loin, remarquons que le récit des Chroniques (2 Chroniques 29-31), insiste beaucoup sur une partie de l'activité d'Ezéchias au commencement de son règne, activité que le récit des Rois passe entièrement sous silence. En effet, les Chroniques nous présentent, tout au long, le zèle d'Ezéchias pour restaurer le culte et la maison de l'Eternel, tandis que notre récit dépeint son énergie pour se séparer du mal et en purifier le peuple. Ces deux caractères sont inséparables d'un vrai réveil, et l'on peut dire que le premier, le retour à Dieu, doit nécessairement primer le second ou, pour m'exprimer plus clairement, que la séparation du mal suit la restauration de nos rapports avec Dieu. Cela est si vrai, que les Chroniques nous montrent Ezéchias, comme «ayant à coeur de faire alliance avec l'Eternel» «au premier mois de la première année de son règne», et que la sanctification du temple commença «le premier jour du premier mois» (2 Chroniques 29: 3, 17; cf. verset 10). Ainsi, dès le premier jour de son règne, ce roi de 25 ans entreprend résolument la cause de Dieu. Il arrive au trône, jeune, inexpérimenté, n'ayant assisté, sous le règne de son père, qu'à des spectacles faits pour détourner les âmes de l'Eternel. Comment donc expliquer son attitude? Il entre dans sa carrière avec la foi seule, avec le fruit de la grâce!

«Et la quatorzième année du roi Ezéchias, Sankhérib, roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes de Juda et les prit» (verset 13). Ici, une remarque historique qui a son importance. Ezéchias régna 29 ans. La quatorzième année de son règne, Sankhérib monte contre lui. Le chapitre 20 nous dit qu'ensuite de sa supplication, quand il fut malade à la mort, «l'Eternel ajouta quinze années à ses jours». La maladie d'Ezéchias eut donc lieu au commencement de l'invasion de l'Assyrien et avant la défaite de ce dernier, et ne nous est pas présentée dans l'ordre chronologique (\*). Aussi ces faits sont-ils mentionnés d'une manière peu précise: «*En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort*» (20: 1). Par ce fait, nous pouvons mesurer la profondeur de l'épreuve que dut traverser cet homme de Dieu. D'un côté, l'envahissement de tout son pays, sauf Jérusalem (18: 13), de l'autre, une maladie mortelle, et cela, au moment où il avait rendu à son peuple le culte du vrai Dieu, exterminé l'idolâtrie, affranchi Juda de l'esclavage assyrien! On comprend que sa foi, mise à cette terrible épreuve, ait chancelé, que la confiance en Dieu se soit obscurcie un moment dans son coeur.

(\*) Ce que nous disons de la date de la maladie d'Ezéchias est confirmé par les paroles de l'Eternel lors de sa guérison: *J'ajouterai quinze années à tes jours et je te délivrerai toi et cette ville de la main du roi d'Assyrie, et je protégerai cette ville* (2 Rois 20: 6).

Le roi d'Assyrie, qui avait assiégé et conquis Lakis, envoie à Jérusalem ses serviteurs, le Thartan ou général en chef de ses armées, le Rab-Saris (chef des têtes) dont les fonctions ne sont pas bien connues, et le Rab-Shaké, chef politique de la maison du roi et son porte-parole dans les occasions importantes. Ils se tiennent devant Jérusalem, et les serviteurs d'Ezéchias, Eliakim, Shebna et Joakh sortent vers eux. Depuis ce moment, notre récit concorde presque mot à mot avec celui d'Esaië (36 à 37).

### Chapitre 18: 19-37 : Le discours du Rab-Shaké

La première partie du discours du Rab-Shaké (versets 19-25) a trait à la confiance d'Ezéchias en l'Eternel, confiance qui, nous l'avons vu, caractérisait sa piété. «Quelle est cette

confiance que tu as?» «En qui te confies-tu, que tu te révoltes contre moi?» (versets 19, 20). Ici, le formidable orgueil de l'Assyrien se montre à nu. Ezéchias, privé de son territoire, enfermé dans Jérusalem comme un oiseau dans une cage, pourra-t-il résister à l'armée de l'Assyrien? La dernière pensée qui vienne à l'ennemi, c'est qu'on puisse se confier en un Dieu invisible et qu'Ezéchias puisse avoir d'autres principes dirigeants, d'autres appuis que le monde. S'il se confie en quelqu'un, ce doit être en l'Egypte. Cette pensée accroît la colère du roi contre Ezéchias. L'Egypte était précisément l'adversaire contre lequel son expédition était dirigée, et si Ezéchias se révoltait, c'était, selon lui, qu'il en attendait du secours. Il en était ainsi de toutes les nations environnantes, qui avaient secoué le joug pesant de l'Assyrie. Ezéchias différait-il d'elles toutes? Peut-être prétendait-il se confier en l'Eternel? «Si vous me dites: Nous nous confions en l'Eternel notre Dieu...» (verset 22). Vaines paroles! Ce Dieu, «Ezéchias en avait ôté les hauts lieux et les autels», car Sankhérib ignore le vrai Dieu et le confond avec les idoles que la fidélité d'Ezéchias avait abolies. Tu as beau dire, «tu mets ta confiance en l'Egypte!» Jamais le monde ne peut imaginer que les chrétiens ne cherchent pas leurs alliances avec le monde et, de fait, il n'y a rien d'étonnant à ce scepticisme, quand nous voyons l'état de la chrétienté qui nous entoure. La religion est-elle menacée d'un danger, subit-elle une attaque ou une persécution? le monde chrétien recourt immédiatement au gouvernement du monde pour l'éviter ou en être délivré. La conduite, les oeuvres de la chrétienté sont basées sur l'influence du monde ou sur son aide pécuniaire. Les bonnes oeuvres n'ont pas d'autre soutien. L'incrédule est justifié quand il nous dit: «Que si tu dis: Nous nous confions en l'Eternel...» au fond, tu ne t'y confies pas plus que nous! Il n'en était pas de même d'Ezéchias. Il pouvait laisser dire l'Assyrien, car il savait de quels dieux il avait purifié son peuple; il savait sur quel Dieu il pouvait compter.

Mais une chose bien sérieuse, à considérer, c'est que l'infidélité de Juda donne à l'ennemi l'occasion de blasphémer le vrai Dieu et de nier son existence. Puisque vous aviez des hauts lieux et des autels, ils étaient pour vous l'Eternel, dit-il. Il ne connaît l'Eternel que par les idoles dont Juda avait fait ses dieux. Il avait le droit de leur dire: Vous aviez les mêmes dieux que moi et vous les serviez tout comme moi. Et maintenant, vous dites: Nous nous confions en l'Eternel! En quel Eternel, je vous prie? Celui des hauts lieux, ou celui de l'autel que, vous venez d'ériger? Diffèrent-ils les uns des autres?

Et maintenant, c'est «l'Eternel qui m'a dit: Monte contre ce pays, et détruis-le» (verset 25). L'Assyrien n'avait-il pas aussi le droit de parler de l'Eternel? J'ai le même Dieu que vous, je le connais tout aussi bien que vous. N'entend-on pas journellement ces paroles dans le monde? La guerre éclate entre deux nations. Laquelle a Dieu pour elle? Toutes deux l'invoquent, sûres de la victoire. Où est-il, le vrai Dieu? Hélas! même parmi les nations chrétiennes, ni d'un côté, ni de l'autre. Le vrai Dieu est ignoré de tous. Il n'en était pas ainsi d'Ezéchias. Sa confiance en Dieu était mise en question par l'ennemi qui l'outrageait et se moquait de lui. Que faire? Laisser dire et se taire, en regardant humblement à Dieu. L'ennemi dit: L'Eternel est avec moi contre toi. Laisse dire, Ezéchias, et confie-toi en ton Dieu que l'ennemi ne connaît pas!

Le Rab-Shaké parle en hébreu au peuple qui se tient sur la muraille. Les serviteurs d'Ezéchias le prient de parler en syriaque; il s'y refuse avec des paroles d'outrage et de mépris. Le danger de voir le peuple se décourager pourrait remplir Ezéchias d'angoisse. Même ce danger laisse tranquille et paisible l'âme du croyant. Il n'a qu'à se taire. Sa confiance en Dieu répond à tout.

Et maintenant, le Rab-Shaké s'attaque à la personne du roi. Ezéchias est un trompeur, un séducteur (versets 29, 32). Il vous ment, en vous engageant à mettre votre confiance en l'Eternel (verset 30). N'écoutez pas Ezéchias (verset 31, 32). Ecoutez le roi d'Assyrie (verset 28). Celui-ci vous laissera tranquilles, puis il vous transportera dans «un pays de blé et de moût, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile et de miel» (verset 32), un pays aussi plein de bonnes choses que la terre de Canaan. C'est là que vous trouverez la vraie abondance (cf. Deutéronome 8: 7-10). Sans doute, vous aurez l'esclavage en plus, mais l'Assyrien fera votre bonheur! C'est ainsi que Satan a toujours parlé au cœur des hommes. Malheur à celui qui l'écoute, car jamais le prince du monde ne rend un homme heureux. Faut-il raisonner avec lui, entrer en controverse ou même en conversation avec lui, faut-il lui répondre? Nos premiers parents n'en ont que trop fait l'épreuve, pour leur ruine et celle de toute leur postérité; l'homme de foi n'est point tenté de lui répondre. «Et le peuple se tut, et ne lui répondit pas un mot; car c'était là le commandement du roi, disant: Vous ne lui répondrez pas» (verset 36). Il n'y a qu'à se taire et à laisser l'ennemi à ses menaces ou à ses paroles mielleuses. Le peuple a confiance en la parole du roi, son conducteur, et imite sa foi. Dieu se sert de cette attaque ouverte de l'Assyrien contre Dieu et contre son Oint, pour affermir et réveiller le peuple.

### [Chapitre 19 : Sankhérib et l'Eternel](#)

Avant d'aller plus loin, je désire faire une ou deux remarques sur les trois récits de la vie d'Ezéchias, contenus dans la Parole (2 Rois 18-20; 2 Chroniques 29-32; Esaïe 36-39). Notre récit seul débute par la révolte d'Ezéchias contre Sankhérib, suivie de l'invasion de Juda et de l'humiliation du roi, ensuite de son manque de confiance. C'est que ce récit nous présente la carrière des rois placés sous leur responsabilité. La discipline de Dieu envers Ezéchias lui montre, en cette occurrence, que la confiance en l'Eternel a seule le pouvoir de le garder. Ce même récit insiste, avant tout, sur le caractère du vrai témoignage, au temps de la fin; il consiste dans l'abandon de tout mélange avec l'idolâtrie du monde. Nous trouvons ensuite l'attaque de Sankhérib contre Jérusalem, où la confiance absolue d'Ezéchias en l'Eternel est mise à une épreuve dont elle sort victorieuse.

Dans le récit des Chroniques, nous trouvons le roi selon les conseils de Dieu. Juda n'est plus qu'un petit résidu insignifiant, confiné à Jérusalem. Le roi apparaît, dès le premier jour, comme préparé de Dieu pour son oeuvre de grâce. Le temple de l'Eternel reste avec le résidu qui en a la garde. Ezéchias le purifie, restaure dans son intégrité le culte de Dieu, et celui des faux dieux est déraciné et aboli. Le résidu du peuple acquiert ainsi le droit d'être le porteur du témoignage de Dieu. Mais il faut encore garantir la cité de Dieu de l'ennemi, en lui coupant les sources qui alimentent la ville; il ne lui reste plus rien de commun avec le témoignage. Ce



dernier est complet dans la mesure et les confins de ce petit peuple humilié. L'histoire de l'attaque de Sankhérib contre Jérusalem est beaucoup plus brève ici que dans les deux autres récits.

En Esaïe, nous avons l'histoire d'Ezéchias au point de vue prophétique. Trois faits seulement y sont exposés en détail: l'attaque de Sankhérib et la maladie mortelle d'Ezéchias, suivie de la visite des ambassadeurs, qui explique prophétiquement l'élévation et la chute de Babylone, en rapport avec Juda. Dans ce récit, Ezéchias est, en quelques points, le type du Messie, en beaucoup d'autres, le type du résidu. Ce dernier, condamné à mort, reprend comme une vie de résurrection. La maladie d'Ezéchias, mentionnée aussi dans les deux autres récits, acquiert, en Esaïe, une importance prophétique toute particulière, par la mention de «l'écrit d'Ezéchias», plainte prophétique du résidu, qui désire célébrer l'Eternel «dans la terre des vivants» (Esaïe 38: 9).

Reprenons maintenant le cours de notre récit.

Après les menaces de l'Assyrien contre lui, Ezéchias monte une première fois à la maison de l'Eternel. En apparence, il restait peu de chose à ce pauvre roi. Tout Juda saccagé, l'armée assyrienne faisant le siège de la seule ville qui restât encore debout, le serviteur de l'Eternel méprisé, traité comme un malfaiteur par les nations, le nom de l'Eternel foulé aux pieds, les circonstances telles qu'il fallait tout supporter en silence, et accepter l'humiliation comme la juste rétribution des péchés et de la désobéissance du peuple. Avait-il quelque ressource, ce faible «résidu qui se trouvait encore?» (verset 4). Oui, certes! Il lui restait le temple de l'Eternel, sa ville bien-aimée, la montagne de Sion, le fils de David et son trône, le prophète, porteur de la parole de Dieu; il lui restait bien plus qu'à David lui-même dans la caverne d'Adullam! La chair pouvait se décourager, la foi ne le pouvait aucunement, car, au milieu de ce désastre sans nom, elle possédait tout ce qui fait sa ferme assurance, tout ce qui console et réjouit dans l'affliction, Emmanuel, la présence de Dieu avec son peuple. N'en est-il pas de même aujourd'hui? Cherchez le témoignage de Dieu, au milieu d'un monde mûr pour l'apostasie. La foi seule peut le découvrir, «ce résidu qui se trouve encore»; mais elle le découvre; elle préfère la maison de Dieu à toutes les tentes des méchants, le peuple pauvre et affligé à toute la prospérité de l'Assyrien; elle écoute la voix du prophète, et ferme l'oreille aux voix blasphématoires des serviteurs de l'ennemi; elle se groupe autour de l'Oint de l'Eternel, et comment craindrait-elle, puisque Dieu voit et regarde la face de son Oint?

Non pas que cette confiance exclue l'angoisse et que le danger extrême n'étreigne pas le coeur, ni qu'on ne porte sur soi le sac et ne déchire ses vêtements en signe d'affliction, d'humiliation et de deuil. Mais le danger pousse Ezéchias et son peuple vers la maison de l'Eternel et vers les oracles de Dieu pour recevoir conseil, force et consolation. «Ce jour est un jour d'angoisse, et de *châtiment*, et d'opprobre; car les enfants sont venus jusqu'à la naissance, et il n'y a point de force pour enfanter» (verset 3). Il faut sentir, en des temps comme ceux-là et comme les nôtres, que ce sont des jours «d'angoisse et de châtiment», que notre part est une profonde humiliation, que, pareils à ce petit résidu, nous avons à prendre sur nous «l'opprobre d'un grand peuple», et que nous avons à l'exprimer par nos larmes et

nos soupirs sur l'état de la chrétienté, qui a si affreusement déshonoré le Seigneur. Mais une chose suffit au résidu affligé, et doit nous suffire: l'Eternel est là; c'est Lui, non pas nous, qui a été outragé. Alors, nous dirons comme Ezéchias: Peut-être l'Eternel entendra-t-il toutes les paroles de celui qui a outragé le Dieu vivant et punira-t-il les paroles qu'il a entendues (verset 4)? et l'Eternel nous répondra.

«Ne crains pas», dit Esaïe, «à cause des paroles que tu as entendues, par lesquelles les serviteurs du roi d'Assyrie m'ont blasphémé. Voici, je vais mettre en lui un esprit, et il entendra une nouvelle, et retournera dans son pays; et je le ferai tomber par l'épée dans son pays» (versets 6, 7). La parole de l'Eternel s'accomplit à la lettre. La nouvelle que Tirhaka, roi d'Ethiopie, qui s'était emparé de l'Egypte, s'avancait contre lui, quand son but était précisément la conquête de l'Egypte, le fait partir subitement à sa rencontre (\*).

(\*) C'est à son retour de cette expédition que son camp est frappé sur les montagnes d'Israël, comme le sera celui du futur Assyrien de la prophétie.

Mais, avant son départ, Sankhérib envoie un message écrit à Ezéchias. Il avait fait dire précédemment au peuple: «Qu'Ezéchias ne vous trompe point, et ne vous fasse pas mettre votre confiance en l'Eternel» (18: 29, 30). Il dit maintenant à Ezéchias: «Que ton Dieu, en qui tu te confies, ne te trompe point» (verset 10), l'assimilant aux faux dieux que lui, l'Assyrien, avait détruits. C'était un «outrage» direct «au Dieu vivant». La rage, qui remplit le monarque assyrien, entravé dans ses projets et froissé dans son orgueil, se montre maintenant sous son vrai caractère. *C'est au Dieu d'Israël qu'il en veut.*

Ezéchias monte une seconde fois à la maison de l'Eternel. Il ne s'agit plus d'humiliation comme la première fois, mais d'une attaque directe contre le nom de l'Eternel, qu'Ezéchias honore. Dieu doit prendre connaissance de cette lettre. Le roi lui remet en mains sa propre cause à Lui, mais il sait que, pour l'honneur de son nom, l'Eternel sauvera son peuple humilié. «Et maintenant, Eternel notre Dieu! sauve-nous, je te prie, de sa main, afin que tous les royaumes de la terre sachent que toi, Eternel, tu es Dieu, toi seul» (verset 19).

Alors Esaïe fait connaître au roi la parole de l'Eternel, prononcée contre l'Assyrien. Si Ezéchias porte sur son coeur les intérêts de son Dieu quand il s'agit de l'ennemi, l'Eternel lui répond qu'il ne laissera pas outrager par le monde «la vierge, fille de Sion», puisqu'elle est l'épouse du grand roi. «La vierge, fille de Sion, te méprise, elle se moque de toi; la fille de Jérusalem secoue la tête après toi» (verset 21). Ainsi Dieu revendique le caractère et l'honneur de ses bien-aimés, coupables mais humiliés, quand ceux-ci revendiquent son honneur et son caractère à Lui seul. L'Assyrien, dans sa folie, avait levé les yeux en haut contre le Saint d'Israël. Il avait été la verge de la colère de Dieu, qui avait fait cela dès longtemps, mais il s'était enorgueilli de ses succès et n'avait pas craint de s'élever jusqu'à Dieu. Il disait: J'ai gravi, je couperai, je parviendrai, j'ai creusé, j'ai desséché... (versets 23, 24), tandis que c'était l'Eternel qui avait décrété la ruine des nations et de son peuple par ce moyen (versets 25, 26). «Mais je sais», dit l'Eternel, «ton habitation, et ta sortie, et ton entrée, et ta rage contre moi. Parce que tu es plein de rage contre moi, et que ton insolence est montée à mes oreilles, je mettrai

mon anneau à ton nez et mon frein entre tes lèvres, et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu» (versets 27, 28).

L'Eternel donne alors à Ezéchias un signe de sa délivrance: la première année, on mangerait ce qui lèverait des grains tombés, pauvre récolte, mais qui les empêcherait de mourir de faim. C'est, prophétiquement, l'histoire de la préservation du résidu à Jérusalem. La seconde année, il y aurait une force de croissance; la troisième année, viendrait la récolte et le fruit de la vigne. L'Eternel explique cette parabole au roi: «Ce qui est réchappé et demeuré de reste de la maison de Juda poussera encore des racines en bas et produira du fruit en haut. Car de Jérusalem sortira un résidu, et de la montagne de Sion ce qui est réchappé. La jalousie de l'Eternel des armées fera cela» (versets 30, 31). Le résidu de Juda sera fondé de nouveau par l'Eternel, et comblé de ses bénédictions.

S'il en est ainsi de Jérusalem, à bien plus forte raison de l'Assemblée, Epouse de Christ, faible résidu au milieu des ruines, chez lequel il n'y a point de force pour enfanter, et si abaissé, que l'ennemi peut dire: «Que ton Dieu, en qui tu te confies, ne te trompe point»; mais précieux à Christ, qui le fera asseoir avec lui sur son trône, et le plantera à toujours dans les parvis de Dieu, comme un arbre chargé de fleurs et de fruits.

L'Assyrien ne devait pas entrer dans la ville, ni y lancer des flèches, ni dresser contre elle des terrasses; et cependant, l'armée ennemie l'environnait en ce moment même. Mais Dieu intervient, à cause de son nom, et à cause de David, son serviteur, envers lequel il ne révoquera ni son alliance, ni ses promesses (versets 32-34).

La nuit même de cette prophétie, le camp des Assyriens fut frappé. Au matin, ils étaient tous des corps morts. «Les forts de coeur ont été dépouillés, ils ont dormi leur sommeil, et aucun des hommes vaillants n'a trouvé ses mains. Quand tu les as tancés, ô Dieu de Jacob! chars et chevaux se sont endormis profondément... Quand tu te levas, ô Dieu, pour le jugement, pour sauver tous les débonnaires de la terre» (Psaumes 76: 5, 6, 9). C'est ainsi aussi, que l'Assyrien de la fin, le roi du Nord, rencontrera son jugement: «Des nouvelles de l'orient et du nord l'effrayeront, et il sortira en grande fureur pour exterminer et détruire entièrement beaucoup de gens. Et il plantera les tentes de son palais entre la mer et la montagne de sainte beauté; et il viendra à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir» (Daniel 11: 44, 45). Lui-même, le chef de l'armée, subit la sentence prononcée par le prophète contre lui (verset 37). Ses fils le frappent avec l'épée, comme il se prosternait dans la maison de Nisroc, son dieu. Il avait dit à Ezéchias: «L'Eternel ne te délivrera pas»; et voici, son dieu Nisroc était incapable de le délivrer, quand il se prosternait devant lui.

En tout cela, nous suivons les progrès de l'homme de Dieu, et la récompense que reçoit sa confiance en l'Eternel. Au commencement, il se révolte contre l'Assyrien, quand peut-être, manquant de connaissance de son propre coeur, il avait pu prendre pour la seule confiance en Dieu, une confiance à laquelle le moi n'était pas étranger. Alors, il la perd devant l'ennemi, mais Dieu se sert de la discipline pour lui ôter toute confiance en lui-même. Dans cette épreuve, Ezéchias, humilié de l'état du peuple, ne cherchant aucun appui dans son propre

coeur, remet tout à Dieu. Sa confiance va croissant, à mesure que l'épreuve grandit. Il ne pense plus à lui, ni à son peuple, si ce n'est pour se juger; il ne cherche que la gloire de l'Eternel, liant toutefois le salut d'Israël à cette gloire. Dieu lui répond en lui montrant que Jérusalem, le fils de David, et le résidu bien-aimé, occupent exclusivement ses pensées. Il délivre son peuple par le jugement, et répond à l'humble prière que «le résidu qui se trouve encore» lui adresse par la bouche du prophète (19: 4).

### Chapitre 20: 1-11 : Maladie d'Ezéchias

«En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort» (verset 1). Comme nous l'avons dit plus haut, cet événement précède historiquement l'attaque de l'Assyrien contre Jérusalem, mais il la suit dans les trois récits que nous en avons. Le livre des Chroniques nous en parle en quelques mots, celui des Rois plus au long, et Esaïe, très en détail, car ce prophète y ajoute «l'écrit d'Ezéchias» qui ne se trouve pas dans les livres historiques. Il y a diverses raisons à cette transposition. La première est que le rôle de Babylone se lie, par l'envoi des ambassadeurs, à la maladie d'Ezéchias. Babylone était destinée à supprimer l'Assyrien dont elle ressortissait alors, et devait jouer, dorénavant, le rôle prépondérant dans l'histoire de Juda. Ce rôle, le pouvoir transféré aux gentils et l'établissement de la première monarchie universelle, ne commence à poindre dans les voies de Dieu envers son peuple, que lorsque le rôle historique (non pas prophétique) de l'Assyrie a pris fin. La seconde raison, c'est qu'il fallait placer devant nos yeux toute la carrière fidèle d'Ezéchias, avant la maladie mortelle qui menace d'y mettre un terme. Cela rend d'autant plus poignantes, au point de vue prophétique, en Esaïe surtout, les larmes et les supplications d'Ezéchias. Sa mort pouvait paraître un jugement de Dieu, quand sa vie tout entière s'était passée dans l'intégrité devant Lui. C'est pourquoi aussi l'écrit d'Ezéchias ne se trouve que dans la prophétie proprement dite, parce qu'il décrit les sentiments du résidu voué à la mort. En effet, le résidu sera appelé à traverser des circonstances semblables. Intègre de coeur, ayant servi Dieu toute sa vie, s'étant, comme Ezéchias, purifié du mal et de toute association mauvaise, il lui faudra éprouver dans son âme ce que c'est que d'être retranché de la terre des vivants, sous le poids de l'indignation gouvernementale de Dieu envers Israël, dont il fait partie, mais il sera délivré et reviendra à la vie, conséquence de la part qu'il aura à la mort et à la résurrection du Messie. La troisième raison, c'est que, dans le livre qui nous occupe, il était important de ne pas interrompre le récit qui commence à la révolte légitime d'Ezéchias, qui continue par l'invasion de Juda, où la confiance du roi est mise à l'épreuve, et se termine par la merveilleuse délivrance, comme réponse à une confiance implicite en Dieu, quand tout secours humain est impossible.

Après avoir atteint Ezéchias dans ses circonstances, la discipline de Dieu l'atteint dans sa personne: «Donne des ordres pour ta maison, car tu vas mourir, et tu ne vivras pas» (verset 1). Il faut mourir; quel mystère! Celui qui pouvait dire: «Hélas! Eternel, souviens-toi, je te prie, que j'ai marché devant toi en vérité et avec un coeur parfait, et que j'ai fait ce qui est bon à tes yeux» (verset 3), cet homme doit mourir! Pour un Juif pieux, marcher devant Dieu dans la terre des vivants, était le signe évident de Sa faveur. Cette faveur se retirait donc du roi? Dieu ne tenait pas compte de quatorze années de dévouement pour Lui pour sa cause et pour sa

maison! Il était donc rejeté comme un instrument inutile, au moment où sa piété et sa confiance en Dieu avaient resplendi d'une manière particulière! Ce royaume, que Dieu lui avait confié, allait tomber en d'autres mains, moins pures que les siennes!

Tout cela nous parle de ce qui atteignit le Messie, dont Ezéchias n'est qu'un faible type. Lui aussi, dut être retranché à la moitié de ses jours, jeté bas, après avoir été élevé bien haut; lui aussi, témoin fidèle qui n'avait fait que la volonté de Dieu, a dû subir la mort; lui aussi a dû s'en aller n'ayant rien, et perdre son royaume et toute sa gloire terrestre! Mais Christ, ce qui ne pouvait être le cas d'Ezéchias, souffrit ces choses, parce qu'il portait l'iniquité d'un grand peuple, et devait subir la juste condamnation de Dieu à notre place. Un homme comme Ezéchias ne pouvait, en aucune manière, racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (Psaumes 49: 7); mais il pouvait passer par l'expérience de l'indignation de Dieu dans son gouvernement, et c'est ce qui arrivera au résidu. Comme Ezéchias, élevant sa voix vers Dieu, du sein des lieux profonds, il apprendra que l'Eternel ne prend pas garde à son iniquité, parce qu'il l'a visitée sur le Messie.

C'est donc seulement dans la mesure en laquelle Ezéchias participe aux expériences de Christ, qu'il peut être considéré, dans notre passage, comme un type du Messie. Personnellement, comme le Seigneur, «le zèle de la maison de Dieu l'avait dévoré», personnellement aussi, mais non sans défaillance, il avait pu dire: «Je me suis confié en toi»; personnellement, quand il s'agissait de mourir, il semblait exclu sans cause de la terre des vivants; seulement, Ezéchias était un pécheur, et, comme tel, il fallait qu'un autre prît sa place sous le jugement de Dieu.

«Ezéchias versa beaucoup de larmes» (verset 3). Jamais le Seigneur ne pleura sur le sort qui lui était réservé; car il était venu dans ce monde pour mourir. Il pleura sur Jérusalem rebelle; il pleurait devant le tombeau de Lazare, en voyant la puissance de la mort peser sur l'homme déchu et misérable, mais jamais il ne pleura sur lui-même. En un sens seulement, comme Ezéchias, «il offrit avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort», mais ce n'était pas, comme Ezéchias, afin de ne pas mourir, c'était pour être sauvé *hors* de la mort, pour être délivré par la résurrection d'entre les cornes des buffles, afin que le fruit de son oeuvre pour nous ne fût pas perdu. Quant à Ezéchias, les larmes lui convenaient, comme elles conviendront au résidu intègre. Il lui fallait apprendre à accepter la sentence de mort, comme lui étant due; à, dire sans comprendre, tout d'abord, le but de Dieu: «Que dirai-je? Il m'a parlé, et Lui l'a fait» (Esaïe 28: 15); à comprendre enfin, au bout de toutes ses angoisses, que l'Eternel avait «voulu le sauver» (Ibid. verset 20).

La réponse de Dieu ne se fait pas attendre: «Et il arriva qu'Esaïe étant sorti, et n'étant pas encore arrivé au milieu de la ville, la parole de l'Eternel vint à lui, disant: Retourne, et dis à Ezéchias, prince de mon peuple: Ainsi dit l'Eternel, Dieu de David, ton père: J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; voici, je te guérirai; le troisième jour, tu monteras à la maison de l'Eternel» (versets 4, 5). A peine l'âme d'Ezéchias a-t-elle été sondée, que la parole de Dieu vient à Esaïe. On sent que Dieu avait d'avance en réserve, pour le roi, tout ce qu'il accorde ici

à son affliction. Ezéchias est ramené à la vie par une sorte de résurrection. «Esaïe dit: Prenez une masse de figes. Et ils la prirent et la mirent sur l'ulcère; et Ezéchias se rétablit». En apparence, le moyen n'a aucune valeur, mais appliqué par la *parole* du prophète, il se trouve être la puissance de Dieu à salut.

«Et Ezéchias dit à Esaïe: Quel est le signe que l'Eternel me guérira, et que le troisième jour je monterai à la maison de l'Eternel? Et Esaïe dit: Ceci en sera le signe pour toi de par l'Eternel, car l'Eternel accomplira la parole qu'il a prononcée: l'ombre avancera-t-elle de dix degrés, ou reculera-t-elle de dix degrés. Et Ezéchias dit: C'est peu de chose que l'ombre descende de dix degrés: non, mais que l'ombre retourne de dix degrés en arrière. Et Esaïe, le prophète, cria à l'Eternel; et l'Eternel fit retourner l'ombre de dix degrés en arrière sur les degrés par lesquels elle était descendue sur le cadran d'Achaz» (versets 8-11).

Achaz avait établi ce cadran. Depuis son règne, l'ombre avançait, le temps s'écoulait rapidement et devait aboutir à la nuit, à la disparition complète de la monarchie sous le jugement de Dieu. L'Eternel pouvait avancer cette fin, car la mesure était comble, mais il lui plaisait de répondre au désir du roi pieux et à la demande du prophète, en retardant l'heure au lieu de l'avancer, donnant ainsi un nouveau terme à la puissance du roi. Mais ce miracle a une signification plus profonde. Il signifie que Dieu pouvait renverser et renverserait tout l'ordre de la nature et les lois qui soumettaient le pécheur à la mort, afin d'accomplir le salut de ses bien-aimés. La mort n'a plus son cours fatal; la vie allant à son déclin, puis séparée de la penne, comme la toile du tisserand, recommence pour le résidu fidèle dans la résurrection du Messie, son représentant. Pour nous, elle recommence en vie éternelle par la résurrection du Sauveur. Tel est le signe qu'Ezéchias demande. Sa demande dénote une confiance complète en Dieu qui seul peut faire l'impossible avec l'impossible. En renversant en Christ, pour nous sauver, ce qui, en vertu du péché, était devenu pour nous l'ordre de la nature, l'Eternel nous assure l'accomplissement de ses conseils à notre égard.

«Le troisième jour, tu monteras à la maison de l'Eternel». C'est ainsi que la mort et la résurrection de Christ nous donnent, au bout de trois jours, une libre entrée dans le sanctuaire.

Ezéchias avait déjà reçu, sans le demander, un signe de la déroute finale de l'ennemi (19: 29-31), dans le fait que Dieu conserverait en vie, sans aucune intervention humaine, ce résidu dont il voulait former le nouvel Israël; il apprend ici par quel moyen ce résidu sera sauvé.

Notons, avant de terminer cette partie de l'histoire d'Ezéchias, le rôle remarquable du prophète Esaïe dans tous ces événements. Comme la parole de Dieu qu'il représente, il est le porteur de l'arrêt de mort contre le meilleur d'entre les hommes qui font partie d'une race pécheresse et déchue. La mort est décrétée sans appel. Ce message produit dans l'âme qui le reçoit une profonde affliction. Immédiatement Esaïe annonce l'heureuse nouvelle de la guérison du roi. Il indique ensuite le moyen par lequel cette guérison peut être opérée et l'applique à l'ulcère mortel. Il fait enfin connaître le signe par lequel, renversant l'ordre de la nature, l'Eternel s'engage à effectuer ce qu'il a promis. Ces choses ont lieu en vertu de la

médiation du prophète qui «cria à l'Eternel», car on ne possède de bénédiction que par l'intervention personnelle du Seigneur Jésus. Nous avons là un exemple complet de ce que l'Evangile apporte à l'âme de tout pécheur.

### Chapitre 20: 12-19 : L'ambassade de Babylone

Ezéchias s'étant dépouillé de ses trésors pour éviter l'attaque du roi d'Assyrie contre Jérusalem (18: 15-16), on pourrait supposer que l'ambassade de Babylone eut lieu avant ce moment-là, et peu après la maladie d'Ezéchias survenue dans la 14e année de son règne. Il semblerait que si Ezéchias montra tous ses trésors aux ambassadeurs, ils n'avaient pas été amoindris par un tribut énorme, forçant le roi à dépouiller de son or, même le temple de Dieu. Mais il faut se souvenir du fait relaté en 2 Chroniques 32: 23. *Après qu'Ezéchias eut été délivré de Sankhérib, «beaucoup de gens apportèrent des offrandes à l'Eternel à Jérusalem, et des choses précieuses à Ezéchias, roi de Juda; et après cela, il fut élevé aux yeux de toutes les nations».* Puis encore: *«Ezéchias eut de très grandes richesses et une très grande gloire»* (verset 27). Ce ne fut donc qu'*après* l'attaque de Sankhérib que l'ambassade de Babylone eut lieu, et que les envoyés passèrent en revue les trésors du roi Ezéchias (verset 31).

Un court passage des Chroniques, le seul de ce livre qui parle de tout le contenu de notre chapitre, nous renseigne sur l'état d'âme d'Ezéchias, lors de l'ambassade envoyée par le roi de Babylone: «En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort; et il pria l'Eternel, et l'Eternel lui parla, et lui donna un signe. Mais Ezéchias ne rendit pas en raison du bienfait qu'il avait reçu; car son coeur s'éleva, et il y eut de la colère contre lui, et contre Juda et Jérusalem. Et Ezéchias s'humilia de ce que son coeur s'était élevé, lui et les habitants de Jérusalem; et la colère de l'Eternel ne vint pas sur eux pendant les jours d'Ezéchias» (2 Chroniques 32: 24-26). Nous voyons ici les sentiments du roi, quand il reçut les messagers de Babylone. «Son coeur s'éleva». En ce temps-là, sous Berodac-Baladan, Babylone n'était pas encore ce qu'elle devint depuis. Son roi avait secoué le vasselage de l'Assyrie et désirait parer à un retour offensif de cette puissance, en cherchant des amis ou des alliés parmi les nations situées à l'occident de son royaume. Il envoya donc une lettre et un présent à Ezéchias par ses ambassadeurs. Notre passage dit qu'*«Ezéchias écouta les messagers».* Ils avaient donc quelque demande à lui faire, quelque alliance à lui proposer contre l'ennemi commun dont Ezéchias lui-même secouait le joug. La Parole ne nous dit pas que cette alliance fut conclue, mais que le roi reçut favorablement les ambassadeurs. Il fit ici, encore une fois, l'humiliante expérience que sa confiance en Dieu n'était pas absolue. Suivant le récit des Chroniques (32: 27-31), Dieu l'avait abondamment béni pour sa fidélité pendant les quatorze premières années de son règne: il avait *«de très grandes richesses et une très grande gloire»*, et c'est à ce moment-là qu'arriva *«l'ambassade que les chefs de Babylone envoyèrent vers lui pour s'informer du miracle qui avait été opéré dans le pays».* Tel était le but avoué de Berodac-Baladan. Quant à son but secret, il flatte l'orgueil d'Ezéchias. A cette occasion, *«Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son coeur»* (Ibid. verset 31). Livré à lui-même, *«son coeur s'éleva».* Il montra les richesses que Dieu lui avait données afin de se faire valoir aux yeux de l'étranger, au lieu de glorifier, auprès de ces idolâtres, le Dieu qui l'avait sauvé par un miracle, quand il était voué à la mort, et qui l'avait richement béni en remplissant ses trésors. Ces trésors avec son arsenal, sa maison, ses domaines, sont passés en revue par un monde jaloux, qui ne peut qu'à la surface, être l'ami des saints et du peuple de Dieu. Et voici que, dans un

avenir assez rapproché, «tout ce que ses pères avaient amassé sera porté à Babylone» (2 Rois 20: 17; Esaïe 39: 6). Il y eut, nous disent les Chroniques, «de la colère contre lui et contre Juda et Jérusalem», et Ezéchias eut à en faire la douloureuse expérience. Mais dans l'intervalle, son âme avait été humiliée et restaurée; il était préparé, comme il le dit dans son écrit, à s'en aller doucement «toutes ses années» (les 15 années de vie qu'il avait devant lui), «dans l'amertume de son âme». Douceur et amertume tout ensemble! Ces choses qui semblent ne pouvoir s'accorder, s'accordent parfaitement pour le chrétien. A l'amertume de la discipline, par laquelle nous sommes brisés, se joint l'ineffable sentiment de l'amour du Père qui nous l'inflige!

Esaïe joue ici un nouveau rôle, celui de la Parole qui nous pénètre et nous sonde. Heureux si, comme Ezéchias, nous n'essayons pas de cacher quelque chose à Celui auquel nous avons à faire. Le roi pieux, pris à partie, avoue et reconnaît tout devant le prophète. «Qu'ont dit ces hommes, et d'où sont-ils venus vers toi?» demande Esaïe. «Ils sont venus d'un pays éloigné, de Babylone», répond Ezéchias. Avait-il rien à faire avec la présence de Dieu, ce «pays éloigné» où le fils prodigue pouvait vivre dans les plaisirs, loin de sa face? (Luc 15: 13). Ces hommes venaient «de Babylone», berceau de la révolte contre Dieu et du culte idolâtre. Ezéchias n'avait pas contracté d'alliance avec son roi, mais s'était lié d'amitié avec lui. Le prophète demande: «Qu'ont-ils vu dans ta maison?» Le roi répond, toujours avec la même sincérité: «Ils ont vu tout ce qui est dans ma maison; il n'y a rien dans mes trésors que je ne leur aie montré». Alors, Esaïe annonce le jugement de l'Eternel: «Ecoute la parole de l'Eternel: Babylone emportera, dans un jour futur, tout ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour. *Il n'en restera rien*». N'est-ce pas le mot final de la Parole, si nos coeurs se sont laissés attirer et enorgueillir par les choses de la terre? «Le monde s'en va et sa convoitise». Il n'en restera rien!

Ezéchias, n'ayant rien caché à l'Eternel, reçoit en toute humilité sa sentence. Sa parole rappelle celle de David: «J'ai péché contre l'Eternel», mais elle contient plus encore: «La parole de l'Eternel que tu as prononcée *est bonne*» (verset 19). Il accepte d'un coeur contrit les conséquences de son acte. Le témoignage que Dieu lui avait confié ne sort pas indemne de ses mains; bien au contraire, il est ruiné sans espoir. Ce réveil, commencé dans la fraîcheur de la puissance divine, prend fin par la faute de celui qui en était l'instrument. Mais personnellement, le coeur et la conscience d'Ezéchias ont gagné à ces expériences. Si son témoignage n'a pu se soutenir et a glissé dans la ruine, son âme a retrouvé, par la discipline, la communion avec le Seigneur, et cette humble confiance en Lui, qu'elle avait abandonnée un instant pour se laisser prendre aux paroles de l'ennemi qui flattait son orgueil.

«Ezéchias s'humilia de ce que son coeur s'était élevé, lui et les habitants de Jérusalem», nous disent les Chroniques (2 Chroniques 32: 26). Heureux résultat de l'humiliation individuelle; elle la produit chez d'autres. Quand l'Assyrien paraît devant les murs de Jérusalem, le roi et le peuple ne seront qu'un coeur et une pensée pour ne pas lui répondre et mépriser ses menaces en se confiant en l'Eternel. La discipline ayant produit ses fruits, le vœu d'Ezéchias: «N'y aura-t-il pas ainsi paix et stabilité pendant mes jours?» est exaucé. «La colère de l'Eternel ne vint pas sur eux pendant les jours d'Ezéchias» (2 Chroniques 32: 26).



## Chapitre 21: 1-18 : Manassé

Souvent une période de réveil est suivie d'une marche plus rapide dans le chemin du déclin; et, chose notable, il n'est pas dit que Dieu souligne particulièrement cet état de choses par ses jugements. Le règne de Manassé, caractérisé par un vrai débordement d'idolâtrie, est le plus long qu'enregistre l'histoire des rois de Juda et d'Israël. On ne peut juger de l'état des hommes d'après le plus ou moins de sévérité des voies de Dieu envers eux. C'était précisément l'erreur des amis de Job qui jugeaient de son caractère d'après les épreuves, et concluaient du manque d'épreuves à une justice relative de l'homme. Manassé commence son règne à douze ans et le prolonge 55 ans à Jérusalem. Le nom de sa mère nous est donné: Hephtsiba, «Mon plaisir en elle», le nom même dont Jérusalem restaurée sera appelée par l'Eternel (Esaïe 62: 4). Pour le moment, Hephtsiba avait, hélas! enfanté un être monstrueux, objet du déplaisir, de l'Eternel. Est-ce pour cela que ni le père, ni le lieu d'origine de la mère de Manassé ne sont mentionnés? Manassé rebâtit les hauts lieux détruits par son père, élève des autels à Baal, fait une image de Vénus Astarté, dont le culte impur déshonorait même les idolâtres, place sa statue dans le temple, érige des autels dans la maison de l'Eternel et dans les deux parvis, s'adonne au culte des astres, sacrifie son fils à Moloch, se livre aux pronostiqueurs et aux enchanteurs et fait, par toute sa conduite, errer le peuple de l'Eternel. Il n'y eut pas en Juda de roi plus abominable; cependant, son règne fut prospère, par sa durée d'abord, et nous ne voyons pas, sauf en une occasion, qu'il ait amené des calamités spéciales sur son peuple. Nous tenons à répéter ce que nous avons dit précédemment, Dieu juge des actions des hommes d'après ce qu'ils sont envers Lui, et non d'après leur conduite envers le monde. Concluons-nous qu'un athée est moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'il se dévoue à une cause humanitaire? En aucune façon. Les hommes seront jugés d'après la manière dont ils ont estimé Dieu et son Christ, et si leurs oeuvres n'ont pas le Père et le Fils pour objet, leurs oeuvres sont *mauvaises*. Tel était le cas de Caïn qui prétendait s'acquérir un mérite par les riches fruits de son travail, tandis qu'il haïssait Abel, son frère.

Les actes de Manassé appelaient le jugement, mais Dieu n'en avait pas encore fini avec son témoignage en Juda. «L'Eternel parla par ses serviteurs les prophètes» (verset 10). C'est ainsi que la parole de Dieu reste encore la seule ressource en ces temps fâcheux, mais elle n'est plus que le témoignage du jugement imminent pour le peuple, d'un jugement sans appel. «J'écurerai Jérusalem comme on écurve un plat: on l'écure et on le tourne sens dessus dessous. Et j'abandonnerai le reste de mon héritage, et je les livrerai en la main de leurs ennemis; et ils seront le butin et la proie de tous leurs ennemis, parce qu'ils ont fait ce qui est mauvais à mes yeux, et qu'ils m'ont provoqué à colère depuis le jour que leurs pères sont sortis d'Egypte jusqu'à ce jour» (versets 13-15). L'Eternel rattache leur état à la sortie d'Egypte. Dès ce moment-là, ils avaient péché. Pouvait-on, pourra-t-on dire que Dieu n'ait pas usé de patience envers ceux sur lesquels son nom était invoqué?

La Parole ajoute que «Manassé versa aussi le sang innocent en grande abondance, jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre» (verset 16). Ainsi Manassé persécutait le peuple de Dieu, ceux qui étaient innocents de toutes ces infamies. Dieu nous laisse ici sur ce

spectacle terrible qui appelle la vengeance divine, mais les Chroniques, qui se plaisent toujours à constater l'action de la grâce, nous donnent des informations sur la fin de l'histoire de Manassé. Il avait, jusqu'à un certain moment de son histoire, accepté la suzeraineté des rois d'Assyrie. Esar-Haddon avait succédé à Sankhérib (2 Rois 19: 37), puis Assurbanipal, son fils. Babylone, qui avait secoué le joug d'Assur sous Berodac-Baladan, avait été bientôt reconquise et replacée sous la domination des rois d'Assyrie. Manassé, probablement enveloppé dans une conspiration de tous ces royaumes orientaux contre la dure servitude de l'Assyrien, est emmené captif à Babylone, chargé de chaînes d'airain. Telles sont probablement, à en juger par l'histoire, les causes de cette cruelle captivité, mais la *vraie* cause nous est révélée dans la Parole. C'est «l'Eternel qui fit venir sur Manassé et son peuple les chefs de l'armée du roi d'Assyrie» (2 Chroniques 33: 11).

Le but de Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, fut atteint. Manassé s'humilia, jugeant devant Dieu toute sa conduite, et Dieu le ramena à Jérusalem et dans son royaume. Alors il fut aussi zélé pour brûler ce qu'il avait adoré que les rois pieux qui avaient précédé Ezéchias, son père, et le peuple entra dans la même voie. Joël, qui prophétisait sous Manassé, semble faire allusion à cet événement (Joël 2: 12-14). Seulement, les hauts lieux ne furent pas abolis. Ce ne fut pas un réveil proprement dit, mais un retour vers Dieu par l'affliction qui fait que le malheureux crie à Lui et reçoit la délivrance de toutes ses angoisses. Ce sujet devra être repris plus tard dans l'étude des Chroniques. Le livre des Rois s'arrête quand il a constaté la responsabilité du roi; celui des Chroniques nous montre la grâce agissant par les jugements pour le restaurer. Quelle heureuse pensée, que les coeurs les plus endurcis puissent devenir des objets de la grâce! Combien n'en rencontrerons-nous pas auprès du Seigneur dont la carrière semblait, comme ici, brisée par le jugement, et qui, sans que nous nous en doutions, ont été touchés par une repentance à salut!

### **Chapitre 21: 19-21 : Amon**

Le court règne d'Amon (deux ans) est caractérisé par la même impiété que celui de son père, plus grave encore si possible, en ce que, témoin du jugement infligé à Manassé, de sa repentance et de l'abandon qu'il avait fait de ses idoles, il aurait dû en recevoir instruction pour lui-même. Sa mère était Meshullémeth, fille de Haruts, de Jotba. Elle devait être une Edomite, si Jotba est le même lieu que Jotbatha des traites d'Israël (Nombres 33: 33; Deutéronome 10: 7). Ce n'est pas sans raison, comme nous l'avons dit souvent, que notre livre fait partout une allusion discrète aux origines maternelles des rois. Quoiqu'il en soit, relever des idoles détruites, est pire encore aux yeux de l'Eternel que d'en ériger de nouvelles. C'est un mépris insolent de Dieu, après que, par ses voies et par sa Parole, il s'est révélé à nous pour nous faire abandonner ce qui le déshonore. Y revenir, c'est agir comme si Dieu n'existait pas et n'avait pas parlé, et c'est aussi ce qui rend la chrétienté si coupable. Dieu l'a séparée de l'idolâtrie et de ses principes immoraux; elle est retournée à ces principes, comme nous le voyons en 2 Timothée 3: 1-5, comparé avec Romains 1: 29-32, et retournera plus tard aux idoles elles-mêmes. Amon «abandonna l'Eternel, le Dieu de ses pères», telle est sa sentence.

Pour lui, il n'est pas laissé de place à la repentance. Il meurt de mort violente comme les derniers rois d'Israël.

## **Chapitres 22 à 23: 30 : Josias**

### **Chapitre 22 : Josias et le second réveil**

Arrivés dans ce chapitre, au second grand réveil qui eut lieu aux derniers jours de Juda, nous allons y trouver ample matière à instruction pour nous-mêmes. Nous l'avons dit, à propos d'Ezéchias, les réveils de la fin sont caractérisés par la rupture avec les traditions, quelque consacrées par l'usage que soient plusieurs d'entre elles, et par le retour aux choses qui avaient été établies au commencement. Il va sans dire, qu'en dehors de cette action spéciale et puissante du Saint Esprit, on rencontre des temps où la piété individuelle prédomine et tranche sur l'idolâtrie courante, comme chez Joas, Amatsia et Azaria. Ceux qui agissent avec Dieu peuvent exercer, de ce fait, dans tous les temps, une action bénie autour d'eux; mais une chose remarquable dans les voies de Dieu, c'est qu'à mesure que le mal augmente et entraîne le monde au jugement final, la vérité de Dieu brille d'un éclat plus vif, et répand autour d'elle une influence plus générale pour réveiller les âmes.

Sous Josias, comme sous Ezéchias, il y a rupture résolue et complète avec le mal ancien, toléré ou établi en Juda. La fidélité de Josias, sous ce rapport, telle qu'elle nous est rapportée dans les Rois, est tout à fait remarquable.

Josias commence à régner étant petit garçon, et par conséquent, sous les soins de sa mère, Jédida, fille d'Adaïa, de Botskath, qui était une femme de Juda (Josué 15: 39). Il marcha, comme Ezéchias, «dans toute la voie de David, son père, et ne s'en écarta ni à droite, ni à gauche» (verset 2). La première chose qui nous soit dite ici (\*) de lui, c'est qu'il commença par prendre soin de la maison de l'Eternel, pour réparer ses brèches, comptant sur «la fidélité» de ceux qui étaient chargés de ce travail. C'est là l'un des signes distinctifs d'un réveil aux derniers temps. La maison de Dieu acquiert pour les croyants une importance toute nouvelle, et son état de ruine attire leur sollicitude. Il doit en être ainsi dans les jours que la chrétienté traverse actuellement. La voix des fidèles doit se faire entendre pour attirer l'attention du peuple de Dieu sur Sa maison, sur l'Assemblée du Dieu vivant, comme étant l'objet le plus cher au coeur de Christ. Il ne s'agit nullement de reconstruire à neuf le temple ruiné, mais d'en réparer les brèches, d'y apporter fidèlement les matériaux nécessaires, d'ajouter à cet édifice le bois de cèdre et les pierres de taille, agréables au Dieu qui a bâti la maison. De même, en ces temps de la fin, le chrétien conscient de son appel, au lieu d'ajouter à la maison du bois, du foin, du chaume, y apportera ce qui convient à la maison de Dieu, des pierres vivantes, taillées par le Saint Esprit dans la carrière du monde, façonnées par le Maître, et capables de faire partie, d'une manière définitive, de l'édifice de Dieu. Le réveil de nos temps a compris cela. Pour lui, l'Assemblée de Dieu existe, quoique cette assemblée soit en ruines, tandis qu'il ne tient aucun compte des édifices appelés par les hommes leurs églises, et entretenus par eux. Ce n'est pas à ces édifices que les fidèles témoins de Christ apporteront des matériaux, mais à l'Eglise du Dieu vivant, et chacun est responsable envers Lui seul du travail qui lui a été confié. «Qu'on

ne compte pas avec eux», dit Joas, «l'argent remis entre leurs mains, car ils agissent avec fidélité» (verset 7).

(\*) L'ordre est différent dans les Chroniques où Josias commence par la purification du pays et s'occupe ensuite du temple. Ce même livre nous montre Ezéchias commençant par le temple et purifiant le pays ensuite. Ce dernier acte est dans le livre des Rois le premier d'Ezéchias.

Ce zèle pour la maison de Dieu a un résultat immédiat et des plus importants: «Le livre de la loi est retrouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 8). Si Josias n'avait pas eu à coeur la restauration du temple, le livre de la loi, qui y était conservé (2 Chroniques 34: 15) n'aurait pas été remis en lumière. C'est le caractère spécial du réveil de Josias. Ezéchias avait montré plus spécialement la confiance en l'Eternel, accompagnée, cela va sans dire, d'une réelle soumission à la parole de Dieu, dont Esaïe, le prophète, était le porteur, mais nous trouvons sous Josias comme une révélation toute nouvelle de la *parole écrite*, et, dans le cas particulier, des livres de Moïse. Dans ce réveil, les Saintes Ecritures, négligées et comme oubliées sous les règnes précédents, reprennent tout à coup leur importance. Ce fut la grande bénédiction attachée au réveil appelé la Réformation. La Bible, sortie de l'ombre par des voies providentielles, et présentée à tous, brilla aussitôt du plus vif éclat. Cependant, l'on est douloureusement affecté de voir que la Réformation ne commença pas, comme Josias, par le zèle pour la maison de Dieu, mais, sans doute, l'importance de l'Assemblée de Christ était réservée pour un temps postérieur et n'avait pas encore été manifestée.

Quand le zèle pour la maison et l'obéissance aux Ecritures vont ensemble, ces dernières deviennent comme une révélation toute nouvelle. Les choses connues auparavant comme étant de Dieu, ne perdent certes pas leur importance, mais une lumière surgit, qui non seulement étonne et frappe comme totalement inconnue jusque-là, mais atteint aussi profondément la conscience. «Et il arriva que quand le roi entendit les paroles du livre de la loi, il déchira ses vêtements» (verset 11). Est-il possible que la parole de Dieu ait pu être violée d'une telle manière par son peuple! Y a-t-il rien d'étonnant si sa ruine en est la conséquence?

Et maintenant qui nous interprétera cette parole? Comment «consulter l'Eternel» au sujet de ce que nous avons à faire, sachant que, selon cette Parole, nous avons encouru son déplaisir? Le prophète seul, représentant de l'Esprit de Christ (1 Pierre 1: 11), peut nous l'interpréter. Josias ne s'adresse pas pour cela à Shaphan, le scribe, ni même à Hilkija, le grand sacrificateur; il veut se mettre directement en rapport avec la Parole. Il y avait beaucoup de prophètes au temps de l'impie Manassé (2 Rois 21: 10). Au temps de Josias, en ces jours de réveil, mais de profonde faiblesse, on trouve une *prophétesse* à Jérusalem. Non pas que les prophètes manquent en Juda (23: 2), Mais l'activité confiée à une femme caractérise le déclin, comme celle de Débora, dans le livre des Juges. Pareille, à Débora, Hulda, servante de l'Eternel, ne cherche pas à exercer un ministère public, comme les fausses prophétesses de nos jours; elle emploie son don dans la sphère qui lui est assignée. Les serviteurs de Josias se rendent auprès d'elle, «et elle habitait à Jérusalem dans le second quartier de la ville» (verset 14). Ici, nous sommes loin d'un Esaïe, dont le ministère embrassait toute la prophétie et dont la présence caractérisait le réveil d'Ezéchias; mais l'Esprit de Christ parle par cette femme,

pour «confirmer toutes les paroles du livre qu'a lu le roi de Juda» (verset 16), et, en même temps, pour rassurer Josias sur son propre avenir. Dieu avait égard à la profonde humiliation du roi: «Parce que ton coeur a été sensible, et que tu t'es humilié devant l'Eternel quand tu as entendu ce que j'ai prononcé contre ce lieu et contre ses habitants, savoir qu'ils seraient livrés à la destruction et à la malédiction, et parce que tu as déchiré tes vêtements et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit l'Eternel» (verset 19). S'humilier était, de fait, la seule chose nécessaire. Elle caractérisait Josias et marque de tout temps le Résidu fidèle au milieu du mal (Ezéchiel 9: 4), aux jours de la ruine de l'Eglise, et parmi tous ceux qui professent connaître le nom de l'Eternel. On peut reconnaître aujourd'hui le coeur du fidèle à l'humiliation qu'il ressent de cet état de choses. Celui de Josias y est sensible; il déchire ses vêtements et pleure; mais (verset 20) il devait être «recueilli de devant le mal», comme dit Esaïe (57: 1).

### Chapitre 23: 1-20 : Le livre de l'alliance et la sanctification du peuple

L'importance de la maison de Dieu sur la terre, lieu où l'Eternel fait habiter son nom, et le livre de l'alliance, voilà, comme nous l'avons vu, ce qui caractérise le renouvellement spirituel sous Josias. Nous n'hésitons pas à le répéter: dans les temps où nous vivons, ces deux choses caractériseront toujours un vrai réveil. L'intérêt pour l'Assemblée du Dieu vivant et non pour les misérables imitations, par lesquelles la chrétienté déchue l'a remplacée, le zèle pour l'autorité inspirée des Saintes Ecritures, c'est à quoi toute âme fidèle, qui cherche la gloire du Seigneur, s'attachera aujourd'hui coûte que coûte.

Le roi fait assembler auprès de lui tous les anciens de Juda et de Jérusalem, et monte à la maison de l'Eternel, ayant «avec lui tous les hommes de Juda et tous les habitants de Jérusalem, et les sacrificateurs, et les prophètes, et tout le peuple, depuis le petit, jusqu'au grand». Il fait lire devant eux «*toutes* les paroles du livre de l'alliance qui avait été trouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 2). Ce livre de l'alliance comprend non seulement l'alliance du Sinaï, mais celle qui fut faite dans les plaines de Moab, c'est-à-dire toutes les paroles du Deutéronome. Elles s'appliquaient exactement à l'état du peuple tel qu'il était alors, et Dieu l'avait décrit d'avance dans ce livre. Le Deutéronome parlait avant tout d'obéir, et faisait dépendre de l'obéissance à la Parole la bénédiction ou le malheur du peuple que Dieu avait racheté d'Egypte. Ici, cette alliance est renouvelée: «Le roi se tint debout sur l'estrade, et fit cette alliance devant l'Eternel, de marcher après l'Eternel, et de garder ses commandements, et ses témoignages, et ses statuts, de tout son coeur et de toute son âme, pour accomplir les paroles de cette alliance, écrites dans ce livre: et *tout le peuple entra dans l'alliance*» (verset 3).

Dans ces réveils de la fin, un puissant effet se produit sur tous, quand même la réalité ne se trouve que dans le coeur du Résidu. Le livre de Jérémie qui prophétisait sous Josias, nous montre que, de fait, l'état moral du peuple n'était nullement changé. Ils avaient consenti facilement à l'abolition de l'idolâtrie par la fidélité du roi, mais leur coeur restait aussi éloigné de Dieu qu'auparavant. Le prophète dit: «Et l'Eternel me dit dans les jours de Josias: As-tu vu ce qu'a fait Israël, l'infidèle? Elle s'en est allée sur toute haute montagne et sous tout arbre

vert, et elle s'y est prostituée. Et j'ai dit: Après qu'elle a fait toutes ces choses, elle reviendra à moi; mais elle n'est pas revenue. Et sa soeur, Juda la perfide, l'a vu. Et j'ai vu que, quand pour toutes les choses en lesquelles Israël l'infidèle avait commis adultère, je l'ai renvoyée et lui ai donné sa lettre de divorce, toutefois sa soeur, Juda la perfide, n'en a pas eu de crainte, mais elle s'en est allée et s'est prostituée, elle aussi. Et il est arrivé que, par la légèreté de sa prostitution, elle a souillé le pays, et a commis adultère avec la pierre et le bois. Et même, avec tout cela, sa soeur, Juda la perfide, *n'est pas revenue à moi de tout son coeur, mais avec mensonge*, dit l'Eternel» (Jérémie 3: 6-10. Lisez aussi: 5: 27-29; 6: 9-15, 29; 8: 8-13).

En dépit de cela, une contrainte morale s'exerce, par le moyen de ceux qui sont fidèles, sur les âmes, même de fait éloignées de Dieu. Nous voyons, en 2 Chroniques 34: 33, que Josias «*obligea* tous ceux qui se trouvaient en Israël à servir l'Eternel, leur Dieu. Pendant tous ses jours, ils ne se détournèrent pas de l'Eternel, le Dieu de leurs pères». C'est ainsi que *tout* le peuple entre ici dans l'alliance. Amon avait rétabli tout ce qu'avait aboli Manassé, lors de sa repentance. Josias, dans son zèle pour Dieu, et pour Dieu *seul*, bien différent du zèle de Jéhu, purifie complètement Jérusalem, Juda et Israël, aussi loin que son bras peut s'étendre. Il brûle, dans les champs du Cédron, tous les objets accumulés dans le temple pour le culte de Baal, d'Astarté et des astres, et porte leur poussière à Béthel, lieu initial de l'idolâtrie de Jéroboam. Il supprime (verset 5; Sophonie 1: 4) les Camarim, sacrificateurs établis par les rois de Juda pour brûler l'encens aux faux dieux. Il détruit entièrement la statue de la Vénus impudique établie dans la maison de l'Eternel, et rend la souillure de ses cendres aux sépulcres de ceux qui l'avaient adorée. Il ôte la prostitution qui s'étalait à Jérusalem, sous couvert du culte d'Astarté. Il rassemble les sacrificateurs qui avaient continué, sous Manassé repentant, les sacrifices à l'Eternel sur les hauts lieux (2 Chroniques 33: 17). Il ne les assimile pas aux Camarim, mais ne leur permet pas de monter vers l'autel de l'Eternel à Jérusalem. *Toute communion avec une religion qui, même en étant séparée de l'idolâtrie, a osé méconnaître le seul centre de rassemblement du peuple, est résolument rompue*. Nous trouvons en cela une instruction pour les jours où nous vivons. L'acte de Josias nous montre qu'un réveil ne peut s'associer avec un culte qui n'est pas rendu autour de la table du Seigneur, seul centre de rassemblement des siens. Toutefois, Josias reconnaît à ces sacrificateurs le droit de manger «des pains sans levain au milieu de leurs frères» (verset 9). La sainteté individuelle de ceux que le Seigneur a consacrés est pleinement reconnue, mais momentanément, si ce n'est pour toujours, leur fonction dans le culte d'Israël n'est pas tolérée. Josias abolit encore les chevaux du soleil, démolit et brûle les autels qui ont osé remplacer le seul autel de Dieu. Il s'attaque même, dans son zèle pour l'Eternel, aux autels bâtis par Salomon (verset 13).

Il va plus loin; son intérêt s'étend à *tout* le peuple de Dieu. Il se rend à Béthel, condamne tout ce mal à son origine, et accomplit ainsi la prophétie, prononcée jadis devant Jéroboam, contre l'autel où le roi avait offert des sacrifices (versets 15, 16; 1 Rois 13: 2). Cependant, il épargne le sépulcre de l'homme de Dieu qui avait prononcé ces choses. Quelle qu'eût été l'infidélité de cet homme, il reconnaît ce qu'il avait fait pour Dieu, épargnant aussi les os du prophète de Samarie, cause de sa chute, mais qui s'était humilié de son erreur. C'est ainsi que

tout coeur vraiment chrétien reconnaît ce que des hommes de Dieu ont fait, dans les temps passés, pour Son service, et respecte leur oeuvre, même entachée de manquements qui lui ont fait perdre sa puissance et en ont gâté les résultats (verset 17, 18).

Enfin le roi parcourt les villes d'Israël, abolissant les temples des hauts lieux, sans pitié pour les sacrificateurs idolâtres qu'il extermine, quoique, le peuple ayant été transporté par l'Assyrien, leur influence fût perdue en apparence. Il agit en vue d'une restauration future, et son coeur, enflammé pour le service de l'Eternel, s'y attache, car les prophètes, même pendant son règne, annonçaient une restauration sous le sceptre du roi de justice et de paix.

### Chapitre 23: 21-23 : La Pâque

«Et le roi commanda à tout le peuple, disant: Célébrez la Pâque à l'Eternel, votre Dieu, comme il est écrit dans ce livre de l'alliance. Car aucune Pâque n'avait été célébrée comme cette Pâque, depuis les jours des juges qui ont jugé Israël, et durant tous les jours des rois d'Israël et des rois de Juda; mais la dix-huitième année du roi Josias, cette Pâque fut célébrée à l'Eternel dans Jérusalem» (versets 21-23).

La célébration de la Pâque nous est donnée ici en quelques mots, tandis que les Chroniques la décrivent tout au long (2 Chroniques 35: 1-19); mais ce fait a trop d'importance dans l'histoire du réveil, pour n'y pas arrêter un moment l'attention de nos lecteurs. Nous venons de parler des deux grands principes qui caractérisent le réveil de la fin: la rupture avec l'idolâtrie du monde ou ses traditions religieuses, le retour aux Saintes Ecritures. A la suite de ces deux faits, et comme leur conséquence, nous avons la célébration de la Pâque.

La Pâque, comme institution, avait d'abord été célébrée en Egypte. Le peuple d'Israël avait été racheté du pays de servitude par le sang de l'agneau pascal; par lui, le jugement de Dieu qui atteignait l'Egypte, s'était détourné d'Israël. Le peuple, placé sous l'aspersion du sang, *mangeait* la Pâque. Elle était une figure de l'appropriation qui nous est faite, *une fois pour toutes*, par la foi, du sacrifice de Christ: le symbole correspond à ce qui nous est dit du chrétien, en Jean 6: 53.

Le *mémorial* de cette délivrance venait ensuite. Il se répétait chaque année le quatorzième jour du premier mois (Exode 12: 14, 26-27, 45). Ce mémorial était célébré par tout le peuple. En des circonstances normales, personne en Israël ne pouvait s'en abstenir sous peine d'être «retranché de ses peuples». Comme condition première, il fallait être *circoncis* (Exode 12: 48). Ce signe était le type de la mise à part pour Dieu par le jugement du péché et le retranchement de la chair. Aussi, lors de l'entrée dans le pays de Canaan, après le passage du Jourdain, tous ceux qui appartenaient à la génération dont les pères étaient tombés dans le désert et qui n'avaient pas été circoncis, le furent à Guilgal. «L'opprobre d'Egypte» fut ainsi roulée de dessus eux, et ils purent célébrer la Pâque dans les plaines de Jéricho (Josué 5: 6-12).

Par le fait qu'il était donné à un peuple racheté et circoncis, ce mémorial devenait *le symbole de l'unité du peuple de Dieu*. La Pâque était donc à la fois le souvenir de la rédemption et la proclamation de l'unité du peuple.

L'Esprit de Dieu nous en montre la célébration, comme une institution fondamentale, d'abord pendant la traversée du désert (Nombres 9: 1-14), puis à l'entrée en Canaan (Josué 5: 10). Depuis ce moment, la Parole ne la mentionne plus, jusqu'aux jours d'Ezéchias, non qu'elle ne fût pas observée sous les juges, sous David, Salomon et les rois, mais elle n'était pas l'objet spécial, présenté par le Saint Esprit, tandis que nous voyons, sous le règne de Salomon, les fêtes du septième mois, surtout celle des tabernacles, occuper une place prépondérante.

Lors du réveil d'Ezéchias, la Pâque ne fut pas célébrée le quatorzième jour du premier mois, mais au deuxième mois, le même jour du mois (2 Chroniques 30: 15), date autorisée par la Parole pour ceux qui étaient impurs ou en voyage, lors de la célébration de cette fête (Nombres 9: 11). Les sacrificateurs se trouvaient dans le premier cas; ayant manqué de zèle pour se sanctifier, ils étaient impurs, et Ezéchias agit en conséquence. La Pâque de Josias fut célébrée au jour voulu, le premier mois (2 Chroniques 35: 1). Le besoin de se sanctifier pour l'Eternel était beaucoup plus général alors que sous Ezéchias, car la parole de Dieu était mieux comprise, et le désir de Lui obéir plus réel.

Au temps d'Esdras, la Pâque fut aussi célébrée par «les fils de la transportation» au jour consacré, «car les sacrificateurs et les lévites s'étaient purifiés *comme un seul homme*» (Esdras 6: 19, 20).

Donc, à mesure que nous avançons dans l'histoire de la ruine du peuple de Dieu, la Pâque et l'état d'âme qui s'y rapporte acquièrent plus d'importance pour les fidèles; et, chose tout à fait remarquable, le signe de l'unité du peuple devient d'autant plus important que ce peuple est plus dispersé par la ruine.

Est-il besoin d'ajouter que ces vérités répondent aux temps actuels? La Cène du Seigneur qui remplaça, comme mémorial, la Pâque juive, la nuit où Jésus fut livré, est servie, et la table du Seigneur dressée pour le peuple racheté et pour lui seul. La mort du Seigneur y est proclamée jusqu'à son retour. Cette table est, en même temps, le centre de ralliement pour le peuple de Dieu, la proclamation de l'unité du corps de Christ (1 Corinthiens 10: 17), même dans un temps où tout, en apparence, contredit cette vérité, où même, comme au temps d'Ezéchias, l'on se rit et se raille de ceux qui la proclament (2 Chroniques 30: 10).

L'histoire de la Pâque ne se termine pas ici, et, de fait, ne sera jamais terminée. Un peuple de bonne volonté la célébrera encore sur la terre pendant le royaume millénaire du Christ (Ezéchiel 45: 21). Elle sera célébrée en même temps dans le royaume céleste, où les saints glorifiés seront rassemblés autour de l'Agneau immolé (Apocalypse 5).

Ainsi, du moment qu'une rédemption est effectuée, le mémorial de ce qui l'a acquise pour le peuple de Dieu persiste à travers tout et persistera jusque dans les temps éternels. Le souvenir de la mort de Christ est toujours nécessaire, car elle est le seul fondement de toute bénédiction.

Revenons maintenant à la Pâque de Josias. Le récit de notre livre, bien que très bref, est caractérisé par un mot important: «Comme il est écrit dans le livre de l'alliance» (verset 21). Sans doute, comme nous le voyons dans les Chroniques, le peuple, sous Ezéchias, était aussi



venu la célébrer selon «la parole de l'Eternel» et «la loi de Moïse, homme de Dieu» (2 Chroniques 30: 12, 16), mais sous Josias, la Parole écrite, merveilleusement conservée et retrouvée dans le temple, prend une importance beaucoup plus grande encore. Sans la Parole, rien de ce qui touche à ce mémorial ne devait avoir lieu. C'était «suivant *l'écrit* de David et suivant *l'écrit* de Salomon», qu'on devait s'y préparer (2 Chroniques 35: 4); «conformément à la *parole de l'Eternel* par Moïse», qu'on devait la préparer (verset 6); «selon qu'il est *écrit* dans le livre de Moïse» qu'on devait présenter le sacrifice à l'Eternel (verset 12); «selon *l'ordonnance*», qu'on devait le faire cuire au feu (verset 13); «selon le *commandement* de David, et d'Asaph, et d'Héman, et de Jeduthun, le voyant du roi», que chacun occupait sa place pour observer l'ordre selon Dieu dans les chants et la louange (verset 15). Et tout se faisait, «selon le *commandement du roi Josias*» (verset 16), c'est-à-dire que l'instrument de ce réveil avait de l'intelligence pour ne communiquer et n'ordonner au peuple que ce qui était en rapport avec les Ecritures.

Prenons ces choses à coeur. Josias, averti par l'Eternel, savait parfaitement qu'en faisant cela, il n'arrêterait pas le jugement qui était en cours; il savait aussi qu'il serait recueilli devant le mal et que ses yeux ne le verraient pas (2 Rois 22: 20), mais il n'avait qu'une pensée. Ressentant avec une humiliation profonde le déshonneur infligé à l'Eternel et à son culte, il était pressé de l'honorer au milieu de la ruine d'Israël, dans le lieu même où Il avait été déshonoré; il protestait, par toute sa conduite, contre les infamies qui s'étaient commises en Juda, sous le couvert de la religion; il s'humiliait de cette apostasie, comme en ayant la responsabilité aussi bien que les autres, mais toute son activité se portait, sans en rien distraire, sur le service de l'Eternel, et la purification pour Lui, d'un peuple particulier, quelque abaissé ou dispersé qu'il fût.

L'ère de Josias ne fut pas marquée, comme celle d'Ezéchias, par des attaques spéciales de l'ennemi, par des épreuves provenant du dedans ou du dehors. Ce fut un temps relativement paisible, où l'indifférence avait certainement plus de part que la haine; mais, tandis que le monde se reposait et laissait faire, Josias utilisait cette accalmie pour déployer la plus grande activité au service de son Maître.

Nos temps, nous l'avons déjà dit, ressemblent à celui-là, et les fidèles y ont la même position et les mêmes devoirs. Puisseons-nous utiliser ces jours de la fin, avec leur calme relatif, pour rendre témoignage de ces trois choses: la séparation du monde religieux et irrégulier qui nous entoure, l'attachement aux Ecritures, le rassemblement des enfants de Dieu autour de la table du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.

Notre chapitre ajoute que «Josias extermina toutes les abominations qui se voyaient dans le pays de Juda et à Jérusalem, afin d'effectuer les paroles de la loi, écrites dans le livre que Hilkija, le sacrificateur, avait trouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 24). Ainsi, jusqu'au bout de sa carrière, Josias mit en pratique les préceptes qu'il avait tirés des Ecritures. Il n'y eut point de roi semblable à lui, ni avant, ni après lui, et cela ne tint pas à son mérite personnel, ni à sa justice, mais au fait que la parole de Dieu, mêlée avec la foi dans son coeur, était devenue partie intégrante de lui-même.

### Chapitre 23: 28-30 : Le Pharaon Neco

La fin de Josias ne correspond pas aux bénédictions initiales de son règne. Nous avons vu que, par une grâce spéciale, Dieu lui avait accordé le repos extérieur, en sorte que son témoignage pût se développer en paix. Ce fut Josias lui-même qui se laissa entraîner à chercher la guerre. Le moment était arrivé où, suivant les prophéties, la puissance de l'Assyrien qui avait pesé si lourdement sur tous les peuples, allait être brisée pour faire place à l'empire universel de Babylone. Neco monte avec l'armée égyptienne contre le roi d'Assyrie. Josias prend parti pour l'Assyrien contre le Pharaon, chose que Dieu ne lui avait nullement ordonnée. Qu'avait-il affaire à supporter l'édifice chancelant de cette puissance, cruelle ennemie d'Israël? Il savait par les prophètes que la ruine finale de l'Assyrien était proche. Avait-il mission, de la part de Dieu, de corriger les événements du monde ou de leur prêter son appui? Rien, dans son état, n'est améliorable aux yeux de Dieu, et nous savons qu'il est déjà jugé. Josias avait été mis à part de tout le train du monde, pour servir l'Eternel, lui et son peuple, et nous le voyons se mêlant de politique! Le résultat ne se fait pas attendre: le monde nous punit de notre intervention dans ses affaires. «Qu'y a-t-il entre moi et toi, roi de Juda?» lui dit le Pharaon qui a conscience d'être un instrument de Dieu; «Dieu est avec moi... Dieu m'a dit de me hâter», et «ces paroles de Neco venaient de la bouche de Dieu», (2 Chroniques 35: 20-22). Du moment qu'il entre dans cette voie, Josias perd le discernement de la pensée de l'Eternel et ne sait plus reconnaître les paroles de Sa bouche. Il en est toujours ainsi. L'intelligence spirituelle et une vraie connaissance de la Parole sont liées à la vraie séparation de tout ce qui constitue le monde, y compris sa politique. Et, du reste, un enfant de Dieu serait toujours un fort mauvais diplomate, parce qu'il ne peut éviter de se laisser gouverner par des principes moraux, dont le monde n'a cure. Mais, d'autre part, qui peut connaître, comme le chrétien, l'avenir du monde? Un simple enfant dans la foi, attaché à la parole de Dieu, en montrera, par sa connaissance de l'avenir, aux plus grands politiques, car il en connaît tous les détails selon que Dieu les lui a révélés.

Josias doit en pâtir, car cette intervention était une grave infidélité pour un homme, favorisé comme lui des bénédictions et de la communion de son Dieu. Il est tué par le Pharaon à Meguido, et enterré dans son sépulcre. Jérémie fait des lamentations sur la fin de ce pieux serviteur de l'Eternel (2 Chroniques 35: 25).

### ***Chapitres 23: 31 à 25 : La ruine finale***

#### Chapitre 23: 31-35 : Joakhaz

Toute la faveur de Dieu sous le règne de Josias, la bénédiction et la joie dont l'Eternel a rempli le cœur du peuple, n'ont aucun résultat pour les successeurs de ce roi. Joakhaz, élu et proclamé par le peuple, à la place de son père, «fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, selon tout ce que ses pères avaient fait» (verset 32). Il se relie, non pas à Josias, mais à ses pères incrédules et idolâtres. Il ne compte pas dans la lignée de la foi. Il n'est pas possible d'avoir Josias ou Abraham pour père, sans produire des fruits convenables à la repentance. Ici, la cognée était mise à la racine de l'arbre, et la royauté allait traverser ses dernières

convulsions pour être enfin retranchée de Juda. Les mères issues du peuple de Dieu sont désormais sans influence, soit qu'il n'y ait plus d'oreilles pour les écouter, soit qu'elles participent elles-mêmes à la ruine. Hamutal, femme de Josias et mère de Joakhaz, était fille de Jérémie de Libna, et, apparemment, de race sacerdotale (cf. Josué 21: 13). Son fils ne régna que trois mois, et trouva cependant le temps de faire le mal et de contredire, par sa conduite envers Dieu, ce que Josias avait établi. Le Pharaon Neco se venge sur lui de l'opposition de Josias qui avait follement soutenu l'Assyrien en voulant empêcher la marche de l'armée égyptienne. Lié de chaînes, Joakhaz est emmené en Egypte et y meurt. Le Pharaon ne tient aucun compte de cette royauté établie par le peuple. Jérémie prophétise sur lui: «Ne pleurez pas celui qui est mort, et ne vous lamentez pas sur lui. Pleurez, pleurez celui qui s'en va, car il ne reviendra plus, ni ne reverra plus le pays de sa naissance! Car ainsi dit l'Eternel quant à Shallum (Joakhaz), fils de Josias, roi de Juda, qui régna à la place de Josias, son père, et qui s'en est allé de ce lieu: Il n'y reviendra plus; car il mourra dans le lieu où on l'a transporté et ne verra plus ce pays» (Jérémie 22: 10-12). Neco prend Eliakim, fils de Josias, et l'établit «à la place de *Josias*, son père», changeant son nom en Jehoïakim. Ce dernier devient serviteur et tributaire du roi d'Egypte, et donne au Pharaon l'or et l'argent qu'il a recueilli des taxes (verset 35).

#### [Chapitres 23: 36 à 24: 7 : Jehoïakim](#)

Même remarque pour sa mère que pour celle de Joakhaz. Elle s'appelait Zebudda, fille de Pedaïa, de Ruma. Elle appartenait (probablement) à l'une des villes de Juda. Jehoïakim, d'abord tributaire à Pharaon, le devient ensuite de Nebucadnetsar, dont le règne commence la quatrième année de Jehoïakim. Les avertissements de l'Eternel lui sont prodigués par Jérémie (Jérémie 22: 13-19) et d'autres prophètes; ils ne sont pas écoutés. Il met à mort Urie, le prophète qui prophétisait contre Jérusalem et contre Juda, mais qui, manquant de foi en présence des desseins meurtriers du roi, s'était enfui en Egypte (Jérémie 26: 20-23). Jérémie aussi court les mêmes dangers, mais cet homme de Dieu s'appuie sur la parole de l'Eternel: «Voici, je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, et comme une colonne de fer, et comme des murailles d'airain, contre tout le pays, contre les rois de Juda, ses princes, ses sacrificateurs et le peuple du pays. Et ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car moi je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te délivrer» (Jérémie 1: 18, 19. Voyez encore 6: 27; 15: 20, 21). L'Eternel veille sur lui, selon cette parole. Lorsque, dans son incrédulité, le roi, après avoir lacéré avec un canif et jeté au feu le rouleau de la prophétie de Jérémie, cherche encore à saisir le prophète et son fidèle compagnon Baruch, il nous est dit que «l'Eternel les cacha» (Jérémie 36, spéc. 23, 26).

Jérémie avait commencé à prophétiser depuis la treizième année du fidèle Josias, alors que le peuple jouissait encore de la prospérité que lui procurait la fidélité du roi, mais le peuple n'avait pas écouté. Alors le prophète annonça la captivité de 70 ans sous le joug de Babylone (25: 11), puis le sort de toutes les nations, à la tête desquelles il plaçait Jérusalem, l'assimilant aux peuples idolâtres, et finalement le sort de Babylone elle-même (25: 17-29). Cette énumération fait comprendre ce que fut la monarchie universelle inaugurée par Babylone,

quelque courte qu'ait été la domination de cette dernière, en regard de la longue domination assyrienne; mais jamais l'Assyrie ne forma un royaume compact, assis et universellement reconnu, comme celui de Babylone.

Jehoïakim avait changé de maître. Il lui en cuisit de se révolter contre Nebucadnetsar. Après que son pays eut été en détail la proie de tous ses voisins (24: 2), ce monarque monta contre lui et le lia de chaînes d'airain pour le mener à Babylone (2 Chroniques 36: 6). Nous apprenons par Jérémie quelle fut la parole prononcée par l'Eternel à son égard: «C'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel touchant Jehoïakim, roi de Juda: Il n'aura personne qui s'asseye sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors, de jour à la chaleur, et de nuit à la gelée» (Jérémie 36: 30).

«Tout cela arriva par le commandement de l'Eternel contre Juda, pour l'ôter de devant sa face, à cause des péchés de Manassé, selon tout ce qu'il avait fait, et à cause du sang innocent qu'il avait versé, car il avait rempli Jérusalem de sang innocent; et l'Eternel ne voulut pas lui pardonner» (24: 3, 4). Depuis Manassé, le décret irrévocable était parti d'auprès de l'Eternel; il avait été suspendu sous Josias et le serait resté sous ses successeurs, s'ils avaient voulu écouter (Jérémie 25: 1-11). Il y avait deux causes à ce jugement final: l'idolâtrie, et le sang innocent, et Jehoïakim, comme Manassé, avait répandu ce dernier selon son pouvoir, dans Jérusalem qui tuait ses prophètes et lapidait ceux qui lui étaient envoyés.

Dès lors, le Pharaon ne sortit plus de son pays (verset 7), l'empire de Babylone l'ayant privé de toutes ses possessions, depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.

#### [Chapitre 24: 7-17 : Jehoïakin \(ou Jéconias, ou Conia\)](#)

Jehoïakin, autrement Conia, continue dans la voie de son père. Sa mère était Nehushta, une fille de Jérusalem. Il paraît de plus en plus évident que les mères de ces derniers rois avaient elles-mêmes, comme leurs fils, oublié l'Eternel. Au temps de Conia, les serviteurs de Nebucadnetsar font le siège de Jérusalem. Ce grand roi lui-même vient ensuite y prendre part en personne. Jehoïakin se rend à lui. Il est emmené captif à Babylone, *ainsi que sa mère*, selon la prophétie de Jérémie: «Je suis vivant, dit l'Eternel, que, quand même Conia, fils de Jehoïakim, roi de Juda, serait un cachet à ma main droite, je t'arracherai de là! Et je te livrerai en la main de ceux qui cherchent ta vie, et en la main de ceux dont tu as peur, et en la main de Nebucadnetsar, roi de Babylone, et en la main des Chaldéens. Et je te jetterai, toi *et ta mère* qui t'a enfanté, dans un autre pays, où vous n'êtes pas nés; et là vous mourrez. Et dans le pays où ils désirent ardemment retourner, ils ne retourneront point. Cet homme, Conia, est-il un vase d'argile méprisé et mis en pièces? un ustensile auquel on n'a point de plaisir? Pourquoi ont-ils été jetés loin, lui et sa postérité, et lancés dans un pays qu'ils ne connaissent point? Terre, terre, terre, écoute la parole de l'Eternel! Ainsi dit l'Eternel: Inscrivez cet homme comme privé d'enfants, comme un homme qui ne prospérera pas pendant ses jours; car, de sa semence, nul ne prospérera, assis sur le trône de David, ou dominant encore en Juda» (Jérémie 22: 24-30).

Tous les trésors du roi et ceux du temple sont emportés dans la capitale de la Chaldée, et tout le peuple, noble ou valide, hommes de guerre, princes, artisans, emmené captif (versets 14-16).

Cette transportation effectuée, Jérémie voit en vision deux paniers de figues posés devant le temple de l'Eternel (Jérémie 24), comme le seul endroit où l'état réel du peuple pût être apprécié. Un de ces paniers était rempli, aux yeux de Dieu, de très bonnes figues, comme celles de la première saison, l'autre de très mauvaises figues. Ce que les hommes voyaient était exactement le contraire de ce que Dieu révélait à Jérémie. Pour le monde, les bonnes figues étaient le peuple restant à Jérusalem sous Sédécias, pour le coeur de Dieu, elles étaient les transportés de Juda. Leur bonté dépendait de ce qu'ils avaient subi le jugement de Dieu dû à leur iniquité. Ce même principe est vrai pour nous, seulement, grâce à Dieu, nous avons subi le jugement dans la personne de Christ, condamné sur la croix, à notre place. La sentence exécutée, Dieu pouvait regarder avec faveur ceux qui en étaient les objets. «Je mettrai mes yeux sur eux pour leur bien, et je les ferai retourner dans ce pays; et je les bâtirai, et je ne les renverserai pas, et je les planterai, et je ne les arracherai pas» (Jérémie 24: 6); il pouvait les établir à toujours en sa présence. Il faut être parfait pour cela, et c'était sous ce caractère que le Seigneur voyait ce pauvre résidu captif. Il en est de même pour nous: en vertu du jugement de Christ, Dieu nous voit parfaits en Lui, quelque misérables que nous soyons en nous-mêmes.

L'Eternel annonce la restauration du peuple: «Je les ferai retourner dans ce pays»; mais il proclame en même temps qu'il leur donnera dans l'avenir une perfection morale devant lui, résultat d'une nouvelle alliance où tout viendra de Lui. Lui seul en sera l'auteur; ce sera une alliance de grâce, non de responsabilité. «Je leur donnerai un coeur pour me connaître,... et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu; car ils retourneront à moi de tout leur coeur» (verset 7).

Les «figues mauvaises qu'on ne peut manger, tant elles sont mauvaises» (verset 8), et dont Dieu lui-même ne peut rien faire, sont ceux qui, n'ayant pas subi le premier jugement sous Jehoïakin, devront en subir un second, cette fois définitif. Tandis que Dieu déclarait que tout était perdu, eux, se confiant en eux-mêmes, se vantaient d'être les représentants du peuple de Dieu. Le pays d'Egypte, figure du monde, sous l'empire de Satan, leur convenait fort bien. Au lieu d'accepter le jugement de Dieu, ils se révoltaient contre lui, comme nous allons le voir dans l'histoire de Sédécias.

Au milieu de la ruine, Dieu ouvrait une porte d'espérance à son peuple, et c'est d'entre ces transportés, qu'au temps assigné, Dieu voulait susciter un résidu, noyau du futur Israël, sur lequel régnera le roi de justice, l'oint de l'Eternel, après que tous les fils de David eurent entièrement failli à leur responsabilité. Les paroles de Jérémie sur la fin des désolations de Jérusalem, consolèrent et affermirent plus tard le coeur de Daniel, quand la captivité de Babylone touchait à sa fin (Daniel 9: 1-3). Ces mêmes paroles de consolation pour le peuple de la transportation sous Jehoïakin, nous les retrouvons en Ezéchiel: «Et la parole de l'Eternel vint à moi, disant: Fils d'homme, tes frères, tes frères, les hommes de ta parenté, et toute la maison d'Israël, eux tous, sont ceux auxquels les habitants de Jérusalem disent: Eloignez-vous

de l'Eternel, ce pays nous est donné en possession. C'est pourquoi dis: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Bien que je les aie éloignés parmi les nations, et bien que je les aie dispersés par le pays, toutefois je leur serai comme un petit sanctuaire, dans les pays où ils sont venus. C'est pourquoi dis: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Aussi je vous rassemblerai d'entre les peuples, et je vous recueillerai des pays où vous êtes dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. Et là ils viendront, et ils en ôteront toutes ses choses exécrables et toutes ses abominations. Et je leur donnerai un seul coeur, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau; et j'ôterai de leur chair le coeur de pierre, et je leur donnerai un coeur de chair, — afin qu'ils marchent dans mes statuts, et qu'ils gardent mes ordonnances et les pratiquent; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu» (Ezéchiel 11: 14-20).

Mentionnons encore, au sujet de Jehoïakin, un fait relaté par Jérémie (chapitre 28), et qui se passa sous Sédécias. Un prophète, comme il y en eut tant en cette période, Hanania, fils d'Azzur, prophétisa devant Jérémie dans la maison de l'Eternel. Selon lui, au bout de deux années, le joug du roi de Babylone, que Jérémie portait comme symbole sur son cou devant tout le peuple, devait être brisé. Au bout de deux années, les transportés de Juda (ils l'avaient été sous Jehoïakin) devaient être ramenés à Jérusalem, et les vases sacrés restitués à la maison de l'Eternel. Là-dessus, il brisa le joug porté par le prophète. Il faisait ce que faisaient les princes qui donnaient conseil à ceux de la transportation de ne pas bâtir des maisons, à l'encontre de ce que leur avait dit Jérémie (Ezéchiel 11: 3). La parole de l'Eternel vient alors à Jérémie: Le joug de bois, que Hanania avait brisé, allait devenir un joug de fer sur toutes les nations, et le faux prophète était condamné à mort, parce qu'il avait «parlé de révolte contre l'Eternel» (Jérémie 28: 16). Deux mois après sa prophétie, la sentence de Dieu reçut son exécution.

Cette petite scène nous montre quels étaient les sentiments du peuple et de ses conducteurs au milieu des jugements de Dieu. Ils n'acceptaient point ces jugements et ne s'y soumettaient pas. Leur orgueil national ne supportait pas l'humiliation; ni eux, ni leur roi n'avaient à faire avec Dieu, pour chercher sa volonté.

Ainsi, tout du long, nous avons eu l'occasion de constater par les prophètes que le coeur du peuple était désespérément mauvais, et que son état appelait nécessairement le jugement de Dieu.

Comme il fallait accepter le jugement, il était nécessaire de le porter patiemment, jusqu'au terme de 70 années, assigné par l'Eternel. Aussi Jérémie écrit-il aux transportés sous Jéchonias (Jehoïakin): «Bâissez des maisons et habitez-y; plantez des jardins et mangez-en les fruits; prenez des femmes et engendrez des fils et des filles, et prenez des femmes pour vos fils, et donnez vos filles à des maris, et qu'elles enfantent des fils et des filles; et multipliez-vous là et ne diminuez pas. Et cherchez la paix de la ville où je vous ai transportés, et priez l'Eternel pour elle; car dans sa paix sera votre paix» (Jérémie 29: 5-7). Au temps voulu, il devait y avoir une restauration, «car moi, je connais les pensées que je pense à votre égard, dit l'Eternel, pensées de paix et non de mal, pour vous donner un avenir et une espérance» (verset 11).

## Chapitres 24: 18 à 25: 21 : Sédécias

Sédécias était oncle de Jehoïakin et avait été établi par le roi de Babylone, qui avait changé son nom de Matthanias en celui de Sédécias. Sa mère, Hamutal, était une fille de Juda; nous ne répéterons pas à son sujet des remarques faites précédemment.

Nebucadnetsar, en instituant Sédécias, comptait avoir un roi dépendant de lui et qui ne fomenterait pas de nouvelles révoltes. Les deux prédécesseurs de Sédécias avaient obligé le roi de Babylone à faire deux expéditions contre Jérusalem, et il entendait maintenant avoir la paix avec cette nation orgueilleuse et remuante, soumise à son sceptre. Le prophète Ezéchiel (chapitre 17) décrit, dans une parabole, la politique et les desseins de Nebucadnetsar. Le grand aigle babylonien avait arraché Jehoïakin, la plus haute des jeunes pousses du cèdre du Liban, et l'avait transporté à Babylone. Il avait ensuite pris de la semence du pays (Sédécias) et l'avait plantée près des grandes eaux comme un saule. Elle était devenue une vigne, s'étendant, mais pas en hauteur, car le roi de Babylone voulait avoir, sous sa dépendance, en Juda, une royauté abaissée. Cette vigne s'était tournée vers un autre grand aigle, le Pharaon d'Egypte, au lieu de rester soumise au premier. Dieu déclare, par le prophète, ce qui en résultera.

«Sédécias se révolta contre le roi de Babylone» (24: 20). Ce fait était une infamie et un sacrilège aux yeux de l'Eternel, et voici pourquoi: Nebucadnetsar «avait fait *juré par Dieu* à Sédécias (2 Chroniques 36: 13). Et Ezéchiel nous dit qu'il «avait fait alliance avec lui et lui avait fait *prêter un serment d'exécration*». Ainsi ce roi ajoutait à toutes ses autres transgressions la rupture d'un serment fait au nom de l'Eternel, devant les nations idolâtres, prouvant ainsi devant elles qu'il ne faisait aucun cas du Dieu auquel il prétendait appartenir. Les Chroniques enregistrent quatre causes du jugement de ce roi. Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel. Il ne s'humilia pas devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Eternel; c'est la rébellion contre la parole et l'Esprit de Dieu. Il se révolta contre Nebucadnetsar qui lui avait fait jurer par Dieu. Il roidit son cou et endurcit son coeur pour ne pas retourner à l'Eternel (2 Chroniques 36: 12, 13). Quant au premier cas, si souvent répété au sujet de ces derniers rois de Juda, il ne nous est pas dit, à propos de ceux qui précédèrent immédiatement Sédécias, que leur idolâtrie fût aussi criante que celle de Manassé, ou du moins les détails ne nous en sont pas donnés, mais pour Sédécias, nous sommes renseignés d'abord par les Chroniques (2 Chroniques 36: 13, 14), où il nous est dit qu'avec tous les chefs du peuple, il «rendit impure la maison de l'Eternel qu'il avait sanctifiée à Jérusalem»; et le prophète Ezéchiel, dans sa vision (chapitre 8), nous donne les détails de ces abominations: «L'idole de jalousie», cette Astarté instituée par Manassé, et qui «provoque l'Eternel à jalousie», était là à l'entrée du temple; en dedans du parvis, dans les «cabinets d'images», toutes sortes d'idoles peintes, devant lesquelles les anciens d'Israël faisaient fumer l'encens; à l'entrée de la porte nord de la maison, des femmes pleurant Thammuz (probablement Adonis); à l'entrée du temple, entre le portique et l'autel, des hommes prosternés vers le soleil levant. Les pensées du coeur du peuple n'étaient pas meilleures. Au lieu de reconnaître que le jugement de Dieu les atteignait à cause de leur infidélité, ils disaient: «Nous serons comme les nations, comme les familles des pays, en servant le bois et la pierre» (Ezéchiel 20: 32). Ce même prophète nous présente

également l'état moral des prophètes, des sacrificateurs et des princes. Partout la violence, la profanation, le gain déshonnéte, l'extorsion et la rapine (Ezéchiel 22: 23-31, et encore Jérémie 32: 30-35).

La révolte de Sédécias pouvait avoir, aux yeux du monde, des motifs politiques plausibles. Comme cela arrive de nos jours, elle trouvait des sympathies parmi tous ceux qui étaient impatients du joug de Babylone. Mais ce joug était selon Dieu, et l'Eternel le proclamait d'une manière visible par son prophète Jérémie qui marchait par la ville, portant un joug de bois sur son cou. Le roi de Juda aurait dû le savoir et s'en souvenir, s'il avait eu le moindre souci de servir l'Eternel. Mais cet homme, si brave pour se révolter, était au fond plein de frayeur, ayant peur de se compromettre vis-à-vis des princes de son peuple. Il était sans doute soutenu dans son action par les nations environnantes, comme nous le voyons en Jérémie 27: 3, où les rois de Moab, d'Edom, des fils d'Ammon, de Tyr et de Sidon, lui avaient envoyé leurs messagers pour l'encourager à secouer avec elles le joug de Babylone. Les chefs de Juda étaient dans les mêmes pensées, et se faisaient soutenir dans leurs idées de résistance par les prophètes qui usaient de leur don pour induire le peuple en erreur et le conduire dans un chemin de rébellion contre l'Eternel (Jérémie 27: 12-22).

On comprend le courroux de Nebucadnetsar qui, en trois fois, sous trois règnes successifs, fut obligé de retourner contre Jérusalem pour l'assiéger, et la rage de ce despote, auquel tout était soumis de la part de Dieu (l'Eternel le lui avait ouvertement proclamé, Daniel 2: 37, 38), en se voyant méconnu et bafoué par une faible peuplade abaissée du royaume d'Israël. Il ne tarda pas à se mettre en chemin pour punir la révolte. Ezéchiel nous décrit son incertitude quant à l'exécution de sa vengeance; commencera-t-il par Rabba des fils d'Ammon ou par Jérusalem? Il pratique la divination pour le savoir. La main de l'Eternel, sans qu'il s'en doute, le conduit contre Juda. «J'en ferai», dit l'Eternel, «une ruine, une ruine, une ruine» (Ezéchiel 21: 26-31).

Nebucadnetsar bâtit une circonvallation tout autour de Jérusalem, entreprend le siège qui dure environ huit mois. La famine se renforce dans la ville, selon la parole de Jérémie: «Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair de leurs filles; et ils mangeront chacun la chair de son prochain, dans le siège et dans la détresse dont les enserreront leurs ennemis et ceux qui cherchent leur vie» (Jérémie 19: 9). Pendant tout ce temps, malgré les innombrables dangers qui le menacent, Jérémie tient bon pour l'Eternel, selon sa parole: «Je te ferai être à l'égard de ce peuple une muraille d'airain bien forte; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car je suis avec toi pour te sauver et pour te délivrer, dit l'Eternel; et je te délivrerai de la main des iniques et te rachèterai de la main des violents» (Jérémie 15: 20, 21). Sa parole, toujours répétée, est: «Soumettez-vous au joug du roi de Babylone». «Rendez-vous à lui». Il donne le même avis aux nations confédérées avec Juda (27: 3-11), à Sédécias et à son peuple (versets 12-15). Les chefs persécutent le prophète et cherchent à le faire mourir, prétextant qu'il rend lâches les mains du peuple. Sédécias a peur des chefs (38: 24). A un moment donné, le Pharaon vient au secours de Jérusalem avec son armée (Ezéchiel 17: 17; Jérémie 37: 5). Les Chaldéens, apprenant cette nouvelle, se retirent de Jérusalem.



Jérémie détrompe le peuple: C'est, dit-il, l'armée du Pharaon qui retournera au pays d'Egypte et les Chaldéens reviendront. Au moment où ces derniers se retirent, le prophète sort de Jérusalem, pour s'en aller dans le pays de Benjamin, au milieu du peuple, pour avoir là sa part (37: 12). Il est fait prisonnier, accusé d'être transfuge, persécuté, jeté dans une basse fosse où il enfonce dans la fange. Les princes du peuple sont les plus acharnés contre lui. Ebed-Mélec, l'Ethiopien, parle au roi en sa faveur et le retire de la fosse (38). Au jour de la prise de la ville, cet homme est sauvé, selon la parole du prophète (39: 15). Sédécias lui-même persécute Jérémie et l'enferme dans la cour de la prison (32: 2, 3), mais, de fait, c'est le roi qui est le captif de ses capitaines et de ses princes, et n'ose leur résister, car, dans le fond, il ne hait pas Jérémie, mais est dominé par la crainte des hommes, au lieu de l'être par celle de l'Eternel qu'il a méprisé et méconnu (38: 24-28). Le prophète, avec une hardiesse qui s'appuie sur la parole et la promesse de Dieu, ne cache rien au roi de ce qui va arriver, destruction, pillage, incendies. A mesure que le jugement approche, il en crie tous les détails aux oreilles de tous et à celles du roi. Il dit: «Sédécias, roi de Juda, ne sera pas délivré de la main des Chaldéens, car certainement, il sera livré en la main du roi de Babylone, et il lui parlera bouche à bouche, et ses yeux verront ses yeux» (32: 4); et encore «Tes yeux verront les yeux du roi de Babylone (34: 3). Et Ezéchiel: «Le prince qui est au milieu d'eux portera son bagage sur l'épaule, dans l'obscurité, et sortira; on percera le mur, pour le faire sortir par là; il couvrira sa face, afin qu'il ne voie pas de ses yeux le pays. Et j'étendrai sur lui mon filet, et il sera pris dans mon piège; et je l'amènerai à Babylone, dans le pays des Chaldéens; mais il ne le verra point, et là il mourra» (Ezéchiel 12: 12, 13). Ces deux prophéties s'accomplissent à la lettre. Quand Sédécias, à l'occasion du départ momentané de l'armée chaldéenne, proclame un jubilé et ordonne que tous les serviteurs et servantes israélites soient mis en liberté, tous «les princes de Juda, et les princes de Jérusalem, les eunuques, et les sacrificateurs, et tout le peuple du pays» passent entre les pièces d'un veau divisé, pour confirmer l'alliance qu'ils font devant l'Eternel (Jérémie 34: 18, 19; cf. Genèse 15: 9), mais, à peine la promesse faite, ils la transgressent, reviennent en arrière, et reprennent leurs serviteurs et leurs servantes pour les assujettir de nouveau. Aussi le jugement sur eux est-il prononcé avec la plus grande énergie par le prophète (34: 20-22).

Seul, un petit résidu qui avait accepté le message de l'Eternel et s'était livré aux Chaldéens, a la vie sauve (2 Rois 25: 11). Ils sont les figues excellentes du chapitre 24 de Jérémie.

Jérusalem est prise. Sédécias s'enfuit avec son armée dans la direction du Jourdain. Son cortège est dispersé; il est pris, amené à Nebucadnetsar, jugé comme nous l'avons vu, et emmené à Babylone, où on «le met sous garde, en prison, jusqu'au jour de sa mort» (Jérémie 52: 11). Seulement, selon la parole du prophète, il ne meurt pas de mort violente (Jérémie 34: 4, 5), l'Eternel ayant égard au moindre signe de retour, chez ce pauvre roi qui avait eu un moment de pitié pour le serviteur de l'Eternel, et avait écouté sa parole, quoiqu'il manquât de courage pour la suivre et de foi pour s'humilier devant Dieu.

Le peuple est transporté à Babylone; les sacrificateurs et ceux qui avaient aidé à la résistance meurent de mort violente à Riblah. Les derniers vestiges de la puissance et de la prospérité de Juda disparaissent à la suite de cette attaque. Même les deux colonnes du temple sont brisées en morceaux et emportées à Babylone, ainsi que tout l'airain, l'or et l'argent de la maison de Dieu. L'Eternel avait été méprisé. Qu'avaient encore à faire Jakin et Boaz à Jérusalem? *La force* qui était en l'Eternel s'en était allée par l'infidélité de Juda, et Dieu l'avait détruit au lieu de *l'établir*. C'était ainsi que se terminait l'histoire de l'homme, placé sous sa responsabilité devant Dieu. Dieu *devait* l'abandonner — mais ses promesses sont sans repentance. Il rétablira le règne de son Oint sur ces deux colonnes merveilleuses, et ce règne ne pourra jamais être ébranlé.

### Chapitre 25: 22-26 : Guedalia

Nebucadnetsar établit Guedalia, fils d'Akhikam, sur le peuple, laissé dans le pays pour y être vigneron et laboureur. Cet Akhikam avait sauvé Jérémie aux jours de Jehoiakim, lorsque, semblable à Urie, le prophète, il avait prophétisé contre Jérusalem (Jérémie 26: 24). Sans doute, ce fait avait influé sur l'esprit du roi de Babylone qui respectait et protégeait Jérémie. Guedalia demeurait à Mitspa, ville forte qu'Asa, roi de Juda, avait bâtie avec les pierres de Rama (1 Rois 15: 22). C'est là que se rendit Jérémie, et que tous les réchappés des contrées environnantes, avec la pauvre population qui était restée, vinrent chercher la protection de Guedalia, ce noble lieutenant du roi de Babylone. Il rassura le peuple, lui jurant qu'il n'avait rien à craindre en acceptant la servitude des Chaldéens.

Il y eut pour ce pauvre résidu un répit de quelques mois. Ils récoltèrent du vin et des fruits d'été en grande abondance (Jérémie 40: 12). Le culte de l'Eternel paraît même avoir été remis en honneur, dans un temps où le temple était complètement détruit et ruiné. Du moins y avait-il une «maison de l'Eternel», où ceux qui menaient deuil sur l'état d'Israël pouvaient monter (Jérémie 41: 4, 5). Ce qui restait encore de chefs des forces se réunit autour de Guedalia, Ismaël, fils de Nethania, de la race royale, à leur tête. Ce dernier venait avec de mauvais desseins, envoyé par Baalis, roi des fils d'Ammon, et poussé, sans doute, par sa propre ambition. Guedalia, averti de la trahison projetée, par Jokhanan, l'un des chefs, se refuse à y croire et à prêter la main au meurtre d'Ismaël (Jérémie 40: 13-16). Ismaël le frappe lâchement, se révoltant, une dernière fois, contre l'autorité du roi de Babylone. Il massacre les adhérents du gouverneur et les guerriers chaldéens qui se trouvaient là. Le second jour, il tue les hommes qui étaient venus, ignorants peut-être, et non exempts de pratiques païennes, mais le cœur brisé, pour chercher l'Eternel, et emmène captif chez les fils d'Ammon tout le reste du peuple qui était à Mitspa, avec les filles du roi (Jérémie 41: 4-10). Jokhanan et les chefs des forces le poursuivent, l'atteignent près des eaux de Gabaon, le défont et lui reprennent les captifs, tandis qu'il réussit à s'échapper avec huit hommes et à se rendre auprès de Baalis.

Ces captifs délivrés, remplis d'appréhension et désirant se rendre en Egypte, consultent l'Eternel par Jérémie, pour obtenir une réponse selon leurs désirs, mais, dans le fond, ils sont décidés à ne pas obéir si cette réponse n'est pas favorable à leur projet. Le prophète leur donne un avertissement solennel. S'ils demeurent, c'est le salut, car la bénédiction

accompagne toujours l'acceptation du jugement de Dieu, quand l'âme s'y soumet humblement, et, malgré tout, compte sur Lui pour bénir. Descendre en Egypte, où ils pensaient trouver la sécurité, c'était aller au-devant d'un jugement inévitable (Jérémie 42).

Dans leur orgueil, les chefs ne veulent pas accepter l'humiliation, et traitent de mensonge la parole de Dieu. N'en est-il pas toujours ainsi, quand Dieu présente sa Parole qui condamne le monde et la volonté de l'homme, à des âmes qui ont choisi le monde et leur propre volonté. Ils disent devant les sentences les plus claires: «L'Eternel ne t'a pas envoyé pour dire cela. C'est un mensonge» (Jérémie 43: 2). Ils n'écouteront donc point la parole de l'Eternel, fidèles jusqu'au bout à une seule chose, leur révolte contre Dieu, et ils emmèneront avec eux Jérémie et le fidèle Baruc, ne voulant pas laisser en arrière ces témoins de leur désobéissance et de leur incrédulité. Ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'ils emmènent avec eux la Parole qui les condamne. Jérémie continue jusqu'au bout l'exercice fidèle du don de prophétie que Dieu lui a confié. A Takhpanés, comme à Jérusalem, il est le témoin de la vérité de Dieu. Il annonce l'invasion future de l'Egypte par Nebucadnetsar qui, alors, se souviendra de ces révoltés (Jérémie 43).

Ces misérables recommencent à servir d'autres dieux dans le pays d'Egypte où ils se sont enfuis. Leur état nous est décrit en ces mots: «Ils ne se sont pas humiliés jusqu'à ce jour, et ils n'ont pas eu de crainte, et ils n'ont pas marché dans ma loi et dans mes statuts, que j'ai mis devant vous et devant vos pères» (Jérémie 44: 10). Aussi Dieu déclare que de tous ceux qui sont descendus en Egypte, sauf «un fort petit nombre» de réchappés (verset 28), il n'y aura «ni réchappé, ni résidu pour retourner dans le pays de Juda» (verset 14).

Le peuple déclare ouvertement *vouloir* continuer ses sacrifices à «la reine des cieux», et lui attribue la prospérité dont il avait joui autrefois à Jérusalem (Jérémie 44: 17, 18). La calamité prédite l'atteint en Egypte, dont l'Eternel livre le Pharaon Hophra entre les mains du roi de Babylone (verset 30).

### [Chapitre 25: 27-30 : La fin](#)

En la trente-septième année de la transportation, Evil-Merodac, roi de Babylone, sort Jehoïakin (Jéconias) de prison et l'entretient à sa cour, tous les jours de sa vie. La lampe qui semblait éteinte, recommence à jeter une faible lueur, preuve que l'Eternel a toujours égard aux promesses faites à David, son oint, et que, malgré tout, sa grâce veille sur cette race coupable. Il allait arriver, en effet, un jour, et il n'était pas éloigné, où, selon Esaïe, l'Esprit de l'Eternel annoncerait aux prisonniers l'ouverture de la prison et proclamerait l'année de la faveur de l'Eternel, l'an agréable du Seigneur. Le peuple en voudrait-il alors? Il rejette l'Oint de l'Eternel, comme il a rejeté Jérémie et tous les prophètes avant lui, mais, malgré tout, les promesses de Dieu s'accompliront à son égard, et son Jubilé définitif se lèvera, quand l'épée du jugement aura fait son oeuvre étrange en la terre, et que les portails éternels se hausseront pour laisser entrer le Roi de gloire!

## Etude sur les chapitres 11 à 13 de l'épître aux Hébreux

---

Rossier H.

ME 1907 page 208 - ME 1908 page 7

### Remarques préliminaires

Au chapitre 10, versets 19-22, l'apôtre avait fait en quelques mots le résumé de tout le contenu de son épître; il montre, au chapitre 11, que *la foi* seule peut réaliser les choses dont l'Esprit nous a entretenus. Toute cette épître avait présenté aux chrétiens sortis du judaïsme le contraste entre les choses auxquelles ils étaient arrivés et celles qu'ils avaient abandonnées. Au lieu d'un Messie visible sur la terre, ils avaient un Christ céleste, assis à la droite de Dieu, invisible aux yeux de la chair. Il en était de même de tout le système de la loi avec sa sacrificature et ses sacrifices, qui ne pouvaient ni ôter les péchés, ni frayer l'accès jusqu'à Dieu. Toutes ces choses étaient remplacées par un seul sacrifice, par un seul souverain sacrificateur céleste et invisible, et par l'accès, à travers le voile déchiré, jusqu'au trône de grâce, c'est-à-dire au propitiatoire établi dans le ciel. Au lieu du Sinaï, ils avaient la montagne de Sion; au lieu de la Jérusalem terrestre, une Jérusalem céleste; au lieu de la congrégation d'Israël, celle des premiers-nés écrits dans les cieux. Nous ne faisons cette remarque, sur laquelle nous reviendrons plus tard en détail, que pour montrer le contraste absolu établi dans cette épître, par voie d'analogie, entre le judaïsme et le christianisme. En place donc des choses visibles du premier, celles qui appartenaient au christianisme étaient invisibles, spirituelles, et ne pouvaient être saisies que par la foi.

Mais, de plus, au chapitre 11, l'apôtre nous montre que, dès les temps les plus anciens, l'activité de la foi s'était développée en rapport avec les choses invisibles. Cela était de toute importance pour les chrétiens hébreux. Rien ne pouvait faire écrouler tout le système religieux auquel leur cœur naturel aurait eu quelque velléité de retourner, comme le fait que, pour les croyants juifs eux-mêmes, les choses visibles n'avaient jamais constitué ni leur assurance, ni leur espérance. Ainsi, les principes même du christianisme se rattachaient à tout ce que les hommes de foi de tous les temps avaient contemplé, espéré et recherché.

Le chapitre 11 ne nous présente pas seulement cette vérité d'une manière générale, mais en détail, et par des exemples qu'il importait avant tout de placer sous les yeux de ces chrétiens hébreux. Le principe posé dès le commencement — et nous aurons une ample occasion d'y revenir — était donc non pas la vue, comme pour les Juifs, mais la foi. Les choses divines ne peuvent être saisies autrement.

En pensant aux vues générales de ce chapitre, j'ajouterai quelques mots sur un second point. La parole de Dieu contient deux grands sujets qui peuvent se résumer ainsi: 1° La responsabilité de l'homme et les voies de Dieu en jugement; 2° les conseils de Dieu en Christ et ses voies de grâce envers l'homme. Ces deux sujets sont souvent entremêlés dans les divers

récits des Ecritures, car nous y voyons la grâce soutenant le fidèle au milieu de ses manquements, ou la discipline s'exerçant envers lui pour le restaurer; mais, d'autres fois, ils sont beaucoup plus nettement séparés. Je ne citerai pour preuve à l'appui, que les livres de Samuel et des Rois, où nous est développée l'histoire des conducteurs responsables du peuple avec ses conséquences (bien que la grâce n'y fasse pas défaut), et, d'autre part, les livres des Chroniques, qui passent sous silence les chutes de David et de Salomon, pour faire ressortir ce qui caractérise la grâce de Dieu dans leurs voies.

Le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux fait ressortir d'une manière bien plus évidente la vérité dont nous parlons, parce qu'il s'agit de montrer que la foi se lie indissolublement à la grâce. Cela est d'autant plus frappant que l'épître aux Hébreux nous montre à chaque instant la responsabilité, soit des individus sous le régime de la grâce (2: 1-4; 3: 6; 4: 1; 6: 4-8; 10: 26-31), soit du peuple sous le régime de la loi (3; 4: 6; 10: 28). Mais, dans le chapitre 11, il n'est pas fait une seule mention des manquements des fidèles dans leur témoignage, ni de la discipline de Dieu à leur égard (\*). Noé, perdant son héritage parce qu'il s'enivre; Abraham s'arrêtant sur le chemin de la terre promise, descendant en Egypte et auprès d'Abimélec et y reniant son épouse, ou bien cherchant un héritier par la servante égyptienne; le rire de Sara; Isaac affaibli et sans intelligence des pensées de Dieu à l'égard de Jacob et d'Esau; Jacob cherchant à s'approprier les promesses par des calculs humains; Moïse tuant l'Egyptien et lent à obéir à l'appel de Dieu; Barac se soumettant à une femme; Samson asservi à la femme et perdant son nazaréat; David adultère et criminel; et tant d'autres exemples des voies de l'homme responsable, qui viennent contrecarrer la volonté divine — rien de tout cela ne paraît dans notre chapitre. La traversée du désert même, y est omise tout entière, car c'est là qu'Israël avait été humilié et éprouvé, pour connaître ce qui était dans son cœur. C'est qu'il s'agit ici, non des voies de l'homme, mais de celles de Dieu, et d'une activité de foi qui mettait en relief le dévouement du cœur de cette grande nuée de témoins pour plaire à Dieu et réaliser les choses invisibles.

(\*) La question de la discipline ne vient qu'au chapitre 12.

Après ces deux remarques préliminaires, nous pouvons aborder en détail les nombreuses et précieuses vérités contenues dans ce chapitre 11.

## Chapitre 11: 1-7

La foi nous est présentée dans ce chapitre comme la réalisation des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit point. Par la foi seule, l'âme peut saisir et mettre en pratique les vérités contenues dans cet écrit inspiré. Aussi l'apôtre ne nous donne-t-il pas ici une *définition* de la foi. Vue en elle-même, la foi est la réception, en toute simplicité et humilité de la parole de Dieu. Elle est un don de la grâce qui nous remplit d'une confiance sans réserve en cette Parole, parce que c'est Dieu qui l'a prononcée, et qui scelle, en la recevant, que Dieu est vrai. Elle est, dans un sens moins général, l'acceptation du témoignage que Dieu rend, dans les Ecritures, à son Fils bien-aimé. Ces définitions se justifient amplement par mille passages de ces mêmes Ecritures, mais, dans notre épître, la foi qui a reçu la parole de Dieu, nous est

montrée dans son activité, dans son fonctionnement, pour ainsi dire, soit au sujet des choses primordiales qu'elle saisit, soit par ses qualités, comme nous pourrions le constater dans le cours de ce chapitre.

Si ce dernier se relie, comme nous l'avons montré, d'une manière générale à tout le contenu de l'épître, il se rattache en particulier aux derniers versets du chapitre 10.

Dès le début de leur carrière chrétienne, ces Hébreux avaient beaucoup souffert pour l'Évangile. Après qu'ils eurent été «illuminés», c'est-à-dire au commencement de leur témoignage, quatre choses sont mentionnées par l'apôtre. Ils avaient été dans le *combat*, «un grand combat de souffrances» (10: 32); ils avaient montré une grande confiance, une joyeuse *énergie*, quand il était question pour eux de perdre tout pour gagner Christ, sachant qu'il y avait devant eux «une grande récompense», et que Dieu était leur rémunérateur (10: 35; 11: 6, 26). Ils avaient été *soumis* à la volonté de Dieu (10: 36); mais ils avaient encore besoin de *patience*, pour recevoir les choses promises, après avoir fait cette volonté (10: 36). Ils n'étaient donc pas «de ceux qui se retirent pour la perdition, mais de ceux qui *croient* pour la conservation de l'âme» (10: 39).

L'apôtre développera ces quatre sujets, la patience, l'énergie, la soumission et le combat de la foi, dans le cours du chapitre 11. On peut les résumer en deux mots: *l'activité* de la foi dans la *marche*.

Mais, avant de considérer ces quatre sujets en détail, avant de faire l'histoire de la marche de la foi, l'apôtre définit, du verset 1 au verset 7, les grands principes qui sont à la base de son activité.

---

Afin de les introduire, nous trouvons d'abord, au verset 1, le caractère de la foi reçue dans le cœur. Elle apporte à l'âme une *assurance*, une ferme conviction des choses qu'on *espère*. Le commencement de cette assurance (conf. 3: 14), c'est que Christ a été accepté de Dieu et reçu dans le sanctuaire, en un mot, c'est un Christ céleste. Quand l'épître aux Hébreux mentionne l'espérance, elle entend par là, «atteindre Christ dans le ciel». Cette pensée est un peu différente de celle que d'autres épîtres nous présentent. L'espérance, dans les épîtres aux Thessaloniciens, c'est attendre le Seigneur venant du ciel pour enlever les siens (1 Thessaloniciens) ou revenant du ciel avec eux (2 Thessaloniciens). Dans l'épître aux Colossiens, l'espérance est un Christ manifesté avec les siens en gloire: «L'espérance nous est réservée dans les cieux». «Christ en vous, l'espérance de la gloire» (Colossiens 1: 5, 27). Dans l'épître aux Hébreux, l'espérance est un Christ caché dans le sanctuaire, au dedans du voile, assis dans la gloire à la droite de Dieu, un Christ vers lequel nous nous rendons et qui est là notre précurseur (Hébreux 6: 18-20). «Les choses qu'on espère» sont toutes les choses célestes qui se rapportent à ce Christ glorieux, et non pas les choses terrestres qui constituaient l'espérance d'Israël.

De plus, «la foi est la *conviction* des choses qu'on *ne voit pas*». Ces choses invisibles sont, pour ainsi dire, démontrées mathématiquement à l'âme par la foi. Celle-ci donne une telle

conviction intérieure de ces choses, que l'oeil de la foi les considère comme de puissantes réalités, quand celui de la chair ne peut, ni les distinguer, ni même les soupçonner.

«C'est par elle que les anciens ont reçu témoignage» (verset 2). Dès le commencement du monde, ceux qui ont cru ont reçu témoignage de la part de Dieu. Cela leur a suffi, et cela nous suffit aussi. Le monde ne voit qu'incertitude dans une espérance qui reste à l'état d'espérance. S'il ne tient pas dans sa main ce qu'il désire, il estime que son espérance est un leurre, tandis que le chrétien y trouve son trésor. Ce que le monde ne voit pas, n'existe pas pour lui, et il ne peut comprendre le croyant qui, selon lui, se nourrit de chimères. Mais ce dernier voit ces choses et se contente de la preuve intérieure absolue qu'il en a reçue par la foi. Pour le monde, l'édifice du chrétien est bâti en l'air, sans aucune substruction; pour le chrétien, cet édifice a pour fondement inébranlable la foi dans la parole de Dieu.

L'assurance des choses qu'on espère et la conviction des choses qu'on ne voit point, servent de base à ce chapitre; nous les retrouvons dans tous les exemples qui nous y sont donnés. En elles, nous avons le ressort et l'explication de toute l'activité des témoins de Dieu dans ce monde.

---

Revenons maintenant aux grands principes qui sont à la base de l'activité de la foi.

Le premier principe d'où cette activité découle toujours, c'est la Parole. La foi *s'attache à la parole de Dieu*.

On trouve dans les Ecritures deux grands faits dominants: la Création et la Rédemption. Le premier de ces faits, nous est-il dit ici, la Création a pris naissance par la parole de Dieu. «Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu; de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent» (verset 3). Sans la foi, nous ne connaîtrions rien des origines de la création; la foi est donc indispensable, alors même qu'il ne s'agirait que de comprendre les oeuvres de Dieu qui remplissent l'univers visible. Quand les hommes, avec toute leur science, essayent de sonder le mystère de la création, ils s'égarent, et leur esprit, toujours incapable de s'élever au-dessus de son niveau et d'entrer dans une sphère qui n'est pas la sienne, se livre à des spéculations sans fondement, pour éviter le miracle primordial, c'est-à-dire le fait que *de rien* Dieu a créé les choses qui se voient. Le croyant sait qu'il a suffi pour cela *d'une parole* de Dieu; c'est à elle que la foi remonte pour expliquer les choses visibles. Or, vis-à-vis de l'inintelligence des hommes les plus qualifiés pour expliquer le mystère de la création, la foi seule est intelligente: «Par la foi, nous *comprenons...*», chose impossible à l'homme naturel.

Pourquoi donc? C'est que la foi se nourrit *d'impossibilités*. Les hommes ne s'occupent que de choses possibles; elles sont de leur domaine. Dieu seul accomplit des choses impossibles et la foi les saisit et les accepte comme autant de réalités. «Les choses», est-il dit, «qui sont impossibles aux hommes, sont possibles à Dieu» (Luc 18: 27), mais elles sont, en même temps, possibles à la foi, car un autre passage ajoute: «Toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23).

Remarquons, en passant, que, dans l'Écriture, Dieu qui peut tout, a considéré deux choses comme impossibles: la première, d'épargner à Jésus la coupe de sa colère contre le péché. Le Seigneur ne disait-il pas avec de grands cris et avec larmes en Gethsémané: «Abba, Père, *toutes choses te sont possibles*; transporte, cette coupe loin de moi» (Marc 14: 36); et encore: «Mon Père, *s'il est possible*, que cette coupe passe loin de moi...» et encore: «Mon Père, s'il n'est *pas possible* que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite», (Matthieu 26: 39, 42). Mais il était impossible au Père de ne pas livrer son Fils bien-aimé à la mort pour nous; c'est là le mystère insondable de son amour envers des pécheurs. Sa volonté était notre salut; sa volonté sacrifiait son Fils pour que son amour en le donnant pût être manifesté et devenir notre part. — Mais ensuite, il était impossible que Dieu ne ressuscitât pas Celui qui l'avait pleinement glorifié, comme cela nous est dit en Actes 2: 24: «Lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était *pas possible* qu'il fût retenu par elle». Il était impossible à la justice de Dieu de ne pas ressusciter d'entre les morts son Fils qui l'avait pleinement glorifié, sur la croix, comme il était impossible à son amour de ne pas le donner. Pour Dieu, les seules impossibilités étaient donc que Jésus ne mourût pas et ne fût pas ressuscité, choses auxquelles notre salut et notre place dans la gloire sont attachés.

Le second trait qui caractérise la foi à son origine, c'est que cette dernière *s'approche de Dieu*. «Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons; et par lui, étant mort, il parle encore» (verset 4).

Depuis la chute, il faut un sacrifice pour entrer en rapport avec Dieu. Avant la chute, Adam innocent dans le jardin d'Eden, n'aurait eu besoin de foi, si l'on peut parler ainsi, que pour connaître les origines de la création au milieu de laquelle Dieu l'avait établi comme chef; mais, après la chute, il ne pouvait savoir que par la foi comment les relations rompues entre un pécheur et Dieu pouvaient être rétablies. Dieu lui enseigne cette vérité, en le revêtant, avec Eve, des peaux de bêtes tuées. Mais la foi d'Abel est la première qui s'approche activement de Dieu en offrant le sacrifice. L'histoire de Caïn nous prouve le néant, aux yeux de Dieu, de tout le travail de l'homme pécheur sur une terre maudite en vue d'obtenir ce résultat. Abel, par contre, reçoit dans son âme le témoignage d'être juste, seulement ce n'est pas à Abel, mais «à ses dons», que Dieu rend témoignage, c'est-à-dire au sacrifice qui préfigure celui de Christ, seul capable de justifier un pécheur et de le présenter sans péché devant Dieu. On ne peut se mettre en règle avec Dieu par aucun autre moyen. Le seul témoignage que Dieu puisse rendre à l'homme, c'est qu'il est perdu; mais, quand le sacrifice intervient, Dieu rend témoignage à sa valeur, et Abel *reçoit* le témoignage d'être juste, d'être amené devant Dieu par le sacrifice, sans qu'aucun péché puisse lui être imputé. Sa justice a ainsi toute la valeur et toute la perfection de son *offrande*.

---

Le troisième trait de la foi nous est présenté dans l'histoire d'Enoch. «Par la foi, Enoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu» (verset 5). La foi d'Enoch



était caractérisée par le fait qu'il attendait le Seigneur, comme nous le montre l'épître de Jude. Le couronnement de sa foi fut son enlèvement «pour qu'il ne vît pas la mort». Il devint ainsi le type et les prémices des croyants qui attendent aujourd'hui la venue du Seigneur et seront transmués pour être enlevés à sa rencontre sans mourir. Cette espérance était aussi celle des Thessaloniens dès le début de leur conversion. Elle était à la base de toute leur vie chrétienne. Ce qui nous est dit en second lieu d'Enoch, c'est qu'il plut à Dieu. Il n'est pas dit, comme dans le texte hébreu du chapitre 4 de la Genèse, qu'il marcha avec Dieu. Le sujet de la marche sera développé tout au long, du verset 8 au verset 31 de notre chapitre. Il s'agit ici d'établir que l'attente de la venue du Seigneur est un fait d'une importance capitale, d'où découle la marche de la foi. Abel, s'approchant de Dieu avec le sacrifice, avait reçu le témoignage d'être juste; Enoch, attendant le Seigneur, «reçoit le témoignage d'avoir plu à Dieu», et Dieu lui-même rendit témoignage de son bon plaisir en l'enlevant auprès de Lui sans qu'il eût goûté la mort (\*).

(\*) Pour de plus amples détails sur ce sujet, voyez: *Enoch*, par H. Rossier, 2<sup>e</sup> édition.

Au verset 6, le Saint Esprit joint ensemble, sous un même chef, l'activité de la foi de ces deux hommes de Dieu. «Or, sans la foi, il est impossible de lui plaire»; tel fut Enoch; «car il faut que celui qui s'approche de Dieu...», tel fut Abel. Il y a deux moyens de plaire à Dieu, d'abord en s'approchant de Lui comme Abel, puis en attendant le Seigneur comme Enoch. Mais il faut avant tout que «celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est». Croire cela n'est pas seulement croire à l'existence de Dieu (des démons même y croient et tremblent,) mais à son essence et à son caractère. «Je suis Celui qui suis», dit l'Eternel à Moïse. «Je suis», dit constamment Jésus dans l'évangile de Jean; «Tu es le même», dit l'Eternel à Christ, offert comme victime. Dieu est Dieu: son essence est d'être lumière et amour; son caractère d'être juste et saint. Celui qui s'approche de Lui par la foi reconnaît tout cela; c'est ce qui donne à Abel une pleine liberté pour s'approcher de Lui avec un sacrifice, une pleine confiance à Enoch pour vivre dans une sainte séparation du monde d'alors, en attendant Sa venue. Aussi est-il ajouté: «Et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent». Abel et Enoch étaient pour ces Hébreux des témoins de la rémunération de la foi. L'apôtre leur avait dit, au chapitre 10: 35: «Ne rejetez pas loin votre confiance qui a une grande récompense». S'il n'y avait pour eux ici-bas qu'une espérance de biens invisibles, ils pouvaient voir dans ces témoins du passé (comme aussi en Moïse, au verset 26), que Dieu, comme tel, récompense ceux que la foi a mis en rapport avec Lui.

---

Noé nous présente le quatrième trait de la foi à son origine. «Par la foi, Noé, étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison; et par cette arche il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi» (verset 7).

Noé reçut de Dieu l'avertissement du jugement à venir qui allait être exécuté sur le monde par le déluge. Il craignit, dans la conviction de ce jugement, car il connaissait «combien le Seigneur doit être craint» (2 Corinthiens 5: 11). En bâtissant une arche, il saisit le moyen

ordonné de Dieu pour échapper au jugement. Il fut «prédicateur de justice» (2 Pierre 2: 5), c'est-à-dire que par cette arche il prêcha la justice de Dieu en condamnation pour le monde, de manière à le rendre inexcusable. Enfin, «il devint héritier de la justice qui est selon la foi», ce qui signifie qu'il acquit l'héritage appartenant à ceux qui sont justes selon la foi. Noé, comme tous les hommes de foi, croyait à la rémunération, mais *avant tout, il connaissait l'avenir* par une révélation divine, et c'est un des grands traits primordiaux de la foi. Ici, Noé ne reçoit pas témoignage, quoique, dans la Genèse, il le reçoive de la même manière qu'Enoch (Genèse 5: 22, 24; 6: 9); mais notre passage nous le présente comme *rendant témoignage*. Enoch, type de l'Eglise, est enlevé avant le jugement; Noé, type d'Israël, traverse le jugement, mais dans un navire assez solide pour être hors de son atteinte, aussi est-il parfaitement à l'abri, tandis que le monde d'alors périt (\*).

(\*) Remarquons en passant que ces types si riches nous présentent plusieurs points de vue Pour n'en citer qu'un, nous avons en Abel, le sacrifice de Christ, fondement de la foi; en Enoch, le côté intérieur de la vie chrétienne, une vie passée avec Dieu; en Noé, son côté extérieur, le témoignage rendu devant un monde déjà condamné.

Les quatre traits dont nous venons de parler la confiance en la parole de Dieu, la foi s'approchant de Lui par Christ, l'espérance de la venue du Seigneur, la connaissance du jugement à venir avec le témoignage qui lui est rendu, doivent caractériser encore aujourd'hui la foi de tous les chrétiens, et former la base de toute leur activité publique

## Chapitre 11: 8-23

Après avoir développé les principes primordiaux de l'activité de la foi, l'apôtre nous montre en détail en quoi consiste la *marche de la foi*. Nous allons retrouver dans la suite de ce chapitre, les quatre choses mentionnées au chapitre 10, et signalées au début de ces pages: la patience (ou persévérance), l'énergie, la soumission et la puissance dans le combat.

Les versets 8 à 23 nous parlent de patience. Elle est au fond, ce qu'indique le terme primitif dont ce mot est tiré (paqein, pati): souffrir, endurer et persévérer en vue d'atteindre un but placé devant nous. Or, la foi seule est capable de souffrir, afin d'atteindre un but invisible et des promesses divines pour la réalisation desquelles elle n'a d'autre garant que Lui.

Les hommes cherchent souvent à atteindre un but qu'ils se sont posé; ils endurent pour y parvenir bien des privations et des traverses, cherchent à profiter des occasions, à faire tourner les événements en leur faveur, à s'assurer le concours d'hommes dévoués ou intéressés eux-mêmes à leur réussite. Le chrétien, lui, n'a aucun appui semblable. La parole du Dieu, auteur des promesses, lui suffit; mais, bien plus, il sait qu'il ne verra pas ici-bas la réalisation de ces dernières.

La chose est d'autant plus frappante, dans le cas d'Abraham, qu'il avait reçu de Dieu toutes les promesses en vue d'un héritage terrestre. Ses yeux pouvaient s'y arrêter en détail, quand il traversait comme étranger le pays de Canaan, ou bien il le contemplait dans son

ensemble et comme à vol d'oiseau du haut de la montagne, mais il ne l'a jamais possédé durant sa longue carrière de foi.

«Par la foi, Abraham, étant appelé, *obéit* pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage; et il s'en alla, ne sachant où il allait» (verset 8). L'obéissance à l'appel de Dieu est le premier pas de la marche de la foi. Cette marche n'est, en aucune façon, laissée à la libre décision de l'homme. Abraham est appelé hors d'une nation, vouée à l'idolâtrie introduite par Satan dans le monde depuis le déluge. Il est appelé à quitter toutes ses relations d'homme naturel, pour se rendre au pays que l'Eternel devait lui montrer, que Dieu ne lui nomme pas et se réserve de lui faire voir plus tard. Le premier pas de la foi qui entend l'appel de Dieu n'est pas la connaissance, mais, comme nous venons de le dire, l'obéissance. Abraham aurait pu dire à Dieu: «Je suis prêt à partir, disposé même à m'en aller sans savoir le nom du pays que je dois habiter, mais indique-moi du moins ma direction. Par quelle porte de la ville devrai-je sortir? Celle du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident?» La foi d'Abraham n'aurait pas été la foi, si elle avait fait un tel raisonnement. «Sors», dit Dieu; le reste viendra ensuite. Dieu ayant parlé, Abraham obéit et sort. En apparence, tout est incertain pour lui «Il s'en alla, ne sachant où il allait», mais sa foi s'embarque sur une parole divine qui le conduira. Dieu, comme l'a dit un frère, lui donne assez de lumière pour obéir, mais pas assez pour calculer les conséquences.

«Par la foi, il demeura dans la terre de la promesse, comme dans une terre étrangère» (verset 9). Entré dans son héritage, il y demeure, comme étranger et voyageur. S'il en eût été autrement, sa marche de foi eût été terminée quand il mit le pied sur le sol de Canaan. Lorsqu'on entre en possession d'un héritage, il n'est plus question de foi, car elle est changée en vue, puisque le but est atteint. En Canaan, Abraham persévère à marcher par la foi. Il considère l'héritage que Dieu veut lui donner comme «une terre étrangère», dans laquelle il ne possède rien, non, pas même où poser son pied, parce que, cet héritage, il ne l'a pas encore reçu des mains de Dieu; et ce n'est qu'alors, qu'il pourra le considérer comme lui appartenant. Cette circonstance l'amène à «confesser qu'il est étranger et forain». Il le proclame en «demeurant sous des tentes avec Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse» (verset 9).

Une marche de foi nous sépare toujours du monde. Abraham commence par le quitter au moment où il part d'Ur des Chaldéens, sa ville natale; ensuite, obligé de marcher au milieu des Cananéens, toute son attitude montre clairement qu'il appartient à un autre monde. Celui qu'il traverse peut tout au plus lui offrir la possession d'un sépulcre. Cette marche exerce en outre son influence sur d'autres. Les membres de la famille d'Abraham, Isaac et Jacob, suivent les traces de leur père et, quoique héritiers de la même promesse, font la même profession que lui.

«Car il attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur» (verset 10). La conséquence immédiate de la foi d'Abraham est que, ne pouvant rien chercher sur la terre, ses regards se portent sur les choses invisibles: sa foi devient «la conviction des choses qu'on ne voit pas». Il «attend la cité»: sa foi est «l'assurance des choses

qu'il espère». Il apprend à contempler l'accomplissement final des pensées de Dieu, seul capable de satisfaire l'attente de sa foi.

L'épître aux Hébreux, nous parle souvent de «la cité». Elle est appelée «la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste» (12: 22); «la cité permanente à venir» (13: 14); «la cité que Dieu a préparée pour les croyants» (11: 16), et ici, «la cité qui a des fondements». Cette cité est le lieu futur de la gloire, dans lequel tous les croyants de l'Ancien et du Nouveau Testament *habiteront* ensemble. Elle est bien la Jérusalem céleste dans l'épître aux Hébreux, mais non pas dans son caractère d'Epouse, de femme de l'Agneau, comme dans l'Apocalypse. En ce sens, *l'Eglise seule* est la cité, mais elle est ici le lieu d'habitation glorieux de tous les saints. Tous, eux et nous, sans distinction de relation, nous arriverons à la perfection; tous nous posséderons une gloire dans laquelle nous serons parfaitement semblables à Christ, bien qu'il y ait «quelque chose de meilleur *pour nous*», comme nous le verrons à la fin de ce chapitre. Etre les amis de l'Epoux, les compagnons du grand Roi, être même la reine à la droite du Roi, parée d'or d'Ophir, est une chose; être l'Epouse et posséder l'Etoile du matin, en est une autre. Mais les saints de toutes les économies ont place dans le palais du Roi pour y habiter.

Abraham attendait cette cité et ne voulait pas d'une cité bâtie par l'homme. Il n'avait aucune idée de retourner à Ur des Chaldéens. Il levait les yeux vers «la cité qui a des fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur», vers une gloire préparée, ordonnée, établie par Dieu lui-même, fondée par Lui, et sur quels fondements! — créée par Lui, création nouvelle n'ayant aucun rapport avec l'ancienne qu'il avait sous les yeux. Ainsi, quoique les promesses faites à Abraham, se rapportassent à la Canaan terrestre, sa foi, qui sans cela n'aurait pas été la foi, espérait des choses célestes et invisibles.

Tout cela exige de la *patience*. Traverser un monde hostile, où rien ne répond aux aspirations de nos coeurs, où l'on ne trouve que peine et souffrance, sans se laisser décourager, bien au contraire, étant soutenu par une foi qui fait voir le Christ invisible et les choses célestes, et veut à tout prix atteindre le but, — c'est la patience, mais c'est aussi le bonheur et la joie!

«Par la foi, Sara elle-même aussi, reçut la force de fonder une postérité, et cela étant hors d'âge, puisqu'elle estima fidèle celui qui avait promis» (verset 11).

L'obéissance à l'appel de Dieu, la séparation du monde pour saisir l'espérance qui est devant nous, sont suivies d'un troisième caractère de la foi. L'exemple de Sara nous le fournit. Par la foi, elle reçut la force de fonder une postérité, parce qu'elle compta sur la puissance de Dieu. Elle estima fidèle Celui qui avait promis. La foi de Sara (l'Esprit passe sous silence son rire et ses manquements) s'attache à une impossibilité. Elle et son mari étant hors d'âge, ne pouvaient avoir d'enfants, mais Dieu avait promis un héritier à Abraham, et la foi de Sara compta sur la fidélité immanquable de Dieu à sa promesse. Aussi reçurent-ils la rémunération: «D'un seul, et d'un homme déjà amorti, sont nés des gens qui sont comme les étoiles du ciel en nombre, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer, lequel ne peut se compter»

(verset 12). Par la simple foi, sans aucun travail, ni effort de sa part, Sara acquit une multitude céleste d'un côté, terrestre de l'autre.

Il est vrai que Sara chercha à acquérir cette postérité, quand elle donna Agar à Abraham, mais alors ce n'était pas la *foi*, c'était la *chair*, et celle-ci ne peut trouver aucune place dans notre récit. En effet, combien est beau et consolant, ce fait de l'activité de la foi présenté tout à fait à part de l'immixtion de la chair. Dieu nous parle de ce qui vient de Lui et passe sous silence ce qui vient de la chair (\*). Ici donc, Sara n'invente aucun moyen pour s'emparer de la promesse. Elle accepte son incapacité et compte sur la fidélité et la puissance de son Dieu. Toujours le travail de l'homme, et, hélas! avouons-le, si souvent le travail du chrétien n'aboutit à rien, ou bien n'a pour résultat que de nous créer, comme à Abraham et Sara, d'inextricables difficultés! En tout cas, lorsque ce n'est pas la foi qui travaille, l'oeuvre est stérile, tandis que les résultats de l'activité de la foi, sont selon la puissance de Dieu — une multitude!

(\*) Ce n'est pas ainsi que nous agissons d'habitude, quand nous jugeons nos frères. Notre premier soin n'est pas de constater ce que l'Esprit de Dieu a produit en eux et ce qui est le fruit de la foi. Bien au contraire, nous mettons en avant leurs faiblesses, sans songer qu'en agissant ainsi, c'est l'oeuvre de Dieu elle-même que nous amoindrissions, en lui opposant ce que la chair produit dans les coeurs des croyants.

---

Nous abordons maintenant un nouveau caractère de la foi: Elle *s'affirme en présence de la mort*. Elle nous fait, non seulement vivre en étrangers dans le monde, mais elle brille de tout son éclat quand nous avons à faire à la mort qui devrait l'ébranler au premier chef.

Ce sujet commence proprement au verset 11 et se continue jusqu'au verset 22.

Aux versets 11 et 12, Abraham était amorti, le sein de Sara dans un état de mort (Romains 4: 19). Dieu avait fait une promesse à ces époux, mais leur état opposait un obstacle absolu à sa réalisation. Dans ces circonstances la foi, s'attachant toujours à des impossibilités, s'affirme. Abraham «ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité» (Romains 4: 20). Aux yeux de sa foi, la promesse ne pouvait pas trouver un obstacle dans la mort.

Aux versets 13-16, l'apôtre, résumant les versets précédents, nous montre la foi aux prises avec la mort, comme ce qui met fin à toute espérance d'ici-bas.

«Tous ceux-ci sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises, mais les ayant vues de loin et saluées, ayant confessé qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre» (verset 13). Ils avaient reçu la promesse, mais arrivaient au bout de leur carrière, à la mort, sans avoir reçu la récompense de leur foi, les choses promises qu'ils espéraient. Etaient-ils découragés en présence de ce qui, pour le monde, est l'effondrement de toute espérance? Humainement parlant, cela leur aurait été d'autant plus permis que les promesses leur avaient été faites en rapport avec la terre, et qu'ils étaient appelés à quitter le théâtre même des promesses de Dieu. Mais non! il suffisait à ces croyants de les avoir «vues de loin et saluées». Leur foi était l'assurance des choses qu'on espère et la conviction des choses qu'on ne voit point. Ils les avaient saluées comme des choses familières avec lesquelles leur foi était en contact depuis longtemps. Ils comprenaient fort bien qu'ils ne pouvaient les atteindre maintenant, car, les

posséder aurait mis fin à leur foi et à la confession qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre. Or, ils ne voulaient en aucune manière laisser tomber ou renier cette confession.

«Car ceux qui disent de telles choses, montrent clairement qu'ils recherchent une patrie» (verset 14). Leur confession était une profession ouverte, publique et pratique. Ils ne se bornaient pas à parler; leurs tentes prouvaient la réalité de leurs paroles. Combien, hélas! notre confession est souvent différente de celle-là; nous prêchons des choses auxquelles notre vie pratique ne correspond pas. Nous ne «montrons pas clairement que nous recherchons une patrie». Ces témoins anciens étaient plus fidèles que nous. Leur héritage de la part de Dieu était terrestre, et cependant ils vivaient de manière à montrer que la terre n'était pas leur but, que leur patrie était autre part. La mort, fin de toute espérance temporelle, ne faisait que fixer d'autant plus les yeux de leur foi sur la cité de Dieu. Ils avaient quitté leur première patrie, «en étaient sortis», laissant derrière eux tous les avantages de leur bourgeoisie d'autrefois; *ils ne s'en souvenaient plus*. Dieu leur en avait promis une autre, et loin de retourner vers l'ancienne en voyant qu'ils n'atteignaient pas le but désiré, ils marchaient en avant, *à travers la mort*, pour l'atteindre.

Il en était de même pour ces Hébreux. *Maintenant*, dit l'apôtre, ceux qui parlent ainsi, c'est-à-dire comme ces témoins d'autrefois, en vrais fils de leurs pères, désirent une patrie *céleste* (verset 16). L'intelligence des pères n'allait pas jusque-là; elle comptait sur la promesse de l'héritage de Canaan et savait qu'elle l'atteindrait à travers la mort. La patrie des Hébreux avait un caractère exclusivement céleste, quoiqu'ils sussent fort bien qu'ils seraient associés au Seigneur dans le gouvernement de la terre. Leur part était une meilleure patrie que celle promise aux pères.

C'est pourquoi, ajoute l'apôtre, «Dieu n'a pas honte d'eux», pas plus que de nous, si nous sommes fidèles. Il s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il leur a préparé, et à nous aussi, une cité qui est la gloire (verset 16). «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi» (Exode 15: 17).

Quelle pensée solennelle, que Dieu pourrait avoir honte de nous! Dira-t-il qu'il trouve son plaisir à être en relation avec un chrétien mondain, qui recherche les plaisirs, les vanités, les misérables convoitises, l'importance, l'orgueil et les richesses du monde?

(Versets 17-20). Ce chapitre nous présente deux grandes périodes dans la vie de foi d'Abraham. Dans la première, il fut appelé (verset 8); dans la seconde, il fut éprouvé (verset 17), et sa foi répondit à l'épreuve comme elle avait répondu à l'appel. En outre, faisant suite à ce que nous avons dit plus haut, nous trouvons dans le sacrifice d'Isaac un autre caractère de la foi aux prises avec la mort. Isaac était le fils de la promesse. Toutes les promesses de Dieu se concentraient sur sa tête; elles n'avaient plus d'objet, elles étaient, en apparence, détruites sans retour, anéanties, si Isaac venait à mourir. Par la foi, Abraham offrit son fils unique, consentit à sacrifier l'objet des promesses, ayant estimé que Dieu pouvait ressusciter même d'entre les morts, celui sur lequel elles reposaient. Cette pensée de la résurrection était

la conséquence naturelle de la foi d'Abraham. Dès le commencement, il avait éprouvé dans sa propre personne et dans celle de Sara, que Dieu peut donner la vie à un mort. Il suivit avec une foi grandissante, le même chemin quand Dieu lui ordonna de sacrifier son fils; il abandonna celui en qui la promesse devait s'accomplir, pour le recevoir en résurrection. Toutes les fibres de son coeur, de ses affections naturelles, pouvaient être brisées; les promesses de Dieu avaient mille fois plus de valeur pour lui que les biens les plus précieux selon la nature. Aussi le reçut-il «en figure», comme ressuscité d'entre les morts (verset 19). Ces Hébreux (et nous-mêmes) recevaient, en réalité, Christ de la même manière. En effet, toutes les promesses de Dieu sont oui et amen, se vérifient et s'accomplissent pour nous, en un Christ ressuscité. Mais il fallait que ces chrétiens abandonnassent tout espoir de bénédictions terrestres (et combien cela est important pour nous aussi), afin d'entrer dans la jouissance des bénédictions spirituelles qui nous sont données dans les lieux célestes en un Christ ressuscité.

Remarquez, en passant, ce mot si souvent répété: «Il reçut». Le chrétien reçoit témoignage comme Abel, Enoch et les anciens; il reçoit la force comme Sara; il reçoit, comme Abraham, la promesse en un Christ ressuscité. Les seules choses qu'il ne reçoive pas, ce sont les choses promises pour la terre (versets 13, 39), mais celles-là, les anciens témoins les recevront aussi, quand, comme Daniel, ils se reposeront et se tiendront «dans leur lot» à la fin des jours.

Aux versets 20 à 22, nous trouvons un dernier caractère de la foi aux prises avec la mort. La foi tient la mort pour rien, parce qu'elle s'attache non aux choses présentes, mais aux choses à venir, et nous la retrouvons ici comme l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit point. Cette grande vérité initiale forme, comme nous l'avons vu au commencement, la base de tout le chapitre.

«Par la foi, Isaac bénit Jacob et Esaü à l'égard des choses à venir», tellement elles avaient de réalité pour lui. Il en fut de même pour Jacob mourant, et d'une manière plus éclatante encore. Jacob parla de l'avenir, comme *s'il était le passé*. «Je te donne, dit-il à Joseph, une portion que j'ai prise de la main de l'Amoréen avec mon épée et mon arc» (Genèse 48: 22). Puis, loin d'être découragé au moment de mourir, il ne se borne pas à bénir chacun des fils de Joseph, mais il adore. L'avenir a une telle réalité pour lui, qu'en face de la mort il adore le Dieu qui lui donne la possession définitive des choses qu'il espère toujours. Il adore, conservant jusqu'au bout, comme tous ceux qui sont morts dans la foi (verset 13); son caractère d'étranger et de pèlerin, et n'abandonne son bâton que lorsque n'étant plus d'usage, il tombe de ses mains glacées. Il en fut de même de Joseph mourant. «Il fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna un ordre touchant ses os» (verset 22). Il saluait sans l'avoir vue, la délivrance de son peuple et comptait tellement sur l'héritage, qu'il y fit transporter ses restes, afin de le posséder plus tard, car il croyait à sa résurrection *personnelle*. C'est ainsi que la bénédiction répandue sur d'autres et l'adoration représentées par Jacob, et l'espérance représentée par Joseph, sont ici le fruit de l'activité de la foi.

En terminant cette division, nous remarquerons, ce que d'autres, croyons-nous, ont déjà fait ressortir, que le nombre 7, celui de la perfection, le nombre indivisible, joue un grand rôle dans ce chapitre. Du verset 8 au 22, nous avons sept exemples de la patience et de la persévérance de la foi. Il faut que la patience ait son oeuvre parfaite. Du verset 23 au 31, sept exemples de l'énergie de la foi; au verset 32, sept exemples du combat et des victoires de la foi. Dans les versets 8 à 31, chaque exemple est marqué de ces mots: «Par la foi».

## Chapitre 11: 23-27

La patience ou persévérance de la foi, dont le point de départ est l'obéissance, comme l'histoire d'Abraham nous l'enseigne, n'est pas tout ce qui doit caractériser le fidèle. Une autre chose, d'une importance particulière, c'est *l'énergie de la foi*. Il faut commencer par l'obéissance, mais il faut continuer par l'énergie et, notons-le bien, elle est requise d'une manière toute spéciale dans les jours de ruine et d'abaissement moral où nous vivons. Il faut beaucoup de résolution pour traverser aujourd'hui ce monde, sans se laisser envelopper par ses principes corrupteurs, et en maintenant de tous côtés une stricte séparation du mal, afin d'être les vrais témoins de Dieu.

Les épîtres, auxquelles je donnerais le nom d'épîtres de la ruine, illustrent cette vérité. L'énergie est d'autant plus nécessaire que le mal est plus grand. Ainsi, dans la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, quand ce fidèle disciple était en danger de perdre courage et d'avoir honte d'un témoignage, aussi affaibli qu'il l'était alors, l'apôtre insiste sur le fait que «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de *puissance* (elle vient en première ligne) et d'amour et de conseil». Aussi exhorte-t-il son jeune compagnon d'oeuvre à «prendre part aux souffrances de l'évangile selon la *puissance* de Dieu»; il ajoute que, quant à lui il n'a pas de honte, mais qu'il compte sur la *puissance* de Dieu pour garder son dépôt jusqu'au jour de Christ. Et il ajoute plus loin (2: 1): «Toi donc, mon enfant, *fortifie-toi* dans la grâce qui est dans le Christ Jésus».

De même, dans la 2<sup>e</sup> épître de Pierre, quand les moqueurs de la fin marchent selon leurs propres convoitises, l'apôtre recommande aux chrétiens de «joindre à leur foi *la vertu*», première chose après la foi, le courage moral, qui nous fait traverser les difficultés, dans une sainte séparation du mal, en nous dépouillant de plus en plus, afin d'atteindre le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, et d'y avoir une riche entrée. Or, nous pouvons l'affirmer, cela manque beaucoup de nos jours. Il y a dans notre christianisme un laisser-aller, une mollesse, une lâcheté, qui n'aiment pas à se séparer des choses qui nous plaisent et nous attirent, d'une vie facile ou agréable. Tout cela est le contraire de la puissance et de la vertu.

---

Cette énergie caractérise les parents de Moïse, dès la naissance de cet homme de Dieu. Mais il est important de noter, qu'elle ne se montre point par des actions d'éclat ou le développement de dons miraculeux. Elle est, au contraire, dans ses manifestations, aussi insignifiante, aussi humble que possible aux yeux du monde. «Par la foi, Moïse, étant né, fut



*caché* trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau; et ils *ne craignirent pas* l'ordonnance du roi».

Qu'est-ce donc qui leur donnait cette hardiesse en présence de l'édit du plus puissant monarque de la terre? Leurs cœurs avaient trouvé un objet dans ce petit enfant que Dieu leur avait donné. Il portait une marque divine qui le faisait apprécier de ses parents. Actes 7: 20, rapporte qu'il était *divinement* beau. Ce, fait ne nous parle-t-il pas de Christ? La connaissance personnelle du Seigneur l'appréciation de sa beauté et de sa perfection, le sentiment de la valeur de Celui que Dieu nous a donné, et qui est «l'image du Dieu invisible», se trouvent à l'origine de l'énergie de la foi, et produisent cette énergie chez le croyant. La connaissance de Christ poussait l'apôtre Paul à «tendre avec effort» vers les choses qui étaient devant lui. Ici, la foi des parents de Moïse les pousse — il en est de même pour nous — à ne pas craindre les dispositions par lesquelles le monde cherchait à les lier et à leur enlever le don de Dieu (Christ). Nous trouverons un peu plus loin que ce fut le secret de l'énergie de Moïse lui-même, lorsqu'il devint conducteur du peuple.

---

Mais voyons auparavant Moïse à la cour du roi. «Par la foi, Moïse, étant devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon» (verset 24).

Il ne faut pas oublier que, s'il y a une énergie dans les hommes de foi, elle peut aussi être employée selon la chair. Au temps où Moïse était encore à la cour du roi, il nous est dit qu'il «fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et qu'il était *puissant* dans ses paroles et dans ses actions» (Actes 7: 22). Il pouvait faire de cette puissance, un autre usage que celui pour lequel Dieu la lui avait donnée, et il le prouva en tuant l'Egyptien. Engagé dans la lutte avec l'opresseur du peuple de Dieu, il le combattit avec ses propres armes. Sans doute, ses raisons pour agir ainsi étaient plausibles, car «il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main», mais son acte fut inutile, et il fut obligé de faire l'apprentissage du désert de Madian, pour apprendre qu'il n'y avait aucune force en lui. Il en fut de même de Pierre, dont l'énergie aboutit à renier son Sauveur, dans la cour du souverain sacrificateur.

Cet épisode de la vie de Moïse n'est pas mentionné ici, comme au chapitre 7 des Actes, pour la raison indiquée au début de cette étude. Il ne s'agit, dans notre chapitre, que de l'énergie de sa *foi*. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait étaient particulièrement difficiles. La Providence de Dieu l'avait placé dans une position exceptionnelle. Considéré comme le fils de la fille du Pharaon, il pouvait prétendre à tous les honneurs, même au trône, quand déjà son éducation faisait de lui un homme remarquable, un grand homme. De cette manière, il aurait pu devenir le bienfaiteur de son peuple, employer ses dons et sa puissance pour alléger ses souffrances, en exerçant en sa faveur, auprès du monde, l'influence qu'il possédait. Erreur naturelle à beaucoup de chrétiens, mais qui n'en est pas moins fatale, car nous ne sommes pas appelés à réformer le monde, ni à le christianiser, mais à refuser ce qu'il nous offre. La Providence de Dieu avait fait *entrer* Moïse dans ces circonstances

exceptionnelles, afin que la foi l'en fit *sortir*. Il *refusa* d'être appelé fils de la fille du Pharaon. Un refus! petite chose aux yeux des hommes, mais grande aux yeux de Dieu! Abraham, revenant de la défaite des rois, avait agi de même. Il y avait plus d'énergie à dire au roi de Sodome: «J'ai levé la main vers l'Eternel... si je prends quoi que ce soit de toi», qu'à vaincre quatre armées avec trois cent dix-huit hommes!

Mais cette énergie de Moïse ne se borne pas au rôle négatif d'un refus; elle est positive; elle *choisit*: «Choissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché» (verset 25). Ce choix s'adressait-il à un objet important qui pût contrebalancer tout ce que le monde pouvait offrir? Nullement: Moïse ne pouvait faire un choix plus humiliant pour lui. Le peuple d'Israël était dans un abaissement complet, dans le plus abject esclavage. C'est là que cet homme considéré va prendre sa place. Pourquoi? Parce que c'est le peuple *de Dieu*. Cela suffisait au coeur de Moïse, et sa foi ne pouvait choisir autre chose.

Un troisième trait caractérise encore l'énergie de cet homme de foi. Il avait refusé, il avait choisi, maintenant il *estime*: «Estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte; car il regardait à la rémunération» (verset 26). Il pèse, d'un côté, toutes les richesses qui lui sont offertes; de l'autre, l'opprobre. Le plateau des richesses monte, comme s'il n'y avait qu'une plume dans la balance; celui de l'opprobre descend de tout son poids. Ah! c'est que si l'Egypte était du côté des richesses, le Christ était du côté de l'opprobre. La foi de Moïse, comme celle de ses parents, avait trouvé un objet incomparable, une personne, Christ lui-même, et le posséder était tout pour elle.

Mais on dira: Pourquoi cette mention du Christ? Moïse ne l'a pas connu. Sans doute, mais un croyant, Moïse en particulier, est un type de Christ dans ce monde. Moïse était identifié avec lui; l'opprobre qu'il avait à porter était l'opprobre de Christ. Il le connaissait du reste prophétiquement, comme on le voit dans le cours de cette histoire; et s'il ne le connaissait pas personnellement, il savait en pratique ce que c'était que de le représenter devant le monde. Il ne craignait point l'opprobre, *Son* opprobre, car «il regardait à la rémunération». Il savait que Dieu avait encore en réserve pour lui, des trésors à venir où il pourrait puiser à pleines mains. Dieu ne veut pas rester notre débiteur, lorsque nous avons abandonné quelque chose pour lui. Il est le rémunérateur d'un Abel, d'un Enoch (verset 6), et d'un Moïse, de tous ceux qui renoncent aux avantages d'ici-bas, pour s'associer au Christ rejeté et au peuple de Dieu affligé.

Au verset 27, nous trouvons un quatrième caractère de l'énergie de la foi chez cet homme de Dieu: «Par la foi, il quitta l'Egypte, ne craignant pas la colère du roi, car il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible». Il pourrait sembler qu'un récit traitant de l'énergie de la foi ne devrait pas, omettre les miracles que le grand législateur fit au pays d'Egypte. Il n'en est rien. Les caractères de la foi ne peuvent être soumis à l'estimation naturelle des hommes; Dieu seul est capable d'en juger. C'est par la foi que Moïse quitte l'Egypte. Ce qui aurait été taxé de fuite précipitée, favorisée par des circonstances exceptionnelles, est attribué ici à l'énergie de la foi. Moïse *quitta* l'Egypte; le chrétien quitte le monde: sa puissance, ses délices, ses arts et ses

richesses, sa science et sa religion, n'ont pas plus de valeur qu'un fétu de paille pour un croyant énergique. Mais si le courage moral de la foi abandonne tout quand Dieu l'appelle, il est aussi sans crainte. Comme ses parents qui n'avaient pas craint l'ordonnance du roi, Moïse ne craint pas la colère du roi. Pourquoi? Non point par confiance en sa supériorité, ou en ses ressources; mais «il tint ferme, comme *voyant celui qui est invisible*» (verset 27). Les parents avaient vu en Moïse une divine beauté. Ici, c'est lui-même qui voit ce que la foi seule, cette conviction des choses qu'on ne voit point, pouvait discerner. Il voit ce Christ invisible, dont il avait choisi l'opprobre. Cela l'encourage à tenir ferme, à rester inébranlable. Christ est sans doute le ressort de toute sa marche de foi, mais il y a chez lui gradation dans la connaissance de cet objet précieux. A mesure que nous en faisons usage, nos yeux spirituels, comme nos yeux corporels, acquièrent de l'acuité, et s'accoutument à discerner les objets devant lesquels autrefois nous passions sans y prendre garde. Il en fut de même de Moïse. Il connaissait Christ; maintenant il le voit, et cette vue le remplit de courage pour tenir ferme, comme les forces du soldat sont décuplées pour résister à l'assaut furieux de l'ennemi, quand il peut combattre sous les yeux de son chef.

La réalisation de la présence du Seigneur Jésus est le secret de notre force. Tout le passage que nous venons de lire confirme cette vérité d'une manière éclatante.

## Chapitre 11: 28, 29

Nous venons de voir que l'énergie de la foi s'emploie à réaliser des choses que le monde considère comme sans importance, auxquelles il n'attache aucune valeur et qu'il méprise, car il n'a d'intérêt que pour les choses visibles.

Ici, nous abordons un nouveau sujet. Il ne s'agit plus d'énergie, mais de *soumission*. La foi se soumet aux moyens ordonnés de Dieu pour accomplir de grandes choses. Ces moyens seront toujours un sujet de mépris pour le monde, qui les jugera ridicules ou inefficaces, parce qu'il ne peut comprendre que Dieu veuille manifester sa puissance par la faiblesse des instruments qu'il emploie. La foi accepte, au contraire, les moyens de Dieu, non parce que l'homme les comprend, mais parce que c'est Dieu qui en fait usage.

Il s'agit ici des choses qui concernent le salut. Le pécheur a, devant lui, trois ennemis puissants auxquels il lui est impossible d'échapper: le jugement de Dieu, la mort, et le pouvoir de Satan; mais ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu, et les croyants échappent à ces ennemis par la soumission de foi à Sa Parole.

---

«Par la foi, il a fait la Pâque et l'aspersion du sang, afin que le destructeur des premiers-nés ne les touchât pas» (verset 28).

Le temps du verbe des mots «il a fait», indique, comme d'autres l'ont remarqué, un acte dont la portée est définitive et permanente, car il s'agit, en type, de «Christ, notre Pâque» (1 Corinthiens 5: 7), et de «l'aspersion du sang de Jésus Christ» (1 Pierre 1: 2). Dans la nuit mémorable où le jugement de l'Eternel allait atteindre tous les premiers-nés d'Egypte, depuis

l'homme jusqu'aux bêtes, les Israélites n'auraient pas été épargnés plus que les autres, si Dieu n'avait pourvu à la sécurité de son peuple, par le sang de l'agneau pascal, aspergé sur les poteaux et les linteaux des portes. Moïse accomplit cet acte par la foi; les Israélites aussi ne pouvaient se l'approprier que par la foi, car ce n'était pas eux qui voyaient le sang, mais bien l'ange exterminateur, dans le but de les épargner. A la Pâque, le jugement s'écartait, et le Juge s'éloignait du pécheur qui, préservé par le sang, était mis à même de *ne pas* rencontrer Dieu. Cet immense résultat était obtenu par quelques gouttes de sang d'un agneau immolé. La foi saisissait ce moyen, insignifiant en apparence, qui mettait le pécheur à l'abri.

---

«Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme une terre sèche, ce que les Egyptiens ayant essayé, ils furent engloutis» (verset 29).

Ce n'était pas tout pour le peuple d'échapper à Dieu, il lui fallait être délivré de l'Egypte et du Pharaon, types du monde et de son prince. Or il était nécessaire, pour cela, de traverser la mer Rouge qui s'étendait, infranchissable, devant ce pauvre peuple. S'il y entrait, il était englouti par la mort. Pharaon le poursuit jusqu'à cette limite et l'y accule, l'épée dans les reins, mais Dieu fournit à son peuple un moyen d'échapper à la mort. La verge de Moïse, cette verge du jugement qui avait frappé de plaies les Egyptiens, s'étend sur la mer, pour délivrer le peuple de Dieu.

La mort est vaincue, anéantie. C'est ainsi qu'un autre, Christ, a pris notre place dans la mort, sous le jugement de Dieu; mais cette mort elle-même nous ouvre un chemin, pour y passer à pied sec et parvenir à l'autre rive. Le croyant traverse la mort sans qu'il lui en coûte rien; elle ne peut nous atteindre, puisque Christ est mort à notre place. Nous en sortons, par la résurrection de Christ, avec une vie qui l'a traversée. Christ est donc mort et ressuscité pour nous.

Un moyen, insignifiant en apparence, la verge de Moïse, opère cette délivrance. C'est ainsi que le jugement de Dieu à la croix paraît faible pour délivrer, car il n'atteint qu'un seul homme. La foi se soumet, sans le comprendre d'abord, mais, arrivée à l'autre rive, elle célèbre, pleine de joie, la grandeur de la délivrance et la puissance du Libérateur.

Les Egyptiens, cherchant à traverser la mer avec leurs forces et leurs ressources, sont engloutis. Jamais le monde ne pourra traverser la mort à pied sec, il y trouvera sa perte éternelle. Il faut, pour qu'elle ne nous atteigne pas, la franchir dans la mort d'un autre. Ainsi, la puissance de la mort a été arrachée des mains de notre ennemi. Par sa mort même, notre Sauveur l'a vaincue, et nous possédons en lui une vie de résurrection que jamais la mort ne peut atteindre. Mais, peut-être nos corps mortels pourraient-ils tomber sous son pouvoir? Non, pour eux la mort est vaincue, et ce fait sera démontré à la venue du Seigneur. Pas un atome de la poussière de ces corps corruptibles, dispersés aux quatre vents, ne restera dans la mort. Le Christ vainqueur et ressuscité en tient la clef, comme il tient la clef du hadès. Il ouvrira la porte, et nos âmes rejoignant nos corps glorifiés, nous serons introduits tout entiers dans la gloire.

Le passage de la mer Rouge est non seulement notre délivrance du prince de ce monde et ce qui nous sépare du présent siècle mauvais; il est encore un salut définitif. Christ est mort pour nos péchés, afin qu'il nous *amenât à Dieu*. Dieu dit à Moïse. «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Egypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai *amenés à moi*» (Exode 19: 4). Comment imaginer un salut plus complet? Quoiqu'il fût encore dans le désert, Israël était amené à Dieu. La rédemption du peuple était absolue, la puissance de Satan qui le retenait en Egypte, anéantie pour toujours. Tandis que la Pâque répondait aux péchés d'Israël, la mer Rouge représentait le salut dans toute sa grandeur et son étendue. Plus de péché, plus de jugement, plus de puissance de l'ennemi, plus d'esclavage, plus de mort! Toutes ces choses ont trouvé leur fin à la croix de Christ, et nous avons maintenant une relation positive avec Dieu, inaugurée par la résurrection: «Il nous a donné le droit d'être enfants de Dieu».

Le Jourdain n'ajoute rien à la rédemption. Seulement, comme la mer Rouge nous fait sortir d'Egypte, le Jourdain nous fait entrer en Canaan, dans les lieux célestes, place à laquelle les conseils de Dieu nous avaient destinés. Nous y entrons maintenant, nous y appartenons de fait, étant unis avec Christ qui y est entré, morts avec lui et ressuscités avec lui. Le Jourdain est la mort de Christ «au péché», et notre mort avec lui pour entrer dans les lieux célestes. C'est l'affranchissement, qui n'a pas lieu sans l'expérience acquise par la traversée du désert, aussi notre chapitre ne touche ni l'un ni l'autre de ces sujets. La mer Rouge franchie, il nous introduit en Canaan, sans intermédiaire, car l'Esprit de Dieu ne parle pas ici d'expériences, mais de l'activité de la foi.

## Chapitre 11: 30-39

«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour, sept jours durant» (verset 30).

Voici donc le peuple amené directement de la mer Rouge au delà du Jourdain. Là, il trouve devant lui, les murs de Jéricho. C'est qu'il s'agit du troisième grand pouvoir énuméré plus haut, de *l'obstacle* par lequel Satan cherche à ravir au peuple la possession de son héritage.

Les murailles de Jéricho peuvent prendre beaucoup de noms dans la vie des chrétiens. C'est l'affection des proches; c'est leur opposition ouverte pour nous effrayer quand, par l'affection d'êtres chers, l'ennemi ne réussit pas à nous détourner de notre but. Ce sont les attraites du monde, ses liens et ses avantages; c'est la persécution et l'effroi qu'elle inspire — mais quel obstacle peut résister à la foi? Nous la voyons ici, se soumettant, comme toujours, aux moyens ordonnés de Dieu. Faire le tour des murailles pendant sept jours, et sonner de la trompette, paraît une folie aux habitants de la ville, mais non pas à la foi, qui remporte ainsi la victoire.

Ainsi, chose impossible en apparence, quelques gouttes de sang ont écarté le jugement de Dieu, mais ce sang était celui de l'agneau pascal — *Christ est là!* La verge de Moïse anéantit toute la puissance du monde et en délivre le peuple, mais la mer Rouge est divisée et la mort vaincue — *Christ est là!* Le son des trompettes détruit l'obstacle et fait tomber les murs de

Jéricho, mais l'arche a fait le tour de la ville — *Christ est là!* Le secret de ces moyens si insignifiants en apparence et de leur efficace, c'est Christ, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Heureuse la foi qui les accepte, car elle se soumet à Dieu, et reconnaît Jésus comme unique ressource.

N'en fut-il pas de même de Rahab? «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (verset 31). Combien il était nécessaire d'insister sur ce fait auprès des Hébreux. Rahab était le premier exemple, et quel exemple! de l'admission des gentils à la jouissance des promesses. Les gentils représentés par une prostituée, et cette femme entrant par Booz dans la lignée du Christ! Un tel fait ne peut s'expliquer que par la libre grâce de Dieu. Dans ce cas encore, la foi se soumet aux moyens ordonnés de Dieu pour échapper à la destruction. Un cordon d'écarlate, l'insignifiant témoin de la mort d'un être infime, sauve cette femme et toute sa famille. Sa foi s'attache à ce faible fil qui se trouve assez fort pour transporter Rahab au milieu du peuple des promesses, et ce qui constitue la force de ce moyen de salut, c'est que *Christ est là!*

---

Les versets 32 à 38 nous présentent *le combat de la foi*. Il a entièrement lieu en Canaan. Aux six premiers personnages, l'apôtre, en septième lieu, ajoute en bloc les prophètes, comme appartenant tous à l'armée des soldats de la foi. Il complète par eux le nombre 7, si remarquable dans ce chapitre et même dans toute cette épître. Chacun d'eux a lutté pour la délivrance du peuple de Dieu. Il ne s'agit point ici du combat d'Israël pour s'emparer de son héritage, tel qu'il nous est montré dans le livre de Josué, mais de la lutte contre un pouvoir oppresseur, en des jours de ruine, où ceux qui confessaient l'Eternel traversaient l'épreuve et la tribulation. De là vient la mention des juges et celle de David, cité avant Samuel, parce qu'il est question du temps où il souffrait de la part de Saül comme roi rejeté, et non de la période de son règne. Ils ne sont pas toutefois les seuls combattants, car le temps aurait manqué à l'apôtre pour les mentionner tous en détail.

Il y en eut qui, comme les juges et David, subjuguèrent des royaumes, réduisant à néant par la puissance de la foi, ceux qui avaient asservi le peuple de Dieu. Il y en eut qui, comme David et les prophètes, accomplirent la justice, reconnaissant ce qui était de Dieu en Israël, et s'y associant ouvertement (cf. Matthieu 3: 15), qui, comme David, obtinrent les choses promises, qui, comme Daniel, fermèrent la gueule des lions, qui éteignirent la force du feu, comme Shadrac et ses compagnons, qui, comme David, Elie, Elisée, Jérémie et tant d'autres, échappèrent au tranchant de l'épée, qui, comme le faible Gédéon, et Barac, et Jérémie encore, de faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux, qui, comme Jonathan ou Samson, devinrent forts dans la bataille sans aucune des ressources humaines. Associées au témoignage des prophètes, une veuve de Sarepta, une Sulamite, ont reçu leurs morts par la résurrection. La liste des martyrs qui ont combattu «contre le péché» s'étend jusqu'à la période des Macchabées à laquelle Daniel le prophète avait déjà fait allusion (Daniel 11: 33-35). De tous ceux-là, «le monde n'était pas digne». Ils étaient «le sel de la terre», le vrai résidu d'Israël au

milieu d'un monde ennemi et d'un peuple apostat. Leur présence les préservait encore, mais eux disparus, que reste-t-il au monde, si ce n'est le jugement?

## Chapitres 11: 39, 40; 12: 1-3

En étudiant le chapitre 11, il est doublement important de le relier aux premiers versets du 12<sup>e</sup>. D'abord, le chapitre 12 continue le sujet du témoignage de la foi, en y donnant une place à ceux auxquels l'apôtre écrivait et par conséquent à nous-mêmes. Si le 11<sup>e</sup> chapitre nous présente une grande nuée de témoins, dans le 12<sup>e</sup>, c'est nous auxquels le témoignage est confié. En second lieu, le chapitre 12 introduit le témoin par excellence, Christ, et arrête définitivement nos yeux sur lui.

Les versets 39 et 40 du chapitre 11 résument tout ce qui vient de nous être dit, en introduisant les chrétiens sur la scène; ils relient donc le témoignage du Nouveau Testament à celui de l'Ancien. «Tous ceux-ci», les témoins depuis Abel jusqu'aux derniers martyrs de l'économie présente, «ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu ce qui avait été promis» (verset 39). Le commencement du chapitre nous explique ce que cela veut dire. «Par la foi, Abel avait reçu le témoignage d'être juste». «Par la foi, Enoch avait reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu». Or, tous les hommes de foi de l'Ancien Testament ont reçu ces deux témoignages: «Par la foi, les anciens ont reçu témoignage» (verset 2). Il s'agissait maintenant de savoir si les chrétiens eux-mêmes étaient satisfaits d'avoir reçu ce témoignage de la part de Dieu, ou s'ils ne pouvaient s'en contenter.

Cela suffisait parfaitement à ces hommes de foi du passé. Ils savaient qu'en marchant fidèlement après avoir été justifiés par Lui, ils lui étaient agréables. Dieu ne proclamait pas cela publiquement — la chose aura lieu quand Christ sera manifesté — mais ces croyants se contentaient d'en avoir reçu le témoignage dans leurs coeurs. «Plaire à Dieu» n'est pas synonyme d'être «rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6), car tous les chrétiens sont en Christ dans cette position bénie devant Dieu. Il ne s'agit pas ici de position, mais de pratique, et l'apôtre va nous en tracer le chemin pour nous-mêmes.

La foi seule peut donner cette pleine et entière satisfaction du coeur. Les anciens témoins n'avaient pas reçu ce qui leur avait été promis, c'est-à-dire leur héritage, quoiqu'ils obtinssent en chemin bien des choses promises en détail (verset 33), mais la communion de leur âme avec Dieu leur suffisait. Ils n'avaient rien dans ce monde, pas même une place où poser leur pied, mais ils possédaient ce qui avait plus de valeur que l'héritage si espéré, si apprécié: la certitude, après avoir été amenés à Dieu par grâce, d'être dans sa faveur, parce qu'ils marchaient avec lui. Combien cela est important pour nous! Il faut qu'en traversant ce monde, nous ayons conscience que nous plaisons à Dieu, parce que nous y vivons en étrangers, ayant tous nos intérêts dans le ciel.

Pourquoi ces témoins n'ont-ils pas «reçu ce qui avait été promis»? Le verset 40 nous l'explique: «Dieu ayant eu en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

La perfection, c'est être semblables à Christ dans la gloire. Nous ne pouvons l'atteindre que lorsque l'épreuve du désert sera terminée, mais nous l'atteindrons tous ensemble; ils n'y arriveront pas sans nous. 1 Thessaloniens 4: 15-17, nous décrit comment nous y serons introduits avec eux. Apocalypse 4: 4, nous présente notre réunion avec eux, sous la forme des anciens dans le ciel, personnages symboliques qui renferment avec l'Eglise tous les saints glorifiés de l'Ancien Testament. Tous chantent d'une même voix le cantique nouveau. Ils ne se dédoublent, pour ainsi dire, et ne disparaissent comme anciens que lorsque les noces de l'Agneau sont venues (Apocalypse 19: 7). Ils habiteront avec nous la nouvelle Jérusalem, considérée comme la demeure commune de tous les rachetés; ils seront conviés au banquet des noces de l'Agneau; ils s'assiéront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Nous avons une part commune avec eux; mais ils ne seront pas «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux», ni l'Epouse, ni la nouvelle Jérusalem, en tant que «femme de l'Agneau». C'est pourquoi il est écrit: «Dieu ayant eu en vue quelque chose de meilleur *pour nous*». Nous avons et aurons éternellement le privilège d'une relation spéciale avec Christ comme son Epouse, os de ses os et chair de sa chair, mais ne pensons pas que ces saints des temps passés le ressentent comme une perte dans la gloire. Jean-Baptiste qui se tenait sur la limite de deux économies, faisant encore partie de l'ancienne et annonçant la nouvelle, pouvait dire: «Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc qui est la mienne, *est accomplie*» (Jean 3: 29). Ce qui occupera éternellement tous les rachetés, ce sera non pas leurs privilèges, mais Christ et sa joie dans les relations qu'il a établies. Il aura non seulement son épouse, mais ses amis et ses compagnons, comme il est dit: «Tu l'as oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons».

Maintenant, l'apôtre relie nos deux chapitres par un «c'est pourquoi», expression sous forme de conclusion, qui revient souvent dans le cours de cette épître: «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous» (verset 1).

Ces croyants de l'Ancien Testament sont les témoins des résultats d'une vie de foi qui saisit les promesses non encore accomplies. Ils sont les témoins de la course que nous avons à accomplir maintenant, la leur étant terminée, quoiqu'ils n'aient pas encore reçu ce qui était promis. Ils sont «une grande nuée», et c'est encourageant pour nos âmes. A chaque moment de l'histoire du monde, les témoins de Christ ne sont qu'un petit troupeau, mais pris dans leur ensemble depuis Abel, le premier témoin, ils forment une grande nuée, qui remplira l'infini du ciel, car il n'y aura pas de places vides dans le paradis de Dieu.

Maintenant, il s'agit pour nous de fournir la carrière de la foi. Etant donnés nos devoirs et nos privilèges tout particuliers, quelle sera cette course? D'abord, «rejetons tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément». Moïse, un de ces témoins anciens, n'avait-il pas agi de même? Les richesses d'Egypte, il les avait secouées comme un fardeau, et ne s'était pas laissé envelopper par «les délices du péché». Remarquons que, dans cette épître, il n'est pas



question du péché dans le coeur, mais d'infirmités, et la sacrificature s'y applique. Au contraire, l'office d'avocat s'exerçant au sujet du péché, n'est pas mentionné dans cette épître, mais trouve sa place dans la première épître de Jean.

Pour rejeter le péché qui vient du dehors comme un filet pour nous saisir et nous retenir captifs, il faut de l'énergie. Mais pour la marche, il faut une seconde chose (et remarquez comment l'apôtre résume ici tout le contenu du chapitre 11): la patience: «Courons *avec patience* la course qui est devant nous». Tous les patriarches avaient réalisé ce caractère, comme nous l'avons vu au commencement de cette étude. Maintenant vient un privilège que ni les patriarches, ni Moïse, n'ont possédé, et qui est notre part à nous chrétiens. Sans doute, eux avaient salué par la foi la cité qui a des fondements, ou bien, avaient porté l'opprobre de Christ et vu Celui qui est invisible, mais ils ne connaissaient Jésus qu'en type et prophétiquement. Nous chrétiens, nous le connaissons en réalité. «Fixant les yeux sur Jésus, le Chef et le Consommateur de la foi». Le sens de «fixer les yeux» est: «détourner ses regards d'autres objets et les fixer exclusivement sur *un seul*». Il ne s'agit donc pas pour nous de prendre les témoins pour modèles, car aucun ne serait un modèle parfait, aucun n'est le chef, et de plus, aucun d'entre eux n'est encore arrivé à la consommation de la foi. Le secret de notre témoignage est donc d'avoir Jésus comme seul objet devant nos yeux.

Ce mot «Chef de la foi» signifie: celui qui commence et marche à la tête. En effet, il est en avant de tous les autres, dans la vie de la foi; du premier au dernier pas il en a donné le modèle parfait. Il est *le* guide; il y a d'autres conducteurs dont je puis imiter la foi, quand j'ai vu l'issue de leur conduite (13: 7); mais lui seul peut me conduire sûrement, sans défaillance, sans m'exposer à broncher, aujourd'hui, demain, jusqu'au bout de la course. Et pourquoi? C'est qu'il est aussi le «Consommateur de la foi». Il est le seul guide qui ait atteint le sommet, le seul qui soit arrivé au bout et au but de la course, le seul qui soit entré dans la gloire, et c'est là que nous devons le suivre.

«Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu» (verset 2). Il ne s'agit point ici de l'oeuvre du salut opérée à la croix, ni de la joie d'avoir ses rachetés avec lui, comme on le dit souvent. La pensée est plus simple. Christ, le Chef de tous les témoins, le grand témoin, a montré bien plus que la patience d'un Abraham, il a *enduré la croix*; bien plus que l'énergie d'un Moïse, il a *méprisé la honte*, oui, méprisé, lui, le Fils de Dieu, et pourquoi? «A cause de la joie qui était devant lui». Il regardait à la rémunération. Il fournissait la course, sachant que Dieu lui ferait connaître le chemin de la vie à travers la mort, que sa face était un *rassasiement de joie*, et qu'il y avait des plaisirs à sa droite pour toujours (Psaumes 16).

Jamais nous ne pourrions endurer ce qu'a enduré notre Chef, ni mépriser ce qu'il a méprisé, mais ayant un tel modèle qui s'est emparé de nos coeurs et marchant sur ses traces, nous apprenons à estimer comme il l'a fait les obstacles par lesquels Satan cherche à nous arrêter.

«Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (verset 3). N'oublions pas ce mot «Considérez». Il s'agit pour nous de le voir sous toutes ses faces, de peser toutes ses perfections, de juger de toute sa valeur. Comment perdriions-nous courage, quand nous voyons le Fils de Dieu endurer l'ignominie de la croix, la contradiction la plus complète des pécheurs contre le Seigneur et le Christ, le Créateur et le Prince de la vie, en le clouant sur un gibet? Et nous, qui avons cet immense privilège de le connaître personnellement et la faculté de le considérer, marcherions-nous moins fidèlement que les témoins anciens qui ne l'ont pas connu?

Il est de toute importance que nous comprenions notre responsabilité de rendre un témoignage plus saint, plus patient, plus énergique qu'eux tous, nous qui voyons Jésus et qui l'avons connu.

«Afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes». Il arrive souvent, vers la fin de la course, que les difficultés redoublent et que les obstacles se multiplient. Alors nous sommes sujets à nous lasser et à nous décourager. Mais n'en a-t-il pas été de même pour notre Chef, quand Satan dressait devant ses yeux, pour l'effrayer, l'obstacle de la croix et pensait le décourager de son entreprise? Considérons-le donc, et nous gagnerons de nouvelles forces pour arriver nous aussi au bout du voyage.

## Chapitre 12: 4-17

«Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché; et vous avez oublié l'exhortation qui s'adresse à vous, comme à des fils. Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage, quand tu es repris par lui; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée» (versets 4, 5).

Voici maintenant une autre pensée. En rapport avec Christ et avec nous, chrétiens, l'apôtre revient au combat de la foi, mentionné dans le chapitre 11. Ce combat, Jésus l'a livré d'abord au désert, où le tentateur vint lui présenter les convoitises pour le faire sortir du chemin de la dépendance. Il prit comme arme l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, et força l'ennemi à se retirer. Ensuite, en Gethsémané, où «dans l'angoisse du combat», quand Satan apparaissait comme un lion rugissant, «sa sueur devint comme des grumeaux de sang, décollant sur la terre». A-t-il été découragé? Et nous, avons-nous jamais suivi le même chemin?

Dieu, pour nous engager d'une manière sérieuse dans la lutte, nous discipline. C'est ce que nous trouvons depuis le verset 5. Cette discipline, il la faut absolument, elle ne *doit pas* nous manquer; tandis que Jésus n'en avait nul besoin.

Les voies de Dieu envers nous revêtent deux formes: la discipline proprement dite, et le châtement. C'est par ces choses que Dieu nous enseigne à combattre contre le péché. Au verset 1, nous avons à *rejeter* le péché qui cherche à nous envelopper de son filet, mais ici, nous avons à le *combattre*. Satan cherche, en s'opposant à notre vie spirituelle, à nous faire

manquer de fidélité envers Dieu, pour que celui-ci abandonne son peuple; il veut nous obliger à nous rendre à l'ennemi. Nous avons entre nos mains l'épée à deux tranchants, la même arme que le Seigneur; mais ce n'est qu'à l'école de Dieu, que nous pouvons apprendre à nous en servir.

La discipline est caractérisée par ces mots: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7). C'est l'acte d'un père qui s'occupe de ses enfants, et a constamment les yeux sur eux, pour réprimer toute velléité d'insubordination ou d'inconvenance. La discipline n'est point agréable à celui qui en est l'objet. Elle l'empêche de tirer sur la droite ou sur la gauche. «Tu me tiens serré par derrière et par devant, et tu as mis la main sur moi» (Psaumes 139: 5). En sorte que le sentiment des enfants de Dieu, sous la discipline, n'est pas la joie. «Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse» (verset 11). Dieu nous forme par cela même pour le combat. Si nous ne nous soumettons pas à la discipline du Seigneur, nous le rencontrerons avec la verge. Bien souvent, dans notre marche chrétienne, nous attirons le châtiment sur nous. Dieu nous laisse aller parfois jusqu'à un certain point, mais à la fin il nous frappe pour nous ouvrir les yeux sur notre propre volonté.

Quand nous nous trouvons sous la discipline ou le châtiment, il y a deux dangers pour nous: d'abord, de mépriser la discipline du Seigneur, en cherchant à secouer cette autorité qui nous domine, et à n'en pas tenir compte; ensuite, à perdre courage, quand nous sentons la douleur de la verge. Mais les versets 5 à 8, nous montrent que ces deux moyens de correction sont une preuve de l'amour de Dieu pour nous et de notre adoption comme ses enfants. Y a-t-il lieu d'être découragé? Nullement. La discipline est la preuve par excellence que nous sommes enfants de Dieu. Jamais un homme ne corrigerait un enfant qui ne lui appartient pas. C'est une erreur commune. Le monde parle de ses épreuves. Que voulez-vous que Dieu éprouve dans un coeur qui n'est pas à lui? Comment dégager au creuset l'or de l'alliage, là où il n'y a pas d'or, c'est-à-dire pas de foi? Le monde parle de châtiment. Mais Dieu n'avoue pas le monde, et ne peut donc le châtier. Il le jugera, ce qui est tout autre chose. Aujourd'hui, il *l'appelle*, et tout ce qu'il lui envoie n'est autre chose que l'appel de Dieu aux âmes, pour qu'elles viennent à lui.

Ensuite, l'apôtre nous montre le but pour lequel Dieu nous discipline: «Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté». Bien différent en cela de nos pères selon la chair qui nous disciplinaient «selon qu'ils le trouvaient bon». Sa sainteté, c'est la parfaite séparation du mal, en sorte que, épreuves, discipline et châtiments de Dieu, font d'un chrétien, d'un saint selon Dieu, un être qui réalise pratiquement cette sainteté dans sa marche. Sous le châtiment, nos coeurs se tournent vers Dieu, nous examinons nos voies devant lui, nous les jugeons, nous sommes dépouillés, et par conséquent sanctifiés.

Le verset 11 nous présente encore, un autre fruit de la discipline. «Elle rend le fruit paisible de la justice, à ceux qui sont exercés par elle». C'est ce qui est dit en Jacques 3: 18: «Le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix». En Romains 6: 22, il est dit: «Vous avez votre fruit en sainteté», comme résultat de la justice (Romains 6: 19). Ces deux choses donc, la sainteté et la paix, sont le résultat d'une discipline qui produit la

justice pratique, l'absence de péché dans nos voies. «Celui qui a souffert dans la chair, s'est reposé du péché» (1 Pierre 4: 1).

Si nous n'avions pas la discipline dans notre vie chrétienne, nous serions incapables de fournir la course et le combat, tandis que l'homme parfait, le Chef et le Consommateur de la foi, n'en eut jamais besoin.

Le verset 12 introduit un nouveau sujet. L'apôtre ne parle plus ici de ce que nous devons être nous-mêmes, mais de ce que nous devons être *pour d'autres*, de nos obligations envers la famille chrétienne.

En général, nous ne prenons pas assez garde à ces versets 12 à 17. La Parole insiste sur ce fait que le chrétien a, dans sa marche, le devoir de se comporter de telle et telle manière, non seulement à cause de Dieu et de lui-même, mais aussi pour ses frères et ses soeurs. Il nous est dit d'abord de ne pas être «las et découragés dans nos âmes», puis ayant fait toutes ces expériences et ayant appris à marcher dans le chemin qui est agréable à Dieu, nous avons à y aider les autres. «C'est pourquoi redressez les mains lassées et les genoux défaillants» (verset 12; conf. Esaïe 35: 3). Il y en a d'autres qui se découragent. Nous avons sans doute appris, en considérant le Seigneur, à ne pas être lassés pour nous-mêmes, mais voici de nos frères qui, fatigués et accablés, préfèrent s'asseoir au bord du chemin, plutôt que de poursuivre la course, et qui disent comme Elie: «C'est assez maintenant; je préfère mourir». Notre responsabilité est de nous occuper d'eux, de les encourager, de leur apporter la Parole, source d'enseignement, de force et de bénédiction, de leur apprendre à ne pas se laisser abattre sous la discipline du Seigneur. Mais il nous faut d'abord avoir appris nous-mêmes sous cette discipline ce que nous avons à enseigner à d'autres.

«Et faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse» (verset 13). Ceci est de toute importance. Il faut que la marche du chrétien soit droite, afin qu'elle soit utile à d'autres. Si un chrétien, appelé à conduire les autres, marche mal, tout le troupeau se dévoiera à sa suite, ce qui rend très grande la responsabilité de cet homme. Il est bien plus coupable que ceux qui, étant déjà boiteux, se dévoient, car lui, capable de bien marcher, n'a pas fait de traces droites à ses pieds.

(Verset 14). «Poursuivez la paix avec tous». Vous avez appris, à l'école du Seigneur, à porter ce fruit pour vous-même; qu'il s'étende maintenant à tous ceux avec lesquels vous entrez en contact, comme il est dit. «Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'Evangile de paix». «Et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur, chose à réaliser maintenant en commun, après y avoir (verset 10) participé pour moi-même.

«Veillant de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu; de peur que quelque racine d'amertume, bourgeonnant en haut, ne vous trouble, et que par elle plusieurs ne soient souillés» (verset 15). Qu'est-ce que manquer de la grâce de Dieu? Cette épître nous montre (chapitres 6 et 10) que l'on peut jouir de toute sorte de privilèges extérieurs et même intérieurs, mais que lorsqu'on n'a pas *la grâce*, on est perdu. De là, ce mot au verset 28 de notre chapitre: «Retenons la grâce». Les Juifs eux-mêmes, sans parler de ceux qui professaient

le christianisme, avaient joui de grandes bénédictions, mais associées à la loi; où les avaient-elles conduits? Dans un sens plus restreint, ces chrétiens, nous tous, nous avons à veiller sur nous-mêmes et sur les autres, de peur que nous perdions la jouissance de la présence de Dieu en grâce, l'heureuse communion de nos âmes avec Dieu. En pareil cas, l'âme est desséchée; elle n'a rien pour la fortifier, la réjouir, lui procurer le rafraîchissement et la nourriture. Quand une âme manque de la grâce de Dieu, elle est comme une plante qui ne porte plus ni fleurs, ni fruits, ni feuilles.

---

Nous avons encore à veiller en vue d'un deuxième danger: la présence d'une «racine d'amertume». Nous voyons, en Deutéronome 29: 18, que cette racine d'amertume était l'idolâtrie. Nous avons à prendre garde à ce que le monde ne se glisse parmi nous, le peuple de Dieu, et que nous ne soyons souillés de cette manière. Toute une assemblée peut être troublée, si ceux qui ont la charge de veiller, sont négligents et se laissent entraîner eux-mêmes à mondaniser. Le monde, il ne faut pas l'oublier, est une souillure pour les enfants de Dieu. L'ennemi a tout préparé, même l'atmosphère que nous respirons, pour entraîner nos pensées vers le monde, et nous amorcer par les convoitises de nos coeurs naturels. Le danger est grand, et combien y succombent! Et c'est pourquoi la Parole dit: «Veillant, de peur que plusieurs ne soient souillés».

«De peur qu'il n'y ait quelque fornicateur ou profane, comme Esaü, qui pour un seul mets vendit son droit de premier-né; car vous savez que, aussi, plus tard, désirant hériter de la bénédiction, il fut rejeté (car il ne trouva pas lieu à la repentance), quoiqu'il l'eût recherchée avec larmes» (versets 16, 17).

Ces versets nous présentent le troisième objet sur lequel nous devons veiller. Il s'agit de ceux qui obéissent aux convoitises de la chair, et de ceux qui abandonnent les privilèges chrétiens, les promesses relatives à l'héritage, qui les méprisent pour jouir d'avantages visibles et temporels, quelque insignifiants qu'ils soient, comparés aux choses invisibles. Préférons-nous garder ces dernières, ou les abandonner comme Esaü? A ce droit d'aînesse étaient liées toutes les bénédictions en Israël. Esaü les abandonna toutes en un instant. Les Hébreux, auxquels s'adresse l'apôtre, avaient acquis le vrai droit d'aînesse en devenant chrétiens. Ils étaient «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux» (verset 23); mais plusieurs de ceux qui s'étaient joints à eux, étaient en danger d'abandonner ce droit pour retourner au judaïsme, devenu un misérable plat de lentilles, et qu'il était profane de mettre en concurrence avec l'héritage céleste. Toute l'épître met les âmes des chrétiens en garde contre ce danger. Lorsque Esaü, rejeté, voulut avec larmes retrouver la bénédiction, il était trop tard; elle avait été donnée à un autre. Il eut beau élever la voix en pleurant et criant: «Bénis-moi, moi aussi, mon père!» Isaac ne put lui donner que certains avantages en dehors du terrain, du domaine du pays de la promesse. Il ne trouva pas lieu à la repentance. Avertissement sérieux pour ceux auxquels l'apôtre parlait.

Que Dieu nous accorde de veiller sur nous-mêmes en tenant compte de la discipline du Seigneur, sans la mépriser, ni nous décourager, afin que nous puissions achever la course et livrer le combat contre le péché. Qu'il nous accorde de veiller sur les autres, étant des modèles du troupeau, portant les fruits de la justice, la sainteté et la paix, afin que tous soient guéris, restaurés et affermis!

## Chapitre 12: 18-24

Après avoir averti ces Hébreux du danger d'abandonner leur droit de premiers-nés, comme chrétiens, l'apôtre leur montre (versets 18-24) quelles étaient les choses auxquelles ils étaient arrivés, en contraste avec ce qu'ils avaient atteint jadis sous la loi.

«Car vous n'êtes pas venus à la montagne qui peut être touchée, ni au feu brûlant, ni à l'obscurité, ni aux ténèbres, ni à la tempête, ni au son de la trompette, ni à la voix de paroles, voix telle que ceux qui l'entendaient, prièrent que la parole ne leur fût plus adressée; (car ils ne pouvaient soutenir ce qui était enjoit: Et si même une bête touche la montagne, elle sera lapidée. Et Moïse, si terrible était ce qui paraissait, dit: Je suis épouvanté et tout tremblant)» (versets 18-21).

Chose remarquable et qui devait aller à la conscience de ces chrétiens hébreux: quand Israël avait accepté le régime de la loi en Sinaï, il abandonnait le terrain de la grâce sur lequel il avait été placé au commencement. La Pâque, la mer Rouge, la manne et l'eau du rocher, qu'était-ce pour ce peuple, sinon la grâce gratuite et imméritée? Bien plus, Dieu, en les faisant traverser la mer Rouge à pied sec, les avait amenés à lui. «Vous avez vu comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi» (Exode 19: 4). Mais ils n'avaient pas apprécié la grâce, et cela aggravait considérablement leur position. Ils lui avaient préféré la loi, et la responsabilité sous ce nouveau régime: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 8). Ils ne se connaissaient pas eux-mêmes. S'ils avaient compris leur état réel devant Dieu, ils auraient confessé que, devant la juste exigence de la loi, eux étant injustes, ne pouvaient qu'être déclarés coupables. Mais ils préféraient se présenter devant Dieu comme des pécheurs cherchant à se justifier devant lui, et non pas comme des pécheurs perdus. S'ils ne se connaissaient pas eux-mêmes, combien moins encore connaissaient-ils Dieu. Ils allaient apprendre à le connaître, et de quelle manière! L'Eternel leur donne les trois jours, un temps complet, pour se préparer, après quoi ils auront à le rencontrer. La «longue sonnerie du cor» retentit; c'est l'appel à comparaître. Ils arrivent à la montagne de la loi et y rencontrent le Dieu saint environné de tout l'appareil du jugement dont les anges sont les exécuteurs. Ils ne peuvent supporter d'entendre la voix de Dieu; même l'ami de Dieu, Moïse, le seul homme qui dans ses rapports avec l'Eternel ne fût pas sous la loi, est épouvanté et tout tremblant devant cette scène effrayante. Et on aurait voulu engager ces chrétiens à y retourner! Quel était donc ce Dieu qui descendit sur le Sinaï? C'était Jéhovah, c'était Christ juge, «duquel la voix ébranla alors la terre» (verset 26). Mais maintenant, leur dit l'apôtre, une voix se fait entendre des cieux, et il est de toute importance de ne pas s'en détourner, car si l'on s'en détourne on ne peut plus échapper. Israël s'était détourné de Celui qui parlait du

Sinaï, en oracles sur la terre. Eux chrétiens avaient entendu (conf. chapitre 1) Dieu parlant dans le Fils sur la terre, et, au chapitre 2: 1, il les exhorte à ne pas se détourner des choses qu'ils avaient entendues. Mais maintenant, Christ étant rejeté, parle du ciel; et c'est encore une voix de grâce. Celui qui était mort sur la croix et qui, ressuscité d'entre les morts, était monté au ciel, parle de péchés abolis, d'un Dieu qui ne s'en souvient plus, de paix faite, de salut assuré et éternel. Par cette voix qui parle des cieux, nous avons connaissance de bénédictions célestes, de choses bâties et établies sur la montagne de Sion.

---

En 1 Samuel, quand le peuple et la sacrificature ont failli, l'arche, est prise, «I Cabod» (la gloire s'en est allée) prononcé sur Israël; alors Dieu reprend ses voies envers son peuple sur le pied de la grâce. David, le roi de grâce, est suscité; il s'empare de Sion qui devient la montagne de la grâce souveraine en puissance, par laquelle Israël est rétabli devant Dieu. David apporte l'arche à Sion. Le trône de Dieu au milieu de son peuple est ramené dans ce lieu-là. C'est là que, dès les temps anciens, Abraham dut se rendre pour offrir son fils, son Isaac, sur l'autel, car Morija fait partie de cette montagne de Sion (Genèse 22: 2; 2 Chroniques 3: 1). C'est là aussi qu'aux jours de David, Dieu ordonna le sacrifice, quand l'épée de l'ange, étendue sur Jérusalem, fut arrêtée (1 Chroniques 21: 18). La montagne de Sion est la montagne du trône de Dieu, mais ce trône est établi maintenant sur le fondement de la croix.

«Vous êtes venus à la montagne de Sion». Bien différente du Sinaï, cette montagne ne peut être ébranlée (Exode 19: 18; Psaume 125: 1). Elle est la montagne des délices de Dieu, le lieu qu'il a choisi, le lieu de son habitation et de son repos (Psaumes 132: 13, 14), la montagne de la joie et de la louange (Psaumes 48: 1, 2, 11). C'est là que Dieu établira pour toujours son roi, le Christ rejeté, le vrai David (Psaumes 2: 6).

Il ne faut pas chercher la montagne de Sion dans le ciel. Sa base est établie sur la terre, car la grâce est apparue, a été manifestée et consommée ici-bas. Pour se transporter dans la scène céleste, il faut partir de la montagne de Sion sur la terre, mais une montagne dont le sommet resplendit dans les cieux. Elle est la première et la seule assise de cette scène merveilleuse, à laquelle nous sommes *venus* sans y être encore *entrés* scène future et voilée pour le résidu d'Israël, bien que révélée par les prophètes, scène présente pour les chrétiens, possession actuelle réalisée par la foi. Elle comportait pour ces Hébreux toutes les bénédictions du royaume millénaire, dont ils n'avaient rien perdu, loin de là, en devenant chrétiens. Ils avaient part à la gloire céleste, au royaume du Père, aussi bien qu'à celui du Fils, établi sur la terre, car ils devaient régner avec lui. La grâce souveraine leur avait dispensé ces choses dont la loi les aurait privés à jamais. Ils pouvaient dire: «En la montagne de l'Eternel il a été pourvu» (Genèse 22: 14).

«Et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste», cette cité qu'Abraham attendait, que les patriarches ont vue de loin et saluée, que Dieu a préparée à tous ces croyants. Mais nous y sommes venus, nous faisons mieux que la voir de loin, parce que nous connaissons celui qui l'a bâtie, le Dieu vivant, dans la personne du Christ ressuscité. Cette cité est un *lieu* d'habitation

céleste, où il y a place pour tous les saints; c'est la gloire dans laquelle tous ensemble (eux et nous) demeureront à toujours. Cette cité, nous l'avons déjà dit, n'est pas l'Eglise, la nouvelle Jérusalem, l'épouse, la femme de l'Agneau, décrite au chapitre 21 de l'Apocalypse.

«Et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle». Les Juifs avaient reçu la loi par le ministère des anges; toute leur histoire est parsemée de l'intervention sur la terre des anges en leur faveur, comme envoyés de Dieu pour leur apporter ses messages. On voit, au chapitre 1, quel rôle important les anges jouaient dans l'histoire d'Israël; mais les Juifs n'étaient jamais *venus* à des myriades d'anges, à ces armées du ciel, dont sera entouré le Fils de l'homme, quand il apparaîtra, car la loi ne pouvait faire monter dans le ciel. Or ces myriades, Dieu les avait créées non seulement afin d'être adoré par elles, mais pour qu'elles servissent en faveur de ceux qui devaient hériter du salut.

«Et à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux». Les Juifs avaient perdu, comme Esaü, leur droit de premiers-nés; alors que Dieu avait dit au commencement de leur histoire: «Israël est mon fils, mon premier-né» (Exode 4: 22). Ce lot était échu aux chrétiens, mais comme tout du long de cette épître, les privilèges que les Juifs avaient possédés pour la terre, les chrétiens les possédaient maintenant pour le ciel. Qu'était la congrégation d'Israël en présence de cette assemblée-là, dont l'origine est céleste, dont le caractère est le même que celui de Christ, premier-né de toute la création, premier-né d'entre les morts (Colossiens 1), et Fils premier-né? (Hébreux 1: 6). Or, Dieu nous a prédestinés à être *conformes* à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères (Romains 8: 29). Par son oeuvre, il nous a donné le droit d'occuper devant Dieu la même position que lui. Actuellement, par grâce, nos noms sont écrits dans les cieux (Luc 10: 20). Bientôt nous y serons nous-mêmes; mais en attendant, nous sommes venus à cette assemblée des premiers-nés, nous la connaissons et l'aimons. Nous sommes venus à cette assemblée d'une manière plus tangible, pour ainsi dire qu'à la Jérusalem céleste et aux myriades d'anges, parce que nous la connaissons sur la terre avant qu'elle soit transportée à son lieu d'origine, que nous en faisons partie dès maintenant, et que nous pouvons réaliser dans le culte son caractère céleste.

Nous pensons souvent au ciel comme à une chose future, mais cette épître nous le présente comme une chose actuelle. Le ciel est à vous; vous y êtes venus. Nous pouvons nous demander l'un à l'autre: Es-tu venu là? Es-tu entré là? Est-ce ta bourgeoisie, tandis que tu es encore sur la terre? Non pas (chose vraie aussi):

O mon pays, terre de la promesse,  
Mon coeur ému de loin t'a salué.

ce qui pouvait être la part d'un Abraham. — Non pas: Auras-tu ces choses à la fin du voyage? mais: Es-tu déjà entré au pays de la promesse? Y arriver bientôt est une vérité, quand je pense à mon pèlerinage, mais la foi qui regarde en avant l'habite déjà comme réalité actuelle.

Y es-tu venu, entré? Y as-tu pris place? Tes jouissances y sont-elles? Te trouves-tu à l'aise dans cette cité du Dieu vivant, où n'entre aucune chose souillée? Es-tu uni de coeur à cette



assemblée, l'Eglise de Christ, telle que tu l'as vue dans sa perfection céleste devant Dieu? Si nous sommes venus, si nous avons compris ces choses, nous verrons quelles conséquences pratiques elles auront pour notre vie ici-bas.

«Et à Dieu, juge de tous». L'Esprit de Dieu nous conduit toujours plus haut dans cette marche ascensionnelle. Il nous amène à Dieu. C'est à lui que nous sommes venus dès que la grâce nous a pris sur ses puissantes ailes. A Dieu, non pas *devant* Dieu! Si nous étions venus devant Dieu, juge de tous, comment pourrions-nous subsister? A la montagne de Sinaï, Israël était allé à la rencontre de Dieu (Exode 19: 17). Heureusement pour lui que l'Eternel le tenait à distance au pied de la montagne, sinon il aurait immédiatement péri. Et Moïse lui-même, qui connaissait beaucoup de sa grâce, se trouvant en présence du Juge, disait: «Je suis épouvanté et tout tremblant».

Non, nous sommes venus à Dieu, juge de tous. Nous avons été amenés à lui, avec un caractère qui correspond au sien. Comment serions-nous jugés? nous sommes semblables au juge. Dieu, juge de tous, a confié tout jugement au Fils qui est prêt à juger les vivants et les morts, mais nous sommes les compagnons du juge. Non seulement nous ne serons pas jugés, mais nous jugerons le monde avec lui. Nous voici arrivés au sommet de la montagne, car peut-on monter plus haut que Dieu? Dans ce majestueux déploiement de justice, devant l'appareil du jugement qui environne le trône, les saints célèbrent, sans aucune appréhension, en pleine paix, les gloires de l'Eternel, leur Seigneur et leur Dieu (Apocalypse 4).

«Et aux esprits des justes consommés». Maintenant, l'Esprit nous fait descendre de la scène glorieuse céleste vers la scène glorieuse terrestre. Il fallait persuader les Hébreux qu'en devenant chrétiens, ils n'avaient rien perdu du royaume, bien au contraire. C'est pourquoi il introduit Dieu dans ces versets, non pas comme Père, mais dans son gouvernement, trait du reste caractéristique de toute l'épître aux Hébreux, où nous trouvons constamment la mention du trône, même quand il s'agit de la grâce.

En route, à la descente, pour ainsi dire, il rencontre tous ces saints de l'Ancien Testament qui, après avoir achevé la course, étaient encore à l'état d'esprits ne pouvant parvenir à la perfection sans nous. Ils attendent la gloire; ils n'entreront pas seuls, ni avant nous, dans la Jérusalem céleste: quel bonheur d'y entrer avec eux! En attendant, nous sommes venus à eux; nous sommes familiers avec leur foi et leurs espérances, et leur joie et leur attente. Nos coeurs se relient ainsi à tout ce qui était de Dieu en Israël. Ils loueront, ils béniront avec nous. Nous ne pensons pas assez que toutes les gloires, tous les privilèges, toutes les louanges, appartiennent dans le ciel aux *anciens*, titre commun aux saints et à l'Eglise qui en fait partie avant les noces de l'Agneau.

«Et à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance». Nous voici redescendus dans le domaine terrestre du Messie. Il s'agit de ses relations avec Israël. La nouvelle alliance n'appartient qu'à ce peuple, et jamais aucune alliance n'a été conclue avec l'Eglise. Elle jouit actuellement, quoique ses bénédictions les dépassent de beaucoup, de tous les bienfaits que cette alliance apportera à Israël, en vertu du sang répandu: un coeur nouveau, les relations avec Dieu

rétablies, la connaissance de Dieu, et l'oubli éternel des péchés; mais l'alliance n'est pas faite avec elle. L'Esprit descend donc ici de la position des justes consommés de l'Ancien Testament aux relations du Seigneur avec son peuple sauvé sur la terre. Jésus remplacera Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, quant aux relations de ce peuple avec Dieu. Cette alliance nouvelle ne sera pas un contrat établi entre deux parties, sous condition d'obéissance de l'une, elle sera un contrat où une seule partie, Dieu lui-même, sera engagée, où Dieu donne le salut par un sang tout autre que celui de l'ancienne alliance; où il donne la connaissance de lui-même, où il crée un coeur nouveau et ne se souvient plus des péchés. Cette alliance nouvelle est sans conditions. Tout y vient de lui par Jésus qui en est le médiateur. Nous sommes venus à ce Jésus. Oh! comme nous pouvons apprécier son rôle envers Israël, nous qui, par lui, possédons déjà toutes ces choses!

«Et au sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel». Au chapitre 9, l'apôtre, parlant de l'ancienne alliance, avait montré qu'elle avait été scellée avec du sang. «De là vient qu'aussi la première alliance n'a pas été inaugurée sans du sang. Car chaque commandement, pour ce qui concerne la loi, ayant été proclamé par Moïse à tout le peuple, il prit le sang des veaux et des boucs, avec de l'eau et de la laine écarlate et de l'hysope, et en fit *aspersion* sur le livre lui-même et sur tout le peuple, en disant: C'est ici le sang de l'alliance que Dieu vous a ordonnée» (versets 19, 20). Telle fut l'ancienne alliance. Mais le peuple futur aura, sous le règne millénaire, une nouvelle alliance, par un nouveau médiateur, et scellée par un sang nouveau. Ce sang ne sera pas comme celui d'Abel, «dont la voix criait de la terre à Dieu», ou même comme le sang du Messie, du second Abel, criant vengeance contre le peuple meurtrier de son frère (et cette vengeance s'exécutera), mais il dira de meilleures choses, il scellera l'alliance par laquelle ils seront pardonnés et justifiés devant Dieu. *C'est la grâce*. Nous voici revenus à la montagne de Sion sur la terre. Quel chemin nous avons parcouru! Où que nous ayons tourné nos yeux, nous sommes venus à la réconciliation de toutes choses en vertu du sacrifice de Morija. C'est ainsi que tous les départements du royaume appartiennent maintenant au chrétien!

## Chapitre 12: 25-29

«Prenez garde que vous ne refusiez pas celui qui parle: car si ceux-là n'ont pas échappé qui refusèrent celui qui parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous, si nous nous détournons de celui qui parle ainsi des cieux» (verset 25). Comme dans toutes les épîtres qui parlent de profession chrétienne, l'apôtre insiste beaucoup ici sur la responsabilité. Dieu avait parlé en deux endroits: sur la terre, en oracles, au mont Sinaï, et quand le peuple avait refusé Celui qui parlait ainsi, priant Moïse que la parole ne leur fût plus adressée, il n'avait pas échappé pour cela. Mais Dieu avait maintenant parlé des cieux. Ce n'était plus le Dieu terrible de la loi, c'était Dieu manifesté en Christ qui maintenant parlait des cieux par le Saint Esprit en vertu de Son oeuvre accomplie. Il ouvrait à tous les croyants ces régions célestes comme leur domaine. Echapperaient-ils s'ils se détournaient de lui, pour retourner aux faibles et misérables éléments qu'ils avaient quittés? Au chapitre 2, l'apôtre les avait exhortés à

porter une plus grande attention aux choses qu'ils avaient entendues de la bouche de Christ, l'apôtre de leur profession, quand il était parmi eux sur la terre; ici, il les exhorte à écouter le même Christ qui parle des cieux.

«Duquel la voix ébranla alors la terre; mais maintenant il a promis, disant: Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel» (verset 26).

La voix qui ébranla alors la terre, cette terrible voix de Jéhovah retentissant de la montagne de Sinaï, n'était autre que celle de Christ, du même Christ qui parle maintenant des cieux. Seulement il parle d'une manière toute différente. Autrefois il parlait en jugement, maintenant en grâce. Il dit: «Encore une fois je secouerai, non seulement la terre, mais aussi le ciel». Celui qui parle du ciel, secouera aussi le ciel. Et vous nous dites qu'il parle en grâce? Certainement, car il est dit: «Il a *promis*, disant ...» Une promesse est-elle une menace? Une promesse n'est jamais faite au monde, mais aux croyants. Le fait que le Seigneur va secouer encore une fois la terre et le ciel doit nous remplir de joie, si pour le monde il ne peut être qu'un sujet d'épouvante; mais il n'est pas étonnant qu'il puisse aussi remplir d'appréhension un chrétien qui, comme Lot, est venu s'établir dans cette scène et chercher sa part au milieu de ceux «qui habitent sur la terre».

«Encore une fois je *secouerai*». Il ne s'agit pas ici du moment où les cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête et où la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement (2 Pierre 3: 10). Ce dernier cataclysme final aura lieu à l'entrée des temps éternels, mais nous avons vu plus haut que notre chapitre nous introduit *dans les bénédictions du règne millénaire de Christ, telles qu'elles appartiennent aux chrétiens*. La scène où sera établi le règne ne sera pas détruite, mais elle devra être purifiée de ses impuretés, comme le tapis qu'une femme secoue par la fenêtre. Ce qui la souillait devra disparaître, et nous savons que ce sera par le jugement des vivants que cette purification aura lieu. Dans le même temps, le ciel sera secoué et le diable, accusateur des frères, après en avoir été précipité, sera lié dans le puits de l'abîme pour toute la durée du règne de Christ.

«Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel». Cette parole se trouve dans le prophète Aggée (2: 6), qui parle du même fait. Dès que cet ébranlement aura eu lieu, «l'objet du désir de toutes les nations viendra», le Messie qui avait été promis, et qu'elles ont désiré, alors qu'Israël l'avait rejeté, entrera dans son règne et remplira son temple de sa gloire (Aggée 2: 7).

«Or ce «Encore une fois», indique le changement des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent» (verset 27). Ces mots expliquent la «promesse». Il faut que tout ce qui peut être ébranlé, tout ce qui appartient à la première création, soit changé, afin que les choses de la nouvelle création demeurent. Pourquoi sont-ce des choses muables? Parce que le péché est venu tout gâter et qu'une chose corrompue ne peut être immuable. Ces choses seront *changées*, comme nous le trouvons au Psaume 102 et dans le premier chapitre de cette épître: «Les cieux périront, mais toi (Christ) tu demeures;

et ils vieilliront tous comme un habit, et tu les plieras comme un vêtement, et ils seront changés» (versets 11, 12). Il s'agit donc toujours ici des bénédictions du royaume à venir.

«C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable...» (verset 28). Représentez-vous un palais magnifique. Comme tout autre bâtiment, il est entouré d'échafaudages pendant sa construction. Quand tout le travail est terminé, il faut que ces échafaudages, chose temporaire s'il en fût, tombent pour faire place à l'édifice seul. Pour que le Maître y habite et nous y fasse demeurer avec lui, il ne se peut que les échafaudages subsistent. Au reste nous avons la *promesse* de l'architecte que, dès qu'ils auront servi à leur but, ils disparaîtront. C'est exactement ce qui nous est dit en Aggée: Après l'ébranlement, «l'objet du désir des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Eternel des armées». Alors, nous recevons un royaume inébranlable. Cela n'est-il pas une promesse? Mais que penser d'un homme qui, à la veille de voir disparaître ces planches et ces poutres souillées et désormais inutiles, irait s'établir sur elles et y passer la nuit, comme en son domicile? Au matin, ne croulerait-il pas avec elles? Cet homme aurait préféré les choses muables aux inébranlables. Faut-il s'étonner que tant de chrétiens qui cherchent le repos dans un monde condamné d'avance, soient dans un état de malaise continuel en pensant que, d'une manière ou de l'autre, ils devront les quitter? Mais celui qui a saisi un royaume inébranlable, le merveilleux royaume dont les versets 22 à 24 nous parlent, quand il voit tomber l'échafaudage, est rempli de joie. Il sait que, par le fait de ce changement, il entre dans la pleine et éternelle jouissance des choses qui lui appartiennent et lui sont déjà familières. Vivre dans le ciel, c'est vivre ici-bas ayant reçu de la bouche même du Seigneur qui parle des cieus, la révélation des choses bénies qui s'y trouvent et les avoir goûtées par la foi. C'est se mouvoir moralement au milieu de ces choses et en jouir comme d'immuables réalités. Etre dans le ciel, c'est entrer dans leur possession finale.

«C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce, par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte» (verset 28). «Retenons la grâce». C'est l'opposé du verset 15, qui montre qu'on pouvait «manquer de la grâce de Dieu». Comme nous l'avons vu, le royaume inébranlable est édifié sur la grâce. La grâce a établi Sion. Tout sera ébranlé, la grâce ne le sera jamais. La grâce nous édifie, nous transporte dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Retenons la grâce. C'est par elle seule que nous pouvons trouver et servir Dieu!

L'apôtre ajoute un mot bien important pour nous. «Car aussi notre Dieu est un feu consumant». Le Dieu du Sinaï était un feu consumant pour le pécheur, mais aussi le Dieu de grâce ne peut supporter le péché et l'infidélité de son peuple. Sans nous consumer nous-mêmes, il sera obligé de nous appliquer le feu consumant pour détruire, à notre grand dommage, tout ce que nous estimions être, sans lui, de quelque valeur, tout ce dont Satan se sera servi pour nous détourner de lui. Le 11<sup>e</sup> chapitre des Nombres (versets 1-3) nous en offre un exemple. Quand la grâce attise le feu, il ne nous consume pas nous-mêmes, mais il consume tout ce qui ne peut subsister dans la fournaise. Il en fut ainsi des jeunes hommes, compagnons de Daniel, sauf que les liens leur étaient *imposés*. Il ne pouvait y avoir par conséquent que joie pour leurs âmes, mais quand le feu est appliqué à des liens que nous

avons formés nous-mêmes et dont notre vie est tissée, nous en sentons péniblement la morsure.

Ne nous laissons enlacer par quoi que ce soit! Rejetons le péché! Apprenons à connaître davantage les choses auxquelles nous sommes parvenus, et nous serons remplis de joie d'appartenir à une sphère, à un ordre de choses, inébranlable comme la grâce qui nous l'a donné!

## Chapitre 13: 1-6

Maintenant, tandis que nous traversons ce monde, où tout sera ébranlé, afin que les choses immuables *demeurent*, une chose doit demeurer au milieu de tous ces éléments passagers. C'est *l'amour*, démontré pratiquement par l'amour fraternel: «Que l'amour fraternel demeure».

Cet amour se manifeste de diverses manières. «N'oubliez pas l'hospitalité; car par elle quelques-uns, à leur insu, ont logé des anges». L'hospitalité fait abstraction de nos aises, de nos convenances, de notre égoïsme, en un mot. Elle est pleine de prévenances pour le voyageur dont nous sentons la fatigue et les besoins. Elle ne veut pas le laisser passer à côté de nos demeures sans qu'il y trouve du repos et du réconfort (Genèse 18: 4, 5). Elle ne s'épargne pas la peine, Abraham courait en hâte au four et au troupeau et se faisait avec joie le serviteur de ses hôtes. Il en reçut la récompense. De même Lot, quoiqu'à un moindre degré, avec moins d'empressement et de discernement qu'Abraham, influencé qu'il était par ses attaches mondaines (Genèse 19: 1-4). Tous deux, «à leur insu, ont logé des anges». Seulement, dans le premier cas, ces derniers étaient les compagnons de Celui qui apportait la promesse au témoin fidèle; dans le second, ils intervenaient pour défendre un juste et le mettre à l'abri d'un jugement imminent, en le sauvant comme à travers le feu.

«Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez liés avec eux, de ceux qui sont maltraités, comme étant vous-mêmes aussi dans le corps» (verset 3). Les témoins anciens avaient été de même prisonniers et maltraités (11: 36, 37); les Hébreux avaient aussi, dans les jours précédents, connu les mauvais traitements et la prison, et avaient pu s'associer en sympathie avec ceux que l'on traitait de la même manière (10: 32-34). L'apôtre les exhorte à continuer dans les mêmes sentiments, en un jour où la persécution s'était ralentie. Ils étaient eux-mêmes «dans le corps», avaient éprouvé dans leur chair les mêmes choses; et, connaissant leur souverain sacrificateur qui leur avait montré sa sympathie, parce qu'il avait souffert étant tenté, ils pouvaient même, sans souffrir actuellement, montrer le même amour envers ceux qui traversaient les tentations.

«Que le mariage soit tenu en honneur à tous égards, et le lit sans souillure; mais Dieu jugera les fornicateurs et les adultères» (verset 4). Le mariage est une de ces choses muables qui ne dureront pas toujours, mais Dieu entoure d'un grand honneur cette relation selon la nature. Il l'a instituée lui-même, et le chrétien doit y introduire la pureté qui caractérise sa nature à lui comme né de Dieu. Toute infraction à cette règle tombe nécessairement sous le

jugement de Dieu. Il est, comme nous l'avons vu (12: 29), un feu consumant pour son peuple. Ne l'a-t-il pas montré à l'égard d'Israël? S'il était un feu consumant pour ses adversaires (Deutéronome 9: 3), comment ne le serait-il pas à l'égard de toute corruption parmi les siens? (Deutéronome 4: 24).

«Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit: Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point; en sorte que, pleins de confiance, nous disions: Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?» (versets 5-6). L'avarice est le désir d'acquérir des choses muables. Insatiable, ne se contentant jamais des choses qu'elle possède, elle en convoite toujours de nouvelles; elle met sa confiance en ces choses qui ne sont que vanité et qui la trompent. La foi ne peut agir ainsi. Elle compte sur Dieu, comme Josué au moment d'entrer en Canaan. Dieu «lui-même» avait parlé à Josué, et Dieu voulait être de la même manière avec lui qu'il avait été avec Moïse. Jour après jour, «contents de ce que nous avons présentement», nous pouvons marcher en avant, nous appuyant sur la promesse de Celui qui est immuable. Puis la foi a confiance en Dieu et, le connaissant, sait qu'elle n'a rien à craindre. Elle sait que l'homme est impuissant contre le chrétien («que me fera l'homme?»), puisque Dieu est pour lui. Celui qui convoite et recherche les choses de la terre pour les acquérir, ne peut compter sur Dieu, car il met sa confiance en lui-même. Celui qui est satisfait de ce que Dieu lui donne, parce qu'il connaît Dieu, ne voit dans l'homme qu'une puissance hostile, mais la juge comme impuissante à lui nuire, parce que Dieu est pour lui (Psaumes 118: 6).

## Chapitre 13: 7-16

Cette épître offre un contraste complet entre ce que ces Hébreux avaient eu comme peuple d'Israël sous la loi, et ce qu'ils possédaient depuis qu'ils étaient devenus chrétiens, et étaient entrés en possession de ce que le christianisme leur apportait. Cette épître est une épître *céleste*. Celle aux Ephésiens nous occupe de choses encore plus élevées; elle place devant nous l'union de l'Eglise avec Christ, du corps avec sa Tête glorifiée dans le ciel. Celle aux Hébreux établit le contraste entre Israël et le peuple chrétien, appelé à traverser le monde, à atteindre le bout de la course, répondant à l'appel céleste, comme Israël avait répondu à l'appel terrestre. Ils avaient, ces chrétiens sortis du judaïsme, à détourner les yeux des bénédictions terrestres promises, pour les porter dans le ciel sur les choses invisibles. L'oeil de la foi peut contempler ces choses, en jouir, en être rempli, alors même que nous traversons le désert où nous rencontrons toute sorte de difficultés, de choses qui s'opposent à notre marche, où le péché nous enveloppe si aisément, car nous remportons la victoire en fixant les yeux sur un Christ céleste.

L'apôtre, décrivant la position de Christ au début de l'épître, dit: «C'est pourquoi, frères saints, participants à l'appel céleste, considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession, Jésus» (3: 1). Il établit ainsi le caractère de l'épître. Nous avons vu, au chapitre 11, que les croyants de l'ancienne alliance avaient appris à lever les yeux, par la foi, sur la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur. Mais Paul dit: «Nous voyons

Jésus» (2: 9), puis: «Fixant les yeux sur Jésus» (12: 2), et c'est le mot capital de l'épître. Il est dans le ciel et devient l'objet de nos cœurs; nous apprenons à le connaître là. Ces Hébreux sortis du judaïsme le voient et constatent que tout ce qu'ils avaient, en tant que peuple d'Israël, n'était que les ombres dont ils avaient maintenant le corps. Le tabernacle était Christ; tous les objets du tabernacle étaient Christ; l'apôtre, le sacrificateur était Christ; les sacrifices, la victime, l'autel, étaient Christ; Christ dans le ciel, à la droite de Dieu. En reportant leurs yeux en arrière sur toutes ces choses, ils les voyaient maintenant comme les ombres d'une personne et d'une oeuvre, dont ils avaient maintenant atteint la réalité en Christ.

Il ne faut pas que nos pensées et nos cœurs soient portés sur autre chose que lui. C'est notre sécurité. Dieu ne veut pas des cœurs partagés; et s'ils le sont, c'est que nous n'estimons pas le Seigneur à sa valeur.

Un autre grand trait de cette épître, c'est le *gouvernement* de Dieu. Quand Israël se rendait en Canaan, Dieu le gouvernait; s'agit-il de traverser le monde et d'atteindre l'appel céleste, Dieu nous gouverne aussi. C'est pourquoi cette épître est remplie du royaume, de la cité et du trône (1: 3, 8; 2: 5, 6; 4: 16; 6: 5; 7: 2; 8: 1; 10: 12, 13, 30; 11: 10, 16; 12: 2, 22-24, 28; 13: 14); seulement ce trône est le trône de la grâce, le *vrai propitiatoire*. Si Dieu règne sur son trône, c'est en grâce pour nous. Comme donc cette épître est remplie du trône, elle est remplie de *la grâce*. «Vous êtes venus à la montagne de Sion». C'est là que Dieu, comme nous l'avons vu plus haut, a établi la royauté dans la personne de David, type de Christ, en puissance et en grâce. C'est là que la grâce règne par la justice. Nous sommes venus à la montagne où Dieu règne en grâce; tout est grâce pour nous. Comme nous l'avons vu au chapitre 12: 28: «Retenons la grâce pour servir Dieu», car aussi Dieu est un Dieu juste qui gouverne. Et dans nos versets nous lisons: «Il est bon que le cœur soit affermi par la grâce» (verset 9). En effet, rien ne l'affermirait comme la grâce, car se nourrir de la grâce, c'est se nourrir de Christ. Les chrétiens non affranchis sont toujours malheureux et mécontents d'eux-mêmes, ce qui est naturel. Ils pensent alors atteindre ce qui leur manque, en se plaçant sous certaines obligations de la loi; nouveau moyen d'augmenter leur malaise. Ce qui affermirait leur cœur devant Dieu, ce serait de connaître la grâce dans la personne de Christ, grâce immuable et qui ne change pas.

«Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi» (verset 7). Il est question plus loin de leur obéir, ici, de se souvenir de ceux qui sont arrivés au bout de la course, afin de les imiter. Ces conducteurs peuvent être ou ne pas être des anciens. Leur caractère est qu'ils leur avaient «annoncé la parole de Dieu». Il y avait à Jérusalem, outre les apôtres, des Barnabas, des Judas, des Silas, qui «tenaient la première place parmi les frères» (Actes des Apôtres 15: 22). Qu'ils fussent anciens ou non, il ne s'agit pas ici d'une position officielle, mais du don qu'ils avaient exercé fidèlement au milieu des saints, comme on le voit aussi, mais sous un terme différent, en Romains 12: 8 et 1 Thessaloniens 5: 12. Il est très encourageant pour nous de penser à ceux qui, dans le passé, ont été de fidèles serviteurs du Seigneur pour notre bien et de ne pas les oublier. C'est ne pas oublier et retenir fermement leurs enseignements basés sur la parole

de Dieu; c'est aussi penser à leurs personnes comme ayant marché fidèlement dans le chemin du témoignage, et étant arrivés irréprochables au terme de leur «conduite».

Il ne s'agit pas pour nous de les regretter. Ils ont quitté la scène que nous traversons et où toute autre chose passe aussi, mais: «Jésus Christ est le même, hier, aujourd'hui et éternellement». Lui ne passe pas; lui ne change pas, et c'est sur quoi l'apôtre insiste particulièrement.

«Jésus Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères, car il est bon que le coeur soit affermi par la grâce, non par les viandes, lesquelles n'ont pas profité à ceux qui y ont marché» (versets 8, 9).

Nous avons un objet pour nos âmes, un objet immuable. Aucun homme ne peut être cet objet; car il y a toujours lieu de le corriger ainsi que ses actions et ses paroles. Rien de semblable pour Christ. Pouvons-nous lui retrancher, lui ajouter quelque chose? retrancher ou ajouter quelque chose à la doctrine qu'il a enseignée? Non, le christianisme est une chose *immuable*, complète et définitive. «Ce qui était dès le commencement», dit Jésus, c'est ce que nous avons à retenir. Rechercher des nouveautés en dehors de lui et de ce qu'il a établi, c'est ne pas être satisfait de Jésus et ne le pas connaître. Rien ne lui manque, rien ne manque à ceux qui le possèdent.

«Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères». Ce passage s'applique d'une manière immédiate à ces chrétiens sortis du judaïsme que des docteurs juifs cherchaient à ramener aux ombres de la loi. Du moment que la réalité divine de toutes ces choses s'était présentée à eux dans la personne de Christ, comment ces ombres pouvaient-elles les envahir de nouveau? De quels termes écrasants l'apôtre qualifie le judaïsme: «des doctrines diverses et étrangères!» Il est rabaissé au niveau de choses incertaines et sans consistance, étrangères à la vraie connaissance de Dieu. Mais si le judaïsme peut être qualifié de cette manière, que dire de la chrétienté actuelle? N'est-elle pas remplie de ces doctrines diverses et étrangères? Des chrétiens se laissent séduire par des enseignements qui affaiblissent la valeur de la parole de Dieu, attaquent son inspiration, ébranlent la perfection de Christ et sa divinité, nient aussi bien l'expiation que la résurrection et les peines éternelles, abandonnent en un mot les fondements mêmes de l'Évangile. Ces âmes n'ont pas considéré Jésus Christ, ce Jésus qui est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. Elles ont d'autres soucis et s'égarent à la suite des faux docteurs qui les enseignent. Il suffit, je ne dis pas de connaître, mais d'apprécier le Seigneur, celui qui est le même et répond, dans le passé, le présent et l'avenir, à tout ce que l'esprit et le coeur peuvent désirer, pour traiter ces doctrines diverses et étrangères comme elles le méritent, c'est-à-dire comme l'oeuvre du séducteur, comme une attaque de Satan contre le Seigneur.

Le connaître, Lui, c'est connaître la grâce qui affermit le coeur en présence de tant de dangers divers qui l'assaillent. Les «viandes» ont-elles jamais «profité à ceux qui y ont marché?» Nous voyons, au chapitre 9: 10, ce qu'étaient ces viandes. Elles faisaient partie du culte judaïque. Il s'agit surtout des viandes dont on devait user ou s'abstenir sous la loi



(Lévitique 11). Le christianisme avait aboli tout cela. Pierre, envoyé pour ouvrir la porte aux gentils, avait dû apprendre au préalable que ce que «Dieu avait purifié», il ne devait pas le tenir pour impur (Actes des Apôtres 10: 15). Cela ne profitait à aucun des sectateurs de la loi d'en être occupé. Quel objet pour leurs coeurs! Christ était la substance de toutes ces choses, la seule nourriture de l'âme. «Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger» (verset 10). Le mot «autel» est employé ici, comme en plusieurs autres passages, pour ce qui est offert sur l'autel. Ces Hébreux chrétiens n'étaient plus des Juifs possédant un culte auquel d'autres qu'eux ne pouvaient prendre part. Entre le judaïsme et le christianisme, les rôles étaient maintenant renversés. L'autel de Dieu, l'Agneau de Dieu, appartenait aux chrétiens. Eux seuls y avaient droit, et le judaïsme n'avait plus d'autel, plus de culte. Les Juifs sous la loi avaient plusieurs sacrifices, les chrétiens, un seul qui les résumait tous. Christ est à la fois l'holocauste, le sacrifice pour le péché et tous les autres. Bien plus, le Juif qui servait le tabernacle terrestre, n'avait pas le *droit* de manger de cet autel, car la loi le lui interdisait positivement. «Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp» (verset 11). L'apôtre fait allusion ici d'une manière particulière au sacrifice du grand jour des expiations, jour central dont les cérémonies sont à la base de toute l'instruction donnée dans l'épître aux Hébreux.

Tout le christianisme est la réalité de ce jour typique, dont la teneur mettait d'avance, en type aussi, fin au judaïsme. «Nous avons un autel» ne signifie donc pas que les chrétiens en aient un, tandis que les Juifs en auraient un autre, mais que désormais les Juifs n'en ont aucun. Oui, nous avons un autel, Christ lui-même, son sacrifice, nos péchés ôtés, le péché, branches et racines, définitivement jugé de par Dieu; et comme dans le système juif, Dieu, le sacrificateur et l'adorateur avaient leur part dans le sacrifice, nous pouvons nous nourrir en communion avec Dieu, de ce qui est Sa part et la nôtre, et cela, dans le sacrifice du grand jour des expiations auquel aucun Juif ne pouvait participer. Un Juif ne pouvait manger des bêtes dont le sang était porté dans les lieux saints. Chaque fois que cet acte avait lieu, leur corps était brûlé hors du camp (Lévitique 4: 7, 12; 6: 23; 16: 27). Mais l'autel qui était interdit à Israël, est notre autel à nous, chrétiens. Quel contraste! Quelle chose incomplète et débile que leur religion, alors même que Dieu l'avait ordonnée! Il y avait un sacrifice, le seul efficace, auquel ils ne pouvaient prendre part; ils restaient sous la sentence de mort; ils avaient un sanctuaire et ne pouvaient y entrer. Entre le lieu saint et le lieu très saint était un voile qu'ils ne pouvaient franchir et qui leur interdisait l'accès au sanctuaire et au trône de Dieu. Que leur restait-il? Le camp, mais Dieu ne s'y trouvait plus. Christ est offert comme victime: aussitôt cette religion juive tombe en pièces pour être remplacée par une religion nouvelle. Les ombres disparaissent devant la souveraine lumière. Les chrétiens ont un autel, mangent la chair et boivent le sang qui leur donnent la vie éternelle; ils ont un libre accès dans le sanctuaire au trône de la grâce; le voile est déchiré,... il n'y a plus de voile, alors que, pour Israël, le voile demeure sur la face de Jésus Christ, sur les Ecritures qui le révèlent, sur le coeur du peuple qui ne le connaît point; plus de voile pour nous en aucune manière; l'accès dans la pleine lumière de la présence de

Dieu nous est frayé, la face de Jésus Christ est découverte, la face du croyant, sans voile, pour contempler la gloire de Dieu. L'Évangile qui nous la révèle, resplendit à nos yeux sans voile!

Oui, dans le sacrifice de Christ, Dieu s'est pleinement révélé. Sa gloire, c'est-à-dire sa sainteté, sa justice, son amour et sa grâce, sont mises en lumière dans la face de Jésus Christ; et par ce même sacrifice nous sommes rendus tels que nous pouvons nous tenir devant cette face glorieuse! Nous avons un autel dont le sang a été porté dans le sanctuaire par notre souverain sacrificateur lui-même qui l'a placé sur le propitiatoire, sur le trône de la grâce. Dieu n'a plus nos péchés devant ses yeux, mais le sang qui les a ôtés. Approchons-nous donc en pleine assurance de foi. C'est là, comme toujours, le résumé de cette précieuse épître.

Mais les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. Il y avait sous la loi deux espèces de sacrifices: ceux auxquels les hommes pouvaient avoir leur part, ainsi l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérités, et même certains sacrifices pour le péché dans lesquels le sacrificateur avait sa part; mais l'homme, par contre, n'avait aucune part dans l'holocauste; ce dernier était un sacrifice de bonne odeur consommé sur l'autel et offert entièrement à Dieu. Il en était de même du sacrifice pour le péché, dont le sang seul était porté dans les lieux saints. Il était entièrement consommé hors du camp. Christ, identifié avec le péché de l'homme était rejeté et consommé sous la colère de Dieu.

Ainsi la religion d'Israël n'avait aucune part à ce qui représentait le sacrifice expiatoire de Christ. Elle en était exclue. La victime était brûlée hors du camp et nul ne pouvait en manger. De plus, cette religion excluait l'homme de la présence de Dieu.

Que restait-il à ce peuple? Que reste-t-il à ceux qui se placent comme lui sous le régime de la loi? *Le camp*, et qu'est-ce que le camp? Une relation religieuse terrestre avec Dieu, hors du sanctuaire, et établie dans ce monde, avec des prêtres ordonnés entre l'homme et Dieu. Le camp n'est pas le monde, mais une religion de ce monde. Ce système, d'abord établi de Dieu, pour prouver expérimentalement à l'homme que Dieu ne peut habiter au milieu d'un peuple souillé par le péché, ce système avait été rompu dès le premier essai qui en avait été fait en Sinaï. A peine le peuple avait-il accepté la loi, qu'il avait fait le veau d'or, se prosternant devant une idole. Alors Moïse avait dressé la tente d'assignation hors du camp, où Dieu ne pouvait rester. Dieu consentit ensuite et pour un temps à renouveler l'expérience, à rentrer au camp avec le tabernacle, et en Canaan avec le temple, tout en s'y cachant dans une profonde obscurité et en interdisant l'entrée au peuple. Ensuite, quand la vérité fit place aux ombres de la loi, il descendit au milieu de son peuple dans la personne d'Emmanuel. Mais alors, Israël ne voulut pas avoir Dieu avec lui dans le camp. — Il le jeta dehors, le crucifia, ne lui octroya pas même dans le camp une place où poser ses pieds. Et ainsi, avant que Dieu entre dans le camp, Israël y établit une idole; quand Dieu vient y demeurer, Israël le rejette et crucifie son Sauveur. «Jésus a souffert hors de la porte». Mais là, il a accompli l'expiation. Au lieu de consumer ce peuple rebelle, il a été consommé lui-même, afin de le sanctifier par son propre sang. Tel était son but de grâce. Mais ce malheureux peuple a préféré rester dans son camp quand Dieu n'y était plus. Les fidèles, comme autrefois à la tente d'assignation, devaient

sortir hors du camp pour rencontrer Dieu. Il en était ainsi pour ces Hébreux, il en est de même aujourd'hui pour le chrétien. Le principe du camp, d'une religion terrestre dans laquelle Dieu ne se trouve pas et où l'on ne peut s'approcher de lui que par un intermédiaire, subsiste dans la chrétienté et la caractérise, comme il caractérisait les Juifs d'autrefois. Il est à la base de toute religion humaine qui prétend servir Dieu avec le monde, à la base de tous les systèmes établis, non sur la foi, mais sur la profession, et où l'homme, dans la chair, pense pouvoir rendre culte à Dieu. Le camp subsiste dans ce sens, mais Dieu n'y est plus, Christ est resté hors du camp, hors de la porte où il a souffert. La rupture est définitive, et jamais cette relation selon la chair ne sera rétablie. Le système du camp est un système de religion facile où le monde se complaît, sans un Christ dont il ne veut pas, où le chrétien, hélas! s'est accoutumé à se trouver à l'aise, parce qu'il n'y rencontre pas l'opprobre. Du moment qu'il sort du camp, et fait partie de l'Assemblée de Christ, de cette secte que tout le monde contredit, il est sous l'opprobre (Actes des Apôtres 28: 22).

«Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, en portant son opprobre» (verset 13). Il est facile à un chrétien de reconnaître en pratique le chemin selon Dieu. C'est celui où il a à porter de la part du monde, le même opprobre que Christ. Le fidèle se dit: Mon Sauveur est rejeté, il est à la porte de la religion des hommes, de leur cité, méprisé par ceux qui portent son nom et ont la prétention de lui appartenir. Laisserai-je mon Sauveur hors de la porte pour rester dans le camp qui m'offre de belles apparences sans réalité? En aucune façon! L'opprobre même est bienvenu pour moi, puisqu'il est le seul moyen de me trouver avec Jésus; sans opprobre je ne puis ni le rencontrer, ni goûter sa douce compagnie et son heureuse communion!

Quel contraste entre une religion terrestre comme celle d'Israël, et la religion céleste que possèdent les chrétiens. Eux sont à la fois hors du camp où ils ont trouvé Christ ici-bas, et au dedans du voile, où ils trouvent Christ dans les lieux célestes. Israël est dans le camp sans Christ et hors du voile sans Christ. Le sang est dans les lieux saints et ce peuple ne peut s'en approcher; le ciel est fermé pour lui et il n'a aucun accès possible devant Dieu.

La victime est brûlée hors du camp, et c'est la part du chrétien. Il est mort au péché; il a été crucifié au monde par le corps de Christ. Ceux qui sont dans le camp ne peuvent comprendre la fin de l'homme dans la chair. Aucun de ceux qui y restent n'a jamais reconnu l'impossibilité totale d'améliorer l'homme, ni accepté son jugement complet et définitif. Tous les éléments qui composent la chrétienté de nos jours, comme en tout temps, prouvent cette incapacité du monde à comprendre que l'homme est perdu et inaméliorable. Les innombrables associations pour la tempérance, pour les oeuvres de relèvement, etc., en sont la preuve. Ceux qui composent le camp ne peuvent se croire *perdus*, ou ne donnent jamais à ce mot son vrai sens. Pour me servir des paroles d'un autre: «Une religion mondaine, formant un système dans lequel le monde peut marcher et dans lequel l'élément religieux est adapté à l'homme sur la terre, est la *négation du christianisme*».

«Sortons vers lui, hors du camp». Cette parole était de toute importance pour ceux auxquels l'apôtre s'adressait. Le jugement allait tomber sur Jérusalem; la ville, chère à tout

Juif patriote, allait être environnée d'armées, brûlée, saccagée, détruite, ses habitants passés au fil de l'épée. Ce jugement, prononcé d'avance, était sur le point de s'exécuter sur le malheureux peuple qui avait crucifié son Messie. Le cœur des Hébreux tiendrait-il à cette cité qui allait être traitée comme Sodome et Gomorrhe? Non, Jérusalem ne pouvait en rien les attirer, puisque leur Sauveur y avait été crucifié hors de la porte. Pas plus que lui, ils n'avaient ici-bas une «cité permanente», mais ils recherchaient, comme tous les témoins de Christ, «celle qui est à venir». Tout le système juif qui se mouvait autour du temple de Jérusalem, allait sombrer dans ce dernier cataclysme. L'apôtre frappe ici le coup de la fin comme conclusion pratique de tout l'enseignement de l'épître: Sortons! Les Hébreux entendirent et suivirent cette parole. Aucun chrétien ne se trouvait à Jérusalem, lors du siège qui mit fin à son existence nationale.

Et nous, cherchons-nous aujourd'hui une cité permanente, un lieu d'habitation et de bourgeoisie dans ce monde? Ou bien, consentons-nous à n'y rien avoir, *rien que Lui*, en attendant la cité à venir? Dans quelques instants peut-être elle ne sera plus à venir, elle sera notre lieu de repos actuel, permanent et éternel avec le Seigneur!

«Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom». Pour le chrétien, le sacrifice par excellence a été offert une fois et ne sera jamais renouvelé, tandis qu'Israël avait à offrir continuellement des sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés. Il reste cependant encore pour nous des sacrifices à offrir. C'est en premier lieu le sacrifice de louanges. Israël connaissait bien cette classe de sacrifices. Il est dit au Psaume 27: 6: «Je sacrifierai dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance; je chanterai et je psalmodierai à l'Eternel». En Deutéronome 26, l'Israélite, une fois entré en possession de Canaan, avait à offrir, devant l'Eternel, les prémices de tous les fruits de la terre qu'il habitait, après les avoir cueillis et arrangés dans sa corbeille, et il reconnaissait, en se prosternant avec joie devant l'Eternel, que toutes les promesses de Dieu s'étaient réalisées envers lui, fils d'un pauvre Araméen qui périssait, dont la famille avait été réduite en esclavage, maltraitée et humiliée en Egypte. Cette cérémonie n'était qu'un type des choses que nous possédons maintenant. Nos prémices c'est Christ, Christ reçu dans le ciel. Il est les prémices de l'homme mort au péché et vivant à Dieu, de l'homme justifié, de l'homme ressuscité, béni de toute bénédiction dans les lieux célestes, déclaré Fils, assis à la droite de Dieu dans la gloire, ayant reçu l'Esprit pour le communiquer. Toutes ces choses sont à nous, en vertu de son oeuvre, en sorte que nous pouvons ajouter: Nos prémices, c'est Christ reçu dans le ciel, et ce que nous sommes en lui. Présenter cela à Dieu, c'est offrir le fruit des lèvres qui confessent son nom.

«Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices» (verset 16). Dans ce même chapitre 26 du Deutéronome, à la suite de l'offrande des prémices, l'Israélite devait donner la dîme de sa récolte au Lévite, à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin qu'ils fussent rassasiés (versets 12-15). De même, nous avons ici en second lieu les sacrifices de la bienfaisance qui s'exerce à l'égard des déshérités. Si les cœurs montent à Dieu en louanges d'une part, ils descendent en grâce d'autre part vers ceux

qui sont dans le besoin ou qui n'ont pas d'héritage dans le pays, et ces sacrifices sont agréables à Dieu. Ils se lient d'une manière intime avec les autres et ne peuvent en être séparés. Comment un coeur égoïste, avare, fermé aux besoins de ses frères, pourrait-il être ouvert en louanges à Dieu, pour ses bénédictions célestes? Si nous voulons avoir la terre pour nous, comment prétendre posséder le ciel et en jouir? S'il n'y a pas dans nos coeurs l'amour pour les frères et envers tous les hommes, comment l'amour de Dieu qui fait déborder le coeur en louanges, pourrait-il y demeurer? Mais quel encouragement pour nous, quelle récompense pour un coeur dévoué, se sacrifiant pour les autres, de penser que «Dieu prend plaisir à de tels sacrifices». On n'exerce pas la bienfaisance pour être vu et apprécié des hommes, pour en recevoir de la reconnaissance, mais pour faire plaisir à Dieu, et cela ne peut avoir lieu que lorsque le coeur trouve sa joie dans son amour et dans la communion avec Lui.

## Chapitre 13: 17-25

«Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable».

Au verset 7, l'apôtre leur avait parlé de leurs conducteurs qui, après avoir achevé la course, étaient maintenant auprès du Seigneur. Ils avaient à se souvenir d'eux et à les imiter. Il en vient ici à leurs conducteurs qui étaient encore vivants parmi eux. Ils avaient à leur obéir et à être soumis. C'était reconnaître cette autorité morale exercée en vue de leur bien. Ils pouvaient être anciens, comme nous l'avons dit plus haut, ou ne pas l'être, mais ce n'est pas leur caractère officiel, et encore moins un caractère sacerdotal, qui sont en question ici. La raison pour laquelle ils devaient leur obéir n'était pas dans leur charge, mais dans le fait qu'ils veillaient sur leurs âmes. Nous avons vu qu'au verset 7, ils étaient caractérisés par le ministère de la Parole; ici, par leur vigilance sur les âmes des saints. Une expérience, donnée de Dieu, les rend aptes à conseiller, à exhorter, à reprendre, en un mot, à exercer parmi eux, l'office de pasteurs. Leur discernement spirituel, les rendait très utiles pour conduire ceux qui n'avaient pas la même expérience. Ils ne pouvaient s'arroger de l'autorité, car ils avaient à rendre compte pour eux-mêmes et dépendaient du Seigneur. Les fidèles, en ce qui les concernait, ne pouvaient marcher dans l'indépendance et faire valoir leurs droits vis-à-vis d'eux, sans se soulever contre Dieu qui les avait donnés. Cela était arrivé jadis dans la révolte de Coré. Ce dernier (Nombres 16) avec ses acolytes, s'était attroupé contre Moïse et contre Aaron, sous le prétexte que toute l'assemblée étant sainte, et l'Eternel étant au milieu d'elle, c'était s'élever au-dessus de la congrégation de l'Eternel que d'occuper la place de conducteur. Ces révoltés tombèrent sous un jugement terrible. On trouve d'autre part, dans l'exemple d'Abimélec (Juges 9), la classe des hommes qui, s'arrogeant l'autorité de conducteurs, sans penser qu'ils ont à rendre compte de leur propre conduite quant aux autres, suppriment les vrais conducteurs et détruisent en somme le peuple de Dieu. Le jugement de Dieu atteint aussi sévèrement un Abimélec qu'un Coré, car Abimélec était comme le méchant serviteur de

Matthieu 24: 48, qui battait ceux qui étaient esclaves avec lui et qui fut coupé en deux et eut sa part avec les hypocrites.

---

«Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses. Mais je vous prie d'autant plus instamment de faire cela, afin que je vous sois rendu plus tôt».

Après les conducteurs, nous trouvons l'apôtre. Il aurait eu le *droit* de faire valoir son autorité, mais ne demande que leurs prières. Sa conscience ne lui reprochait rien. «Il s'était toujours conduit en toute bonne conscience devant Dieu», comme il le disait aux Juifs (Actes des Apôtres 23: 1), et il «s'exerçait à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes», comme il le disait aux nations (Actes des Apôtres 24: 16), en sorte qu'ils n'avaient pas à intercéder pour lui au sujet de sa conduite, comme nous sommes si souvent obligés de le faire, quand nous pensons les uns aux autres devant Dieu. Mais il s'agissait de l'oeuvre du Seigneur que l'ennemi cherchait de toute manière à entraver, et l'apôtre sentait combien il avait besoin d'être soutenu et encouragé, afin de ne céder en rien à l'ennemi et de continuer son ministère avec la même persévérance. C'est ainsi qu'il disait aux Colossiens: «Priant en même temps aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ... afin que je le manifeste comme je dois parler» (Colossiens 4: 3, 4). Et il les priait d'autant plus instamment de le faire, afin qu'il leur fût rendu plus tôt. Il avait d'un côté conscience de l'importance de son ministère auprès d'eux; de l'autre, il avait confiance dans leur amour pour lui, car l'amour est confiant et ne doute pas de trouver la réciprocité.

---

«Or le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, en vertu du sang de l'alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles! Amen!» (versets 20, 21).

Après l'apôtre vient le grand pasteur des brebis. De tout temps, l'Eternel avait été lui-même le Berger d'Israël, et dès la sortie d'Egypte il avait établi sur son troupeau des pasteurs pour le paître et le conduire; tels Moïse, David, tels les rois institués comme bergers de ce peuple. Tous ont failli; la lignée des pasteurs infidèles se termine à l'antichrist, le pasteur de néant de Zacharie 11. Mais dès le début, Dieu avait en vue son Bien-aimé, le vrai Joseph, le vrai David (Genèse 49: 25; Ezéchiel 34: 23; 37: 24), pour paître Israël, son peuple. Jésus est envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël, et lorsqu'il entre par la porte dans la bergerie, il est rejeté. Il laisse sa vie pour ses brebis, mais il annonce en même temps qu'il a d'autres brebis, les gentils, qui ne sont pas de la bergerie juive, et qu'il sera le seul berger de ce seul troupeau (Juifs et gentils). Lorsque son sang eut été versé, il fut ramené d'entre les morts, non seulement avec le titre de «bon berger» qu'il avait ici-bas, mais avec celui de «souverain pasteur» (1 Pierre 5: 4) et, comme dans notre épître, de «grand pasteur des brebis». Cela

mettait de côté la prétention d'Israël d'être le seul troupeau de l'Eternel, et même d'avoir le Messie comme son berger, puisqu'ils l'avaient ignominieusement rejeté. Sans doute, les promesses de Dieu sont sans repentance et s'accompliront envers ce peuple dans un temps futur, quand il le ramènera dans son pays, le paîtra sur les montagnes d'Israël (Ezéchiel 33: 11-16), et fera avec lui une nouvelle alliance, bien plus, cette alliance éternelle établie d'avance avec David (2 Samuel 23: 5), et promise à Israël, s'il revient à Dieu et l'écoute: «Je ferai avec vous une alliance éternelle, les grâces assurées de David» (Esaïe 55: 3).

Mais quand l'apôtre parlait aux Hébreux, Israël était sans Berger. Ce dernier avait été frappé et les brebis dispersées, et il fallait désormais appartenir au peuple chrétien pour faire partie du troupeau de ce Pasteur ramené d'entre les morts. C'était le privilège de ceux auxquels l'apôtre écrivait. Christ était pour eux le «grand pasteur des brebis», comme il était le grand apôtre, et le grand souverain sacrificateur (Hébreux 4: 14). Remarquons combien tout est «grand» dans cette épître, comparé au système imparfait, périssable, que ces Hébreux avaient abandonné. Tout s'abaisse jusqu'en terre lorsque le Seigneur paraît; les anges l'adorent, David n'est plus que *quelqu'un*, Abraham paye la dîme, le souverain sacrificateur disparaît devant le grand souverain sacrificateur éternel, selon l'ordre de Melchisédec, et ce qu'il apporte, c'est le *grand salut!*

Toutes ces choses étaient perdues pour ce pauvre peuple aveuglé. Le sang versé témoignait contre eux; il restait sur leurs têtes, au lieu de les amener à la bénédiction. L'ancienne alliance que Dieu avait si fidèlement gardée, avait été violée par eux d'une manière outrageuse et était anéantie; la nouvelle alliance n'était pas encore conclue avec eux, tandis que ces Hébreux possédaient tout le bienfait de l'alliance éternelle, dont le sang avait été versé pour eux. Toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes leur appartenaient, en vertu du sang de la rédemption. Ce sang avait répondu à toutes les pensées de Dieu; par lui la paix était faite. En vertu de son effusion, Dieu était manifesté comme *le Dieu de paix*. C'est ainsi que ces Hébreux le connaissaient; c'était le caractère qu'il avait pour eux. Quelle différence d'avec le Dieu de l'ancienne alliance auquel on aurait voulu les ramener! Ce Dieu de paix avait été si pleinement glorifié par le sacrifice de Christ, qu'il l'avait ressuscité d'entre les morts et l'avait donné comme grand pasteur à ses brebis. Leurs relations actuelles et éternelles étaient avec le Dieu de paix et Christ ressuscité, comme pasteur. Ce pasteur était leur «Seigneur», celui qui, en les rachetant comme son peuple particulier, s'était acquis tous les droits sur eux, et son troupeau reconnaissait ces droits.

Maintenant, l'apôtre désire que le Dieu de paix, en agissant dans leurs coeurs, les rende accomplis en toute bonne oeuvre. Tel était aussi le but du Seigneur en les rachetant (Tite 2: 14). «En toute bonne oeuvre». Combien fausses sont les pensées des hommes, combien défectueuses souvent les pensées des chrétiens au sujet des bonnes oeuvres. Les bonnes oeuvres ne peuvent être que le produit de la vie divine chez le croyant; le monde ne peut en faire; un mort ne peut produire que des «oeuvres mortes». Le caractère d'une bonne oeuvre c'est d'être préparée par Dieu (Ephésiens 2: 10), faite au nom de Christ (Actes des Apôtres 4:

9), envers Christ (Marc 14: 6), par la foi en Christ (1 Thessaloniens 1: 3), et devant Dieu le Père. (Ibid.)

Le Dieu de paix qui les avait donnés à Christ, était capable de les former pour qu'ils pussent reproduire ce qui avait caractérisé leur Sauveur comme homme dans ce monde. Qu'il «vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ». Si leur grand pasteur avait suivi ce chemin et était arrivé à la résurrection d'entre les morts, eux pouvaient le suivre en imitant leur Sauveur, comme la brebis du Psaume 23, et arriver à la même fin que lui. «A lui soit la gloire aux siècles des siècles, Amen!»

---

«Or je vous exhorte, frères, à supporter la parole d'exhortation, car c'est en peu de mots que je vous ai écrit» (verset 22).

On pourrait, en effet, intituler cette épître une parole d'exhortation. Chaque fois qu'il a établi un grand principe, l'apôtre en tire, du commencement à la fin, les conclusions pratiques, comme de nombreux passages le démontrent (\*). L'apôtre avait été bref sur bien des sujets. Il y en avait sur lesquels il avait «beaucoup de choses à dire» qu'il ne pouvait développer, vu l'état de ceux auxquels il parlait (verset 11). Il y en avait d'autres sur lesquels il ne jugeait pas avoir alors à parler en détail (9: 5), d'autres encore pour lesquels le temps lui manquait (11: 32), mais la parole d'exhortation occupait une grande place dans son épître et il les exhortait à la supporter. La même exhortation s'adresse à nous aussi. Pussions-nous y prendre garde!

(\*) 2: 1; — 3: 1, 7; — 4: 1, 11, 14; — 6: 1, 11, 12; — 10: 19-25, 32-39; — 12: 1-17, 28; — 13: 1-9,13-19.

---

«Sachez que le frère Timothée a été mis en liberté: s'il vient bientôt, je vous verrai avec lui». Cette parole suffirait pour désigner l'auteur de l'épître, si nous n'avions ces mots de l'apôtre Pierre adressés à des Hébreux: «Comme notre bien-aimé frère Paul *vous* a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée» (2 Pierre 3: 15). C'est ainsi que, dans les moindres détails, la Parole s'interprète elle-même.

«Saluez tous vos conducteurs et tous les saints. Ceux d'Italie vous saluent. La grâce soit avec vous tous! Amen!» (versets 24, 25). L'épître n'était pas adressée aux conducteurs, mais aux simples fidèles. Toute pensée de position cléricale est ainsi écartée par la sagesse de l'apôtre inspiré. Les Hébreux avaient à les saluer. Leur *place* d'honneur était maintenue au milieu de tous les saints, mais non pas des droits acquis qu'ils pussent revendiquer vis-à-vis du troupeau.

Quand l'apôtre écrit, non seulement les saints de Rome, mais ceux d'Italie, sont avec lui. Finalement il les confie à la grâce qui, d'une manière si remarquable, remplit toute cette épître. Il ajoute enfin son amen au sujet de la grâce avec eux, comme il l'a prononcé (verset 21) sur la gloire du Seigneur Jésus Christ, aux siècles des siècles!



## Réponse à un frère, «membre de l'alliance chrétienne»

---

Dennett E.

ME 1908 page 12

Cher frère,

Pardonne-moi de ne répondre qu'aujourd'hui à votre aimable lettre. Vous vous plaignez de ce que les frères n'ont pas pris part à la «conférence des Unions chrétiennes» à B., à laquelle assistaient «environ 1200 enfants de Dieu», tant de l'Allemagne que de l'étranger et où, après la première réunion générale, «les frères et soeurs de toutes les dénominations se sont salués».

Eh bien! je n'ai pas mission de répondre pour les frères de B.; en tous cas, ils n'ont reçu de personne, à ma connaissance, une défense de s'y rendre, et chacun d'eux, s'il y était allé, n'aurait eu à répondre qu'au Seigneur et pour lui-même. De plus, vous me demandez quelle est ma position vis-à-vis de «l'Alliance», et vous vous nommez «membre de l'Alliance».

On ne peut méconnaître que «l'Alliance» ne soit provenue de la reconnaissance légitime du fait que les enfants de Dieu sont membres d'un seul corps. Mais alors, pourquoi faire encore une «Alliance», puisque nous sommes déjà enfants *d'un seul Père*, et membres *d'un seul corps*? Serions-nous donc les *troupes* ou les *armées* de princes *différents* qui font alliance ensemble pour un combat commun? Il me semble que les chers frères de «l'Alliance» se sont arrêtés à moitié chemin. Si la manifestation de l'unité des croyants est juste pendant huit jours de l'année (par exemple, dans la semaine du Nouvel an), elle doit être juste *toute l'année*.

Vous dites avec raison: «De telles barrières doivent être toutes arrachées». Mais «l'Alliance» arrache-t-elle *réellement* les barrières? Non, en vérité! Les chers frères qui en font partie nous disent: «Nous ne voulons que nous tendre la main par-dessus les barrières». En effet, les moraves restent moraves, les baptistes, baptistes, les méthodistes, méthodistes, etc. Après les conférences et les réunions de prière et d'évangélisation en commun, ils se retirent de nouveau derrière leurs barrières diverses. Leur manifestation de l'unité est donc défectueuse, et n'est, en aucune manière, une vraie et pleine manifestation de l'unité selon la parole de Dieu, sinon ils ne se sépareraient pas de nouveau dans les différentes localités, mais «persévéraient ensemble», comme les premiers chrétiens, «dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et dans les prières». Ils sortiraient *d'une manière durable* de tout ce qui les sépare, et se réuniraient *simplement comme frères, sous la direction du Saint Esprit, au nom de Jésus* (Matthieu 18: 20). *Sans séparation, il n'y a pas de témoignage commun durable de l'unité et de la pureté pour le Seigneur*. Je ne dis pas que la *séparation extérieure* (se séparer des incroyables, ou des mauvaises doctrines, ou des institutions humaines) suffira à elle seule pour être un témoignage pour le Seigneur. En vérité, elle ne suffit *pas*. Il faut aussi la *séparation intérieure*, c'est-à-dire *la piété* dans la marche. La

parole de Dieu joint ces deux choses: la séparation extérieure et intérieure (Comparez par exemple, 2 Timothée 2: 21, 22; 2 Corinthiens 6: 11-18 et 7: 1). Et sans cette *entière séparation*, il n'y a pas de véritable *adoration*. Les enfants du monde ne peuvent certes pas «adorer en Esprit et en vérité», ce que le Père *cherche* chez ses enfants (Jean 4: 23).

En parlant ainsi, nous ne prétendons pas qu'un croyant qui reste dans l'église nationale ou dans l'église libre, ne puisse avoir une *marche* plus pure et un coeur *plus large* et *plus chaud* pour le Seigneur, pour son peuple et pour son oeuvre, que bien d'autres qui ont abandonné, les institutions humaines et se rassemblent selon la parole de Dieu avec des chrétiens, réunis simplement comme frères. Mais s'il s'agit de la manifestation de l'unité, d'après la parole de Dieu, vous ne pouvez affirmer qu'elle soit pleinement réalisée dans «l'Alliance», vu que les «barrières», contre lesquelles vous protestez avec raison, *subsistent là en principe* et ne sont mises de côté que pour quelques heures ou quelques jours. Or vous n'ignorez pas que, dans les «milieux de l'Alliance», beaucoup de *mauvaises doctrines* sont tolérées, dont une partie *renverse même les fondements de la vérité*, comme la négation des peines éternelles, l'annihilation, le perfectionnisme (ou prétendue délivrance de la *nature pécheresse* habitant en nous). Et cependant, Dieu ne demande pas seulement l'unité, mais aussi *la pureté*, et cela, non seulement dans la marche, mais aussi dans la *doctrine*.

Sous le rapport de *l'oeuvre* aussi, cher frère, vos vues sont tout à fait erronées et ne sont sûrement pas même partagées par la plupart des frères, que vous nommez «membres de l'Alliance». Vous écrivez: «Peu importe que la manière dont l'oeuvre a lieu, soit *dix fois contraire à la Bible*, pourvu seulement que des âmes arrivent à la conversion». Ceci est un peu fort, cher frère! Dieu est certainement au-dessus de tout, et libre dans sa grâce, et il peut bénir sa Parole où et comme il lui plaît. Mais nous est-il permis de faire sciemment le *mal*, afin qu'il en arrive du *bien*? Certainement non! Nous devons annoncer l'Évangile de Dieu, et malheur à nous, si nous ne l'annonçons *pas*, mais, à coup sûr, toujours au plus près de notre connaissance et de notre conscience, selon *la parole de Dieu*.

Ne pensez pas maintenant, cher frère, que je veuille encourager *la raideur*, *l'orgueil*, *l'étroitesse de coeur* et *la paresse spirituelle*, où qu'elles se trouvent, et malheureusement elles se rencontrent çà et là, dans le milieu de ceux qui professent se rassembler simplement au nom de Jésus. Evidemment cela est profondément affligeant et d'autant plus triste, que là on prétend se réunir sur le terrain de la *grâce*, de *l'unité* et de *la vérité*. Mais d'autre part, cher frère, vous ne pouvez parler *d'étroitesse d'esprit*, quand un chrétien, marchant dans la crainte de Dieu, ne peut, *par amour et obéissance à la Parole du Seigneur*, courir et se mêler dans tout ce qui se fait aujourd'hui, alors même que peut-être cela aurait un riche résultat. *Dieu* est au-dessus de tout, mais ses enfants sont liés à sa Parole.

On peut, dans certaines conditions et en certaines circonstances, *prier*, *travailler* et *lire la parole de Dieu*, etc., avec tous les frères, même s'ils ne sont pas séparés; et si, d'un côté, il y avait moins de *préjugés orgueilleux* et moins de crainte d'un certain *opprobre*, de l'autre, plus de grâce, d'humilité, de patience, d'intelligence et de support divin, et enfin, *des deux côtés*, plus d'amour pour le *Seigneur*, pour les *siens* et pour les *pauvres inconvertis* qui nous

entourent, je suis persuadé que la chose pourrait avoir lieu davantage, et serait en bénédiction pour plusieurs ou pour tous. Mais ces rencontres pour la prière, pour l'étude ou pour le travail, ne seraient ou ne sont pas encore *la manifestation proprement dite de l'unité*; nous n'avons cette dernière qu'à *la table du Seigneur* (1 Corinthiens 10: 17). Et là, à la table du Seigneur, ce n'est pas seulement *l'unité* qui doit trouver son expression, mais il y est aussi question de la *pureté*, c'est-à-dire de la discipline scripturaire...

En voilà assez pour aujourd'hui, cher frère. Je vous salue dans un sincère amour fraternel, bien que vous ne me soyez pas personnellement connu.

# Le don du Saint Esprit

---

Brockhaus R.

ME 1908 page 17 - ME 1909 page 16

## Préface

Dieu rappelle quelquefois à ses enfants, d'une manière particulière, certaines portions de sa vérité. C'est ainsi qu'en nos jours il a dirigé l'attention des croyants, à côté de bien d'autres sujets, sur la présence personnelle et l'action du Saint Esprit, et cela certainement pour la bénédiction et le profit durable de beaucoup d'entre eux. Comment pourrait-il en être autrement? Si une vérité aussi importante — et si longtemps oubliée, ou, du moins, peu méditée — que la présence personnelle du Saint Esprit sur la terre, se présente aux âmes des croyants de manière à ce qu'ils en prennent, de nouveau, plus vivement conscience, ce fait ne peut avoir que des conséquences réjouissantes, et doit produire des fruits précieux.

Mais nous savons aussi que, lorsque Dieu agit ainsi, d'une manière particulière, l'ennemi se tient prêt à entraver l'oeuvre divine, et, si possible, à la ruiner. Nous rencontrons ce phénomène en tout temps. Il ne faut donc pas nous étonner que la même chose arrive aujourd'hui. Toute sorte de doctrines et d'affirmations d'invention humaine (faites à bonne intention, mais qui n'en sont pas moins erronées), sont exprimées et répandues avec zèle. Ces affirmations visent à obscurcir la gloire du Fils de l'homme, élevé à la droite de Dieu, et à donner à l'homme une place qui ne lui appartient pas. C'est là, en effet, l'ancienne ruse de Satan, de ne pas attaquer directement la vérité, mais de la corrompre, et d'en détourner les bénédictions, afin de laisser la chair religieuse, le pauvre misérable moi, en tirer avantage; en d'autres termes, afin d'amener l'homme à se servir de la vérité en question, d'une manière ou de l'autre, pour sa propre gloire.

Si l'on essaye, dans ces pages, de considérer de plus près le don du Saint Esprit, sa personne et son action, on le fait dans le sentiment, toujours croissant, de l'immense grandeur du sujet, et de la complète insuffisance de l'homme à le traiter d'une manière convenable, mais en même temps, aussi, dans la confiance en Celui qui veut *que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu*, et avec cette supplication: Préserve, Seigneur, l'auteur et le lecteur, de tout ce qui leur est propre, de tout ce qui est humain; ne permets pas que rien ne soit écrit, qui ne puisse supporter la pierre de touche de ta sainte Parole!

Que personne ne s'attende à ce que ce sujet si vaste, soit traité complètement; ce n'est pas le but de ce petit ouvrage; l'écrivain, suivant l'impulsion de son coeur, a voulu seulement être utile à ses frères dans la foi, avec le peu que le Seigneur lui a confié.

## 1. La personne du Saint Esprit

Le Saint Esprit n'est pas une simple influence, par laquelle on est conduit ou animé, comme on devrait le penser, d'après la manière d'écrire ou de parler de bien des croyants; ce n'est pas non plus une émanation de la divinité, qui, comme Esprit du Père et du Fils, serait, sans doute, divine, mais n'aurait aucune existence propre et personnelle. Non, le Saint Esprit est une personne divine, la troisième personne de la Trinité, comme telle, présente partout, et qui, à la fête de la Pentecôte, sur la base de l'oeuvre parfaite de la rédemption et de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, est descendue du ciel pour habiter ici-bas dans les saints, les baptiser pour être *un seul corps* et demeurer éternellement avec eux; une personne qui, depuis ce temps-là, demeure sur cette terre, et y restera jusqu'à ce que (comme autrefois Eliézer conduisait Rebecca) elle amène du pays lointain l'épouse, l'Assemblée de Christ, à la rencontre de son Epoux et de son Seigneur. L'habitation du Saint Esprit sur cette terre, comme Esprit d'adoption, sceau et gage dans le croyant, est donc une note caractéristique du christianisme.

Tenons ferme, tout premièrement, ce point. Aussi longtemps qu'un croyant ne comprend pas cette vérité fondamentale, la différence entre les saints de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau lui reste cachée, et il perd beaucoup de la joie et de la jouissance, de la grâce et de la force, que l'oeuvre d'expiation a apportée.

Le Saint Esprit est un en essence, en qualités et en pensée avec le Père et le Fils, mais cependant entièrement distinct d'eux. On peut dire du Saint Esprit, comme du Père et du Fils: Il est Dieu. C'est pourquoi Pierre pouvait adresser à Ananias ces sérieuses paroles: «Pourquoi Satan a-t-il rempli ton coeur, *que tu aies menti à l'Esprit Saint?...* Tu n'as pas menti aux hommes, mais à *Dieu*» (Actes des Apôtres 5: 3, 4). Le Saint Esprit est donc une personne à qui l'on peut mentir, et il est *Dieu*. Dans plusieurs passages, il est nommé sur la même ligne, et en liaison avec le Père et le Fils (Comparez Matthieu 28: 19; 2 Corinthiens 13: 13; comparez aussi: 1 Corinthiens 12: 4-6). Il est le *Saint Esprit*, l'*Esprit éternel* (Hébreux 9: 14), l'*Esprit de vérité* (1 Jean 5: 6); c'est poussés par Lui que les saints hommes de Dieu de l'Ancien Testament ont parlé (2 Pierre 1: 21); oint par lui, le croyant sait toutes choses (1 Jean 2: 20); il est *présent partout* (Psaumes 139: 7 et suivants); *sachant tout, il sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu* (1 Corinthiens 2: 10); il prouve sa *toute-puissance*, par toutes sortes de signes et de miracles, et en vivifiant continuellement des pécheurs morts; par lui, Jésus, chassait les mauvais esprits (Matthieu 12: 28, etc.), et c'est lui qui agit dans l'assemblée et distribue des dons, *comme il veut* (1 Corinthiens 12: 4 et suivants), lui qui qualifie pour le service et envoie (Actes des Apôtres 13: 2-4, etc.).

Il règne souvent, parmi les croyants, de singulières idées sur la notion d'une personne. Beaucoup pensent qu'une personne doit nécessairement avoir aussi un corps, qu'un être incorporel ne peut donc pas être appelé une personne. Mais, un instant de réflexion seulement, montrera au lecteur que c'est une erreur. Si cette opinion était juste, Dieu le Père ne serait pas une personne, un ange non plus, même le Fils, avant son incarnation, ne l'aurait

pas été. Une personne est un être vivant qui (en contraste avec un objet sans volonté et sans vie) a la conscience de son existence, pense, veut et agit. Notre personnalité est liée de la manière la plus intime avec notre corps; c'est pourquoi le croyant décédé, bien qu'il soit auprès du Seigneur, n'est pas complet; il se trouve dans un état transitoire, et ne parvient à la perfection, que lorsqu'il reçoit un nouveau corps, dans la résurrection. Lorsque le Saint Esprit descendit du ciel, il n'a pris aucune forme corporelle. Mais aussi vrai que le Fils est venu sur la terre, aussi vrai l'Esprit y est descendu, avec la différence seulement que le Fils revêtit la chair et le sang, et fut trouvé en figure, comme un homme, tandis que ce ne fut pas le cas du Saint Esprit (\*), qui, par conséquent, ne pouvait ni être vu, ni être considéré. Le Seigneur dit aussi: «Le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas» (Jean 14: 17). Mais, néanmoins, la troisième personne de la Trinité vint certainement et véritablement dans ce monde, après que le Fils l'eut quitté, et fut retourné vers son Père (Lisez Jean 14: 16, 26; 15: 26; 16: 7-15). Quoique invisible, l'Esprit agit, parle, envoie, dirige, instruit, témoigne, convainc, avertit, exhorte, prie, distribue des dons, appelle au ministère; il peut être déshonoré par des mensonges, être attristé, étouffé, éteint; il demeure dans les croyants pris individuellement, et dans un sens plus large, il demeure dans l'Assemblée, la maison de Dieu.

(\*) S'il est descendu sur le Seigneur Jésus sous une forme corporelle, comme une colombe, et, le jour de la Pentecôte, sur les têtes des disciples rassemblés, sous la forme de «langues divisées comme de feu», c'étaient seulement des apparitions passagères qui, bien qu'ayant une profonde signification, comme nous le verrons plus tard, ne changent cependant rien à ce qui a été dit plus haut.

Nous répétons donc, Le Saint Esprit n'est nullement une influence, bien qu'il exerce une influence; il n'est pas non plus une émanation de Dieu, bien qu'il soit envoyé par le Père et par le Fils. Il est une personne. C'est ainsi qu'il s'est fait connaître déjà dans l'Ancien Testament par son action, quoiqu'il ne fût pas manifesté de la même manière, et, qu'avant tout, il n'habitât pas sur la terre.

Rassemblons maintenant, brièvement, quelques témoignages de l'Ancien Testament concernant son action. Déjà, à la première page de la Parole divine, nous lisons: «Et il y avait des ténèbres sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait (ou couvait) sur la face des eaux». Plus loin, au chapitre 6 de la Genèse, Dieu dit: «Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec l'homme, puisque lui n'est que chair», et ainsi l'Esprit de Dieu contestait avec les hommes, pendant cent vingt ans avant le déluge. C'était lui, aussi, qui rendait Moïse capable de remplir son difficile ministère, qui remplissait Betsaléel de sagesse et d'intelligence, qui opérait en Josué. C'était lui qui donnait aux chantres consacrés des psaumes et des cantiques de louange, qui inspirait les saints prophètes et auteurs des écrits de l'Ancien Testament, de sorte qu'ils pouvaient dire: «Ainsi dit l'Eternel», ou, comme David. «L'Esprit de l'Eternel a parlé en moi, et sa Parole a été sur ma langue» (2 Samuel 23: 2). En un mot, l'Esprit de Dieu a manifestement rendu témoignage et opéré dans l'Ancien Testament. Son action était si claire et connue d'une manière si précise, que Dieu pouvait dire à Moïse: «J'ôterai de l'Esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux» (les soixante-dix anciens) (Nombres 11: 17); que nous lisons au sujet de Josué, qu'il était «rempli de l'esprit de sagesse, car Moïse avait posé ses mains sur lui» (Deutéronome 34: 9); que David pouvait demander: «Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas

l'esprit de ta sainteté» (Psaumes 51: 11), et qu'enfin le prophète Aggée pouvait crier au résidu du peuple juif, en ses jours, en le consolant de la part du Seigneur: «La parole selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez pas» (Aggée 2: 5).

Mais, quoique tout cela soit vrai, les croyants de l'Ancien Testament ne connaissaient cependant pas le Saint Esprit comme une personne particulière de la divinité, différente du Père et du Fils, aussi peu que la seconde personne de la divinité (le Fils) leur était connue comme telle. Ils connaissaient seulement le Dieu *unique*, et l'Esprit était pour eux l'Esprit de Dieu, l'Esprit de l'Eternel, la force qui opérait en Dieu et sortait de lui; ils ne savaient rien non plus d'un envoi ou d'une effusion du Saint Esprit.

De même, lorsque l'heure de la naissance du Seigneur Jésus approchait, et même pendant que Jésus était sur cette terre, «dans les jours de sa chair», l'Esprit de Dieu ne demeurait pas ici-bas, excepté dans le sens qu'il descendit sur le Fils de Dieu, pour l'oindre et le sceller, comme celui qui avait été engendré du Saint Esprit, dans le sein de Marie, et qui était né d'elle (Voyez Actes des Apôtres 10: 38; Matthieu 3: 16, 17; Jean 3: 34; 6: 27, etc.). Il opérait comme dans l'Ancien Testament, dirigeait les croyants, les remplissait quelquefois, parlait par eux, etc., mais il ne *demeurait* pas en eux. Cela était impossible, comme nous lisons: «L'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jean 7: 39).

Voici, mon cher lecteur, en peu de mots, la raison pour laquelle la merveilleuse bénédiction de laquelle Jésus avait parlé — «or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui» — ne pouvait pas venir encore: Jésus n'était pas encore glorifié. Il n'était pas encore *parti*; et tant que cela n'avait pas eu lieu, le Consolateur ne pouvait pas venir vers les siens (Jean 16: 7). Le Fils de l'homme devait premièrement descendre dans les profondeurs de l'abaissement, il devait souffrir et mourir, il devait ressusciter et retourner au Père. L'oeuvre d'expiation devait d'abord être accomplie, et celui qui l'avait accomplie, devait avoir pris sa place là-haut, dans le sanctuaire, couronné de gloire et d'honneur. Alors, seulement, le Saint Esprit pouvait descendre pour faire sa demeure dans le croyant, et l'introduire dans la communion avec le Père et avec le Fils.

L'Esprit Saint pouvait venir sur Jésus, parce qu'il était l'Etre pur, sans tache et saint. Dieu le Père pouvait le sceller et l'oindre «du Saint Esprit et de puissance», à cause de la gloire immaculée de sa personne. Mais il n'en est pas ainsi de nous. Dieu ne peut pas nous donner son Saint Esprit sur la base de quoi que ce soit en nous ou de nous. Il le donne à *ceux qui croient en Jésus Christ*, qui sont lavés de leurs péchés dans le précieux sang de Christ. Il ne pouvait, assurément, déposer ce don — n'oublions pas que c'est un don! — dans des vases impurs. C'est pourquoi il les purifia et les rendit propres à recevoir un tel don. Le Père n'attacha pas non plus sa promesse à l'accomplissement de quelque condition que ce soit du côté de ses enfants; elle était inconditionnelle, son nom en soit béni éternellement! «Voici», leur dit Jésus, «moi, j'envoie sur vous la promesse de mon Père. Mais vous, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de puissance d'en haut» (Luc 24: 49). A une autre place, nous lisons: «Il leur commanda de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du

Père, laquelle, dit-il, vous avez entendue de moi; car Jean a baptisé avec de l'eau, *mais vous, vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours*». Et lorsque la promesse eut été exécutée, nous entendons Pierre dire: «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 1: 4, 5; 2: 32, 33).

Que le lecteur veuille donc bien sérieusement considérer que le don du Saint Esprit, l'onction et le sceau de l'Esprit, le revêtement de force d'en haut, le baptême du Saint Esprit, — quoi qu'on ait dit ou écrit, ou qu'on puisse encore dire et écrire là-dessus, — tout cela n'est pas, d'après les expressions claires et non équivoques de la parole de Dieu, qui est *la seule autorité valable*, une chose que l'on doit obtenir par une fervente prière, et dont on ne peut devenir participant qu'après l'accomplissement de certaines conditions, mais plutôt un libre *don de Dieu* sans condition, qui sera la part de tout pécheur croyant en Christ simplement et sincèrement; et cela, comme il a été déjà dit, sur la base de l'oeuvre accomplie d'expiation de l'exaltation et de la glorification de Christ à la droite de Dieu. Toute gloire et tout honneur appartient à Dieu seul, à cet égard comme à tous égards, par Jésus Christ. Celui donc qui le fait dépendre de quelque manière que ce soit, de conditions à remplir du côté de l'homme, élève l'homme aux dépens de la gloire de Dieu et de son Oint. Il prétend pouvoir établir un terrain que le Saint Esprit peut reconnaître, et même sur lequel il doit répondre à ses prières.

Ici, l'on pourrait cependant objecter: N'est-il donc pas écrit: «Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus le Père, qui est du ciel, donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent?» Dans tous les cas, cela est écrit; le Seigneur lui-même a prononcé ces paroles. Mais, remarquons d'abord en quel temps cela a eu lieu. Les disciples ne possédaient pas encore le Saint Esprit. Evidemment, ils étaient convertis, nés de l'Esprit; mais c'est quelque chose d'autre, que d'avoir reçu le don de l'Esprit. La conversion, ou la nouvelle naissance, précède le fait d'être scellé du Saint Esprit. Le don de l'Esprit est un privilège qui est encore ajouté à la possession de la nouvelle nature; sans lui, la communion avec le Père et le Fils est aussi impossible que l'introduction dans les profondeurs des pensées et des conseils de Dieu, que nous trouvons révélés dans le Fils de l'homme glorifié à sa droite. Comme Christ, là-haut, la tête, avec laquelle nous sommes unis comme son corps, peut être appelé le trait caractéristique du christianisme, de même le don du Saint Esprit en est le signe caractéristique ici-bas. Aucun de ces privilèges n'était connu jusqu'alors; personne n'en avait joui, ou ne pouvait en jouir, depuis que le monde existait. Mais, maintenant, les disciples étaient encouragés à le demander à leur Père céleste qui, sûrement, donnerait le Saint Esprit à ceux qui le lui demanderaient. Le temps était proche; le don merveilleux devait être accordé. Les disciples ont donc aussi, sans doute, prié pour ce don, et ils persévéraient dans la prière (comme nous le savons par Actes des Apôtres 1: 14), et même après que le Seigneur était mort et ressuscité; ils attendaient toujours la promesse du Père, et cela jusqu'à ce que le jour de la Pentecôte fût accompli. Mais, dès cette heure, leur attente cessa; aussi, ils ne le demandèrent plus, excepté dans un cas particulier pour d'autres. Nous ne trouvons plus,



dans tous les écrits du Nouveau Testament, aucune exhortation à demander le Saint Esprit. Le message des apôtres au peuple était simplement: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit», par grâce, sans autre condition.

Après donc que la promesse du Père fut accomplie, une demande du don du Saint Esprit n'était plus à sa place. Il était là, prêt à établir sa demeure dans chaque croyant. Serait-ce donc aussi une chose inconvenante de demander une plus grande énergie de l'Esprit? Assurément non. Je puis demander, même je devrais demander avec persévérance et sérieux, d'être plus rempli du Saint Esprit, afin qu'il prenne pleine possession de mon âme, que le pouvoir et l'influence des choses extérieures disparaisse et qu'il puisse opérer en moi avec une force qui ne soit ni troublée, ni entravée; mais, je le répète, ce n'est pas une demande du Saint Esprit, ce n'est ni un baptême de l'Esprit, ni une effusion de l'Esprit.

Mais, que veut dire Jean le Baptiseur, quand il dit, en montrant Jésus: «Il vous baptisera du Saint Esprit et de feu»? Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

## 2. Le baptême du Saint Esprit et de feu

Pour répondre à la question: Que veut dire Jean le Baptiseur, quand, montrant Jésus, il dit; «Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi... lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu» (Matthieu 3: 11), il nous faut d'abord nous occuper un peu des circonstances dans lesquelles ces paroles furent prononcées.

Jean le Baptiseur fut le précurseur du Seigneur Jésus, le héraut du grand roi qui était né à Bethléhem, et qui était alors sur le point d'entrer en scène, au milieu de son peuple. Jean apparaît sous ce caractère tout particulièrement dans notre chapitre. Accomplissant la prophétie d'Esaië, il prêchait dans le désert de Judée: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. Car c'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe le prophète, disant: Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers». L'Eternel, le Seigneur, était apparu au milieu de son peuple terrestre, pour établir son royaume, et les yeux de tous devaient être dirigés sur lui, les coeurs de tous rendus attentifs à sa personne. Jean n'était pas le personnage important; ce n'était qu'une voix qui devait secouer de leur sommeil toutes les âmes, et diriger les pensées de ceux qui se repentaient et qui craignaient Dieu sur le Messie, le Berger d'Israël.

Le «royaume des cieux» s'était approché, ce royaume dont il est déjà question en Daniel 2 et 7. Jean n'avait aucune intelligence de la forme que ce royaume devait revêtir d'abord, que son roi serait rejeté et le royaume lui-même établi dans une forme mystérieuse (Comparez Matthieu 13). Il prêchait simplement au peuple d'Israël (car ici il s'agit exclusivement de celui-ci), le royaume des cieux comme approchant et annonçait la présence du Jéhovah-Messie, qui exercerait le jugement sur le méchant, introduirait le bien dans une puissance divine, et préparerait ainsi le chemin à la gloire que Dieu avait promise aux pères. Il ressort de l'envoi qu'il fait de ses disciples à Jésus, en Matthieu 11, combien peu Jean s'attendait à ce que Jésus

fut rejeté par les Juifs, et à ce que l'accomplissement des promesses fut renvoyé, comme conséquence de ce fait.

Pouvons-nous nous étonner de son manque d'intelligence? Non; mais c'est avec raison que nous devrions être étonnés que des croyants de nos jours qui, malgré la lumière claire du Nouveau Testament, ne sont pas encore arrivés à comprendre que l'établissement du royaume de Christ dans une gloire et une puissance visible, tel qu'il est décrit dans l'Ancien Testament, a été renvoyé, et que le rejet de Jésus ici-bas et son élévation à la droite de Dieu a conduit à l'introduction du royaume sous la forme mystérieuse déjà nommée. Il est tout à fait étonnant de voir combien les notions de beaucoup de croyants à cet égard sont contraires aux Ecritures. On confond le royaume avec l'Eglise, les espérances terrestres et l'attente d'Israël avec la position et l'espérance céleste des croyants du Nouveau Testament, et l'on parle, en conséquence, plus du «roi» Jésus, que du Fils de l'homme rejeté ici-bas, mais glorifié dans les lieux hauts, et Tête de son corps, l'Assemblée. On comprend que cette manière de voir réponde plus ou moins aux pensées des croyants dont il s'agit.

Il peut être bon à cause de cela de s'arrêter un moment ici. Il n'y a jamais eu de temps sur la terre, où les voies de Dieu aient apporté à l'homme des bénédictions aussi étendues qu'aujourd'hui. Même naître dans le règne millénaire n'est pas à comparer avec la bénédiction actuelle. La pensée de la gloire qui sera vue alors, quand tout sera soumis à Christ, et que la volonté de Dieu se fera «comme dans le ciel ainsi aussi sur la terre», pourrait sans doute faire monter en bien des cœurs le désir: «Ah! si seulement je vivais alors sur cette terre!» Mais les croyants qui seront ici-bas en ces jours-là, ne jouiront pas de ce dont nous jouissons aujourd'hui. Ils ne seront pas dans les mêmes relations que nous avec le Père et le Fils. Ils ne sauront pas de la même manière que nous, ce que c'est que d'entrer au dedans du voile dans le lieu très saint, ou de prendre part ici-bas aux souffrances de Christ. Ils ne connaîtront pas dans son plein sens la joie du Saint Esprit, qui est notre part à nous qui sommes rejetés par le monde et méprisés à cause du Christ. Ce qui caractérise le temps présent, c'est le fait que les croyants, tandis qu'ils accomplissent leur pèlerinage et sont rejetés ici bas, habitent en réalité dans le ciel. Notre bourgeoisie est en haut, nous n'appartenons pas du tout à ce monde terrestre, toute notre attente est en dehors des choses visibles, unie à Christ *là où Il est maintenant*.

Nous voyons une admirable image de notre position sous ce rapport dans notre bien-aimé Seigneur lui-même, quand, après son baptême par Jean, il remonta du Jourdain et que le ciel s'ouvrit sur lui. La scène terrestre autour de lui était un désert mais le ciel était ouvert et le Saint Esprit descendit sur lui, tandis que le Père le reconnaissait pour son Fils bien-aimé.

Cher lecteur croyant, contemple avec adoration la place bénie dans laquelle la réconciliation t'a placé, Après que Christ est retourné au ciel comme celui qui a pleinement glorifié Dieu quant au péché, pour toi le voile a été déchiré et le ciel ouvert. Tu es oint et scellé du Saint Esprit comme Jésus, et le Père t'a reconnu comme fils, comme son enfant bien-aimé. Il est à peine nécessaire de faire ressortir que Jésus était tout cela et qu'il le reçut sur le pied de ses droits personnels, de la dignité de sa personne, tandis que nous sommes amenés sur

ce terrain par grâce sur le pied de l'oeuvre de rédemption. C'est pour cela que nul objet ne lui fut montré dans le ciel sur lequel il eût à porter ses regards, comme, par exemple, pour Etienne et Paul, mais lui, il est l'objet sur lequel le ciel regarde en se baissant.

Je voudrais encore remarquer, en passant, qu'à cette occasion, nous trouvons, pour la première fois, la Trinité divine pleinement révélée. Le Fils est là en forme visible comme homme; le Saint Esprit descend sur lui et demeure sur lui, et la voix du Père le reconnaît comme Fils. Quelle merveilleuse révélation en rapport avec la position que le Fils avait prise. La révélation de ces trois personnes dans l'unité divine était impossible dans l'Ancien Testament, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de notre méditation; elle était, comme *base du christianisme*, réservée pour le glorieux moment où le Fils de Dieu prendrait sa place au milieu des pauvres de son troupeau, parmi ceux que, dans son amour et sa grâce condescendante, il appelle les «excellents de la terre» (Comparez Psaume 16).

Revenons maintenant à Jean le baptiseur. En vue du royaume dont il annonçait l'approche, Jean exhortait tous à la repentance. L'état du peuple était tel que le baptiseur, en accord avec sa prédication de repentance, faisait sa demeure en dehors de Jérusalem, centre religieux d'Israël, dans le désert allant et venant en vêtement de poil, se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. La grâce n'était pas exprimée dans son service, quand même, à tout prendre, sa mission était une preuve de la grâce de Dieu. Il vint «dans la *voie de la justice*» (Matthieu 21: 32). Il ne connaissait pas les privilèges de l'Israélite. Dieu pouvait, des pierres mêmes du chemin, susciter des enfants à Abraham. Il s'agissait alors d'une vraie repentance et d'un retour à Dieu, de fruits «qui conviennent à la repentance». Le Messie était là. Le Seigneur de la moisson était apparu. Lui qui savait distinguer le bon grain de la balle, qui sondait les coeurs, lui, le juge d'Israël était dans son aire, c'est-à-dire au milieu de son peuple d'Israël. L'invitation à la repentance s'adressait à tout le peuple, et déjà la cognée était mise à la racine des arbres. Si Israël refusait de se repentir, Dieu était prêt à rompre entièrement avec le vieux système religieux, comme cela a aussi eu lieu en réalité plus tard. Les arbres qui ne portaient pas de bons fruits, devaient être coupés et jetés au feu; celui qui acceptait le témoignage de Jean et se soumettait à la sentence divine, était séparé du reste du peuple par le baptême d'eau.

Je le répète donc: il ne s'agit, dans notre chapitre, que d'Israël et des voies de Dieu envers les Juifs. Le message de Jean s'adressait exclusivement à ce peuple. Il est nécessaire d'insister toujours de nouveau là-dessus, parce que, précisément, la méconnaissance de ce fait a donné lieu à tant de fausses interprétations des paroles de notre prophète. Jean était un prophète, et plus qu'un prophète; non seulement, il adressait au peuple des paroles sérieuses de la part de Dieu, mais il annonçait aussi l'accomplissement des promesses de Dieu et, par là, la venue d'un temps tout nouveau pour Israël, et rendait témoignage de la présence de l'Eternel au milieu de son peuple. Quel fait d'une insondable portée que cette présence! Jéhovah-Jésus, qui était apparu au milieu de son peuple, devait nécessairement être celui qui accomplirait toutes les promesses, mais il devait nécessairement aussi juger tout le mal qu'il trouvait au milieu de son peuple. Il venait après Jean, mais il était avant lui. Il était plus puissant et plus

grand. Jean n'était pas digne de délier la courroie de sa sandale. Il avait son van en sa main. Il voulait séparer de son peuple ceux qui étaient vraiment à lui (le bon grain) et les mettre en sûreté dans ses greniers, les autres, les méchants (la balle), devaient être brûlés au feu inextinguible.

Nous en venons ainsi à cette parole qui forme le point essentiel de notre méditation: «Lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu». La longue introduction qui précède était nécessaire pour montrer combien il est faux et même dangereux de sortir les paroles du prophète de leur contexte et de leur donner ainsi une interprétation qui contredit directement l'enseignement de l'Esprit dans notre chapitre et aussi dans d'autres passages. On dit, en rapport avec cette déclaration du prophète, «que nous *devons être baptisés de feu*»; on parle du baptême de feu comme d'une *promesse précieuse pour le croyant*, et l'on demande, par d'ardentes prières, l'accomplissement de cette promesse. Oh! qu'il est bon que Dieu, dans sa grâce, n'exauce *pas* de telles prières! Il ne *peut* pas les exaucer, car s'il les exauçait, cela signifierait la condamnation éternelle de ceux qui le demandent.

«Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi... lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu». Jean, dirigé par l'Esprit Saint, place ici, réunis en une seule et courte phrase, deux choses parfaitement différentes dans leur nature et directement opposées l'une à l'autre; deux actes du Seigneur sont décrits d'une manière brève et caractéristique; ils sont non seulement entièrement différents, mais aussi, quant au temps de leur exercice, ils sont bien éloignés l'un de l'autre. Ce dernier point, Jean ne pouvait sans doute pas le connaître alors, il ne l'a pas connu plus tard non plus, ainsi que nous l'avons déjà vu plus haut. Quelles sont donc ces deux choses? Jésus était venu pour baptiser de l'*Esprit Saint*, c'est-à-dire *pour donner son Esprit à ceux* qui seraient vivifiés, purifiés et rachetés; et il était venu pour baptiser *de feu*, c'est-à-dire *pour exercer son jugement contre ceux* qui ne recevraient pas le témoignage de Jean et persévéraient dans leurs péchés. Pendant que Jean appelait le peuple à la repentance et baptisait d'eau ceux qui répondaient à son appel, un plus grand que lui était prêt à nettoyer son aire, à exercer le jugement contre les impénitents, mais aussi à baptiser d'Esprit Saint ceux qui se laisseraient sauver par la foi en lui. Remarquons-le donc bien: Jean place ici le Seigneur Jésus non comme Rédempteur apparaissant en grâce, non comme l'Agneau venu pour ôter le péché du monde, mais comme chef du royaume, comme l'Eternel prêt à exécuter le jugement contre le peuple coupable, si Israël ne se repentait pas. L'aire était son aire, le froment était son froment, et la balle, il la brûlera au feu inextinguible.

Israël a rejeté Jésus. Le message sérieux de Jean qui venait dans la voie de la justice, et les invitations bienveillantes de Jésus qui, bien que juge d'Israël, rencontrait son peuple en grâce divine, demeurèrent sans réponse. Le Messie, le Roi d'Israël, fut cloué à la croix. Le sort de la nation juive comme telle était ainsi scellé; il ne restait plus pour elle que le jugement. Mais le jugement n'est pas encore définitivement exécuté. Tout le système religieux est bien ôté. Israël se trouve bien dispersé parmi les peuples de la terre, sous la malédiction qu'il a attirée sur lui par le meurtre du Fils de Dieu, mais le jugement final annoncé par le verset 12

de notre chapitre, n'est pas encore exécuté. Dieu a, comme nous le savons tous, reculé la conclusion finale de ses voies envers Israël, et entre deux quelque chose de tout nouveau, jusqu'à alors caché dans le coeur de Dieu, l'Assemblée ou l'Eglise, a été manifesté. Elle fut formée le jour de la Pentecôte, et ensuite le Seigneur y ajoutait chaque jour ceux d'Israël qui devaient être sauvés de la colère à venir. Au résidu croyant d'Israël qui fut trouvé après le rejet de Christ et après sa résurrection d'entre les morts, fut renouvelée la promesse se rattachant au témoignage de Jean. «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint (\*) dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5).

(\*) Pourquoi n'est-il pas aussi ajouté ici: «et de feu»? Si l'explication, donnée par d'autres, du baptême de feu était juste, ces mots n'auraient vraiment pas été omis à cette place.

Jean réunit ainsi ensemble en *une seule* phrase deux caractères importants de la première et de la seconde venue du Christ. Tout ce qui pouvait se trouver entre les deux, était caché à ses yeux. Les écrits de l'Ancien Testament avaient bien parlé de la première et de la seconde venue du Messie, mais sans que la pensée de deux périodes de temps différents en fût réveillée. Même après la mort et la résurrection du Seigneur, les disciples n'en avaient pas encore l'intelligence. Jean, donc, place ces deux choses, le baptême du Saint Esprit et le baptême de feu, simplement l'une à côté de l'autre. Comme nous l'avons dit, il ne pouvait pas savoir ce que nous savons aujourd'hui: que le baptême du Saint Esprit est la bénédiction de Dieu dans le royaume des cieux, tel qu'il subsiste aujourd'hui, tandis que le baptême de feu accompagnera l'établissement du royaume des cieux en puissance et en gloire au retour du Christ. En ces jours-là, s'accomplira le contenu du verset 12. Christ rassemblera les impies comme la balle et les jettera au feu. *C'est là le baptême de feu*. Il n'a rien à faire avec la nouvelle naissance d'un homme, ni avec sa préparation et son armement en puissance pour le service; c'est encore moins une libération du péché habitant en lui, une espèce de combustion de la vieille nature, pour que celui qui l'a reçu, vive maintenant saint et sans péché. Non, il n'a *aucune* relation avec le croyant, mais il signifie l'effusion du feu jaloux de Dieu, de la colère brûlante du juste juge, sur tous ceux qui s'endurcissent en face des messages sérieux et bienveillants de Dieu et persistent dans leurs voies de péché.

Le feu, dans l'Ecriture, est partout le symbole *du jugement* (Matthieu 3: 11, ne fait pas exception à la règle). Ce fait est si connu et ressort de tant de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il n'est pas nécessaire de nous y arrêter plus longtemps. Je voudrais seulement mentionner un passage du Nouveau Testament qui occasionne parfois des difficultés. C'est: «Car *chacun* sera *salé de feu*; et tout sacrifice sera salé de sel» (Marc 9: 49). Le Seigneur parle ici du sérieux de l'éternité. Dieu est un feu dévorant et tous ont à faire avec lui et avec sa sainteté parfaite. *Chacun*, bon ou méchant, sera salé de feu. S'il y a la vie dans une âme, le feu du jugement n'atteindra que ce qui ne répond pas à la sainteté de Dieu; tout ce qui est de la chair rencontrera un jugement sans miséricorde. Dieu veut et doit être sanctifié dans ceux qui s'approchent de lui (Comparez Lévitique 10). En rapport avec cela, nous lisons aussi en 1 Corinthiens 11: 32: «Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde». Mais si le jugement atteint

l'impie et le méchant — et cela arrivera certainement — cela signifie pour lui la condamnation, le feu inextinguible.

En outre, tout *sacrifice*, c'est-à-dire tout ce qui est consacré à Dieu, sera salé de sel, c'est-à-dire que la grâce sanctifiante de Dieu, qui garde intérieurement l'âme du mal, ne doit pas manquer à ceux dont la vie est un sacrifice pour Dieu. Si le feu est l'image du jugement qui consume, nous voyons ici, dans le sel, une image de cette puissance divine qui nous sépare de tout mal et nous garde de toute corruption intérieure.

Nous ne trouvons nulle part, dans l'Écriture, quelque chose qui pourrait nous amener à considérer comme baptême de feu ce qui est arrivé à la Pentecôte. Il ne s'agit nullement là de *jugement*, mais plutôt de l'effusion de la *grâce* de Dieu et du don du Saint Esprit pour habiter dans les saints et les employer comme ses instruments. Les langues «comme de feu» indiquent la manière en laquelle la puissance du Saint Esprit devait se révéler dès lors et déployer son efficacité dans les disciples. La Parole qui, semblable à un feu, juge tout et ne tolère pas de mal dans le cœur de l'homme, devait être annoncée par eux en puissance et en même temps faire connaître aux hommes, dans toutes les langues, la merveilleuse grâce de Dieu. C'étaient des *langues* et des langues *divisées*, ce qui nous rappelle bien que le témoignage de Dieu devait dorénavant rompre les barrières du judaïsme et atteindre tous les hommes, *soit Juifs, soit gentils*.

A cette occasion — cela aussi est caractéristique pour le christianisme — se rencontrèrent la grâce inconditionnelle et l'amour parfait de Dieu pour l'homme, qui n'avait aucun droit à y prétendre, ses péchés apparaissant en même temps comme tous jugés par la même grâce dans la mort du Christ. A la croix, nous voyons le jugement sur le péché, là la victime sans tache et pure a été consumée à notre place par le feu du jugement. Le mal dans l'homme doit être jugé et de fait il a déjà été jugé en Christ, le grand sacrifice expiatoire. La grâce règne maintenant par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur; et celui qui est devenu participant de cette grâce et la laisse agir en lui, s'applique en tout temps cette sentence divine et marche en sincérité et pureté devant Dieu et les hommes.

Sur Jésus, le Saint Esprit vint en forme de colombe, symbole de la pureté et de la douceur. Sur cet Être pur et saint, il pouvait descendre et demeurer sur lui sans rien qui rappelât la nécessité d'un jugement. Cela nous rappelle, en même temps, qu'il était dit de Jésus: «Il ne contestera pas, et ne criera pas, et personne n'entendra sa voix dans les rues; il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume» (Matthieu 12: 19, 20).

### 3. L'autre Consolateur

Dans le cours de notre méditation, nous avons déjà une fois indiqué que la descente du Saint Esprit sur cette terre est le signe caractéristique du christianisme. Ce point est si important, et il est si souvent négligé, que je ne puis faire autrement que d'y revenir encore une fois.

Il y avait deux choses dont Jean le baptiseur rendait témoignage quant à Jésus, le Fils de Dieu: 1) «Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», et 2) «C'est lui qui baptise du Saint Esprit». Christ était l'Agneau pur et sans tache préparé par Dieu pour victime expiatoire (comparez Genèse 22: 8), convenable et acceptable sous tous les rapports et qui devait ôter le péché, tout comme le premier homme l'avait introduit dans le monde. Un nouveau ciel et une nouvelle terre, dans lesquels il n'y a plus trace de péché, dans lesquels, au contraire, *la justice habite*, seront le glorieux résultat de la mort expiatoire de Christ. Nous avons eu un monde *innocent*, à la vérité pour un temps très court seulement; puis un monde *pécheur*, dans lequel la grâce agit; et nous aurons un monde *juste*, une création, toute nouvelle basée sur une oeuvre qui ne peut jamais perdre sa valeur et son efficacité. Le Fils de Dieu a accompli cette oeuvre, et, après l'avoir accomplie, il a pris sa place à la droite de Dieu. Il est maintenant là, assis, caché à l'oeil humain jusqu'à ce qu'il prenne en mains le pouvoir et la domination et qu'il règne d'un des bouts du ciel à l'autre bout.

Mais, pour pouvoir faire tout cela, pour accomplir cette oeuvre, il fallait qu'il devînt homme. Seul, un homme véritable pouvait mourir à la place de l'homme et glorifier Dieu quant au péché. «Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi, semblablement, y a participé» (Hébreux 2: 14). Il mourut, il ressuscita d'entre les morts, et, comme homme ressuscité et glorifié, il est retourné au Père. Et maintenant, par suite de cette ascension, le Saint Esprit est descendu. La présence du Saint Esprit est donc une conséquence de l'élévation de Christ à la droite de Dieu (Jean 7: 39). Elle met un homme ici-bas, qui a le Saint Esprit, en relation avec un Christ glorifié dans le ciel en haut. En outre, cette présence démontre que Dieu lui-même habite maintenant sur la terre. C'est une vérité d'une immense portée. Aussi longtemps que l'oeuvre de rédemption n'était pas accomplie, Dieu ne pouvait pas habiter avec l'homme. Il n'a jamais habité avec Adam et Abraham, bien qu'il les visitât par moments. Ce n'est que lorsqu'Israël fut racheté d'Egypte, que Dieu dit: «Et j'habiterai au milieu des fils d'Israël et je leur serai Dieu: » (Exode 29: 45, 46).

Maintenant, après la mort de Christ et son retour auprès du Père, Dieu le Saint Esprit est descendu ici-bas et habite dans le croyant individuellement, aussi bien que dans l'Assemblée ou l'Eglise, temple du Dieu vivant. La conséquence de ce fait est que le croyant connaît, non seulement toute l'oeuvre qui a été accomplie pour lui en Golgotha, mais qu'il sait aussi, comme il a déjà été remarqué, qu'il est introduit dans une relation intime avec Christ, *là où celui-ci est maintenant*, et il se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu. Jusqu'à ce que cette gloire soit la part de ceux qui croient en Christ, Dieu habite déjà en eux, et Christ, l'homme glorifié à la droite de Dieu, est l'objet de leurs affections. C'est là ce qui caractérise le christianisme et constitue la position chrétienne: Christ en haut, le Saint Esprit sur cette terre. Le chrétien est un homme placé entre la première venue de Christ (et l'oeuvre qu'il a alors accomplie), et le retour de Christ pour l'introduire dans la gloire; et, entre ces deux points extrêmes, il possède le Saint Esprit, «l'autre consolateur», ainsi que l'appelle le Seigneur Jésus.

Nous trouvons cela déjà indiqué dans des types. Le lépreux, par exemple, lors de sa purification, était lavé avec de l'eau, aspergé de sang, et, finalement, oint d'huile, image du

Saint Esprit (Lévitique 14). Ainsi, la parole de Dieu (l'eau) nous est appliquée, dans la puissance de l'Esprit, le sang de la réconciliation est aspergé sur nous, et, après, l'onction devient notre part. La nouvelle naissance d'eau et d'Esprit (Jean 3) doit précéder; après vient le sang; mais, en outre, l'Esprit nous est donné, et ainsi l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs.

Avant d'aller plus loin, jetons encore un coup d'oeil sur la manière en laquelle le Saint Esprit est placé sous nos yeux, dans les chapitres 3, 4 et 7 de l'évangile de Jean. Cela nous aidera à mieux comprendre ce que le Seigneur en dit dans les chapitres qui suivent. Au chapitre 3, il est parlé, nous le savons, de *notre naissance de l'Esprit*. Par cette naissance, nous recevons une nouvelle nature, une nouvelle vie. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit», c'est-à-dire tient sa nature de l'Esprit. Cela n'était rien de nouveau. Nicodème, un docteur d'Israël, aurait dû le comprendre. Si Dieu, dans l'Ancien Testament, ne s'était pas révélé dans la plénitude où cela a lieu maintenant, il était pourtant connu de tout temps que, pour être en relation avec Dieu et pour jouir de ses promesses en vérité, il fallait que l'homme reçût une vie nouvelle; il fallait que, par la puissance de son Saint Esprit, Dieu agît en l'homme en le purifiant et en le vivifiant par le moyen de la Parole. Ainsi, en Ezéchiel 36: 25, 26, il dit, par la bouche de son prophète: «Et je répandrai sur vous *des eaux pures*, et vous serez purs... et je vous donnerai un coeur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un *esprit nouveau*, etc.». Eau et esprit — exactement comme dans notre chapitre (Comparez Ezéchiel 11: 19, 20, et Esaïe 44: 3).

Remarquons donc qu'il ne s'agit pas ici de recevoir l'Esprit, mais de communiquer une nouvelle nature par la puissance de l'Esprit. La nouvelle naissance ne consiste pas à être oint ou scellé. Par la communication de cette nouvelle nature, la croyant est capable de jouir des choses divines, ce dont est incapable l'homme naturel. C'est donc avec raison que l'on a dit souvent qu'un homme naturel, même le plus honorable et le plus religieux, ne trouverait rien dans le ciel qui réponde à ses désirs et à ses penchants. Quand on pourrait le transporter dans le ciel, il le quitterait aussi rapidement que possible.

Dans le chapitre 4 de notre évangile, nous faisons un pas de plus. Ici, il ne s'agit pas de communiquer une nouvelle nature, mais du don de Dieu, qui devient dans le croyant une source d'eau vive, qui jaillit en vie éternelle. Dieu donne non seulement la nouvelle *nature*, mais aussi la *force* correspondante qui doit agir, elle, une source de force et de joie propre à cette nouvelle nature, animant et dirigeant son activité. Ce n'est pas seulement une vie sainte dans sa nature, mais une puissance divine pour l'homme et en l'homme, une force qui l'élève directement là où Christ est maintenant, le fait jouir de tout ce qui appartient à un homme né de Dieu, et l'introduit comme un véritable adorateur dans la communion avec le Père et avec le Fils. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité». (Comparez versets 19 à 24). C'est en un mot le Saint Esprit que donne le Fils de Dieu apparu ici-bas en abaissement et en grâce, non pas comme *personne*, mais comme *vie* et comme *puissance de communion* avec les sources de la grâce.

Au chapitre 7 de notre évangile, nous arrivons, en rapport avec la révélation progressive ou le développement de la personne de Christ, à une nouvelle division de l'enseignement divin



sur notre sujet. Dans ce chapitre, Jésus parle de son prochain retour auprès de son Père. Déjà, à la fin du chapitre 6, il avait parlé de sa mort et de la nécessité pour l'homme de manger sa chair et de boire son sang, c'est-à-dire d'entrer dans une vraie union de foi et de vie avec lui, *le crucifié*. Au commencement du chapitre 7, nous lisons que les Juifs cherchaient à le faire mourir, et maintenant il est prêt à mourir et à aller où l'homme ne peut pas le suivre. On célébrait à Jérusalem la fête des Tabernacles (\*). Jésus était monté au milieu de la fête, et maintenant, «en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (versets 37-39).

(\*) La dernière en rang, comme on le sait, des fêtes juives. Elle était célébrée en mémoire du fait que le peuple de Dieu, qui avait marché jadis çà et là dans le désert, se trouvait dans le bon pays de la promesse. Tout le cycle des fêtes était clôturé par elle; mais avaient-elles pu apaiser la soif de l'âme, satisfaire les besoins du cœur et de la conscience? Non! «Si quelqu'un a soif», crie Jésus à la fin de cette fête.

Si le Seigneur parle ici de l'Esprit Saint, c'est manifestement dans un tout autre sens que précédemment. Ce n'est pas la vivification d'une âme, la naissance de l'eau et de l'Esprit, comme au chapitre 3; ce n'est pas non plus l'Esprit de Dieu, comme vie ou comme puissance de communion avec le Fils de Dieu révélé dans son abaissement ici-bas, comme au chapitre 4, mais une bénédiction dont aucun cœur humain ne pouvait jouir, aussi longtemps que le Seigneur Jésus n'était pas mort, ressuscité et monté au ciel; et ceux-là devaient recevoir cette bénédiction, *qui croyaient déjà en lui*. C'est ici aussi le Fils de Dieu qui parle; mais il parle d'un temps futur, quand il serait glorifié comme Fils de l'homme. Alors il enverrait du ciel le Saint Esprit pour former un lien divin entre lui, l'homme glorifié à la droite de Dieu dans les lieux célestes, et le croyant accomplissant son pèlerinage sur la terre pour que, triomphant en son Maître haut élevé, il puisse jouir des fleuves de bénédictions qui rompent toutes les barrières, et les faire découler de lui sur d'autres. Un ordre de choses tout nouveau devait commencer par là. Le croyant, pèlerin ici-bas, devait, par le Saint Esprit, faire connaissance avec les choses d'en haut, et tous ses intérêts, ses inclinations, ses pensées et son attente, devaient se rattacher à Lui qui demeure en haut.

Remarquons l'expression: «des fleuves d'eau vive». La puissance du Saint Esprit remplit le cœur, l'homme intérieur, de la gloire dans laquelle Christ est entré, tandis que le croyant traverse ce monde qui est devenu pour lui un désert aride. Il n'y a rien autour de lui que la plus extrême sécheresse. Point de source jaillissante, pas une petite place verte ne se montre aussi loin que s'étend le regard, *pas un* palmier pour donner une ombre sous laquelle le voyageur puisse trouver du repos. Et voici, au milieu de cette sécheresse générale, des fleuves d'eau vive coulent de celui qui a trouvé sa patrie là où est Jésus, là où les sources de la grâce débordent en tout temps. Il a apaisé sa soif en lui; auprès de lui, il a satisfait tous les besoins de son âme, et maintenant l'Esprit est en lui non seulement une source d'eau vive qui jaillit en vie éternelle, mais de lui-même découle l'eau vive pour donner à boire à d'autres qui ont soif.

Il n'est pas, cela se comprend, une source en lui-même, mais le fleuve découle de lui dans la puissance de l'Esprit Saint. Le coeur étant occupé de la gloire en haut, et surtout de Lui, qui forme le centre de toute cette gloire, il est rempli jusqu'à déborder, de telle sorte que sa bouche parle des gloires dont son coeur jouit et rend ainsi d'autres personnes coparticipantes de cette riche bénédiction.

Je voudrais, de nouveau, rendre le lecteur attentif au fait que tout ceci ne dépend pas du plein abandon ou du dévouement d'un homme à Dieu, ou de ses prières, pour une telle bénédiction; non, c'est un don de Dieu, libre et sans condition, qui devient la part de *quiconque* croit simplement en son fils bien-aimé. «Or il disait cela de l'Esprit qu'ils allaient recevoir ceux qui croiraient en lui». Il n'est question d'aucune condition autre que de croire en lui. La promesse est pour tous les croyants *sans distinction*.

On demandera, peut-être: S'il en est ainsi, comment se fait-il que les fleuves de bénédictions découlent si pauvrement de maint croyant, que chez d'autres même, ils semblent faire totalement défaut? Le motif n'en est pas (sans parler du cas où le manque de connaissance de la vérité divine tient encore l'âme dans les ténèbres et l'esclavage) que ces croyants n'ont pas l'Esprit, mais qu'ils ne se laissent pas remplir par lui des choses d'en haut. Les choses *visibles* ont repris de la valeur pour eux. Le monde et ses principes influencent le coeur. Ils ne sont pas contents de n'être *rien* ici-bas, témoins d'un Christ *rejeté*, laissés ici-bas seulement pour faire la volonté de Dieu et apporter à un monde perdu la joyeuse nouvelle de l'amour de Dieu et du salut en Christ. Le moi, les inclinations et les désirs du vieil homme, qui devraient être tenus dans la mort, sont vivants et forts, et l'Esprit est ainsi contristé et empêché, les coeurs étant vides et desséchés, et comment les fleuves d'eau vive *pourraient-ils* couler?

Il y a de nos jours, pour le croyant, un danger spécial dans la tendance à chercher quelque chose dans ce monde, pour lui ou pour sa famille. Ce danger a, sans doute, toujours existé, mais, aujourd'hui, il est plus grand que jamais. Quel était et quel est maintenant, d'une manière prééminente, le désir des enfants de ce monde? De percer, d'être ou de faire quelque chose de grand. Ce que l'on gagne aujourd'hui, ne sert que de moyen et de base pour arriver demain à plus encore. Cette disposition, chez un croyant, est la négation complète de sa position comme chrétien; elle prouve qu'il nage avec le fleuve du monde, que Christ et les choses invisibles ont perdu leur valeur pour lui. Il est tout naturel, pour un homme de ce monde, de chercher une place, de gagner le plus possible, pour lui et pour sa famille; mais, quand un croyant le fait, où est alors sa fidélité pour Christ? Ne devons-nous être chrétiens que le dimanche? Ou bien notre coeur, notre force, notre tout, appartiennent-ils au Seigneur aussi les autres jours de la semaine? Où avons-nous le plus l'occasion de nous montrer comme une lettre de Christ? C'est dans nos rapports avec les enfants de ce monde, dans les affaires, à l'atelier, à la fabrique, au comptoir, au magasin, etc. C'est là que la lettre de Christ doit être connue et lue par les hommes. C'est là que les fleuves d'eau vive doivent couler pour les âmes altérées.

A quoi en es-tu à cet égard, bien-aimé lecteur? Sois persuadé que c'est seulement lorsque tu vis non pas pour toi-même ou pour le monde, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour toi, que tu auras la force de l'Esprit avec toi. Ce n'est que lorsque tu envisages, avec l'oeil de Dieu, les personnes et les choses qui t'entourent, et que tu juges, sans réserve, tout ce qui est contraire à sa Parole, ou ce qui cherche à tirer parti de sa grâce pour ménager la chair et pour déshonorer le Seigneur, — ce n'est qu'alors, dis-je, que tu seras un canal convenable par lequel les fleuves d'eau vive pourront couler pour d'autres, à la louange de Celui qui demeure maintenant dans la gloire d'en haut, et qui nous a donné son Esprit pour être avec nous éternellement.

Nous arrivons maintenant aux déclarations du Seigneur Jésus, quant à «l'autre Consolateur». Elles se trouvent dans les chapitres 14, 15 et 16 de notre évangile, et elles nous introduisent dans une partie toute nouvelle, de la vérité quant au Saint Esprit. Il ne s'agit plus d'une nouvelle nature, comme au chapitre 3, ni de la puissance qui opère dans cette nature, ou qui découle du dedans au dehors pour rendre témoignage au Seigneur rejeté ici-bas, mais glorifié dans les lieux célestes, comme aux chapitres 4 et 7; mais nous rencontrons, maintenant, une personne divine, qui doit désormais prendre la place du Seigneur Jésus avec les siens, Jésus allait quitter cette terre. Sa mort, dans laquelle Dieu devait être parfaitement glorifié, allait avoir lieu, et, comme seule juste récompense, comme son résultat immédiat, il allait être glorifié à la droite du Père. Rien moins que cela ne pouvait répondre à la valeur de son oeuvre. La croix a glorifié Dieu d'une manière inconnue jusque-là, et qui ne peut jamais avoir lieu de nouveau; en réponse à cela, Dieu a ressuscité son Bien-aimé d'entre les morts et l'a couronné d'honneur et de gloire à sa droite.

Cela donne occasion aux merveilleux enseignements de Jean 14. Jésus parle de son départ pour la maison du Père, afin d'y préparer une place pour les siens, comme aussi de son retour. Aussi certainement qu'il s'en est allé, aussi certainement il reviendra. Mais ce n'est pas tout: pour le temps de son absence dans la maison du Père, il compte, d'une part, sur l'amour des siens, se manifestant non pas en plaintes et en soupirs, mais en gardant ses commandements (verset 15), et, de l'autre, il a fait pour eux une provision digne de son amour et de la croix, il a préparé une bénédiction qui n'avait jamais été connue auparavant des hommes sur la terre. «Et moi», dit-il, «je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas, mais vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous». Et ensuite: «Mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra (\*) en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites» (versets 16, 17, 26).

(\*) Il n'est pas dit ici «donner», comme auparavant. Il faut remarquer cette différence, en tant qu'elle fait ressortir plus clairement la personnalité du Saint Esprit. Une simple source de pouvoir ou de bénédiction, on peut la donner; une personne, on l'envoie. Le reste du verset rend la chose plus claire encore.

En d'autres passages, il nous est parlé d'une «effusion» du Saint Esprit; ici, d'un «don» et d'un «envoi». Ces expressions indiquent déjà la *personne* divine de l'Esprit, plutôt que la

plénitude ou la puissance de bénédiction et de grâce qui nous est donnée en lui. J'insiste spécialement sur ce fait parce qu'il est oublié de tant de manières. Cela nous rappelle, en même temps, la différence entre la présence du Saint Esprit au jour d'aujourd'hui et sa seconde effusion, à la fin des jours, «sur toute chair». Je puis bien supposer qu'il est connu que celle-ci aura lieu, et que la citation de Joël 2: 28-32, par Pierre, le jour de la Pentecôte, n'est qu'une explication de ce qui venait d'avoir lieu et ne devait pas présenter cette prophétie comme *pleinement accomplie*. Tout comme *l'entrée* de notre grand souverain sacrificateur dans le sanctuaire, était accompagnée d'un témoignage correspondant du Saint Esprit, ainsi de même *sa sortie* pour son peuple terrestre présentera un témoignage semblable (Comparez le type, en Exode 28: 33-35). La pluie de l'arrière-saison suivra la pluie de la première saison. Dieu s'occupera de nouveau de son peuple d'Israël et le visitera dans sa surabondante grâce; et de lui aussi découlera, sous le règne du Prince de paix, la bénédiction sur tous les peuples de la terre.

«Et il arrivera, après cela (c'est-à-dire après que Dieu se sera retourné vers son peuple terrestre, donc à la fin des jours), que je répandrai mon Esprit sur toute chair» (Joël 2: 28). Des jugements terribles atteindront la terre et ses habitants, mais alors un fleuve de bénédictions se répandra sur Israël, plus profond et plus étendu qu'il ne l'a jamais été. Mais, bien qu'il en soit ainsi, nous n'entendons nulle part parler d'un *envoi* du Saint Esprit pour ce temps-là. *Tel n'est le cas que lorsqu'il est parlé de la période actuelle du christianisme*. Pour ce temps-ci, seulement, il est dit que le Père enverra aux siens un autre Consolateur au nom de son Fils. Cette *présence personnelle du Saint Esprit pour habiter* dans les croyants et les baptiser pour être *un seul corps* (bien qu'il n'en soit pas encore parlé ici), est liée de la manière la plus intime avec *l'absence personnelle de Christ*, après l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption et est basée sur elle. Le jour à venir de la gloire de Christ sera caractérisé par sa *présence* ici-bas, et qui pourrait décrire la plénitude d'une telle bénédiction? Mais il n'est parlé nulle part d'une présence personnelle de l'Esprit. Ce n'est pas que le Saint Esprit ne sera pas là, et que le même déploiement de puissance et d'opérations miraculeuses, et même dans un sens de plus grandes encore que dans la période chrétienne, n'auront pas lieu — l'univers entier, dans un sens, connaîtra la puissante portée de l'affranchissement opéré par Christ; mais l'état de choses sera tout autre qu'aujourd'hui. Il faut aussi remarquer qu'en ces jours-là la Pâque et la fête des Tabernacles seront encore célébrées, mais qu'il n'est plus fait aucune mention de la Pentecôte. Ce qui est représenté typiquement dans cette fête, est accompli.

Occupons-nous, maintenant, un instant du *nom* ou du *titre* que le Seigneur donne ici au Saint Esprit. Il l'appelle l'autre «avocat», ou l'autre «consolateur». Le mot grec a ces deux significations: une personne qui s'identifie avec les intérêts des autres, qui défend leur cause, les assiste, s'emploie de toute manière pour eux, comme aussi quelqu'un qui console, encourage, exhorte. C'est donc là ce qu'est le Saint Esprit pour nous. Précieux privilège! Quels que soient les besoins qui se manifestent sur notre route, quelques difficultés et quelques épreuves que nous rencontrons, de quelle grâce que nous ayons besoin, le Saint Esprit est là, et non seulement il est capable de faire, mais aussi il est prêt à faire tout ce qui est nécessaire

pour notre avantage et notre bien. Le sentiment de la présence de cette personne divine venue ici-bas pour être avec nous à la place du Seigneur glorifié, ne devrait-il pas, en tout temps, remplir et vivifier les coeurs des enfants de Dieu? Nous ne voyons sans doute pas notre autre Consolateur, mais nous le *connaissons*. Le monde ne le voit pas et ne le connaît pas; mais nous le connaissons et nous savons qu'il est avec nous et en nous, d'abord à cause de la parole de notre bien-aimé Seigneur, et ensuite parce que nous éprouvons et goûtons vraiment et réellement sa présence. Elle n'est pas seulement une affaire de foi, mais aussi de sainte expérience, soit quant au croyant personnellement, soit quant à l'Assemblée de Dieu comme ensemble. «*Ne savez-vous pas*», demande l'apôtre en 1 Corinthiens 6: 19, «que votre corps est le temple du Saint Esprit, qui est en vous et que vous avez de Dieu?» Les Corinthiens croyants avaient richement expérimenté les puissantes opérations de l'Esprit habitant en eux; et Dieu le *veut* ainsi. S'il en est autrement, si un chrétien ne sait que peu ou rien de ces aimables et puissants effets de la présence du Saint Esprit, il est dans une triste condition.

«Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement». Au chapitre 15, le Seigneur envoie lui-même le Saint Esprit; ici, c'est à sa demande qu'il vient du Père vers les siens. Là, le Fils de l'homme glorifié l'envoie comme témoin de sa gloire et de sa position céleste; ici, le Père l'envoie au nom de Jésus, parce qu'il s'agit plutôt des rapports personnels des disciples avec Lui.

«Pour être avec vous éternellement». C'est une vérité d'une immense portée. Non seulement le Saint Esprit nous est donné, mais il doit rester *pour toujours* avec nous; non pas comme Jésus, qui ne resta que peu de temps avec les siens, non pas comme un visiteur en passage; non, il doit rester avec nous «éternellement», ne plus jamais nous quitter. Que cette précieuse vérité a été vite et totalement oubliée! Dieu soit loué de ce qu'en nos jours il a de nouveau dirigé sur elle l'attention de beaucoup de coeurs chrétiens.

Mais non seulement le Saint Esprit doit demeurer *avec* nous, comme le Messie avait demeuré *avec* son peuple (bien que pour quelques années seulement); il doit aussi être *en* nous. La nouvelle et intime présence de Dieu *dans* les siens, par opposition au monde qui a rejeté Christ et ne *peut* recevoir le Saint Esprit, est ainsi devenue un fait. C'est une seconde vérité d'une très haute portée. L'effet s'en montre tout de suite. «Je ne vous laisserai pas orphelins», dit le Seigneur; «je viens à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez» (versets 18, 19). Par la présence du Saint Esprit, la contemplation de Christ est communiquée aux coeurs des croyants bien plus réellement que ce n'avait jamais été le cas précédemment. A la vérité, nous ne le voyons plus de nos yeux naturels maintenant, mais, par les enseignements et les instructions de l'Esprit, nous le connaissons bien plus profondément et plus réellement que les disciples n'ont jamais pu le faire dans les jours de sa chair. Mais plus encore: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que *moi le suis en mon père, et vous en moi, et moi en vous*» (verset 20).

Remarquez bien ces paroles, cher lecteur! Réfléchissez-y avec prière! Elles parlent d'une communauté de vie et de nature. Notre vie est dans le Fils. *Parce qu'il vit*, nous aussi nous

vivrons. Et parce que le Saint Esprit habite en nous, nous savons aussi que nous sommes unis avec Christ, que nous sommes *en lui*. Il ne s'agit pas ici de l'unité *du corps* (nous trouvons celle-ci dans les épîtres de l'apôtre Paul), mais d'une union *personnelle* avec Christ. Mais quelle chose merveilleuse! Christ est dans le Père, nous sommes en lui, qui est élevé à la droite de Dieu, et il est en nous, qui marchons ici-bas. Quels précieux liens, quelles relations intimes! Il était impossible qu'ils fussent connus aussi longtemps que Jésus marchait ici-bas; ils ne sont devenus une réalité, au moins en tant qu'il s'agit de *nous*, que par la descente du Saint Esprit et son habitation en nous. Il est la puissance de ces relations ou de cette union. Christ est en nous selon la puissance de la présence du Saint Esprit.

Je voudrais demander encore une fois à mon bienveillant lecteur: Pouvait-on jamais jouir de cela sous l'ancienne alliance, ou ces relations seront-elles connues dans le règne millénaire? Impossible. C'est une bénédiction d'une nature toute spéciale et propre à la chrétienté seule. «*En ce jour-là*», c'est maintenant, après que le Seigneur a pris sa place en haut, dans la gloire, et que le Saint Esprit est descendu pour former le lien invisible de l'union du croyant avec Christ. C'est le jour des bénédictions chrétiennes, des relations selon les principes de la nouvelle alliance entre les croyants d'un côté, et le Père et le Fils de l'autre. Au jour actuel seulement, il existe une telle union avec Christ en haut, par le moyen du Saint Esprit. Quand notre bien-aimé Seigneur régnera comme roi, tout sera changé. Nous avons vu que sa *présence personnelle* caractérisera le siècle à venir, et à cause de cela, l'activité du Saint Esprit devra être et sera tout autre qu'aujourd'hui.

Oh! puissions-nous prendre cette vérité plus à coeur, tant personnellement qu'en vue de notre témoignage collectif! Le Saint Esprit est *avec* nous et *en* nous, comme réponse à la grande vérité que Christ s'est assis en haut, à la droite de Dieu. Avec ces deux grandes vérités, subsiste ou tombe tout ce qui nous distingue, comme *chrétiens*, des autres croyants avant et après nous. Ces deux versets sont donc inséparablement unies, et l'on trouvera toujours que tous ceux qui ne croient pas à la présence personnelle du Saint Esprit ici-bas, ou y portent peu d'attention, ont aussi peu d'intelligence de Christ, comme *Fils de l'Homme glorifié à la droite de Dieu, comme Tête de son corps, de l'Assemblée*.

Le Saint Esprit est donc avec nous et en nous, comme celui qui glorifie Christ, qui nous assiste dans nos épreuves et nous fortifie contre les attaques et les ruses de Satan, qui nous procure la joie, la consolation et la force, et nous rend capables d'accomplir notre service fidèlement et simplement, en humilité et en débonnairété, qui nous enseigne et nous reprend par la parole de Dieu, quand nous avons fait quelque chose de contraire à cette Parole, ou qui déshonore la personne de Christ. Oh! puissions-nous être plus sérieusement attentifs aux avertissements et aux directions de ce guide divin et réaliser sa présence avec une foi plus simple! On l'a souvent dit: si une personne haut placée, un prince ou un roi, entrait dans notre maison, nous aurions soin de tout arranger en harmonie avec la présence d'un hôte si élevé, de faire tout ce qui lui plairait, et d'écarter tout ce qui pourrait offenser ses yeux ou exciter sa désapprobation. Et combien plus ce devrait être le cas à l'égard de l'hôte céleste que Dieu nous a envoyé pour être avec nous et en nous. Dieu a appelé ses enfants à une place de haute

dignité, mais aussi de grande responsabilité. Veillons donc avec prière et supplications à ce que toute notre conduite, nos sentiments, nos paroles, nos regards, nos vêtements, notre manger et notre boire, que *tout* soit toujours plus d'accord avec notre profession de la présence personnelle du Saint Esprit.

Ensuite, dans les versets 25 et 26 de notre chapitre, nous lisons: «Je vous ai dit ces choses, demeurant avec vous; mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites». Les paroles de Jésus, pendant qu'il marchait et servait ici-bas, étaient des paroles dites par l'Esprit Saint qui habitait en lui sans mesure; et maintenant, le même Esprit devait habiter et agir dans les disciples, et rappeler à leur mémoire tous les enseignements du Seigneur, les faire souvenir de tout ce qu'il avait dit. Non seulement cela s'est accompli, ainsi que le prouvent les évangiles mais le Saint Esprit a conduit les disciples plus loin encore dans la connaissance de la vérité. «Il vous enseignera toutes choses». Ainsi que nous le verrons, cette pensée est développée plus loin; mais déjà, dans ce passage, une place lui est réservée.

A la fin du chapitre 15, le Saint Esprit est introduit comme témoin de la nouvelle position céleste de Christ. «Mais quand le Consolateur sera venu, lequel moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, *celui-là rendra témoignage de moi*. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que, dès le commencement, vous êtes avec moi» (versets 26, 27). Dans le passage cité auparavant, l'Esprit rappelle tout ce que Jésus avait dit; ici, il rend témoignage de Christ lui-même, de lui, l'homme glorifié à la droite de Dieu. Les disciples aussi étaient témoins de Jésus; ils l'avaient accompagné dans son pèlerinage terrestre; ils avaient été avec lui dès le commencement, ils avaient rendu témoignage de lui et devaient continuer à le faire. Leur témoignage traitait le côté terrestre, le Christ vivant ici-bas; le témoignage du Saint Esprit traitait le côté céleste, le Fils de l'homme glorifié en haut. A leur témoignage terrestre quant à Christ, était donc ajouté le nouveau témoignage céleste de l'Esprit. Nous trouvons historiquement l'accomplissement de ce passage dans les Actes des Apôtres (Actes des Apôtres 5: 32).

Le chapitre 16 nous fait faire un pas de plus. A la fin du chapitre 14, le Seigneur avait parlé de son départ pour être auprès du Père, et avait fait suivre cette communication de ces paroles affectueuses, bien qu'elles ne fussent pas exemptes de tout reproche: «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père, car mon Père est plus grand que moi». Son départ signifiait pour lui un glorieux échange; il le conduisait hors de ce pauvre monde, dans une joie éternelle auprès du Père. Ici, au chapitre 16, il touche l'autre côté de la question, ce que ce départ apporterait *aux disciples*. Leurs cœurs étaient remplis de tristesse à la pensée que leur bien-aimé Seigneur allait les laisser; «toutefois», leur dit-il: «je vous dis la vérité: Il vous est *avantageux* que je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai» (verset 7). Ces paroles prouvent de nouveau que l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption et l'entrée de notre grand souverain sacrificateur dans le sanctuaire céleste, étaient absolument *nécessaires* pour que le Saint Esprit vînt ici-bas. Il ne pouvait venir avant l'accomplissement de cette condition. Comment

aurait-il pu, sans effusion de sang, sans annulation préalable de leurs fautes et l'enlèvement du péché loin des yeux de Dieu, sceller et oindre de puissance des créatures pécheresses et impures?

«Et quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, et de justice, et de jugement» (verset 8). La présence du Saint Esprit nous est présentée ici pour la première fois dans son effet et sa portée pour le monde. Cette présence est pour le monde la preuve convaincante de son péché. Il ne s'agit pas ici de l'opération du Saint Esprit sur des personnes et en des personnes individuellement, ou de convaincre la conscience de culpabilité personnelle (bien que le Saint Esprit agisse (\*) certainement de cette manière), mais plutôt de convaincre le monde comme tel — qu'il soit respectable et religieux, ou impie et incrédule — du péché qui repose sur lui, parce qu'il a rejeté le Fils de Dieu: «De péché, parce qu'ils ne croient pas en moi». Le rejet de Christ a placé le monde entier sous le jugement.

(\*) Que le lecteur remarque l'expression «convaincre». Elle ne signifie pas la même chose que «persuader». Si l'on ne remarque pas cette différence, l'intelligence du passage en est rendue bien plus difficile. Un pécheur, «convaincu» n'est pas encore un pécheur «persuadé». Un malfaiteur peut être convaincu de sa culpabilité, sans qu'aucun effet soit produit au dedans de lui, en sorte qu'il ne se plie pas sous le résultat de la sentence, ni ne reconnaît sa mauvaise action.

«Maintenant est le jugement de ce monde». Christ est venu dans ce monde en grâce et en amour; la bonté et l'amour de Dieu pour les hommes sont apparus; Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même et ne leur imputant point leurs offenses. Mais l'homme n'a répondu à cette manifestation de l'amour de Dieu que par la haine et une amère inimitié; le monde a rejeté Jésus. La descente et l'habitation du Saint Esprit dans les croyants qui a suivi l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption, est donc la preuve pleinement suffisante de l'affreux état dans lequel le monde se trouve; il a méprisé la grâce qui lui était apportée dans le Christ Jésus.

«De *justice*, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me voyez plus» (verset 10). Où peut-on trouver la justice? Dans ce monde? dans la race humaine? Hélas, non! ici, il n'y a pas de justice, il n'y a point de juste, pas même un seul. Le seul juste qui ait jamais vécu, le monde s'est moqué de lui et l'a attaché à la croix. Le rejet de Christ a pleinement prouvé l'état de péché du monde. L'oeil de Dieu ne voit rien d'autre en lui que péché et iniquité. Où donc trouver la justice? En Lui qui, là-haut à la droite de Dieu, est couronné d'honneur et de gloire. Après avoir pleinement glorifié Dieu, notre bien-aimé Sauveur est retourné auprès du Père, et s'est assis sur son trône. Lui donner cette place était la justice divine, et cette même justice a retiré Jésus pour toujours de devant les regards du monde. Tout est maintenant fini pour le monde comme tel; il a perdu Christ pour toujours, et il ne reste pour lui que le jugement. Le Fils de l'homme assis à la droite du Père, ainsi que l'Esprit ici-bas, sont un témoignage constant de «justice», de justice divine en Lui dans les lieux célestes. Fait sérieux pour le monde, témoignage précieux pour tous ceux qui croient en Jésus!

«De *jugement*, parce que le chef de ce monde est jugé» (verset 11). Satan, le prince de ce monde, avait tout essayé pour faire sortir Jésus de son chemin. Le monde tout entier, Juifs



et gentils, sacrificateurs et peuple, avait suivi volontairement son prince, lorsqu'il livrait le dernier combat décisif contre le Prince de vie et qu'en apparence il demeurait vainqueur, lorsque Christ mourut sur le bois maudit, pendu comme un malfaiteur. Mais en y mourant, il vainquit en réalité Satan et avec lui toutes les puissances des ténèbres. La croix et la résurrection qui l'a suivie, sont la preuve que Satan est vaincu, que toute la puissance de la mort est anéantie. Satan est jugé. La présence et la puissance du Saint Esprit, à laquelle tout le pouvoir de l'ennemi n'est pas capable de résister, en rendent un témoignage certain, et quand même le monde lui-même n'a pas encore été atteint par le jugement, son prince est néanmoins déjà jugé, et la présence du Saint Esprit est ainsi pour le monde (qu'il l'accepte ou ne l'accepte pas) la conviction du jugement sous lequel il est tombé.

Pour terminer, encore un mot sur la dernière des merveilleuses déclarations de notre Seigneur quant au Saint Esprit. Elle est d'une beauté et d'un enseignement profonds.

«J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité; car il ne parlera pas de par lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera; car il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père, est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien et qu'il vous l'annoncera» (versets 12-15). Le Seigneur passe ici de l'opération de la présence du Saint Esprit quant au monde, à la bénédiction et au secours que cette présence procurera aux disciples. Non seulement l'Esprit devait leur rappeler tout ce qu'il leur avait dit, non seulement il devait rendre témoignage de lui, le Fils de l'homme glorifié en haut, mais il devait aussi les conduire dans *toute* la vérité; en un mot, il allait devenir leur docteur divin à la place du Seigneur qui s'en allait. Le Seigneur aurait eu encore beaucoup à dire aux disciples; mais ils ne pouvaient pas le «supporter», ne pouvaient pas le comprendre. Cependant, après le départ de Christ et ses conséquences bénies, ils seraient en état d'être introduits dans toutes les glorieuses vérités, les espérances et les bénédictions du christianisme. Les coeurs des disciples étaient tellement remplis de l'attente des bénédictions terrestres pour Israël, qu'ils ne pouvaient que peu à peu s'habituer aux vérités chrétiennes, qui pour eux étaient des choses toutes nouvelles. Ils n'étaient en aucune manière préparés à la révélation des conseils divins quant à un Christ glorifié, et à un troupeau introduit avec lui dans le sanctuaire céleste. L'Esprit «qui sonde *toutes choses, même les choses profondes de Dieu*» (1 Corinthiens 2), devait les enseigner sur ce sujet et les introduire dans toute la plénitude des vérités du Nouveau Testament. Il vous annoncera aussi «*les choses qui vont arriver*».

Les écrits des apôtres nous font connaître ces communications de l'Esprit Saint, même quant aux pensées de Dieu sur cette terre et son avenir. Ce n'est pas seulement dans le livre de l'Apocalypse, mais aussi dans les épîtres des apôtres, que la parole prophétique se trouve développée, et elle devrait certainement trouver chez nous la même estime que les autres communications divines. Le Saint Esprit n'a pas cessé d'être un esprit de prophétie. Mais sa tâche principale est de glorifier Christ, et pour l'accomplir, il ne parle pas de par lui-même (\*),

cela veut dire: pas comme s'il était une personne indépendante, subsistant et agissant par lui seul, «mais il dira tout ce qu'il aura entendu».

(\*) Non pas «de lui-même», dans le sens de «touchant lui-même», comme cela a souvent été interprété. Le Saint Esprit parle beaucoup de lui-même, mais jamais de par lui-même. Il dit ce qu'il entend du Père et du Fils. Il lui plaît d'être le Serviteur des conseils du Père et de la glorification du Fils, comme le Fils était auparavant le Serviteur du Père.

Comme le Fils est venu jadis sur cette terre, non pas pour faire sa volonté propre et pour agir dans l'indépendance, mais pour faire tout ce qu'il avait vu faire au Père, pour accomplir comme serviteur la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, ainsi le Saint Esprit est descendu ici-bas pour glorifier le Fils et pour dire tout ce qu'il aurait entendu.

«Celui-là me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi». C'est là, comme il a été dit, le point central autour duquel tout se meut quant à l'activité du Saint Esprit: la glorification de Christ. Christ a pris sa place dans la gloire, en vertu de la perfection de son oeuvre et de la dignité de sa personne, et tout ce qu'a le Père, est maintenant à Lui: non pas seulement à Lui comme Fils éternel du Père, mais comme Fils de Dieu, tel qu'il a été révélé dans le temps actuel; et c'est pour cela que le Saint Esprit peut maintenant prendre de ce qui est à Lui et nous l'annoncer, il peut déployer devant nous Sa gloire quant à tout ce qui lui appartient à Lui comme glorifié auprès du Père. Sans doute, tout notre savoir et tout notre discernement, aussi longtemps que nous sommes dans ce corps, seront toujours défectueux, et ne pourront se produire qu'en partie; mais, oh! quelles hauteurs et quelles profondeurs de la grâce divine! — toute l'étendue de ce qui appartient à notre bien-aimé Seigneur, tout ce que le Père a, nous est ouvert, et c'est la joie du Saint Esprit de prendre de ce qui est à Lui et de nous le communiquer.

Bien-aimé lecteur, pensez sérieusement à ces choses, et demandez-vous dans quelle mesure il a jusqu'à aujourd'hui été possible au Saint Esprit d'atteindre en vous son but, la glorification de Christ, jusqu'à quel point la sérieuse et en même temps si précieuse vérité de la présence personnelle du Saint Esprit a trouvé sa réalisation dans votre coeur.

#### **4. La venue de l'autre Consolateur**

La dernière rencontre du Seigneur Jésus avec ses disciples, si douce et si sérieuse, était passée. Gethsémané, avec sa terrible lutte, l'interrogatoire devant le sanhédrin, devant Hérode et devant Pilate, avec toutes ses humiliations, ses outrages et les souffrances corporelles qu'endura le Christ, avaient amené ce terme affreux des voies de notre Seigneur qu'avaient prédit les prophètes de l'ancienne alliance, et que les évangélistes nous dépeignent d'une manière si saisissante. Christ mourut et fut enseveli. L'oeuvre était accomplie. Dieu était glorifié, le péché expié, le chemin du sanctuaire frayé. Comme preuve de cela, Jésus ressuscita d'entre les morts le troisième jour. La mort était anéantie, ses gonds d'airain brisés. Elle ne pouvait retenir le Prince de la vie. Triomphant; le Seigneur, ressuscité et déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection, envoie à ses «frères» ce message: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Le soir de ce premier jour

de la semaine, il apparaît au milieu des disciples rassemblés, et, en leur montrant ses mains et son côté, il leur adresse ces paroles: «Paix vous soit».

La paix était maintenant faite par le sang de la croix (Colossiens 1: 20). C'était non seulement le pardon des péchés, mais c'était la paix qui pouvait être annoncée aux croyants sur la base de sa mort et de sa résurrection. Le même Seigneur, Jésus Christ homme, le Fils de Dieu qui avait été pendu à la croix et qui avait rencontré le feu dévorant du jugement de Dieu contre le péché, était maintenant au milieu des siens et leur annonçait sa victoire. «Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur». Ce n'était pas étonnant. Mais ils devaient entendre et voir encore davantage. «Jésus donc leur dit encore: Paix vous soit! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit: Recevez l'Esprit Saint» (versets 21, 22).

Le premier «Paix vous soit!» s'adressait aux disciples personnellement; c'est-à-dire que le Seigneur leur annonçait la paix comme jouissance pour eux-mêmes. Le second «Paix vous soit!» est plus en rapport avec leur mission. Ils sont envoyés vers d'autres avec cette paix et dans la puissance de celle-ci. Comme le Père avait envoyé Jésus, de même, lui, le Fils, les envoie maintenant. Et non seulement cela. Au souhait et à l'annonce de la paix s'ajoute encore quelque chose de tout spécial: Jésus *souffle* en eux, et leur dit: «Recevez l'Esprit Saint!» Ceci nous rappelle involontairement un acte de Dieu, au commencement de la première création. Nous lisons en Genèse 2: 7: «Et l'Eternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie». L'homme seul devint de cette manière une «âme vivante»; aucun des animaux ne fut créé ainsi. Quant à eux, il est dit simplement : «Dieu créa», ou «Dieu dit», ou «Que la terre produise», etc. Les animaux ont donc bien une âme, c'est-à-dire la vie naturelle, mais ils ne possèdent pas l'esprit; l'homme possède les deux, l'âme et l'esprit, et est en conséquence une créature immortelle, responsable devant Dieu.

Or précisément, comme Dieu souffla alors en l'homme une respiration de vie, ici le Seigneur ressuscité, le chef de la nouvelle création, «le dernier Adam», «l'homme du ciel», «l'Esprit qui vivifie» (1 Corinthiens 15: 45), souffla dans les disciples la respiration de la vie de résurrection. Il leur communique une vie spirituelle, selon la puissance de la résurrection, «la vie en abondance». C'est le Saint Esprit, pas encore comme *personne*, mais comme puissance de la nouvelle vie de résurrection, comme l'Esprit de vie que le Seigneur, en qualité de chef de sa famille, communique aux membres de celle-ci. Parce qu'il vivait, eux aussi devaient vivre, et cela comme introduits par lui dans la jouissance d'une parfaite paix et dans la même relation avec Dieu qui était la sienne comme homme. Ils recevaient une part avec lui dans la vie qui était en lui, après qu'il eut opéré leur pleine rédemption et réglé toutes les questions devant Dieu. Cela ne veut naturellement pas dire qu'ils ne possédaient auparavant aucune vie spirituelle. Ils avaient la vie de la part de Dieu, mais ils la recevaient maintenant d'une toute nouvelle manière: une vie dans la puissance de la résurrection, produite et caractérisée par le Saint Esprit qui l'accompagnait, et en rapport avec le second homme ressuscité d'entre les morts.

Quant aux paroles du Seigneur prononcées à cette occasion: «A quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis, et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus», nous devons ici les passer sous silence, comme étrangères à notre méditation. Remarquons seulement que l'opinion, que le Seigneur donnait ici à ses disciples et à leurs successeurs une espèce de pleins pouvoirs sacerdotaux pour accorder à ceux qui confesseraient leurs péchés, pardon et rémission en son nom, est totalement erronée. Ce serait mettre l'homme à la place de Dieu et lui attribuer un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu. «Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est un seul, Dieu?» demandaient les docteurs de la loi, avec toute raison. Nul des apôtres ne s'est jamais arrogé le droit de faire une telle chose. Il ne s'agit pas ici en général des apôtres comme tels, mais de toute la troupe des disciples; nous ne savons pas même s'ils étaient peu ou beaucoup. C'est en eux, les disciples rassemblés, que Jésus souffla, c'est à eux tous qu'il dit: «Recevez l'Esprit Saint». Et c'est à eux tous qu'il confia alors la nouvelle et merveilleuse mission. Ils devaient aller, et comme un autre écrivain s'exprime, «annoncer dans la puissance du Saint Esprit qui leur était donnée pour cela, le pardon des péchés à un monde courbé sous le joug du péché». En outre, nous ne devons pas oublier que les disciples rassemblés le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, avec Jésus au milieu d'eux, représentent en type l'Assemblée (l'Eglise) avec tous les privilèges et les devoirs que Dieu lui a conférés, et qui plus tard ont été développés plus amplement dans les écrits des apôtres (Comparez aussi Matthieu 18: 18).

Ceci nous conduit naturellement à ce moment merveilleux où cette Assemblée devait être effectivement formée par la descente du Saint Esprit. Au commencement des Actes, nous entendons les disciples demander: «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» (chapitre 1: 6). Il leur arriva comme à Marie de Magdala, quand, au matin du jour de la résurrection, elle voulut embrasser les pieds de son Seigneur, pensant qu'il reprendrait les précédentes relations terrestres avec son peuple, et marcherait parmi les disciples comme leur maître bien-aimé. Toutes les pensées et les espérances des disciples étaient liées à Israël et à cette terre. Ils ne comprenaient pas que, quelque précieuse que soit la révélation de Dieu en un Christ apparu sur la terre, les conseils de Dieu liés à un homme glorifié à la droite de la majesté sont infiniment plus élevés et plus glorieux. Ils ne connaissaient pas encore «toute la vérité».

Jésus leur répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité; *mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous*; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (versets 7, 8). Déjà auparavant, il leur avait ordonné de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, car ils seraient «baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours». Se rattachant directement à cette réponse, nous lisons: «Et ayant dit ces choses, il fut élevé de la terre, comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux».

Ainsi s'accomplit le grand changement dans les voies et les révélations de Dieu. Après beaucoup de manifestations, soit directes, soit indirectes, par les prophètes, Dieu s'était

révélé dans la personne de son Fils. Le monde avait rejeté cette révélation et cloué Christ à la croix. Lorsque celui qui était mort, mais ressuscité («J'ai été mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles»), retourna vers son Père, le moment était venu pour mettre en lumière un tout nouveau caractère de Dieu.

Dans le Christ vivant, il s'était révélé comme Dieu *avec nous* (Emmanuel); à la croix, dans le don de son Fils, il a manifesté tout son amour comme Dieu *pour nous*; maintenant il voulait se faire connaître comme Dieu *en nous*. Oh! quel Dieu que notre Dieu! Que ses voies sont insondables et ses pensées impénétrables! Qui a été son conseiller dans les résolutions de son amour? Aucun homme, aucun ange. Elles ont surgi dans la profondeur de son coeur paternel avant la fondation du monde.

Obéissant au commandement que le Seigneur leur avait donné en les quittant, les disciples restèrent à Jérusalem, attendant dans une prière commune l'accomplissement de la promesse. «Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble en un même lieu» (chapitre 2: 1). C'était le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection de notre Seigneur Jésus, le même jour auquel il avait soufflé en ses disciples en disant ces paroles: «Recevez l'Esprit Saint». Sept semaines s'étaient écoulées dès lors, car sept semaines exactement devaient s'accomplir jusqu'à l'offrande de la première gerbe, au jour qui suivait le sabbat de la Pâque, ce type précieux de Christ ressuscité, et alors, le cinquantième jour, une nouvelle offrande sous forme de deux pains pétris de fine farine avec du levain, était apportée à l'Eternel *des demeures des enfants d'Israël*. Ce type, connu sans doute du lecteur, devait avoir maintenant son antitype, son accomplissement. Il est sans importance de savoir en quel lieu les disciples étaient rassemblés, si c'était dans la chambre haute de 1: 13, ou ailleurs; ce qui importe beaucoup plus, c'est qu'ils persévéraient *d'un commun accord* dans la prière, et que, dans le même accord, ils se trouvaient alors réunis en *un même lieu*. Leur supplication allait être exaucée, la promesse du Père accomplie.

«Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer» (versets 2-4). Comme la venue du Fils de Dieu avait été accompagnée d'apparitions spéciales, la descente du ciel sur la terre de la troisième personne de la Divinité fut aussi communiquée aux sens de ceux qui étaient rassemblés, par des signes extérieurs et qui pouvaient faire impression sur l'ouïe et sur la vue. Un *son* puissant perceptible à tous, remplit la maison, et des langues divisées comme de *feu* leur apparurent et se posèrent sur chacun d'eux (\*).

(\*) Nous nous sommes déjà occupés précédemment des langues de feu et de la différence entre cette forme de la venue du Saint Esprit et sa descente sur Christ.

Nous pouvons donc parler d'un double signe de la présence du Saint Esprit, d'un signe général et d'un signe personnel, en rapport avec la vérité connue de nous, que l'Esprit devait être non seulement *avec nous*, mais aussi *en nous* (comparez Jean 14: 17). Il y eut un son qui remplit la maison dans laquelle les disciples étaient assis, et il y eut des langues qui se posèrent

sur *chacun d'eux* individuellement. Nous rencontrons toujours de nouveau cette double vérité que le Saint Esprit est là et qu'il habite *dans les croyants*. Ainsi, au chapitre 4, le Saint Esprit ébranla le lieu où les disciples priaient. Cela n'avait rien à faire avec le fait qu'il habitait en chacun d'eux individuellement, mais il rendait ainsi sa présence au milieu d'eux sensible à tous. De même aussi, dans l'histoire d'Ananias et de Sapphira, il nous est dit que ces malheureux avaient menti à *Dieu*. Dieu était descendu dans la personne du Saint Esprit, et il était présent dans l'Eglise, sa maison ici-bas. Et comme il en était alors, ainsi en est-il encore aujourd'hui. Le Saint Esprit habite *dans* les croyants, quand même ceux-ci savent qu'ils étaient des pécheurs impurs et perdus, quand même ils ont le sentiment profond et douloureux de la nature méchante qu'ils ont héritée d'Adam, et il est *avec* eux, quand ils sont rassemblés comme croyants ou qu'ils s'occupent ici-bas de l'oeuvre de leur Seigneur. Il opère *en* eux, et il agit *pour* eux et *par* eux.

A cela, la ruine de l'Eglise chrétienne n'a rien pu changer. Le fait de la présence du Saint Esprit subsiste, malgré toute l'infidélité de l'homme. Tout comme autrefois le Seigneur marchait dans le désert au milieu de son peuple terrestre et ne les abandonnait pas, malgré toute leur méchanceté et leur rébellion, le Saint Esprit demeure aujourd'hui avec le peuple de Dieu sur cette terre et le conduit à travers le désert jusqu'à ce que le but, la Canaan céleste, soit atteint. Le Seigneur dit même qu'il sera avec nous *éternellement*. Quand Christ marchait ici-bas, «l'Esprit *n'était* pas encore»; mais il est venu dès lors, et depuis il est toujours resté ici-bas. Ce que nous avons donc à faire, c'est d'accepter ce fait avec une foi simple et de compter sur lui, non pas de prier pour une nouvelle effusion de l'Esprit et autres choses semblables. Cette effusion a eu lieu une fois pour toutes le jour de la Pentecôte, et ne se renouvellera jamais dans l'économie actuelle. Une seconde effusion aura bien lieu, mais l'Ecriture nous enseigne clairement et positivement que cela ne se peut que lorsque l'Epouse de l'Agneau aura pris sa place aux côtés du Seigneur dans les cieux, et que lui sera revenu et sera entré dans son règne comme Roi des rois et Chef sur toutes choses.

Aussi quand même, autour de nous, tout semblerait contredire le fait que le Saint Esprit est ici-bas, retenons-le fermement par la foi et réalisons-le! Crions beaucoup à Dieu pour que les effets (\*) de cette présence puissent être sentis davantage soit personnellement, soit dans nos assemblées. Recherchons sérieusement avec prière les causes pour lesquelles l'Esprit est «contristé» en nous personnellement, et paraît si «étouffé» ou même «éteint» dans nos assemblées. Jugeons-nous sérieusement nous-mêmes dans nos habitudes journalières, dans tout ce que nous nous permettons dans nos pensées et nos tendances, dans les buts que nous poursuivons pour nous ou pour les nôtres. Prenons garde à nos pensées, à nos conversations, à ce que nous lisons, disons et entendons. Il est sûr que, sous ce rapport, il s'est introduit au milieu des croyants une superficialité et une légèreté effrayantes. Oh! puissent tous les coeurs et toutes les consciences se réveiller et se souvenir de l'exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption!» (Ephésiens 4: 30). Les suites bénies s'en montreront alors d'elles-mêmes aussi dans les assemblées des croyants. Non pas seulement que tous seront zélés pour ne pas négliger le rassemblement,

mais les rassemblements eux-mêmes, soit pour la prière, soit pour la méditation de la Parole, soit tout spécialement pour l'adoration, le jour du Seigneur, seront sérieux, vrais et bénis. L'homme n'occupera pas le premier rang; il ne se manifestera ni sécheresse, ni vide; il n'y aura ni célébration de la cène sans vraie consécration, ni réunion de prières sans intime supplication du coeur; des discours sans force divine et sans profondeur ne se feront pas entendre, abaissant encore un niveau déjà si bas; mais des fleuves d'eau vive couleront, et les incrédules eux-mêmes reconnaîtront «que Dieu est réellement parmi nous».

(\*) C'est précisément la confusion entre la personne et les effets du Saint Esprit, qui a de nos jours provoqué tant de désordre parmi les croyants.

Mais revenons à notre chapitre. Il y est parlé de la venue et de la réception de l'Esprit à trois points de vue: d'abord de l'effusion de l'Esprit, puis du *baptême*, et enfin d'être remplis de l'Esprit. Il est important de distinguer ces trois choses. La première est tout à fait générale: «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair», et Jésus «ayant été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, a répandu ce que vous voyez et entendez» (versets 17, 33). Ainsi, comme nous l'avons déjà indiqué à plusieurs reprises, l'Esprit Saint sera répandu pour la seconde fois à la fin des jours, quand la prophétie de Joël s'accomplira. Ce qui est arrivé à la Pentecôte, n'était qu'une *anticipation* de ce merveilleux don de Dieu (Pierre dit: «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël»; et non pas: «Maintenant s'accomplit ce qui», etc.), en rapport avec les choses et les bénédictions célestes. C'était l'accomplissement de la promesse du Père, le fait d'être *revêtus de la puissance d'en haut* (Luc 24: 49; Actes des Apôtres 1: 8), en sorte que les disciples étaient maintenant capables d'accomplir la mission reçue du Seigneur, et d'être ses témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie et jusqu'au bout de la terre, Dieu opérant avec eux par des signes, et des miracles, et des actes de puissance.

Mais les disciples avaient en même temps reçu cette assurance de la part du Seigneur: «Mais vous, vous serez *baptisés* de l'Esprit Saint dans peu de jours». Le résultat de ce baptême était le «seul corps». «Car aussi nous avons tous et baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps» (1 Corinthiens 12: 13). Les disciples pouvaient bien alors ne rien savoir encore d'un seul corps; nous pouvons même dire en assurance que cette vérité demeura cachée jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de préparer l'apôtre Paul, comme instrument spécial pour faire connaître la doctrine d'un seul corps formé de Juifs et de gentils par un seul Esprit; mais la chose elle-même s'accomplissait; le Saint Esprit, la force de ce seul corps, celui qui seul pouvait le former, fut donné le jour de la Pentecôte; il vint sur chacun des disciples individuellement et les baptisa pour être ce seul corps. Qu'en même temps des dons aient été donnés, des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, pour l'édification de ce corps, nous le savons, et nous nous en occuperons plus tard. Car «étant monté en haut, il a (Christ) emmené captive la captivité, et *a donné des dons aux hommes*» (Ephésiens 4: 8).

Troisièmement, le Saint Esprit est descendu ici-bas pour faire son habitation en chaque croyant individuellement; en effet, nous lisons: «Et ils furent *tous* (non pas les apôtres seuls ou quelques chefs éminents, mais *tous*) *remplis de l'Esprit Saint*, et commencèrent à parler

d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer». Avoir le Saint Esprit habitant en soi et être rempli du Saint Esprit, sont deux choses différentes. La première est le partage de tout vrai croyant, de chaque enfant de Dieu; la seconde dépend d'un côté de la plénitude et de la puissance des révélations de l'Esprit à un moment donné pour opérer comme il lui plaît, et d'un autre côté, de la mesure dans laquelle nous réalisons le fait de son habitation en nous. En tant que nous ne mettons pas des obstacles à l'Esprit pour remplir son service en nous, c'est-à-dire pour prendre des choses de Christ et pour nous les annoncer, en tant que nous respectons sa sainte présence en nous, que nous nous remettons à sa direction, que nous nous laissons diriger, exhorter et avertir par lui, nous sommes des vases qu'il peut remplir et utiliser. Aussi sommes-nous exhortés à en être remplis: «Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution; mais soyez *remplis de l'Esprit*, vous entretenant par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur» (Ephésiens 5: 18, 19).

Qu'un tel état est béni! Que nous devrions le désirer! Qu'il est heureux le chrétien rempli de l'Esprit! Le coeur chante et psalmodie au Seigneur; la bouche parle de ce qui remplit le coeur; la vie et la conduite tout entière rendent témoignage de la libre opération de l'hôte céleste. La pensée de Christ, la dépendance, l'humilité, l'obéissance, paraissent au jour. L'Esprit *n'est pas contristé*, il produit ses fruits délicieux: «l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance» (Galates 5: 22).

En vérité, nous ne pouvons pas assez prier pour que *l'opération* du Saint Esprit en nous et au milieu de nous s'accroisse et s'approfondisse. Nous sommes entièrement dépendants de lui quant à tout bien et à tout ce qui est agréable à Dieu. Qu'il s'agisse de notre marche et de notre service personnels, ou de l'édification des saints, ou de la conversion des âmes — nous sommes entièrement, reportés sur Lui, qui est descendu ici-bas pour être avec nous et en nous, à la place du Seigneur. Combien nous devrions donc «lutter en tout temps en prières», pour que le Saint Esprit atteigne toujours plus ces buts en nous et par nous! Il n'est en ces jours pas seulement contristé et étouffé; hélas! on lui *résiste* même, et l'on ne veut pas se courber sous sa discipline. La différence entre le fait d'être rempli du Saint Esprit et sa présence avec nous ou en nous, ressort déjà de ce que nous entendons dire à répétitions fois *avant* la venue personnelle de l'Esprit sur cette terre, que des personnes furent individuellement remplies de l'Esprit Saint pour des buts spéciaux. Ainsi Betsaleël (Exode 31: 3; 35: 31); Josué (Deutéronome 34: 9); Jean le baptiseur, Elisabeth, Zacharie (Luc 1: 15, 41, 67). Nous lisons encore dans les Actes que les mêmes personnes, en différentes occasions ou aussi pour des buts spéciaux, furent remplies de l'Esprit Saint. (Comparez chapitres 2: 4; 4: 8, 31; 7: 55; 9: 17; 13: 9, 52). Il est parlé aussi d'hommes «pleins de l'Esprit Saint et de foi», qui se distinguaient ainsi par là des autres croyants (6: 3, 5; 11: 24). On comprend bien qu'être rempli du Saint Esprit en ces jours de première force et de fraîcheur, se produisait plus qu'aujourd'hui; mais ce fait douloureux devrait nous faire courber la tête et réveiller dans nos coeurs le désir d'être personnellement trouvés dans un état de coeur où le Saint Esprit, au milieu du peu de force de nos jours, puisse nous remplir et se servir de nous à la gloire de Dieu



et en bénédiction pour d'autres. Fais, Seigneur, qu'il en soit ainsi pour l'écrivain et pour le lecteur de ces lignes, oui, pour tous les rachetés, sur toute la terre.

## 5. Des différents modes de communication du Saint Esprit

Il sera agréable au lecteur attentif des Actes des Apôtres, d'entendre encore un mot sur les différentes *manières* dont le Saint Esprit a été communiqué aux croyants dans ces premiers jours. Cette diversité a été utilisée au cours des temps, soit pour donner à l'homme une place qui ne lui appartient pas, soit pour troubler aussi les coeurs de bien des croyants et réveiller en eux le doute, s'ils avaient réellement reçu l'Esprit Saint ou pas. D'une part, on nie en général qu'on puisse avoir l'Esprit Saint comme anciennement; d'autre part, on exige l'accomplissement de certaines conditions préalables avant que le croyant puisse compter sur la réception du Saint Esprit, ce que l'on appelle «la bénédiction de la Pentecôte». J'espère, par les portions de l'Écriture qui s'y rapportent, pouvoir démontrer que, dans les diverses manières dont le Saint Esprit a été donné, il n'y a rien qui puisse élever l'homme, comme si sa coopération était en quelque sorte nécessaire pour cela, ni qui soit propre à ébranler la confiance du plus faible des croyants. La différence de communication n'est, j'ai à peine besoin de l'affirmer, ni accidentelle, ni arbitraire; nous trouverons, au contraire, qu'elle est sagement préparée par Dieu, et dans chaque cas spécial, appropriée aux circonstances et aux personnes.

A la Pentecôte, nous rencontrons la forme la plus étendue et, en un certain sens, la plus riche du don de l'Esprit. Nous avons entendu de la bouche de Pierre ces paroles: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il (Jésus) a répandu *ce que vous voyez et entendez*». Cela veut dire qu'en ce jour, l'accomplissement de la promesse de Dieu fut prouvée par des signes visibles aux yeux et aux oreilles de tous. Non que le Saint Esprit lui-même fût perceptible aux sens; mais il y avait des *signes* merveilleux de puissance extérieure qui accompagnaient sa *venue*. Cette distinction entre la venue de l'Esprit et les signes qui l'accompagnaient, est importante, parce qu'aujourd'hui, à cause du manque de ces signes extérieurs, on est en danger de ne pas reconnaître le don de l'Esprit, et même de le nier. Quelque grands et importants qu'aient pu être des signes, ils étaient pourtant simplement destinés à affirmer aux yeux des hommes la présence du Saint Esprit, chose toute nouvelle sur la terre.

Écoutons encore ce que Pierre dit plus loin à la foule étonnée et confondue. A leur demande: «Que ferons-nous, frères?» il répond: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés: et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 37, 38). Remarquons en passant que l'exhortation de l'apôtre à se repentir et à se faire baptiser au nom de Jésus, était très caractéristique pour ce moment-là. Pierre n'exhorte pas ces Juifs orgueilleux et pleins de leur propre justice, à croire, comme le fit Paul dans le cas du geôlier et dans d'autres circonstances, mais il leur commande de se repentir. Les deux choses sont nécessaires pour le salut: la repentance et la foi; oui, les deux choses sont inséparables. Là où, par la grâce de Dieu, il y a l'une, l'autre se trouve aussi. Mais selon que le cas se présente, la sagesse de Dieu insiste plus sur l'une que sur l'autre. Dans ce

cas-ci, ce qui paraissait si instamment commandé, était l'humiliation et la soumission de la multitude. Il fallait qu'ils se repentissent, qu'ils reconnussent leur néant, leur culpabilité et leurs péchés, qu'ils se fissent baptiser en ce nom méprisé, après avoir rejeté et crucifié Celui qui le portait.

C'est ainsi qu'ils devaient recevoir le pardon des péchés et devenir participants du Saint Esprit. Ce don merveilleux devait suivre le baptême, c'est-à-dire qu'il est, comme nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de le remarquer, une bénédiction spéciale et distincte de la nouvelle naissance et de la foi, un privilège fondé sur la foi déjà existante, opérée et opérante dans l'âme. Ainsi, nous lisons aussi en Galates 4: 6: «Et, *parce que vous êtes fils*, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père».

Remarquons donc qu'ici la vérité divine est placée clairement et simplement devant nos yeux, que ces personnes, après s'être repenties et avoir été baptisées au nom de Jésus, reçurent le don du Saint Esprit *comme privilège qui devait suivre la repentance et le baptême, et qui était commun à tous*. Il est à peine nécessaire d'insister sur le fait qu'il s'agit ici non des dons ou des opérations du Saint Esprit, mais de sa *personne*. Lui-même était donné, non pas seulement la puissance dont il peut revêtir quelqu'un, ou les dons qu'il peut accorder à un homme. Les deux choses sont toujours clairement distinguées dans la parole de Dieu. Le *don* du Saint Esprit est tout autre chose que ses *dons* ou *actes de puissance*. Celui-là était la part commune et permanente de tous ceux qui se repentaient et étaient baptisés; ceux-ci sont personnels et varient suivant les temps et les circonstances.

«Ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés, et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes» (verset 41). Tous ceux-ci reçurent le Saint Esprit, et les derniers versets de notre chapitre prouvent que tous étaient remplis de la grâce et de la puissance divine.

La seconde communication de l'Esprit diffère notablement de la première. En suite de la lapidation d'Etienne, homme plein du Saint Esprit, il se produisit une grande persécution contre l'assemblée de Jérusalem. Toute la jeune communauté fut dispersée et chassée de la ville, excepté les apôtres. Ceux donc qui avaient été dispersés, allaient çà et là, annonçant l'Évangile. Dieu se servit ainsi de la fureur de l'ennemi pour l'avancement de ses conseils de bénédiction. En ce temps-là, Philippe l'évangéliste vint à Samarie. Son travail fut richement béni. Un grand nombre crurent et furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, et il y eut une grande joie dans la ville (8: 4-12). Mais, il faut le remarquer, le Saint Esprit ne descendit sur aucun des croyants. Ils ne le reçurent qu'après que la nouvelle de ce qui s'était passé fut parvenue à Jérusalem, que les apôtres eurent envoyé deux d'entre eux à Samarie, Pierre et Jean, et que ceux-ci eurent prié pour les nouveaux convertis et leur eurent imposé les mains.

D'où vient cette différence, quand, à Jérusalem le don du Saint Esprit avait suivi immédiatement la repentance et le baptême sans aucune coopération des apôtres? Par un motif très important, à ce que je pense. On sait qu'entre Juifs et Samaritains régnait de tout temps une grande antipathie. Jérusalem et le mont Garizim («cette montagne», Jean 4: 20),

étaient en opposition jalouse l'une avec l'autre. Si donc le Saint Esprit était descendu sur les nouveaux convertis immédiatement après la prédication de Philippe, cette ancienne opposition de Samarie aurait indubitablement continué à subsister — ainsi est faite la nature humaine — elle serait même devenue plus aiguë. La grâce accordée aux Samaritains aurait fourni à leurs prétentions religieuses un nouveau point d'appui, et au lieu de l'unité de l'Esprit se serait très vite montrée la triste image du déchirement et de la jalousie réciproques. L'effet voulu de Dieu de la présence du Saint Esprit aurait été ainsi entièrement annulé.

Le retard dans le don de l'Esprit et l'envoi des deux apôtres, Pierre et Jean, deux colonnes de l'assemblée de Jérusalem, obvièrent à ce danger. Le Saint Esprit ne vint sur les nouveaux convertis samaritains qu'en suite des prières et de l'imposition des mains des apôtres. Remarquons aussi cette imposition des mains. C'était bien d'une part la figure d'une transmission de la bénédiction divine sur les croyants à Samarie, par le moyen des apôtres; mais, d'autre part aussi — et ceci est extrêmement important — l'expression de l'unité de l'oeuvre produite ici, avec l'oeuvre à Jérusalem.

Bien qu'il y eût ainsi une différence dans la manière dont l'Esprit était communiqué, cette différence montre précisément la sagesse de Dieu et sa fidèle prévoyance pour les siens. La différence ne provenait pas de l'état personnel de ceux qui le recevaient; elle ne devait pas non plus, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, servir de modèle pour toutes les communications subséquentes de l'Esprit, mais elle nous montre comment Dieu, dans son amour, prend soin de son Eglise et s'efforce, dans sa sagesse, d'écarter de son chemin, toutes les occasions de chute et les dangers. A lui soit l'adoration et la gloire, éternellement!

Le troisième cas de communication de l'Esprit Saint dont nous parlent les Actes des Apôtres, diffère de nouveau essentiellement des deux premiers. Corneille, centurion, païen d'origine, mais, ainsi qu'il nous est dit, pieux et craignant Dieu avec toute sa maison (comparez 11: 13, 14), reçut dans une vision la direction divine d'envoyer à Joppe, et d'en faire venir l'apôtre Pierre; celui-ci devait lui annoncer des paroles par lesquelles il serait sauvé, lui et toute sa maison. Corneille envoie, et, tandis que ses messagers sont en route, Dieu prépare son serviteur Pierre à se rendre à cette invitation. Trois fois il doit lui dire: «Ce que Dieu a purifié, *toi*, ne le tiens pas pour impur!» Alors seulement il suit l'appel de l'Esprit et part pour Césarée.

«En vérité, je comprends», ainsi commence son discours, «que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable» (10: 34, 35). C'était là une chose nouvelle et merveilleuse, placée devant l'apôtre. Dieu voulait introduire dans les bénédictions du royaume des cieux, même ce qui, quant à son apparence extérieure, était «impur et immonde», les gentils. Tout comme à la Pentecôte, Pierre avait ouvert la porte à *Israël*, il devait maintenant l'ouvrir aux *nations* (Matthieu 16: 19). Et le Seigneur, dans sa sagesse, élit comme prémices, non pas un idolâtre aveugle et fanatique, mais un homme qui, peut-être déjà longtemps auparavant, avait été réveillé de son sommeil de péché, qui connaissait et craignait le seul vrai Dieu, avait le témoignage de faire beaucoup d'aumônes au peuple d'Israël, et priait Dieu en tout temps. Dieu voulait, et il veut certainement sauver le plus grand pécheur, celui qui est tombé le plus bas et s'est égaré le

plus loin; mais le point dont il s'agit ici est l'introduction d'une âme, déjà rendue vivante et pieuse, dans la pleine liberté d'une relation consciente avec Dieu, afin que personne n'ait une occasion quelconque de mettre en doute son droit à cette bénédiction.

La parole annonçant la paix que Dieu avait envoyée par Jésus Christ aux fils d'Israël, était aussi connue du centurion et de sa maison. Ils avaient entendu dire comment le Seigneur Jésus allait de lieu en lieu par tout le pays, comment il avait opéré des miracles, et avait finalement été mis à mort par les Juifs. Mais qu'avaient-ils à faire avec tout cela, eux, les gentils? Quelle bénédiction pouvait en découler pour eux? *La même* que pour les Juifs. Ils reçoivent de la bouche de l'apôtre le message de la résurrection de Jésus Christ, et il leur est dit à eux, gentils: «Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, *quiconque croit en lui* (Juif ou gentil) reçoit la rémission des péchés».

Merveilleux message! A peine a-t-il retenti, «*comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole*». Comment? Sans intermédiaire? Sans baptême, sans imposition des mains et sans prière de la part des apôtres? Oui, sans aucune de toutes ces choses. Ils entendent la Parole, ils la reçoivent avec foi, et aussitôt le Saint Esprit scelle l'oeuvre divine dans leurs âmes. Il en fut exactement de même plus tard chez les Ephésiens. Ils entendirent la Parole de la vérité, l'Evangile de leur salut, ils crurent et furent scellés du Saint Esprit de la promesse (1: 13). Il plut au Dieu seul bon, seul sage, de visiter les pauvres gentils par une si riche grâce. Les Juifs, à Jérusalem, durent d'abord être baptisés au nom de Jésus Christ en rémission des péchés; chez les Samaritains, il fallut, outre cela, faire intervenir la prière et l'imposition des mains des apôtres; mais ici, l'Esprit Saint descendit sans aucune oeuvre d'homme préparatoire sur *tous* ceux qui entendirent la Parole, et immédiatement après ils commencèrent à parler en langues et à louer Dieu. Le même apôtre qui, à Jérusalem, avait demandé la repentance et le baptême, qui, à Samarie, en communion avec Jean, avait prié et imposé les mains, disparaît ici, pour ainsi dire, devant la débordante grâce de Dieu.

Dieu agit ainsi dans sa sagesse infinie. Tandis qu'avec les Juifs et les Samaritains, il permet une certaine intervention humiliante, il n'avait pour les gentils que de précieux encouragements. Et remarquons-le bien, cher lecteur, le cas de Corneille et de sa maison est un type pour *nous*. Nous ne sommes ni Juifs, ni Samaritains; nous sommes de ceux qui, par nature, étaient éloignés de Dieu, et à qui, par conséquent, la grâce devait se manifester d'autant plus grande et plus riche. Quelle réponse à toutes les prétentions insensées et hautaines de l'homme! Ni l'accomplissement de certaines conditions préalables de la part du croyant, ni la présence et l'intervention active d'instruments humains, d'apôtres ou autres, n'est nécessaire pour recevoir le don du Saint Esprit. Quand Dieu *donne*, il le fait pour se glorifier lui et sa grâce, et non pas pour élever l'homme, ou pour reconnaître son action en une manière quelconque. Il ne reste à l'homme qu'à «s'étonner» avec Pierre et ses compagnons de la grandeur de la grâce de Dieu et de son don inexprimable, mais aussi de reconnaître cette grâce et de s'incliner entièrement devant elle.

La bénédiction est la même aujourd'hui qu'en ces premiers jours. Elle peut n'être plus accompagnée de signes étonnants comme alors, mais en somme, ni cette bénédiction, ni le fondement sur laquelle elle est communiquée, n'ont changé. Exactement comme Corneille et les siens reçurent l'Esprit sur la base de l'acceptation par la foi de la Parole prêchée, il arrive de même aujourd'hui; la Parole de la grâce de Dieu est annoncée, et celui qui s'y soumet et la reçoit par la foi, devient participant de l'adoption, et par là du don du Saint Esprit (Galates 4: 4-6).

Il se peut, dans des cas spéciaux, qu'il se passe un certain temps entre l'acceptation de la Parole et le fait d'être scellé par le Saint Esprit; et cela arrivera souvent, là où l'on prêche un Evangile obscur, mélangé avec la loi, et où l'on demande à l'homme d'agir, de combattre, de lutter, etc. Mais la volonté de Dieu est que l'âme repentante entre par la foi dans la jouissance pleine et consciente de tout ce que l'oeuvre de Christ lui a apporté, et que, conduite par l'Esprit d'adoption, elle dise: «Abba Père!» Il se peut qu'une oeuvre prolongée, profonde, ébranlant l'homme dans toutes les fibres de son être, se produise dans une âme, avant qu'elle entre dans la jouissance de la pleine liberté, comme, par exemple, chez Saul de Tarse (voyez en contraste le geôlier de Philippe); mais il demeure quand même vrai que Dieu n'a pas ordonné pour les siens un état de doute, de craintes, de soucis et d'angoissantes réflexions, mais qu'il veut les voir heureux dans tout l'éclat de sa grâce qui les a rapprochés de lui, comme des enfants bien-aimés. Chez les croyants de l'Ancien Testament, l'état dont nous parlons était compréhensible, parce que le Rédempteur n'était pas encore venu, mais aujourd'hui, il est directement contraire aux pensées et aux intentions de Dieu.

Ceci nous amène au quatrième et dernier cas que nous avons à considérer. Nous lisons en Actes 19: 1-6: «Or il arriva... que Paul... vint à Ephèse; et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit: Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru? Et ils lui dirent: Mais nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit Saint est. Et il dit: De quel baptême donc avez-vous été baptisés? Et ils dirent: Du baptême de Jean. Et Paul dit: Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Et ayant ouï ces choses, ils furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus; et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint Esprit vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent».

Ce cas est tout aussi remarquable que les trois précédents. Nous trouvons ici douze «disciples» qui avaient cru, mais à qui l'Evangile de Jésus n'avait jamais été annoncé. Ils ne connaissaient que la prédication de Jean le baptiseur, et ils avaient été baptisés de son baptême. La demande de l'apôtre s'ils avaient reçu le Saint Esprit prouve qu'il devait avoir découvert quelque chose de défectueux dans leur langage ou dans leur conduite. Ils se distinguaient évidemment des autres croyants à Ephèse. La cause en était simple et sérieuse: ils n'avaient pas encore reçu le précieux don de l'Esprit; ils ne savaient pas même que la promesse de l'Ancien Testament, de laquelle leur maître avait rendu témoignage, se fût accomplie dans l'intervalle. Jean avait dirigé les yeux sur le Seigneur *qui venait*; il n'avait pas pu aller plus loin que de baptiser du baptême de repentance. Le sang de la réconciliation n'avait pas encore coulé, le chemin pour aller à Dieu n'était pas encore frayé. Il va sans dire

que ces disciples ne pouvaient non plus aller au delà, car le disciple n'est pas plus grand que son maître. Mais maintenant, ils rencontraient un homme qui leur prêchait un Sauveur qui *était venu* et *avait* préparé une réconciliation éternelle. Et lorsqu'ils eurent entendu ce message, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, c'est-à-dire du baptême chrétien, et lorsque Paul leur eut imposé les mains, ils reçurent le Saint Esprit. Les signes qui l'accompagnaient ne manquèrent pas: ils parlaient en langues et prophétisaient.

Quelque spécial que soit ce cas, nous y découvrons néanmoins la nécessité de la prédication d'un Evangile clair et complet. Aussi longtemps que ces disciples n'avaient pas entendu la bonne nouvelle de Jésus crucifié et ressuscité, le Saint Esprit, bien qu'étant là, ne *pouvait* les sceller. Une oeuvre divine avait été évidemment produite en eux; mais elle n'était pas encore venue à perfection. Il peut en être ainsi encore aujourd'hui. L'imposition des mains par l'apôtre était en ce cas, comme en celui de Samarie, une exception. Il n'est pas dit qu'il l'ait jamais fait pour des convertis d'entre les païens. Pourquoi le fit-il ici? Était-ce pour affirmer son apostolat aussi à ces disciples tirés de la circoncision? Peut-être. En tout cas, c'est une exception, et nous savons positivement que dans d'autres cas, spécialement dans celui, si significatif pour nous, de Corneille et de sa maison, *il n'y eut pas* d'imposition des mains *avant* la réception du Saint Esprit. Aussi est-ce tout à fait antiscrituraire qu'aujourd'hui un parti dans le christianisme déclare que l'acte de sceller du Saint Esprit ne peut avoir lieu que par des personnes divinement désignées pour cela. Même si aujourd'hui les apôtres étaient encore là, ce qui n'est pas le cas, il ne serait pas nécessaire qu'ils imposassent les mains à un croyant pour qu'il reçût le Saint Esprit. Non, ce n'est pas ainsi que Dieu nous a donné le Saint Esprit à nous «d'entre les nations». En croyant en Christ par la Parole qui nous a été annoncée, nous avons reçu l'Esprit Saint. Pussions-nous retenir cela en simplicité non seulement contre les mauvaises prétentions de tel parti religieux, mais aussi contre les nombreuses doctrines et affirmations aujourd'hui en cours, quant au sujet qui nous occupe, doctrines qui troublent tant de coeurs.

## 6. Le Saint Esprit, comme sceau et gage

«Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera, *car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé*» (Jean 6: 27). Ainsi parla un jour le Seigneur aux Juifs à Capernaüm, qui le cherchaient, parce qu'ils avaient «mangé des pains». Le Fils de Dieu, le Messie de son peuple, était entré au milieu d'Israël pour bénir ses vivres et rassasier de pain ses pauvres (Psaumes 132: 15). Le passage de l'Écriture était accompli, qui dit: «L'Esprit du Seigneur est sur moi, *parce qu'il m'a oint* pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur» (Luc 4: 18-21). Celui que Dieu avait envoyé parlait les paroles de Dieu; «*car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure*» ([Jean 3: 34](#)). Il allait en tout lieu après que Dieu «*l'eût oint de Saint Esprit et de force, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient asservis à la puissance du diable*» (Actes des Apôtres 10: 38).

Tous ces passages (comparez aussi Actes des Apôtres 4: 27) parlent de l'onction et du sceau de notre Seigneur et Sauveur par l'Esprit Saint. Engendré par le Saint Esprit (Matthieu 1: 18), il fut, à l'occasion de son baptême par Jean, oint du même Esprit et scellé par Dieu le Père. En ce que le Saint Esprit descendit sur lui et demeura sur lui, il fut manifesté comme Celui qui baptise du Saint Esprit. Toute la plénitude de la déité habitait en lui corporellement mais comme homme, comme ce Jésus de Nazareth que Dieu avait envoyé dans ce monde pour faire sa volonté et pour accomplir son oeuvre, il fut oint et scellé du Saint Esprit; et remarquons-le bien, *lui seul, personne* d'autre que lui. Aussi longtemps que l'oeuvre de rédemption n'était pas accomplie, il resta seul. L'onction et le sceau étaient chez *lui* un témoignage rendu à sa perfection personnelle, tandis que chez *nous* ils sont le résultat et la confirmation de la rédemption. C'est pour cela qu'aussi longtemps qu'il vivait ici-bas, lui seul pouvait les posséder; mais dès qu'il fut élevé dans les lieux célestes et que nous fûmes mis en état par l'oeuvre de la rédemption de recevoir le don merveilleux de l'Esprit, il put nous le communiquer. Comme Fils de l'homme, élevé en haut, il reçut le Saint Esprit, pour ainsi dire d'une nouvelle manière, pour nous l'envoyer ici-bas, ainsi que nous l'avons déjà lu et relu en Actes 2: 33: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et *ayant reçu de la part du Père* l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez». Le christianisme commença par l'envoi du Saint Esprit. Ceci nous montre la relation merveilleuse entre notre position actuelle et Lui, l'homme glorifié à la droite de la Majesté dans les cieux. Que l'homme (et un homme qui est en même temps Fils de Dieu) ait pris là en justice une nouvelle place, comme conséquence de l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption sur cette terre, où le péché, la mort, la puissance de Satan et le jugement de Dieu, se sont rencontrés — c'est, disons-nous, le point de départ du christianisme. L'homme glorifié reçut après son élévation, du Père, comme tel, le Saint Esprit, *non pas pour lui-même* comme précédemment, lorsqu'il allait et venait ici-bas dans la perfection, mais pour le communiquer *aux croyants*, et pour les mettre ainsi en rapport avec lui et avec les choses célestes en haut.

Maintenant, il peut aussi être question d'une onction et du sceau des croyants. Mais avant de considérer l'un après l'autre les passages de l'Écriture qui parlent de cette onction, etc., je voudrais encore une fois rappeler que les *opérations* du Saint Esprit dans un homme, la communication de la nature divine, la nouvelle naissance, etc., ne doivent jamais être confondues avec le *sceau* de ces opérations. Dieu met son sceau sur ceux qui croient au Fils de l'homme crucifié et glorifié à sa droite. Le *monde* ne peut pas recevoir le Saint Esprit, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Ce sont les *croyants* qui sont scellés, les hommes qui appartiennent déjà à Dieu, sur la base de l'oeuvre parfaite de Christ, et par la foi en Celui qui est ressuscité et glorifié. Sous l'ancienne alliance, il ne pouvait donc être question ni du sceau, ni même d'une onction du Saint Esprit, dans le sens du Nouveau Testament. Il aurait été impossible de dire d'un saint de l'Ancien Testament, fût-ce un Abraham, un Moïse, un David, un Esaïe, ce que Jean écrit aux petits enfants dans sa première épître (2: 20): «Et vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (Comparez aussi verset 27). L'Esprit Saint *n'était pas encore*, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. Ce n'est qu'après que Christ fut retourné au Père, qu'il pût être donné aux croyants comme onction, sceau et

gage — comme *sceau* de notre foi à l'oeuvre parfaite de Christ, comme *gage* de la gloire qui est encore devant nous, de toute la plénitude de l'héritage que nous ne possédons pas encore, et en possession et jouissance duquel les croyants endormis ne sont pas encore introduits, quelque indescriptiblement grande que puisse être leur félicité.

Christ est notre précurseur; il est monté en haut comme chef de notre salut. Nous possédons la rédemption par son sang, le pardon de nos transgressions, la justice divine, la vie éternelle, etc. Nous connaissons aussi notre part par l'onction qui nous enseigne toutes choses; mais la possession qui nous est acquise par Christ, n'est pas encore délivrée; nous attendons encore par l'Esprit, par la foi, *l'espérance de la justice*, c'est-à-dire la gloire (Galates 5: 5). Le Saint Esprit nous est donné comme gage de cette espérance.

«Un chrétien est donc», comme le dit un autre écrivain, «un homme dans le corps duquel le Saint Esprit habite comme dans un temple, en l'introduisant consciemment dans la place que l'oeuvre parfaite de la rédemption lui a donnée. Mais comme Dieu l'a préparé pour la gloire, afin d'être là avec Christ, et semblable à lui, cette gloire, aussi longtemps qu'il va et vient ici-bas, et bien qu'il ait la connaissance claire et positive de sa place en Christ, est encore «une *espérance* qui lui est réservée dans les cieux» (Colossiens 1: 5). Les Juifs doivent être nés de nouveau, pour pouvoir entrer dans les bénédictions du règne millénaire (Jean 3; Ezéchiel 36). Mais ceux qui croient en Christ sans l'avoir vu, qui sont unis à lui pendant qu'il est invisible, possèdent, scellés par le Saint Esprit, leur part avec lui là où il est maintenant. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous *d'un*; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères». Ce ne sont pas de simples promesses qui sont données au chrétien, ou une paix de mille ans, quelque bénies que ces choses puissent être à leur place, mais Dieu a préparé le chrétien pour un poids éternel de gloire dont la révélation n'a encore été vue par aucun oeil, qui n'est montée au coeur d'aucun homme, que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment. Le Saint Esprit est descendu ici-bas entre l'accomplissement de l'oeuvre de Christ et la participation à cette gloire, pour sceller le croyant comme racheté et justifié, et pour être en lui le gage de l'héritage qu'il ne possède pas encore.

Venons-en maintenant aux divers passages des épîtres des apôtres (surtout de Paul) qui, comme autant de brillants rayons du soleil divin de la grâce, répandent leur lumière sur le sujet qui nous occupe. L'espace de ces feuilles nous oblige malheureusement d'être aussi bref que possible.

Nous commençons par l'épître aux Romains. Celle-ci traite, on le sait, la question de la justification du pécheur devant Dieu, et c'est seulement quand cette question a été clairement développée et amenée à cette conclusion triomphante: «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur... et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu», que nous lisons: «Et l'espérance ne rend point confus, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 1-5). Précieuses et sérieuses paroles. Toute la question de notre culpabilité a dû être réglée d'une manière divine, avant que le Saint Esprit pût être introduit; mais maintenant il nous est donné, et Dieu lui-même habite en nous comme le Dieu d'amour. «Personne ne vit



jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, *Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous*. Par ceci nous savons que nous demeurons en lui et lui en nous, *c'est qu'il nous a donné de son Esprit*» (1 Jean 4: 12, 13). Dans la puissance de cet Esprit, nous jouissons de l'amour de Dieu et de Dieu lui-Même, tel qu'il s'est révélé à nous dans son Fils unique. Le coeur connaît l'amour tel qu'il s'est révélé en Jésus, le Saint Esprit le montre, le fait connaître, et est en même temps en nous la force pour manifester la nature divine qui est amour.

Au chapitre 8, nous faisons un grand pas de plus. Il commence par ce que j'appellerai un magnifique cri de victoire: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus!» Ceci est infiniment plus que ce que nous avons entendu jusqu'ici. Non seulement toute la dette du croyant est éteinte et le péché expié, mais il est «dans le Christ Jésus» sur un terrain tout nouveau devant Dieu. Affranchi de l'esclavage du péché et de la malédiction de la loi, mort avec Christ, qui a porté ses péchés et qui a été fait péché pour lui, il est maintenant transporté dans une position toute nouvelle devant Dieu, et devenu participant d'une vie qui l'affranchit de la loi du péché et de la mort. Le péché n'est désormais plus une loi en lui, bien qu'il habite et opère encore en lui. Le croyant n'est plus «dans la chair», dans la position précédente qu'il avait «en Adam», comme descendant du premier homme; il est «dans l'Esprit», c'est-à-dire qu'il se trouve dans une relation toute nouvelle avec Dieu, comme un homme «en Christ», qui par l'efficace du Saint Esprit vit d'une vie en rapport avec sa source divine, et ne peut jamais en être séparé. L'apôtre ajoute: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous», car c'est ainsi seulement que l'affranchissement de la loi du péché et de la mort est possible. Le même Esprit était jadis en Christ; dans la puissance de cet Esprit il allait et venait; comme nous l'avons vu plus haut, il faisait du bien; il se livra enfin lui-même, et maintenant il est dit «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui».

Dieu veut avoir la réalité. Il prend plaisir à «la vérité dans l'homme intérieur». Une profession sans vie et sans force lui est en abomination. Quand même il ne s'agit d'abord dans notre chapitre que d'établir l'état du chrétien, que de placer l'individu devant Dieu (il n'est pas question ici de «l'Assemblée» ou du «corps»); les fruits de la justice ne sont pas énumérés non plus), l'action de la présence du Saint Esprit nous est néanmoins montrée telle qu'elle se manifeste dans la vie du croyant ici-bas. Dieu a été vu une fois en Christ, le Fils; maintenant les enfants de Dieu sont appelés à annoncer les vertus de Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, à révéler sa nature, à être parfaits comme leur Père céleste est parfait. Sans cette conformité pratique avec Dieu, nous ne pouvons pas avoir de communion avec lui, nous réjouir en lui, marcher d'une manière qui lui soit agréable. Nous sommes l'oeuvre de Dieu, mais «créés pour les bonnes oeuvres». L'Esprit est la source et la force de la vie nouvelle; mais c'est seulement quand nous le laissons opérer en nous sans entrave, *quand nous ne le contristons pas* — et hélas! combien c'est souvent le cas, même habituellement dans la vie de bien des chrétiens — et alors seulement, que cette vie, se révélera extérieurement aussi de la manière voulue de Dieu. Ce n'est qu'en ceux qui «ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit», que la justice de la loi s'accomplit; et la grâce produit bien plus que la loi ne demande. Aimer ses ennemis va bien au delà de la loi.

De l'état du chrétien caractérisé par l'Esprit, l'apôtre passe à la relation dans laquelle nous nous trouvons devant Dieu par suite de la présence de l'Esprit en nous. «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là, sont fils de Dieu». Cher lecteur, à quel point ton entourage peut-il reconnaître en toi que tu es un fils de Dieu? La chair est en toi et veut à toute heure faire valoir ses droits. Te tiens-tu pour mort au péché, ou, comme l'apôtre l'exprime ici, «*fais-tu par l'Esprit mourir les actes du corps?*» (verset 13). Tes pensées, tes actions, tes affections, tes habitudes, sont-elles sous l'influence sanctifiante et sous la direction de l'Esprit? Présentes-tu, dans Sa puissance, tes membres à Dieu comme instruments de justice? Le Saint Esprit travaille incessamment à produire en toi les pensées, les sentiments convenables, car il n'est pas un esprit d'esclavage pour être de nouveau dans la crainte, comme jadis sous la loi, mais un Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père! Là où il peut déployer son activité, il produit le sentiment profond et saint, la jouissance cordiale et confiante de la relation de l'enfant avec le Père, et il transforme en même temps l'être tout entier, pensées, paroles et actes, selon les pensées de Dieu, en rapport avec la position dans laquelle le croyant est amené. Celui-ci est *conduit* par l'Esprit de Dieu. L'Esprit, la personne divine, rend témoignage avec son esprit (la vie nouvelle qui est en lui par l'Esprit), qu'il est un enfant de Dieu, et au lieu de «vivre selon la chair», il est «imitateur de Dieu», comme un enfant bien-aimé, et il «marche dans l'amour» (Ephésiens 5: 2). Oh! qu'il puisse toujours plus en être ainsi chez l'écrivain et le lecteur de ces lignes! Oui, Seigneur, délivre-nous de toute «voie de chagrin», et conduis-nous dans la voie éternelle!» (Psaumes 139: 23, 24).

Maintenant, laissant de côté les passages relatifs à ce sujet dans la première épître aux Corinthiens, pour les traiter à part, nous en venons à deux passages de la seconde épître, importants pour notre méditation actuelle. D'abord: «Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a *oints*, c'est Dieu, qui aussi nous a *scellés*, et nous a donné les *arrhes* de l'Esprit dans nos coeurs», puis: «Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les *arrhes* de l'Esprit» (1: 21, 22; 5: 5).

Le premier passage nous présente, si je puis parler ainsi, ce que Dieu fait envers une âme, la suite de ses actes. Dieu lie le croyant à Christ, et à un Christ en qui toutes les promesses de Dieu sont oui et amen (1: 20). Ce lien suppose que le croyant a été rendu vivant, qu'il a reçu la vie de Christ. Mais il n'est pas seulement rendu vivant et ainsi fermement lié avec Christ qui garantit l'accomplissement de toutes les promesses divines, mais il est aussi *oint*; le Saint Esprit est la puissance par laquelle il connaît et comprend tout selon Dieu. Même les petits enfants en Christ n'ont pas besoin que quelqu'un les enseigne; car l'onction qu'ils ont reçue, les «enseigne à l'égard de toutes choses» (1 Jean 2: 27). Cela veut dire: dès que le croyant est affermi en Christ, le Saint Esprit ouvre son intelligence spirituelle, les yeux de son coeur, et le rend capable de reconnaître et de recevoir les choses de Dieu. Même les plus petits enfants en Christ possèdent cette onction, cette faculté divine d'être enseignés par le Saint Esprit. C'est un point très important, dont on tient souvent trop peu compte.

Enfin, Dieu a aussi *scellé* le croyant sur le pied de l'oeuvre de la rédemption parfaite et lui a donné dans son coeur l'Esprit comme *arrhes* de l'héritage à venir. Nous retrouvons cette dernière pensée dans le chapitre 5. Le Dieu qui nous a préparés pour sa gloire, où un édifice de Dieu, une maison éternelle sera notre part, nous a donné «les *arrhes* de l'Esprit». Dans le chapitre 1 de l'épître aux Ephésiens, nous rencontrons les deux mêmes pensées dans le passage bien connu: «Auquel aussi (à Christ) ayant cru, vous avez été *scellés* du Saint Esprit de la promesse, qui est les *arrhes* de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise à la louange de sa gloire» (versets 13, 14). Très remarquable est ici l'expression «auquel aussi ayant cru», et cela en rapport avec les paroles précédentes: «Ayant entendu *la parole de la vérité*, l'évangile de votre *salut*». Nous avons déjà dit que seul ce qui est bon, saint, peut être scellé de Dieu; la pensée que le Saint Esprit pourrait sceller la vieille nature, la chair, est tout simplement abominable, et pourtant on entend et on lit aujourd'hui beaucoup de choses qui ne sont pas bien éloignées de cette pensée. Le sceau du Saint Esprit suit la foi en «la parole de la vérité», «l'évangile du salut», ainsi que cela nous a été annoncé par les apôtres et prophètes du Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, nous n'entendons jamais parler d'être scellés par l'Esprit Saint, ni de l'Esprit comme arrhes. La cause en est simplement celle-ci: les saints de l'Ancien Testament, quelque dévoués, fidèles et résolus qu'aient pu être beaucoup d'entre eux, ne connaissaient pas encore l'Évangile du salut comme terrain ferme de bénédiction pour l'âme, dans sa relation avec Dieu. La communion avec Dieu en paix dans une heureuse liberté, était pour eux une chose tout à fait inconnue. De précieuses *promesses* leur étaient données, mais nous possédons *l'accomplissement* de ces promesses en Christ; nous savons que la réconciliation est une chose faite, et nous connaissons l'oeuvre de Christ et ses conséquences bénies.

Notre passage nous montre ensuite clairement *de quoi* le Saint Esprit est les arrhes, non pas du salut acquis pour nous, ou de l'amour de Dieu, ou de la fermeté de nos relations avec Dieu, mais il est les «arrhes *de notre héritage*». Le salut, je le possède, l'amour de Dieu est ma part, les relations avec Dieu sont inattaquables, mais l'héritage, je ne le possède pas encore. Je suis fils, et par là aussi héritier, et «héritier par Dieu» (Galates 4: 7); mais je ne suis pas encore entré en jouissance de la possession que Dieu m'a destinée et que Christ m'a acquise. Or, aussi longtemps que cet état intermédiaire subsiste, je possède des arrhes divines, le Saint Esprit, et comme jadis, dans le voyage à travers le désert, Eliézer pouvait diriger les pensées de Rebecca vers Canaan, et lui raconter la gloire et la joie qui l'attendaient, de même aujourd'hui le Saint Esprit, pendant que nous sommes encore dans ce monde, nous donne un avant-goût des choses glorieuses qui nous attendent. Et avant peu la possession sera aussi rachetée, et nous nous en; réjouissons avec Jésus, notre rédempteur, d'éternité en éternité.

Nous pourrions clore ici ce chapitre, mais j'aimerais encore diriger brièvement l'attention du lecteur sur quelques passages des épîtres aux Galates et à Tite. Nous lisons, en Galates 3: 2: «Je voudrais seulement apprendre ceci de vous: avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des oeuvres de loi, ou *de l'ouïe de la foi?*» et plus loin: «Celui donc qui vous fournit l'Esprit et qui

opère des miracles au milieu de vous, le fait-il sur le principe des oeuvres de loi, ou *de l'ouïe de la foi?*» (verset 5).

Les oeuvres de loi avaient-elles ou ont-elles quelque chose à faire avec la réception de ce don merveilleux? Hélas! l'homme est toujours si enclin à donner de l'importance à lui-même et à ses actes! Qui donc peut rendre propres pour une telle bénédiction de pauvres vases, par nature si impurs et si corrompus? *Dieu* seul, et comment le fait-il? Par «l'ouïe de la foi», c'est-à-dire en ce que l'homme entend la bonne nouvelle de Christ le crucifié, et la reçoit en croyant. Christ avait été dépeint aux Galates, comme s'il eût été crucifié au milieu d'eux. Il peut bien, comme nous l'avons vu, s'écouler un temps plus ou moins long entre l'ouïe et la foi, d'une part, et la réception du Saint Esprit, d'autre part, mais cette réception même est fondée exclusivement sur l'oeuvre de *Dieu* dans l'âme. Aussi Pierre, à l'occasion de la discussion à Jérusalem sur cette grave question, si les chrétiens d'entre les nations devaient être circoncis, dit: «Et Dieu, qui connaît les coeurs, leur a rendu témoignage, leur ayant donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, *ayant purifié leurs coeurs par la foi*» (Actes des Apôtres 15: 8, 9). Ce don était le témoignage divin de l'oeuvre opérée dans les coeurs des croyants d'entre les nations; Dieu lui-même y mettait son sceau.

Il en est de même dans le passage déjà souvent cité du chapitre 4 de notre épître. Les croyants galates avaient reçu l'Esprit d'adoption, *parce qu'ils étaient fils* par la nouvelle naissance. Cette relation nouvelle, bénie, était leur part, «par la foi dans le Christ Jésus» (3: 26). Le Saint Esprit leur avait été donné pour qu'ils pussent jouir consciemment de leur relation d'enfants avec le Père. *Ils étaient déjà auparavant* enfants de Dieu, mais ils n'étaient pas encore introduits dans la jouissance de cette relation. Mais maintenant l'Esprit de son Fils habitait dans leurs coeurs et criait: Abba, Père! Sous la loi, le croyant, bien qu'enfant et héritier, ne possédait jamais l'assurance et les sentiments d'un enfant. Il se trouvait, quant à toute son expérience, dans la position d'un esclave. Il était comme un enfant mineur, qui, bien qu'héritier de tout, est néanmoins sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps fixé par le père. Il n'était pas libre, et bien que la loi lui fît sentir combien il était méchant et désobéissant, il n'avait pas la force de marcher en nouveauté de vie. «Car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie... Mais là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté» (2 Corinthiens 3: 6, 17).

Le passage si intéressant de l'épître à Tite, que nous avons indiqué plus haut, est ainsi conçu: «Mais, quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe des oeuvres accomplies en justice et que *nous* eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle» (3: 4-7). Ici, nous avons de nouveau devant nous, comme en 2 Corinthiens 1: 21, tout le chemin du salut par lequel Dieu conduit le croyant. C'est Dieu qui sauve, et cela en ce qu'il fait d'abord passer l'homme par le lavage de la nouvelle naissance, et lui fait éprouver le renouvellement de l'Esprit Saint. L'homme est rendu vivant, purifié et pleinement renouvelé. La nouvelle naissance a été de tout temps la part de tous les croyants. Et même,

avant que l'Esprit Saint fut venu, elle ne pouvait être opérée que par sa force et son action. Mais nous avons ici plus que la nouvelle naissance. Dieu *a répandu richement sur nous* par Jésus Christ, notre Sauveur, le Saint Esprit par lequel nous sommes renouvelés. Cela caractérise toute la plénitude et la puissance de la bénédiction chrétienne. Cette effusion du Saint Esprit n'a été possible qu'après que l'homme, dans son ancien état, a été pleinement jugé devant Dieu en Christ sur la croix, et que l'homme glorifié est entré dans la présence de Dieu.

Remarquons donc de nouveau que la plénitude du Saint Esprit est répandue sur *tous* les vrais croyants, et cela sur le pied d'un acte libre et inconditionnel de la grâce de Dieu par notre Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous. Cette «riche effusion» est la part précieuse *de tous*; elle n'est pas moins vraie pour l'un que pour l'autre. Et précisément *parce qu'il* en est ainsi, nous devons examiner sérieusement jusqu'à quel point nous faisons *usage* de cette plénitude, nous *laissant* pratiquement remplir, pénétrer, conduire et employer par elle. Que Dieu nous donne à tous un oeil clair dirigé vers ce but, une conscience vigilante, délicate, et une ferme décision de coeur! Comment l'Esprit pourrait-il agir sans entrave en puissance et en plénitude dans un homme, quand les yeux s'égarerent à droite et à gauche, que la conscience est souillée, et que le coeur ne bat pas sans partage pour Christ? Que nul ne se fasse illusion. L'Esprit et la chair sont deux puissances entièrement opposées. Pour que le fruit précieux de l'Esprit puisse se produire, il faut que la chair soit tenue dans la mort. C'est pourquoi: «Marchez par l'Esprit, et vous *n'accomplirez pas* la convoitise de la chair» (Galates 5: 16).

Cher lecteur croyant, *la plus petite concession que tu fais à la chair, contriste le Saint Esprit, empêche son activité, et t'enlève dans la même mesure ta force spirituelle.*

## 7. Le temple du Saint Esprit

«Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (1 Corinthiens 6: 19, 20). «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes» (1 Corinthiens 3: 16, 17).

Dans ces deux passages, une autre précieuse vérité nous est communiquée en rapport avec la personne du Saint Esprit, et cela à deux points de vue différents; dans le premier passage, il s'agit du chrétien *individuellement*, le second parle des croyants considérés dans leur ensemble comme corps. Sous les deux rapports, il est dit: Le Saint Esprit *habite* en vous ou *est* en vous comme dans son temple; dans le premier cas, c'est le *corps* du croyant qui constitue le temple du Saint Esprit, tandis que, dans le second, ce sont les croyants pris dans un sens *collectif* qui sont appelés le temple de Dieu. Occupons-nous d'abord de la première partie de cette merveilleuse bénédiction.

«Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit?» Pensez un moment à ces paroles, cher lecteur. Ce pauvre corps corrompu par le péché, si défigurés, si estropiés et si dénaturés, Dieu le Saint Esprit l'a choisi pour son habitation! C'est pour lui aussi qu'a eu lieu l'oeuvre de rédemption, quand même le plein résultat n'en est pas encore manifesté. Nous attendons encore «l'adoption, la délivrance de notre corps» (Romains 8: 23). Or, parce que l'expiation a eu lieu pour notre corps aussi et que nous avons été achetés à prix, il peut être le temple du Saint Esprit. Quelle bénédiction, mais aussi quelle responsabilité! Car, comme le corps est notre serviteur, l'instrument, pour ainsi dire, avec lequel nous travaillons, il faut que tout ce que nous faisons désormais, soit mesuré par la présence de cet hôte céleste et jugé d'après elle. Pour le croyant, il n'y a pas de mesure moindre. «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption» (Ephésiens 4: 30). Pour le chrétien, il n'est pas dit: Fais ceci et ne fais pas cela, il ne lui a pas été donné un certain nombre de commandements, de règles et de préceptes, d'après lesquels il doit régler sa vie. Non, le Saint Esprit, qui habite en lui, est son guide et son précepteur; et il dirige l'oeil du croyant sur *Christ* et s'efforce de le transformer à *son* image. Il donne l'intelligence et le discernement spirituels, il éveille dans le coeur l'amour et les sentiments célestes, et place devant les yeux une espérance, dont la loi ne savait rien. Oui, nous pouvons dire que l'Esprit éveille dans l'âme ses propres pensées et ses sentiments. Combien nous devrions donc prendre garde à sa voix et nous efforcer de marcher de manière à ne contrister en rien, ni en pensées, ni en paroles, ni en actes, l'Esprit qui habite en nous!

Que le Seigneur nous donne une oreille attentive, un oeil simple et un coeur soumis! Ne devons-nous pas dire que compter sur la direction du Saint Esprit, s'y attendre, observer simplement ses directions, ses exhortations et ses avertissements, écouter en silence ses enseignements, ses encouragements et ses consolations, est à bien des égards devenu parmi nous chose inconnue? Bien qu'on puisse beaucoup parler de cette partie de la vérité, n'avons-nous pas souvent oublié que c'est *Dieu le Saint Esprit* qui habite en nous? Plus un miroir est pur et brillant, plus clairement aussi tout souffle, même le plus léger, ternit sa surface. Et maintenant Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, habite en nous, qui même accuse ses anges de folie, qui ne peut supporter en sa présence aucune trace de péché! Combien ce sentiment devrait nous rendre sérieux, nous amener à nous juger constamment, à sonder nos voies, à condamner les impulsions et les mobiles les plus intimes de nos coeurs, à la lumière infaillible de la présence divine! Plus ces saints exercices de l'âme sont profonds et sincères, plus la conscience devient délicate, plus le sentiment de ce qui est impur et impie s'aiguise, plus exactement aussi le thermomètre spirituel indique toute fluctuation, la plus petite baisse, plus aussi l'âme est rendue capable d'obéir à cette exhortation «Au reste, frères, toutes les choses qui sont *vraies*, toutes les choses qui sont *vénérables*, toutes les choses qui sont *justes*, toutes les choses qui sont *pures*, toutes les choses qui sont *aimables*, toutes les choses qui sont de *bonne renommée*, s'il y a quelque *vertu* et quelque *louange*, que ces choses occupent vos pensées» (Philippiens 4: 8). Et d'un autre côté: «Que *toute* amertume, et *tout* courroux, et *toute* colère, et *toute* crierie, et *toute* injure, soient ôtées du milieu de vous, de même que *toute* malice; mais soyez *bons les uns envers les autres, compatissants*, vous

*pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné*» (Ephésiens 4: 31, 32). Ce n'est pas par hasard que ces derniers mots sont en relation si immédiate avec l'exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit». Nous savons tous par expérience combien souvent les sentiments amers, la colère, les jugements durs, l'insensibilité, les médisances, un manque de sincérité envers les autres, et autres choses semblables, se sont manifestés parmi les croyants. Hélas! tout cela devrait être ôté du milieu de nous pour toujours; car le nouvel homme est créé selon Dieu en véritable justice et sainteté.

Remarquons aussi combien tout cela est intimement lié avec Christ. «Ne savez-vous pas», demande l'apôtre, «que vos corps sont des *membres de Christ?*» (1 Corinthiens 6: 15). L'Esprit de Dieu présente ainsi de nouveau les *corps* des croyants, et en relation immédiate avec eux, il introduit la résurrection. Quelle réfutation accablante des folles opinions et des systèmes de la théologie moderne qui ferait volontiers grand cas de *l'âme* de l'homme, mais qui nie la rédemption et la résurrection du *corps*! Et pourquoi la nie-t-elle? Parce que c'est précisément en cela que se fait connaître la surabondante grandeur de la puissance de Dieu et le néant complet de l'homme. Le Saint Esprit est les arrhes de la rédemption du corps. Nous sommes scellés par lui *pour le jour de la rédemption*, c'est-à-dire de la rédemption de notre corps. Ainsi nous lisons en Romains 8: 11: «*Et si l'Esprit* de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, *habite en vous*, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous».

Mais comment nos corps sont-ils devenus membres de Christ? «Nous avons été achetés à prix», et nous avons «l'Esprit de Dieu». Le sang de *Christ* a coulé pour nous, et *Dieu* nous a donné l'Esprit. En vérité, pour faire de pauvres créatures, comme nous, son temple et une habitation du Saint Esprit, une purification absolue était nécessaire. Car comment Dieu pourrait-il habiter dans une tente souillée? Impossible! Aussi Dieu a accompli la purification, et sur cette base il nous a donné le Saint Esprit, sceau de la rédemption et arrhes de la gloire future. C'était son bon plaisir de nous donner ce témoignage de la purification opérée et en même temps la preuve de son amour infini.

Nous avons déjà vu que la présence du Saint Esprit en nous est une pierre de touche infaillible pour tout ce qui se passe en nous, et pour tout ce que nous faisons. Si mon corps est le temple du Saint Esprit, comment pourrais-je en faire un instrument et un serviteur du péché? Pour le croyant, nous avons déjà insisté là-dessus, il ne s'agit pas tant de la transgression d'un commandement quelconque que de la question bien plus profonde, s'il veut se servir de l'habitation du Saint Esprit pour commettre un péché. Toutes les exhortations de la parole de Dieu répondent toujours à la position à laquelle on a été amené et se basent sur la relation dans laquelle on a été introduit. La Parole nous nomme disciples de Christ, serviteurs, administrateurs, fils de Dieu, lumières dans le monde, etc., et la responsabilité correspond chaque fois à la position relative. Ici, il en est aussi de même. Dieu nous a donné son Esprit et nous a mis en relation avec lui-même. Donc, «ne savez-vous pas que votre corps *est le temple du Saint Esprit*, qui habite en vous et que vous avez *de Dieu?*» Notre corps est le vase de la présence et de l'activité de Dieu lui-même par son Esprit.

C'est là un fait sublime et merveilleux. En avons-nous toujours conscience? Ne l'avons-nous pas parfois oublié? Peut-être beaucoup d'entre nous ne l'ont-ils pas encore saisi dans toute sa sérieuse portée. Je crois que si nous nous représentons, dans la lumière de Dieu, la position à laquelle nous sommes amenés, nous sentirons tous combien notre état est bas, combien nos voies ont souvent été capricieuses et fausses, combien nous avons manqué sous tous les rapports. Combien d'orgueil et d'égoïsme, combien de péchés par omission, sans parler de tant d'autres, s'élèvent devant notre oeil intérieur, quand nous jetons un regard rétrospectif sur le passé! Le Seigneur veuille nous le faire sentir et reconnaître profondément. Ce dont nous avons besoin surtout, c'est d'une vraie contrition et humilité de coeur. Un homme humble est à sa vraie place devant Dieu. Il peut avoir encore beaucoup à apprendre et à oublier, mais la *grâce* lui est promise (Proverbes 3: 34; 1 Pierre 5: 5). Il y a là pour lui non seulement la grâce, mais aussi la *force*. Il peut tout par la force d'un autre. «Revêtu de la force d'en haut», il marche, non pas dans sa propre force, et encore moins dans la chair, mais il se sert de la force qui est en lui. Il *éprouve* la vérité de cette parole: «*Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair*» (Galates 5: 16).

Ceci nous ramène à l'épître aux Galates, dont nous nous sommes déjà brièvement occupés. La cause qui amène à la bouche de l'apôtre les paroles ci-dessus, n'est pas la même que dans l'épître aux Corinthiens, mais la même vérité est mise en lumière. Les Galates croyants étaient en danger de tomber dans un esprit légal et de se laisser replacer sous un joug d'esclavage. C'est pourquoi, après leur avoir plus amplement exposé la complète opposition des principes de la loi et de la grâce, l'apôtre leur dit: «Christ nous a placés *dans la liberté* en nous affranchissant», et: «Car vous, frères, vous avez été appelés à la liberté» (5: 1, 13). Dans le premier verset, il s'agit de liberté comme d'une question de justification; dans le second, d'une liberté qui mène à une sainteté pratique et qui devrait toujours être unie avec elle. Car une sainteté qui ne croît pas sur ce terrain, est légale et sert à glorifier l'homme et à élever la chair. Or nous savons qu'il y a aussi une chair religieuse et pieuse.

Nous avons été appelés à la liberté, à la bienheureuse liberté d'enfants de Dieu, qui, affranchis de la loi du péché et de la mort, marchent devant Dieu dans la puissance de l'Esprit Saint. Comme une nouvelle création en Christ où les choses anciennes sont passées et où toutes choses sont faites nouvelles, le croyant a un nouvel objet devant lui, Christ, et est influencé par une puissance nouvelle, le Saint Esprit, pour produire tout ce qui est aimable et agréable devant Dieu. Il n'a pas un commandement inflexible qui le domine et fait de lui un malheureux esclave, sans lui donner la force de l'observer (la loi est destinée à l'homme dans la chair, non pas au croyant mort et ressuscité avec Christ), mais «la liberté» caractérise son appel, non pas sans doute une liberté de faire ce qu'il veut, mais de faire ce qui plaît à Dieu et ce qui est en rapport avec les instincts de sa nouvelle nature, non pas une liberté pour la chair, pour lâcher la bride à ses convoitises, mais une liberté pour servir les autres en amour et porter leurs fardeaux.

La force pour marcher dans cette bienheureuse liberté et pour produire une vraie sainteté chrétienne dans la vie de chaque jour, c'est le Saint Esprit. «*Marchez par l'Esprit, et*



vous n'accomplirez point la convoitise de la chair». La loi ne donne point de force contre les convoitises de la chair; de bonnes intentions ne servent non plus à rien; l'Esprit est la seule force, il n'y en a pas d'autre. Et elle est là pour tout croyant, pour le jeune et l'inexpérimenté. «Car», continue l'apôtre dans un sens tout général, «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (verset 17). Ces deux puissances, opposées l'une à l'autre sous tous les rapports, existent dans chaque enfant de Dieu ici-bas; elles convoitent sans cesse l'une contre l'autre, et la seule question est laquelle des deux domine en nous. La vieille nature, la chair, tend toujours à faire sa méchante volonté propre; l'Esprit lui résiste, afin que nous ne fassions pas ce que veut le *vieil* homme, la chair. Le Saint Esprit, qui est d'accord avec les sentiments et les inclinations du nouvel homme (c'est lui qui a opéré la vie nouvelle en nous), juge tout ce qui est mal et fournit à l'âme la force pour tendre à tout ce qui est bien. La chair lui résiste de nouveau et cherche à nous retenir de faire ce que veut le *nouvel* homme.

Nous rencontrons une pensée analogue à la fin du chapitre 7 de l'épître aux Romains. Après que le croyant (car il s'agit bien d'un croyant dans ce chapitre, bien qu'il ne connaisse pas encore l'application de la mort et de la résurrection de Christ à lui-même et à son état), après, dis-je, que le croyant a éprouvé qu'il n'habite en lui aucun bien, que sa chair ne veut et ne peut jamais se soumettre à la loi de Dieu, il en vient à ce cri bien connu: «Misérable homme que je suis, *qui* me délivrera?» De lui-même son oeil se tourne vers un Rédempteur en dehors de lui, et aussitôt, il peut dire: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ». Maintenant il est heureux. Pourquoi? Parce qu'il voit qu'il y a deux natures différentes en lui, la vieille qui a pris fin à la mort de Christ, mais qui sert toujours la loi du péché, dès qu'on lui permet d'agir, et la nouvelle, qui s'efforce toujours de faire la volonté de Dieu (verset 25). Et quand il a compris cela, il est capable d'entrer dans les glorieuses vérités du chapitre 8: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus»; c'est-à-dire qu'il se voit en Christ; «car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort»; c'est-à-dire qu'il se trouve dans la liberté pour laquelle Christ l'a affranchi et l'a appelé (versets 1, 2). Le croyant ne languit plus dans un sombre et insupportable esclavage, mais il se réjouit d'une sainte liberté; et, remarquons-le, ce n'est pas seulement une vérité générale qu'il exprime, mais une réalité pratique pour lui personnellement; «m'a affranchi», dit-il. En Christ ressuscité, il est transplanté sur un terrain tout nouveau. Non pas que la chair ne soit plus en lui; elle y est et y reste aussi longtemps qu'il vit ici-bas. Mais il possède maintenant une nouvelle nature dans laquelle le Saint Esprit opère et qui n'est pas soumise à la loi du péché et de la mort. «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la *liberté*» (2 Corinthiens 3: 17). Le croyant en a fini une fois pour toutes avec ce qui est vieux, il a crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Galates 5: 24). C'est là ce qui caractérise *quiconque est du Christ*.

Mais j'entends le lecteur demander: Ne dois-je pas crucifier la chair chaque jour? Ne dois-je pas toujours de nouveau amener à la croix tout ce que je découvre en moi de mauvais penchants non jugés? Ma réponse est: Non, car *cela est déjà fait*. Ce dont tu as besoin, c'est de *croire* au fait que tu *as été* crucifié et que tu *es* mort avec Christ, et de marcher dans la

force que te donne la foi en ce fait. Oh! quelle consolation de savoir que la chair est une chose déjà jugée, que la sentence de mort a été exécutée sur elle en Golgotha! Quelle autre chose pourrait nous donner de la force, sinon ce fait? Nous ne sommes plus «dans la chair», mais «dans l'Esprit». Nous vivons par l'Esprit. Si donc «nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit». Croyons fermement et simplement que la force du Saint Esprit nous fortifiera *contre* tout mal et qu'elle peut nous donner la victoire *sur* tout mal, et faisons usage de cette force! Comme temples du Saint Esprit, «livrons-nous *nous-mêmes* à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants», et «nos *corps* en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu» (Romains 6: 13; 12: 1).

Grâces à Dieu, le chrétien est introduit dans des réalités, dans des faits entièrement accomplis; il est transporté sur le terrain d'une oeuvre divinement faite. Tout cela par la puissance du Saint Esprit. Et la même puissance qui a fait de lui un chrétien, est aussi là pour qu'il puisse marcher comme chrétien. Tout comme l'Esprit présente Christ au pécheur avide de salut, il travaille chez le croyant à diriger ses regards sur Christ, à glorifier Christ. Et dans la mesure où cela lui réussit auprès d'une âme, apparaîtra aussi le fruit de l'Esprit. Jamais l'Esprit n'occupera une âme de son moi, de ses progrès, de sa croissance, etc. Son oeuvre est d'exalter *Christ*. Il peut bien avoir à diriger les yeux sur des fautes, des manquements, des erreurs, etc.; cela peut même aller jusqu'à nous jeter entièrement dans la poussière, à briser tous nos os, comme chez Job, pour nous enseigner au sujet d'un mauvais penchant caché, ou pour nous ramener d'une voie d'erreur; mais ce n'est pas là son activité *essentielle*. Elle consiste, je le répète, à glorifier Christ. *Christ* est la règle et le fil conducteur de la marche du croyant; et en le présentant à nos yeux tel qu'il a marché ici-bas, le Saint Esprit cherche à produire chez le chrétien, sur la base de l'oeuvre de Jésus Christ, ces mêmes caractères précieux que nous voyons dans la perfection en Jésus: l'amour, l'obéissance, le dévouement, la pureté, la séparation de tout ce qui est dans le monde, etc.

Il y a donc deux grands dangers pour le croyant l'un est de tomber dans le légalisme et de nous complaire dans notre propre activité; l'autre est de nous servir de la liberté comme d'une occasion pour la chair, ou, comme Paul l'exprime, «d'avoir la liberté comme couverture du mal». L'apôtre oppose à ces deux dangers cette parole: «*Marchez par l'Esprit*». Si nous suivons cette direction, nous ne serons pas sous la loi et nous n'accomplirons pas les oeuvres de la chair, ces oeuvres abominables que nous trouvons énumérées aux versets 19-21. Oh! combien nous devrions désirer, cher lecteur, *d'être conduits par l'Esprit*. Alors seulement nous serons capables de produire en riche abondance les fruits de l'Esprit, tels que l'apôtre les cite ici: «l'amour, la paix, la joie, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance». Trois fois trois précieux résultats d'une marche par l'Esprit. Nous pouvons comprendre qu'il «n'y a pas de loi» (verset 23), contre de tels fruits et contre ceux qui les portent. Cependant ne nous arrêtons pas là, mais recherchons sérieusement et sincèrement si ces fruits bénis se trouvent en nous, et si nous marchons comme ayant crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Combien, hélas! il se trouve encore au milieu de nous qu'on «sème pour la chair», pour récolter de la chair «la corruption!» (Galates 6: 8). Que le Seigneur

nous donne d'être vigilants, et de persévérer à nous éprouver nous-mêmes en nous inclinant à sa lumière, afin qu'il soit montré que nous marchons *par* l'Esprit, et que nous semons *pour* l'Esprit! Oui! que, «selon les richesses de sa gloire, il nous donne d'être fortifiés en puissance *par son Esprit* quant à l'homme intérieur, de sorte que *le Christ* habite par la foi dans nos coeurs!» (Ephésiens 3: 16-19). Etre «des lettres de Christ, connues et lues de tous les hommes», c'est notre vocation.

A ceci se rattache aussi l'exhortation de l'apôtre en Ephésiens 5: 18 et suivants: «Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution; *mais soyez remplis de l'Esprit*, vous entretenant par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur». Ne vous enivrez pas de vin; cette exhortation est sans doute à prendre d'abord à la lettre, mais elle s'applique sûrement aussi par analogie à tout ce qui peut enivrer le coeur et les sens. Le monde mixtionne toujours de nouveau son breuvage enivrant pour les enfants de ce siècle, et il peut bien facilement arriver qu'un croyant se laisse entraîner ici et là à faire un peu comme lui, à vouloir jouir comme lui. Il ne devrait pas en être ainsi. L'Esprit devrait pouvoir prendre si pleinement possession de nos pensées, de nos affections et de nos sens, qu'il les dirige *en tout*, qu'il gouverne nos paroles, détermine nos voies et nos actes, exclut tout ce qui lui est étranger, produit tout ce qui plaît à Dieu et est en bénédiction au prochain; des psaumes et des cantiques (oh! puissent-ils retentir davantage à la gloire de Dieu et pour la joie de ses enfants), des actions de grâce, quoi qu'il puisse arriver, du plaisir à faire la volonté de Dieu, et de la soumission les uns aux autres dans la crainte de Dieu.

En vérité, ce sont des choses désirables, et je n'ai pas besoin de dire qu'il y a *accroissement* dans leur réalisation. Etre *rempli* de l'Esprit, c'est plus que *ne pas contrister* l'Esprit. Si la première chose est réalisée, la seconde doit suivre immédiatement. N'oublions pas non plus que Dieu a des droits sacrés et illimités sur nous. «Vous avez été achetés à prix; glorifiez donc Dieu dans votre corps», dit l'apôtre (1 Corinthiens 6: 20). S'il y a un mobile puissant et s'emparant du coeur, c'est celui-ci: *Nous sommes achetés à prix*, et nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. Si nous nous appartenions, nous serions perdus. Mais, grâces à Dieu, nous sommes siens, nous lui appartenons avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il nous a acquis par le sang de son Fils bien-aimé (Actes des Apôtres 20: 28). Si donc nous suivons notre volonté propre, nous commettons une grave injustice envers Dieu; nous le privons de ses droits sur nous.

«Glorifiez Dieu dans vos corps!» Comment peut-on me demander à moi, pauvre et misérable créature, d'avoir à glorifier *Dieu*? Christ l'a fait, quand il allait et venait ici-bas, mais le pourrais-je, *moi*? Oui, si je marche dans l'Esprit et si je n'ai d'autre mobile que Christ, la force de Dieu opère en moi, et le monde le *voit*, bien qu'il ne puisse pas le *comprendre*. Nous sommes appelés à glorifier Dieu dans notre *corps*. Notre corps appartient à Dieu; il est le temple de son Saint Esprit. Ce même corps, qui jadis était un misérable esclave du péché, a été entièrement retiré de son ancienne position, et est devenu la propriété de Dieu. Il n'appartient pas non plus à ma vieille volonté corrompue, mais à Dieu. Ses membres peuvent

et doivent servir d'instruments à *la justice*. Quelle joie que cela! Et comme cela nous montre en outre quelle oeuvre a été opérée pour nous! Même ce pauvre misérable corps appartient maintenant à Dieu, et je puis m'en servir en rapport avec la présence et dans la puissance du Saint Esprit; je peux glorifier *Dieu* dans mon corps. N'est-ce pas merveilleux? Oh! puissions-nous vivre davantage dans la force et dans la réalisation de cette vérité et «être occupés des choses du Seigneur, pour être saints *et de corps et d'esprit*» (1 Corinthiens 7: 34). De nos jours, ce n'est pas tant l'intelligence qui manque, mais l'effort sérieux «pour nous purifier nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu» (2 Corinthiens 7: 1).

Mais c'est le moment d'en venir à la seconde partie de notre méditation. Lorsque le Seigneur Jésus fit à ses disciples la promesse de l'autre Consolateur, il leur dit: «Il demeurera avec vous et sera *en vous*». Deux précieuses vérités que nous avons signalées déjà précédemment. Nous venons de nous occuper de la seconde en détail; considérons encore brièvement la première, ou, si l'on veut la seconde en regard de l'ensemble des croyants, de la communauté ou de l'Assemblée.

«Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» demande l'apôtre en 1 Corinthiens 3: 16; puis il continue: «Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et *tels vous êtes*». On ne peut douter qu'il ne s'agisse ici de l'Eglise de Christ, de la maison de Dieu, de temple saint que quelques-uns cherchaient à corrompre par de fausses doctrines. Les croyants sont la maison de Dieu, le temple de Dieu. La parole de Dieu distingue clairement entre l'habitation du Saint Esprit dans les personnes individuellement, et son habitation dans l'Assemblée, le corps de Christ. La première vérité était *entièrement* inconnue dans l'Ancien Testament; la seconde, c'est-à-dire l'habitation de Dieu avec son peuple, fut réalisée, pour ainsi dire, figurément, après qu'Israël, comme un peuple affranchi et délivré, eut traversé la mer Rouge. Aussi l'apôtre, dans sa seconde épître aux Corinthiens, réunit ces deux pensées quand il dit: «*Car vous êtes le temple de Dieu*, ainsi que Dieu a dit: J'habiterai avec eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple». Cela ne pouvait sans doute pas arriver avant que la rédemption ne fût accomplie, au moins figurément. Il en est exactement ainsi aujourd'hui. Comme l'habitation du Saint Esprit chez l'individu est basée sur la valeur infinie du sang de Christ, de même aussi la présence de l'Esprit dans l'Eglise se base sur la grande vérité que Christ est mort et glorifié à la droite de Dieu.

La pensée de l'habitation de Dieu ici-bas n'est donc pas nouvelle. Dès que le peuple d'Israël fut à l'autre rive de la mer Rouge, il chanta: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté, tu l'as guidé par ta force *jusqu'à la demeure de ta sainteté*». Plus tard, Christ était le vrai temple. Et aujourd'hui, non seulement le croyant individuellement est un temple du Saint Esprit, mais Dieu bâtit aussi pour lui, avec des pierres *vivantes*, un temple *saint*, une maison *spirituelle*, pour être son habitation (1 Pierre 2: 5). Pensée merveilleuse et pourtant compréhensible, quand on se souvient que la base de tout est le «*sang de Christ*». Il est la pierre angulaire précieuse, que Dieu a posée en Sion. «*Car c'est lui qui est notre paix*, qui des

deux (Juifs et gentils) en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être *un seul* homme nouveau». Le mur mitoyen, établi jadis par Dieu lui-même, a disparu, et une création toute nouvelle, jusqu'alors tout à fait inconnue, *un* nouvel homme, l'homme des conseils éternels de Dieu, est venu à la lumière. Juifs et gentils ont été réconciliés avec Dieu en *un seul* corps par la croix, Christ ayant par elle tué l'inimitié; et la paix est maintenant annoncée aux uns et aux autres, à «ceux qui sont près et à ceux qui sont loin»; les uns et les autres ont accès auprès du Père par le *même* (ou le seul) Esprit. Et maintenant il est dit: «Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints et *gens de la maison de Dieu*, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes (savoir ceux du Nouveau Testament), Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui *tout l'édifice* bien ajusté ensemble, croît pour être *un temple saint dans le Seigneur*; en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble pour être une *habitation de Dieu par l'Esprit*». L'oeuvre s'opère ici-bas et avance jusqu'à ce que le temple saint, soit arrivé à son entier achèvement. L'ancien système religieux d'Israël a été remplacé par un édifice complètement neuf, qui, par suite de la présence du Saint Esprit, peut être appelé la demeure ou l'habitation de Dieu. C'est précisément cette présence qui constitue le temple; Dieu lui-même amène les pierres et les ajuste selon son pouvoir et sa sagesse, et ainsi le bâtiment avance jusqu'à ce qu'il soit en parfaite beauté devant les yeux de l'architecte divin.

Quand il est parlé de l'Eglise de Dieu comme de la maison de Dieu, il s'agit toujours, cela va sans dire, de sa position sur cette terre, aussi cette construction peut-être envisagée comme confiée à la responsabilité de l'homme; et quand c'est le cas, l'infidélité et la folie de l'homme apparaissent aussitôt; on ne bâtit plus seulement avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, mais aussi avec de mauvais matériaux, du bois, du foin, du chaume; il y a même des docteurs et des ouvriers qui *corrompent* le temple de Dieu. C'est à eux qu'est annoncé le sévère jugement de Dieu: «*Dieu les détruira*». C'est pour cette même raison qu'il est possible (et il l'est encore aujourd'hui, bien que d'une autre manière qu'au commencement) que quelqu'un ait été participant du Saint Esprit, et que, malgré cela, il soit perdu. (Comparez Hébreux 6: 4-8). S'il s'agit du Saint Esprit comme sceau personnel et comme arrhes, par lequel, après avoir cru, nous avons été scellés pour le jour de la rédemption, ce serait évidemment impossible. Mais si nous l'envisageons comme l'Esprit qui habite ici-bas en puissance dans l'Eglise de Christ, il serait possible que quelqu'un éprouvât cette opération de puissance, qu'il goûtât la bonne parole de Dieu et les miracles du siècle à venir, et qu'il retombât et fût perdu. L'activité énergique et le puissant service du Saint Esprit, comme personne divine habitant dans l'Eglise, étaient devenus sa part, mais n'avaient produit aucune relation de coeur avec Christ; l'homme était resté après tout un simple professant, autrement le champ aurait produit une herbe utile pour celui qui le cultivait. En principe, la même chose peut arriver aujourd'hui.

L'histoire d'Ananias et de Sapphira nous rappelle d'une manière particulièrement vive cette habitation de Dieu dans sa maison. En tentant le Saint Esprit et en lui mentant, ces deux

malheureux mentaient à *Dieu lui-même* (Actes des Apôtres 5: 3, 4). De même, la parole de l'apôtre en 1 Corinthiens 14: 25: Que si dans l'assemblée tous prophétisaient, conduits par l'Esprit, et qu'un incrédule entrât au milieu de l'assemblée, il serait convaincu et jugé par tous, et, «tombant sur sa face, il publierait *que Dieu est véritablement parmi vous*», — cette parole, dis-je, prouve la même vérité. Dieu n'était pas seulement dans ceux qui parlaient, mais dans l'assemblée; comme dans le premier cas il ne s'agissait pas d'un membre quelconque, mais c'est à lui-même qu'ils avaient menti. Lui était là. Qu'avec le temps de faux frères, de simples professants se soient introduits, que des ouvriers infidèles et méchants, que même des séducteurs puissent venir, cela ne change rien au fait; Dieu était et restait dans sa maison.

C'est une puissante et glorieuse consolation pour nos jours de pleine décadence. Nous n'avons aucune promesse que l'Eglise soit jamais rétablie dans sa beauté et dans sa gloire primitives; au contraire, d'après la parole de Dieu, la corruption augmentera toujours, jusqu'à ce que, comme jadis en Israël, «il n'y ait plus de remède», et qu'un jugement sans miséricorde atteigne le témoin infidèle (la chrétienté) et ôte le chandelier pour toujours. Mais les croyants qui, d'un coeur simple, saisissent la vérité divine et retournent à ce qui était dès le commencement, peuvent compter pleinement que Dieu est invariablement le même, ses pensées en Christ, sa vérité, les mêmes. En lui il n'y a «ni variation, ni ombre de changement». Aujourd'hui comme toujours, il est vrai que «nous aussi nous sommes édifiés pour être une habitation de Dieu par l'Esprit», que «Dieu est avec nous», si, confiants en la promesse de notre fidèle Seigneur et Rédempteur, nous sommes réunis en son nom.

Cher lecteur croyant, cette vérité est-elle devenue précieuse pour toi? La présence du Saint Esprit est-elle pour toi une réalité de la foi, pleine d'une glorieuse consolation, quand l'assemblée se réunit le jour du Seigneur pour adorer, ou à d'autres moments pour la prière ou l'édification mutuelle? Comptes-tu que le Seigneur est réellement là «au milieu d'eux?» Ou bien penses-tu davantage à ceux qui composent l'assemblée, ou même à un petit nombre d'entre eux, qui prient habituellement ou exercent le ministère de la Parole? Oh! n'oublions pas qu'il y a une personne vivante, divine, sur laquelle nous pouvons compter, dont nous savons qu'elle se tient au milieu de nous, et qui fait de ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur Jésus les représentants de l'Assemblée de Dieu, comme rien d'autre ne peut le faire de la même manière.

Dieu, dans les derniers jours de l'histoire de son Eglise ici-bas, a jugé bon de réveiller les coeurs et les consciences des saints au sujet de cette vérité. Que son nom en soit loué! Mais comme toujours il y a un grand danger à saisir la vérité par l'intelligence sans la réaliser par la foi, à en parler sans la faire passer dans la pratique, ou aussi à la laisser peu à peu devenir une affaire d'habitude, en sorte qu'elle perd tout son sérieux, sa fraîcheur et sa valeur pour l'âme. Dans les deux cas, le résultat est également triste. Que le Seigneur inscrive profondément dans nos coeurs à tous, que ce n'est pas le nombre, ni la profession, ni rien de semblable, qui donne à une assemblée le droit d'être une assemblée de Dieu, mais seulement la présence de Dieu par son Saint Esprit!

## 8. Un seul corps et un seul Esprit

«Car aussi nous avons tous été baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité *d'un seul* Esprit» (1 Corinthiens 12: 13).

Dans les paragraphes précédents, nous avons déjà fait allusion, en passant, à la relation intime dans laquelle les croyants individuellement et collectivement sont avec Christ comme leur tête glorifiée. Cela a besoin néanmoins d'être considéré de plus près.

Les croyants forment le *corps* de Christ, et chacun individuellement est un *membre* de ce corps. «Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes *un seul* corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre» (Romains 12: 4, 5). C'est un langage simple, compréhensible. Nous, les plusieurs, sommes *un seul* corps *en Christ*. Comme l'habitation de Dieu par l'Esprit, comme le Temple saint dans le Seigneur, l'Eglise a naturellement sa place sur la terre; mais si on la considère comme corps, sa relation avec Christ, comme sa tête, en haut, passe davantage au premier plan. Il y a d'autres différences entre les deux relations, mais celle-ci est spécialement importante. Or les deux, l'une comme l'autre, sont fondées sur l'oeuvre accomplie de la rédemption, et ne peuvent se concevoir sans la présence personnelle du Saint Esprit.

«Vous serez *baptisés* de l'Esprit Saint sous peu de jours», avait dit le Seigneur aux disciples réunis autour de lui peu avant son ascension, et il avait exprimé ainsi l'une des plus puissantes opérations de l'Esprit en rapport avec sa position comme Fils de l'homme glorifié à la droite de Dieu. Bien que l'intelligence des disciples ne fût pas alors bien éclairée quant à cette vérité, ils avaient néanmoins été baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps, dans lequel toutes les distinctions de peuples et de positions sont mises de côté pour toujours; il n'y a plus là ni Juifs, ni Grecs, ni esclaves, ni hommes libres; tous sont un en Christ et tous sont abreuvés d'un seul Esprit. J'ai à peine besoin d'insister sur le fait que c'est de nouveau là une vérité du *Nouveau Testament* seul; le lecteur sait bien aussi que la révélation n'en a été confiée par Dieu qu'à *un seul* apôtre. Ce n'est pas que les autres apôtres et prophètes du Nouveau Testament ne l'eussent pas connue, mais elle n'a été communiquée par révélation spéciale qu'au seul apôtre Paul, afin que, comme un instrument préparé pour cela, il la transmette aux croyants sous la direction du Saint Esprit.

Déjà sur le chemin de Damas, ce vase d'élection reçut comme en germe cette merveilleuse vérité jusqu'alors tout à fait inconnue. «Je suis Jésus que tu persécutes», lui fut-il répondu du sein de la gloire débordante qui rayonnait du ciel autour de lui. Jésus de Nazareth, le crucifié, *homme* ressuscité par la grandeur infinie de la puissance de Dieu, était dans la gloire céleste, et cet homme était le Seigneur lui-même! Oui, le Seigneur se faisait un avec ces gens que lui, Saul, haïssait avec tant d'amertume et qu'il persécutait: «Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu?» Quelle découverte! Elle fut le point de départ et la base du service du grand apôtre. Pierre avait déjà témoigné (Actes des Apôtres 2: 36) que ce Jésus

rejeté par Israël et cloué à la croix, Dieu l'avait élevé à sa droite et fait Seigneur et Christ, mais le témoignage de Paul, allait d'emblée bien au delà; Pierre et les onze rendaient témoignage, parce que, *dès le commencement*, ils avaient été avec Jésus (Jean 15: 27), mais Paul n'avait pas connu «Christ selon la chair». Le Seigneur *glorifié* lui apparut et l'établit à son service, et par l'énergie puissante et sous la direction immédiate *du Saint Esprit*, il fut mis à part pour l'oeuvre à laquelle Dieu l'avait appelé (Actes des Apôtres 13: 2). Son Evangile était l'Evangile de la gloire» (2 Corinthiens 4: 4); son point de départ, le Seigneur de gloire, *le fils de Dieu*, et cela dans sa relation avec son corps ici-bas. Il était le porteur du témoignage *au seul corps*, qui, composé de Juifs et de gentils, est uni avec le Christ élevé à la droite de Dieu. Ces deux grandes vérités: Christ, le Fils de Dieu, et Christ, la tête céleste de son corps, caractérisaient donc dès le commencement le service de notre apôtre. Ce n'est sans doute que graduellement qu'il a été introduit dans toute la plénitude de ces vérités jusqu'alors cachées en Dieu; mais dès la première heure il commença à comprendre ce grand mystère que le Fils de Dieu, l'homme glorifié dans le ciel, et ses disciples méprisés et cruellement persécutés ici-bas, étaient *un*.

La formation du corps, de l'Assemblée, par le Saint Esprit, est la réponse à l'exaltation et à la glorification de l'homme à la droite de Dieu. Tandis que le premier Adam, sur le pied de sa conduite, a dû être chassé du jardin d'Eden, le dernier Adam, l'homme du ciel, sur la base de son oeuvre, par laquelle Dieu a été pleinement glorifié sous tous les rapports, est entré dans le ciel et s'est assis sur le trône de gloire. Et après cela, Dieu exécute le conseil éternel de son amour et forme par son Esprit une épouse pour son Fils, il forme un corps pour lui, la tête glorifiée en haut. Ce qui était caché dès les siècles et les générations, ce qui remplissait et dirigeait le coeur de Dieu «dès avant la fondation du monde», est maintenant mis en lumière. Oh! combien il est affligeant que tant d'enfants de Dieu, d'ailleurs sincères, soient si peu prêts à entrer dans ces glorieuses pensées de leur Père. Au lieu de se laisser conduire par le Saint Esprit là où Christ est maintenant, et de voir, dans la glorification de Christ et dans la descente du Saint Esprit, la première application des droits du Seigneur sur la terre et le déploiement tout nouveau des conseils célestes, ils sont (comme les disciples dans la période entre la résurrection et l'ascension du Seigneur) toujours occupés du monde visible, et ils attendent de grandes choses pour cette terre. Tout lecteur attentif de la Parole sait bien que Dieu a pour cette terre aussi des conseils glorieux, mais il ne devrait pas ignorer non plus que ce n'est pas maintenant le temps du déploiement de ces conseils, mais qu'il commencera seulement quand l'Eglise de Christ aura quitté cette terre, et que les jugements divins auront aplani le terrain pour l'établissement du royaume du Fils de l'homme. La non observation de la vérité qu'il y a *un seul corps*, l'Assemblée du Dieu vivant, qui n'est pas du monde, qui n'a rien à faire avec ce siècle, mais est céleste dans son origine, dans son caractère et dans son appel, — même la négligence de cette merveilleuse vérité peut être accompagnée des suites les plus graves; elle doit contrister l'Esprit de Dieu, qui est descendu spécialement dans le but d'en rendre témoignage et de nous conduire dans *toute* la vérité. Le Fils de Dieu est entré comme homme dans la gloire qu'il avait avant que le monde fût. Il a, pour ainsi dire, introduit dans sa personne l'humanité en la présence de Dieu. Il a vaincu Satan, il a emmené captive la captivité



et reçu des dons en l'homme (c'est-à-dire comme homme) et pour l'homme (Psaumes 68: 18; Ephésiens 4: 8).

L'Esprit Saint rend témoignage de ce fait glorieux et béni. Quel autre l'aurait pu? Qui aurait pu faire connaître la gloire de l'homme céleste, révéler les conseils de Dieu en rapport avec le Fils de l'homme glorifié? Dieu le Saint Esprit seul les connaissait parfaitement, et il est venu pour les mettre en lumière, *pour glorifier Christ*. Or, quel est le résultat, le fruit de sa venue? Il forme *un corps*, l'Assemblée, «la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Une tête sans corps est incomplète. De même, Christ dans cette nouvelle position qui lui appartient, bien qu'il remplisse le ciel et la terre de sa gloire, car «celui qui est descendu, est le même aussi que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux», ne serait pas complet sans son corps. Le corps est sa plénitude, son complément. Quelle pensée élevée et délicieuse en même temps!

Mais remarquons aussi qu'une tête ne peut avoir *plusieurs* corps. La pensée de beaucoup de corps, de corporations chrétiennes diverses, est entièrement étrangère à l'Écriture et directement contraire à l'activité du Saint Esprit. «Il y a *un seul* corps et *un seul* Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour *une seule* espérance de votre appel» (Ephésiens 4: 4). C'est un fait malheureusement trop bien connu qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'églises et de corporations, mais un chrétien fidèle, ayant à cœur la gloire de son Seigneur, mène deuil à ce sujet et s'abstient de tout ce qui ne répond pas aux pensées de Dieu sous ce rapport. Oh! puissent tous les croyants, qui, par paroles ou par actes, se rattachent aux principes humains quant au rassemblement des enfants de Dieu, prendre à cœur et mettre sur leurs consciences le préjudice qu'ils portent ainsi au Seigneur Jésus, et la complète contradiction dans laquelle ils sont avec les pensées de Dieu quant à la glorification de son Fils par le Saint Esprit envoyé ici-bas.

Nous avons dit plus haut que la communication de la vérité *d'un seul* corps a été confiée exclusivement à l'apôtre Paul; nous ne la trouvons *que* dans ses écrits. Cela est très compréhensible. Elle était étrangère aux apôtres qui avaient été envoyés par un Christ vivant ici-bas. C'est avant tout, avec l'épître aux Ephésiens, la première épître aux Corinthiens qui traite cette vérité. Dans les autres épîtres, Paul y fait fréquemment allusion, mais sans la développer plus particulièrement. Dans l'épître aux Romains, il en parle une fois seulement dans le passage déjà cité (12: 5). Examinons donc en détail le chapitre 12 de 1 Corinthiens, qui s'occupe exclusivement de notre sujet et nous donne (en y joignant le chapitre 14) des enseignements et des directions valables pour tous les temps, aussi longtemps que l'Assemblée et l'Esprit de Dieu restent ici-bas.

Le Saint Esprit ne *forme* pas seulement le corps de Christ en rassemblant ses membres et les liant si intimement avec Christ, qu'il peut donner à l'ensemble, Christ et l'Église, ce nom: «le Christ» (verset 12); mais il *habite* et *opère* aussi dans l'Assemblée, le corps. Une force merveilleuse, divine, est en activité dans cet organisme en apparence si faible et si peu considéré. Je dis: *est*; car cette force y est encore aujourd'hui, bien que, par suite de l'infidélité de l'homme et du désordre qu'il a introduit, elle soit extrêmement entravée dans son activité.

La foi peut encore aujourd'hui compter sur elle, et là où elle le fait, se soumettant à sa direction, le désordre disparaît, et malgré la ruine générale, les effets bénis de sa présence se manifestent.

Au commencement de ce chapitre (1 Corinthiens 12), nous apprenons que Dieu ne veut pas, «pour ce qui est des manifestations spirituelles, que nous soyons *ignorants*». Il aime à donner à ses enfants l'intelligence et l'entrée dans ses pensées. Prêtons donc l'oreille à ses enseignements. Au point de vue de Dieu et des hommes, deux puissances sont en activité dans ce monde. Il y a l'esprit qui demeure dans les fils de la désobéissance, et le Saint Esprit qui opère dans les enfants de Dieu. Le premier excite l'homme à la révolte contre Dieu et contre son Christ, le second produit l'obéissance à Jésus comme *Seigneur* — car c'est là le point important dont il s'agit ici dès le commencement, et comme la base de tout. «Personne parlant par l'Esprit, ne dit à Jésus: Anathème! et personne ne peut dire: *Seigneur* Jésus! si ce n'est par l'Esprit Saint», c'est-à-dire que le Saint Esprit rend témoignage que Jésus est *Seigneur*, bien que lui-même, comme nous le verrons plus tard, soit sans entrave et distribue ses dons comme il veut. Tout se subordonne à ce fait.

Plus loin, nous lisons: «Or il y a diversité de dons de grâce, mais le même *Esprit*; et il y a diversité de services, et le même *Seigneur*; et il y a diversité d'opérations, mais le même *Dieu* qui opère tout en tous» (versets 4-6). On ne trouve pas ici précisément la Trinité (Père, Fils et Saint Esprit), comme en d'autres passages, mais *Dieu, le Seigneur et l'Esprit, opérant dans l'Eglise sur la terre*. On a totalement oublié cette vérité qu'il y a ici-bas dans l'Assemblée de Dieu des dons de grâce, des services et des opérations, qu'ils sont tous dépendants et découlent de la présence de Dieu en elle, Dieu habite dans l'Assemblée par son Esprit, et elle est responsable d'agir conformément à ce fait et de déployer en dépendance et en sainteté la puissance présente en elle. Si donc aujourd'hui une communauté de croyants prétend répondre à cet appel divin, il faut que les éléments indiqués dans les versets ci-dessus s'y trouvent: diversité de dons et liberté de les exercer dans la simplicité et la dépendance; diversité de services reconnaissant *un seul* Seigneur et sa direction; diversité d'opérations, et, comprenons-le bien, d'opérations de Dieu, excluant l'homme et rendant gloire à Dieu seul; car c'est lui «qui opère tout en tous». Là où ces choses ne se trouvent pas, là où elles sont reniées dans la doctrine ou la pratique, ce n'est pas l'Assemblée de Dieu. C'est quelque chose de bon qu'une assemblée de croyants, mais quand elle n'est rien *de plus* que cela, elle ne peut en réalité prétendre au titre d'Assemblée de Dieu; c'est une réunion humaine, où les règles et les ordonnances humaines ont plus ou moins d'importance. Ce n'est pas la présence d'un grand nombre de croyants, fussent-ils des milliers, mais la présence de Dieu par le Saint Esprit, qui fait d'une assemblée son Assemblée, où il peut opérer par son Esprit comme il veut.

Les dons de grâce que le Saint Esprit distribue en plénitude de puissance divine, s'exercent dans la dépendance du seul Seigneur. Bien que lui-même soit une personne divine, agissant librement, l'Esprit emploie tous ses dons à ce seul but. Par eux, nous sommes serviteurs *du Seigneur*, non de l'Esprit Saint. «Vous servez le Seigneur, Christ». Paul se nomme toujours avec une profonde joie, «l'esclave de Jésus Christ», et parle avec une prédilection

particulière de «notre *Seigneur Jésus Christ*». J'insiste là-dessus, parce qu'il y a danger, surtout dans le temps présent, à mettre, pour ainsi dire, le Saint Esprit à la place du Seigneur. Le résultat en est d'une part, que l'on perd le sentiment de la dépendance de Christ, qui est maintenant en haut, et d'autre part, le Saint Esprit agissant dans l'homme et par l'homme, et étant surtout occupé de ces opérations, on est en danger de regarder plus à l'homme qu'à Christ. Le Saint Esprit ne prend pas la place d'un Seigneur, ni d'un Chef, mais plutôt celle d'un serviteur de la gloire de Christ. Bien qu'étant Dieu dans sa propre personne, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, il lui a cependant plu, pour l'accomplissement des conseils de Dieu, de servir le Seigneur Jésus, comme une fois le Fils servait le Père. Et il imprime aussi ce caractère sur tous ceux qu'il emploie comme ses instruments: il en fait des *serviteurs*, et nous l'avons déjà dit, non pas ses serviteurs, mais les serviteurs *de Christ*. Chacun est responsable envers Christ de l'exercice de son don et est appelé à l'exercer où et comme le Seigneur le veut, et comme Dieu a placé chaque membre dans le corps (verset 18). Nul n'est indépendant, et nul ne peut dire à l'autre: «Je n'ai pas besoin de toi» (verset 21).

Il y a donc dans le corps une sérieuse responsabilité personnelle jointe à une pleine liberté personnelle, et pourtant aussi une dépendance réciproque à laquelle nul ne peut se soustraire. Un apôtre pouvait, en raison de ses dons et du fait qu'il était revêtu d'une puissance extraordinaire, ordonner, conduire, gouverner, etc., et même, sur la base de révélations directes de la part du Seigneur, donner des commandements à l'Eglise, mais avec tout cela il restait non seulement lui-même un serviteur dépendant, et ne portait aucune atteinte à la responsabilité personnelle envers le Seigneur du membre le plus faible de Son corps. Si tous devaient obéissance à un tel commandement, cela provenait seulement de ce que c'était un commandement *du Seigneur*. Quel que fût le caractère du don, celui d'un apôtre, d'un prophète, d'un docteur, des dons de guérison, d'aides ou de gouvernement — le porteur du don restait responsable de son exercice envers Christ, le Seigneur, et ce n'est qu'en tant qu'il l'administrerait fidèlement, dans sa dépendance, que son don était utile à l'ensemble et profitait au bien et à l'édification du corps. Or, comme il en était alors, il en est encore aujourd'hui en principe, malgré l'infidélité et la ruine.

Je voudrais, à cette occasion, signaler une expression fautive ou une manière de voir inexacte que l'on rencontre fréquemment. On parle du *droit* que chacun possède d'exercer son don. Ce mot, ou plutôt la pensée qu'il exprime, qu'un homme a le droit de faire sa volonté sans qu'un autre puisse s'y opposer, est totalement étranger au christianisme. Sans doute, nul n'a le droit de se mêler d'une chose que je fais par obéissance à un commandement formel de Dieu — «il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» — mais quand on dit que tout croyant a le droit de parler dans l'assemblée, on affirme une chose qui contredit directement la nature du christianisme. Nous avons été sanctifiés *pour l'obéissance* de Jésus Christ. L'assemblée n'est pas un endroit où l'homme pourrait faire valoir des droits et où il y aurait place pour sa volonté. Le Saint Esprit seul a le droit et le pouvoir de distribuer à chacun *comme il veut*, et nous avons la responsabilité de servir le Seigneur en soumission selon l'intention du Saint Esprit, et non pas pour *nous* complaire en cela, mais pour sa glorification et pour le profit des

*autres*. «Or à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit *en vue de l'utilité*» (verset 7). Le don ne nous confère donc pas un *droit*, mais nous place plutôt sous une *responsabilité* envers le Seigneur. D'autres ont la responsabilité de le reconnaître, mais c'est autre chose.

En outre, je répète encore une fois, que les dons ne sont pas le Saint Esprit lui-même, bien qu'ils soient distribués *par* lui. Ils doivent servir à l'accomplissement des conseils de grâce de Dieu pour le rassemblement et l'édification de l'assemblée. Quand donc, par exemple, le don des langues, dont les Corinthiens étaient si fiers, s'exerçait en un lieu où il n'y avait personne à qui il pût être utile, il n'était rien autre qu'une folie enfantine. Les esprits des prophètes aussi — et la prophétie était le don le plus désirable (comparez 14: 1) — *étaient soumis aux prophètes*. Les Corinthiens avaient introduit le désordre par leur folie et leur amour propre. Et combien cela arrive souvent de nos jours! L'apôtre ne devrait-il pas aussi crier aujourd'hui à bien des croyants: «Frères, ne soyez pas des enfants quant à l'intelligence»?

Il est aussi très important de remarquer que le Saint Esprit, considéré comme habitant soit dans l'individu, soit dans l'Assemblée entière, nous conduit toujours *par la Parole* et d'accord avec elle. Tout comme l'individu qui se laisse conduire par l'Esprit, reçoit de la Parole les enseignements et les instructions nécessaires, les manifestations de la puissance de l'Esprit dans l'assemblée seront et devront toujours être d'accord avec la parole de Dieu. C'est là une pierre de touche sérieuse et importante pour tout ce qui prétend au service du Seigneur, tant dans l'assemblée qu'au dehors. «Obéissance», soumission sans réserve à la volonté révélée, telle est la condition sans laquelle nul service réellement agréable à Dieu ne peut être accompli. Le dévouement et le zèle d'une part, et de grands résultats d'autre part, ne sont pas une preuve de la réalité du service d'un homme. Pour ceci, comme pour toute autre chose, notre Seigneur nous a donné un modèle parfait. Il fut *obéissant*, et *vécut de toute parole* sortie de la bouche de Dieu. C'était là sa perfection comme homme et comme serviteur. Maintenant, sans doute, il a pris une place de gloire et de puissance, et comme homme glorifié, exalté, comme vainqueur du pouvoir de Satan, il a donné des dons à ses disciples. Mais, quoique étant des vases de cette puissance qui lui appartient, ils restent néanmoins responsables en tout temps d'accomplir leur service dans la dépendance de leur Seigneur, dont ils sont les serviteurs, dans la soumission à sa Parole et à sa gloire, soit comme témoins de l'Évangile envers le monde, soit en édification pour l'Assemblée.

De cette responsabilité envers notre Chef glorifié dépend aussi l'obligation de «ne pas éteindre l'Esprit», ni «mépriser les prophéties» (1 Thessaloniens 5: 19, 20). Les exhortations: «Ne contristez pas l'Esprit», et «Soyez remplis de l'Esprit», nous les avons déjà considérées en relation avec la responsabilité *individuelle* du croyant, comme le temple du Saint Esprit. «Eteindre l'Esprit» est une chose qui se rapporte plutôt à l'assemblée, aux croyants collectivement. Comme les manifestations de l'Esprit sont données pour l'utilité de tous, tous aussi doivent les reconnaître et ne pas mépriser les prophéties, même quand il plairait à Dieu de se servir du plus simple, du plus ignorant, du plus pauvre frère comme Sa bouche et son instrument. Mépriser les prophéties, critiquer et juger sans amour, rechercher des discours pleins de sagesse et de science humaine, tout cela sert à *éteindre l'Esprit*, à le réduire

complètement au silence dans une assemblée. Chacun sait de quelle manière nuisible cela s'est produit dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, mais le danger de retomber dans le même piège est tout aussi grand aujourd'hui. Que le Seigneur donne à tous ses bien-aimés de retourner simplement et sincèrement aux principes divins qui prévalaient dès l'origine, comptant sur lui avec une simplicité d'enfants. Il est puissant et prêt à donner tout ce qui est nécessaire, et il se glorifiera partout où il est reconnu lui seul comme Seigneur et où l'on s'attend à la puissante opération de son Esprit en grâce. Ce n'est pas à nous de faire quelque chose de nouveau, mais de reconnaître ce que l'Esprit a formé et n'abandonnera plus jamais; car sa demeure et son activité se basent non sur la fidélité de l'homme, mais sur l'oeuvre de Christ et sur la fidélité immuable de Dieu. Ce qu'il nous faut, c'est d'agir par la foi selon la parole de Dieu, de nous purifier de tout ce qu'il condamne et d'être fidèles à ce que Dieu lui-même a donné. S'il y a, ne fût-ce que deux ou trois en un lieu, prêts à agir ainsi, Dieu les reconnaîtra.

Que personne ne dise: Ce sont des choses dont je ne m'inquiète pas! Mon salut et le salut des autres, c'est la chose importante. Plusieurs pensent et parlent malheureusement ainsi. Mais je voudrais leur demander: Où est votre coeur pour Christ et pour son Assemblée? Dieu n'a-t-il pas des pensées et des conseils plus élevés encore que de vous sauver, vous et d'autres, de la condamnation éternelle? N'est-il pas glorifié au-dessus de tout en Christ et dans son Assemblée? N'y a-t-il pas un mystère caché dès l'éternité dans le coeur de Dieu et qu'il a maintenant fait connaître à ses enfants? N'avez-vous point d'yeux pour «les richesses insondables de Christ?» N'a-t-il pas fait connaître «aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, la sagesse si variée de Dieu, par l'Assemblée?» Oh! bien-aimés frères et soeurs, votre coeur ne désire-t-il pas connaître mieux la volonté de Dieu et apprendre à la faire quant à ce qui est si cher et si précieux à Christ, son Assemblée?

Mais nous devons nous occuper encore un peu des différentes formes sous lesquelles l'Esprit se manifestait au milieu de l'Assemblée. A ce sujet nous lisons: «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre, la parole de connaissance, selon le même Esprit; et à un autre, la foi, par le même Esprit; et à un autre, des dons de grâce de guérisons, par le même Esprit; «nous entendons encore parler plus loin de miracles, de prophéties, de discernements d'esprits, de différentes sortes de langues, d'interprétation des langues, d'aides, de gouvernements, etc.: (versets 8-10, 28). Tous ces dons étaient représentés dans l'Assemblée — la puissance de Dieu était présente — et, tandis qu'une partie de ces dons servait principalement à l'utilité de l'assemblée, d'autres devaient être des signes pour ceux du dehors. Ainsi tout particulièrement le don des langues. Il est dit spécialement de lui, qu'il n'était pas pour signe aux croyants, mais aux incrédules (14: 22). Et c'était, en effet, un signe glorieux de la grandeur de la grâce de Dieu, de son amour qui ne se limitait désormais plus à Israël seul, mais voulait faire annoncer à tous les peuples, en leur propre langue, ses grands actes de rédemption. Il en était de même du don de guérison, d'opérations de miracles; ils étaient des *signes* accompagnant la prédication de la Parole, plutôt que des dons de grâce destinés aux croyants (Hébreux 2: 4).

«Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît» (verset 11). Que ces paroles sont simples et claires, et pourtant qu'elles sont élevées et divines! Si les opérations de l'Esprit ne se manifestent plus aujourd'hui de la même manière que précédemment, cela ne vient pas de ce que l'Esprit n'est plus là dans la même plénitude, ou de ce qu'il ne désire plus glorifier Christ comme dans les premiers jours de l'Eglise, mais en partie de ce que ces dons ont servi à leur but, en partie aussi de ce qu'ils ne peuvent plus trouver à s'exercer dans la même force que précédemment, parce que l'Esprit est entravé par la ruine de l'Eglise et l'infidélité des croyants. Tous les dons nécessaires «en vue de la perfection des saints pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ», seront gardés jusqu'à la fin du séjour de l'Eglise sur la terre; car le Seigneur est fidèle et il nourrit et soigne son corps, aussi longtemps que celui-ci a besoin de nourriture et de soins (Ephésiens 4: 11, 12, etc.). Mais n'oublions pas, à côté de toutes les grandes choses que le Seigneur fait de nos jours, que l'Eglise est en ruine et qu'au milieu de la décadence générale, il n'y a plus ici-bas qu'un résidu croyant, avec «peu de force».

«Car de même que le corps est *un* et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont *un seul* corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'*un seul* Esprit, pour être *un seul* corps... et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'*un seul* Esprit» (versets 12, 13). *Ainsi aussi est le Christ* — merveilleuse parole! Il n'est pas dit: ainsi aussi est l'Assemblée, ou: le Christ *et* l'Assemblée, mais: *le Christ*. C'est le «nouvel homme» des conseils de Dieu qui est ici devant nous, et l'Assemblée est son corps. Bien qu'il y ait dans ce corps plusieurs membres, ayant tous reçu des dons spéciaux destinés à des fonctions et à des services spéciaux, ils forment cependant tous ensemble *un seul* corps, ils sont tous baptisés par *un seul* Esprit pour ce seul corps, ils ont tous été rendus participants de ce seul Esprit, ils ont tous été abreuvés d'*un seul* Esprit. Le Saint Esprit est la force vivante qui pénètre tous les membres de ce corps composé de Juifs et de gentils, «les nations étant cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus» (Ephésiens 3: 6). Tous ceux qui ont été sauvés par la grâce de Dieu depuis la mort et la résurrection de Christ, tous ceux qui ont cru en Jésus, ont été introduits dans la composition de ce corps. Pas un ne manque. Tous ont été baptisés par le Saint Esprit et non pas pour être désormais des individus isolés, mais pour appartenir au corps que le Saint Esprit est venu former ici-bas. Chaque chrétien possède et conserve sans doute des bénédictions personnelles dans ses relations avec Dieu, mais, à côté de cela, Dieu nous a placés tous ensemble sur un terrain commun, et cela non pas seulement comme *un seul* peuple, ou comme enfants d'*une seule* famille, bien que ces deux choses soient vraies, mais comme membres d'*un seul* corps, inséparablement unis à la Tête, et entre eux.

Cette précieuse vérité est une affaire *de foi*, aussi bien que le salut, l'affranchissement ou l'adoption; sa mise en évidence et sa réalisation par le croyant ne peuvent provenir que de la foi et en même temps d'un renoncement continu à lui-même. Mais nous savons qu'elle est excessivement précieuse au coeur de Dieu, et que le Fils de Dieu a dû laisser sa vie pour la mettre en lumière.

Je demanderai de nouveau à mon lecteur croyant: Sais-tu que tu es un membre du corps de Christ? Et si tu le sais, te conduis-tu en conformité avec ce fait? La présence du Saint Esprit est tout aussi certaine aujourd'hui qu'au temps où l'apôtre écrivait ses épîtres. Ne devrais-tu donc pas reconnaître avec joie l'unité qu'il a formée, t'y soumettre et régler ta conduite en conséquence? Tous ceux qui font cela en sincérité, atteindront sûrement un seul et même but. Le Saint Esprit opère et dirige, encore aujourd'hui, de la même manière, si ce n'est avec la même puissance qu'auparavant, là où on lui permet d'agir, et la parole de Dieu n'a pas changé davantage. Ah! si les croyants étaient seulement tous en simplicité soumis à la parole de Dieu! Le Saint Esprit aurait bientôt réveillé en eux tous *une seule* conviction, *une seule* pensée, et les conduirait tous par le *même chemin*. Mais, la chair, le moi, sont si actifs! C'est pour cela que leurs opinions s'éloignent et s'écartent tant les unes des autres. Oh! que nous puissions du moins rompre avec tout ce qui contre-dit la parole de Dieu, avec tant d'organisations et de traditions humaines opposées à la vérité, qui entravent l'action de l'Esprit et donnent à l'homme une place qui ne lui appartient pas!

Au verset 18 de notre chapitre, nous lisons: «Mais maintenant Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu», et après (verset 24 et suivants): «Mais Dieu a composé le corps... afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres... Or vous êtes le corps de Christ et ses membres chacun en particulier». Le corps n'est pas *un* membre, mais plusieurs, et tous ont besoin les uns des autres et sont utiles à la place même que Dieu leur a assignée, que ce soit la main, le pied, l'oeil ou l'oreille. Chacun a sa fonction spéciale, et tous sont nécessaires, les faibles comme les forts. Quelle heureuse harmonie pourrait et devrait régner dans ce corps! Mais, déjà alors malheureusement, il se montrait du désordre et de la désunion, et depuis les divisions et les partis ont pris le dessus; les chrétiens sont séparés les uns des autres. Mais, Dieu soit loué! le Saint Esprit agit toujours; il est suffisant pour tous les temps et toutes les circonstances. Bien que tout soit faible et misérable, l'Esprit n'est pas affaibli, et pour nous, tout dépend de ceci: Croyons-nous à la présence et à l'activité du Saint Esprit, et jusqu'à quel point sont-elles une réalité pour nous? C'est un fait connu, riche en bénédictions, qu'aujourd'hui encore il distribue ses dons comme il veut, et des dons divers, à l'un ceci, à l'autre cela, en sorte qu'il est occupé plus que jamais à rendre de nouveau vivante dans les coeurs des croyants la vérité de l'unité du corps. Reconnaissons donc avec gratitude et sans jalousie ses dons si variés, où qu'ils se montrent; louons le Seigneur et prions-le aussi, pour que ceux qui possèdent ces dons, (et avec eux tous les bien-aimés enfants de Dieu) reconnaissent toujours plus que Dieu leur a donné une place *dans le corps*, et que leur activité, qu'ils soient évangélistes, pasteurs ou docteurs, devrait être dirigée exclusivement en vue du rassemblement et de l'édification des membres *du corps*, *de l'Assemblée!* Que Dieu nous donne à tous une intelligence plus profonde du «*mystère du Christ*». Il peut faire bien au delà de tout ce que nous pouvons demander et penser. «A lui soit la gloire dans l'Assemblée, dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles! Amen!»

Dans le cours de notre méditation, nous avons cité plusieurs fois des versets du chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens. Jetons encore un regard sur cette importante et riche portion de la Parole. La vérité du corps de Christ y est aussi au premier plan, mais d'une autre manière qu'en 1 Corinthiens 12 et 14. Tandis que, dans ces chapitres, l'Eglise, corps de Christ, est considérée comme scène de l'activité du Saint Esprit *ici-bas* — il est en elle maintenant, il opère dans le corps selon la puissance *de Dieu*, et en quelque mesure comme serviteur *du Seigneur* — en Ephésiens 4, nous la trouvons exclusivement dans sa relation avec la tête *dans le ciel*. Il n'y est donc nullement parlé de l'activité du Saint Esprit, ni des membres et de leurs diverses fonctions; le sujet n'est pas non plus l'administration intérieure, ni le service de l'Assemblée, mais plutôt l'amour de Christ pour son corps, sa tendre sollicitude pour chacun de ses membres. Il nourrit et soigne l'Assemblée comme sa propre chair. Il est monté en haut, et son corps, bien qu'il se trouve de fait sur la terre, est vu, quant à sa relation avec lui, comme un avec lui dans les lieux célestes. C'est *lui* aussi qui fournit les dons à son corps. Lui, qui est monté au-dessus de tous les cieux, et qui maintenant remplit tout en tous, est la source qui ne tarit jamais, de laquelle découle pour le corps tout ce dont il a besoin. «Mais, à chacun de nous, la grâce a été donnée, *selon la mesure du don de Christ*» (verset 7, comparez aussi versets 8 et 11). C'est une chose toute naturelle, que lorsque sa personne est au premier plan, nous soyons aussitôt mis en relation avec le ciel, tandis que nos regards sont dirigés sur la terre quand il est parlé du Saint Esprit, car l'Esprit opère *ici-bas* dans l'Eglise, à la gloire de Dieu.

Pour le même motif, nous constatons ici l'absence des dons qui étaient des signes de la puissance de Dieu en face du monde, qui avaient à faire avec le mal dans l'assemblée, qui servaient à tenir la chair en bride: les langues, les dons de guérison, les opérations de miracles, les aides, les gouvernements. Par contre, ceux qui ont pour objet le rassemblement et l'édification de l'Eglise, sont énumérés au complet. Nous trouvons les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs. L'amour de Christ pour son Assemblée et ses tendres soins pour elle, sont donc ici la chose principale, et, d'accord avec cela, ce qui est donné à l'Eglise pour manifester sa relation avec un Christ céleste, pour l'élever dans les lieux célestes, pour la faire parvenir en Esprit à la mesure de la stature de Christ, étant ainsi gardée de toute influence d'erreur et de doctrines étrangères, et croissant dans son caractère céleste et dans Sa plénitude. Tel est ici le caractère des dons; ils doivent servir «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». Ils doivent rester jusqu'à la fin, tandis que cette assurance n'est pas donnée pour les langues et pour tout ce qui est appelé les opérations de miracles (\*). Tout ce qui est nécessaire pour le bien de l'Eglise, tandis qu'elle est *ici-bas*, ce qui opère sur le coeur et la conscience, et produit l'intelligence et le discernement spirituels, le Seigneur le donnera jusqu'à ce que le but soit atteint. Quelle grâce de le savoir et de pouvoir compter en simplicité sur la parole de Dieu.

(\*) Au fond, tout don, comme venant d'en haut et produit par le Saint Esprit, est un don miraculeux.

Remarquons encore, quant aux divers dons mentionnés dans ce chapitre, que les *apôtres*, dans *un certain* sens, ne constituent pas une partie du corps; ils le *rassemblent*, comme



envoyés directement du Seigneur dans ce but, et en vertu des pleins pouvoirs, qui leur avaient été divinement conférés; ils donnent des ordonnances et des directions à l'Eglise. Au chapitre 2, verset 20, ils sont, conjointement avec *les prophètes*, nommés le *fondement* du temple dont Christ est la pierre angulaire. La maison est, pour ainsi dire, bâtie sur eux. Leur oeuvre, comme ayant posé le fondement du temple selon les révélations reçues d'en haut, est achevée. Dans un autre sens, cela va sans dire, les apôtres avaient leur place dans le corps, aussi bien que tout autre membre. Outre l'apôtre Paul et les douze, il y a eu d'autres apôtres aussi, comme Barnabas, par exemple (comparez Romains 16: 7; Apocalypse 2: 2).

L'évangéliste a son travail dans le monde, mais toujours en rapport avec l'Assemblée. Bien que, dans son *oeuvre*, il soit, en un certain sens, indépendant d'elle, il reste cependant toujours, comme *personnalité*, dans une relation de dépendance à son égard. Mais l'Eglise ne devrait jamais *envoyer* des évangélistes. C'est l'affaire de Dieu seul, bien que ceux qu'il envoie, sortent du milieu d'elle. La parole de Dieu réunit les *pasteurs* et les *docteurs*, et par la nature de leur service, ils sont étroitement unis, car garder et paître, conduire et enseigner par la Parole, sont évidemment des oeuvres qui sont en relation entre elles. Le pasteur suit les brebis que l'évangéliste a rassemblées, il garde le troupeau, veille à son bien, s'oppose au mal qui pénètre, et cherche à maintenir les pieds des saints dans le sentier étroit en appliquant aux coeurs et aux consciences la Parole que le docteur annonce. Le docteur expose, enseigne, découpe bien la Parole de la vérité, il édifie par elle; il y fait pénétrer, il découvre les fausses doctrines, etc. Très souvent ces deux dons se trouveront réunis en *une seule* personne, ils se complètent et réciproquement et se pénètrent l'un l'autre de bien des manières.

Or tous ces dons, c'est le Seigneur qui les donne. Comme Homme glorifié, il a reçu des dons et il les distribue aux siens, et le pouvoir ténébreux de Satan ne peut rien contre lui, ni contre la puissance qui agit dans ses messagers. Satan est un ennemi vaincu. Lui qui retenait captif, a été lui-même mené en captivité, et le Dieu de paix le brisera bientôt sous nos pieds (Romains 16: 20).

## 9. Le Saint Esprit dans le livre de l'Apocalypse

«Grâce et paix à vous, de la part de Celui qui est, et qui était et qui vient, et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né des morts, et le prince des rois de la terre!» (Apocalypse 1: 4, 5).

Il manquerait un trait important à ce tableau, si nous ne jetions, pour terminer, un regard sur la personne du Saint Esprit, telle qu'elle nous est présentée dans l'Apocalypse. Comme ce livre lui-même porte un caractère prophétique et judiciaire, de même le Saint Esprit apparaît ici essentiellement comme l'Esprit de prophétie, qui, étant lui-même dans le ciel, montre l'avenir aux croyants qui vivent sur la terre, et de plus, comme Esprit de jugement. Même dans les épîtres adressées aux sept assemblées de l'Asie mineure, considérées comme représentant l'Eglise dans sa responsabilité ici-bas, l'Esprit ne se trouve pas dans l'Eglise, mais il lui parle. Ce n'est pas l'Esprit qui habite dans le croyant individuellement, ou qui distribue des dons et agit dans l'Assemblée comme il veut; mais, comme le Seigneur lui-même est vu dans un caractère

sacerdotal et judiciaire, marchant au milieu des sept lampes d'or, l'Esprit se tient dehors, juge et avertit les assemblées: «Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées».

Et tandis que, dans tous les autres écrits du Nouveau Testament, il n'est question que de l'Esprit ou *d'un seul* Esprit, nous lisons d'emblée dans l'Apocalypse (sans doute en rapport avec le septuple pouvoir spirituel d'Esaië 11: 2), qu'il y a *sept* Esprits devant le trône de Dieu. Cette apparition est si frappante qu'elle montre au lecteur attentif du livre de l'Apocalypse, qu'il se trouve sur un terrain tout nouveau. Le temps de la grâce de Dieu, dans lequel il a révélé le mystère merveilleux de Christ et de l'Assemblée, caché en Lui dès les siècles et les générations, est passé; le temps du jugement est venu. Dieu lui-même apparaît sur le trône de jugement; tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est jugé: l'Eglise, l'homme comme tel, les puissances du monde, les démons, etc. Et quand le prophète voit les «sept esprits», cela nous montre les côtés si variés de la perfection de l'Esprit, tels qu'ils se déploient dans les voies du gouvernement de Dieu envers cette terre et ses habitants; c'est pour cela aussi qu'il est vu «devant le trône de Dieu». Au chapitre 4, il apparaît sous l'image de «sept lampes de feu» brûlant devant le trône et, au chapitre 5, les sept yeux de l'Agneau prêt à ouvrir le livre de l'héritage et à en briser les sceaux, sont appelés «les sept Esprits de Dieu envoyés sur toute la terre». Le but de l'opération de Dieu n'est plus grâce et bénédiction, mais un juste jugement exercé avec un pouvoir divin et en pleine connaissance de cause. L'Esprit est devant nous, non pas comme le don précieux de Dieu à son Eglise, mais comme l'énergie active du pouvoir judiciaire de l'Agneau, comme l'Esprit de jugement qui sonde et amène tout à la lumière. Il y aura bien aussi, dans ces jours affreux, des croyants sur la terre, des hommes nés de nouveau par la puissance de l'Esprit, conduits par lui et fortifiés dans leur témoignage; mais le caractère de son activité en eux est tout autre que maintenant. Tandis qu'aujourd'hui il habite dans les croyants comme un Esprit de communion et les introduit dans toute la plénitude de ce qui leur est donné en Christ, il opérera de nouveau, dans les temps de la fin, à la manière de l'Ancien Testament, et sera comme un Esprit de prophétie qui n'habite pas ici-bas, reliant les coeurs des rachetés avec le ciel, mais qui leur montrera l'avenir et ce qu'ils *recevront*, lorsque *Christ* apparaîtra et anéantira leurs ennemis. De là aussi l'appel des saints de la fin à la vengeance divine.

Mais à la fin du livre, quand le cercle des communications prophétiques sur les voies de Dieu en jugement est clos, le Seigneur se tourne vers son Assemblée ici-bas, et s'annonce à elle en rapport avec son espérance céleste, comme l'étoile brillante du matin, et nous lisons: «*L'Esprit et l'Epouse* disent: Viens!» Ce ne sont plus sept Esprits qui, comme des lampes de feu, brûlent devant le trône de Dieu, les symboles du jugement n'effraient pas nos regards; non, c'est la personne si bien connue de l'Epouse, le Saint Esprit envoyé du ciel ici-bas, le Messager divin qui doit l'amener d'un pays lointain à l'Epoux bien-aimé, qui l'a soigneusement conduite à travers le désert, et est sur le point d'atteindre au terme de sa mission. En pleine harmonie avec les sentiments de l'Epouse, il désire quitter cette terre et amener l'Epouse,

fruit de son activité, là où, aux côtés du Fils de Dieu, délivrée de tout danger et de toute tentation, elle siégera en gloire d'éternité en éternité.

«Qui est cet homme qui marche dans les champs à notre rencontre?» demandait jadis Rebecca, lorsque arrivée de son long voyage, elle vit Isaac venir à elle; et Eliézer répondit: «C'est *mon seigneur*». Il en sera bientôt de même, — oh! qui pourrait saisir les délices de cette heure? — notre voyage finira; notre fidèle Seigneur viendra au-devant de nous, et l'Esprit Saint qui, durant le long pèlerinage dans le désert, a si souvent fortifié nos coeurs et nos mains en nous parlant de Jésus, dirigera les yeux de tous sur Celui qu'il est venu glorifier.

Cher lecteur, nous avons médité ensemble un sujet merveilleux, et tu sentiras avec moi que nous n'avons que bien peu pénétré dans ses profondeurs et ses hauteurs, que nous n'avons que bien légèrement effleuré la gloire de la personne sublime et divine du Saint Esprit. Mais Dieu soit loué de ce qu'il nous a donné de la discerner et de la comprendre un peu! Il est puissant pour donner davantage; et ce peu que nous pouvons saisir, réveille en nous le désir de la perfection et nous fait pressentir la plénitude placée devant nos coeurs et préparée pour nous. Et si nous demandons quel est le centre de toute cette plénitude glorieuse, l'objet et le but de toute l'activité du Saint Esprit, le commencement et la fin de toutes les voies de Dieu? la réponse est: *Jésus — Jésus — Jésus!* Celui qui dit: «*Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange... Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin*».

**«Et l'Esprit et l'Epouse disent: Viens! Et que celui qui entend, dise: Viens. Et que celui qui a soif, vienne; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie!»**

## Christ dans son abaissement (Ladrière S.)

---

ME 1909 page 19

*Les rayons voilés de ta gloire,  
O Jésus, précieux Sauveur,  
Sont comme un phare en la nuit noire,  
Ou comme la source où vient boire,  
Dans le désert, le voyageur.*

*Pour que nous puissions te connaître,  
Toi, le Dieu fort d'éternité  
En qui sont et la Vie et l'Être,  
Dans la faiblesse tu vins naître  
Au sein de notre humanité.*

*Abandonnant ton diadème  
Pour ce monde où coulent les pleurs,  
Pauvre, inconnu, méprisé même,  
Tu goûtas la douleur suprême,  
Toi qui fus l'homme de douleurs.*

*Rempli de tendresse ineffable,  
De compatissante bonté,  
Ton cœur, ô Sauveur adorable,  
Ne trouva, chez l'homme coupable,  
Qu'outrages, haine et lâcheté.*

*Mystère insondable de grâce,  
Abaissement qui nous confond  
Les anges qui peuplent l'espace,  
Cherchent, en se voilant la face,  
A le sonder jusques au fond.*

*Mais nous, que ton amour proclame,  
Comme tes bijoux précieux,  
Nous, fruit du travail de ton âme,  
Notre cœur, Jésus, te réclame.  
Quand te verrons-nous de nos yeux?*

## Fragments

---

### ME 1909 page 20 : Koechlin M.

L'homme religieux cherche à mettre la Parole d'accord avec sa propre volonté, au lieu de faire dépendre sa volonté de la Parole.

---

L'Esprit conduit dans toute la vérité; Satan plonge dans l'erreur. L'homme abandonné a lui-même confond la vérité et l'erreur.

### ME 1909 page 80 : Koechlin M.

Déloger, pour le croyant, c'est partir en paix pour entrer dans le paradis.

---

Qu'est-ce que la gloire pour le chrétien? C'est Christ!

### ME 1909 page 240 : Koechlin M.

Dieu parle à l'homme de plusieurs manières: comme maître et seigneur il proclame par la création, sa gloire (Psaumes 19: 1); sa puissance (Romains 1: 20); et sa sagesse (Proverbes 3: 19).

Il avertit en patience par les événements et par les circonstances (Job 34: 14).

Il parle en grâce et en amour dans son Fils (Hébreux 1: 2).

---

Le Seigneur est venu, petit enfant dans une crèche; il reviendra comme le Fils de l'homme avec les nuées. Il était ignoré des hommes; tout oeil le verra. Il apportait la grâce; il exercera le jugement. Sa venue était annoncée par les anges comme un grand sujet de joie, la paix sur la terre; à son retour, toutes les tribus de la terre se lamenteront et tous les hommes seront troublés (Luc 2; Apocalypse 1; Matthieu 24).

### ME 1909 page 260 : Koechlin M.

(2 Samuel 9: 3) «N'y a-t-il plus personne de la maison de Saül? et j'userai envers lui d'une bonté de Dieu», dit David (verset 7): «Et tu mangeras continuellement le pain à ma table». N'est-ce pas, en effet, ainsi qu'agit la bonté de Dieu: elle cherche un misérable boiteux, un ennemi, pour l'introduire dans sa présence, à sa table. Cette bonté ne se trouve pas dans le coeur naturel de l'homme. Seul celui qui l'a éprouvée pour lui-même, la connaît, et il faut en être pénétré pour l'exercer envers les autres.

## ME 1909 page 280

Si la présence du Seigneur dans notre rassemblement, dépendait de nous, il serait souvent absent, mais elle dépend *de Lui*, et il est toujours là.

## ME 1909 page 320 : Koechlin M.

C'est par les sens que l'homme dans la chair perçoit tout ce qui est du monde et qu'il en jouit. La foi est pour l'homme régénéré comme un sens nouveau et unique, par lequel il participe à ce qui est céleste et pénètre même dans les choses profondes de Dieu.

## ME 1909 page 400

Si nous sommes en Christ, Christ est donc en nous. Il paraît pour nous «devant Dieu»; nous devrions donc paraître pour Lui devant le monde. Il n'est pas dit: «Vous *devez être*»; mais vous *êtes* la lettre de Christ»; c'est là notre responsabilité. Vous ne pouvez *devenir* mon enfant, quelque semblable à mon enfant que vous puissiez être. La question est si vous vous trouvez dans cette position. Pour nous, nous *sommes* la lettre de Christ. Que le Seigneur nous donne, dans les choses ordinaires de la vie, de connaître nos obligations envers Celui qui nous a aimés d'un tel amour.

---

### Colossiens 1: 9, 10

Il est bien remarquable de voir qu'il n'y a pas ici de direction quant aux détails de la marche, mais qu'il est dit: «Que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté... pour marcher». Est-ce que vous l'êtes? Combien souvent nous ne savons pas si nous sommes dans le droit chemin, même quand c'est là notre désir. Voyons-nous le sentier à travers le désert? Voilà la pierre de touche de notre état; car «c'est un sentier que l'oeil de l'aigle n'a pas aperçu». Si nous devons «marcher d'une manière digne du Seigneur», il faut que nous soyons «remplis de la connaissance de sa volonté». Le monde devrait pouvoir lire Christ en nous aussi distinctement que les dix commandements sur les tables de pierre, selon la comparaison de l'apôtre.

## ME 1909 page 460 : Koechlin M.

Nous devrions marcher, ici-bas, ayant Christ devant nos coeurs comme seul mobile de nos actions et de notre vie.

---

L'évangile de Jean conserve d'un bout à l'autre ce caractère: c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui le fait connaître; et s'il dit à la fin: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu», c'est, sans aucun doute, parce qu'il avait accompli l'oeuvre de la rédemption qui nous donne le droit d'être enfants de Dieu; mais cela ne nous dit-il pas aussi qu'il nous a pleinement révélé le Père?



## Tychique

---

G.B.E.

ME 1908 page 75

Il y avait dans le coeur des premiers chrétiens la plus tendre sollicitude mutuelle, et cela prouvait combien ils s'aimaient. Nul, parmi les apôtres, ne fut plus zélé, sous ce rapport, que Paul, assiégré qu'il était par sa sollicitude pour toutes les églises (2 Corinthiens 11: 28).

Le soin de paître les brebis et les agneaux sortis du bercail juif, avait été confié à Pierre, le plus âgé des apôtres, mais ce fut à Paul que Christ confia celui de veiller sur l'Eglise et de la protéger contre les premières et les plus subtiles atteintes du mal et de la corruption (Jean 10: 3; 21: 15; 1 Pierre 5: 1-4; Actes des Apôtres 20: 28-32; Colossiens 2: 1, etc.). Paul par la grâce de Dieu, fut fidèle à son mandat jusqu'à la fin.

Mais il fallait des aides dans l'exercice de ces soins envers l'Eglise de Dieu, et nul, peut-être, ne fut plus aimé et estimé que Tychique, l'un des convertis d'Asie (Actes des Apôtres 20: 4). Entre tous ceux qui, en Asie, abandonnèrent Paul, Tychique paraît faire exception, car, dans sa dernière lettre, l'apôtre fait mention de lui, ce qui nous porte à croire que Tychique était demeuré fidèle à Paul, comme Paul lui-même avait été fidèle aux églises (2 Timothée 4: 12). Et, s'il en est ainsi, l'exception est en vérité un fruit de la grâce, donnant à ce bien-aimé frère une place honorable et éminente, suivant le témoignage qu'en rend l'apôtre.

Ce témoignage, quoique exprimé en peu de mots, est comme un parfum précieux de ce que la grâce peut accomplir dans un coeur dévoué à la gloire de Christ au milieu de ce monde, scène de Sa réjection et de Son déshonneur. Tychique semble avoir été le messenger de Paul et le porteur de ses lettres aux Ephésiens et aux Colossiens; le Saint Esprit rend, dans ces épîtres, un beau témoignage de lui en l'accréditant et le recommandant à l'amour des saints. «Tychique, le frère bien-aimé et fidèle serviteur dans le Seigneur». Ainsi en parle Paul aux Ephésiens (Ephésiens 6: 21, 22).

En s'adressant aux Colossiens, l'apôtre lui rend le même témoignage: «Tychique, le bien-aimé frère et fidèle serviteur, et compagnon de service dans le Seigneur» (Colossiens 4: 7). Seulement, ici, nous voyons qu'il est recommandé comme compagnon de service de l'apôtre, quoique disposé à être employé de lui comme son messenger, et son envoyé auprès des églises.

Cher lecteur, s'il y a quelque vertu ou quelque louange, pensons à ce qui concerne ce bien-aimé frère Tychique (Philippiens 4: 8). Trois choses sont dites de lui que nous devrions ardemment désirer d'imiter, en prenant sa foi pour modèle, selon l'Ecriture (Hébreux 13: 7). Il était:

1. Un bien-aimé frère dans le Seigneur.
2. Un fidèle serviteur dans le Seigneur.



### 3. Un compagnon de service dans le Seigneur.

Le moins qu'on puisse dire d'un croyant qui comme Tychique, aurait entendu et cru la parole du Seigneur Jésus prêchée par Paul, c'est qu'il est un frère en Christ. Mais l'expression employée ici nous indique quelque chose de plus que d'être simplement en Christ, ou un frère en Christ, quoique cela seul soit déjà une grande bénédiction. Tychique était «un bien-aimé frère en Christ». Et de telles paroles ne nous font-elles pas entendre que sa marche et sa vie dans l'amour de Dieu et de Christ, le rendaient cher, non seulement à Christ et à Paul mais à tous ceux qui le connaissaient? Cette obéissance dans l'amour ne nous le fait-elle pas connaître comme un frère qui gardait le commandement du Seigneur? de là, la justesse de son expression: «dans le Seigneur».

Cette vue du caractère chrétien est des plus attrayante; elle est recommandable et nécessaire à imiter pour que nous réussissions dans notre désir de rendre témoignage à Christ en le servant, pour ainsi dire, dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, car tout croyant peut et doit marcher dans cet amour envers le monde, et d'une manière plus spéciale envers les disciples de Christ dans le monde. «L'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (1 Jean 4: 7, 8).

Mais il y a plus. Dieu nous a révélé sa *vérité*, que nous devons maintenir et enseigner dans la *fidélité* et l'amour. Car la vérité de Dieu qui est sa Parole est le fondement de tout témoignage chrétien et la source de toute unité et de tout amour chrétien. Notre Seigneur lui-même, qui était la Vérité, entra ici-bas dans un chemin d'obéissance envers son Dieu et Père, «pour la vérité de Dieu», et fut fidèle à Celui qui l'avait établi (Jean 14: 6; Romains 15: 8; Hébreux 3: 2).

Notre bonheur est de proclamer qu'il fut, comme dit un poète, «fidèle au milieu de l'infidélité, rien que lumière au milieu des ténèbres».

Et ainsi, qu'il s'agisse de Christ ou de ses serviteurs, c'est le véritable amour pour Dieu, l'amour pour la vérité et l'amour pour les hommes, qui produit la fidélité à l'égard de Dieu, de la vérité, et aussi à l'égard des hommes.

On peut dire avec joie, de Tychique, qu'il était un *bien-aimé* frère et *fidèle* serviteur dans le Seigneur. Il était, nous le pensons, capable d'enseigner aux autres ce qui lui avait été communiqué par Paul (2 Timothée 2: 2), mais nous savons du moins qu'il possédait le don si désirable de prophétie, car, à la grande joie de l'apôtre, il pouvait consoler les coeurs des Colossiens après avoir connu l'état de leurs affaires (1 Corinthiens 14: 1-3; Colossiens 4: 8). L'épître elle-même qu'il porta aux Colossiens contenait l'enseignement nécessaire pour les affermir et les établir.

Mais aussi, le service fidèle de Tychique, comme un «frère bien-aimé» devait être des plus efficace et était sans doute reconnu par Dieu pour accomplir ce que l'apôtre avait tant désiré, savoir que «leurs coeurs fussent consolés et unis ensemble dans l'amour pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu»

(Colossiens 2: 2). Et quel «compagnon d'oeuvre», et quel serviteur dans le Seigneur, Tychique devenait pour l'apôtre!

En se rendant auprès des saints d'Ephèse avec la lettre de Paul, Tychique nous apparaît de nouveau comme consolateur. Mais, cette fois, ce n'est pas tant pour apprendre l'état de leurs affaires comme chez les Colossiens, mais pour qu'eux, les Ephésiens, connussent les affaires de l'apôtre lui-même (Ephésiens 6: 22). Nous voyons donc dans ces deux cas comment Dieu peut consoler, et quelle «consolation d'amour» l'on trouve toujours dans cette affection mutuelle qui a sa racine en Christ. Il est juste de remarquer que les saints d'Ephèse, à ce moment-là, étaient dans un meilleur état que les Colossiens, quant à l'amour. A ces derniers, la consolation avait été apportée par Tychique qui connaissait leur état et s'en était occupé; aux Ephésiens, il s'agissait plutôt d'apporter des nouvelles de l'apôtre, dont l'ardente affection pour les saints comptait sur leur amour et s'assurait qu'ils seraient réconfortés en recevant des nouvelles de celui qu'ils aimaient tant.

Il paraît certain que la tendre affection de Paul et sa sollicitude pour les saints d'Ephèse ne se refroidirent pas, et ne firent jamais place à l'indifférence. Nous en avons la preuve dans les dernières paroles de l'apôtre: «J'ai envoyé Tychique à Ephèse» (2 Timothée 4: 12).

Bien-aimés, si nous savons que Paul et Tychique se reposent maintenant auprès du Seigneur, et attendent, là-haut, avec Lui, nous qui travaillons et l'attendons ici-bas, marchons comme eux dans le même amour pour Christ, en toute ferveur et activité. Puissions-nous éprouver un intérêt toujours nouveau et toujours plus profond pour les saints de Dieu *partout*, cherchant, comme Tychique, à les aimer et à les servir dans ce même amour, afin que, comme lui, nous soyons approuvés de Christ dans ce jour, l'ayant servi sur la terre, dans le même esprit de dévouement et d'amour, comme «bien-aimés et fidèles dans le Seigneur».

Bientôt, nous entendrons sa voix de *grâce* qui s'élèvera comme une musique délicieuse du sein des premières vapeurs de l'aube: «Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens! Car voici, l'hiver est passé; la pluie a cessé, elle s'en est allée,... les vignes en fleur exhalent leur parfum. Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens!» (Cantique des Cantiques 2: 10). Puissions-nous aussi, lorsque nous serons avec Lui, entendre sa voix *fidèle* nous dire en justice et en *vérité*: «Bien, bon et *fidèle* esclave... entre dans la joie de ton maître» (Matthieu 25: 21).

## Lettres de Darby J.N.

---

### Lettre de J.N.D. n° 354 – ME 1908 page 97

à Mr M. R.

Cher frère,

J'ai reçu votre lettre et je suis certain que l'ennemi est très actif au dehors, comme aussi le coeur naturel l'est au dedans.

Ce dont vous avez besoin, c'est d'une entière délivrance de vous-même, c'est-à-dire de la chair. Vous parlez de mauvaises pensées, «non invitées et haïes», surgissant dans votre coeur, même quand vous cherchez à être occupé du Seigneur, et que vous pensez réellement à lui. Alors vous vous arrêtez pour les confesser, et le fait d'être occupé, pour un moment seulement, de cette confession, provoque une mauvaise pensée nouvelle. Et ainsi c'est, comme vous le dites, un travail sans fin, durant toute la journée.

Mon sentiment est que vous n'avez, jusqu'à présent, jamais joui d'une pleine délivrance de vous-même et de la chair. Vous êtes, comme dit l'Écriture, encore dans la chair, quoique vous soyez un croyant dans le Seigneur Jésus Christ. Je crois que, si votre âme était affranchie, vous trouveriez que la simple et cependant profonde vérité de vous reconnaître vous-même pour mort (Romains 6: 2), agirait de telle manière que même la pensée de vous détourner pour confesser ce qui a surgi tout à coup dans votre âme, ne serait réellement et uniquement qu'accorder un triomphe à la chair, en vous conduisant à être occupé d'elle.

Si la volonté n'y est pour rien, de telles pensées seront laissées de côté et traitées comme n'étant pas votre «moi». Sans doute, quand l'âme n'est pas affranchie, je ne dirai pas que vous puissiez agir ainsi, mais, si vous jouissez de la liberté, vous ne souffrirez pas de ces choses.

Ce que je voudrais simplement vous dire, c'est que, si de mauvaises pensées, spontanées et haïes, se présentent à votre âme, vous ne devez pas vous arrêter ou interrompre votre occupation avec le Seigneur pour les confesser. Si la *volonté* y est pour quelque chose, elles doivent être confessées; mais, dans le cas contraire, passez outre, comme pour éviter une mauvaise personne qui n'est pas vous-même, que vous savez incorrigible, et dont le contact ne vous apporterait que misère et souillure. Évitez de telles pensées, passez à côté d'elles, et laissez-les là. Les avouer, c'est simplement donner à la chair la place qu'elle cherche, c'est la reconnaître d'une manière ou de l'autre. Même cela, si ce n'était que pour avoir en horreur ses oeuvres, serait encore une satisfaction donnée à la chair, que la grâce vous soit accordée de laisser la chair désavouée et sans la reconnaître, et de continuer votre chemin, sachant qu'elle est toujours présente en vous, et qu'elle y sera jusqu'à la fin.

Quelle bénédiction, que, par grâce, nous puissions la désavouer et refuser d'écouter ses suggestions quand elle agit, sachant, par la même grâce, qu'elle n'est plus «moi»,

Votre cas a été et est commun chez la plupart des enfants de Dieu, si ce n'est chez tous. Je fais allusion aux pensées errantes, non sollicitées et haïes. Continuez simplement à n'y faire aucune attention, car, si vous agissez autrement, vous donnez à la chair la place qu'elle cherche. Allez de l'avant, sans écouter ses suggestions, et soyez-y sourd. Si vous trouvez que votre volonté est à l'oeuvre, confessez-le à Dieu, mais pas de manière à être occupé de l'analyse du mal. Regardez plutôt à lui, le sentiment de votre faiblesse et de votre impuissance remplissant votre coeur, et, dans l'attitude de la dépendance, passez votre chemin, les yeux fixés sur Lui, de qui vient la force quand on a conscience de sa faiblesse.

## Lettre de J.N.D. n° 355 – ME 1908 page 228

à Mr Frédéric Godet

1853?

Cher Monsieur et frère,

J'espère que notre bon frère Mr. G. vous aura accusé réception, en mon nom, de votre brochure et vous en aura remercié de ma part, ce que maintenant je fais bien sincèrement moi-même. Il vous aura dit que j'avais une attaque de rhumatisme, à l'oeil qui m'empêchait d'écrire. Cela m'a privé du vrai plaisir de vous adresser quelques lignes pour vous témoigner les sentiments respectueux qu'a produit sur moi la lecture de votre brochure, et, permettez-moi de l'ajouter, l'affection chrétienne qu'elle m'a inspirée pour son auteur. Il est assez doux d'éprouver un tel sentiment à la suite d'une controverse, mais vous avez su, cher Monsieur, faire dominer la charité sur les raisonnements. Si je me connais bien, cela est vrai, du fond de mon coeur, quant à tous ceux auxquels j'ai répondu; mais je sais bien que je suis quelquefois trop occupé de mon sujet pour penser suffisamment à l'effet que mon style doit produire sur les sensibilités de mes adversaires, et j'ai si peu l'idée d'être blessé moi-même, que je ne sais supposer qu'un autre puisse prendre en mauvaise part un argument droit et sincère, mais «omne tulit punctum qui miscuit utile dulci (\*)».

(\*) Il a remporté tous les suffrages, celui qui a su mêler l'utile à l'agréable. (Ed.)

Je reconnais avec plaisir, cher Monsieur, votre bienveillance et votre droiture et l'intention sincère de votre ouvrage. Je pense bien que vous aurez attiré sur vous des adversaires d'un côté tout autre que celui des pauvres frères qui ont fourni l'occasion à votre écrit, comme aussi, vous m'avez débarrassé de toute une classe de combattants que je pouvais être assez content de laisser entre vos mains.

Vous n'avez pas toujours entièrement saisi ma pensée, par exemple au sujet des anciens. Il est très possible que je ne me sois jamais clairement expliqué là-dessus. Il n'a jamais été dans ma pensée de former un système. Je me suis échappé d'un mal positif dans lequel je me trouvais, et j'ai pu satisfaire à ma conscience, selon la Parole, en rencontrant deux ou trois personnes assemblées au nom de Christ, au milieu desquelles il était selon sa promesse. Dieu nous a accordé de la joie et du bonheur et d'autres se sont joints à nous. J'ai cherché à revendiquer les droits du Saint Esprit dans le ministère et à affranchir ce ministère d'un joug

purement humain en remontant à sa vraie source, savoir la puissance du Saint Esprit. Cette institution était de fait entièrement humaine; on y était destiné par ses parents; à quelques belles exceptions près, on y était nommé par l'Etat ou par des pasteurs. C'est parce que j'honorais le ministère comme étant de Dieu et pas des hommes, que je me suis trouvé, par un sort, peut-être trop peu extraordinaire dans ce monde, sous l'accusation de le nier, mais je crois bien que les anciens exercent une surveillance générale sur le troupeau de Dieu (Actes des Apôtres 20) et pas seulement sur des affaires temporelles qui étaient les objets et la charge des diacres.

Ceux qui ont dû remplir la charge d'anciens, je ne veux pas dire officiellement, mais seulement de fait, ont dû trouver qu'il y a mille et mille choses qui surgissent chaque jour, des affaires temporelles si vous voulez, mais qui exigent la sagesse, la patience, la fermeté, la douceur, et une autorité découlant du respect qui s'attache à une personne telle que le Saint Esprit la dépeint par la main de l'apôtre. Il ne s'agit pas exactement d'un don, mais de qualités, sans lesquelles on ne saurait remplir une telle fonction, mais sans lesquelles aussi on pourrait avoir les dons les plus excellents. Les anciens étaient des surveillants qui, en agissant au milieu du troupeau, empêchaient les mouvements de la chair de gêner la libre circulation de l'amour parmi les frères, de l'amour, ce vrai sang vital du système. Ils veillaient en même temps sur la sainteté et le bien-être de chaque membre du corps à sa place. C'est une fonction qui, quand elle est véritable, se montre peu, et moins elle se montre, mieux le corps s'en trouve. Elle se trahit dans ses beaux résultats. Il y avait de certaines circonstances où, je le pense, ceux qui l'exerçaient étaient plus en vue.

Mais c'est ici, cher Monsieur, qu'il est impossible d'échapper à la condition actuelle de l'Eglise, parce qu'il est évident, et vous ne le niez pas, que c'étaient les apôtres qui nommaient ces anciens ou évêques. C'est pourquoi je n'ai nullement prétendu faire une telle chose, mais lorsque je rencontrerais quelqu'un agissant comme un ancien doit agir et qui, sans prétention, serait en bénédiction au troupeau, je le reconnaîtrais cordialement pour ma part et le respecterais dans sa fonction. C'est parce qu'on en a fait un clergé, moitié don, moitié charge, ou plutôt charge sans don, et réglé par les autorités civiles et non par l'Esprit (autorités que je reconnais pleinement comme étant de Dieu, mais non pas comme chefs de l'Eglise de Christ); c'est parce que le ministère n'était plus celui du Saint Esprit, mais une profession (peut-on le nier?), que je me suis éloigné d'un tel état de choses. Je vois que tout est en ruine. Je reconnais les anciens dans la Parole. Je ne prétends pas les nommer, mais je les reconnais lorsque j'en rencontre. Le ministère de l'Esprit doit être libre, sauf l'exercice de la discipline, si elle est exigée.

Le ministère actuel jouit autant de son autorité dans le cas d'un homme non converti que dans le cas d'un vrai pasteur, non pas de fait, sans doute, car il est impossible au milieu des chrétiens, mais de droit. Aussi, le pasteur est-il pasteur de bien des âmes non converties et peut-être n'est-il pas évangéliste pour leur adresser la parole. Mais si un évangéliste entre librement dans sa paroisse (et qu'est-ce que ce mot veut dire?) pour évangéliser, c'est un désordre. Peut-être le pasteur, s'il est homme de bien, le supporterait, le souhaiterait même,

mais là où il y aurait le plus de besoins, toute l'énergie du système serait un contrepoids à l'Esprit de Dieu. Est-ce là de l'ordre?

J'ajoute que je reconnais pleinement l'ordre et la discipline de la Parole, et selon la Parole, dans les assemblées. Lorsque tout était dans son intégrité, l'esprit des prophètes était assujéti aux prophètes. Il est évident que je ne saurais pas ici répondre au contenu de votre brochure, autrement j'aurais bien des choses à vous dire au sujet des anciens. J'accorde qu'*historiquement* les dons se sont peu à peu perdus dans les charges. Dieu l'a permis, et Satan s'en est largement servi. Le papisme, l'hérarchisme, sujet auquel vous ne voulez pas toucher, n'en est-il pas la véritable conséquence, l'effet tout naturel? Vous ne pouvez le nier, c'est un fait historique. Il est l'enfant légitime du système que vous cherchez à établir, lequel, quant à l'histoire, est assez vrai. Mais n'est-il pas également vrai que son progrès a été identique avec le déclin de la puissance du Saint Esprit dans l'Eglise, avec l'accroissement de cet état où tous cherchaient leur propre intérêt, et personne l'intérêt de Jésus Christ; où il était évident que c'étaient les derniers jours, parce qu'il y avait déjà plusieurs antichrists; où l'on se trouvait à l'entrée de cette nuit des temps fâcheux que devait subir l'Eglise de Christ? Est-ce là «l'âge mûr de l'Eglise?» Et ne devez-vous pas être frappé, cher Monsieur, qu'on puisse avoir quelque sujet d'étonnement — quoique je n'insiste pas là-dessus — quand on entend dire que l'église nationale de Neuchâtel (quel que soit le respect qu'on puisse avoir pour le bon ordre de votre pays, où j'ai passé bien des jours heureux et joui de bien des douceurs de la vie chrétienne et de l'hospitalité la plus sincère), que l'église, dis-je, de Neuchâtel, soit l'âge mûr de l'Eglise, et que le temps dont nous avons l'histoire dans le Nouveau Testament, n'était que sa faible enfance? Non, cher Monsieur, l'Eglise a eu une enfance telle que celle d'Adam. Elle est sortie dans toute sa beauté de la main de Dieu, selon l'architype de la pensée divine. Je ne pense pas que l'homme ait amélioré son état, plus qu'Adam le sien propre, lorsqu'il a été confié aux mains de l'un ou de l'autre. L'ennemi a su séduire l'un, et semer l'ivraie dans l'autre.

Mais je désire répondre à votre bienveillance, et pas à votre brochure. Vous m'avez seulement engagé, par sa bonne foi, à user de toute franchise. Je vous invite, cher Monsieur et frère, à aborder les sujets que vous avez évités et sans lesquels il est impossible d'avoir un raisonnement juste sur l'état de l'Eglise. N'est-il pas vrai que l'Eglise a manqué et est en chute, bien entendu quant à son état dans ce monde? Le Seigneur ne va-t-il pas venir pour prendre les siens auprès de lui et juger ce corps lorsque son apostasie sera complète? Et la réformation, beau fruit de l'énergie de l'Esprit de Dieu qui ne dépérit que trop évidemment, n'a-t-elle pas néanmoins assujéti l'Eglise à l'Etat et lié les deux ensemble d'une manière inconnue dans la Parole, qui empêche nécessairement les mouvements du Saint Esprit, plus même et plus habituellement qu'une persécution ouverte? N'est-il pas vrai que l'Etat en général exerce plus d'influence sur l'église protestante (on dit que votre roi chrétien se rend compte de ce mal) et qu'il est, au contraire, toujours plus assujéti au papisme qui a su se maintenir dans l'indépendance?

Que veut dire tout ce travail d'enfantement d'églises libres, si ce n'est les convulsions que produit le besoin spirituel de s'affranchir de ce joug, tout en retenant autant que possible ce

qui est respectable dans le système ecclésiastique, aux yeux du monde, et en laissant libre, selon vous, le mouvement volontaire des coeurs mus par le Saint Esprit? C'est une crise, on ne le nie pas. La puissance du Saint Esprit seule peut nous tirer d'affaire, sous la bonne main de Dieu.

Soyez assuré, cher Monsieur, que, tout en évitant le mal que j'ai cru voir, ainsi que doit le faire tout vrai chrétien, et en suivant moi-même la route que je crois tracée par le Saint Esprit, je ne désire que ce qu'il dicte et que je suis certain qu'il enseigne l'amour. Je tends la main à tout vrai chrétien et mon coeur n'en va pas moins vers lui, s'il ne veut pas me la serrer. La publicité que mes vues m'ont donnée, me fait de la peine. Je cherche l'ombre. J'aurais bien mieux aimé marcher dans l'affection chrétienne avec des gens qui se sont faits mes ennemis, mais je leur garde toujours cette affection. Je ne pensais pas être ainsi devant le public quand je me suis retiré du nationalisme avec deux ou trois frères. Mais Dieu dirige tout. Je suis heureux du moins de pouvoir commencer mes relations avec vous, non pas par un accord de vues, mais en trouvant dans l'expression du désaccord l'occasion de sentiments sincères de respect et d'estime chrétiens, et de beaucoup plus encore, car j'ai la conviction profonde et heureuse que cette grâce qui se manifeste dans votre écrit, nous lie (quand même nous ne nous verrions jamais) par des liens qui dureront pour toujours et nous réuniront dans la gloire où la chère Eglise de Christ se trouvera. Cette gloire, nous la lui désirons tous les deux dans notre faiblesse et avec des coeurs qui tressaillent de joie; nous savons que Dieu la lui a destinée en Celui et avec Celui qui la lui a méritée et acquise, et la lui donnera en son temps.

Agréez, cher Monsieur et frère, dans les liens de cette grâce et de notre commune espérance, l'assurance de l'affection et du respect de votre faible frère et serviteur en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 356 – ME 1908 page 367**

Montréal, 22 août 1863

Mes bien chers frères,

Votre lettre ne m'est parvenue qu'avant-hier, car on m'attendait en Angleterre pour le mois d'août. Elle a été gardée à Londres jusqu'à ce qu'on eût appris que j'avais forcément renvoyé mon retour jusqu'au mois d'octobre. Je vous dirai qu'après une courte correspondance avec Mr G., qui est déjà d'ancienne date, je n'ai rien su, sauf par une circulaire qui a vu le jour par le moyen d'un membre de l'église libre. F. m'a écrit au sujet d'une proposition particulière faite aux frères de Genève, mais un coeur qui aime pressent vite ce qui concerne en général l'état ou plutôt les circonstances de ceux qui sont aimés, et je devinais à peu près la position des bien-aimés frères en Suisse. Vous pouvez bien croire que j'étais sensible à l'épreuve de ceux au milieu desquels j'avais travaillé de longues années et que j'aime mieux que moi-même, ayant aussi reçu tant de témoignages d'affection de leur part. Mais je sentais que ma place était de me tenir en arrière, de remettre la chose à Dieu et de prier beaucoup pour qu'il gardât les frères. Il m'a accordé d'avoir une entière confiance dans sa fidélité et dans sa bonté, oui, dans sa fidélité envers les frères -- confiance faible, si vous

voulez, mais entière, et qui me donnait du repos. En outre, les communications que j'avais reçues étaient si fortement caractérisées par un esprit d'attaque personnelle contre moi, que je sentais le devoir de me tenir tranquille et dans l'ombre, mettant ma confiance en Dieu pour les autres, en sorte que la question ne prît nullement un caractère personnel. Je pouvais sentir que cette affaire était celle du Seigneur, et que je devais la considérer et la laisser comme telle; et pour qu'elle fût envisagée ainsi, la foi me dictait de me mettre complètement de côté, en sorte que la main et l'action de Dieu fussent manifestées. Je m'attendais à Lui. L'expérience que nous avons faite en Angleterre et même ici, a largement démontré, comme je l'ai dit à Mr G., que la fidélité scrupuleuse à la marche que nous avons suivie, était reconnue et bénie de Dieu. Nous en avons fait l'expérience et celle de tous les jours la confirme. Je ne prétends nullement que chaque acte ait été marqué au coin de la perfection, ni que les frères n'aient manqué en rien. J'ai vu bien des fautes en moi-même, mais sous le rapport de ma marche à cet égard je n'ai pas la conscience d'en avoir commis, sans prétendre qu'il n'y en ait point eu. En somme, je suis parfaitement assuré que ceux qui ont été fidèles ont reçu l'approbation de Dieu. Je veux bien — je le désire — qu'ils marchent doucement et humblement, à cause de ces épreuves, et, puisque Dieu les a permises, il convient que nous gardions cette attitude. Mais l'humilité n'empêche pas la fermeté; bien au contraire, elle nous rend obéissants, et rien n'est plus ferme que l'obéissance. En somme, bien-aimés frères, je compte toujours sur la fidélité de Dieu. Il peut nous humilier, s'il voit que nous en avons besoin, et nous n'avons qu'à baisser la tête sous sa bonne main; mais il saura garder les siens, et je m'attends à lui.

J'aurais une grande joie à vous revoir; je ne sais si Dieu me l'accordera; je pensais un peu avoir achevé ma course sur le continent d'Europe; je suis maintenant entre soixante et soixante-dix ans et, tout en me portant bien, je sens la différence d'avec la jeunesse. Mais, si Dieu me conserve encore la vie et que, sous sa sauvegarde, je puisse traverser encore une fois l'Atlantique, je pense me rendre en France pour la nouvelle édition du Nouveau Testament. Il se peut, si Dieu le permet, que je vous voie dans ce cas. Je suis entre ses mains et je ne cherche que sa gloire et le bien de mes frères, mais j'attends sa volonté, et mon ardent désir, si je vous revois, est de vous trouver bénis, heureux, unis sous son regard, quand j'arriverai pour jouir avec vous de la bonté de Dieu, et que vous aurez senti combien Dieu est fidèle, au delà de nos pensées, et combien il est bon de se confier en lui. Je suis le serviteur des frères, mais je désire ardemment qu'ils sentent tous qu'en Lui étant fidèles, ils peuvent compter sur sa puissance et sur sa bonté. Je désire vous retrouver comme la preuve vivante que nous n'avons besoin que de Lui pour être le jardin où il se plaît à marcher et qu'il arrose des bénédictions de sa grâce. Je désire de tout mon coeur que le cher frère G. lui-même, adouci et heureux, trouve sa joie dans la fraternité avec moi et dans le bonheur de tous les frères. Oui, je me fie à Dieu. Qu'il daigne vous bénir et vous garder, et vous fasse sentir à tous combien il est bon d'avoir confiance en sa fidélité.

Je vous remercie beaucoup de votre lettre, chers et bien-aimés frères. Soyez certains que mon coeur ne cesse pas et n'a pas cessé de penser à vous, de demander instamment à Dieu



de vous garder et de vous rendre fidèles à sa gloire. Saluez affectueusement tous ceux qui me connaissent.

Ici, Dieu m'a sensiblement béni. Comme nombre, cent trente au moins sont ajoutés, mais, bien plus que cela, le témoignage de Dieu a été affermi et consolidé. Ici, à Montréal, lorsque j'y passai, à mon arrivée, il n'y avait pas de réunion de frères; deux ou trois seulement, désorganisés, et une réunion à moitié dissidente, qu'on cherchait à rendre entièrement telle par des moyens détournés. Nous sommes maintenant plus de soixante, heureux et unis, et le Seigneur en ajoute toutes les semaines. En d'autres endroits, la bénédiction n'a pas été moindre. Des ministres anglicans, un ministre baptiste, un ancien de l'église libre, se sont joints à nous; d'autres portes s'ouvrent encore. J'ai visité aussi les frères suisses de l'Illinois, voyage de 800 lieues aller et retour, et la vue de ces chers frères m'a réjoui. J'espère voir aussi Mr F. en passant par New York. Un bon nombre d'âmes aussi ont été converties.

Paix vous soit, bien-aimés frères, et à tous ceux qui Lui appartiennent.

Votre dévoué en Christ et affectionné frère.

---

J'ajoute encore ceci: Je suis toujours plus convaincu que la fermeté, une entière fermeté, jointe à une paisible humilité, est le chemin voulu de Dieu. Nous résistons à une oeuvre de l'ennemi, et je suis certain que la force de Dieu sera avec les frères qui restent fidèles. Croiriez-vous que des ministres distingués en sont venus à dire que Christ était tellement envisagé comme lépreux et banni, qu'il ne lui était pas permis de visiter les lieux saints de la Palestine, et que Dieu ne l'autorisait pas à passer la nuit dans la ville de Jérusalem?

On m'a dit que j'étais accusé de fausse doctrine. Je ne réponds pas, chers frères, parce qu'il me semble qu'il y a de l'animosité dans cette accusation. Je suis parfaitement convaincu que cette accusation ne trouvera rien qui soit faux ou qui déroge à la gloire du Seigneur, mais bien le contraire. On m'a attaqué, il y a deux ans, j'ai tout examiné et republié l'écrit que l'on attaquait, avec une mauvaise foi éclatante, qui n'a nui qu'à celui qui en était coupable. J'ai reproduit cet écrit tel quel, pour faire voir que je maintenais ce que j'avais avancé. J'aurais pu tirer quelques points plus au clair, mais je l'ai republié tel quel, et cela a tourné à la honte de mon adversaire. Il y avait tant de mauvaise foi dans sa brochure, que j'ai déclaré ne pas vouloir en tenir compte. J'ai ainsi maintenu la doctrine exposée.

## **Lettre de J.N.D. n° 357 – ME 1908 page 439**

à Mr J.R.

Londres, 19 décembre 1870

Cher J.,

C'est en m'adressant à votre chère mère et à toute votre famille, que je me sers de votre nom, pour vous dire à tous combien le départ de votre cher et bien-aimé père m'est sensible; vous pouvez le croire. C'est une perte pour vous tous, une perte pour tous les frères, une perte

pour mon coeur. Sa simplicité et sa candeur sans prétention, le rendaient cher à tous ceux qui le connaissaient; et moi je le connaissais depuis bien des années, quelque trente ans passés en relations si fraternelles et pleines d'affection des deux côtés. Pour lui, nous le savons, c'est une grâce; et à son âge, avec une santé faible depuis longtemps, on ne peut s'étonner de son délogement; mais cela n'empêche pas que la perte ne soit sensible. Plus nous avons connu et aimé, plus nous sentons le vide causé par l'absence de ce que nous venons de perdre.

Mais le péché règne dans la mort. Toutefois, bien que cet ennemi doive être détruit le dernier de tous, notre espérance ne nous confond pas, la mort est un gain. Nous avons toujours de la confiance, préférant être absents du corps et présents avec le Seigneur. Il a tout fait, il nous aime et nous prend auprès de Lui. Heureux ceux qui ont cette part! Notre séjour ici est un pèlerinage, seulement nous pouvons y travailler pour Lui et le glorifier. *Notre part* est avec Lui, où que ce soit; mais vous comprendrez, cher J., ma sympathie avec vous tous. Si cela eût été possible, j'aurais voulu le voir avant son départ, car je l'aimais beaucoup. Vous serez entourés d'affection, je le sais, et des preuves de l'amour que tous portaient à votre père. Notre part, en pareil cas, est le calme et la patience; la grâce du Seigneur suffit à tous.

Vous aurez, vous autres, à consoler votre chère mère, qui se sentira encore plus délaissée que vous tous, mais pas du Seigneur. Il n'y a plus qu'un petit moment à attendre, et puis nous serons tous ensemble là où la joie ne manquera jamais et où l'amour du Seigneur se reposera dans notre joie parfaite.

Saluez votre mère de ma part, et soyez tous assurés de mon affection et de la part que je prends à votre affliction et à tout ce qui vous concerne. Quiconque aime Celui qui a engendré, aime ceux qui sont engendrés de Lui. Que Dieu vous soutienne et vous bénisse tous.

Votre affectionné en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 358 – ME 1908 page 458**

à Mr H.R.

Londres, novembre 1861

Mon cher H.,

Votre père a eu la bonté de me faire savoir, par l'intermédiaire de M. W., que Dieu vous avait accordé le souhait de votre coeur; je lui en sais bon gré. Je m'en réjouis, mon cher H., selon l'affection sincère que j'ai pour vous, ainsi que pour votre cher père et les siens. Je m'en réjouis, comme mon Maître m'a dit de me réjouir avec ceux qui se réjouissent. Oui, cela me fait plaisir, de sentir qu'après vous avoir fait attendre, votre coeur est heureux dans Sa bonté. Il vous a fait sentir sa dépendance de lui, puis il bénit. La chose est bonne. Mais, quand je dis: Il vous a accordé le souhait de votre coeur; c'est sa bonté; que de pensées cela réveille chez un vieux comme moi. Où se terminent-ils, tous les souhaits de quelque coeur qu'ils viennent? Hélas! quand on l'a connu pour un peu de temps, qu'il est pauvre et peu sensé! Quelle chose sérieuse aussi, que de s'unir pour la vie! Dans tout ce que nous faisons il n'y a que deux choses

que nos coeurs doivent chercher et qui nous assurent le bonheur: Tout faire avec et même pour le Seigneur, puis se confier entièrement en lui pour le résultat, car qui sait ce que le lendemain apportera? J'espère, je ne doute pas, que vous ayez cherché le Seigneur dans cette affaire, et je vous engage à tout lui remettre, pour que vous soyez heureux. Que Dieu vous donne de trouver en Jésus le vrai bien, le seul qui dure, qui soit au-dessus des circonstances et des caractères, qui nous rende capables d'être toujours aimables. C'est ma prière à Dieu pour vous, comme pour votre fiancée. Oui, mes pensées se tournent en prières pour vous, et je suis certain que vous êtes, entre les mains d'un bon et fidèle Sauveur qui ne peut vous manquer en rien. Pour moi, je tends vers la fin de ma carrière, mais cela ne fait que m'intéresser davantage à ceux qui la commencent et me fait sentir sur quelle fidélité ils peuvent compter. Que Dieu vous bénisse abondamment, vous garde et vous rende sérieux dans votre bonheur.

Je vous écris bien à la hâte, incessamment occupé, comme toujours, à Londres, afin que vous sachiez au moins combien mon coeur désire que la précieuse bénédiction du Seigneur repose sur vous. Saluez beaucoup votre père et dites aux vôtres quel intérêt je porte à celui qui leur est cher.

Votre bien affectionné en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 359 – ME 1908 page 477**

à Mr H.R.

Elberfeld, juin 1874

Bien cher frère,

Je n'ai pas voulu répondre à votre lettre, avant de lire le livre qui l'accompagnait (\*). Après lecture, je trouve premièrement que c'est un roman superficiel, au lieu de l'Evangile de la grâce, mais il me rebute par le ton de familiarité avec lequel il traite le Seigneur de gloire; Dieu en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, manque totalement, et c'est ce qui caractérise ce livre. La prétention d'écrire de belles choses en présence de ce qu'est le Seigneur et de ses souffrances, est choquante. Ensuite, tout le système de l'auteur est faux, et n'est pas le christianisme. La perfectibilité de l'homme, Jésus nous ayant replacés dans la capacité d'y arriver, cela nie les plus grandes vérités de la grâce, par exemple, la nouvelle naissance, la chair, la ruine de l'homme. Puis l'idée que sa grâce ne fait pas autre chose, mais seulement la même chose que ce qui aurait été fait avec Adam, montre une telle ignorance de la part que Dieu a dans la rédemption, de la valeur de cette oeuvre, de la gloire de Dieu en elle, de la glorification de tout ce qu'il est, de la gloire de Christ, une telle exclusion de Dieu par rapport à l'oeuvre tout entière, que, pour moi, une telle superficialité de sentiment moral est presque inconcevable. Mais c'est l'homme, l'homme, l'homme, et cela avec une haute idée de ses propres sentiments, tandis que Dieu est hors de cause. Des erreurs très graves se rattachent à cette superficialité morale, mais je ne les relève pas, car Christ est rabaissé, et le vrai Christ est perdu de vue, en même temps qu'il est perdu comme Dieu.

(\*) Etudes bibliques, par F.G.

Certaines vérités importantes sont reconnues, certaines réponses aux rationalistes satisfaisantes. Mais ce que l'auteur nous donne de Christ est un roman; ce qu'il omet est l'omission de l'Evangile, sinon davantage. Mais je ne sais s'il est désirable de répondre et si la propagation de la vérité n'est pas la meilleure méthode. Que dire d'un homme qui demande si ce n'est pas le moment de réunir le papisme avec ses propres adhérents, comme possédant les deux grands éléments de la vérité? Pour ma part, je n'ai rien vu de plus misérable.

Il est bon d'ajouter que l'auteur ne touche aucune vérité biblique qui se rapporte à notre réconciliation, sans la fausser, et en particulier la nouvelle naissance et la propitiation.

Votre frère affectionné.

## L'amour du monde et de l'argent

---

ME 1908 page 99

Qu'est-ce qui conduisit Lot à Sodome et causa la perte de sa femme? — *L'amour du monde* (Genèse 13: 10, 11; 19: 26; Luc 17: 32).

Qu'est-ce qui engagea Démas à abandonner l'apôtre Paul et le service de Dieu? — *L'amour du monde* (2 Timothée 4: 10).

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui» (1 Jean 2: 15; comparez avec Matthieu 16: 26).

---

Qu'est-ce qui poussa Judas au suicide et à la perdition? — *L'amour de l'argent* (Matthieu 26: 14-16; 27: 5).

Qu'est-ce qui engagea Simon, le magicien, «dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité?» — *L'amour de l'argent* (Actes des Apôtres 8: 14-23).

Qu'est-ce qui s'empara du coeur de Guéhazi, serviteur du prophète Elisée, et le précipita, lui et ses descendants, dans une indicible misère? — *L'amour de l'argent* (2 Rois 5: 20 et suivants).

Qu'est-ce qui s'empara du coeur d'Acan et amena le jugement sur le peuple de Dieu, tellement qu'il ne put tenir devant l'ennemi? — *L'amour de l'argent et du monde* (Josué 7).

Qu'est-ce qui empêche souvent la semence de la vérité divine de lever dans l'âme? — *L'amour de l'argent* (Matthieu 13: 22).

«Car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent; ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs» (1 Timothée 6: 11).

«Or la piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain» (1 Timothée 6: 6).

«Incline mon coeur à tes témoignages, et non point au gain» (Psaumes 119: 36).

## Rome et les miracles

---

Darby J.N.

ME 1908 page 114

En réponse aux prétentions de l'Eglise romaine, enseignant que les miracles sont un moyen de reconnaître la vraie Eglise, il est très important d'affirmer que les miracles ne sont pas la pierre de touche de la vérité, ni le moyen de la contrôler. Dès le début, les miracles ont *confirmé* la vérité, tandis que la Parole était le moyen de la *contrôler*. Je nie donc absolument cette prétention.

«Plusieurs crurent en Jésus en contemplant les miracles qu'il faisait, mais Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes» (Jean 2: 23, 24). Ce passage nous montre qu'une foi, fondée uniquement sur des miracles, n'avait aucune valeur aux yeux du Seigneur. N'oublions pas, qu'au temps de la grande tribulation, «il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, et ils montreront de grands signes et de grands prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus» (Matthieu 24: 24). Il est dit encore de l'antichrist, de «l'homme de péché, le fils de perdition», que sa «venue est selon l'opération de Satan, en toute sorte de signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés» (2 Thessaloniens 2: 3, 9, 10). Jannés et Jambres ont aussi fait beaucoup de miracles, quoique Dieu les ait confondus devant Moïse.

Le chapitre 13 du Deutéronome présente le cas d'un homme qui, pour détourner les âmes de la vérité du témoignage divin et de l'Eternel lui-même, donne, comme preuve, un signe ou un miracle. La Parole ajoute: «Tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète, ni ce songeur de songes, car l'Eternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Eternel, votre Dieu, de tout votre coeur et de toute votre âme» (Deutéronome 13: 3). Il est donc certain que les miracles ne sont, en aucune manière, un critère de la vérité. Lorsque celle-ci apparut dans la pleine révélation de Christ, et que, par grâce, elle fut versée dans des coeurs disposés à la recevoir, Dieu donna des miracles pour confirmer la Parole de la vérité par laquelle ces âmes avaient été engendrées (Jacques 1: 18). C'est ce que nous trouvons en Hébreux 2: 4: Dieu rendait témoignage à la Parole «par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté». Nous trouvons aussi dans l'évangile de Jean (15: 22): «Si je ne fusse pas venu, et que je ne leur eusse pas *parlé*, ils n'auraient pas eu de péché»; et au chapitre 14: 11, du même évangile: «Croyez-moi que moi je suis dans le Père et que le Père est en moi; si non, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes». En un mot, la Parole témoigne de Christ et de l'amour du Père, et les oeuvres sont ajoutées pour établir l'efficace et l'autorité de cette Parole.

En présence des prétentions de Rome, il est, en outre, de toute importance de bien établir le caractère des miracles.

Les miracles de Christ étaient l'expression de la puissance et de la bonté divine, présentes dans un homme, au milieu de ce monde. Cet homme était le Seigneur dans son incarnation, et sa parole suffisait pour abolir chaque fruit et chaque conséquence du péché. La malédiction du figuier (Matthieu 21: 18; Marc 11: 12-14), seule exception à ce que nous venons de dire, ne fait que confirmer la vérité de ce que nous avançons; car, dans ce miracle, Israël rebelle, ou l'homme sous l'ancienne alliance, était jugé en figure comme ayant des feuilles, une belle apparence basée sur sa profession, et ne portant aucun fruit.

L'histoire d'Israël offre des exemples frappants de la question qui nous occupe. Des miracles furent opérés pour établir la religion divine sous Moïse. Elie et Elisée en firent au milieu des dix tribus, lorsqu'elles se furent éloignées de l'Eternel. Mais en Juda (à part le seul signe du cadran d'Achaz donné par Esaïe), où la parole de Dieu était encore reconnue, et son temple établi, aucun miracle quelconque ne fut opéré. Les prophètes de Juda cherchaient à produire les résultats de la Parole dans la conscience du peuple.

Or, quand on compare les prétendus miracles des saints ou autres légendes de la même espèce, avec les miracles de la Parole, le contraste de leurs deux natures frappe immédiatement toute conscience sérieuse.

Chez Christ, comme aussi chez les apôtres qui agissaient par la puissance de Christ, les miracles sont parfaitement conformes à Sa personne, à Sa mission et à Sa Parole, comme on le voit au chapitre 11 de Matthieu (versets 5, 6), où le Seigneur répond aux messagers de Jean-Baptiste: «Les aveugles voient, les boiteux marchent; les lépreux sont rendus nets, et les sourds entendent; et les morts sont ressuscités, et l'Evangile est annoncé aux pauvres», et le résultat. «Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi».

Comme nous l'avons déjà dit, la puissance divine agissant en bonté, était présente en Christ dans ce monde pour délivrer les hommes de la puissance de Satan, déjà vaincue sans doute, mais montrant ses effets dans les maladies et les infirmités, dont les hommes étaient atteints. L'homme fort avait été lié, et le Seigneur, selon sa propre expression, pillait ses biens. Par le fait que, comme homme, dans sa bonté souveraine, il était entré en conflit avec Satan au désert, après le baptême de Jean, les résultats extérieurs du péché dans le monde pouvaient être abolis.

Si l'on compare maintenant les miracles de l'Eglise romaine avec la vie du Seigneur, ses paroles et ses miracles, la différence saute immédiatement aux yeux. Les miracles dont nous parlons, sont-ils un témoignage au Fils de Dieu, à la nature et aux voies de Dieu en grâce, ou ont-ils pour but d'exalter certains individus par des exploits, absurdes du reste, pour la plupart? De plus, Rome, qui prétend les contrôler, s'accrédite elle-même par leur moyen. Il n'en était pas ainsi des miracles de Christ. Il faisait appel à tout le monde, à ses adversaires. Ses miracles étaient patents, constants et accréditaient la gloire de Dieu, non pas la renommée de l'homme, car le nom de Jésus était glorifié par eux et non pas, comme pour Rome, un St-Martin de Tours, un St-Xavier, ou tel autre.

Remarquez encore que le contrôle de Rome a lieu *après la mort* du thaumaturge. Ces miracles ne sont pas un pouvoir vivant qui se démontre constamment lui-même, ni une intervention présente de la bonté de Dieu envers tous. Rome accrédite l'homme et le parti auquel il appartient et rien d'autre, puis elle approuve le miracle, afin d'être approuvée elle-même.

Que Dieu, si cela lui convient, puisse opérer des miracles, en tous temps, nul chrétien ne le met en doute. Qu'il intervienne d'une manière extraordinaire en faveur d'hommes fidèles, ou de martyrs qui sacrifient leur vie pour Christ, je n'en serais pas surpris. Qu'il réponde à la prière de la foi pour la guérison des malades (là où cette foi se trouve réellement), je n'en doute pas un instant. Jacques, l'apôtre Jean, nous l'enseignent. Je vais plus loin: qu'un homme possédant l'Esprit de Christ soit en mesure de contrôler la puissance de Satan et de le chasser, cela devrait être. Mais lorsque, selon l'enseignement de l'Écriture, les vrais miracles doivent confirmer la vérité et la parole de Dieu et que la vérité est absente; lorsque je vois que le Seigneur estime comme n'ayant aucune valeur une foi fondée sur des miracles; quand je constate que les miracles du catholicisme romain ne sont pas un témoignage à Christ, mais à la vierge Marie, ou à St-Ignace et à tel autre homme ambitieux ou chef de parti, dont ils doivent confirmer les prétentions; quand je vois ces miracles se multiplier constamment dans la vie de ces personnes, selon que l'occasion les réclame; quand on me raconte qu'au lieu que ces hommes eussent de la puissance sur les démons, Satan avait sur eux un terrible pouvoir (comme dans le cas de St-Xavier et de Loyola) et les battait avec fureur; quand je trouve enfin que les miracles, sont entièrement appropriés aux superstitions du temps qui les vit naître, et que leur objet n'est nullement la vérité de Christ et la Parole, j'ai des raisons péremptoires de ne pas croire à la plupart d'entre eux. Et si, en quelques-uns de ces miracles, une puissance se manifeste, j'ai le droit de juger que ce n'est pas la puissance de Dieu.

En disant cela, je n'ai nullement l'intention de nier qu'un homme dévoué — ou même des hommes superstitieux, s'ils se consacrent à Dieu sincèrement — ne puisse être aidé d'une manière extraordinaire dans ses difficultés. Seulement, Dieu nous donne des contre-épreuves, afin que son peuple ne soit pas induit en erreur. Les miracles doivent être *en faveur de la vérité*, sinon je ne dois pas les recevoir. S'ils ont lieu en faveur de ce qui n'est pas la vérité, celui qui les opère, nous dit la Parole, doit être absolument rejeté (Deutéronome 13).

Je répète encore que Satan fera des miracles pour tromper les élus, si cela était possible, et que ce fait est un signe des derniers jours et caractérisera la venue de l'homme de péché.

Donc, comme nous l'avons dit en commençant, les miracles ne peuvent pas être la pierre de touche de la vérité.



## Christ là-haut (Ladrière S.)

---

ME 1908 page 120

*En toi, Jésus, tous un! ô grâce, ô gloire, ô joie!  
Avec toi, près du Père, aimés du même amour!  
Conduits, par une étrange et merveilleuse voie  
A travers le désert, jusqu'au divin séjour!*

*Quand nous pensons à toi, Rédempteur adorable,  
Ne tressaillons-nous pas à ton nom précieux,  
Si beau, si doux, si grand, à nul autre semblable,  
Qui remplira de gloire et la terre et les cieux?*

*Oh! te connaître à fond, dans ta beauté morale,  
Entrevue ici-bas par notre infirmité,  
Pleinement dévoilée, à l'heure triomphale  
Où nous savourerons ta douce intimité!*

*Centre unique, éternel, de toutes les pensées  
Du Père, objet béni de ses affections,  
Toi, dont pour nous les mains furent jadis percées,  
Reçois dès maintenant nos adorations!*

## Méditations de Darby J.N.

---

### Méditation de J.N.D. n° 163 – ME 1908 page 135 : Matthieu 22: 1-14

On aurait de la peine à dire ce qui est le plus affligeant: de voir les hommes rejeter Christ, ou de les voir entrer en sa présence avec une certaine profession, sans être revêtus de lui, sans avoir une robe de noces. Combien l'on reconnaît peu la nécessité d'être revêtu de Christ pour pouvoir se tenir devant Dieu!

Dieu invite et dit: Tout est prêt. Il ne pose pas même ici la question du péché qui empêcherait l'homme d'entrer. Celui qui vient sans robe de noces s'est assis à table comme les autres et a eu connaissance de la joie qui remplit la salle du festin; mais combien ce fait a dû augmenter sa misère quand il a été jeté dans les ténèbres du dehors!

Jésus a d'abord invité les Juifs, puis, après sa mort, il a envoyé d'autres serviteurs pour les convier encore; ils n'ont pas voulu venir. Alors le roi envoie dans les carrefours des chemins et invite les nations. Mais un homme vient et s'assied au festin sans robe de noces; il a une profession, mais n'a pas Christ. Nous y reviendrons.

Dieu veut réunir un peuple pour son Fils; il veut faire un festin pour Lui; il veut que d'autres viennent se réjouir avec lui et goûter les privilèges de cette fête. Il les y envoie. Il ne fait aucune mention du péché; il veut avoir là des gens heureux. Le mal signalé ici, c'est qu'ils ne *veulent pas* venir, et non pas qu'ils en sont incapables. Le roi les déclare indignes après qu'ils ont refusé son invitation. C'est ainsi que le Seigneur a été présenté aux Juifs, son peuple qui avait les oracles de Dieu et possédait les promesses. Sans doute les Juifs ont violé la loi, comme les gentils ont violé la conscience; mais il s'agit seulement, ici, en dehors de toute autre question, d'une invitation à venir. Ils ne veulent pas. Tel est le caractère d'un cœur entièrement opposé à Dieu. «Vous ne voulez pas venir à moi», dit Jésus, «pour avoir la vie».

Les autres s'en allèrent l'un à son champ, l'autre à son trafic. C'était faire au roi un immense affront que de *mépriser* ainsi sa bonté et la gloire de sa maison royale. Dieu a apprêté le festin; le monde n'en tient pas compte et méprise complètement la bonté de Celui qui a tout fait.

Les Juifs avaient déjà déshonoré Dieu auparavant; il aurait pu le leur rappeler, mais il ne le fait pas. C'est à Celui qui invite à savoir qui il veut introduire dans sa maison. Il ne s'arrête pas à leur indignité et ne leur impute point le péché; il ne leur demande rien; il prépare tout ce qui est nécessaire pour que chacun soit heureux et joyeux dans la salle des noces. «Tout est prêt»; voilà ce que Dieu dit au monde. Il ne s'agit pas de quelque chose que l'homme soit tenu d'avoir avant d'entrer, mais il s'agit de jouir de quelque chose que Dieu a préparé. Les hommes préfèrent tous, les tristes objets qui vont périr avec le monde qui les contient, à l'honneur que Dieu veut nous faire d'assister au festin de noces de son Fils. La justice de Christ, la joie du ciel, rien ne manque à la maison du roi. Il ne demande ni force, ni dignité; on n'a

qu'à s'y rendre si l'on a faim, et c'est outrager le roi que de ne pas y aller. Tout est prêt, la paix, le ciel, l'habit de noces, et tout se trouve en Christ. Hélas! l'homme n'en tient point compte; les choses les plus misérables ont plus d'importance pour son coeur que tout ce que Dieu peut lui présenter. Les uns méprisent les invitations de Dieu, les autres maltraitent ses serviteurs, montrant ainsi leur haine contre Dieu. Haine ou mépris, c'est tout ce que Dieu rencontre. Mais Dieu veut que la salle des noces soit remplie; il ne veut pas que son Fils soit privé de la gloire qui lui appartient. Il donne à sa grâce plus d'éclat en invitant les plus misérables. Il y a, dans Celui qui invite, assez de dignité et de gloire, pour que l'on soit heureux chez lui, sans apporter soi-même quoi que ce soit.

Il est vrai que ceux qui l'ont méprisé, sont jugés (verset 7), car il faut que son Fils soit aussi glorifié par le jugement, mais ce qu'il veut avant tout, c'est de satisfaire à sa gloire en manifestant son amour et en invitant tout le monde indistinctement. Or c'est ce que l'on trouve dans l'Évangile.

Ce n'est qu'ensuite que Dieu distingue entre les appelés et les élus. Tous ceux qui se disent chrétiens sont des appelés. Il est naturel que le roi s'enquière du caractère de ceux qui remplissent sa maison. Il y a *un* homme — non qu'il n'y en ait qu'un — mais c'est afin de montrer ce grand principe: Dieu voit ceux qui sont revêtus de Christ et ceux qui ne le sont pas. Dans la maison de Dieu, il faut que tout soit d'accord avec la gloire de Dieu et convienne aux yeux de Celui qui a tout fait, tout préparé, et si l'on n'a pas cette chose nécessaire, on ne peut être du festin. Cet homme avait mis son meilleur habit, peut-être, mais ce n'était pas celui que Dieu donne. Il voulait bien profiter du festin, mais il n'avait pas senti la vérité, ni connu le caractère de la présence de Dieu. Les chrétiens de nom veulent bien avoir le ciel; ils sont dans la profession du christianisme, sans avoir une seule fois pensé à ce que c'est que d'être un chrétien, et sans s'apercevoir qu'ils ne le sont pas, et qu'un chrétien est un tout autre homme qu'eux. Pour l'homme de la parabole, c'était la plus grande stupidité morale; il ne sentait pas sa condition; il était assis là fort à l'aise, sans robe de noces, mais ne paraissant pas le remarquer. Ceux qui n'ont pas Christ en eux ne possèdent pas la joie de Christ, mais ils ne s'en aperçoivent pas, et c'est ce dont je les plains. Christ n'est rien pour eux, n'a pas de place dans leur coeur; ils veulent être chrétiens sans Christ. Une telle conduite dénote chez eux une folie plus grande que chez ceux qui restent dehors. Ils se disent chrétiens sans avoir, dans leurs coeurs, la moindre apparence de Christ. Christ n'a pas été leur joie une seule fois dans leur vie. Ils n'avaient pas l'intention de l'offenser, mais lui n'était pas le motif de leurs actes. Leur motif est la réputation, l'argent ou toute autre chose.

On rencontre des personnes qui font une profession plus positive, qui s'habituent à vivre avec les chrétiens, à les accompagner dans leur marche extérieure, tandis que Christ n'est pas devant leurs yeux, comme motif de leur conduite, lui qui faisait la volonté de son Père, et la cherchait en toutes choses, ainsi que le bien de ceux qui l'entouraient. Si Dieu entre pour voir ceux qui sont à table, verra-t-il, dans ces professants, que Christ a été l'objet de leur vie dès le matin? S'il ne trouve pas cela, il y aura plus d'angoisse pour eux que s'ils ne l'avaient jamais

connu, plus d'angoisse pour celui qui a été dans la salle des noces que pour celui qui a entièrement rejeté l'invitation divine.

Vous est-il difficile de juger cela? Souvenez-vous qu'il n'est besoin de rien, car Dieu a tout préparé. Il ne parle pas à ceux qu'il invite, de ce qu'il leur faut. Il sait qu'en vous, c'est-à-dire en votre chair, il n'y a aucun bien; mais il présente ceci à votre conscience: Christ est-il votre objet? Dès lors il n'est besoin de rien; Dieu a tout préparé. Vous n'avez rien à préparer avant d'aller au festin; l'orgueil seul voudrait préparer quelque chose. Mais, je le répète, Dieu, s'il entrait ici, trouverait-il Christ en vous et non pas une vaine profession? Il est très triste de se laisser tromper en apportant quelque chose qui ne convienne pas à la salle des noces. Le meilleur des vêtements ne vaut rien, s'il n'est pas la robe de Christ.

Encore une remarque qui s'adresse au chrétien, S'il y a en lui une seule chose qui ne soit pas de Dieu, il se déshonore lui-même et montre la folie de son coeur. Vouloir garder quelques haillons avec sa robe de noces, n'est-ce pas une folie? Dieu nous invite à avoir part au cortège glorieux de son Fils, et si nous apportons quelque chose qui ne soit pas digne de cette solennité, cela le déshonore et nous déshonore. C'est ce que font les chrétiens qui se mondanisent; ils apportent au festin des haillons ou quelque autre chose et veulent les garder, parce qu'ils ne se croient pas heureux sans cela.

Mais Dieu a tout préparé et ne s'arrête pas à votre indignité. Il ne cherche pas des personnes dignes; c'est lui-même qui donne la dignité. C'est ce que font aussi les rois de la terre.

S'il y a ici des personnes qui désirent être à Christ, qu'elles se souviennent que Dieu donne tout et que c'est lui faire un affront que de préparer ou d'apporter quelque chose, comme si Dieu n'avait pas tout fait.

## **Méditation de J.N.D. n° 164 – ME 1908 page 210 : Galates 6: 14**

«Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde».

La différence entre le nouvel homme et le vieil homme, c'est que le premier se glorifie en la croix de Jésus Christ. Cette croix a deux faces: le côté de l'homme, celui de la chair, et là, tout est noir et fait honte au vieil homme; le côté de Dieu, et c'est la chose la plus glorieuse qui existe. Le nouvel homme peut se glorifier dans les afflictions, et s'il ne le peut pas, c'est que sa nouvelle nature n'est pas en activité. La nouvelle créature a un grand domaine d'action; il y a tout un monde qui appartient au nouvel homme, monde dont Jésus est le centre, dont le nouvel homme s'occupe avec joie, mais auquel l'ancien monde et le vieil homme ne comprennent rien. Ce dernier ne peut comprendre que le chrétien renonce à tout, aux affections les plus chères, à toutes les choses agréables d'ici-bas; mais c'est parce que son coeur est plein d'autres objets, car le Saint Esprit prend les choses de Christ et les lui révèle. Sa nouvelle vie possède une activité et une énergie nourries par le Saint Esprit. Tout ce qui est de l'ancienne création n'a de valeur que comme obstacle à la vie nouvelle.

S'il en est ainsi, il est évident que, pour la chair, toute l'activité de la vie de Christ en nous doit aboutir à la croix. Cette vie, dans son activité, froisse la chair, le vieil homme et tout ce qui tient à ce monde si mon cœur donne son temps aux choses de ce monde, il ne le donne pas à Dieu. Le nouvel homme dit: C'est du temps perdu. Même quand, de cette manière, il gagnerait tout, ce gain serait une perte, comme nous dit l'apôtre.

La première chose qui caractérise la vie chrétienne, c'est que la croix de Christ devient un sujet de se glorifier. Qu'est-ce que la croix représente pour nous? Un ami qui nous abandonne, un Judas qui nous trahit, les autorités civiles qui nous persécutent, la famille qui se tourne contre nous, etc. Il n'y avait pour Jésus que peine et affliction dans un monde de péché, aussi y était-il à l'étroit; tout ce qui est du monde devait être rompu pour lui, même le lien entre le Messie et son peuple, entre Abraham et sa semence, Christ, à qui appartenait la promesse. En principe, c'est la croix, et le Seigneur a dû s'en charger et la porter. Au milieu de ses parents et de ses amis, Jésus n'a vécu que pour Dieu. A mesure qu'il avançait dans sa carrière, la croix devenait plus sombre, mais il manifestait ainsi la perfection de son obéissance d'une manière toujours plus admirable, jusqu'à ce qu'enfin, la croix étant chose accomplie, sa parfaite obéissance fut pleinement consommée.

Souvenons-nous toujours qu'il y a quelque chose de plus que la question du péché, pour faire de la croix un gain; il s'agit de liens à rompre pour pouvoir achever notre course vers le ciel; et cette rupture fait de la croix une chose douloureuse et pénible. Mais quand je considère Jésus sur la croix, c'est autre chose. Elle est un instrument dans la main de Dieu, qui agit comme un orage dans l'atmosphère; elle a tout détruit, tout dissipé, et éclairci le ciel entre Dieu et moi. Sa grâce, son amour, sa sainteté, sa justice, l'amour du Fils, tout brille sur la croix. Christ y est fait péché pour moi, afin que je devienne justice de Dieu en Lui. Quand je considère ainsi la croix, j'adore, j'admire, j'y vois la perfection de tout ce que Dieu est, de tout ce qu'est le Fils de l'homme. Là, le Seigneur est glorifié, et Dieu est glorifié en lui; là, je vois achevée l'oeuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Avant même qu'elle s'applique à moi, elle a déjà toute sa perfection; elle brille de toute la gloire de l'amour de Dieu et de Christ, fait homme. Pour la rédemption, oeuvre bien plus glorieuse que la création, il a fallu la croix qui manifeste le Dieu d'amour dans toute sa plénitude.

Mais cela ne change en rien, ni le monde, ni les principes de la chair. Si l'apôtre a commencé par la croix, comme lien entre son âme et Dieu, il ajoute: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde». La croix me fait estimer les choses de Dieu comme seules précieuses; dès lors, je suis un fou pour le monde. Entre le monde et Dieu, il n'y a pas un principe commun, et s'il y en a un seul en nous, chrétiens, la croix ne nous est pas précieuse en cela. Si vous aimez l'argent, la gaieté du monde, ces choses ne peuvent s'allier avec la croix. Le monde sait cela mieux que les chrétiens, et seule la folie de ces derniers voudrait concilier les deux choses. On n'aime pas à soulever les animosités, à encourir des reproches, à négliger ses affaires, à mépriser une bonne place, etc. Voir faire cela à un autre nous est indifférent, mais un père s'irrite quand c'est son fils qui le fait, et c'est là que nous rencontrons la croix

sous son côté pénible, car elle entre en conflit avec nos affections. Si cela était pénible, même pour Christ, combien plus pour nous qui n'avons pas fait comme lui, sacrifice de tout.

Bien souvent, la croix arrive et revient toujours de nouveau. Il n'est pas mauvais que nous le sentions, mais il y a en nous mille choses charnelles qui la rendent nécessaire pour nos âmes, comme instrument de délivrance. Si j'ai senti que la gloire de Christ, au delà de la croix, est ma portion, je bénirai Dieu quand la croix arrivera; elle s'appliquera à ce qu'il y a de charnel en moi et viendra me froisser, là où mon coeur commençait à germer du côté du monde pour m'empêcher de jouir de Dieu. Dieu m'applique la croix à l'endroit même où j'étais en danger; elle devient un instrument de délivrance entre ses mains.

Chez plusieurs d'entre vous, le nouvel homme n'a pas toute sa liberté; vous n'êtes pas, en toutes choses, hors de l'influence du monde, de vos amis. Vous y perdez beaucoup; vous ne jouissez pas des choses dont le nouvel homme jouit. Dans la pratique, la croix est pénible pour la chair, mais elle met le nouvel homme en liberté, pour qu'il puisse prendre son essor. Alors nous pouvons comprendre les choses comme Dieu les comprend, en voir toute la beauté morale et toute la perfection et en jouir. Comme un homme est fier de sa patrie, je suis fier de la croix, en présence du monde entier. Plusieurs d'entre vous doivent avouer que des motifs étrangers au nouvel homme agissent sur leur âme, qu'en bien des occasions, ils ne jouissent pas des choses célestes. C'est qu'en pratique le vieil homme n'est pas crucifié. Nous avons le droit de prendre la croix comme envoyée par la main de Dieu, et de dire: Je ne veux rien que Christ, rien que la croix! Le nouveau-né en Christ le dit, et combien il est triste de penser qu'il cesse ensuite de le dire. C'est alors que la fidélité de Dieu nous applique la croix.

On se juge alors soi-même; l'intelligence spirituelle augmente, et l'on évite les choses qui nécessitent cette application. Un coup terrible peut survenir; mais voyez plus tard la personne qui a été frappée; vous trouvez un coeur attendri, des affections en rapport avec Dieu, le fruit paisible de la justice produit, et une marche devant Dieu selon la «loi de la liberté». Des jugements très pénibles peuvent nous atteindre, mais toujours en bénédiction, et l'homme spirituel en comprend la portée.

Nous pouvons adopter la croix, mais si nous ne le faisons pas, Dieu nous l'*adapte*, afin de nous mettre en liberté, hors du joug et de l'influence de la chair. Si vos âmes ont à se dire: «Je ne suis pas affranchi de ceci ou de cela», c'est qu'il y a quelque chose en vous qui tient la nouvelle nature enchaînée et sous le joug. Si nous prenons Christ et sa croix comme notre part et notre gloire, nous serons heureux, tout en traversant les afflictions.

## **Méditation de J.N.D. n° 165 – ME 1908 page 313 : 2 Timothée 1**

Quand l'apôtre écrivait cette seconde épître, le temps de son départ était proche; il allait être offert en oblation. Il pouvait donc regarder en arrière et se rendre compte de tout le chemin que sa foi avait parcouru. Il était en présence de la mort, après avoir vécu et achevé sa course ici-bas, et il pouvait ainsi parler avec une grande certitude de tout ce qui arrive au chrétien jusqu'à la fin de sa carrière. Tous ceux qui étaient en Asie l'avaient abandonné, et il

savait ce qui allait arriver à l'Eglise après sa mort. Il exhorte donc Timothée à garder le bon dépôt, parce que le temps allait venir, où l'on ne pourrait souffrir la saine doctrine.

L'apôtre dit en premier lieu que Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte (verset 7), car l'Esprit de Christ est l'Esprit de Celui qui a déjà vaincu Satan et le monde. «Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde», dit le Seigneur. Quand on réalise par la foi la puissance de Christ, on ne craint rien; on peut penser tranquillement à ce qu'il faut faire. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte». Il n'est pas question ici d'être sauvé, mais du fait que Paul était du parti de Dieu dans le monde sans aucune équivoque. Les chrétiens sont des chrétiens, parce que le monde ne l'est pas. Peut-être un soldat ne saura-t-il pas s'il est un bon soldat, mais il ne peut lui venir à l'esprit de savoir s'il est soldat. De même un chrétien ne peut se demander s'il appartient à Dieu. Dieu peut supporter et pardonner la timidité ou la crainte chez les siens, mais il ne veut point de crainte devant l'ennemi. Gédéon renvoyait chez eux tous ceux qui «étaient peureux et tremblaient».

«Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de puissance, et d'amour, et de conseil». Ayant le sentiment que Dieu est avec lui, le chrétien peut aimer les autres et agir avec prudence et réflexion (conseil), parce qu'il a lui-même confiance. Plusieurs s'étaient détournés, non de Christ, mais de Paul, parce qu'ils avaient peur. Si l'on craint le monde, on ne peut agir avec amour et conseil, parce que l'on agit pour soi-même. La crainte pense à elle-même et ne pourrait prétendre, sans hypocrisie, être de l'amour. Dieu nous a donné son Esprit, qui n'est pas un esprit de crainte.

«N'aie pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi, son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu» (verset 8). Telle est la position du chrétien, et il ajoute: «qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel». Il n'est pas question d'incertitude quant au salut, Pour que nous marchions dans la sainteté, il faut premièrement que Dieu nous sauve; si le salut ne précédait pas le chemin de la sainteté, l'homme pourrait se sauver lui-même. Dieu veut que l'âme connaisse qu'elle est privée de toute force, qu'elle n'a que trop fait jusque-là, et que ce qu'elle a fait est mauvais, parce que l'homme est mauvais. Il s'agit donc, en premier lieu, pour l'homme d'être sauvé. S'il se dit d'abord que Dieu nous a appelés d'un saint appel, cela aura pour résultat, s'il a compris ce qu'il est et ce que Dieu exige, qu'il sera parfaitement sûr de n'être pas sauvé. Dieu amène l'âme à ce point de deux manières: s'il s'agit de justice, il la place devant lui-même; s'il s'agit de force, il la place devant Satan. L'âme effrayée voit alors qu'il lui est impossible de se tenir devant Dieu, tout en apercevant un peu de la grâce.

Quand l'ange exterminateur frappait l'Egypte, Israël n'avait pas plus de justice pour Dieu que les Egyptiens, mais Dieu avait une justice pour Israël; le sang avait été placé sur la porte. Alors le peuple prend un peu courage pour commencer à marcher avec Dieu, mais dès l'abord, il se trouve en face de l'ennemi. Pharaon, d'abord effrayé, poursuit Israël. C'est ainsi que Satan poursuit une âme, et il faut à celle-ci de la force pour lui tenir tête; il faut qu'elle apprenne ce que Christ vaut pour elle quant à la force, comme elle l'a appris quant à la justice. Dans ce cas, il arrive souvent que l'âme, perdant le sentiment de ce que Dieu est pour elle, voit Dieu contre

elle et se replace sous la loi comme au commencement. Il faut donc que l'âme connaisse Christ, non seulement comme ayant satisfait à la justice de Dieu, mais aussi comme étant notre force pour nous délivrer de la puissance de Satan. Jésus lui-même a été conduit par le Saint Esprit au désert pour être tenté; il a passé par là, parce qu'il fallait qu'après avoir délivré (non pas avant), son peuple y passât aussi. Nous pouvons remporter la victoire sur Satan par Christ, quand d'une manière ou d'une autre, nous nous trouvons en face de la puissance de l'ennemi; et Jésus nous encourage en disant: «J'ai vaincu». Si l'homme pense qu'il doit vaincre lui-même, Dieu lui fera sentir son incapacité. La seule force que nous ayons pour remporter la victoire, c'est de reconnaître notre faiblesse et de savoir qui nous avons cru, comme dit l'apôtre: «Je sais qui j'ai cru» (verset 12). Si nous nous appuyons sur Dieu, toute sa force est pour nous; chaque fois que nous avons confiance en nous-mêmes, nous bronchons.

Il faut que l'on fasse l'expérience de sa faiblesse dans le combat avec Satan, comme de son injustice en présence de la justice de Dieu. Il a sauvé ceux qui sont sans force, aussi bien que ceux qui sont impies (Romains 5: 6). C'est lorsque nous sommes faibles, que nous sommes forts, et que nous pouvons dire avec une simplicité parfaite: Il nous a sauvés. Et si lui ne l'a pas fait, je ne sais ni qui le fera, ni comment Dieu le fera. Il n'a pas un second fils à donner pour nous sauver. Comprenons bien que Jésus est notre force, aussi bien que notre salut et notre justice.

Paul n'avait point de honte, car il savait qui il avait cru. Les choses qui tendaient à jeter de la honte sur le christianisme ne produisaient aucun effet sur lui, parce qu'il connaissait Celui en qui il avait cru; il n'avait aucune incertitude sur les choses qui étaient son espérance; il savait que plus le vase était méprisé, honni, plus le trésor qu'il contenait, serait glorifié. Quand la chair qui contient le trésor est foulée aux pieds, à cause même de ce trésor que le monde méprise, l'âme apprécie bien davantage la différence entre Christ et le monde; le monde méprise son Christ, mais elle sait que Christ rétribuera «en ce jour-là».

Paul n'avait reçu que la visite d'Onésiphore (verset 16), et tous les autres l'avaient abandonné. Dieu veut que le chrétien soit privé de tout, afin que ses joies découlent de Christ, sans cela elles ne seraient pas les vraies joies. L'apôtre avait confié son dépôt à Christ, il lui avait remis son bonheur, sa vie éternelle, et ne pouvait se fier à lui-même pour garder ce dépôt. Il y a un dépôt que l'Eglise doit garder par le Saint Esprit, c'est la vérité et la gloire de Christ qui lui sont confiés, mais le chrétien confie à Christ son bonheur et sa vie, et il ne craindra ni les difficultés, ni la mort, parce que Christ a son trésor, son dépôt, et qu'il le garde. Ce que le monde peut faire, c'est de fouler la chair, et c'est pour le chrétien une bonne chose, une expérience bénie; il comprend mieux ainsi que Christ est son trésor, et il sait que Christ gardera son dépôt jusqu'à ce jour-là.

Pouvons-nous dire avec l'apôtre: «Il nous a sauvés?» Mais parce qu'il nous a sauvés, nous serons aux prises avec l'ennemi. Un soldat doutera peut-être, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il soit un bon soldat, mais si vous hésitez pour savoir si vous êtes chrétien ou mondain, il est bien à craindre que Christ ne vous reconnaisse pas.



Si nous ne voulons pas dire: Dieu est mon tout, il faudra, tout sauvés que nous soyons, que Dieu nous contraigne à apprendre que nous n'avons point de force. Quand on se trouve abattu en chemin, faute de s'être appuyé sur la vraie force, on peut en arriver à croire que Dieu n'est pas pour nous; mais quand nous avons compris que Christ est notre trésor et que nous n'avons ni force, ni sagesse, nous pouvons dire en vérité

«Je *sais* qui j'ai cru».

Pouvez-vous dire d'un côté «Il nous a sauvés», de l'autre: «Je suis sans force»? Mon bonheur est hors de question, j'en ai mis le dépôt entre les mains de Christ, et Satan ne peut le lui arracher. C'est la joie de celui qui sait qui il a cru.

## **Méditation de J.N.D. n° 166 – ME 1908 page 396 : Apocalypse 22: 16, 17**

La pensée de Dieu est évidemment de nous faire réaliser maintenant, dans notre intelligence et nos affections, ce qu'il nous a donné en Jésus. Dieu aime sa famille, son peuple, et agit en grâce en nous, ses enfants, pour nous rendre conformes à sa pensée d'amour, et nous en faire jouir. Il nous place dans une relation avec Lui, où nous pouvons avoir l'intelligence de ses voies d'amour. Un jeune enfant comprend encore peu les pensées et la volonté de son père à son égard, mais il est dans une relation où il arrivera à les comprendre pleinement.

Il n'y a pas de bornes à notre bénédiction en tant que notre coeur répond avec intelligence à tout ce que Dieu a en vue pour nous. Le coeur peut perdre cette intelligence; il faut alors qu'il soit brisé par la main de Dieu pour la retrouver. Dans un terrain labouré, la bonne semence lève et croît. Ce que Dieu fait pour la gloire de Christ est la mesure de ce qu'il veut faire pour nous. Adam, dans l'innocence, aurait été incapable de saisir ces choses; il n'avait pas ce besoin de bonheur en dehors de lui-même, que l'on trouve chez celui qui possède Christ et dont le bonheur est en Lui. Adam était heureux, très heureux, mais notre position est autre. Nous avons des besoins, et la connaissance du bien et du mal, comme conséquence de la chute et de notre malheur, mais nos besoins trouvent une réponse, la seule possible, par le Saint Esprit.

Quand Dieu a converti une âme, il lui révèle ce qu'il a pensé faire par Christ et pour Christ, car il veut que ses enfants jouissent de ses pensées à l'égard de son Fils. Hélas! souvent, loin d'y répondre, ils s'estiment satisfaits de ne pas même y penser, mais Dieu *veut* le faire, et, au lieu de soustraire les siens à l'influence du Saint Esprit par les choses de ce monde, il les soustrait aux choses du monde pour leur faire connaître ce que le Saint Esprit leur révèle. De plus, il n'existe pas d'obstacle plus fort à l'intelligence spirituelle que l'orgueil et la sagesse de l'homme, aussi Dieu révèle-t-il ces choses, non pas aux sages, mais aux petits enfants.

Partout où l'on trouve une puissante affection, on trouve aussi un besoin qui remplit le coeur. L'Eglise n'est pas entrée en possession des choses célestes, elle n'en a encore aucune, mais elle est en position d'en jouir, et c'est un besoin que Dieu cultive et nourrit en nous.

L'enfant de Dieu n'a encore que les désirs, sans avoir ce que, comme enfant, il doit posséder. L'Eglise est l'épouse de Christ et n'a rien de ce qui appartient à l'épouse; mais l'Esprit de Christ produit en elle ce qui appartient à l'épouse en l'absence de l'Epoux, des besoins spirituels qui ne trouveront leur réponse que lorsque les conseils de Dieu seront accomplis. L'épouse soupire après l'Epoux; son désir est, en un sens, en dehors de toutes les voies de Dieu dans son gouvernement sur la terre, voies développées dans les prophéties de l'Apocalypse. Mais l'Esprit de Dieu qui y a montré l'iniquité de l'homme et les jugements divins, sépare, par la lecture de la prophétie, l'âme du chrétien de cette terre jugée, pour la lier davantage à Christ. Dieu a communiqué à Abraham ce qu'il allait faire à Sodome, afin que son coeur ne fût nullement lié à la ville maudite. De même, Dieu fait connaître à l'Eglise le jugement du monde, afin que le coeur de celle-ci ne soit point lié au monde. En Hébreux 11, Jacob adore appuyé sur le bout de son bâton, parce que son coeur a saisi, comme objet de son espérance, les bénédictions attachées à Christ.

Dans notre passage, Jésus se présente lui-même comme l'étoile du matin. Il annonce que le jour est près de paraître et c'est lui qui va l'introduire, mais il est l'étoile brillante du matin *pour nos coeurs*. Il est impossible que Jésus se révèle ainsi à nous, sans que nos affections soient réveillées, et, ces affections, Dieu les reconnaît. «L'Esprit et l'épouse disent: Viens». L'Esprit est considéré comme étant ici-bas, le centre de vie et de puissance qui forme l'Eglise. Il est l'intelligence divine, quand même nous ne savons pas y répondre. Si nos coeurs ont saisi cette révélation, que le jour va paraître, que l'étoile brillante du matin luit déjà, le Saint Esprit produira en nous le sentiment que nous sommes l'épouse de Christ et le désir que tout soit en accord avec ce que l'épouse de Christ doit être ici-bas. Comment être satisfaits si le jardin de Christ ne produit que de mauvaises herbes et ne répond pas à ce que le Seigneur devrait y trouver? S'il descendait ici-bas, serions-nous contents? Nous devons chercher à être le jardin qui fleurit sous les rayons de sa grâce et produit des parfums qui lui sont agréables.

«Que celui qui entend dise: Viens!» S'il y a des chrétiens qui ont réalisé la position du Saint Esprit et qui parlent comme l'épouse, il y en a d'autres qui ont seulement entendu la voix du bon Berger. Il faut que ceux-là aussi puissent dire: Viens! «Que celui qui a soif vienne». Le désir de la venue de Jésus ne produit pas l'indifférence quant à ceux qui nous entourent. L'Eglise n'a pas encore l'Epoux, mais elle possède les fleuves d'eau vive. Cela montre mieux que tout le reste à quel point elle a remplacé Christ dans le monde, car en Jean VII, c'est Christ qui a les eaux vives. L'Eglise dit aussi: Que celui qui a soif vienne; je puis vous rendre heureux en vous réjouissant de cette eau, si vous en buvez avec moi. Elle exprime l'étendue de la bonté de Dieu qui produit le besoin dans le coeur. L'épouse n'est pas satisfaite si les chrétiens ne disent pas: Viens, et ne se trouvent pas dans la même position qu'elle. De plus, elle manifeste toute la libéralité de Dieu, dont elle est le témoin dans ce monde. Elle dit: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». Elle représente devant le monde cette bonté de Dieu qui cherche les âmes, en sorte que ceux qui sont travaillés et chargés, sachent où trouver le repos.

Christ parle maintenant par son Esprit dans son Eglise, et nous devons chercher à rendre un témoignage fidèle à son amour.

## Méditation de J.N.D. n° 167 – ME 1908 page 434 : Matthieu 3: 11 à 6: 11

J'ai lu ces versets avec le désir de faire ressortir la relation qui existe entre la joie de la foi et la vie de la foi. On y voit comment ces deux choses se lient. Jésus y est déclaré Fils bien-aimé du Père, et, du moment qu'il en a reçu le témoignage, il est engagé dans le combat avec l'ennemi. Il est précieux d'avoir ici Jésus, non seulement pour Sauveur, mais pour exemple. C'est un de nos privilèges d'être ainsi rapprochés de ce qu'il était lui-même. Il désire, non seulement que nous ayons sa joie accomplie en nous, mais que nous le suivions.

Nous trouvons ici le commencement de sa vie publique avec ce qui faisait sa joie, le témoignage de l'amour du Père envers lui. Lorsqu'il dut prendre une place ouverte et publique dans ce monde, il reçut un témoignage connu de lui-même. Du même coup, il rencontra les tentations et le diable voulut le faire sortir du chemin d'obéissance où Dieu l'avait introduit. S'il n'avait pas eu, comme homme, la pleine assurance de sa position comme Fils de Dieu dans ce monde, il n'aurait pu nous servir de modèle, ni se montrer fidèle dans cette position, et il en est de même de nous.

Jésus commence par être manifesté comme Fils de Dieu, Il l'était à la fois dans sa nature et comme né du Saint Esprit. Comme tel, il veut accomplir toute justice; il s'identifie, pour cela, avec l'état de misère et de ruine où se trouve son peuple. Il prend la place inverse de celle qu'il veut nous donner. Il se soumet aux circonstances d'Israël en faisant ce qui était commandé à ce peuple; il s'humilie. Celui au sujet duquel Jean-Baptiste avait dit qu'il n'était pas digne de délier la courroie de ses sandales, accomplit la justice en se plaçant dans les rangs du peuple vis-à-vis du prophète. C'est alors qu'il voit le ciel ouvert et le Saint Esprit descendant sur lui. Il n'y a rien entre lui et le ciel: *il voit*. Il a une pleine certitude, lui que le Père a scellé, *il entend* sa voix, lui qui se soumet au baptême de Jean, comme s'il avait besoin de repentance. Nous avons ce même privilège: le Père nous aime comme il aime Jésus (Jean 17), mais nous avons cette position d'une manière tout autre que Lui; nous avons part à sa justice en nous soumettant à la justice de Dieu, tandis que lui, identifié avec son peuple, l'avait de son plein droit. Mais il nous identifie avec Lui, et le Saint Esprit rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Le Fils nous a déclaré le nom du Père, afin que l'amour dont le Père l'a aimé, soit en nous.

On trouve avec raison du danger dans un pareil privilège; mais il n'y a pas une position du chrétien où il ne soit en danger. Affranchissement de la loi, liberté, sanctification, troisième ciel, il y a des dangers partout, de tous côtés, dans toutes les positions. Jésus a-t-il dû renoncer à sa position, à cette pleine certitude d'être Fils de Dieu, parce qu'il a été tenté? S'il y avait renoncé, il aurait été sans force, mais il a tenu bon dans ce monde de péché, parce qu'il était Fils de Dieu. Si nous ne sommes pas enfants de Dieu, où serait notre force? Mais nous devons

être enfants de Dieu dans ce monde de péché, plein de tentations, et même de tentations que Satan prépare, précisément parce que nous sommes enfants de Dieu.

Jésus est conduit dans le désert pour être tenté. Et à propos de quoi? A propos du témoignage qu'il est Fils de Dieu. «Si tu es fils de Dieu». Il n'aurait pu accomplir ce qu'il avait à faire ici-bas, sans la parfaite certitude d'être Fils de Dieu. Si l'on perd la pleine conscience de l'amour de Dieu, comment tenir en face de l'ennemi, comment marcher en avant et maintenir sa position d'enfant en présence de la tentation? Jésus descendait du trône de Dieu, et c'était pour lui une chose nouvelle que l'obéissance; nous sortons d'un état de péché pour être obéissants.

Jésus jeûne; il se soustrait à la nature de l'homme, pour se trouver aux prises avec Satan. Moïse, lui, se soustrait, par le jeûne, à cette nature, pour se présenter devant Dieu.

Satan engage le Sauveur à faire ce qui satisfait aux besoins de la nature, puis il lui présente les promesses de Dieu, puis les royaumes du monde, pour le faire sortir de son état d'humiliation, d'identification avec la condition du peuple. Il lui présente, avant le temps, la gloire qui lui appartient; il met en avant les promesses faites au Messie, pour le faire sortir de sa position d'obéissance. Jésus lui répond par les passages du Deutéronome, où le peuple était déjà considéré comme ruiné.

Quand Satan se manifeste pleinement, le Seigneur a le droit de le renvoyer, mais, en commençant, l'ennemi ne se montre pas encore ouvertement; il présente d'abord des choses subtiles, la faim, les promesses, puis il se dévoile. Alors Jésus le renvoie. Lorsque l'enfant de Dieu se tient près de Lui, il peut aussi renvoyer Satan, car il a l'avantage sur lui. Les tentations se présentent aussi à nous d'une manière subtile, mais l'enfant de Dieu sait discerner que telle n'est pas la position que Dieu lui a donnée, une position d'anéantissement total. Etre rempli du Saint Esprit, c'est être mort à soi-même, à sa volonté, c'est avoir annulé l'homme qui existait avant que le Saint Esprit fût donné. Ne pas avoir une volonté, c'est l'anéantissement au sens moral. La seule chose que Jésus prenne dans ce cas, c'est ta misère et l'affliction du peuple avec lequel il s'identifie.

Notre sagesse est de faire comme Lui, de nous anéantir. Mais nous n'avons pas à douter de notre qualité d'enfants de Dieu; ce serait nous priver de toute force pour le service. Ce n'est que comme enfants de Dieu que nous pouvons nous anéantir, que nous en trouvons la capacité, et si nous n'en usons pas, notre marche sera la faiblesse même. Moïse tua l'Egyptien et fut obligé de fuir. Chez lui, l'énergie de la chair ne pouvait faire la volonté, ni accomplir l'oeuvre de Dieu.

Après avoir reçu témoignage, Jésus est exposé à la tentation; sa sécurité est de garder sa position d'anéantissement. Le témoignage que nous avons d'être enfants de Dieu, nous délivre du moi et de la chair, mais nous sommes tenus à de la vigilance, afin de ne pas leur donner l'occasion d'agir; à suivre notre modèle qui ne voulait rien faire sans la volonté de Dieu et voulait demeurer dans son anéantissement. Ayons le même sentiment que Lui! Que nos coeurs s'arrêtent et considèrent Jésus tel qu'il était ici-bas. En faisant ainsi, nous trouverons

la paix et la tranquillité de nos âmes, et la force où Lui la trouvait. Que Dieu nous enseigne à regarder à Lui. Nous ne trouverons pas la force en nous vantant d'être fils, mais en gardant notre position d'anéantissement.

## Méditation de J.N.D. n° 168 – ME 1908 page 452 : Ephésiens 5

Cette épître nous entretient des relations les plus élevées entre Dieu et les siens, puis elle déduit leurs conséquences pratiques: «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants».

Dieu a mis l'homme, tel quel, à l'épreuve, pour voir s'il pouvait se mettre en relation avec Lui. Cela aurait pu être si l'homme avait été sans péché, mais, l'homme étant pécheur, Dieu a dû recommencer son travail d'une autre manière. Il place premièrement l'homme en relation de grâce avec Lui pour en déduire les conséquences de sa conduite; il nous fait ses enfants et notre conduite en découle. En nous traitant ainsi, il nous communique une vie qui est de lui, et c'est le seul moyen de nous donner part à sa sainteté.

Le devoir de l'homme était d'être juste devant Dieu; c'est parce que l'homme y a manqué complètement, que Dieu a dû commencer d'une autre manière.

Comment s'y prend-il? Nous le voyons aux versets 25 à 27 de notre chapitre. Le but de Dieu, son conseil, est d'avoir auprès de lui une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride. De toute manière, l'homme est pécheur, envers Dieu, envers son prochain. Dieu ne demande plus à l'homme une justice de l'homme; il a ses pensées et les poursuit; il ne veut pas avoir une Eglise, autrement que sans tache, irrépréhensible et glorieuse. But précieux, quand nous pensons à cette bonté de Christ qui veut nous présenter à lui, entièrement selon son coeur!

Il faut d'abord que Jésus acquière cette Eglise pour avoir le droit de la laver, de la sanctifier. Il veut la composer de pauvres pêcheurs, mais elle doit être à lui, pour qu'il ait le droit de s'en occuper. D'abord, il se rend responsable de tout ce qu'elle a fait: «Il l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle». Il ne lui donne pas quelque chose; il le fera plus tard; mais il a dû la prendre telle quelle, avec toute sa dette, avec tout son avoir, quand elle n'avait que le péché. Avant de s'occuper de la purifier, il se charge de tout ce qu'elle a fait, se livre lui-même pour elle. S'il l'a rachetée de son état de péché, personne ne peut plus revendiquer sur elle aucun droit. Elle lui appartient entièrement; il se l'est appropriée en se chargeant lui-même de tous ses péchés. Cela est parfaitement accompli.

Alors il commence une tout autre oeuvre, celle de la rendre conforme à ses pensées, après l'avoir rachetée. «Il s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier», et de la rendre telle qu'il la veut. La Parole est l'instrument qu'il emploie à cet effet. La Parole est l'expression de la pensée de Dieu, dans la révélation de lui-même et de tout ce qu'il a voulu nous faire connaître de notre propre état. En cela, il peut y avoir toujours du progrès. L'âme a à connaître Christ, comme étant sa justice devant Dieu et sa puissance contre Satan. Il importe de voir comment Dieu s'y prend pour le lui faire comprendre.

La Parole peut pénétrer dans une âme, ignorant encore que Jésus s'est donné pour elle. Cela produit dans l'âme du malaise, une conviction de péché, à la suite de ce peu de lumière qui y pénètre. On ne se rend pas encore bien compte de son état; quand on a compris que Christ s'est livré lui-même pour nous, c'est l'oeuvre proprement dite de la grâce. Pour être chrétien, dans le vrai sens du mot, il faut avoir reçu cela; nous connaissons alors son amour, sa grâce; quant à la justice de Dieu, nous savons que Christ est notre justice, et nous trouvons la paix.

Mais il s'est livré afin qu'il sanctifiât l'Eglise; il veut se la présenter sans tache. De ce que j'ai la paix, s'ensuit-il que je sois sans tache? Aucunement. La lumière n'entre pas dans nos coeurs et nos consciences pour éclairer Dieu à notre sujet, mais pour nous éclairer nous-mêmes sur ce que nous sommes. On est réveillé, né de nouveau, mais à mesure que la lumière, la Parole, la révélation des pensées de Dieu, pénètre, elle nous fait connaître ce que nous sommes devant Dieu. Quelque vrai progrès que nous fassions, la parole de Dieu est toujours une lumière dans la conscience, lumière qui nous donne cette connaissance.

Ayant, plus ou moins, été travaillés, nous avons compris que Christ s'est donné pour nous; la Parole nous fait ensuite découvrir en nous chaque tache, chaque ride, car elle révèle Dieu. Quand l'âme vit près de Dieu, tout est joie et lumière, mais elle voit son état et en est humiliée. Si, par contre, le chrétien ne marche pas selon la lumière, sa conscience devient mauvaise; il voit non seulement qu'il n'est pas en communion avec Dieu, mais qu'il a commis quelque faute, à la suite de ce manque de communion. Dieu veut mettre tout cela en évidence au dedans de nous, afin que nous en ayons connaissance et que tout mal soit répudié. «En nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite point de bien». Quand Dieu met en nous la vie, elle juge le vieil homme et nous montre que tout est mauvais en nous. Si notre vie se développe, la lumière nous révèle des choses que nous n'avions pas vues jusqu'alors, et qui sont mauvaises. Lorsque nous comprenons que, devant Dieu, Christ est notre justice, cette révélation a lieu dans la paix; mais, s'il en est autrement, l'âme perd le prix de cette vérité, qu'il a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle.

La croissance de la vie en nous est toujours accompagnée de la découverte de choses qui ne sont pas selon le coeur de Christ. Laissez passer ces choses sans y prendre garde, elles s'accumulent; on ne pense plus à Dieu, parce qu'on le néglige. Alors le coeur est accablé et se fait des reproches. C'est pourquoi l'on voit souvent des chrétiens tristes et extrêmement malheureux; leur conscience leur reproche d'avoir méprisé, l'amour qui s'est manifesté envers eux. Or il faut tôt ou tard que cette oeuvre se produise jusqu'au fond du coeur, que ce travail nous amène à en avoir fini avec tout ce que nous sommes dans notre volonté, notre orgueil et nos convoitises.

Nous l'avons dit: Jésus commence par la grâce et ne peut sanctifier une âme qui n'est pas à lui, une Eglise qui ne lui appartient pas. Il m'a racheté pour me sanctifier; il faut que je sois fondé sur cette grâce. Dieu, alors, sonde notre coeur, quant à toutes les choses qui sont répréhensibles à ses yeux; ce sont nos taches et nos rides. Il le fait en bonté, avec une grâce qui vient prendre soin de nos âmes. Lorsque nous négligeons cette voix du bon Berger qui

s'adresse à nous, elle prend des accents de sévérité; notre âme s'effraie, devient misérable, parce qu'elle a négligé l'amour lui-même. On se dit: Il agissait en amour, ne m'a-t-il pas souvent averti? et l'on s'attriste profondément, en vertu même de cet amour de Dieu.

A cela il n'y a qu'un remède, mais fort simple, c'est d'être attentifs à la parole de Dieu, appliquée à nos âmes. Si vous voulez croître dans la lumière, discerner les pensées de Christ et en jouir, il vous faut être attentifs en détail, à la parole de Dieu, sinon, vous ne savez pas à quel point ces soins de l'amour de Dieu deviendront pour vous une occasion d'amertume. Quand pareille chose arrive, il faudra que nos cœurs soient vidés devant Dieu. Le secret de toute force sera alors pour nous de ne pas abandonner la certitude que nous sommes enfants de Dieu. Une âme ne se relèvera jamais que par la conscience que Dieu l'aime malgré tout. La médiation de Christ intervient pour nous relever. Dieu ne sort jamais de sa sainteté, ni de la perfection de sa grâce: «Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père», et non pas une loi qui nous condamne.

Dans tous les cas où le chrétien fait une chute, il avait auparavant confiance en lui-même. S'il avait eu conscience de sa misère, il aurait été attentif aux avertissements divins. Dieu ne relève pas l'âme, avant de la ramener à la pensée qu'elle n'a rien que Christ. Il est très humiliant d'avoir négligé ou maltraité cet ami qui nous aime malgré tout. Il faut, en fin de compte, que Christ soit tout pour nos âmes; alors on le retrouve, ainsi que la puissance de la communion.

La sagesse du chrétien, ayant conscience de la pensée de Christ et la certitude de sa grâce, consiste à être attentif à sa voix, à la Parole par laquelle il lave et sanctifie ceux qu'il a rachetés. Du commencement à la fin, tout est grâce. Dieu a fait l'oeuvre pour nous, avant de faire l'oeuvre en nous. Il a commencé par le don de Christ pour racheter l'Eglise, afin de pouvoir procéder ensuite à l'oeuvre merveilleuse par laquelle il la prépare pour se la présenter.

Qui peut accomplir le salut? Voulez-vous être le Christ qui sauve? Si vous ne le pouvez, renoncez à toute prétention à cet égard. L'oeuvre tout entière est l'oeuvre de Christ et, s'il y met la main, il saura l'amener à bonne fin, mais il ne l'accomplira jamais en passant légèrement sur le péché. Christ l'a entreprise; il n'avait pas besoin de notre coopération sur la croix; le penser, c'est un terrible orgueil. Dans votre salut, il ne s'agit pas de vos oeuvres, mais de vos péchés, et c'est ce que l'homme n'aime pas. Mais il est impossible qu'un homme, ou même un ange, y entre pour quoi que ce soit.

Après cela, Dieu fait une oeuvre en nous, pour nous révéler ce qu'il est et ce qu'il veut être. Il a, pour notre sanctification, ses pensées à lui, et ne nous consulte pas plus sur ce point, que sur celui de notre justification.

Chrétiens, ne vous étonnez pas des voies du Seigneur, de la manière dont il cultive l'âme qu'il a rachetée, pour l'avoir sans tache et irrépréhensible en sa présence. Ne vous étonnez pas que Dieu mette au jour ici-bas, ce qui, sans cela, serait des rides et des taches à la journée de Christ. Et vous, qui ne connaissez pas encore le Seigneur, voudriez-vous entreprendre votre propre salut, être votre Christ à vous-mêmes? Tout genou se ploiera devant Lui, et tant que

votre orgueil ne se sera pas courbé devant la grâce de Dieu en Christ, vous ne trouverez jamais le salut!

## Méditation de J.N.D. n° 169 – ME 1908 page 472 : Proverbes 8

1844

Il y a une sagesse selon l'homme qui consiste seulement à bien connaître le mal. Si quelqu'un juge les motifs charnels qui gouvernent le coeur de l'homme, il est réputé prudent et sage, mais, au fond, quelle triste sagesse que celle d'être savant dans le mal pour savoir l'éviter! Il y a une sagesse selon Dieu, un chemin qui fait éviter bien des malheurs, même dans ce monde. Lorsque l'Esprit de Dieu mentionne la moindre chose qui soit bonne, il la fait toujours remonter à Christ, comme à sa source; il en est de même de la sagesse, car Christ est la sagesse. Elle était auprès de l'Eternel avant que le monde fût; de même Christ, la Parole, expression de cette sagesse, était au commencement avec Dieu. Christ est, pour ceux qui croient, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Dans la première, comme dans la nouvelle création, rien n'a été fait sans Lui. Il était «Son nourrisson, ses délices de tous les jours», délices mutuelles et réciproques.

Dieu a exprimé les pensées de son coeur à l'égard de Christ, lorsqu'il était sur la terre: «C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. Ecoutez-le». Pierre désirait mettre Moïse et Elie de niveau avec Christ. Dieu répond: Non, celui-ci est mon Fils; écoutez-le. C'est la sagesse. Le Père aime le Fils; toute sa joie est concentrée en lui; il est un avec Lui. Le Père est toute la joie de Christ; tout son désir est de le glorifier: «Afin», dit-il: «Que le monde sache que j'aime le Père».

Mais nous trouvons ici quelque chose d'infiniment précieux pour nous: «Je me réjouissais en la partie habitable de sa terre». Au milieu de tout ce qui a été créé, ses yeux se sont arrêtés sur la partie habitable de la terre. Son objet était l'homme: «Mes délices étaient dans les fils des hommes». Les pensées de Dieu découlent de lui-même, et Christ est le premier anneau d'une chaîne qui se déroule à l'infini. Sa Pensée va, non pas aux cieux, non pas aux anges, mais à la partie habitable de la terre. Quelle joie immense pour ceux qui l'ont compris, et combien l'homme le comprend peu! C'est parce que sa pensée est venue jusqu'à nous, que nous jouissons de son amour et de sa grâce.

L'Eglise, à la suite des événements qui sont survenus, est admise à une position plus spécialement bénie, car l'expression: «Ceux qui habitent sur la terre», signifie, dans l'Apocalypse, des hommes qui ne veulent pas de Dieu, qui s'attachent à la terre, pour y demeurer dans un état de rébellion contre Dieu.

Au Psaume 2, on voit le conseil de Dieu, pour mettre Christ en possession de la terre, malgré l'iniquité de l'homme. Les rois de la terre consultent ensemble contre l'Eternel et contre son Oint. En dépit de cette malice et de cette rébellion de l'homme, Christ sera roi. Il est oint, et il a été introduit dans le monde comme homme, oint de Dieu pour être roi. Malgré cette animosité de l'homme, Dieu ne change rien à ses conseils, et l'effet de leur révolte est



qu'il établit le sceptre de son Fils comme un sceptre de fer, au lieu de trouver la terre habitable comme un lieu pour s'y réjouir. Au moment où Christ fera la demande du monde (Jean 17: 9), il le recevra de la main de Dieu et entrera en possession de son héritage. Dieu établira sur toute la terre la puissance de son Fils. Mais c'est autre chose que ce que Christ a fait pour nous.

Nous trouvons les pensées de Christ pour nous au chapitre 17 de Jean. Là il ne demande pas le monde, mais fait des demandes pour les siens. C'était un mystère caché dès les siècles. Il veut nous introduire dans la joie et la gloire qu'il possède lui-même. Il ne s'agit pas ici d'accomplir les conseils de Dieu quant au monde. En attendant que cela ait lieu, il y a un conseil de Dieu, tout autre, envers les siens et, dans les épîtres de Paul, envers l'Eglise. La joie de Christ doit être parfaite. Il demande «qu'ils soient un, comme *nous* sommes un». Il veut que l'Eglise demeure en lui, comme lui est uni au Père. Ce conseil de Dieu n'était pas encore révélé, mais était manifesté en Christ.

Lorsque Jésus est descendu vers les enfants des hommes qu'il aimait, qu'a-t-il trouvé? Le mépris, la haine, les outrages, la mort. A-t-il montré quelque froideur? A-t-il manqué dans l'énergie de son amour? Devant toute leur haine, il a glorifié le Père, achevé l'oeuvre qu'il lui avait donnée à faire, et il dit: «Glorifie-moi». Il rentre dans cette gloire, d'où nous l'avons vu sortir. «J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde»; «je prie pour eux». Ils sont son tout: «Tout ce qui est mien est tien». Oui, son but actuel, ce sont nos âmes; il veut qu'elles jouissent de ce dont il jouit. Il demande que les siens soient *un*; c'est l'essence de la nature divine; qu'ils soient «un en nous», dans le Père et dans le Fils; il donne cette proximité à ceux qu'il a acquis pour lui.

La jouissance des fidèles n'est pas seulement que Christ possède la gloire qu'il avait, avant que le monde fût. Etant un avec le Père, il nous introduit auprès du Père selon l'acceptation dont il jouit lui-même, depuis que le monde l'a rejeté. Comment cette bénédiction peut-elle couler jusqu'à nous? C'est que nous sommes aimés, comme il a été aimé; nous sommes ses délices. Comment pouvons-nous nous l'approprier? Il est descendu jusqu'à nous; il est devenu l'un de ces fils des hommes; il est venu prendre place avec nous, pour nous unir ensuite avec lui-même comme homme. Cette puissance de la vie de Christ agit en nous ici-bas. Il a pris la chair et le sang, à part le péché, parce que les fils qu'il voulait amener à la gloire avaient la chair et le sang.

Dieu nous a appelés fils de Dieu; c'est le nom de Christ. Le monde ne l'a pas connu et ne peut le connaître. Christ a été dans la faiblesse, a traversé la tentation, l'opprobre. Si je porte l'opprobre, c'est l'opprobre de Christ. Toutes les circonstances à travers lesquelles je passe, comme chrétien, ne font que m'identifier avec Christ. Quand nous le verrons tel qu'il est, nous lui serons semblables, et nous marchons en avant vers celui qui est Fils de Dieu. Christ est l'objet de nos affections, et nos affections sanctifiées sont la vraie sanctification, une vie sainte. Si elles ne sont pas sanctifiées, elles ne seraient qu'hypocrisie.

Dieu veuille que nos affections s'attachent à Lui, afin que nous soyons affranchis de tout ce qui pourrait nous entraver, et que Christ devienne notre but en toutes choses.

## Paroles du roi Lemuel (Proverbes 31: 1-9)

---

Rossier H.

ME 1908 page 154

En contraste avec les paroles d'Agur, homme stupide, sans intelligence et sans sagesse, mais inspiré de Dieu qui lui communiquait sa sagesse (Proverbes 30), nous trouvons, au chapitre 31, les paroles d'un roi. Tout roi qu'il fût, Lemuel n'était pas inspiré, ce qui empêche de le confondre avec Salomon, comme le voudraient les rabbins juifs. *Sa mère* était inspirée; elle avait reçu l'oracle de Dieu et l'avait enseigné à son fils, car Dieu ne lie l'inspiration ni au sexe, ni à l'instruction, ni aux dons naturels, ni à la position ou à l'autorité sociales.

Le fait que cette mère avait *enseigné* l'oracle à son fils est très caractéristique. La femme n'est pas appelée à enseigner l'homme et la Parole le lui défend, mais elle peut, comme mère, enseigner ses enfants. Lemuel devait donc être un enfant quand sa mère l'enseigna.

Le nom de Lemuel, qui ne se rencontre nulle part dans la Parole, signifie: «Voué à Dieu». Ce nom a beaucoup exercé la sagacité humaine. Outre les commentateurs rabbiniques, dont nous avons parlé, plusieurs pensent qu'il désigne Ezéchias. D'autres font de lui un frère d'Agur, d'autres encore considèrent ce nom comme une personnification poétique de la royauté, etc., etc. Peut-être la parole de Dieu nous fournira-t-elle quelque indication sur ce sujet.

Trois rois sont nommés dans les Proverbes. En tout premier lieu, Salomon, roi d'Israël (1: 1), l'auteur inspiré de la plus grande partie du livre, le roi par excellence. Il est toujours nommé *le roi* dans les Proverbes. Il y est, comme du reste dans toute son histoire, le type de Christ pendant son règne millénaire. En second lieu, Ezéchias, roi de Juda (25: 1), l'instrument du premier réveil, dont les gens transcrivirent un bon nombre des Proverbes de Salomon. On voit par là le prix que ce roi pieux attachait aux paroles données de Dieu. Enfin le roi Lemuel, qui nous occupe. A son sujet je ferai remarquer, sans y attacher une grande importance, que 57 ans après Ezéchias, son arrière-petit-fils Josias, instrument du second réveil en Juda, monta sur le trône. Il succédait aux mauvais règnes de Manassé et d'Amon. Josias était un enfant de huit ans quand il commença à régner. Dès son enfance, c'est-à-dire dès le début de son règne, *il commença de rechercher le Dieu de David, son père*. Il était donc réellement voué à Dieu. En outre, sa mère était une fille de Juda, où le culte de l'Eternel se maintenait encore. Elle se nommait Jedida, fille d'Adaï, de Botskath. A elle était confié le soin d'enseigner son fils, jeune garçon. On pourrait donc supposer, sans l'affirmer, que Lemuel et Josias ne forment qu'un personnage.

Lemuel reçut dans son coeur l'enseignement inspiré de sa mère, accompagné selon l'esprit du livre des Proverbes (1: 8, etc.), de l'autorité maternelle qui veillait sur lui, s'occupant à le redresser et à le conformer aux pensées de Dieu. Cet oracle, prononcé par la mère, reçu dans le coeur du fils, et transmis par lui, fait maintenant partie des Saintes Ecritures.

C'était un ardent amour, l'amour d'une mère, qui parlait à Lemuel: «Quoi, mon fils? et quoi, fils de mon ventre? et quoi, fils de mes vœux?» Les entrailles de sa mère étaient émues à son égard, ses vœux à l'Eternel avaient été exaucés par le don d'un fils, et, pleine de reconnaissance, elle les avait rendus à Dieu en lui consacrant Lemuel. Ces exclamations, Lemuel les répète; elles ont touché son cœur en le convaincant de l'amour de sa mère, et en lui faisant désirer de ne pas être infidèle à l'enseignement donné avec tant d'affection. Il en est de même pour nous. Notre service ne peut être efficace, notre marche agréable au Seigneur, si l'amour de Dieu, si l'amour de Christ n'en sont pas le point de départ.

---

La première recommandation de la mère de Lemuel à son fils est celle-ci: «Ne donne point ta force aux femmes, ni tes voies à celles qui perdent les rois». Elle désire que la force de celui qui a été consacré à Dieu reste en son entier afin que son service n'en soit aucunement affaibli. Les femmes jouent un grand rôle dans les Proverbes. Comme images, elles sont d'un côté la *Sagesse*, de l'autre la «femme étrangère», la *corruption*. Lemuel devait éviter cette dernière. Toute convoitise, par laquelle nous nous laissons séduire, tend à nous dérober l'énergie nécessaire pour le service de Dieu. Du moment que notre cœur est gagné par elle, notre caractère et notre autorité sont affaiblis. Il n'est pas besoin de beaucoup de convoitises pour produire ce résultat. Si notre cœur s'y attache, alors que nul que nous, peut-être, ne s'en est aperçu, nous perdons une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes, et nous n'exerçons plus notre mission avec un cœur droit, car nous avons laissé la fraude s'y introduire. Nous devenons faibles; les âmes que nous sommes appelés à gouverner, le sentent, sans peut-être s'en rendre compte, et nous perdons toute influence sur elles. Mais quand nous «donnons nos voies» aux convoitises corruptrices, quand notre conduite a pour but de les satisfaire, alors elles sont notre *perte*. La dignité que Dieu nous a confiée est jetée à terre et ne se retrouve pas. Ces voies aboutissent à la ruine morale.

N'en fut-il pas ainsi de Salomon? Ce roi auquel Dieu avait tout confié pour rendre son règne glorieux sur la terre, ce roi qui réunissait à l'inspiration (Proverbes 16: 10) la sagesse, le juste jugement (20: 8), dont la présence apportait la lumière, la justice (16: 15) et la paix, ce roi qui était appelé à dispenser sa faveur aux purs et aux droits de cœur (22: 11), et qui se faisait craindre comme représentant de Dieu ici-bas, selon cette parole: «Mon fils, crains l'Eternel et le roi» (24: 21) — ce roi donna sa force aux femmes et ses voies à celles qui perdent les rois. Lui, le type du Seigneur dans son règne millénaire, finit lamentablement sa carrière, entraîné par les femmes à l'idolâtrie, comme jadis Israël à Baal-Péor, et fut la cause de la ruine de son peuple. Et c'est par les paroles du roi Lemuel qui, lui, n'est nullement un type de Christ, mais simplement un roi voué à Dieu pour le servir, que le grand roi Salomon est jugé! Celui qui remplit les pages des Proverbes de ses sentences inspirées, reçoit, à la fin de son livre, pour les générations futures, sa condamnation par un enfant, simplement attentif à l'avertissement inspiré, dicté par l'amour de sa mère!

---

Voici la seconde recommandation de la mère de Lemuel: «Ce n'est point aux rois, Lemuel, ce n'est point aux rois de boire du vin, ni aux grands de dire: Où sont les boissons fortes? de peur qu'ils ne boivent, et n'oublient le statut, et ne fassent fléchir le jugement de tous les fils de l'affliction».

La première parole était de garder sa force en son entier et de n'en rien livrer aux femmes, pour soutenir le caractère et, la dignité que Dieu lui avait confiés. La seconde est de s'abstenir de ce qui enivre. Sans doute, l'ivresse n'est pas amenée uniquement par le vin. Au sens spirituel, il y a d'autres choses qui produisent moralement le même résultat. De là cette recommandation d'être sobres, souvent répétée dans le Nouveau Testament. Mais ici, la chose est plus simple et plus directe. Il s'agit de vin et de boissons fortes au sens littéral du mot, ce qui, naturellement, n'empêche pas une application plus étendue.

Je crois qu'il est de toute importance d'attirer l'attention des enfants de Dieu sur ce sens restreint. Les chrétiens sont rois, bien plus que Lemuel, car ils le sont par la dignité céleste qui leur a été confiée. N'ont-ils pas aussi besoin de ces exhortations? N'est-il pas attristant de voir des enfants de Dieu, sous prétexte de liberté chrétienne, se laisser entraîner à l'abus du vin ou des boissons fortes? Mieux vaut mille fois l'abstinence complète, dès qu'ils se rendent compte de l'esclavage auquel les livre leur secret penchant, que des demi-mesures qui les exposent toujours à de nouveaux périls. «Où sont les boissons fortes?» Voilà ce qui hante leur esprit, et plusieurs ne rougissent pas d'aller s'asseoir dans les débits de boissons! Quelle honte pour la dignité de leur caractère et pour le Nom qu'ils portent!

Mais ce n'est pas seulement ce Nom qu'ils déshonorent. Il est dit: «Ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution» (Ephésiens 5: 18), parole qui correspond à ce qui est dit ici: «De peur qu'ils ne boivent et n'oublient le statut». Il y a de l'oubli dans le vin. Nous verrons plus bas pour qui l'oubli est un gain, mais il est présenté ici comme une perte immense. La mémoire du statut, c'est-à-dire des choses que Dieu a établies, qui ont de l'autorité et lient le cœur de l'homme, cette mémoire est perdue. La dissolution est survenue. On ne se trouve plus lié par des principes divins. Le vin livre le chrétien, sans qu'il s'en doute, à des principes terrestres ou sataniques qui le conduisent, sans qu'il puisse leur résister. Le sens moral fait défaut, dès que les liens avec Dieu sont relâchés.

«Et ne fassent fléchir le jugement de tous les fils de l'affliction». Cet oubli du statut rend l'âme indifférente à ce qui est juste et injuste. Quand il s'agit de faire droit aux affligés, pour lesquels le roi et les grands sont établis, on viole ce droit, parce qu'on n'a plus de règle morale basée sur la connaissance des pensées de Dieu. Ainsi la vie a perdu sa rectitude; le monde qui surveille les chrétiens, peut se moquer de leur dignité, puisqu'elle ne les empêche pas de se conduire d'une manière que les incrédules même condamnent.

«Donnez de la boisson forte à celui qui va périr, et du vin à ceux qui ont l'amertume dans le cœur: qu'il boive et qu'il oublie sa pauvreté, et ne se souvienne plus de ses peines».

Ce passage n'est en aucune manière une autorisation donnée à ceux qui ont des chagrins, de les noyer dans l'ivresse. Il *nous* est dit: «Donnez». Le souci pour les mourants, les pauvres,

ceux qui traversent l'amertume du deuil, m'engagera à leur *donner* ce qui peut leur faire oublier ces peines. C'est une allusion à la coutume juive dont parle Jérémie (16: 7). «On ne rompra pas pour eux le pain dans le deuil, en consolation au sujet d'un mort, et on ne leur donnera pas à boire la coupe des consolations pour leur père ou pour leur mère». La pauvreté, la maladie, la perte de ceux qui nous sont chers, peuvent avoir pour effet d'abattre le courage et de détruire toute énergie en ramenant continuellement nos pensées sur notre épreuve. Tel n'est pas le but de Dieu en l'envoyant. Il est bon que l'âme compatissante du serviteur de Dieu vienne nous offrir le «vin d'oubli», en nous prouvant sa sympathie et en s'ingéniant à détourner notre cœur de ses peines et à lui apporter la joie qui les bannit. De même, en Néhémie 8: 9, 10, le peuple qui pleurait en entendant la loi, est engagé à ne pas pleurer ni mener deuil. Néhémie leur dit: «Allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux... et ne vous affligez pas, car la joie de l'Eternel est votre force».

Telle est l'occupation humble et modeste, non seulement du roi, mais aussi de tous, car «Donnez» s'adresse à tous. Mais pour cela, il faut avoir réalisé ce précepte: S'abstenir soi-même de ce qui affaiblit et de tout ce qui enivre.

Nous trouvons, dans la Parole, trois classes de personnes qui ont à s'abstenir de vin: les *rois*, afin que, se souvenant toujours des principes divins, ils embrassent la cause des affligés et bien plus, qu'ils sympathisent avec eux et les secourent en leur prodiguant les consolations que le vin représente. Les *sacrificateurs* (Lévitique 10: 9), de peur qu'ils offrent un feu étranger dans le culte et ne soient consumés comme Nadab et Abihu. Aaron et ses fils durent, à la suite de cet événement (Lévitique 10: 8), s'abstenir de vin et de boisson forte avant d'entrer dans la tente d'assignation. C'était le moyen pour eux de discerner entre ce qui était saint et ce qui était profane, entre ce qui était impur et ce qui était pur, car la boisson faisait perdre ce discernement.

N'en est-il pas de même pour les chrétiens? Comme ils sont rois, ils sont aussi sacrificateurs. Un chrétien qui s'abstient de vin et de boissons fortes est souvent péniblement impressionné par le sens spirituel émoussé d'enfants de Dieu qui ne sont plus capables de juger, dans les assemblées, que la sainteté convient à la maison de Dieu. Dans un bon nombre de cas, le vin, au sens littéral du mot, en est la cause. Ces chrétiens sauront très bien condamner l'ignorance d'une société d'abstinence, basée sur le faux principe de l'amélioration de l'homme pécheur, mais cette ignorance n'est-elle pas infiniment moins coupable que l'abus de la liberté chrétienne dont on se sert comme prétexte pour se livrer à ses propres convoitises?

Les *nazaréens* composaient la troisième classe de personnes qui devaient s'abstenir du vin. Un nazaréen se vouait entièrement à Dieu et se séparait afin d'être à l'Eternel, séparation complète des joies du cœur naturel et des plaisirs de l'homme dans la société de ses semblables. Le nazaréen avait ses joies autre part, et elles ne pouvaient s'accorder avec celles que la terre pouvait lui fournir. Les Récabites étaient des nazaréens *perpétuels*. Ils avaient cette ordonnance de leur ancêtre Récab et la gardaient fidèlement. Il n'était pas commandé à *tous* les nazaréens de s'abstenir pour toujours de boissons capables d'enivrer à l'occasion,

mais Dieu approuvait hautement les Récabites et avait des promesses spéciales et précieuses pour toute cette famille (Jérémie 35).

---

«Ouvre ta bouche pour le muet et pour la cause de tous les délaissés. Ouvre ta bouche, juge avec justice, et fais droit à l'affligé et au pauvre» (versets 8, 9).

Telles sont les fonctions du roi voué à Dieu. Combien elles paraissent modestes! Ne se serait-on pas attendu pour Lemuel à un cercle d'action moins restreint? Et cependant, pour les remplir, il fallait que le roi eût *toute sa force* et s'abstînt de tout ce qui pouvait lui faire oublier les pensées de Dieu!

«Ouvre ta bouche», lui est-il dit deux fois. D'abord, il est capable de devenir la bouche de celui qui ne peut parler et de plaider pour les délaissés, pour ceux qui n'ont aucun appui humain dans ce monde. Ils trouvent en haut lieu leur appui, auprès du roi lui-même, dont le coeur est rempli de compassion pour leur misère. Ensuite, il ouvre sa bouche pour juger justement, n'ayant d'autre considération que l'équité; et pour faire droit à ceux qu'on opprime, et dont il est dit (versets 6, 7) qu'ils ont besoin d'être encouragés et de retrouver l'espoir qui les a quittés en présence de leur malheur.

Ces paroles ne sont-elles pas comme une image de ce qui doit se passer au milieu du peuple de Dieu? Le chrétien, placé dans une position privilégiée, comme Lemuel, a une immense responsabilité. Quand il se «voue à Dieu», au service du Seigneur, il faut qu'il sache éviter les deux dangers que le monde place devant lui, les deux pièges par lesquels l'ennemi cherchera à détruire l'oeuvre que Dieu lui a confiée. Eviter la corruption, «haïr même le vêtement souillé par la chair», se garder soigneusement de ce qui enivre. Alors il sera capable de parler, au milieu du peuple de Dieu, pour le muet qui ne peut exprimer ce qu'il porte dans son coeur, et il deviendra sa bouche. Son action produira de la joie chez le moindre des membres de l'Assemblée de Dieu. Il saura mettre en lumière la cause des délaissés qui, au lieu de se sentir abandonnés, éprouveront les chaudes sympathies du Seigneur par la bouche de celui qui est le canal de son amour pour les siens. «Ouvre ta bouche», lui est-il dit une seconde fois. Personne n'a le droit de la fermer à celui qui n'est responsable de sa liberté qu'à Dieu. Il a à juger, comme le Dieu qu'il représente, sans faire acception de personnes, avec discernement, avec justice, car il est le porteur de la gloire de Christ. On trouve l'amour au verset 8, la justice pratique au verset 9, les deux grands traits auxquels on reconnaît celui qui est voué à Dieu. Et ce qui attire l'exercice de cette justice secourable, c'est l'affligé et le pauvre. Des trésors de consolations leur sont offerts par les vrais Lemuels. Le coeur de Dieu se porte vers les malheureux et les déshérités. Leur venir en aide, c'est être un vrai disciple de Christ, mais cela ne va pas sans la consécration à Dieu, sans une vraie séparation du monde et de ses joies. «Le service religieux pur et sans tache devant Dieu le Père, est celui-ci: de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction et de se conserver pur du monde» (Jacques 1: 27).

## Pensées

---

### ME 1908 page 160 : Koechlin M.

Nous ne serons les imitateurs de Dieu que si nos pensées, nos paroles et nos oeuvres sont empreintes d'amour, de grâce, de douceur et de paix.

---

La haine et la colère sont de l'homme, l'amour et la douceur sont de Dieu.

### ME 1908 page 200 : Koechlin M.

Nous méditons peu les exhortations de la Parole, parce que nous oublions qu'elles s'adressent à nous-mêmes avant de s'appliquer aux autres.

### ME 1908 page 220 : Koechlin M.

Les enfants des grands de ce monde se glorifient de leur origine; et nous, les enfants de Dieu (qui avons le droit d'être enfants de Dieu), nous osons à peine le confesser.

### ME 1908 page 300

L'Evangile nous ouvre le coeur de Dieu, en même temps qu'il ouvre notre coeur à Dieu.

### ME 1908 page 360

*Le commandement par excellence est toujours l'amour. Les commandements sont les détails de la vie divine imposés par voie d'autorité. Le commandement pour Christ, était de laisser sa vie (Jean 10: 18). Le commandement que Jésus donne est de nous aimer les uns les autres (Jean 13: 34; 15: 12).*

### ME 1908 page 380

Un chrétien qui n'a pas besoin de consolations est un pauvre chrétien. Il lui faut avoir des consolations dans son abattement quant à son propre état, quant à l'état du monde, quant à l'état de l'Eglise.

---

Il y a beaucoup d'esprits malins qui sont *sortis* dans ce monde. Ils sont *sortis* pour séduire (2 Jean 7); ils sont *sortis* du milieu de nous (1 Jean 2: 19). Quelle pensée humiliante, que Satan se soit servi du christianisme pour aveugler le monde!



## ME 1908 page 440

Tout homme est *solidaire* de personnes, d'actes, d'un système auquel il s'associe.

## Le vin et la dissolution

---

Prod'hom S.

ME 1908 page 195

On s'étonne parfois que l'épître aux Ephésiens exhorte les saints à ne pas mentir, à ne pas dérober, à travailler de leurs propres mains, à ce que la fornication et l'impureté ne soient pas même nommées parmi eux, à n'avoir rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, à ne pas être sans intelligence, mais à comprendre quelle est la volonté du Seigneur, à ne pas s'enivrer de vin en quoi il y a de la dissolution, etc., etc., quand leur état pratique les rendait capables de recevoir les enseignements relatifs à leur plus haute position en Christ. On voit la raison de cette exhortation dans le fait que les croyants d'Ephèse étaient brusquement sortis du paganisme, où toutes ces choses défendues se pratiquaient couramment par habitude, sans gêner la conscience, ce qui les exposait à retomber dans ces péchés. La remarque est juste; mais ce qui doit étonner davantage, c'est de constater l'opportunité de toutes ces exhortations, non seulement au sein de la chrétienté qui se vante des lumières qu'elle possède, en opposition avec les temps du paganisme et de la barbarie, mais aussi au milieu de vrais chrétiens, responsables de posséder, par la parole de Dieu, des lumières que n'ont pas connues tant de fidèles croyants des générations qui nous ont précédés.

Nous savons que la chair est la même, qu'il s'agisse d'un païen, d'un chrétien sans vie, ou d'un croyant. La conversion n'est pas due à un changement de la nature adamique, mais à la réception de la vie de Dieu, le croyant ayant revêtu le nouvel homme qui est créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité (Ephésiens 4: 24). C'est sur ce fait merveilleux que l'apôtre base ses exhortations. Or la chair, étant la même chez tous, les exhortations de l'apôtre ont aujourd'hui, comme alors, leur application et leur à propos; mais il est profondément humiliant de voir combien ces paroles, opportunes pour des croyants sortis du paganisme, ne le sont pas moins au milieu des chrétiens d'aujourd'hui, dont un grand nombre sont des enfants ou petits-enfants de chrétiens, élevés, par conséquent, dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur (Ephésiens 6: 4).

Sans méconnaître l'importance d'aucune des exhortations de l'apôtre dans l'épître aux Ephésiens — les chrétiens ayant à s'examiner devant Dieu au sujet de chacune — il est une de ces exhortations qui réclame notre attention d'une manière toute particulière, avec toute la soumission due à la parole de Dieu: *«Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution»* (chapitre 5: 18).

Cette exhortation doit être prise dans son sens absolument littéral, et non seulement dans son sens figuré. Les conséquences de l'ivresse sont présentées abstraitement par un mot qui les résume toutes: *la dissolution*. L'usage du vin, l'un des moyens d'alimentation donnés

de Dieu à l'homme, dès qu'il dépasse la mesure exigée pour la santé, est nuisible comme tout excès dans le manger et le boire.

L'abus du vin et de toute boisson alcoolique, produit chez l'homme une dissolution morale, sans parler de ses conséquences déplorables au point de vue physique. *La dissolution* est l'état de relâchement et de corruption des facultés morales de l'homme, qui lui enlève sa dignité de créature intelligente placée en rapport avec Dieu, l'empêche de remplir ses obligations envers Dieu, envers les hommes, dans sa famille et dans son travail, le prive de l'énergie et de la force de caractère nécessaires pour lutter contre les penchants naturels et les vices; ces derniers peuvent ainsi se développer, ne rencontrant plus la résistance morale dont Dieu a doué l'homme qui est dans un état sain.

Un tel état, dit l'apôtre, est la conséquence du fait que l'on s'enivre. Le prophète Osée dit (chapitre 4: 11): «La fornication, et le vin, et le moût ôtent le sens». Si telles sont les conséquences de l'abus du vin pour l'homme en général, combien ne sont-elles pas plus déshonorantes chez le chrétien, à cause de l'influence désastreuse qu'elles produisent sur la vie spirituelle? Aussi, rien n'est plus triste, plus affligeant, que de voir un croyant faire abus du vin. Le chrétien est appelé à ne point livrer ses membres au péché comme instrument d'iniquité, mais à se livrer lui-même à Dieu, comme instrument de justice (Romains 6: 13).

Les membres physiques et intellectuels du croyant ne doivent pas être livrés au péché; s'il les livre, non seulement il pèche, ce qui est en contradiction avec son état chrétien, mais il détruit les facultés naturelles et spirituelles dont Dieu l'a doué et que le Saint Esprit pourrait employer au service du Seigneur, comme instruments de justice. Il devient incapable d'éprouver ce qui est agréable au Seigneur, il est privé de l'intelligence nécessaire pour comprendre quelle est la volonté du Seigneur, et de la sagesse indispensable pour marcher soigneusement, saisissant l'occasion dans ces jours mauvais. Et, si même, par la présence de la nouvelle nature en lui, celui qui s'enivre est repris dans sa conscience; si, en face de la Parole, il reconnaît la justesse de ses exhortations, il est sans énergie pour réagir, sans force pour obéir; il prend de bonnes résolutions qu'il ne peut accomplir, et dans cet état misérable, privé de la communion avec Dieu, il s'en va, déshonorant le Seigneur et son témoignage, au-devant des conséquences du saint gouvernement de Dieu et s'expose à quitter ce monde — si vraiment il est croyant — avec le triste regret d'avoir livré à ses passions des membres qui appartenaient au Seigneur, et par lesquels il aurait pu le glorifier selon les enseignements de la grâce, car, est-il dit: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Romains 6: 14).

Que Dieu, dans sa miséricorde, arrête quiconque aurait mis le pied sur le chemin qui aboutit à une telle fin. Pendant qu'il en est temps, qu'il écoute la Parole qui l'avertit, dès le début, de la fin de sa voie. «Pour qui les: Hélas? Pour qui les: Malheur a moi? Pour qui les querelles, pour qui la plainte, pour qui les blessures sans cause? Pour qui la rougeur des yeux? Pour ceux qui s'attardent auprès du vin, qui vont essayer le vin mixtionné. — Ne regarde pas le vin quand il est vermeil, quand il est perlé dans la coupe, et qu'il coule facilement; à la fin, il mord comme un serpent, et il pique comme une vipère: tes yeux regarderont les étrangères,

et ton coeur dira des choses perverses; et tu seras comme celui qui se coucherait au coeur de la mer, et comme celui qui se coucherait au sommet d'un mât... On m'a frappé, et je n'en n'ai point été malade; on m'a battu, et je ne l'ai pas su. Quand me réveillerai-je? J'y reviendrai, je le rechercherai encore!» (Proverbes 23: 29-35). Un chrétien serait-il déjà avancé dans cette voie dégradante, sentant qu'il ne peut pas lutter contre une passion plus forte que lui, l'action dissolvante du vin l'ayant déjà privé de la force nécessaire pour vaincre? Devra-t-il être à jamais vaincu par celui qui s'est établi en maître chez lui, n'y a-t-il donc point de remède? Grâce à Dieu, il y en a un! Dieu, dans sa Parole, a pourvu à tout, il présente un remède, un remède efficace, un remède radical, mais, notez-le bien, *un seul*: c'est l'abstention rigoureuse, en d'autres termes, *l'abstinence* que le Seigneur enseigne dans l'Evangile, disant: «Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les *loin* de toi: il vaut mieux pour toi d'entrer dans la vie boiteux ou estropié, que d'avoir deux mains et deux pieds, et d'être jeté dans le feu éternel. Et si ton oeil est pour toi une occasion, de chute, arrache-le et jette-le *loin* de toi; car il vaut mieux pour toi d'entrer dans la vie n'ayant qu'un oeil, que d'avoir deux yeux, et d'être jeté dans la géhenne du feu» (Matthieu 18: 8, 9; Marc 9: 43-47) il n'existe donc pas d'état en présence duquel Dieu soit sans ressources; ressources qui sont à la disposition de chacun, accessibles à tous. Pour en profiter, il faut obéir. Nous voyons clairement par les passages cités plus haut et d'autres, qu'il ne s'agit pas de demi-mesures: «*Ne regarde pas le vin*»; si ta main, ou ton pied, ou ton oeil — les membres les plus indispensables — sont pour toi une occasion de chute: *coupe-les, arrache-les, jette-les*, non pas à quelque distance pour avoir la latitude d'y revenir, mais *loin de toi*. Cela peut être pénible, mais la force du Seigneur et sa bénédiction se trouvent dans l'obéissance. Impossible de compter sur la puissance et la bénédiction hors du chemin de l'obéissance, et par conséquent point de victoire et partant, point de paix, point de communion.

En écrivant ces lignes, nous ne pensons pas seulement à ceux qui, hélas! se sont déjà laissés entraîner sur la pente de la boisson, en leur présentant, de la part du Seigneur, l'abstinence comme seul moyen d'échapper à la ruine qui les menace à tous égards; nous pensons, avant tout, à la gloire du Seigneur; mais nous désirons encourager et exhorter quiconque discernerait en lui-même le moindre attrait vers «la liqueur qui perle dans la coupe», à éviter tout ce qui peut fortifier ce penchant. Il faut à tout prix refuser toute invitation à boire, éviter toute occasion, et surtout ne pas se les offrir à soi-même, car il est encore plus facile de refuser à quelqu'un un verre de vin que de se le refuser à soi, lorsque l'on n'a qu'à aller le prendre à la maison. Il faut aussi se demander si l'on ne boit pas trop de vin dans l'usage ordinaire, sans parler de s'enivrer. Une chose pénible à constater, c'est avec quelle facilité, quel sans-gêne, en certains endroits, des chrétiens ne craignent pas de s'attabler dans un débit de vin, sous un prétexte ou sous un autre, mais qui rarement se justifie aux yeux de Dieu. Examinez, chers amis qui pourriez avoir cette faiblesse, dans combien de cas le Seigneur a pu vous approuver. Le chrétien doit avoir pour principe de ne pas aller au café, et doit avoir affaire avec le Seigneur au sujet de chaque exception, pesant devant Lui les raisons qui pourraient la motiver. Dans certaines contrées, on prétend que les affaires l'exigent, que c'est l'habitude, etc. Mais peut-on attendre la bénédiction du Seigneur sur un marché conclu ou toute autre

décision prise dans des lieux, qu'un serviteur de Dieu appelait, non sans raison, «l'antichambre de l'enfer»? Il est difficile de se conserver pur du contact du monde, dans le courant ordinaire de la vie, mais il est impossible de ne pas se souiller dans un lieu où le Seigneur ne peut nous suivre et où nous sommes exposés sans armes à la puissance de Satan.

Il est humiliant de devoir présenter les exhortations qui précèdent, à des chrétiens; mais la légèreté et l'indifférence qui nous caractérisent, hélas! dans ces derniers jours, quant au témoignage du Seigneur et à sa gloire, sont une raison pour insister plus sérieusement que nous ne l'avons fait jusqu'ici, sur ce que la Parole nous présente, relativement à l'abus du vin. N'est-il pas affligeant de voir des chrétiens qui possèdent une certaine mesure d'intelligence des Ecritures, incapables de se les appliquer pour marcher d'une manière digne du Seigneur, parce qu'ils ne veulent pas s'abstenir radicalement de cette boisson qui «ôte le sens», lorsqu'ils ne peuvent en user modérément? Cela frappe surtout en présence de tous les efforts qui se font dans le monde pour lutter contre l'alcoolisme, efforts fondés sur des passages tels que Matthieu 18: 8, 9 et Marc 9: 43-47, mais ne tenant pas suffisamment compte des enseignements de la Parole au sujet de la ruine de l'homme.

Il est aussi regrettable d'entendre parler de «l'Abstinence» avec un certain mépris, sous prétexte de plus de spiritualité et de liberté chrétienne, quand cette liberté n'est souvent, autre chose que la liberté de satisfaire sa chair, alors qu'on devrait être abstinent soi-même. Car si, fondé sur la Parole, je ne puis faire partie d'une Société de tempérance, pourrai-je, fondé sur la même Parole, refuser au Seigneur de renoncer complètement au vin quand je ne puis le boire à sa gloire, et qu'il me dit positivement de jeter loin de moi un membre scandaleux? D'autre part, si, désirant être délivré de l'esclavage de sa passion, quelqu'un était tenté de mettre sa signature sur un registre d'abstinence, afin d'obtenir, pour résister au mal, une force puisée dans l'amour-propre charnel, nous l'engageons à considérer si l'amour de Dieu, l'amour de Christ subissant à sa place le jugement qu'il avait mérité, la position de témoin du Seigneur devant ce monde, tous les privilèges ineffables du chrétien, l'honneur dû au Seigneur, à l'Assemblée, à sa propre famille, etc., ne sont pas des motifs suffisants pour obéir à son Sauveur et Seigneur, sans qu'il faille invoquer pour cela la volonté, l'amour-propre et l'énergie du vieil homme.

Daniel avait *arrêté dans son cœur*, qu'il ne se souillerait pas avec les mets délicats du roi et les vins qu'il buvait. Cette ferme décision du cœur était motivée simplement par sa relation avec Jéhovah, le Dieu saint, car cette relation implique l'obéissance; c'est dans la séparation du mal, dans l'obéissance, que se trouvent la puissance et la bénédiction. «Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite; parce qu'il est écrit: «Soyez saints, car moi je suis saint». Et si vous invoquez comme Père, celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 15-19). N'oublions pas notre caractère de sacrificateurs, qui ont à passer leur vie tout entière à

accomplir leur service, dans la présence de Dieu où l'oeuvre parfaite de Christ les a placés. Les fils d'Aaron ne devaient boire ni vin, ni cervoise, pour s'approcher de l'Eternel, évitant ainsi tout ce qui pouvait les priver du discernement nécessaire, «pour juger entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est pur et impur» (Lévitique 10: 8-11). Ils devaient être constamment capables de faire leur service selon les exigences de la sainteté de l'Eternel, qui «veut être sanctifié en ceux qui s'approchent de Lui». Le service du chrétien ne s'accomplit pas temporairement dans la présence de Dieu comme celui des fils de Lévi; mais le croyant a le privilège de pouvoir se tenir, de servir toujours en cette bienheureuse et sainte présence, en vertu du sang de Christ qui l'a purifié de ses péchés et lui a ouvert l'accès au dedans du voile. La lumière de Dieu est donc l'élément dans lequel nous avons à accomplir notre service ici-bas, en attendant la gloire. On comprend alors, que l'on doive s'abstenir de tout ce qui est contraire à une telle position et de tout ce qui pourrait altérer notre sens spirituel et nous rendre incapables de discerner le pur et l'impur. Nous maintiendrons ainsi pratiquement la sainteté de Dieu dans un monde où nous ne rencontrons que souillure, en attendant le glorieux et prochain moment où la cité ne présentera à nos pieds que son or pur et transparent.

Puissions-nous être plus vigilants pour marcher à la hauteur de notre vocation chrétienne; à la gloire de Celui qui nous a aimés plus que sa propre vie, qui a souffert sur la croix pour ôter nos péchés; qui veut qu'en nous tenant pour morts, nous puissions aussi pratiquement «nous reposer du péché, pour ne plus vivre le reste de notre temps dans la chair, pour les convoitises des hommes, mais pour la volonté de Dieu» (1 Pierre 4: 1, 2).

Bientôt nous serons hors d'atteinte de la souillure. Délivrés à tout jamais du moi, nous pourrons poser les armes, étant consommés dans la gloire, et semblables à Christ. «Que celui qui a cette espérance en Lui, se purifie comme lui est pur.

## Etre «rendu capable» et croître (Colossiens 1)

---

Darby J.N.

ME 1908 page 257

C'est une chose merveilleuse — et plus elle est merveilleuse, plus nous y pensons — que la manière dont nous sommes, comme chrétiens, associés au Fils de Dieu! Nous sommes faits membres de son corps, de sa chair et de ses os, de lui-même qui est le commencement de la création de Dieu. Dans le même passage de l'Ecriture où il dit être un avec le Père, il dit: «Vous en moi, et moi en vous». Plus nous pesons cette vérité, plus nous y pensons, plus elle nous paraît merveilleuse; et tout est grâce. Nous lisons: «Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». C'est ainsi que les anges, les principautés et les autorités dans les lieux célestes apprendront le sens de ces mots: «les immenses richesses de sa grâce». Ils verront le pauvre brigand; la femme de la ville, qui était pécheresse; ils nous verront nous-mêmes aussi, dans la même place et la même gloire que le Fils de Dieu!

Maintenant, il nous a introduits dans l'intimité actuelle de ces choses, en nous donnant Christ comme notre vie et le Saint Esprit pour habiter en nous. Il nous a fait entrer dans une intimité et une relation des plus étroites avec lui-même; comme il disait: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Pensez que le Fils éternel de Dieu a dit cela de nous! Comme ce devrait être pour nous le sujet d'une joie paisible et bien établie dans notre âme! Il n'y a que celui qui habite là, qui s'y trouve comme chez soi, qui sentira et saura combien cela est merveilleux. Vous ne pouvez le comprendre si vous ne demeurez pas dans ces choses, mais quand vous y pénétrez, vous commencez à avoir la conscience de ce qu'elles sont.

Dieu nous a montré que tous les fruits de la chair sont complètement ôtés — et cela en ressuscitant le Seigneur Jésus Christ qui est entré dans la mort pour nous, en le faisant asseoir dans la gloire, et en nous donnant le Saint Esprit — ainsi tout ce qui est de l'homme et du péché est ôté. «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux».

C'est une chose précieuse de savoir que, par son oeuvre à la croix, il a enlevé tout ce qui se plaçait entre nous et la justice de Dieu. De sorte qu'il ne saurait surgir dans nos coeurs un seul doute à l'égard de notre place devant lui. Coupables, nous sommes justifiés; souillés, nous sommes purifiés; ayant offensé Dieu, nous sommes pardonnés.

Il veut que nous jouissions de tout cela; et par conséquent il ne nous laisse pas dans la crainte du jugement. Dieu nous a amenés à lui en Christ — nous y a établis — et nous en a donné la conscience par le Saint Esprit descendu du ciel. Nous ne possédons pas encore toutes choses — dans ce sens, nous n'avons que le Saint Esprit envoyé du ciel — mais nous avons

toutes choses par la foi. C'est ce qui constitue l'énigme de l'état chrétien — nous avons tout en Christ: gloire, vie éternelle, pardon, justification — et Christ est en nous, l'espérance de la gloire. L'oeuvre qu'il a accomplie est complète, nous sommes vivifiés et y avons part, c'est pourquoi l'apôtre dit: «Nous avons été sauvés en espérance». Mais, quant à la possession, nous n'avons rien encore, sauf le Saint Esprit, et l'amour de Dieu versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint.

Considéré au point de vue de ma place et de mes droits, je suis accepté dans le Bien-aimé: mais quant à moi-même, je traverse ce monde dont je suis tout à fait séparé, et cependant avec le sentiment dans mon coeur de tout ce que je possède. Ainsi le coeur se reposant sur l'amour de Dieu en est pleinement satisfait. Dieu nous a donné son propre Fils. Son amour nous a placés en Christ — la plus excellente place qui se puisse concevoir, et dans ce sens il ne nous laisse rien à désirer. Nous sommes sur la terre pour être exercés, disciplinés et éprouvés, et pour apprendre à connaître sa fidélité et sa grâce.

Vous verrez, dans ce chapitre, comment il est parlé de *croître* et d'être *fortifiés*, et comment ces choses sont entièrement séparées d'avec le fait que nous sommes rendus *propres* pour le ciel. L'Ecriture ne dit jamais que le chrétien aie un besoin quelconque de *devenir capable* d'y entrer. Il y a — il doit y avoir — la croissance. Dieu nous disciplinera si nous marchons mal — nous découvrirons toutes ces voies de Dieu envers nous; mais elles sont toutes soigneusement distinguées de ce qui nous rend propres pour le ciel; et partout où cela n'est pas compris pratiquement — je ne veux pas dire en paroles — partout où il y a un manque de clarté dans le coeur quant à notre capacité d'y avoir part, cela fera obstacle à la paix, parce qu'on ne voit pas la plénitude de l'amour et notre relation actuelle avec la gloire. En conséquence la règle de notre marche est abaissée. Nous nous occupons de l'état de nos coeurs, au lieu de nous occuper du coeur de Christ. Je n'ai jamais vu que quelqu'un occupé de lui-même pût être occupé d'autre chose que de lui-même, et c'est le plus grand mal au monde.

Nous *avons* quelquefois à nous occuper de nous-mêmes; nous commettons des fautes et il nous faut les juger; il nous faut non seulement veiller à ce qu'il n'y ait pas de mal dans notre marche, mais à ce qu'il y ait en nous de la croissance. Mais même dans ce cas, si je m'occupe beaucoup de moi, le moi prend la place que Christ doit occuper, et c'est là qu'est le mal. Quelqu'un vient me faire un long récit de ce qu'il trouve dans son coeur, et naturellement il y trouve abondance de mal. Mais lorsque je lui demande ce qu'il y a dans le coeur de Dieu, il ne peut m'en dire un mot! Croyez-vous que ce soit un bon état? Certainement, si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, nous aurons à en pâtir; mais le jugement de soi-même est une chose facile et simple, bien que nécessaire, quand on est près de Dieu et en communion avec lui. Mais si je suis loin de lui, scrutant mon coeur et tout ce qui s'y trouve, est-ce que cela change quelque chose à son état?

Vous verrez quelle règle remarquablement élevée pour la croissance et la pratique, nous trouvons dans ce chapitre: «Pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards». Mais s'il s'agit de capacité, nous lisons: «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière». Quand je possède cela, je puis



chercher à croître et à marcher d'une manière digne du Seigneur, et cela parce que je suis associé à Celui qui m'en a rendu capable.

Croyez-vous que le pauvre brigand fût capable d'entrer dans le paradis? Qu'est-ce qui l'en rendit capable? La preuve de sa capacité, c'est qu'il y est allé, et sûrement il n'y est pas entré comme indigne, mais parce que Christ était mort et l'en avait rendu capable. C'est sur ce point que nous devons être clairs et précis.

Il dit: «Vous êtes accomplis en lui»; cela montre où il nous a placés: et ici, l'apôtre examine les diverses choses que, comme Juif, il pouvait avoir connues. La circoncision; il pouvait être circoncis ou non, être un philosophe ou non, et ainsi de suite; mais alors il montre que nous avons tout en Christ. La manière dont cela nous est présenté ici est fort belle (chapitre 2). «En lui habite toute la plénitude de la déité corporellement». En lui, comme homme — toute la perfection de la déité! «Et, vous êtes accomplis en lui». Les mots «plénitude» et «accomplis» ont la même racine. Toute la plénitude de la déité nous a été apportée, est venue tout près de nous ici-bas, en Christ, mais quand je regarde en haut et que j'y vois Christ, je vois aussi que je suis accompli — rempli jusqu'à la plénitude en lui devant Dieu. C'est, en vérité, une place merveilleuse que la grâce souveraine nous a donnée. Seule la grâce peut penser à une telle chose.

Si vous désirez connaître Dieu le Père, où vous faut-il aller l'apprendre? «Celui qui m'a vu, a vu le Père». Nos coeurs ont-ils toujours regardé Christ comme leur objet, et avons-nous dit en le contemplant: Je n'ai rien de plus à chercher? Représentez-vous, bien-aimés, ce que c'est que de considérer le Seigneur avec la puissance de l'Esprit de Dieu, et de voir en lui — cet homme pauvre, méprisé — Dieu marchant sur la terre! Et quand quelqu'un s'asseyait à côté de lui et lui racontait l'histoire de ses péchés, même avec confusion et larmes, c'était à Dieu qu'il la racontait!

Est-ce là la pensée que nous avons du Seigneur Jésus Christ? Il est le même maintenant. Dieu est venu en Christ et nous a demandé, pour ainsi dire: «Ne me connaissez-vous pas?» Dans un certain sens, il était semblable à tout homme, et dans un autre il ne l'était point du tout. Pas un seul mobile qui ait jamais dirigé son coeur n'a dirigé celui de l'homme; et pas un mobile qui dirige le coeur de l'homme n'a dirigé le sien. C'était une chose absolument nouvelle dans le monde. La manifestation bénie d'un sentier divin et un homme y marchant, non seulement par des miracles extérieurs, mais par ses actes et ses paroles. Il faisait brûler au dedans d'eux le coeur de ceux qui se trouvaient avec lui quand il leur parlait et marchait avec eux sur le chemin.

Quand je lève les yeux vers Dieu, je dis: «Je suis accompli en Christ». J'ai commis des péchés et autres choses semblables, mais je dis: «Je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit — je suis en Christ; et je le sais, parce qu'il a dit que je le saurais quand il enverrait le Saint Esprit». «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). Ainsi, je trouve ma place en Christ devant Dieu, je suis moi-même en lui, et Dieu a été glorifié quant à la manière dont je suis arrivé là. «Maintenant le Fils de

l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui». Je puis donc rendre grâces au Père qui m'a rendu capable de participer au lot des saints dans la lumière.

Il est vrai que nous n'avons pas encore l'héritage et que nous devons apprendre à connaître notre faiblesse, nos manquements et tant d'autres choses. Mais cela ne jette point d'ombre sur le coeur quant à ce qu'il est devant Dieu, parce qu'il est en Christ. «Celui qui nous a formés à cela même — c'est-à-dire pour la gloire — c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit». Supposez-vous que quand Dieu «nous a formés», il ait si mal fait son oeuvre? Ne pensez-vous pas que Dieu l'ait bien faite? Certainement! Quelle paix cela donne à l'âme! Mais du moment que je fais dépendre ma capacité de ma croissance, que je considère mon propre coeur et que je demande s'il est rendu capable de se tenir devant Dieu, quand donc en sera-t-il ainsi? Je ne doute pas que le coeur ne désire la sainteté, mais il y a, chez celui qui la désire, erreur quant à la manière d'y arriver, même comme chose actuelle. Il n'y a point d'erreur à dire que «sans la sainteté nul ne verra le Seigneur», car autrement on ne connaît pas Dieu du tout. Mais la question est: comment atteindre à cette sainteté? Dieu nous discipline, afin que nous puissions participer à sa sainteté. Non pas, afin que nous soyons saints, mais que «nous participions à sa sainteté».

Maintenant, ayant vu le fondement sur lequel nous sommes établis, nous sommes accomplis en Christ — rendus propres pour l'héritage — et introduits dans une association de coeur avec toutes ces choses par la foi, ayant le Saint Esprit habitant en nous. L'apôtre s'occupe ensuite de la marche de l'individu. Il dit: Vous devez «marcher d'une manière digne du Seigneur» — discernant quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite. Dieu vous a donné une position dans son propre Fils; et à son Fils une place dans vos coeurs: «l'espérance de la gloire». Celui qui est l'héritier de la gloire est là, dans vos coeurs, à vous nations qui n'aviez droit à rien.

Prenez le Juif auquel il compare les nations dans ce passage. Il attendait le Messie pour qu'il établît la gloire d'une manière charnelle; il avait les promesses; il les a perdues entièrement quand il a rejeté Christ, et ainsi il dépend uniquement de la miséricorde souveraine. «Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères» (Romains 15: 8). Quoi donc? Les Juifs les ont rejetées; et nous lisons: «Pour que les nations glorifiasent Dieu pour la miséricorde». Il établit ces deux choses distinctement.

On parle d'une promesse faite à Adam. Il n'y en avait absolument aucune. Dans ce qu'il entendait, Adam avait une base sur laquelle il pouvait se reposer, mais il ne lui fut fait aucune promesse. Une promesse à Adam eût été une promesse à un homme dans ses péchés. C'était un jugement contre le serpent, promis au second Adam, à la semence de la femme — Adam n'était pas cette semence. «Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon». En attendant, Abraham et les Juifs ont eu les promesses. Les derniers les ont reçues conditionnellement sous la loi et ils les ont perdues. Dieu les accomplira toutes malgré leur chute. Pour le moment, ils sont mis de côté.

Quant aux nations, que dire d'elles? Qu'ont-elles eu? Rien! Christ était là; c'est parfaitement vrai. Mais remarquez sa manière d'agir, quand les nations venaient chercher la bénédiction auprès de lui, dans le cas de la femme Syrophénicienne. Notre Seigneur sort d'Israël, et cette femme vient lui parler de ses besoins comme au Fils de David. Eh bien! «Il ne lui répondit mot». Elle essaya encore, l'appelant «Seigneur». Il lui dit: «Laisse premièrement rassasier les enfants», c'est-à-dire les Juifs. «Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens» — les nations. Elle répond: «Oui, Seigneur; car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres». Je suis une pauvre Cananéenne — une chienne — ayant la malédiction sur moi. Je n'ai droit à rien; je n'ai aucune promesse. Cependant, il y a de la bonté en Dieu, même pour un tel être. Supposez-vous que Christ pût dire qu'il n'y en avait pas? Impossible, car ce n'aurait pas été vrai. «O femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu veux».

L'effet de cette absence de promesses fut de montrer comment Dieu était au-dessus de tout en grâce. Il y avait en Dieu la bénédiction qui devait être manifestée pour les besoins et la misère des pécheurs. Christ fait la propitiation, et la grâce règne par la justice. C'est Dieu se présentant et s'élevant au-dessus de toute dispensation pour se révéler lui-même et amener l'âme en toute confiance à lui pour la rendre capable de dire: «Bien! je connais Dieu comme n'aurait jamais pu le connaître un Juif sous la loi et la promesse, et tout cela parce que je n'y ai aucun droit. Je n'ai de droit à rien, et je possède Dieu!»

Ainsi, nous trouvons ici qu'il parle de «Christ en vous» — ce n'est pas «la couronne de beauté», comme il le sera plus tard pour le résidu d'Israël (Esaïe 28: 5) — mais «l'espérance de la gloire». C'était une chose tout à fait nouvelle que Christ fût au milieu des nations, n'introduisant pas la gloire, mais *l'espérance* de la gloire à venir, de la gloire céleste.

Par le moyen de cette grâce parfaite envers un simple pécheur, je possède ce que Dieu est lui-même en amour, et ce qu'il est en justice. Ces deux choses concourent ensemble en ma faveur, et ce à quoi m'a donné droit la grâce en justice — l'espérance de la gloire, de sorte que je me «glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu». Le double caractère de l'oeuvre du Saint Esprit dans nos coeurs est ainsi mis en évidence. Il est les arrhes de la gloire, de l'héritage qui est mien; et l'amour de Dieu est versé dans mon coeur par le Saint Esprit, car il y est. La gloire est notre part, nous sommes par conséquent étrangers et forains ici-bas jusqu'à la rédemption de l'héritage.

Il y a une différence entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens. Dans la première, nous sommes considérés comme étant déjà assis dans les lieux célestes — non *avec*, mais — «*en Christ*». Dans la seconde, nous sommes morts et ressuscités avec Christ, mais encore ici-bas, notre espérance étant gardée dans les cieux. Par conséquent, cette épître, qui nous place sur la terre, nous montre ce qu'est notre sentier dans ce monde. Il est dit: «Pour *marcher* d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards», la mesure, c'est «d'une manière digne du Seigneur», comme nous lisons encore: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Et encore: «Vous êtes la lettre de Christ» (non pas vous devez l'être, ce qui est vrai aussi), mais «vous êtes la lettre de Christ». Vous ne pouvez

pas dire sincèrement que vous l'êtes, si vous marchez mal et si vous vous égarez. Mais la place que vous devez occuper, c'est de «lui plaire à tous égards» — de sorte qu'il n'y ait jamais en vous quelque chose qui ne plaise pas à Christ. Dieu vous a mis par grâce dans cette position, maintenant, y marchez-vous? Si un enfant commet des choses honteuses, elles rejailliront sur son père, et son père le sentira.

«Portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu». Vous connaissez Dieu! apportez cela en toutes choses. Faites tout en rapport avec lui. «Etant fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire». Voici maintenant la force. Quelle en est la mesure? «La puissance de sa gloire». Bien-aimés, croyez-vous réellement ces choses? Croyez-vous que ce soit une vérité qui *nous* concerne?

Prenons un autre verset dont je dirai peu de chose, le neuvième. «C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle». Combien souvent nous répétons ces mots, et cependant qu'avez-vous cherché dans le désert? N'est-ce pas votre bien-être, votre propre volonté? Il n'y a rien d'étonnant alors que vous ne sachiez pas ce qu'est la volonté de Dieu. Où y a-t-il dans ce monde un vrai chemin loin de sa volonté? Je n'en connais aucun: et il ne peut y en avoir, j'ose le dire.

Supposons qu'un enfant ait abandonné la maison de son père, il ne pourra jamais être restauré s'il n'y revient d'abord. Il n'est pas un voleur peut-être. Il peut avoir une très bonne réputation dans un pays éloigné — mais il doit avoir une mauvaise conscience et n'en aura jamais une bonne, s'il ne retourne à son père. Il n'y a pas de chemin pour moi dans ce monde comme tel, mais dès que je possède Christ, j'en trouve un. Allez et marchez après lui. Nous pourrons le faire pauvrement, sans doute, mais «Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces». «Bienheureux l'homme dont la force est en toi, et ceux dans le coeur desquels sont les chemins frayés!» Si seulement mon coeur suit le chemin de Christ, je serai rempli de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle.

Remarquez la sagesse du Seigneur en cela. Supposez que j'aie un conducteur — il me dirige bien, je n'en retire aucune gloire; il n'y a ainsi point en moi de sagesse ou d'intelligence spirituelle. Mais Dieu a pris soin d'y pourvoir pour moi à sa manière. Mais, dira-t-on, le ne vois pas nettement la pensée du Seigneur. Je demande alors: Votre corps n'est-il pas plein de lumière? Dans ce cas, votre oeil n'est pas *simple* — c'est évident. Toutes les fois que je ne vois pas clairement ce que j'ai à faire, il y a en moi quelque chose qui fait que mon oeil n'est pas simple.

Tout cela n'a aucune relation avec le fait d'être rendus capables de nous trouver dans le ciel, mais une grande avec l'état de l'âme. Nous venons de voir cette «sagesse» et cette «force». Supposez-vous que maintenant vous avanciez avec de brillants résultats et des manifestations de puissance? Est-ce tout que d'avancer brillamment? Non, en vérité, car vous êtes fortifiés pour «*toute patience et constance, avec joie*». Comme cela nous rapetisse! Ce

n'est pas chose aisée que d'être patient. N'avoir jamais une minute sa volonté à soi, cela n'est-il pas terrible? Voyons! Ne devez-vous pas faire la volonté de Dieu? Christ a-t-il jamais fait sa propre volonté? Il est venu faire la volonté de son Père et n'a jamais pensé à faire autre chose. Pourquoi pensez-vous à faire autre chose! Parce que vous préférez votre propre volonté. Si nous considérons nos pauvres coeurs insensés, nous y voyons la volonté à l'oeuvre; mais nous devrions faire Sa volonté — c'est la liberté. Supposons que j'envoie mon enfant porter un message, quand précisément il désire faire une promenade; eh bien! c'est «la loi de la liberté pour lui».

Voyez l'inexprimable patience qui se trouve en Christ. Considérez Paul — «certainement les signes d'un apôtre ont été opérés au milieu de vous avec toute patience». Mais remarquez ce qui était au fond de tout cela — «la joie». Christ était l'homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur; cependant, il désirait que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Paul demande: «Qui est scandalisé que», non pas que je le soulage, mais que «moi aussi je ne brûle?» Nous trouvons que ce monde n'est pas un lieu de repos, mais d'épreuve.

Cela ne nous fait-il pas nous écrier: Eh bien! je vais voir Christ tel qu'il est! A cette pensée, l'espérance brille dans le coeur et, chemin faisant, nous rend capables de nous glorifier dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance; parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné!

Ce n'est pas montrer extérieurement de la joie avec un ver rongeur au coeur; il y a, sans doute, des douleurs dans tout ce que nous traversons, mais au fond il y a de la joie, et en fin de tout, Christ lui-même. Nous l'avons maintenant comme la source de toute joie dans nos coeurs, et nous l'aurons lui-même, quand nous serons en sa présence.

Il y a un mot au verset 13: «Qui nous a *délivrés* du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour». Cela signifie que nous sommes enlevés entièrement de la place où nous étions. Ce n'est pas simplement: vous êtes nés de Dieu; ce n'est pas seulement la communication de la vie, ni (ce qui est le fondement de tout) le fait que le sang précieux de Christ nous purifie de tout péché. Le sang a ôté mes péchés; et je suis né de Dieu, c'est vrai; mais il y a plus, j'ai été *transporté* hors du royaume de Satan qui gouverne les ténèbres de ce monde, dans le royaume du Fils de son amour. C'est le seul endroit où le royaume soit appelé ainsi, en contraste avec celui de Satan. J'étais esclave de Satan, et j'ai été complètement arraché à son domaine. C'est ce que l'âme demande avec instance en Romains 7: «Qui me délivrera?» Ce n'est pas: «Qui me purifiera?» Ce n'est pas seulement que le sang est là et que le juge ne peut pas me toucher; mais le salut du Seigneur m'a délivré, sorti de tout ce qui me retenait, et transporté dans le royaume du Fils de Son amour.

L'apôtre continue à montrer comment Christ a créé toutes choses, et par conséquent doit tout posséder: «Toutes choses ont été créées par lui et pour lui». «Lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent pour lui». Celui qui les a créées les soutient toutes. De plus: «Il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les

morts». La mort est au-dessous de la création la plus basse, et Christ est descendu au-dessous de tout, la création ayant été placée sous la puissance de la mort par le péché. Il a été là en grâce; il a goûté la mort comme aucun autre ne l'a jamais fait. Plus il savait ce qu'était la vie, plus il a senti la puissance de la mort. Plus il savait ce qu'était la sainteté, plus il a senti ce que c'était que d'être fait péché. Il a su ce que c'était que de porter la colère. Mais il est sorti de la mort et, comme ressuscité, il est devenu le Chef du corps; il nous place ainsi dans la plus intime association avec lui. Il est descendu dans la mort pour nous, et maintenant il nous a introduits là où il est. Dieu nous a ressuscités avec lui.

Nous étions étrangers et ennemis quant à notre entendement, dans les mauvaises oeuvres; cependant il nous a réconciliés. Toutes *choses* seront réconciliées soit sur la terre, soit dans les cieux, c'est-à-dire les choses créées; mais les saints *sont* réconciliés. Nous sommes un peuple réconcilié au milieu d'une création qui ne l'est pas. Dieu ne vous a pas laissés en arrière, comme une partie de cette création non réconciliée. Elle soupire encore, et nous soupirons aussi; mais nous sommes réconciliés avec Dieu. Aussi, je comprends maintenant pourquoi j'ai la patience, et la constance, et aussi la joie. Ces deux choses sont très mal assorties en elles-mêmes — mais elles sont très assorties pour glorifier Dieu. «Réconciliées», terme très expressif, signifie que toutes choses seront amenées en la présence de Dieu, comme Dieu les veut; et nous *sommes* réconciliés.

J'ajoute encore un mot. «*Si du moins* vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, et ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile que vous avez oui». J'ai ici ce que je trouve toujours dans l'Ecriture. Quand on considère un saint en Christ, on trouve que tout est définitivement établi pour lui. Mais quand on le considère dans ce passage des Colossiens, comme traversant ce monde, on rencontre des «si» et des exhortations, et qu'il ne nous arrive pas d'affaiblir un mot de l'Ecriture. Ces si nous disent tous: «Eh bien! maintenant tu dois *parvenir* au ciel — tu dois tenir ferme — juger les choses qui sont en toi — saisir celles qui sont devant toi, etc.». Mais du moment que je suis considéré comme étant dans le ciel, je suis «accompli en lui».

La fidélité de Dieu qui nous aide pendant le voyage, n'est aucunement mise ici en question. Sachant que je suis en Christ, mon âme peut dire: «Abba»; car je suis rendu capable par le Père de participer au lot des saints dans la lumière. Il l'a fait. Qu'est-ce donc que j'apprends en traversant le désert? Si la manne me manque un jour, je mourrai de faim. De quoi me nourrirai-je, ou de quoi me vêtirai-je? Dieu a pris soin de la trame de leurs vêtements, et la manne n'a jamais manqué. Il faut que Dieu nous crible et qu'il exerce nos coeurs, et nous mette en pièces ici-bas, mais nul ne peut nous arracher de sa main. Il ne serait pas nécessaire de me le dire, si je n'étais en danger d'en être arraché. J'apprends donc à connaître la fidélité patiente de Dieu dans mes circonstances.

Je ne voudrais en rien affaiblir ces mots. Christ est toujours vivant pour intercéder pour moi, et sa grâce est à chaque instant à ma disposition; mais il n'est pas question ici d'être rendu capable. «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste». Le fondement n'est pas atteint; mais quand nous manquons, nous avons besoin d'être

restaurés, en sorte que nous sommes gardés à la place où nous devrions être; c'est-à-dire dans la dépendance de Dieu.

Il nous faut être établis en Christ, afin que nos coeurs soient heureux et joyeux; et il faut aussi que nous soyons dépendants; et, en traversant le désert, nous apprenons que, s'il nous laissait un moment seulement (il ne le fera pas), nous serions absolument sans ressource.

Nous trouvons ces choses réunies dans cette épître. Le croyant est réconcilié avec Dieu, mais il est encore en route avec l'espérance de la gloire qui est devant lui, sachant qu'il est rendu capable d'y avoir part, mais qu'il a maintenant à marcher d'une manière digne du Seigneur, se confiant en la fidélité absolue de Celui qui nous affermira jusqu'à la fin, pour que nous soyons irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ, croissant par la connaissance de Dieu. Vous voyez maintenant comment ces choses se lient: 1° «Pour vous présenter saints et irréprochables devant lui». 2° «Si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes», etc., mais, considéré quant à mon acceptation, je suis rendu capable de participer au lot des saints dans la lumière, et je rends grâces au Père qui l'a fait.

Qu'il nous soit donné de marcher d'une manière digne du Seigneur qui nous a montré une grâce si précieuse, pour l'amour de son nom. Amen.

## Romains 8: 1-14 (Prod'hom F.)

---

### *Extrait d'une lettre*

ME 1908 page 319

... Vous savez, cher frère, que les onze premiers versets du chapitre 8 de l'épître aux Romains ne distinguent pas la personne du Saint Esprit de la nouvelle vie en nous, vie qui est le fruit de cet Esprit. Le chrétien est né d'eau (la Parole) et de l'Esprit (Jean 3).

A la fin du chapitre 7, nous trouvons la nouvelle vie sans que l'Esprit soit mentionné; et, dans ce cas, la puissance est absente. Le chapitre 8 introduit la présence et l'action de l'Esprit comme puissance de la nouvelle vie. Seulement, dans les onze premiers versets, l'état d'âme produit par la présence et l'action du Saint Esprit ne forme qu'un seul tout avec ce dernier. Cet ensemble est un *état*. La personne du Saint Esprit, distincte de cet état, ne nous est présentée que depuis le verset 12.

L'état dont je parle est désigné de diverses manières, aux versets 2, 5, 6, 9, 10 et 11. Il pourrait sembler étrange qu'au verset 9, les mots «Si, du moins, l'Esprit de Dieu habite en vous», ne désignent que cet état. C'est le cas, cependant. Il est produit par l'Esprit; il est en contraste avec l'état de l'homme dans la chair. Ce nouvel état c'est Christ, au verset 9, en sorte que c'est «l'Esprit de Christ», et si quelqu'un n'est pas dans cet état, il n'est pas de Christ.

Ce même état est appelé au verset 10: «Christ en vous», et: «L'Esprit est vie». Or cet état n'est pas inerte. De là, l'expression: «Le corps est bien mort à cause du péché». Ce qui est appelé «ce corps de mort», au chapitre 7, l'ensemble de ce qui constitue la chair ou le vieil homme est tenu pour mort à cause du péché qui le caractérise et laissé sous cette sentence par le nouvel homme, et Christ étant en nous, par l'Esprit, la puissance de la vie, le résultat en est la justice pratique.

Au verset 11, la conséquence de ce nouvel état, celui de la vivification de nos âmes, c'est que nos corps mortels seront nécessairement vivifiés «à cause de son Esprit qui habite en nous», car, comme il est dit autre part: «Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). Chose grande et précieuse, notre nouvel état est une garantie de la vivification de nos corps mortels.



## Une lettre sur le mariage chrétien

---

Ladrière A.

ME 1908 page 329

Château-d'Oex, le 3 août 1887

Cher frère en Christ,

Pardonnez-moi d'avoir autant tardé à vous répondre, j'ai été empêché de le faire par diverses circonstances.

Votre lettre ne laisse pas de m'embarrasser, mais je tâcherai de vous dire ma pensée en toute liberté. Il s'agit de questions délicates, dans lesquelles il est difficile de donner un avis. La conscience d'une personne peut lui permettre de faire une chose, que la conscience d'une autre désapprouvera. La conscience n'est pas un guide suffisant, et l'on ne peut rien imposer à la conscience de quelqu'un comme règle à suivre, si l'on n'a pas une autorité supérieure.

Nous l'avons cette autorité, ce guide infaillible, dans la parole de Dieu. Mais vous le savez, cher frère, elle ne nous donne pas un texte positif ou formel pour toute difficulté qui pourrait se présenter. Elle est un livre de principes destiné à nous diriger dans notre marche. Or pour pouvoir nous servir d'une lumière pour nous guider dans la nuit, il faut avoir les yeux ouverts; une lanterne, si brillante soit-elle, ne sert de rien à un aveugle. C'est pourquoi il nous faut demander à Dieu «la sagesse et l'intelligence spirituelle» pour connaître sa volonté, afin de marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards (Colossiens 1: 9, 10). Cela exige tout d'abord que nous mettions de côté notre propre volonté, et que nous disions à Dieu: «Ta volonté seule», quand même il faudrait renoncer à ce que j'ai de plus cher et de plus légitime; quand même mes espérances terrestres les plus douces devraient être anéanties. Jésus nous le dit: son disciple doit pour Lui, renoncer à tout; l'exemple des saints nous le montre. Abraham montant à Morija, sacrifie à l'ordre de Dieu ses plus légitimes affections et ses plus chères espérances. Pour discerner la volonté de Dieu, l'oeil doit être simple, le coeur ne doit pas être influencé par les choses extérieures et par de secrets désirs.

Les circonstances plus ou moins favorables à nos projets ne doivent pas être pour nous une preuve que nous sommes dans le chemin de la volonté de Dieu. «Je te guiderai de mon oeil», a-t-il dit, et non par les circonstances. Nous avons à discerner cette volonté par la lumière de la Parole, indépendamment de toute autre chose. Et si nous demandons à Dieu la sagesse, il nous la donnera (Jacques 1: 5). Remarquez, cher frère, que je ne fais que placer devant vous les principes de la Parole. N'est-il pas vrai que notre propre volonté, nos sentiments, les circonstances diverses, ne peuvent qu'obscurcir notre regard spirituel, et nous empêcher de discerner cette volonté de Dieu, toute bonne, agréable et parfaite? L'intelligence et la sagesse spirituelles pour connaître la volonté de Dieu sont celles que produit en nous

l'Esprit de Dieu. Elles diffèrent donc totalement de l'intelligence et de la sagesse naturelles. Elles ont leurs principes et leurs motifs à elles en dehors de la chair, en Dieu même.

J'ai désiré attirer d'abord votre attention sur ces points, essentiels pour connaître la volonté de Dieu, parce que je suis persuadé que c'est votre premier et plus ardent désir que de faire cette volonté, et que vous avez à coeur maintenant et plus tard «de marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards». J'ajouterai que, si nous n'avons pas la pleine conviction qu'une chose soit selon Dieu, nous ne devons pas la faire, mais attendre que Dieu nous éclaire à l'égard de cette chose. Je sens vraiment tout ce que votre position a de difficile, cher frère, engagé comme vous l'êtes et lié de tant de manières dans vos affections. C'est une raison de plus de ne pas agir à la légère, avec précipitation, et de demander avec instance, à Dieu de vous diriger. Un projet d'union par le mariage n'a en soi rien que de légitime, la parole de Dieu nous le dit, mais la première chose est que cette relation soit établie et subsiste selon les principes divins, et que l'on puisse en tout marcher d'accord, selon les positions respectives de mari et de femme.

Autrefois, dans les premiers temps, un chrétien n'aurait pas été chercher une épouse en dehors de l'assemblée, car en dehors il n'y avait que Juifs ou païens. Contracter un tel mariage, aurait été se mettre sous un même joug avec les infidèles. De nos jours, il y a des difficultés différentes, provenant de la ruine où se trouve l'Assemblée. Tout chrétien sérieux comprend qu'il ne saurait être selon la volonté de Dieu qu'un croyant épouse une personne inconvertie. *Mais si tous deux sont croyants, est-ce une raison suffisante pour que le mariage soit selon les principes de la Parole? Je ne le pense pas, et surtout si l'un a été éclairé sur les principes du rassemblement des enfants de Dieu, des membres du corps de Christ, dans ce temps de confusion et de ruine.*

L'homme est le chef de la femme; dans la famille, il est l'autorité; la famille doit être une, comme les deux époux sont un. *Comment la position du mari sera-t-elle gardée, et particulièrement vis-à-vis des enfants, avec cette divergence de pensées sur ce qu'il y a de plus capital, l'Assemblée de Dieu? Comment l'unité subsistera-t-elle, quand mari et femme diffèrent sur ce point important?* Et quel trouble dans l'esprit des enfants, quand, le jour du Seigneur, le père ira d'un côté, et la mère d'un autre? Peut-il y avoir une vraie éducation selon Dieu dans une telle condition de choses? Avec qui iront les enfants? Avec le père qui est le chef, mais alors la mère semblera insoumise. Des chrétiens sérieux ne peuvent faire comme dans le monde, où les garçons vont avec le père, et les filles avec la mère. Quelle confusion ce serait! Quelle fâcheuse situation! Est-il selon Dieu de s'y placer et de s'exposer à des tiraillements qui n'amènent aucun bien, ou, ce qui est plus fâcheux, qui peuvent conduire à l'abandon des principes qu'on a reconnus pour être ceux de Dieu? La question vaut la peine d'être pesée par ceux qui veulent *plaire* au Seigneur à tous égards. Pour marcher ensemble, il faut être d'accord (Amos 3: 3).

Que vous dirai-je sur la question de bénédiction du mariage? Elle me semble clairement résolue pour quelqu'un qui a jugé les systèmes ecclésiastiques formés par les hommes et un ministère établi par l'homme, donnant à un homme une autorité pour baptiser, donner la

cène, bénir les mariages, etc. Y a-t-il trace de cela dans la Parole? Comment un chrétien qui a jugé ces choses voudrait-il les sanctionner en y prenant part? Ne serait-ce pas réédifier ce qu'il a renversé? (Galates 2: 18). Il n'importe pas de dire que le pasteur est chrétien, il n'en est pas moins dans une fausse position. Je ne pense pas d'ailleurs qu'un homme, ni des hommes, soient appelés à bénir deux époux.

Ils ont besoin de la bénédiction de Dieu. Que l'assemblée se réunisse pour l'implorer sur eux par des prières, voilà ce que je crois être selon Dieu, mais comment le faire avec un homme officiel, et quelle confusion encore si, après avoir été sanctionner par sa présence la position de cet homme, on voulait y associer l'assemblée dont les principes condamnent cette position? Cela me semble tout à fait incompatible. Pour répondre encore à un point de votre lettre, cher frère, permettez-moi de vous dire que tout compréhensible que soit votre désir d'amener votre fiancée au milieu des frères, tout désirable qu'il soit que Dieu l'éclaire sur ce sujet, vous n'y arriverez pas en cédant sur des principes de la Parole; ce n'est pas l'amour vrai. Votre unique affaire est d'obéir à Dieu. Si votre fiancée a une conscience, n'en avez-vous pas une aussi? Elle croit être sur un bon terrain, ne le croyez-vous pas aussi pour vous-même? Peut-elle vous donner des preuves scripturaires qu'elle est dans le vrai? Avoir été converti dans une dénomination religieuse, ne prouve pas qu'elle soit sur le terrain de Dieu. Nous avons été convertis, plusieurs d'entre nous, en dehors du témoignage, puis Dieu nous a éclairés. C'est ce que je désire ardemment pour celle à qui vous désirez vous unir; c'est, je crois, ce que vous avez à demander à Dieu pour elle. Mais après ce que je vous ai dit, cher frère, je vous laisse à décider devant le Seigneur de ce que vous avez à faire. Je vous ai exposé librement ma pensée, pardonnez-moi si en quelque chose j'ai heurté vos sentiments. Et que le Dieu fidèle vous donne d'agir selon Lui et vous garde de faire un seul pas qui deviendrait pour vous une source de peines.

Je vous salue dans le Seigneur avec beaucoup d'affection.

## Le voir (Rossier H.)

---

ME 1908 page 340

*O Seigneur, dans la nuit sombre,  
Mes désirs volent vers toi.  
Tes compassions sans nombre,  
Seigneur, reposent sur moi.  
Devant ta miséricorde  
Qui m'entoure à chaque pas,  
Mon coeur attendri déborde...  
Pourtant je ne te vois pas.*

*En toi, j'ai bien plus, sans doute,  
Que le Jésus d'autrefois  
Poursuivant la sainte route  
Qui le menait à la croix.  
Oui, certes, mon coeur préfère  
T'avoir, non pas ici-bas,  
Mais au ciel devant le Père...  
Pourtant je ne te vois pas.*

*Par la foi, cet oeil de l'âme,  
Montant plus haut que les cieux,  
Je te contemple et l'acclame  
Mon Rédempteur glorieux;  
Dans l'extase je t'adore.  
Une seule chose, hélas!  
A mon bonheur manque encore...  
Seigneur, je ne te vois pas.*

*Mais aujourd'hui, dans l'attente  
De l'avenir éternel,  
Prêt à déposer ma tente,  
Je vais te rejoindre au ciel.  
Adieu donc ce qui m'entrave  
Dans ce monde triste et noir  
Où Satan fait l'homme esclave...  
Oui, bientôt je vais te voir*

*Abandonnant cette terre  
Pour entrer au Paradis,  
Et laissant à la poussière  
Le corps mortel de jadis,  
Loin des langes de l'enfance  
Qui limitaient mon savoir,  
Digne enfin de ta présence,  
Seigneur, je pourrai te voir!*

*Près de toi, je vais attendre  
Ce jour, de tous le plus beau,  
Où ta voix puissante et tendre,  
Ouvrant aux morts le tombeau,  
Des vivants qu'elle rassemble  
Enfin comblera l'espoir.  
Nous partirons tous ensemble...  
Seigneur, nous allons te voir!*

## L'humanité de Christ dans la gloire

---

Prod'hom F.

ME 1908 page 359

C'est une chose merveilleuse que l'humanité de notre Sauveur dans la gloire, et cette humanité est éternelle, car, une fois devenu homme, il le reste éternellement. Il est l'homme définitif, le second Adam, en contraste avec le premier qui était l'homme provisoire.

Il a commencé dans la crèche, à l'étable de Bethléem, puis il a fourni toute sa carrière comme homme de douleurs, aboutissant à la mort sur la croix pour nous.

Mais cet homme est le Fils de Dieu; il n'a jamais cessé d'être Dieu, et ne cessera jamais de l'être. Dans la crèche, comme ailleurs, toute la plénitude de la déité habitait en lui corporellement (Colossiens 2: 9). Sur la terre, il s'appelait: «Le Fils de l'homme *qui est* dans le ciel» (Jean 3: 13); il était «le Fils unique *qui est* dans le sein du Père» (Jean 1: 18); car, moralement, il n'avait pas quitté le ciel.

Mais, s'il a passé par la mort de la croix pour nous, il en est sorti victorieux par la résurrection. Ressuscité, il est toujours homme, appelant Dieu, son Dieu et le nôtre (Jean 20: 17). Puis cet homme est élevé dans la gloire, couronné de gloire et d'honneur, selon le Psaume 8, élevé sur le trône de son Père, en attendant que ses ennemis soient mis sous ses pieds. Plus tard, il s'assiéra sur son propre trône pour juger et régner. Il régnera, jusqu'à ce que tous ses ennemis, même la mort, soient détruits (1 Corinthiens 15: 24-28).

Enfin, lorsqu'il n'y aura plus d'ennemis à soumettre, il ne sera plus nécessaire que son règne actif subsiste; l'office médiateur du Fils cessera. Il remettra le royaume à son Père, et les résultats en seront éternels. Lui, rentrera dans son caractère d'homme dépendant vis-à-vis de son Dieu, et Dieu sera tout en tous. Nous, et tous les rachetés, nous serons éternellement hommes avec Lui, le Fils.

## Jean 17

---

Ladrière A.

ME 1908 page 384

Dans le chapitre 17 de l'évangile de Jean, le Seigneur Jésus s'adresse à Dieu en faveur des siens, de ceux qui lui appartiennent, qui lui ont été donnés par son Père; aussi combien il les aime! Ce sont ceux qui ont entendu sa voix et qui ont cru sa parole.

Il s'adresse à Dieu comme Père. C'est sous ce nom si doux que Jésus, le Fils unique et bien-aimé, nous fait connaître Dieu. Les anciens fidèles connaissaient Dieu comme le souverain Créateur de toutes choses, comme le Tout-puissant et l'Eternel, mais les chrétiens le connaissent comme Père, le Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Mais il n'est pas seulement le Père du Seigneur Jésus.: il est aussi notre Père. A tous ceux qui croient au nom de son Fils, qui l'ont reçu dans leur cœur, il leur a donné le droit d'être ses enfants: ils sont nés de Lui. C'est pourquoi le Seigneur, après sa résurrection, envoie ce message à ses disciples: «Je monte vers *mon Père et votre Père*». Et l'apôtre Jean, s'adressant aux chrétiens, leur dit: «Voyez de quel amour le Père nous a fait don que nous soyons appelés *enfants de Dieu*. Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu».

Le Seigneur Jésus a reçu de son Père autorité sur toute chair; il est le Seigneur de tous. Mais à ceux que le Père lui a donnés, à ses brebis, il donne la vie éternelle. La vie éternelle n'est pas seulement une vie qui dure toujours; celle-là est le partage de tous les hommes, même des réprouvés. La vie éternelle est une vie divine, dans laquelle on connaît Dieu le Père et Jésus Christ son Fils, et dans laquelle on jouit de la relation que l'on a avec Dieu comme son enfant, de tout ce que Dieu est amour et lumière, et aussi de tout ce que le Seigneur Jésus est pour Dieu et pour nous. Cette vie est en Christ; il est la vie éternelle; mais elle est communiquée au croyant. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, déjà maintenant. Il a Christ, il a la vie. Notre vie, c'est Christ lui-même.

C'est pour ceux qui sont à Lui, que le Père lui a donnés, auxquels il a fait connaître le nom du Père, auxquels il a donné la vie éternelle, c'est pour ceux-là que Christ adresse des demandes au Père, et nous savons que le Père exauce toujours son Fils bien-aimé. Combien il est doux de savoir qu'avant de quitter ce monde, le Seigneur Jésus a prié pour nous! Il s'en allait de ce monde vers son Père, et il laissait les siens ici-bas. Quand il était avec eux, il les avait fidèlement gardés, comme le bon Berger, et personne n'avait pu les ravir de ses mains.

Maintenant qu'il s'en va vers son Père, à qui confiera-t-il les siens? A Celui qui les lui a donnés; il les remet entre les mains de son Père. Il lui demande, au Père saint, de les garder en son nom, le nom de Père, dans la jouissance de leur relation d'enfants, dans la sainteté.

Le Seigneur dit ces choses, adresse ces demandes à son Père, afin que la joie des disciples soit accomplie. Quoi de plus propre, en effet, à réjouir le coeur que de savoir que le Seigneur Jésus nous a placés dans les mains de son Père, afin que nous soyons gardés par Lui!

Jésus a donné aux siens la parole de Dieu, la connaissance du Père, et ils ont reçu cette Parole; mais le monde qui a rejeté Christ, qui a manifesté sa haine contre Lui et son Père, n'aime pas non plus les enfants de Dieu. Les disciples ont été haïs, persécutés, comme leur cher Maître. Le chrétien n'est pas du monde qui a crucifié Jésus; le monde, c'est le présent siècle mauvais avec ses principes opposés à Dieu. Ce qu'il y a dans le monde, c'est la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; car le monde gît dans le méchant. Le monde a rejeté Jésus, le monde est dans les ténèbres, le monde va à la perdition.

Mais le chrétien n'est pas du monde, comme Jésus n'en était pas. La croix où Jésus a été cloué le sépare du monde. Le chrétien est à son Sauveur et il est du ciel.

Mais il est *dans* le monde. Il est appelé à y marcher encore quelque temps, mais en en restant séparé. Le Seigneur n'a pas demandé que les siens fussent ôtés du monde; ils sont déjà propres pour le ciel, mais ils ont à faire quelque chose dans le monde, c'est pourquoi le Seigneur ne demande pas qu'ils en soient ôtés. Qu'est-ce donc que le chrétien a à faire ici-bas? Représenter Christ, servir son Dieu, et rendre témoignage à sa grâce. Son privilège est, ici-bas, de manifester le caractère céleste de Christ dans sa vie de tous les jours. Et il le peut, car Christ est sa vie, et le Saint Esprit la puissance de cette vie en lui.

Mais le chrétien est faible par lui-même, impuissant, et le monde qui l'entoure cherche à exercer sur lui sa mauvaise influence. Satan nous tend des pièges, et nous avons un mauvais coeur.

Le Seigneur, Jésus savait cela; aussi a-t-il prié son Père, afin que les siens fussent gardés du mal, tandis qu'ils traversent ce monde où Christ les a envoyés pour être ses témoins. Quelle sécurité pour nous d'être gardés par le Père, selon la demande que Christ lui a adressée pour nous!

Ce qui garde du mal, c'est d'en être séparé et de faire le bien. Le Seigneur demande à son Père que les siens soient *sanctifiés* par la vérité. Sanctifié veut dire séparé du mal, afin de servir à tout ce qui est selon Dieu. C'est la vérité, c'est-à-dire la parole du Père qui sanctifie, lorsqu'elle est reçue dans le coeur. Elle fait connaître Dieu, et Christ, et le monde, et nous-mêmes; nous nous attachons à Dieu et à Christ, nous laissons ainsi le monde et le moi, et nous sommes propres au service de Dieu, comme autrefois les vases sacrés du tabernacle qui ne servaient que pour Dieu.

Le Seigneur, dans son amour, s'est sanctifié, c'est-à-dire mis à part pour les siens. Il est monté dans le ciel, après avoir fait la volonté de son Père et nous avoir fait connaître tout son amour en mourant pour nous. Nous avons donc là-haut un Sauveur qui nous a aimés et qui nous aime. En pensant à Lui, en le contemplant là-haut par la foi, comme une personne



vivante, nos coeurs, nos affections, sont attirés vers Lui, et c'est là ce qui sanctifie véritablement. Car là où est l'amour du Sauveur, il n'y a point de place pour le monde.

On pourrait dire: Mais ces demandes du Sauveur étaient pour les apôtres qui étaient près de lui. Sont-elles pour nous? Oui, ce précieux Sauveur a pensé à nous, à tous ceux qui recevraient dans leur coeur sa parole. Il a dit: «Je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour tous ceux qui croient en moi par leur parole». Les apôtres ont prêché ce qu'ils avaient reçu dans leur coeur. Le Saint Esprit les guidant, ils ont annoncé ce qu'ils avaient vu, touché, contemplé, entendu de la Parole de vie, du Fils unique qui est la vie éternelle; ils l'ont annoncé en prêchant, et aussi par les saints écrits qu'ils nous ont laissés, et cela afin que nous ayons communion avec eux, les mêmes pensées et les mêmes sentiments dans la connaissance de Dieu comme notre Père, de Jésus comme son Fils unique, notre précieux Sauveur, et que nous entrions dans les pensées et les sentiments divins. Ceux qui ont cru la parole des apôtres, soit prêchée par eux, soit lue dans leurs écrits, soit annoncée par les serviteurs de Dieu, ceux-là ont communion avec le Père — leur Père — et son Fils Jésus Christ, leur Sauveur. Ainsi leur joie, à eux aussi, est accomplie. Comment ne serait-on pas heureux en entrant dans les pensées du Père à l'égard de son Fils, et du Seigneur Jésus à l'égard de son Père?

Et le Seigneur a fait cette demande pour tous ceux qui croient en Lui, qu'ils soient un, ayant une même pensée, un même sentiment, un même amour. C'est ce qui a été réalisé d'une manière merveilleuse aux premiers jours de l'Eglise, lorsque les croyants n'avaient qu'un coeur et qu'une âme, que chacun se renonçait lui-même pour les autres. C'était un puissant témoignage, pour le monde, de la divinité de la mission de Christ. Puisseons-nous le réaliser dans la mesure où cela est possible aujourd'hui!

Le Seigneur parle ensuite de ce qu'il a donné à ses bien-aimés. Ayant, comme homme, glorifié Dieu sur la terre, l'ayant glorifié dans sa vie, glorifié sur la croix où il a accompli l'oeuvre qui nous sauve, Dieu lui-même l'a glorifié. Il l'a élevé à sa droite et l'a couronné de gloire. Cette gloire que Dieu lui a donnée, Jésus ne veut pas la garder pour lui seul; il l'a donnée aux siens; il nous l'a donnée. Nous ne la possédons pas encore, mais elle nous est déjà donnée, et, comme la parole du Seigneur ne peut manquer, nous serons introduits dans cette gloire. Le Seigneur Jésus reviendra nous chercher pour nous mener dans la maison du Père; après cela, il viendra avec nous dans sa gloire qui éclatera aux yeux du monde. «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire». Voilà donc ce qui nous attend. Le monde nous verra avec Christ dans cette gloire, consommés en un, et connaîtra que c'était Dieu qui avait envoyé Jésus. Quand le Seigneur était sur la terre, le monde l'a haï et rejeté, mais Christ va paraître en gloire et le monde, à sa grande terreur, saura que Celui qu'il a crucifié était le Fils de Dieu; ce sera pour le jugement qu'il apparaîtra alors.

Ici-bas, les chrétiens, les saints et bien-aimés du Seigneur, auront été, comme lui, haïs, méprisés, livrés à l'opprobre, ils auront été pauvres, faibles, chétifs, mais lorsqu'ils paraîtront

avec leur Sauveur dans la gloire, sa gloire qu'il leur aura donnée, le monde saura que ces chrétiens méprisés, étaient aimés comme Jésus lui-même.

Quelle source de bonheur et de consolation pour nos âmes! Nous avons la gloire en perspective, la gloire avec Jésus; mais maintenant, tandis que nous cheminons dans ce monde, dans l'infirmité, au milieu des épreuves et des luttes, nous sommes aimés de Dieu comme Jésus lui-même a été aimé — Lui, le Fils *bien-aimé* de Dieu. Et quel motif aussi de sécurité pour nos coeurs! Qu'aurions-nous à craindre, soit pour la vie, soit pour la mort, dans les bras de cet amour?

Le Seigneur, avant de terminer, adresse à son Père une dernière demande pour les siens. C'est que, dans le ciel, là où Jésus est, non pas dans une position éloignée, mais tout près de lui, nous soyons aussi. Il ne veut pas être séparé là-haut de ceux qu'il aime; la place qu'il occupe est la leur. Et il exprime cela, en disant: «Je veux»; la seule fois qu'il exprime une volonté, c'est pour ses bien-aimés. Oh! combien nous lui sommes chers! Et quand nous serons là, qu'est-ce qui occupera et ravira nos coeurs? Nous contemplerons sa gloire, sa gloire personnelle dans laquelle il est entré, dont il jouit, et nous verrons aussi l'amour dont il a été aimé par le Père avant la fondation du monde et qui sera manifesté par cette gloire.

L'homme aime à contempler les splendeurs des grands de la terre; nous contemplerons les splendeurs du Fils de Dieu dans le ciel. Quelle perspective!

Combien nous pouvons bénir Dieu qui a envoyé son Fils, pour nous faire connaître son nom de Père, nous révéler des choses aussi glorieuses, et nous les donner pour que nous en jouissions!

## La prière

---

ME 1908 page 409

La prière, soit de coeur, soit de bouche, exprime la dépendance de Dieu. Il faut que le chrétien soit guidé dans ses demandes, c'est-à-dire qu'il prie par le Saint Esprit et avec un coeur soumis, mais non sans une sainte confiance. La première allusion à la prière, dans les Ecritures, paraît se trouver dans Genèse 20: 7, lorsque Dieu parla à Abimélec et lui dit qu'Abraham prierait pour lui et sa maison; et nous voyons, au verset 17, que ce fut, en effet, ce que fit Abraham.

Genèse 24: 63, mentionne le fait qu'Isaac était sorti dans les champs pour méditer, ce qui est l'équivalent de prier.

La première prière qui nous soit rapportée est celle du serviteur d'Abraham, Eliézer (Genèse 24: 12, etc.); elle est remarquablement simple et directe; elle reçut, en outre, une réponse immédiate. Les prières de Moïse sont pour la plupart des intercessions (voyez Nombres 11: 2; 21: 7; et Deutéronome 9: 20, pour Aaron); la seule exception se trouve en Deutéronome 3: 25, 26; ici, la prière était personnelle. Elle ne fut pas exaucée.

La prière d'Anne (1 Samuel 1: 10) est remarquablement précise. Anne fit ce que nous sommes exhortés à faire, en Philippiens 4; elle s'en alla son chemin dans la jouissance de la paix de Dieu. Son action correspond plus particulièrement avec 1 Jean 5: 14, 15, aussi ne fut-elle pas déçue.

Dieu désigna Job, afin qu'il priât pour ses amis (chapitre 42: 8), et il eut sa demande pour agréable. La prière de Samuel (1 Samuel 12: 16, etc.) fut aussi exaucée. Il en fut de même pour la prière si courte et si directe de Jahbets, en 1 Chroniques 4: 10.

Les prières de Jacob, en Genèse 32: 9-12, 24-29, sont remarquables par le fait qu'elles vont droit au but; il obtint la réponse à toutes deux. Nous pourrions citer bien d'autres exemples notoires dans l'histoire de David, de Salomon, d'Ezéchias, de Josaphat, d'Esdras et de Néhémie, d'Elie, d'Elisée, d'Esaïe (2 Chroniques 32: 20-22), de Jérémie, de Jonas et de Daniel.

Dans le Nouveau Testament, il est beaucoup parlé de la prière, et on en trouve des exemples nombreux et frappants qu'il y aurait grand profit à étudier en détail: les prières du Seigneur, par exemple, depuis son baptême (Luc 3: 21) jusqu'au jardin de Gethsémani (Matthieu 26: 39, et Luc 22: 44). Dans le seul évangile de Luc, le Seigneur est mentionné quinze fois comme priant, et sept fois il recommande la prière à ses disciples. Nous trouvons encore les prières de Pierre, en Actes 9: 40; de Corneille, en Actes 10: 2, 4, 31; de Saul de Tarse, en Actes 9: 11, et 28: 8. La prière et la louange (ou adoration) sont des actes distincts, bien que parfois la louange puisse revêtir en partie le caractère de la prière.

Il est sans doute bon d'éviter le formalisme, mais on ne doit pas passer à la légère sur la question de notre attitude en priant. Cette attitude dépend nécessairement des circonstances du moment; on peut, par exemple, élever son âme vers Dieu et prier, en marchant dans la rue, en étant assis à son bureau, en travaillant aux champs, en étant couché dans son lit; mais dans le secret du cabinet, et sans doute, partout où on le peut, il convient de prier à *genoux* (2 Chroniques 6: 13; Daniel 6: 10; Luc 22: 41; Actes des Apôtres 7: 60; 9: 40; 20: 36; 21: 5). Dans une assemblée, il peut être convenable pour les hommes de se tenir *debout*; l'Écriture appuie cette attitude, comme, par exemple, en 1 Chroniques 23: 30; Marc 11: 25. Eliézer se tint près du puits et pria (Genèse 24: 13). La prière étant *assis*, n'est mentionnée qu'une fois dans l'Écriture (2 Samuel 7: 18, 1 Chroniques 17: 16), et plutôt comme un acte de communion individuelle. Mais ne semble-t-il pas que telle ne peut être l'attitude habituelle de l'individu ou de l'assemblée? Un homme qui présente une pétition à un souverain ne s'assied pas pour le faire, mais reste debout ou plie le genou.

Il ne faut pas oublier les cas où, en raison d'infirmités corporelles, on ne peut se mettre à genoux ou même parfois se tenir debout, surtout quand les prières sont longues, ce qui est malheureusement trop souvent le cas. Toutes les prières que nous avons mentionnées étaient *courtes* et allaient droit au fait.

Il est de toute importance que ceux qui sont la bouche de l'assemblée dans une réunion de prières, parlent de manière à être entendus distinctement. Il faut donc qu'ils se tiennent debout ou à genoux, en se tournant autant que possible vers les assistants, en sorte que rien n'empêche de saisir leurs paroles et que tous puissent dire Amen, ce qui, sans cela, serait impossible. Il faut se rappeler en outre que plusieurs sont plus ou moins durs d'oreille, et que nous sommes exhortés à prendre garde l'un à l'autre pour nous exhorter à l'amour. Lisez encore Ecclésiaste 5: 2; Matthieu 6: 7, 8; Philippiens 4: 6, 7; Jacques 5: 17, 18.